



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Am. Sign
1880

), AUB/B

NK2

~~980~~

ŒUVRES COMPLÈTES

de Théodore

Agrippa d'Aubigné

OEUVRES COMPLÈTES
de Théodore
Agrippa d'Aubigné

Publiées pour la première fois
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

*Accompagnées
de Notices biographique, littéraire & bibliographique,
de Variantes, d'un Commentaire, d'une Table
des noms propres & d'un Glossaire*

Par
MM. EUG. RÉAUME & DE CAUSSADE

Tome deuxième



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXVII

954

TRAITTÉ
SUR
LES GUERRES CIVILES

[Int. Publié d'après le manuscrit original de la Collection Tronchin.
Mss. d'Aubigné. T. VI, fo 1.]



TRAITTÉ
—
LES GUERRES CIVILES

CHAPITRE I.



ATANT escrit ce premier Traitté, l'obstination de mes amis, qui es-
peroyent contre toute esperance
de la modestie & de la satiété aux
tigres & aux loups, me le fit
jetter dans un fond de coffre pour
attendre (comme ils me remon-
troient) quelques plus grandes apparences de ce que
je presageois. Ces esprits doux lisoient avidement
les lettres de la Cour, qui disoyent ainsi : le Roy
est de bon naturel, il ne demande qu'obeissance;
ce n'est qu'une opiniastreté de l'Assemblée, il y aura
de l'accommodement. Tel & tel, & tel, qui sont de
nos Grands respondent pour le Conseil, qu'il ne vien-
dra pas aux extremités; on guerira tout. Il y a quatre
corps en France qui ont à contrecœur les voies ex-

trêmes, les corps des Parlements, les corps des grandes villes, (qui est une considération venue en nature depuis vingt-cinq ans), le vieil corps du Conseil du Roy, & qui est plus que tout cela, le corps tout-puissant de la Faveur. Ces derniers ne pourront souffrir qu'on fasse des Generaux d'armee, & eux n'appliqueront point leur ambition à ce fardeau.

A tout cela, & au peu de pretexte qu'il y avoit pour rompre les Edicts de pacification, j'avois toujours opposé deux choses : la premiere, la tyrannique puissance que es Confesseurs de ce temps ont acquise sur l'esprit du Roy, & d'ailleurs l'infame soubmission de tous les Grands de la France, capables de s'armer en valets de la faveur, & non pas en rivaux. Comme nous disputons de ces choses, le Demon ennemi de la France, qui n'avoit jusques là peu monstrier sa patte peluë, a descouvert ses ongles & mis en œuvre ses armes, & cela plus tard qu'aux autres fois. Car il estoit tousjours arrivé aux longues trames & profondes ruses des ennemis de Dieu, & surtout aux François, que le desir de la proye & l'impatiente chaleur les a fait sortir des embuches avant le temps; mais à ceste fois les pesants desseings de l'Italie ont dominé, & ce poison lent seroit mortel, si Dieu ne s'interessoit contre la destruction de la verité.





CHAPITRE II.



CESTE distinction que nous redou-
tions pour nostre expedition n'a
plus esté rusé que pour ceux qui
veulent estre trompez, depuis le
desarmement des villes de Nor-
mandie, la prise de Saumur, pris
de mauvaise grace, estant offert
trop gracieusement, Gergeau & Sancerre, traittes
comme vous avez sçeu; ces dernieres places, par la cor-
ruption de leurs Gouverneurs, estoient mieux equip-
pees en marchandise qu'en guerre, & comme nous
disions de long temps, estoient places de danger &
non plus places de seureté. Celles-là & autres ayant
pris leur leçon de Saumur faisoient de long temps
profession de desobeissance aux Assemblies & en ces
derniers jours crioyent l'obeissance absoluë au Roy; se
mettants au mauvais abri de la distinction, elles ont
essayé si on n'en vouloit qu'aux rebelles, elles qui
estoyent rebelles à l'ordre par lequel les Eglises se
maintenoyent. Après elles, voyez le traitement du
Poitou qui a mis bas [les armes], & puis de quel
prix est la foy, en commençant à la promesse de
Fontainebleau, & passant par tous les traittés des
places jusques au dernier; & les Gouverneurs qui

en ont fait marchandise ſçauront dire dans an & jour où ils en font.

Il faut dire en paſſant que tous ceux qui ſ'attribuent la gloire de noſtre ruine, quelques diſputes & jaloſie qu'il y ait entre les Jeſuites, Capuchins & le Prince de Condé, il faut qu'ils la cedent aux liberalitez ou prodigalités de la Royne mere exercees principalement à Saumur. C'eſt de là que les Gouverneurs abandonnant le ſerment d'union & les reglements des Aſſemblees, ont eſté à l'eſcole du Conſeil du Roy; eux & nos Grands ſe ſont battus à qui auroit le gré du pernicioſ changeement. Ce gré, dangereuſe & nouvelle diſtion, leur a fait en apparence avoir quelque gré vers les ennemis, mais en eſſect leur a fait perdre le gré & la creance des peuples qui leur eſtoient commis.

Dieu a voulu que l'inventeur du terme & de la choſe, après avoir multiplié ſon bien cent fois dans le Party, a eſté le premier marchand & le premier affronté, pour au commencement ne s'eſtre peu ſaouler d'ambition, & puis derechef, & enfin s'eſtre affoibli le cœur; il ſe plaint & aura loilir de ſe plaindre qu'on ne luy a pas tenu la foy, ne voyant pas que l'ayant fauſſee aux fideles, à ſon party & à ſoy-meſmes, & plus que tout à Dieu, les obſervateurs du Concile de Trente n'en avoyent point à luy garder.

Or, pour ce que de nos Grands quelques-uns ont pris meſme inſtruction, & en penſant eſquiver le danger l'ont appelé en l'eſquivant, & voyent aujourd'huy avec pleurs, pour le moins au dedans, le peu de difference du traictement, & par là deſcouvrent non à qui, mais à quoy on en veut, il faut attendre à juger de leur probité & courage par la fin de

leurs actions, car nous en voyons, graces à Dieu, qui n'ayans point rudement repoussé la recherche des choses plus douces ont espousé les ameres, se sont ralliez & soumis à la vertueuse Assemblée, & ainsi pour avoir esté differents de procedures, donnent leurs ames à Dieu & leur vie à la publique resolution.

Mais ceux qui ne se pourront relever de la borbée où ils se sont enfoncez, ni remettre les voiles après s'estre affablez, ceux là doibvent changer leurs fades excuses en recognoissance de leur peché, & donner gloire à Dieu qui a voulu affadir leurs conseils pour l'orgueil de leur maudite prudence, les a (comme Salomon) de la tepidité poussez à la glace, & du panchant de l'amour du monde poussez en un precipice infernal.

A ce malheur ont contribué plusieurs faux Pasteurs de l'Eglise, qui de mesme main ont distribué le pain de vie & reçu le prix du sang, ou ceux qui par les esperances ont fait mal plus long temps que les premiers par la possession. Ceux là de qui le nom sera espargné jusques à la juste attente de la resipiscence, doivent prendre leçon sur les six Notables qui avoyent promis l'infame prevarication : desquels Dieu a tué les deux principaux en un jour, les deux autres en un an, & les deux autres abandonnez à l'apostasie, ont esté empeschez par la mort honteuse de savourer les fruiets & le salaire d'iniquité.

Tels esprits ont appelé modestie l'adoucissement des choses horribles; par ceste modestie affectée, ils ont jeté une planche sur l'abisme d'entre le riche & Lazare, au moins en tant qu'ils ont peu, & montré peu de difference entre les religions, & partant la mort de leurs martyrs ne devenoit qu'une temerité,

qu'ils nommoient en leurs sermons les Papistes Catholiques, l'Ante-Christ Eveſque de Romme, les Idolâtres ſimples, & ainſi eſſayoyent d'enterrer les erreurs avec honneur, & il paroît qu'ils les ont fait rebour-
jonner.

Ceux là meſme ont pris en haine les eſprits qui voyant ces decadences, les reprenoyent de leurs cheveux frifez, de leur empois, de leurs converſations ridicules, des jarretieres pendantes & habits exceſſifs de leurs femmes & d'eux. Ils appeloient ces repreneurs, & qui monſtroient au viſ l'eſtat où nous ſommes à preſent, du nom d'aigres & violents; ils nommoient encor les fermes, turbulants & brouillons : & ceux qui reſuſoyent les preſents de leur Prince, ont eſté mis au roole des orgueilleux & des fols, comme maintenant la fidelité en celuy de rebellion. S'il y avoit quelque Gouverneur amoureux de ſa charge, qui employaſt l'argent public & le ſien meſme en hommes & en fortifications, ils declamoyent contre lui comme pernicioeux; & comme tels en ſont chaffé des places & du Royaume, & ont bien ſenti l'evenement.

Voilà qui a donné ouverture à la peſtilentieuſe diſtinction qui a deſja mis entre les mains de nos ennemis & tiré de nos places ſoixante cinq canons de batterie; voilà ce qui fait accourir à noſtre ruine l'Italie & l'Eſpagne & qui oſte toute eſperance humaine, en un mot nous met en un tel point que noſtre Gouvernement n'appartient plus qu'à celuy ſeul qui a tousjours deſployé ſes miracles ſur les ſiens, quand il les a voulu reduire à telles conſter-
nations.



CHAPITRE III.



FAISONS les causes à part pour voir leurs effects. Le Conseil du Roy travaille grandement à faire que les Presches ne soyent point interrompus; on fait escrire les plus simples de la patience imaginaire où ils sont, pour ployer les cœurs de ceux qui sont en peril. Le Marechal Lesdiguières doit de rente toutes les semaines quelque lettre pour disposer les esprits du Dauphiné à ne [pretendre] plus haut qu'a fait l'Anjou, le Poictou, la Xaintonge & le Perigort. On fait par toute la France signer par les corps & par les particuliers un serment opposé directement & mot à mot à celui que toutes les Eglises de France ont juré & signé plusieurs fois pour l'observation des reglements. Le but est d'accoustumer à la perfidie aux choses politiques, celle qu'on leur minute pour l'an qui vient, en la matiere du salut. On imprime, on dit à l'oreille que les Princes sont desabuzés de pouvoir violenter les consciences & que les peuples ont perdu ceste fureur qui les avoit rendus sauvages aux massacres passez; à quoy on joint doucement que les Huguenots sont devenus plus civils & des-

niaisez, & qu'il ne s'en trouvera plus à preuve du feu comme au temps passé : mesmes quelques uns d'entre nous ont dit que Dieu nous ayant osté par nos pechez le zele de son nom & la constance de mourir pour sa cause, nous devoit aussi oster l'esperance qu'il voulust faire miracle pour nous.

Mais en l'une & en l'autre partie de ces fausses traditions Dieu nous a fait voir en deux manieres les marques de l'ancienne verité, soit en ce que la barbarie des persecuteurs n'est point esteinte, soit en ce que l'esprit de constance trouve encore entre les hommes ses tesmoins. Cela est miraculeux & commencement de miracle, (comme a escrit quelqu'un) :

De tels cœurs

Si fermes en constance, ou si durs aux rigueurs.

Le Marquisat de Saluces nous en a fourni & vous en trouvez une plus ample moisson en l'histoire de la Valteline reduite en un petit livret, duquel la simplicité s'accorde bien avec la verité. Par là il paroît que les Courtisans se sont vantez en vain d'avoir civilisé les Reformez, les Jesuites de les avoir estourdis par les oreilles. Les Capuchins & autres sectes de ceste farine estimoyent que de leurs pieds nuds ils leur auroient jetté la poudre dans les yeux. C'est à cela à quoy travailloyent ces grandes foules qui ont couru les bourgades, pour avec leurs huees à la Sarrazine & leurs cris montans jusques au Ciel, estouffer les bonnes & modestes responses des Ministres & laisser aux cœurs des auditeurs trouble & espouvantement. Ces grandes processions & devotions nouvelles de qui on pouvoit dire que les malins à grand' troupe chement, n'ont perdu

& ne perdront que les fils de perdition. Les sectes d'Archeistes qui en ceste ville & ailleurs font sermons publics sur Lucrece, sur le Livre *Des trois Imposteurs* & sur celui du Thresorier Valee; l'invention diabolique des Arminiens, qui d'une these d'escole avoyent fait un parti dans celuy des Estats; les Docteurs de ceste pestifere secte, entretenus & payez pour se glisser parmi nous avec l'article adjousté nouvellement à leur confession, par lequel ils reprouvent toute deffence contre les Tyrans, feust ce pour la pure cause de Dieu : toutes ces choses ont fait mentir Satan, & ses disciples s'estants vantez que l'aïse & la profonde paix auroyent esteinct au foyr des fideles tout feu de religion, ils ont trouvé que le repos de Capuë, qui destruisit l'armee d'Annibal, n'a peu corrompre les soldats de Christ. Car encor en ces actes derniers vous trouvez les premieres marques de l'Eglise en son enfance, soit à voir les mesmes barbaries qu'on disoit estre esteintes, soit à faire mourir en s'esjouissant, soit à redonner la mort avec soin à ceux que les accidents vouloient tirer des mains des bourreaux, soit à mutiler les corps à diverses fois & à voir les proches executer les proches parents, sur quoy les executeurs ont crié que le temps de grace n'estoit plus; soit aussi d'autre costé à voir les peres & les enfants avec mutuels encouragements se tenir bonne compagnie à la mort; une mere sollicitée de sauver la vie à l'enfant qu'elle allaitoit en faire present aux assassins, & puis ouvrir son sein aux poignards & haches qui la déchirerent en quatre pieces, instruite à sa fermeté par les leçons d'un sien frere lequel se voyant lié par les tueurs s'escria : *Si ne sçauriez vous lier la verité*. Là on a encor veu des martirs essayez par des morts lentes;

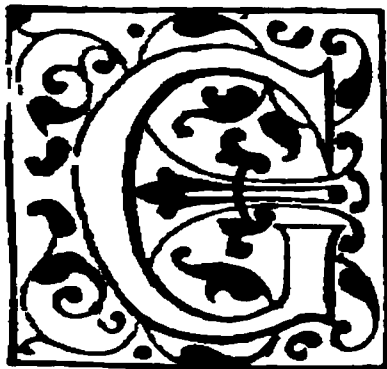
quelqu'un mis entre deux morceaux de bois assés eslognez pour qu'il peut choisir la vie, s'il vouloit, entre ces deux embrassements.

En ce petit traitté & au traitement qui commence par la France, vous verrez que l'esprit de Dieu a tousjours eu sa force, qu'il la communique à son Eglise, & puis qu'il l'honore des triumphes passez : il n'est pas las d'elle, il la tient par la main & la relevera au-dessus de ses ennemis.





CHAPITRE IV.



ASPAR Baronee, nepveu du Cardinal de mesme nom, un des Conseillers de la Congregation estant (comme grand jurifconsulte) du nombre des sept qui furent empruntez extraordinairement pour le procès du petit

Capuchin à Romme, fut tellement ravi des veritez & de la constance de ce martyr qu'il quitta tous les honneurs qu'il possedoit ou esperoit, & mesmes celuy d'envoyé pour Espagne tenir un an le compte des affaires de Chrestienté. Ce personnage ayant en main tous les Estats particuliers de toutes les provinces qui sont en l'Europe occidentale, apporta toutes ses despesches, premierement à Monsieur Desdiguieres, qui le fit conduire par un Consul Briançon à Paris.

Il y avoit lors l'Assemblée secrette qui se tenoit au logis de Monsieur de Bouillon; Baronee s'y adressa, & pour estre entendu la Compagnie luy donna Commissaires les Sieurs d'Aubigny & de Feuguere, M. D. S. E. Il desploya sur table pour chasque endroit des pays que nous avons cottez, deux liasses, l'une portant pour titre *Artes pacis*, l'autre *Artes belli*. Les Commissaires ont fait leur rap-

port, tant en la susdite Assemblée qu'en autres Provinciales & Generales, qu'ils n'avoient trouvé province, ville, ni personnes notables qui ne fussent designees en ses memoires à conversion ou à eversion. Et pour ce que à l'ouverture des paquets, l'Italien demanda d'où il vouloit sçavoir les nouvelles premierement & que les Commissaires avoient desiré commencer par la partie la plus promptement menacée, ils ouvrirent *Artes pacis apud Rhatos* & puis *Artes Belli*, là où estoit depeint tout ce qui est arrivé depuis; de là on voulut voir la province de Poictou pour l'interest particulier du Poictevin : là parut une excellente peinture des places de feureté, de leurs Gouverneurs qui estoient gagez & qui estoient à gagner, & est arrivé fort peu de choses en l'exécution, qui n'aye respondu au project.

Que si ce discours est pris pour la prophetie, les titres en sont encor aujourd'huy entre les mains d'eux mesmes, par lesquels on peut verifier, que tout ce qui ensanglante l'Europe aujourd'huy n'est provenu d'aucune colere prise de nouveau, mais d'un long & premedité desseing.

A la verité nous le trouvons traversé de deux choses, l'une des mouvements du Prince de Condé & de la Royne, & par cela quelques choses retardees en France; nous en trouvons d'autres avancees en Allemagne par l'election de Boheme. Generalement il paroist que tout tend à ce qui s'appelle le *Grand desseing*, car le mesme vocable s'y trouve à tous propos. Ce grand dessein est de reduire l'Europe sous un seul Evesque & sous un seul Roy, tousjours le titre de la religion le premier en paroles & le moins exprés es choses; & tout de mesme que le voile spirituel s'accomode à son des-

sous, vous voyez encore deux autres branches couvertes l'une de l'autre à sçavoir sous l'extinction & dissipation de l'heresie à l'avantage du Siege Romain, la destruction de toutes les Republiques au profit des Souverains.

En passant je cotteray un mot qui est sous l'article de Berne, auquel estant question de mettre une moitié de cest Estat sous les mains d'un Prince, il dit que ce Prince est ami de l'Inquisition & qu'il apprendra par elle au pays qui parle *Roman* à parler bon *Romain*. Quant à ce qui parle *Allemand*, à la verité, les memoires portoyent de le distribuer aux cantons Catholiques, mais il estoit aisé à juger en autres choses que ce n'estoit point pour les laisser, mais seulement pour se servir de leurs armes, pour les partager après à Leopold & au duc de Bavières.

C'est chose notable que de voir de ce temps là les principes de l'Arminianisme, leur souveraine esperance pour venir à bout de la Hollande, & plus estrange que tout, de voir les personnes qui allaitoyent ceste secte en son berceau. Le dessein de cest escrit ne peut exprimer en sa brieveté ce qui seroit bien requis pour faire taire les langues mercenaires ou les cœurs infideles par lascheté, qui attribuent ce que nous voyons à l'Assemblée & à la ferme observation des reglements.

Vous verrez encor la raison pourquoy la querelle des Huguenots devoit commencer par le Bearn, assavoir pour oster du voisinage d'Espagne des gens qui avoient la barre de leur religion entr'eus & la communication des Espagnols, difficulté que l'aproche des Jesuites osterá. Je ne puis encor laisser passer l'excellente observation qui est de donner dès le commencement, ou au moins designer les confis-

quations de toutes les bonnes maisons de France qui font profession de la Religion comme chose utile pour faire armer à bon escient contre les Here-
tiques; là est dit pour exemple que *sans telles confiscations & les solliciteurs qui menaçoient les Juges de ce qui estoit arrivé à la Mercuriale, les Juges de France condamnoient au feu avec horreur & se portoyent laschement en la delivrance de l'Eglise.* Voila les termes des cayers.

Et certes si nous sommes bien advertis des affaires de France, on trouvera qu'il n'y a homme qui ait mille escus vaillant duquel la confiscation, si non donnée, ne soit designée pour le moins. Peut-estre qu'une raillerie d'un Courtisan en auroit bien ouvert l'appetit : c'est que l'Italien, de ceux qu'on appelloit *coyons de mille livres*, demandoit à Monglar quelques advertissements : *J'en sçay un* (dit Monglar) *qui vaut cent millions d'or, c'est une confiscation de laquelle l'arrest a esté donné trois ou quatre fois;* l'Italien ayant abrevé de cela le Marechal d'Ancre, on pressa Monglar de s'expliquer. Luy qui n'avoit voulu que rire, fut contraint de dire que c'estoit la confiscation de tous les Huguenots qui avoyent huit cents Eglises en France, & qu'il ne s'en trouveroit point huit de suite qui n'eussent vaillant un million. Cela n'est plus aujourd'huy à rîsee, & c'est pour travailler à ceste besogne que les Jesuites, Capuchins & autres preschent si ardemment ce que nous avons dit ailleurs, à sçavoir que si on ne pardonne point au faux monnoyeur & au brigand pour se repentir, moins le doit-on à l'here-
tique.

Il est tombé une piece entre les mains des Suisses par laquelle ceux qui doubtent si le dessein du Roy

fait quelque distinction en la Religion, pourront estre esclaircis, & c'est une lettre qu'un Jesuite de Lionnois envoyoit à un autre Allemand. Elle est du Roy au Pape, assez importante pour estre inseree en ce lieu :

« Très Saint Pere

« Puisqu'il n'y a point meilleur commencemens que celui d'une action tendante à la gloire de Dieu, Vostre Sainteté aura pour agreable que ma premiere demande, à son entree au Gouvernement de l'Eglise Sainte, soit d'une œuvre qui face non moins reluire la pieté paternelle que croistre les devots sentiments qu'il plaist à Dieu me donner. Les premieres instructions que j'ay receuës en la foy & bonnes mœurs ont esté des Peres Jesuites; ils ont eu jusques à present la direction de ma conscience, dont je demeure très-satisfait & desireux de faire resentir à tout leur Ordre les effets de ma bienveillance. Sur quoy oyant que le procès de la canonization du Bienheureux Ignace, instituteur du dit Ordre, estoit fait & qu'il ne restoit que le vouloir de Vostre Sainteté à parfaire ce bon œuvre, j'ay bien voulu la supplier, comme je fay très affectueusement, que son bon plaisir soit le declarer & le mettre au nombre des Saints que nostre mere Sainte Eglise revere & honore pour tels. Les faveurs que j'auray à recevoir, pour grandes qu'elles soyent, ne me seront point toutes à telle consolation comme celle-cy seule qui outre les benedictions que j'en espere, comblera de prosperitez mon Gouvernement. La Providence divine qui inspire les cœurs & en retient les mouvements, n'a pas permis que ceste devotion empreinte dans mon cœur dès quelques annees ait esté plustost manifestee, reser-

vant à Vostre Sainteté ceste action tant celebre, & à moy le bonheur de lui faire une demande qu'elle trouvera digne du Fils aîné de l'Eglise. Ce titre non moins gravé en mon ame que dignement procedé de mes predecesseurs me donne une forte d'emulation à l'avancement de nostre très Sainte Religion, à l'extirpation des Heresies, me fait affectionner davantage la dicte canonization sur l'espoir que j'ay que l'intercession de ce Bienheureux me fera un puissant secours à faire ce pourquoy Dieu l'a envoyé en ce monde : à quoy tout cest Ordre [s'est] employé tant utilement. Mon Royaume a eu ceste benediction que ce serviteur de Dieu soit venu en ma ville de Paris apprendre les Sciences, qu'au mesme lieu il assembla ses compagnons & commença sa Societé à Montmartre. J'espere des nouvelles benedictions si Vostre Sainteté ottroye qu'à ma priere il soit tost canonisé, comme celle que je luy ay faite, qu'elle tiene ce rang és saintes & bonnes actions attendues de son Pontificat, lequel je prie le Createur vouloir agreer à son honneur & gloire, à l'edification de son Eglise & au bien de toute la Chrestienté. » De Paris ce 14 Fevrier 1621.

LOUYS.

Sur toutes les clauses de ceste lettre, est à marquer ceste-ci, *puissant secours à faire ce pourquoy Dieu l'a envoyé en ce monde*. Je ne m'amuse point à la vanité de ce puissant secours, mais à faire marquer par tous ceux qui ont veu les Institutions des Jesuites, leurs labeurs & les vanteries de leurs labeurs, comme estants une milice expresse contre les Heretiques & leur extirpation. Je ne donneray plus à la preuve du *Dessein General* que les plus

violentes raisons, par lesquelles depuis deux ans on a emporté nos revoltez & mis à l'épreuve ceux qui sont demeurez debout : car au lieu qu'au temps passé, après les promesses, on adjoustoit les menaces legerement, voici les termes de ces dernieres saisons, comme je les ay ouys en excuse d'un ami que l'apostasie m'a osté, comme je les ay encore ouïs de quelques Grands du Royaume travaillans à me pervertir, & comme plusieurs qui liront ceci auront appris à mesmes occasions. Voicy donc leurs propos : *Vous avez à perdre honneur, Estats, maisons, familles, & les esperances de tout cela ; vous voyez vos Grands vaincus par leur avarice ou ambitions, effrayez de la fin de Monsieur l'Admiral & faisans par crainte & prudence leur paix à vos despens, mais sur tout pour ce qu'ils sçavent les menees de tous les Royaumes de toute la Chrestienté tellement poinctees à vostre ruine, qu'ils ne sçavent quelle piece porter au devant. Tous vos Gouverneurs, horsmis fort peu, ont promis l'obeissance aveugle & tireront un beau rideau d'obeissance au devant de leur lascheté, & adjoustoient à moy : Ce sont choses que vous sçavez cognoistre & predire : apprenez à vous en servir.*





CHAPITRE V.



ous ne dirons que cela pour prouver qu'on fait par dessein ce que l'on feint estre par accident, mais il faut dire un mot à ceux qui proches & conjointes d'une cause inseparable, ne voyent qu'en passant nostre feu, ni le vent qui le pousse vers eux & auxquels l'Eglise Francoise peut dire :

*Les plus grands amis que j'aye
De ma playe
Sont vis à vis sans grand soing,
Et hormis toutes reproches
Mes plus proches
La regardent de bien loing.*

Ouy, Messieurs, vous en estes plus proches que vous ne pensez & la regardez de plus loing que vous ne devriez; mais ce mauvais regard se trompe & n'en empeschera point la proximité, sinon par affection, au moins par contagion. L'Angleterre s'estime immune de tous ces maux; après avoir loüé ceste nation du salutaire recueil aux fugitifs, si faut-il que je leur die en l'amertume de mon cœur qu'il

vandroit mieux tuer le feu en la maison de son voisin que de l'attendre en la sienne. Vous avez veu (Anglais genereux) ce qu'ont failli les Jesuites chez vous ; quand ils ont manqué en une entreprise, ils en relevent quatre & se vantent continuellement qu'ils ont les cœurs de très puissants Milords, mais surtout des Dames d'Angleterre, pour lesquelles ils font prieres secrettes, & entre les plus remarquables rendent bien le compte des Reformees plus aisé que de celles qui ont juré en leurs mains. Vous prenez confiance en ce grand fossé qui entourne vostre heritage, mais l'yvroye est en vostre champ, il ne faut qu'un faux Pasteur pour en ouvrir un coin aux loups de France & d'Espagne qui, quoy que monstrueux en vostre Isle, sont tous preparez à s'y loger. Vous avez par vostre Ambassadeur fait esclatter le consentement de nos miseres ; vostre bon propos a esté reçu avec le desdain que Cadenet a rapporté d'Angleterre, instruit par vos Papistes qui lui ont depeint vostre Roy tout autre qu'il n'est : & nous tous enveloppez en mesme condition nous portons aigrement le mespris de vostre nation, pour ce que nous avons esté tesmoins oculaires de vostre incomparable valeur.

Messieurs des Estats, au milieu de tant de force & de vertu qui ont esté benites de Dieu, argumentent tousjours du passé à l'advenir, & pour ne perdre l'assistance des François jugent froidement & avec respect l'Assemblée de la Rochelle. Vray est que les particuliers ne laissent pas de faire leur devoir, mais qu'ils se souviennent qu'en la cause qui est maintenant arboree, tout service de Papiste est perilleux, qu'ils regardent bien la derniere clause que les Armeniens ont adjoustee à leur Confession, à

sçavoir qu'il n'y a nulle deffence legitime des subjects contre les Princes souverains, ni pour matiere de religion, ni pour cause que ce soit. C'est aujourd'hui sur quoy travaillent principalement Grossius, Tilenus & leurs compagnons. Et en mesme temps que ceste vermine fait esclatter leur sentence contre la justice de vos armes, en mesme temps vous aurez esté priez de France de les vouloir recevoir. Voyez-vous point que les Jesuites, les Capuchins & telles gens sont toute la France, & en ceste requeste dictateurs & presentateurs. Marquez en quelle conscience peuvent combattre pour vous vos Capitaines Papistes, si ce n'est que leurs Confesseurs ayants besoin d'eux parmi vous, leur distribuent dispence du Pape pour guerroyer contre l'Eglise en bonne intention. Et ne trouvez pas estrange que ceste marchandise vienne de Romme? Nous en avons veu par lesquels estoit permis aux particuliers de participer à la Cene pour six ans. Oseray-je dire que les Ministres qui se sont revoltez en avoyent reçu quelques annees avant que d'esclatter.

Je viens en un fait particulier qui sentira bientost le general. Plusieurs sçavent que Luines, ayant affecté d'estre Prince d'Orange, a esté si impudent que de la vouloir oster par negociation de dessus la teste où ce titre convient justement & heureusement. La responce du Prince a senty le grand Capitaine, comme font toutes ses actions. Ces louveteaux ont pris à injure le refus de la proye desirée. Ces fauconiers voyants que leurs laniers n'estoyent bons que pour la cuisine & n'estoyent pas pour si haute volée, ont eu recours au gerfaut qu'ils portent sur le poing & commencent à leur oster le chaperon pour le faire partir sur le tiercelet d'aigle, sans craindre

les serres dont il est armé. Force gens de bien & advisez ont discouru ces jours sur l'imprudence qui paroist en l'irritation d'un Prince qui ne sçauroit si peu regarder vers la France, mais la France avec les avantages que la persecution luy donneroit, qu'il n'y fist une bresche irreparable à jamais. D'ailleurs ce grand Corps des Estats esgal aux plus grands, aux forces de la terre, & sans compagnon en celles de la mer, ce Corps (di je) qui n'a encor montré nulle bassesse, ni ingratitude envers les siens, espousera sans doubte la cause de son chef de guerre bien aymé. Après que nous avons assez admiré l'audace & l'imprudence de ce siege pretendu, il vient une voix qui dit : *Ne trouvez point cela tant estrange, c'est que les affaires de la Chrestienté sont en un point qu'ainsi comme ainsi, il faut rompre avec les Estats.* Dieu vous preserve, Messieurs, que à ceste rupture vos Papistes n'emportent quelque piece avec eux.

Et l'Allemagne est si empeschée qu'ils n'auroient pas loisir de m'escouter ; aussi n'ay je rien à dire de ce costé là, mais ouy bien à la troupe dormante des Suisses Reformés que [je] ne veux point convier à courir au mal d'autrui, mais bien à s'esveiller pour celui qui les approche. Ils sçavent mieux que moy ce que leur importe le fait de la Valteline, quelle fureur ils ont veüe à leurs voisins, quelle affliction en leurs freres, quelles desloyautez en ceux qui conjointz par ligue & par nation sont disjointz par religion, & par une religion qui met tous les serments au vent. Ils auront sçeu aussi que le Pape qui cy-devant a partagé les mers de l'Occident, fait maintenant le partage entre les Roys de France & d'Espagne, le Duc de Savoye & les Cantons Papistes, de tout ce qui voisine la France, & que le Pape met

en interdit. Vous en avez les premiers advis & vous aurez bien tost les commencements. J'ay un petit compte à vous faire duquel je vous prie me permettre la privauté.

Un jour Monsieur de Villeroy donnant à dîner à trois ou quatre de ses amis, sur le fruit (comme si le bon vin eust eschauffé les privautez) quelqu'un luy demanda : *Monsieur, il faut que vous soyez le plus grand trompeur du monde, puisque c'est vous qui maniez tant d'affaires en la France, & celles de tous les voisins. De grace, dites nous qui est-ce de sous nos estrangers que vous trompez avec plus de difficulté?* Luy après avoir montré par un ris que la franchise ne luy desplaisoit point, mit en peine la compagnie de respondre à la question. Enfin comme l'un attribuoit les meilleures cautions aux Italiens, un autre aux Espagnols, ce grand homme d'Estat monstra que c'estoyent les Suisses, adjoustant une clause digne d'estre notee par tous : c'est que les autres nations viennent ici (disoit-il) apprendre leurs affaires & ceux-là y arrivent tous instruits. Ce Corps ferme & resolu, après avoir pesamment & avec leur justice regardé ce qui leur appartient, n'envoye point d'Ambassadeur *cum libera*; & vous souvient-il bien (dit-il à un de la compagnie) *quand nous traittions avec vous autres Huguenots, que vous desclamaastes contre ceux qui au lieu d'achever vos affaires là, opinoyent & briguoyent pour venir mesnager à la Cour? Vous aviez quelque chose du Suisse dans le ventre.* Celuy à qui le propos estoit adressé avoua de s'estre fort opposé à ceste façon de mesnager, & mesmes qu'il avoit allegué la phrase de Menot disant contre les chambrières des Prestres, *dicunt quod est mesnagium, ad triginta mille diabolos tale mesnagium.* Tels fu-

rent les propos de ceste compagnie, sur lesquels je prens la hardiesse de dire aux Suisses, que s'ils n'ont pas obtenu des Roys ce qu'ils ont accoustumé, qu'ils s'en prennent au changement de leurs manieres & resolutions, non pas que j'estime qu'ils aient envoyé en la Cour, pour y apprendre leurs affaires, mais on leur a dressé ceste escole chez eux par les divers Ambassadeurs, qui ont gagné plus d'autorité que de coustume, quand ils en devroyent avoir moins, agissants de mauvaise foy. Les anciens Suisses n'eussent point souffert les villonneries qui ont mis en sang la Valteline & le pays en desolation; il faut que quelques utilitez particulieres aient fait supporter qu'en maltraitant les Grisons ils aient demandé congé de bien faire aux petits Cantons. Advisez, Suisses autrefois redoutez, où vous mene ceste servitude & combien vous devez desferer à des gens qui se montrent par leurs deportements plus tost Ambassadeurs du Pape que du Roy; preparez vous aux distinctions de la France : ces distinctions, si les presents particuliers operent, feront aussi bien qu'à vos voisins des extinctions.

J'ay peu à dire aux Venitiens pour ce qu'ils se rendent differents en cause de religion & doivent estre les derniers attaquez, mais les querelles des Republicques porteront sur eux seuls les divers fardeaux qui nous auront accablez.

J'acheve par les Genevois, qui comme les premiers en l'honneur d'avoir semé l'Evangile chez leurs voisins, sont aussi les premiers en haine & sur lesquels on doit desployer le plus d'inhumanitez. Dieu leur a fait present de vigilance & de courage abondamment, mais c'est à ceste fois qu'en luy demandant leur pain quotidien, ils doivent compren-

dre en ceste requeste la charité & union de leurs voisins, leur paix du dedans, de bons chefs, de bons soldats, prevoyance, pourvoyance, fidelité à foy-mesme, labeur sans se lasser, & ceste resolution de mourir de bonne grace, par laquelle la vie demeure en son entier.





CHAPITRE VI.



VOICÿ donc le temps arrivé, où les ruses de l'Ante-Christ se deployent en fureurs. Ce lion rugissant ou plustost ce faux loup nous a fait sauter au collet contre toute apparence de droit. Cent de nos places de seureté sont prises, en partie pour ce que les Gouverneurs les ont vendues, & en partie pour n'avoir pas eu le loisir de penser avoir pour ennemis mortels ceux que nous devions estimer peres & freres. Il n'y avoit pas apparence que l'Estat conservé par nous deust s'employer à nostre perdition. On n'observe peu ou point de difference entre ceux qui levent les mains au devant des coups ou ceux qui ont le ventre à terre pour estre battus à la Turquesque. Il n'y a difference de ruine entre ceux qu'on a fait voler à l'effort ou ceux que l'on tient en muë, sinon que ces derniers esperent l'avantage d'Ulisse, qui est d'estre manger les derniers. Je ne marqueray plus sinon que l'on s'attache plus rudement à ceux qui ont esté les fideles instruments d'Henry le Grand; marquez surtout que le Bearn, Nerac, Montauban, Bergerac,

Saint Jean d'Angeli & la Rochelle sont six villes où ce grand Prince a mis à couvert sa jeunesse persecutée : ces villes ne lui ont pas seulement ouvert leurs portes, mais leur sein pour l'eschauffer & garder, mais leurs bourses & leur pain abondamment. C'est en elles que aux accidents de maladie ou de blessure, auxquels ce Roy estoit subject, prenoient à la minuit leurs Ministres, menoyent femmes & enfants dedans les temples, les faisoient resonner de cris à Dieu aux adversitez de leur Chef bien-aimé ou d'exultations en sa prospérité. Ce sont ces villes desquelles plus violemment on jure, on pratique l'entiere destruction. Henry le Grand & son Party en avoyent eslevé quelques unes de bourgs en villes & citez ; de villes on en fait des bourgs & afin qu'il n'y ait rien de Turquesque oublié, on en change les noms comme la face & la condition.

Icy le Ciel parle à vous, Chevaliers Chrestiens, le Ciel vous resveille de son tonnerre ; n'ayez pas peur qu'il vous fasse coupables, si vous mettez les armes à dos pour secourir les agneaux de Dieu. Les loups les emporteront ils devant vos yeux & que vous ayez les mains au sein ? Regarderez-vous l'embrasement de l'Eglise sans courir au feu ? Les cendres de la paix vous couvriront elles encore, quand les charbons & les flammes sont à descouvert ? Les visages de vos ennemis, qui par la paix avoyent semblé des hommes, estant changez en loups, ne deviendrez vous point lions ? Est-il dit qu'ils reprendront leur ancienne fureur & que vous ne puissiez retrouver vostre ancienne valeur ? Qui est-ce encor de vous qui estime la froideur pour sagesse ou plus tost la tepidité qui vous feroit vomir de la bouche de Dieu ? Ceux qui vous ont quittez ont declamé contre toute violence :

or sachez qu'il [y] en a de deux sortes, l'une à la perfection des misérables, l'autre au maintien des affligés : à la première que vous voyez eschauffer aujourd'hui les Princes, Seigneurs, Gentilshommes & soldats qui tous ont été compagnons ou disciples de vos pères vertueux & encor de quelques uns de vous, leurs familiaritez, leurs caresses, leurs embrassades ne sont plus que pour jouer du poignard. Vous les voyez braver & baver d'invectives, de mépris & d'exortations à l'envi, pourchasser toute humanité d'entre les François, ils exaltent leurs violences : les plus grands les font sonner à Rome, les autres en la Cour ou en leur pays. Qu'ils regardent bien la louange qu'ils pratiquent, car quand ils auroient exterminé & chassé de France le dernier de nous, ils ne se peuvent vanter sinon que mille ont été victorieux sur un. Voilà une violence de populace & du milieu de laquelle un soldat courageux se retireroit avec honte & horreur, voilà cette violence que je maintiens ne sentir rien le Chevalier, mais entièrement le bourreau.

Mais l'espee du Chevalier est ceinte pour la defence des personnes outragées, du pauvre, de la veuve & de l'orphelin, pour retirer l'accablé quand sa vertu est offusquée par une foule de poltrons : & encore cette vertu de Chevalerie a son employ contre les bestes farouches, les monstres effroyables & l'injustice des tyrans. Voilà cette seconde sorte de violence à laquelle la bouche de Dieu a promis le Royaume des Cieux ; c'est avec eux que David s'esgayé en les reveillant ainsi :

*O qui & quand de Sion sortira
Pour Israël secours en sa souffrance,*

*Quand Dieu mettra son peuple en delivrance,
De joye adonc Israël jouyra,
Jacob rira.*

Je ne veux point specifier les vengeancees que Dieu excecitera par les mains de ses enfans, comme elles sont despeinctes en termes exprés aux Pseaumes 52, 68, 109 & 149, & autres. Je les laisse chanter aux Jesuites en leurs prieres de quarante heures & aux insolentes ceremonies de leurs feux de joye. Nous convions les gendarmes d'Israel à en prendre la modestie & non l'excés.

L'Ordonnance de Dieu nous appelle à deux sortes d'armes, premierement aux spirituelles. Armez-vous de toutes pieces comme les décrit Saint Paul, & puis venez aux temporelles que vostre justice, l'insolence & cruauté de vos ennemis, la charité de vos freres affligez, le soustien de la cause de Dieu, les loys du Royaume, & mesmes celles de l'humanité enfreintes, la foy publique violee, la perfidie plus impudemment arboree qu'elle ne fut jamais & enfin que la necessité, qui parfait vostre equité, met en vos innocentes & enfin victorieuses mains.

Ne vous estonnez pas pour la longue & profonde machination qui de loin & de longues annees s'est dressée contre vous. Les projects de la Saint-Barthelemy estoyent presque de mesme temps. C'est toujours du levain de ce vieil serpent meurtrier dès le commencement du monde. Vous n'avez que les mesmes ennemis & le mesme Dieu des armées pour deffenseur.

Gardez vous bien, Capitaines Chrestiens, vous hommes pensants que le nombre vous donne la victoire. Autant de fois que les Israelites ont exalté

leur multitude pour s'enorgueillir au bras de la chair, autant de fois ils ont esté vaincus; mais aussi ne dites pas comme Elie : *Il n'y a que moy qui n'aye flechi le genouil devant Baal*. Dieu commence à vous en monstrier plus de sept mille. Vous serez assez forts s'il se met à vostre teste ou s'il prend place de bataille en la bande qui le soustient, mais il veut la diligence, il benit les mains de ceux qui jouissent des commodités de ceste vie sans en abuser & sans s'y plonger, qui boivent au ruisseau courant sans se veautrer. Ce fut l'espreuve des trois cents de Gedeon, quand Madian se desfit soy mesmes, comme encores il se desfera, & vostre Chef passera le premier au travers du torrent, rompra le fil de l'eau & des tempestes pour vous.

*De l'eau courante à grand haste il boira,
Par ce moyen ayant victoire plaine,
La teste haut tout joyeux levera.*

Ne daignez regarder ni conter les Grands qui vous abandonnent. Vos Princes & eux, faits esclaves par les massacres, arboroyent les faveurs de leurs maitresses & leurs hontes aux sieges de vos citez. La multitude des revoltez nous apporte plus de pitié que d'effroy, mais vous n'avez rien perdu, car ils n'estoyent point de nous. Il n'est point nouveau de voir ceux que Dieu a eslevez par les armes chrestienes fouler en la boue l'honneur qu'ils ont gagné, & avoüer pour brigandages les actions qui les ont honorez. Si vous cherchez des chefs, vous trouverez encore des Langorans, des Mombruns & Desdiguieres, & au defaut d'eux des Luzeaux, des Vivans, des Campets, des Merles, des Gremians, Boulliarges,

Geoffres & Fournys & de plus petits encore, de qui les mains seront assez fortes pour relever l'enseigne d'Israël quand celle de Dieu les relevera. Il vous donne encore des plus grands de la France qui se presentent à leur devoir, & ayant tourné l'eschine au Diable & aux offres des grandeurs, parent l'estomac aux coups & à une desirable mort. Toutes choses vous abonderont, quand vos pechés n'esloigneront plus la face de Celuy qui a les victoires en sa main.



DU DEVOIR MUTUEL DES ROYS

ET DES SUBJECTS

**[Inédit. Publié d'après le manuscrit original de la Collection
Tronchin. Mss d'Aubigné, t. VI, f° 112.]**



DU DEBVOIR MUTUEL
DES ROYS
ET DES SUBJECTS

CHAPITRE I.



essieurs, vous m'avez envoyé quelques theses qui courent par vostre Guyenne, & on nous a fait voir les mesmes choses ou approchantes de divers endroicts de la France. Telles questions renouvelées par plusieurs sortes d'esprits meriteroyent d'estre renvoyées au sens commun & à la conscience où il s'en trouve, ou bien à plusieurs doctes escrits sur ceste matiere, entre lesquels je remarque un livre intitulé *la France Gaule* d'Hottoman, un autre qui a pour titre *Deffence contre les Tyrans* que nous avons longtemps attribué au mesme authœur, & depuis appris d'un Seigneur qualifié entre les Eglises reformées & recommandable par

plusieurs livres de sa façon, que cestuy-là estoit sorti de sa main. Il seroit encores à renvoyer à la *Servitude volontaire* de la Boëtie & plusieurs autres doctes & libres discours, de ceux qui en France sont demourez françois, que le gaing, la flatterie, la bestise ou l'extreme pauvreté n'ont pas rendu marchands & prostitués de ce que nature leur avoit donné. Or puisque le Diable ne se lasse point de repeter ses impostures, il ne faut pas qu'il nous trouve harassés, mais prests à le convaincre de mensonge, comme nous ferons en marchant sur les pas des premiers. Voicy ce que vous avez mis en question :

Si les traittez, contracts & conventions entre le Prince & ses subjects sont obligatoires de la part du Prince.

Par quels moyens legitimes le Prince peut estre adstrainct à l'observation des conventions & promesses faites à ses subjects.

Quelles cautions & assurances le peuple peut demander à son Prince pour l'observation des conventions & promesses.

Si le Prince peut, sans prejudicier à son auctorité, traiter avec ses subjects des moyens qu'il convient tenir pour mettre à entiere execution ce qui a esté accordé & convenu de part & d'autre, & pour convenir de qualité des cautions qui ont esté promises de la part du dict Prince.

Si les subjects ayans la permission du Prince, se peuvent asseurer (ou continuer la tenuë de l'Assemblée convoquée par le Prince), pour adviser aux moyens legitimes de reparer les contreventions faites aux promesses de leur Prince & renouveler les cautions & assurances que le Prince leur avoit données.

Pour répondre dignement à toutes ces questions,

il en faut prendre l'ordre ailleurs qu'en elles memes, car elles se sentent de la confusion des ames de leur auteurs, & comme à pieces auxquelles en quelque maniere on peut satisfaire conjointement & en autre esgard separement. Nous ferons la premiere distinction selon trois sortes de personnes qui nous obligent à parler à eux, ayant à payer de diverses monnoyes ceux qui proposent ces thezes : comme adversaires & du dehors, ceux qui comme simples cherchent instruction, ou les hypocrites qui en font semblant.





CHAPITRE II.



ux premiers qui ne peuvent souffrir nostre repos, celui de la France, ni le leur mesmes, nous pouvons fermer la bouche par leurs tesmoins, qui est selon Cedrenus λαμπρά νίκη, & de plus outre leurs tesmoins irreprochables, nous leur mettrons en face leurs supremes juges & desquels il n'y a point d'appel.

Premierement ceux de la Sorbonne, auxquels on a proposé les mesmes questions ou equivalantes par plusieurs fois, questions qui ont bien passé par de là le traité avec leur Rois & obligation à leur parole, & par les voyes respectueuses pour demander l'accomplissement des choses promises avec les reverances observees en tout temps par les Reformez, parmi leurs angoisses, massacres & banissemens.

Les consultants n'ayants rien à se plaindre, telz jouissants de leurs biens & leurs honneurs, & des biens & honneurs d'autrui, se sont enquis sur les differences des Princes aux Princes & sur ce qu'ils ont appelé la perfidie de Roy; si la foy violée à Blois ne meritoit pas que le peuple fust absous de la siene envers son Roy; si les sermens violés & foulés au

pied par le Prince ne liberoyent pas de serment tous ceux qui en avoyent envers luy; & là dessus les Docteurs ayant espluché les ceremonies des jurements faicts à Blois, declarerent la foy publique violee, le Roy indigne du Royaume, ensuite de la vie & enfin du salut. Tel jugement a esté encheri par le conseil de Aquaviva & de ses assistants avec l'advis de ce qu'ils appellent la Congregation, & de plus, toutes ces choses confirmées & mises au Consistoire, les anathemes, excommunications, fulminations données, publiées & rengregees contre le violateur de sa foy : ce que un tel Siege, qui à tout ce que l'on dit ne peut errer, ne devoit ainsi nommer, s'il n'y avoit point de foy obligatoire entre le Roy & ses sujets. Si l'excessif desir de satisfaire, ou convaincre les adversaires, nous faisoit franchir les barrières de l'amour & respect de nos Rois comme ils ont fait, nous leur monstrerions par le menu comment la vengeance de ceste foy violee les a poussez à remettre en lumiere le livre de la Boëtie touchant la *Servitude volontaire*, à chercher les lois *De præmiis tyrannicidarum*, & qui est horrible, surtout nous monstrerions comment ils ont recommandé d'apothéose leurs assassins canonizés.

C'est ce que nous pouvons respondre à ceux qui nous querelent comme le loup l'agneau buvant au dessous de luy, n'entreprenant pas d'arrester le vain babil par nos raisons & d'elles saouler ceux qui ne sont point de nostre sang.





CHAPITRE III.



la seconde sorte de gens qui meuvent telles questions, bien qu'ils soyent de rare stupidité, on doit principalement & plus expressement répondre; leur misere le requiert & la matiere exige trois sortes de raisons tirees de la Theologie, de la Jurisprudence & des lois de l'Estat.

Les Saintes Escriptures nous ont suffisamment & expressement enseigné, après la crainte de Dieu, l'honneur des Roix, de quoy elle nous a laissé les preceptes & exemples suffisants.

On court à l'institution des Roix d'Israel & à ce qu'on a interpreté le droit du Roy, sur quoy il faut oster l'acchoppement qui se fait sur les termes de מִשְׁפָּט en Hebrieu ou le δίκαιον en Grec, & veut on que toutes les rapines, extorsions & violements soient le τὸ βασιλικὸν δίκαιον, que par là nos Roys soyent mis non seulement hors la loy du Decalogue, mais encor hors l'humanité. Nous leur apprenons que δίκαιον en grec & מִשְׁפָּט en Hebrieu, en l'idiome de leur langue sonnent la façon de faire droit. Pour prouver nostre traduction & ne laisser point de fuite aux locutions & stiles particuliers des auteurs

Hebreux & Grecs, les mesmes termes sont employés en l'une & l'autre langue au mesme livre (premier chapitre), sur la belle justice que rendoyent les enfants d'Ely au peuple, nommant leur rapine & non pas leur droit de דַּשְׁלָה & δυνάμεις, où il se voit la juste punition de Dieu qui eust esté injuste si c'eust esté leur droit. Nous fortifions ceste exposition par le chap. 7^e d'Ezechiel, verset 27^e, où il est dit : *Je les traiteray selon leur train & les jugeray selon qu'ils auront desservi* דַּשְׁלָה כְּמַעֲשֵׂיהֶם. La latine Vulgaire traduit *secundum judicia eorum judicabo [eos]*. J'ai encor mesmes passages au 5^e d'Ezechiel & au premier des Rois, qui peuvent corriger les mauvais traducteurs quand ils ont pris l'injuste pour le juste & mis l'ennemi de justice en la place du droit. Et certes ce n'est point blasphemer de la justice de Dieu à demi de l'avoir voulu faire auteur & garant des violateurs qui ravissent les filles & les femmes au sein des peres & des maris.

Tant s'en faut que les peuples soyent obligez à souffrir telles choses qu'ils le sont à les empescher, à reprimer les Roys en leur malversations; c'est de quoy vous verrez une recherche excellente en nostre Junius Brutus; nous vous renvoyons à luy plustost que de transcrire les diverses façons par lesquelles Dieu s'est pris aux peuples de quoy ils n'avoient pas arresté les fureurs de leurs Princes & Tyrans, les peuples, di je, punis d'avoir souffert tels excès. Or Dieu qui est juste n'auroit pas exigé de son peuple l'injuste & l'impossible, ni puni la souffrance ou l'obeissance qui auroit esté de son exprés commandement, mais au contraire voyez quelle autorité a le consentement des peuples sur les Rois.

Quelcun a escrit que tous les excès portés par

Samüel, lorsque avec menaces & non promesses il establiſſoit la Monarchie ſur Iſraël, au lieu d'eſtre des excecrationſ & marques de ſon regret, eſtoient des fermes deſcriptions & articles declaratoires du droit des Rois, & qu'autrement, au lieu de Rois, il les euſt appelez Tirans. Ceſtuy là ne ſçavoit pas que les Rois entre les Grecs n'avoient autre nom que de Tirans, juſques à ce que l'uſage & non le vocable ait mis diſtinction entre la Tirannie & la Royauté. Samüel deſcrivant ſoubz le Roy le Tiran a voulu monſtrer combien l'eſprit de Dieu avoit à contre-cœur le deſir d'Iſraël, & à toutes les nations à quelles marques elles cognoiſtront celui qui regne en l'ire de Dieu.

Cependant bien près de l'inſtitution, nous avons les exemples du mal & des remedes; nous trouvons dès le premier regne la Tirannie, & auſſi toſt contre elle des juſtes oppoſitions. Saül fut choiſi de Dieu; David le bien aimé, le fidele, l'oint du Seigneur, type du Sauveur, s'oppoſe à ce Roy, maintient ſon droit, le deſſend avec ſa vie, en vient aux armes, nous donne la.loy avec l'exemple juſques où la patience [doibt aller], & puis quand & comment nous pouvons, devons arreſter la fureur de nos ſupérieurs. Ceſtuy là reſpond pour nous aux queſtions de ce temps, qu'il faut premierement venir par gemiſſements à Dieu & puis par très humbles ſupplications & remonſtrances au Roy, qu'il faut fuir aux deſerts, ſe cacher aux cavernes, uſer des deſſences ſans offences, reſpecter, diſtinguer la perſonne Royale parmi les ennemis, ne faire pas ce qu'on peut, mettre le droit de notre coſté. David après ces choſes appelle l'aſſiſtance de Dieu contre Saül qu'il appelle Lion raviſſant, & dit : *S'il y a iniquité en*

mes mains, si j'ay mesfait à celui qui avoit paix avec moy, voire si je n'ay delivré celui qui me molestoit sans cause, que l'ennemi poursuive mon ame, soule ma vie en terre & qu'il mette ma gloire à la poudre, & puis voyez les autres hardiesses de David en ce Pseaume. 7^e.

Ceux qui mettent en question s'il n'y a aucun refuge juste envers le Prince & aucune deffence juste du juste refus, ceux là font le procès à David qui après avoir refusé sa vie, couru aux prieres & au secours qu'il demande à Dieu contre son ennemi (car ce sont les termes) vient aux fuites, aux cachettes & aux cavernes, qui plus est, se retire au camp d'Achis, ennemi d'Israël, met en besogne les gens de guerre mal contents, mal vivants, & après les avoir armez use de surprise contre son Roy, luy prend les meubles de sa chambre pour montrer ce qu'il pouvoit, se rendant puissant contre la personne du Prince.

Nous n'avons pas faute de gens qui veulent faire parler nos Rois de France en *Ирароль* & Duc de Moscovie qui s'appelle maistre des esclaves. Ceux-là, après avoir condamné David, n'approuvent point le refus de Naboth pour son heritage, mais prenant les termes de Samüel soubmettoient & eux & leurs enfants aux choses horribles & vilaines, comme il est dit des filles & garçons & dementiroient l'Escriture en la sentence qu'elle prononce contre Achab sur le fait de Naboth. Si on nous reproche que nous n'avons pas usé des patiences de David, nous renvoyons ceux qui en veulent doubter aux veritables *Histoires* où ils apprendront comment nous avons emprunté sa harpe & ses Pseaumes, cuidants temperer la demoniaque fureur de nos Princes meurtriers (nous les

pouvons appeler ainsi) pour ce que le Roy fait ce qu'il n'empesche pas à faire, & ne punit pas estant fait, & encor nos Rois (soit dit avec honte) ont gibboyé des fenestres du Louvre sur des corps demi-morts.

Comme David, nous avons fui aux Royaumes estrangers & mesmes outre les mers : comme luy, nous avons caché nos vies dans les cavernes & forests, & là présenté nos cœurs & nos requestes à Dieu pour luy, & puis pour nous. Si comme luy, nous avons muni d'armes nostre innocence, comme luy, nous les avons mises bas autant de fois que le Prince a fait semblant de poser son courroux : nous avons baissé la main affligeante de nos Rois autant de fois qu'ils l'ont tirée du gantelet & tendue en signe de paix, & puis aux victoires que Dieu nous a données, nous les avons ployées aux pieds des persecuteurs, & ne leur a coûté que la peine de le demander. Comme David, nous avons combattu pour eux & rendu le bien pour le mal, tesmoin la guerre contre les Anglois nos amis & la reprise du Havre de Grace sur ceux qui venoyent de nous secourir, & qui plus est, de qui nous voyons à l'œil avoir encores besoin. Là les Reformés mirent la poudre en l'œil à leurs massacreurs, pour le service de leur Roy. Les assistances données à Monsieur, tant aux Terceres qu'aux guerres du Pais Bas, & plus de nouveau le secours de Tours, duquel je remets les circonstances à l'*Histoire*, les vies que nous prodigâmes pour ceux qui les avoyent ravies à nos freres, & qui nous appeloient encores leur ennemis, ne sont ce point des tesmoignages de respect par delà la raison & l'humain ? A quoy faut tousjours se souvenir que l'Eglise de ce temps a eu tousjours cest avantage de

n'avoir mis les mains au devant des coups que sur le sang de dix mille martyrs & de trente mille massacrez, ce qui ne paroïssoit pas en la justice de David.

Or avant sortir du palais de la conscience, je leve la main à Dieu, que nonobstant ces choses, je tien l'estat de la Royauté le plus honorable & excellent de tous, quand elle est appuyee des correctifs qui l'empeschent de tomber en la Tirannie : car les mesmes accidents peuvent arriver aux autres Gouvernements, selon que Dieu les benit ou maudit. Et pourtant tout ce que l'homme manie estant sujet à degenerer, nous tenons l'Estat où chacun se trouve pour le plus desirable en practiquant ce que dit Guicciardin, qui est de le rappeler souvent à sa premiere institution.





CHAPITRE IV.



VOILA quelques marques de nostre justice en ce que nous dicte la pieté. Il faut voir si nostre droiture n'est point encore deffenduë par les anciennes loys, & ce qui s'appelle droict escrit, observé par toutes les nations chrestienes & honoré parmi les peuples où il est parvenu.

Il y a eu de tout temps des chevaliers Poncetz, belistres mercenaires, qui ne trouvant pas de quoy s'eschauffer par les voyes communes & honorables, se sont infinuez en la bonne grace des dominateurs, en les voulant (comme ils disoyent) mettre hors de la curatelle des lois, pour trouver en l'excès du pillage quelques retailles à leur esperance. De ces pestes n'ont pas esté exemps les Papes de Rome qui ont receu avec plaisir qu'ils estoient la cause des causes, & que par consequent nul ne se pouvoit enquerir de leurs deportemens ni demander pourquoy, mesmes quand ils transporteroyent les legions d'ames de l'enfer au ciel, & du ciel aux enfers; qu'ils pouvoient faire injustice justice, & autres traicts qui ont abusé les Princes de plusieurs siecles. Aussi s'en est-il trouvé dans l'antiquité quelques grands jus-

ticiers, admirables à leur posterité, qui vrais Princes ont estimé debvoir estre protecteurs des loix, non destructeurs, & mieux aimé les doux liens de la justice que les chaines d'injustice. C'est de ces ames espurees que sont sorties plusieurs ordonnances qui partout ont pris autorité; ceux-là ont résisté aux flatteurs, faux jurisconsultes, & ont tenu à dommage ce que ils vouloyent establir à leur profit. A la vérité il s'en est trouvé quelques-uns considerables qui ont exempté les Roys des loix politiques, comme tesmogne la loy *Princeps* & autres semblables, mais nulles maximes & resolution des Docteurs n'ont exempté nos Princes naturels des loys de nature qui les avoyent fait Princes : au contraire ils les ont prononcées y estre subjectz & obligez.

Voila pourquoy l'observation des contractz & conventions estant du droit de nature (*L. 1, in principio, II, De Constitutionibus Principum*, & à la loy 1. *De Pactis*), les mesmes Docteurs en viennent là tous d'un consentement que *Princeps utitur in contractibus jure communi, & consideratur ut privatus, ita ut teneatur observare, quia obligatur de jure naturali propter consensum*. Baldus sur la loy 1, *De Constitutionibus Principum*, & autres Docteurs expliquent en ce sens la loy, qui est en ces termes : *Digna vox est majestate regnantis, legibus alligatum se principem profiteri : adeo de auctoritate juris nostra pendet autoritas, & revera majus est imperio submittere legibus principatum*; Zazius au conseil 10, n. 4 [vol. 2]; Gaillius, [Lib.] II. *Obser.* LV, 2, 7; Vasquius, docteur espagnol, *Lib. 1, Quæst. illust., cap. 3*, & Jason, *Lib. 1. Confil. 2, 11*. Decius au conseil 151, dit : *Principem adeo obligari ex suo contractu ut nec plenitudo potestatis*, (que d'autres appellent *plenitudo*

nam tempestatis) aut ulla urgens clausula eum eximat; & ainsi il n'y a clause si expresse, qui puisse exempter le Prince de ce qu'il a contracté. En voici une raison bien rude, c'est que la puissance du Prince procede de celle du peuple par lequel il est Prince. Sur quoy disent les maistres : Non potuit populus plus juris dare principi in populum quam ipse habeat, nunquam autem licuit populo jus naturale aut gentium violare; jura enim naturæ sunt æterna, perpetua & immutabilia. C'est que le Prince n'ayant droit que celui que le peuple luy a donné, le peuple n'a peu transferer ce qu'il n'avoit pas, à sçavoir la puissance de violer le droit des gens, ou ceux de nature qui sont perpetuels, immuables & qu'ils appellent eternels. Ceux qui ont amené pour suite la distinction de puissance en absolüe & ordinaire, ont esté ridicules. Parmi les Jurisconsultes les plus estimez, non est in principe potestas nisi ordinaria eademque ordinata.

Qui niera que la bonne foy ne doibve tellement avoir lieu & operer és traités & conventions des Princes qu'elle ne soit pas fable, mais convention : c'est pourquoy veulent nos Docteurs que *omnes contractus facti cum principe habeant & sapiant naturam contractus bonæ fidei*; Baldus, *in cap. 1, § Si quis* (num. 1, De pace Constantiæ); Decius (*Consil. 287*); Cynus en la loy *Digna vox*; Zazius (*Consil. 1, [num. 20,] vol. 2.*) Là où quelques contracts entre les particuliers sont plus estroitement interpretez, *stricti juris*, surtout reluit la bonne foy és traités & contracts des Princes, & *exuberantior in his est bona fides*, & puis *tantum abest juris vinculis non subjaceant contractus Principum ut in his apices juris non servantur* : & mesme la presence & intervention du

Prince supplée les défauts & subtilitez de droit & les fonde en équité (*Lege Omnium*, 19, Cod. De Testamentis).

Suetone en la vie d'Auguste raporte (*cap. 42*), *populo congiarium reposcenti Augustum respondisse* : *se bonæ fidei esse* . Aussi les Ordonnances mesmes des Empereurs ont bien sceu dire que *perfidia neque perjurii Princeps author est* (Cod. Si adversus venditionem); — *principali autoritate circumscribi neminem oportet* (*Lege* 1, Cod. De his qui veniam); — (*Lege* 6, Cod. Unde vi); toutes loys generales, & qui determinent & bornent la puissance des Princes & leur deffendent de ravir à autrui pour gratifier un autre jusqu'à *fitum ex contractu* (*vide Gaillium*) *nam beneficia principis nemini debent esse captiosa* (Paulus notat *L. 8, II, De prætoriiis stipulationibus*).

Voire mesmes les Princes en leurs loys autorisent en quelque façon la rebellion contre leurs Edicts, comme quand leurs Ordonnances contiennent quelque ottroy ou disposition contraire au droit & à l'équité. Sur ce sujet plusieurs loys entr'autres la loy *Quotiens rescripto* (Cod. De precibus [Imperator] offerendis; — *Lege* 4, Cod. Si contra jus vel utilitatem publicam; — *Lege* 4, Cod. De emancipationibus liberorum; — *Lege* 2 & *ultima*, II, De natalibus restituendis; — *Lege* *Jubemus nullam*, Cod. De sacrosanctis ecclesiis; — *Lege* *Prædia*, Cod. De locatione prædiorum civilium). La loy de Theodoze le Grand est excellente, quand pour reparrer le carnage de Theffalonique, il commanda que dorenavant on surferroit les executions de semblables commandements l'espace de trente jours, pour donner loisir au Prince de changer d'avis & moderer sa passion : c'est la loy [*Si*] *Vindicari* (Cod. De

Pœnis), mentionnee en l'Histoire ecclesiastique. Les Docteurs disent aussi sur la loy derniere (Cod. Si contra jus & cæt.) *Principem jus quæsitum per actus Juris gentium tollere non posse*. A cela les Grecs disent Βασιλικὸν καὶ κατὰ Βασιλείας οἱ γανκοὶ κρατεῖτωσαν νόμοι.

Ce qui est dit en la loy 3 (Cod. De crimine sacrilegii), *Disputare de principali judicio non oportere & sacrilegii instar esse dubitare an is dignus sit quem elegerit Princeps*, n'a rien de commun avec les matieres generales, car il ne s'agist là que de l'establisement des Officiers. Non plus est à propos la loy [De] quadrennii præscriptione où est dit *omnia principis esse* : elle s'entend *sive ex sua substantia sive ex fiscali fuerit aliquid alienatum* ; de mesme ce que vous voyez dit en la loy Ἀξίως (*ad legem Rhodiam*, De Jactu) *Principem dominum mundi esse*. Les Docteurs l'expliquent *quantum ad protectionem & directionem : in eo ad Regem potestas omnium pertinet, ad singulos proprietas*.

Nous couperons chemin à la curieuse recherche de telles choses, sur ce que Dieu s'oblige soy mesme, sur quoy dit bien à propos Seneque : *Quoniam Deorum feci mentionem, optime hoc exemplum Principi constituam ad quod formetur, ut se talem esse civibus quales sibi Deos velit*, & le Tragique suit ainsi le Philosophe.

*Vos, quibus rector maris atque terræ
Jus dedit magnum necis atque vitæ,
Ponite inflatos tumidosque vultus.
Quicquid a vobis minor expavescit
Major hoc vobis Dominus minatur.*

Parmi les loys que nous avons alleguees, nous en laissons plus grande quantité que n'en voudront lire

les flatteurs des Princes & ceux qui sur toutes loys ont establi ces paroles : *Car tel est nostre bon plaisir.* Il y a peu de mois qu'un Ambassadeur de Saxe ayant dit à un Secrétaire d'Estat qu'il ne demandoit que l'équité, il eut pour responce : *Laiſſons ce mauvais mot, on ne mene pas ainsi les Roix : ce mot d'équité n'est que de pareils à pareils. Il faut parler aux Rois comme aux Roix, & pleuſt à Dieu que les Cours de Parlement n'euffent point appris comme souveraines à ne s'attacher plus au terme du droit en jugeant (comme ils diſent) ex æquo & bono.* Aussi un de nos Presidents s'est eschappé jusques à dire qu'il falloit laisser aux juges de village l'observation du Droit escript.





CHAPITRE V.



ceste autre suite de raisons qui s'appellent d'Estat il nous faut courir entre des lices & barrieres estroites pour bastir le repos sans destruire en bastissant, & commencer par une precaution que n'ont pas observee ceux qui ont voulu affoiblir l'Estat affin que leurs chiens le prissent avec moins de peine. Ceux là voulans infirmer la Royauté au lieu de la relever n'ont oublié aucune voye de destruction, car ils se sont servis tantost de la recherche des races & branches, au chois desquelles on a fait tort à la lignee Royale. D'autre costé ils ont voulu infirmer les personnes par les fautes des meres, par les impuissances des peres & mesme ont osé traicter des suppositions. Pour troisieme playe, ils ont voulu faire goustier l'Estat comme electuaire simplement, & à cela quelcun a remarqué les termes d'election curieusement affectez par du Haillan, surtout en sa premiere edition, à quoy ils ont apporté l'exemple & l'observation au sacre du Roy Henry IV, voulants selon le conseil de Guichardin restituer l'Estat de France en le ramenant à sa primitive institution. Ils y ont escript la ceremonie

de laquelle nous parlons, telle plus expressement observee en ce Roy, à cause qu'il y avoit plus de contradictions. C'est que le jour du sacre, les Pairs assemblez envoyerent un heraut qui ayant trouvé le Roy en sa chambre, paré de satin blanc, luy vint dire : « *Duc de Guyenne, les Pairs de France sont en conseil pour l'election du Roy de France & vous appellent pour y porter votre suffrage* » ; & demie heure après les Pairs le vindrent trouver pour luy signifier qu'il avoit esté esleu Roy, & comme tel le saluerent, puis firent faire la premiere acclamation. Il est bien veritable que les Grands differents, tant à cause de la Religion que pour la transmutation de race, furent observez de plus près les anciennes formes que peut estre aux autres Roys.

Il y a encore d'autres recherches dignes de correction qu'on a ouy esclater tant aux guerres de la Ligue qu'aux derniers mouvements & mescontentemens qui ont paru, de quoy tant s'en faut que nous voulions nous servir, qu'au contraire comme vrais François & amateurs du splendide Estat de Royauté, nous disons contre tout cela une raison qui n'a point faute de force en sa brieveté : c'est que tous les obstacles des trois poincts alleguez s'envolent en fumee par la possession de tant de Roys, par le consentement des Pairs, par celui des Cours souveraines, & qui plus est des Estats Generaux, lesquels par cette raison mesme qu'ilz ont eu une puissance d'instituer & de déposer, ont aussi eu celle de confirmer, de juger la prescription & d'arrester l'Estat au poinct qu'il est à present.

Donc en nous contentant d'user de la justice sans abuser de sa rigueur, ne voulans que le droit, sans courir au passedroit, nous voulons examiner si ces

Roys, que nous aimons comme Roys, souffrent ou doibvent souffrir quelques loys, & si de ces loys ils doibvent estre protecteurs ou destructeurs, s'ils ont quelques regles ou s'il faut qu'ils soyent desreglez, s'ils doibvent garder quelque loyauté ou estre infideles & desloyaux; si selon l'opinion d'un Duc, les paroles qui servent aux autres hommes pour descouvrir leurs pensees doivent servir au Prince pour les cacher; si ces mots : *En foy & parole de Roy*, ne servent qu'au dehors & sont inutiles au dedans du Royaume; si celuy qui ne sçait pas dissimuler ne sçait pas regner, ou s'il seroit point mieux dit que celuy qui est contrainct de simuler cesse de regner; si pour rescinder les contracts des Rois, il vaut mieux les faire appeler mineurs ou si la majorité n'est pas mieux seante à la Royauté : s'il vaut mieux dire qu'ils ayent esté trompez, ou pour faire bien estimer d'eux & de leur conseil les faire demeurer stables en leurs resolutions : s'il vaut mieux remonstrer qu'il ayent esté contraincts & forcez ou ne souffrir pas que leur vigueur & leur courage tombe sous le mespris, & en un mot, que leurs deliberations & resolutions ayent esté prises meurement, le nom de Dieu invoqué ou pour voir fouler par leur distances sous les pieds du vulgaire leur constance & leur foy. Ceux de l'opinion qui va devant, au lieu de dresser l'Estat, n'en dressent qu'un Idole, nous depeignent au lieu d'un Roy un monstre horrible en toutes ses parties, de la bouche duquel il sort : *Oderint dum metuant*. Chacun le regarde en fraieur au commencement : depuis de frayeur passe en courroux, & quand l'impatience a guery la crainte, le peuple s'enfuiant dans l'asile de l'audace, se sauve par le sein de liberté, après avoir adjousté à ce que par dessus il faut guerir l'Estat & non le faire

mourir, & tenu nos Roys pour estre legitiment appelez à la Royauté; & mesmes defauts que les ceremonies honorables avec lesquelles on les leve sur le bouclier, n'affoiblissent pas, mais autorisent le droit, comme en Israël le royaume a tellement esté electif qu'il n'a pas laissé d'estre successif : ainsi approuvons nous qu'en France, l'election posant en cause la succession l'autorise & ne l'affoiblit pas.

Ayant dit ces choses en faveur de la Royauté, je serois bien marri qu'elles fussent employees pour la Tirannie & son injuste soustien. Nous devons maintenir l'Estat sous lequel nous sommes nez & respirons, ennemis de sa decadence & du perilleux changement. En un mot nous devons tout au Roy & rien au Tyran. Or pour mieux cognoistre la Royauté par l'opposition de son contraire qui est la Tyrannie, il faut sçavoir que ceste ci n'est point seulement aux excès & violences qui diffament le regne, mais en l'injuste usage du sceptre, quand il veut posseder ce que le regne ne tient point sous soy.¹

Ainsi que le Roy ne peut sans tyrannie prendre ce qui n'est point du Royaume, sur les frontieres duquel on plante des bornes comme arbitres de la domination, aussi ceste domination a son estendue & son arrest sur les matieres desquelles elle peut cognoistre & disposer, disposer (dis je) de ce qu'elle peut cognoistre, car ce qui est par de là la cognoissance est par de là la disposition. Partant ce qui est de la conscience est soubmis à Dieu seul, qui seul la pouvant cognoistre, seul la peut juger, seul la peut dominer : d'où nous tirons que comme le Seigneur vassal & suzerin commet felonnie & par la felonnie est confisqué, quand par violence il excède ses droicts,

pour ravager ceux du Roy ou autre souverain, & ainsi le Prince commet felonnie & par elle est justement depofé de Dieu, quand il ravage les consciences qui n'appartiennent qu'au Dieu souverain.

C'est pourquoy l'eternel Dieu des armées a pris la verge de fer contre tels excés, a mis en danger & quelquefois en ruine les Princes qui ont échappé entre leurs barrières : tant de pays & de peuples, aux armées defquels Dieu a pris place de bataille, ont fecoué le joug qu'ils euſſent bien deſiré ſupporter doucement, & en France les ſubjects affligez à leur grand regret ne pouvant plus, comme David fuyant, ſe deffendre avec les pieds, comme David armé ſe ſont deffendus avec les mains, & Dieu a fortifié ces mains armées de fer & d'équité, ces mains (di je) qui jointes n'avoient peu impetrer la pitié, deployées ont obtenu la paix. Les Tirans chaffez de Veniſe, des Suiſſes & des villes Imperiales ont eſprouvé que Dieu n'eſtoit pas pour eux, & le ferré conſeil du Roy d'Eſpagne pour avoir mieux aimé la Tyrannie que le regne au Pays bas a eſté contraint de ployer ſes hautes maximes, traiter avec ſes ſubjects, les tenir pour capables de recevoir ferment de leur Roy, & encor a eſprouvé quel malheur c'eſt au Prince, quand après les premières perfidies il ne peut plus appaiſer par ſa parole, & luy faut chercher autre monoye que la foy & le ferment.

Tout reſonne d'eſcrits & de harangues de mercenaires qui ſentent le traître auſſi bien que le coquin. Nous n'oyons que declamations ſur l'autorité des Roys ſans bornes & ſur ce que ils ne doibvent point traiter avec leurs ſubjects; mais ce que nous trouvons plus eſtrange, c'eſt que les mêmes bouches & les mêmes plumes ſont de ceux qui diffamoyent il n'y a que

trois jours Henry le Grand impudemment & donnoyent aux subjects des libertés par de là toute raison, jusques à exalter les Tyranicides, & après avoir rendu leurs chaires puantes d'invectives contre la succession du Royaume, ils se sont enruez de crier, « *Il nous faut un Aod* ». Ceux là mesme qui tenoyent ces langages avant les victoires de nostre grand Roy, ce sont ceux là qui ont escrit & presché ce qui s'en suit : que traiter de paix avec son Roy estoit un crime qui ne se debvoit pardonner ; que les choses extorquees seroyent une marque de felonnie à jamais ; que les premiers s'estoyent contentez de prescher en secret n'ayans autres armes, quand on les faisoit mourir, que les prieres pour ceux mesmes qui leur donnoyent la mort ; qu'après les premieres guerres, par la paix qu'ils obtindrent ils ne demanderent que la liberté de prescher publiquement sans autre caution que la foy & parole du Roy, & qu'aujourd'huy ils demandent plus de deux cents places de seurté, près de quatre mille hommes és garnisons, & puis des Chambres mi parties avec tant de parité que tout cela se peut appeler : *Faire un Estat dans l'Estat*.

A quoy les Reformez respondent ce que nous tirerons d'une histoire de ce temps : à sçavoir que tout ce que disoyent leurs adverfaires en termes generaux n'estoit que trop vray ; toutes differences qui faisoient parti estoyent ruineuses en un Estat ; les termes de guerre, de paix, de traité, l'envoy de tambours, de trompettes, de reprezailles & tout ce qui par le droit des gens s'observe entre gens de diverses nations ; mais que les demandes de pleiges à la foy Royale & les places de seureté & d'hostage estoyent vocables ignominieux à la France & ruineux

à l'Estat, & que partant les auteurs & causes de telles horreurs sont execrables devant Dieu & punissables à jamais; que donc il falloit mettre le doigt de l'esprouve sur ceux là pour executer sur eux la vengeance de Dieu devant lequel ils ont à respondre de 50,000 morts par le couteau, par le feu, par la faim, sans distinction de l'enfant, de la femme, du vieillard & du languissant. Ça esté assez d'oster les vies à qui pouvoit mourir : il est besoin pour la cognoissance de ceux là voir sans confusion & par ordre des temps & des causes la naissance & progrès de telles confusions. Les archives des Maisons de Ville & les greffes des Cours sont encor pleins des procès, arrests & sentences de dix mille ames de tout sexe, aage & condition, trainez dans le feu, & toutes sortes de supplices exquis pour avoir quitté les erreurs & suivy la verité maintenüe par escrits & de disputes au commencement, & depuis scellée de leur sang : si bien que les plus Grands lassez des suplices ont voulu entrer en cognoissance du vray ou du faux pour vuider la question de juste ou de l'injuste, & cela fut fait au Colloque de Poissi, Assemblée autorisée & deliberee aux Estats Generaux desquels aussi elle garda les formes, soit aux seances des Roys & Grands du Royaume, soit en l'assistance de toutes les personnes qui constituent les Estats. Le succez de cette Assemblée fut tel que la Religion reformee fust receüe par l'edict de Janvier, & obtint son premier titre par tout le Royaume & une paix gagnée par les morts sans revanche & par le sang des agneaux, mais plus particulièrement par les deliberations de toutes les testes qui peuvent establir Loy fondamentale ou Edict universel, ne se pouvant telle paix appeler extorquée, ni s'attribuer aux armes des subjects contre leur Roy.

Or le Ciel tesmoignera pour jamais que tant qu'on a fait mourir les Reformez par les formes de la justice, quelque inique & insupportable qu'elle fust, tant qu'ils se sont veu condamner par le throne de leurs Roys & sous leurs autorités & formes publiques, ils ont rendu les gorges & n'ont point eu de mains; mais quand l'autorité publique s'est convertie en insolence, & le magistrat lassé des feux a jetté le couteau és mains des peuples, & par les tumultes & grands massacres de France a osté le visage venerable de la Justice & a fait mourir au son des trompettes & des tambours le voisin par son voisin, qui a peu deffendre aux miserables d'opposer le bras au bras & le fer au fer, & prendre d'une fureur sans justice la contagion d'une juste fureur, & voyant sans merci à leur sein les injustes pointes des espees homicides, avoir désiré d'en saisir les pommeaux? Suivant Tertulien : *Adversus [hostes] omnis homo miles est*. Voila comment les armes receuës par force & non cerchees ont esté tirees des estomacs offencez pour les mettre dedans les mains justes qui en ont serré la poignée, non pour donner mais pour repousser la mort, & puis par degrés on a fait les patiens deffendeurs, la persecution guerre, les agneaux des lions (*furor fit lassâ patientia*) comme jugent les plus estranges nations lesquels des uns ou des autres ont le crime de la guerre sur le front.

Mais à ceste guerre (dit-on) on posa les armes au premier offre de la paix, vous ne demandastes que la foy du Roy, & depuis vous avez appris à y joindre quelques cautions. On respond que si ceste foy Royale n'a point empesché les desordres que vous lisez, non sans horreur, depuis les pre-

mieres jusques aux troisiemes guerres, qui a invalidé ceste foy, qui l'a enfreinte & osté de son excellente vertu, ou ceux qui l'ont avillie pour tuer, ou ceux qui l'eussent voulu entiere pour n'estre pas mis en morceaux ?

Il a donc fallu joindre la parole des estrangers & la caution de tous les corps de France, & puis quand tant de feaux ont esté brisés par les massacres generaux de la Saint Barthelemy, ceux qui ont repris vie dans les cendres de Parti ne voyant plus de foy publique, ont demandé les places de refuge, d'ostage & de seureté, noms fascheux & nouveaux, reprochables pour jamais à ceux qui ont diffamé & deshonoré la France, mais sans fraude à ceux qui les doibvent à la benediction de leurs justes armes & à la puissante necessité.

Or ne voulons nous pas, comme les Liguez ont fait, practiquer le sentence de Lucain :

Omnia dat, qui justa negat,

ni encores ceste justice avec rigueur par laquelle le Roy violant la foy à son peuple le quitte de la sienne. Nous ne voulons pas juger de telles parités, mais conserver l'arc de la Royauté & de la loyauté, autant qu'il se peut, quand l'un des piliers qui le portent vient à manquer, couronnant cest article de la sentence prononcee par le Duc de Venise en un festin très magnifique fait au Roy Henry III à son retour de Pologne. Le propos de table ayant esté employé sur ceste question, si le Roy doibt la foy à son peuple : là quelcun ayant dit que la grandeur de celuy qui jure fortifie d'autant plus le serment, un autre alleguant que le Prince qui estime

que pour sa hauteur la foy ne peut descendre jusques à son subje&t, quitte Dieu de ses promesses duquel la hauteur est esleevee par dessus le Roy plus que celle du Roy sur le peuple bas, & tout ce propos fut estouffé par les insolentes rebuffes & par les elevations des courtisans. Le Duc ferma le discours ainsi : « *Il est vrai que le Roy ne doit point la foy à ses subjects, ni jamais venir là que de traiter avec eux en façon qu'il faille payer de ce joyau precieux de la foy; il luy est bien mieux seant de deffendre bien les loys fondamentales, traité perpétuel & barrieres inviolables de la puissance & de l'obéissance : mais si le Prince traite & paye de sa foy, il la doit dès le jour qu'il l'a promise, aussi fermement qu'il veut que son regne soit ferme, soit que le compromis ait esté fait par sa bonté, par sa faute ou par son malheur* ».





CHAPITRE VI.



e n'ay plus à parler qu'à ceux de qui les doubles feintes descouvrent une veritable lascheté. Ceux là opposent l'honneur qu'on doit aux Roys à l'obeissance qu'on doit à Dieu, faisant choquer choses très unies & desquelles la seconde prend de la premiere son autorité : ceux là veulent pratiquer profit au dommage, & pour edifier en la ruine de leurs freres exaltent l'Estat, abbaissant la Religion, & ayans deliberé de sortir par la porte [de] derriere qui est celle de l'apostasie, ils couvrent cette vilaine porte avec un rideau d'obeissance & de respect aux Roys. Je ne dois pas employer beaucoup de raisons & de medecines envers ces trompeurs, j'y perdroy ma peine : car ils feignent une douleur de teste & c'est une defaillance du cœur.

Je leur demande qui s'acquitte mieux de son devoir envers le Roy, ou ceux qui apprenent en la parole de Dieu & observent ce qui est deu aux Princes, ou ceux qui estudient en leurs affaires, en la peur de l'exil ou de la mort ou en l'esperance des pensions, ce que leur bouche & leurs plumes doib-

vent dire & escrire en tordant leurs consciences & leurs cœurs, s'ils en avoyent. Voyons qui d'eux ou de nous s'acquitte mieux de ce debvoir & pourra mieux en respondre devant Dieu.

L'un le veut doux, l'autre le veut rude, l'un le veut aymé & honoré, l'autre le veut hay ou craint, l'un regnant seurement par la paix, l'autre hasardant son Estat à la guerre civile, l'un le veut ouïr louer & l'autre blamer, l'un le veut loyal & l'autre perfide, & enfin l'un le veut Roy & l'autre Tyran. Tels esprits ployants à tout voulurent meriter recompense pour contre leur profession ployer le Roy Henry IV à sa deplorable mutation, luy qui sans eux maintenoit tousjours la paix de 77 comme loy sur les Roys & obligatoire serment : ceux là luy aiderent à la miserable resolution qui le fit cracher contre son ouvrage, & depuis ne regnant pas sur soy mesme, regner precairement, affligeant les siens de peur d'estre affligé. En voyant tousjours un bon bras & les cousteaux de Chastel & de Ravillac à sa gorge, il avoit ployé de peur du coup, mais il l'avança au lieu de l'eschapper.

Ceux qui applaudissent aux revoltez & les veulent suivre, veulent meriter grace par des invectives contre leurs freres affligez, & par des apologies pour des bourreaux accusent ce qu'ils n'osent deffendre & deffendent ce qu'ils n'osent attaquer ; ils devroyent s'enquerir du resultat de Nancy qui est plus que jamais en la bouche des Loyolites & de leurs valets aux pieds nuds : c'est de distinguer par vingtaine d'annees les exactions sur les biens & les ignominies sur les personnes de ceux qui auront abjuré depuis l'an 1560, & par opprobres & diverses taxes les mulcter pour les crimes passez, car (disent ils) le

brigand, le faux monoyeur, ni le forcier ne sont pas quittez de leur offence pour y renoncer : & les Here-
tiques pires que tous les autres malfaiſteurs doib-
vent-ils pour une parole feinte eſtre absous de ce
qu'ils ont commis par effect ? Les uns parlent de les
traiter à la Juifve, les autres comme les Morisques
de Grenade, & quelques uns des derniers ayant posé
pour maxime que tous les revoltez bien espiez
& recogneus, quelque fruit qu'ils y apportent, ſantent
plus tost à l'Atheisme qu'à la Papauté, ceux là
demandent s'il ne vaudroit pas mieux meller ce sang
vil & de peu de prix avec celuy de leur compagnons.
Voila le langage du Conseil de conscience esloigné de
l'opinion de Tite qui vouloit mesmes espargner ce
sang vil. C'est ce vil sang de qui on se peut eſcrire :
O hommes preparez à la servitude qui prostituent
celuy de leurs femmes & de leurs enfants aux
vilains & abominables plaisirs des Princes ou par la
servile crainte ou par le servil gain, ayant ce mot :
C'est le Maistre pour toute regle d'honneur & de
seureté.

Le sang qui n'est point vil se prodigue aux com-
bats pour le service de son Dieu, de son Roy & de
sa patrie, mais quand ce sang ne desment le sens
& que la conscience dicte quelque chose de bon, le
cœur refuse ce sang & la peau qui le couvre aux
Princes qui en veulent user vilainement, pour ce que
quand son Prince devient vilain, ceste qualité con-
traire ne compatit avec le Prince en mesme subject
& en mesme temps.

Les esprits libres qui portent glorieusement la
relation de Roy à subject, ou de Seigneur à vassal,
ne peuvent endurer celle de maistre à esclave qui
n'est que pour le vil sang, ne peuvent fouler aux

pieds le debvoir de fils à pere, de femme à mari & d'ami à ami, quand le Prince veut defraciner de leurs cœurs les semences d'humanité.

Ceux qui par l'abandon de leur juste parti, de leurs freres & d'eux mesmes, se condamnent par leurs pensees, actions & confessions à estre vendus, qui de leurs langues infames advoient debvoir obeir aux choses desnaturees & à trahir leur ame dans ceste obeissance absoluë qu'ils deffendent & preschent tant, demandez leur à l'oreille s'ils sont de vil sang? Ils l'advoüeront de contenance, si ce n'est de a voix.

Ouy certes, ce terme est bien à propos employé pour les cœurs vils & degeneres, indignes successeurs de tant de martyrs magnanimes, ou après eux des heroïques Princes & chefs de guerre qui ont dans les batailles & combats donné à Dieu, après son nom invoqué, leurs aames consolees sous les cornettes qui portoyent pour devise : *Doux le peril, douce la mort pour Christ & le pays*. Louy de Bourbon qui avec sa jambe en esclats & les os perçant la botte, alla au combat en disant : *C'est ainsi que ceux de Bourbon entrent en la meslee*, ce Prince en ceste action & en la mort mesmes n'eut point de douleurs pareilles à celles qu'il sentiroit en voyant le train de ses successeurs, successeurs du nom & des honneurs, non de l'honneur. Lasches avortons ou supposez à vos peres, vous les verrez assis au throne flamboyant où Christ, d'aigneau de sacrifice devenu lion de Juda, jugera les nations & ceux qui ont diffamé ses allures, & là vos peres devenus juges redoutables, vous feront rendre compte des cendres de deshonneur que vous avez parsemees & des gibets que vos serviles & sales mains ont planté sur leur venerable tombeau.



CHAPITRE VII.



Voici le corollaire de nos résolutions tirées de ce que nous avons dit : le Prince qui rompt la foy à son peuple rompt celle de son peuple.

Les moyens de luy faire tenir ceste foy sont ceux mêmes qu'il a établis. Les cautions qu'il a mises en vos mains doivent estre fermes comme l'Estat.

Les conventions là dessus doivent estre bonnes entre bons, & quand le Prince les veut fausser, ils ne participent pas à la fausseté. Et quand vos Assemblées sont autorisées par le Prince & par les voyes publiques & approuvées, ne les desauthorisez pas par vostre lascheté. C'est ce que ce discours répond aux propositions. Et quand nous voyons la foy générale d'un Royaume violée, & qu'on ne répond à nos plaintes que des ruses, & qu'on ne prépare que du fer pour nous guerir, tenons nos âmes en nos mains, prestes pour les donner à celui qui les a données, n'essayons point de les sauver devant celui qui les a sauvées, à qui elles sont & à qui elles doivent retourner : changement auquel il n'y a gain sans mesure, dette de laquelle nous ne disputons que le

terme & non le principal, n'y ayant au payement en doute que deux poinçts, le temps & le moyen.

Pour le temps, deux esgards nous en doibvent faire demander l'abbregé, à sçavoir ce que nous laissons & ce que nous esperons. Nous laissons une infame condition d'un faux vivre, qui nous apprend à mourir tous les jours : nous avons deffous nous les rebellions de ceux qui nous servent, la trahison qui regne en ce temps, les revoltes de nos soldats & à plusieurs celles de leurs enfants, ou au moins une degenerate lascheté qui nous ont fait soupçonner la supposition ; nous avons à nos deux costés les envies, les haines, les perfidies, les ingrattitudes de nos plus proches, les aguets de nos ennemis, les pognards à la gorge, les poisons de nos domestiques, & pis que tout cela, les bouches blasphemantes qui infectent l'air d'invectives contre les agneaux & les martyrs, de loüanges pour les loups & les bourreaux qui eslevent en l'air la prosperité des méchants & leur douce vie en termes si vilains que nous haïssons la vie & la prosperité.

Au deffus de nos testes nous avons la pesante domination de l'Injustice, nous voyons sur les tribunaux les ennemis de Dieu & les nostres dispenser dans une balance inique nos vies & nos biens qu'ils adjudent à nos ennemis, & qui pis est, la liberté de nos consciences ; ils nous plument & nous escorchent vifs pour revestir ceux là mesmes qui nous abandonnent & qui en trahissant Dieu nous vendent entre leurs mains : & s'il faut regarder au dernier degré de ce qui est sur nous, nous y verrons un Roy pour lequel nous fleschissons tous les jours les genoux devant Dieu, & pour la vie duquel nous serions jonchee des nostres de bon cœur : nous voyons

ce Prince fasciné par les empoisonneurs des aames, courant & rugissant comme un lion à la mort & à la ruine de ceux en qui il trouvoit fidelité. Et encor pour rendre plus insupportable le fardeau de ceste domination, nous voyons sur les espaules & sur la perruque de nostre Prince né Souverain, les pieds infames & puants de l'Antechrist qui enfange de sa pantoufle les fleurs de lys & fait son marchepied du diademe françois.

Voila ce que nous perdons, voici ce que nous avons gagné, c'est l'union parfaite avec Christ & ses anges ; là la joye, la liberté, la vie & l'honneur veritable & permanent, ce que nul sens n'a jamais savouré ni compris, que l'œil n'a peu voir, que l'oreille n'a peu entendre, ni le cœur desirer.

Le change est bien autre à ceux qui des delices du monde, des tresors possédez auparavant & par de là l'esperance des hommes, plus tost acquis que meritez & attendus, de l'elevation pompeuse sur leurs pareils & sur leurs ennemis, d'une vie qui n'a esté qu'un jeu, qu'un festin, qu'un balet continuel, en fin qui de la possession des thrones & des Roys mesmes voyent la gueule de l'enfer ouverte, l'estang de souffre vif qui les attendent en impatience, & qui dès ceste heure sentent rouler ce qu'ils appellent leurs fortunes dans un precipice effrayable de sa hauteur.

Le port de toutes nos tempestes est donc dans le havre & au giron de la mort, qui de nous entiere-ment mesprisée ne peut plus nous espouvanter de ses moyens ; car s'il faut donner du nés en terre dans une breche, ou en quelque autre sorte de combat, c'est trouver ce que nous avons tant cherché, c'est ce champ d'honneur duquel nous nous sommes tant vantés & que nous avons eu honte d'esquiver de

deux pas en arriere , c'est pour celuy qui donne la vie heureuse & veritable pour la vaine & la fausse avec l'excellent gain au change, & au lieu de regrets nous comble de foelicitiez.

Mais si encore le bon Pere disposant du terme & des moyens nous veut retirer par quelque voye plus calme & plus propre à disposer nos esprits pour l'heureux changement, si c'est par la potence, Christ l'a embrassée pour nous & en a osté le deshonneur & la malediction par son triomphe de benediction & d'honneur : il a laissé les traces à ses serviteurs, dresseant l'eschelle que nous redoubtons mal à propos de la terre à la mort, de la mort au Ciel & ainsi en a fait l'eschelle bien heureuse de Jacob.

Sont-ce des eschaffauds, sont-ce des buchers, premiers eschellons, premieres elevations pour quitter la terre ? Disons : Nous sommes membres de Christ puis qu'il parait ses souffrances en ses membres & qu'il veut les continuer en nous ; soyent le Ciel & le Monde spectateurs du sang que nous espondons, & s'il faut perir par les flammes, nous jettons nos veuës au chemin qu'elles prennent : elles iront devant & nous après, & avec elles de l'air dans les nuës ; & en perceant le Ciel, nous volerons où sont desjà nos desirs arrivez, à sçavoir au throne de l'Eternel, pour là prendre place, regner & triompher avec les Anges bienheureux.





LE CADUCEE

ou

L'ANGE DE PAIX

[latia. Publié d'après le manuscrit original de la Collection Tronchin,
Mss. d'Aubigné. T. IX, f° 18.]



LE CADUCEE

ou

L'ANGE DE PAIX



ien heureux sont ceux qui procurent la paix, car ils seront apelés Enfans de Dieu, dit le Seigneur, & plust à Dieu que les miseres des discords, soit generaux, soit particuliers, ne nous eussent point enseigné la verité d'une telantance, à nous qui n'ayant peu soubmettre nos pensees à l'otorité d'un si grand Prophete, avons eu besoin du maytre des fols, qui est l'experiance. Je m'avance à un labeur plain d'epines & depourveu de fruitz, si nous n'en devons esperer qu'en la terre des vivans. Je n'atends icy pour ma recompense que le salaire des bons & justes arbitres, qui est la hayne des deux costez. Car nous sommes, & les uns & les autres, si plains de nostre

droit imaginaire qu'il n'y a plus de logis pour la veritable equitté. Je veux donc fascher & les uns & les autres pour aider aux deux, sans autres recompenses que de faire paix moy-mesme à ma conscience, laquelle me piquant de mon devoir & de ma profession, depuis quelque mois m'a tiré du lit avant l'aube du jour, pour courir à la vifitation des divifez. J'ay ouy avec paffiance leur impaffiance, & les amertumes de leur espritz avec douceur; je leur ay anoncé l'ire de Dieu, de laquelle il ne fault tesmoignage que le schisme qui court. Ma simplicitté m'a rendu excusable envers eux. Ilz ont porté quelque refpect à ma vieillesse, de laquelle je ne voudrois plus que ce fruit de m'en aller dormir en paix, les ayant laissez en quelque repos. Mon desseing est de mettre à part les raisons ou plustost les maladies des deux opinions, & puis y aproprier les remedes qui seront remedes, si nous avons paix avec le Dieu de paix.

J'ay commencé mes visites par un Seigneur de beaucoup d'otoritté & d'experiance qui a assisté avec charge à tout ce qui s'est passé à Saumur & qui a eu autorité aux Assemblees Provinciales [de] devant & d'après. Voicy quel fut son langage après ma sermonce au nom de Dieu qu'il voulust m'apprendre les raisons sur lesquelles il s'estoit, avec le moindre nombre, separé du plus grand qui portoit le consentement des Eglises.

Si je parlois en clerc des armes (dit-il) ou si j'avois quelque esperance à la picoree, faute de pains & de moiens, j'eusse esté de l'opinion de ceux qui nous vouloyent reduire à contrequarer l'otoritté du Roy & de la Rayne, à faire un Estat dans l'Estat, à nous jetter dans la confusion des Suiffes & Pais Bas; j'eusse aydé à declarer une guerre premiere-

ment sans justice, puis après sans moïens, & puis sans succès : car quelle justice peult il avoir enfreindre la Paix que nous avons receuë, si curieusement conservée par le Roy de si heureuse memoire, si bon Prince & si bon Maistre, qui avoit tant de paines pour resister aux importunités du Pape & du Roy d'Espagne. Ce grand Roy qui m'a dit plusieurs fois, mesmes les larmes aux yeux, qu'il s'aloit jeter (quoy qu'il eust en horreur la guerre) dedans cette grande Entreprise, de laquelle sa blanche vieillesse ne luy promettoit pas de veoir la fin, mais qu'il ne pouvoit pas autrement prolonger quelque promesses extorquées de luy contre nous à son sacre & depuis plus expresses à son mariage, qu'il falloit, pour garantir cette paix, mettre en desordre toute l'Europe, comme ne pouvans ceux de la Religion estre tolerés que dans un tel desordre, n'est ce pas grand pitié que la douce memoire d'un tel Prince n'ayt point esté un tableau d'honneur aux yeux des turbulans pour calmer leur impassiance, & qu'ils ayent eux mesmes osé penser à rompre un traité si saintement promis, si cherement conservé par tant de difficultés, par des moïens si difficiles & par un tel Roy.

D'ailleurs que ne leur ont les cheveux dressé d'honneur en voiant l'image de tant d'Eglises de delà Loire, Eglises veritablement refformees soit pour les mœurs, soit pour les espreuves de constance que les notres de deça [ont fournies], où nous voïons tant d'Huguenots de commodité, impatians de leur aize, & qui en veulent troubler autrui. Nous avons considéré ces Eglises, les Ministres aux feux, les femmes & les filles violées devant les yeux des peres, & en un mot un deluge de sang par toute la France. C'est telle consideration qui nous a fait, non au plus, mais au

meilleurs, chercher la paix dans le sein de l'obeissance, & non des furetez dans celui de la rebellion, ayment mieux avec ces grands personnages Marechaux de France & les principaux de ceux qui ont menagé nos affaires, & puis avec l'otorité Royale nous separer, que d'estre miserables avec une cohue de gens poussez de passion, ignorant de l'Estat & mesme de leurs affaires, sans nous amuser à quelques articles vains, de peu d'importance & desquels il vault mieux se passer que de rompre chose si precieuz que la paix.

Je ne puis vous celler que l'ambition de quelques uns de vos compagnons ne nous ayt esté aussi fort deplaisante, y ayant reconnu une merveilleuse tention contre l'otorité des Grands, lesquels mesmes avoyent un desseing pour rendre le Party plus ferme & plus invincible que tout ce que l'on a fait & fera, desseing que je ne puis declarer. Mais sachez, en tout cas, qu'il est bon que chescun se messe de son mestier. De plus il fault considerer que nostre differant n'estoit que sur une formalité, assavoir de nommer devant ou après. Or, nous ne pouvions pas croire que les Provinces avoüassent leur Deputez d'avoir tenu telle rigueur à nostre Rayne qui les prioit si doucement.

Que si on n'a pas trouvé après la nomination dans les responcez le contentement qu'on nous avoit juré, & qu'avec raisons nous y esperions, aussi n'avons nous pas fait flexion après, mais consenty à tout l'ordre qui s'en est ensuivy, particulièrement au reglement que nous avons juré & voulons maintenir, ormis ces conseils, lesquels ayant bien considéré nous trouvons directement deroger à l'Estat que nous ne voulons aucunement offencer, plustost perir.

J'acheveray en protestant devant Dieu & ses Anges que je n'ay receu aucun argent contant à Saulmur, ni promesses en condition de trahir mon party, choses que je puis en bonne conscience acertener pour ceux qui ont esté de mesme opinion avec moy. Que si depuis la Rayne a voulu uzer de sa beneficence envers ses fideles serviteurs & sujets, je dis & maintiens à qui voudra qu'on peut justement recevoir des biens de la main de son Prince, & qui plus est, que le refus est marque d'une mauvaise conscience, un signe de ne se vouloir pas obliger de fidelité à qui on l'est desja par nature, ce que les loix du Royaume nous enseignent quand elles defendent de recevoir present de la main des Estrangers : & puis il sembleroit que nostre Religion, comme celle des Cordeliers, fist vœu de pauvreté.

Avec telz ou semblables propos auxquels je ne fis point de reponses, tant pour ce qu'ils m'esmeurent que pour la crainte de me trouver mal instruit, je m'en revins après une exhortation de paix & de douceur à laquelle ce Seigneur promit de se composer, moienant qu'on reconnust le bon droit des pacifiques & qu'on ostant de la bouche ce tiltre de trahistres qu'on leur imposoit. En partant il trouva bon l'ouverture que je luy fis d'oster d'une part ces noms de bouteux, zelés, corneguerre, turbulans & rebeles, & de l'autre de trahistres, mercenaires, perfides & corrompus : mais que chescun recevant un terme honorable, comme la charité qui nous fait penser que chescun a voulu faire le bien, demande que les uns s'appellent entre nous *Prudens* & les autres *Fermes*.

Deux jours après je visitay un Gentilhomme de Xaintonge, lequel depuis vingt ans a tousjours esté

employé aux Assemblies publiques, & notemment aux premieres & dernieres de Chasteleraud, Vendosme & Saumur, lequel s'y est porté sans reproches en Gentilhomme qui n'a rien à esperer par la guerre, si ce n'est de troubler ses grandes & exquises commoditez, les plaisirs de ses exelans jardinages. Son humeur conspire avec ses affaires au desir du repos, quoy que ce soit une ame ferme & entiere en ce qui est du service de Dieu. Luy ayant tesmoigné mon desir de communiquer avec luy, il me mene au sortir du lit en une maisonnette de plaisir qui est au bout de son parterre. Là je desploie dans son sein les raisons cy dessus alleguees, y adjoustant quelque chose du mien comme ne pouvant nier que ces premieres forces n'eussent pris une avantageuse place en mon jugement. Voicy ce qu'il oposa avec grande modestie.

Ceux qui veulent estouffer quelque droit prennent tousjours quelque ferme & invincible opinion contre laquelle, comme contre un rocher, ils font choquer les testes de leurs adversaires s'ils ne s'en deffendent par force. La guere est cette pierre de scandale contre lequel vous poussez vos adversaires, bien qu'ils s'en detournent & non pas vous. Il n'y a rien plus execrable que la guerre, & n'y a qu'aux brigans à qui il soit besoin de la rendre horrible par vostre declamation. J'avois ces jours ceans un des plus vieux Maistres de Camp de France qui m'aprit, en discourant des armes, des incommoditez que vous n'avez point desduittes, comme la Praguerie universelle, les desloïautez & desobeissance contre les chefs, les gambades de plusieurs Gouverneurs par dessus les murailles de leurs places & à la consideration des Eglises qui sont par delà Loyre. Luy & moy adjouptions pour choses

pires que la perte des vies & des biens, les grandes revoltes qui sont les vrayes & efficaces ruynes de l'Eglise. Quelques uns sont si fols que de se cuider, fortifier par plusieurs Seigneurs & Gouverneurs Papistes qui veulent donner leur ame, leur places au Party, & moy je ne voy rien qui nous menace de tant de ruyne que telle conjonction. [J'entends] encor que nous pouvons bien par les armes veoir des moïens & plusieurs de ruiner la France, mais pas un de la relever. Que ferions doncq par la guerre? La rendre capable de n'estre plus ny à nos persecuteurs, ny à nous. J'ay veu en quelque lieu nostre condition despeinte par un navire qui loge deux partis, les uns de la prouë, les autres de la poupe crevant avec les canons qu'ils ont osté des saborts la partie oposée, ne pouvant le victorieux se venter que de perir un peu après son ennemy. Voila le vizage de la guerre civile avec des couleurs vrayes & plus vives que vous ne me l'avez despeint. Par ainsy il demeure constant entre nous que quiconque a pris le chemin d'un estat si funeste a voulu tuer la France sa mere, & est parricide pour le moins en volonté.

Je vous voy l'esprit preoccupé que ceux qui se sont tenus à leur memoyres, ont suivy la leçon de leur Provinces, ayent tendu à une guerre, & que ceux qui ont dependu des volontez de la Cour ayent eu pour but la paix. Il fault verifier ce doubte sans feinte, sans couleurs, par bonnes & fermes raisons, lesquelles ont besoin de forces pour rezister à l'otorité de laquelle nos *Prudans* sont couvertz.

Il y a trois tezes qui font partout nos differances : la premiere, les uns disent que nous pouvons maintenir nos vies & nos biens en faisant pitié à nos

adversaires; les autres disent que nous nous maintenons *mutua formidine*. La seconde teze est que nos adversaires n'ont plus de volonté de nous extirper, les autres disent que si. La troisieme que nostre ordre ne peult estre juste & subsister en l'Estat. Nous disons qu'il est juste & qu'il y peult subsister.

En traittant de la premiere question, il me souvient qu'auparavant les Assemblees Provinciales qui donnerent forme à la Generale, ces Marechaux & grands personnages que vous avez specifiez, & desquels l'otorité vous emporte, nous envoyèrent par le Sieur de Saint Germain leurs memoires qui servirent de projetz aux nostres suivis, à nos provinces voisines, si mesme elles n'y ont diminuez. Ces grands hommes ne nous aprenoyent pas par leurs escrits qu'il nous fust seur, quand bien il eust esté honneste, de nous sauver dans le mespris (& comme dit un ancien) nous cacher derriere nous mesmes.

Telle est la loy de ceux qui s'arment de foiblesse. Il fault à bon escient recourir à ces extremités, ne garder en aucune de ses parties aucunes marques de vertu qui puisse reveiller la crainte, & avec la crainte la memoire des offences, quand il n'y avoit offence que les deffences. Or n'emploiray je point de temps à combattre un si miserable paradoxe que je n'aye veu quelqu'un qui le deffende, mais je passeray à l'autre qui est que nous subsistons par la mutuele crainte.

Le feu Roy nouvelement separé d'avec nous, bien qu'agitté de crainte pour luy mesme, nous a appris cette leçon, nous a concedé & entretenu ce grand nombre de viles d'asseurance, & de notre Edit ce qu'il a peu obtenir de ses Conseillers, les-

quels agissoient par les respectz de Romme & d'Espagne aussy souvent que par ceux de France. Il nous disoit en nous ferrant la main : *Il m'est autant de besoin que vous subsistiez qu'à vous mesmes* ; & ostez les jalousies & les haynes qu'il concevoit contre les Grands de nostre Party, il aidait à l'affermissement par les raisons qui suivent : c'est que quand du dedans du Royaume le Clergé assemblé soubz couleur des Comtes de Castille, l'envoia presser par les Cardinaux de Joyeuse & de Sourdis de donner quelque esperance aux Catoliques de France sur leur desir de nostre extirpation, ce sage Roy s'engardoit bien de leur nier la teze, ny mesmes que sa volonté ne fust pareille, mais il leur faisoit veoir nostre multitude, nos places, nostre opiniatreté & dextérité à les deffendre, & par là la ruine du Clergé auvers de la France, & payoit de nostre force pour eviter la guerre.

Quant le Nonce du Pape le pressoit de la part de son Maistre par prieres, par raisons & puis par menaces, à executer les promesses de nostre ruyne que vous avez cotees au couronnement, & plus expressement au mariage (l'apendix de Genebrard imprimé à Lyon nous en a instruits), ce Prince n'a jamais repondu qu'il n'en feroit rien, mais prins un delay de sa debte, ne pouvant nier le principal, assavoir en attendant qu'il nous eust afoibliz par la revolte de force gens de bonne maison, & par la subtraction des places que nous demandons encor aujourd'huy. Il se servoit donc de la force qui nous restoit pour avoir terme.

Quant ayant alegué que le Roy d'Espagne enduroit les Mahometans en son Reaulme, luy qui le pressoit par la voye destournée de chasser des Chres-

tiens, ce Roy fit en son Royaume une si sanglante cure comme il a paru, que nostre Roy privé de la premiere deffaite fut porté avec d'autres mouvemens à entreprendre le trouble de l'Europe, duquel vous avez parlé; & à cela jugez :

Quantæ molis erit sanctam defendere gentem.

Quant la Raine aussi tost qu'establie pour Regente a esté pressée par le Nonce & par le Conte Bory estably auprès d'elle pour procurer cet affaire, de accomplir les promesses du Roy son mary & les siennes, & quant le Duc d'Epéron & autres luy ont montré leur grand desseing communiqué à luy & à elle à Monceaux (c'est ce qui s'en peult dire icy) elle s'est bien engardee de se montrer contraire à telle chose, bien qu'en effet elle ne le desire pas. Mais de crainte de venir à la dernière piece de leur menaces qu'il fault taire pour bonnes considerations, piece par laquelle elle a acordé le mariage d'Espagne refusé par quatre fois, pour eslogner donc cette vive menace, elle a esloigné & non rompu telles entreprises en ces termes : *Attendez que par la division que j'ay mise entr'eux & que je poursuis, je les rende incapables de deffiance. Voiez vous pas que je n'y espargne rien?*

Ainsi par sy peu de crainte que nous donnons au reste de notre fermetté, nous donnons à la Rayne moïen de termoïer le mal du Royaume & de nous, & ne falloit point de si verte preufve pour prouver que de cette mutuele crainte vient la paix, lien que quiconque a voulu dissoudre, fomentier notre division, nous jetter dans le mespris, lequel & non la hayne nous fera persecuter, cettui là est coupable

devant Dieu & les hommes du vilain & sanglant état des guerres civiles que nous avons écrit.

La seconde reze se presante, c'est que aucun ne nous veut plus extirper, & là dessus on alegue les corps des viles las de la guerre.

Je confesse qu'il y a en France plusieurs corps de viles sages à leurs despans & plus aux nostres, comme Paris, Orleans, Roüan & teles, desqueles tous les principaux sont enemis & craintifs du trouble, ce que Paris doibt à mon advis à la sage & bonne passion de leur Court de Parlement, Orleans à la rejection des Jesuites, Roühan à la prudence de leur premier Presidant, & ainsi plusieurs pour differantes causes ont appris à rejeter les estinceles de leur ruyne. Mais vous ne voiez point ces changemens parmy les mediocres & plus bas peuples, & principalement aux lieux où les Jesuites instruisent & preschent. Qui aura observé ceux de Toloze, Bourdeaux, Poitiers, Lyon, Angers & autres, en sçaura bien que dire. Les desenterrements qui se font journellement, mesmes aux pays où ceux de la Religion sont les plus forts, & des subjets sur les Gentilshommes seroyent de suffizantes preufves de cette haine. Mais nous en avons une plus forte que nous ne voudrions & que j'ay aprise de la bouche de celuy de nos Prudens qui a aporté beaucoup de branle à notre division, c'est (comme il dit) que le Roy n'est point mort en vain. Les recherches de la Cour de Parlement, les derniers playdoiers de Marteliere ont fait voir sur le plus hault eschaffault de la Chrestienté que la hayne n'est pas morte, & que Henri le Grand en est mort.

J'admire la profonde prudence de ceux qui ont chassé les articles des Provinces qui demandoient

justice de cette mort. Ils nous ont fait taire, sans nous dire coment, en quoy & qui nous offensions. A qui pouvions nous demander chose si juste qu'à la Roïne qui tient l'Estat? Pour qui? Pour le peuple & pour elle. Comment? Par la Cour des Pairs, en punissant les calomniateurs de mort, mais publique. On les accuse. S'il n'i a point de calomnie, quel pere est si execrable duquel meurtre on deffende la recherche aux enfans? Quand nous demandions l'Edit de Nantes, on nous fermoit la bouche par la reverence du Pere & Restaurateur de la patrie. On nous la ferme quand nous nous escrivons sur le parricide. Est ce par respect ou par crainte qu'on nous deffent de nous escrire? Je brize là mon devis, mais les pierres parleront si les hommes se taisent. Or vous voiez parmi nous ceux que ce Prince a engréssez, & qui pour leur esperance se bandoient contre l'interest des Eglises, estre les premiers à estoufer sa mort & à dire : de quoy vous meslez-vous? On a dit parmi quelques Papistes : il est mort pource qu'il arestoit l'extirpation des Huguenots. Ceste raison vaudra-elle?

La troisieme teze est le sujet de plusieurs livres de ce temps, comme le livre qui s'apele *Vindiciae*, lequel contentera à cœur saoul ceux qui le voudront lire, les Teologiens par la Teologie, les Jurisconsultes par les regles de Droit; & cela meritroit encor un livre à part, quand il faudroit rendre conte de nos actions, mesmes dans Romme. Mais icy nous disputons avec nos freres, desquelz les grands peres & peres, proches parans ou amis, jusques au nombre de trois cens mille pour temoins, sont mortz vertueusement après le nom de Dieu invoqué soubz les auspices de ces grandes lumieres de vertu, les Bour-

bons, après eux les Chastillons & tant d'autres Seigneurs principaux aux dignitez de la France. Ceux là ont veu brusler six mile innocentz avant s'esmouvoir, & eussent plustost païé de leurs vies que de courir aux armes, si les exelens Pasteurs de ce siecle là & leur consciences ne leur eussent reproché le sang des passez & celuy qui est prest à verser.

Ceux là ont consulté la bouche du Seigneur, les oracles des livres saints, sans mespriser les exelants Jurisconsultes de leur temps; & Dieu leur ayant donné des Princes du sang & des Pairs de France non seulement capables, mais obligez par leur estat de s'oposer à la tyranie sur les ames & à l'embracement de la France, ceux là ont, avec toutes les formes specifiees par le Droit, formé le Party accepté pour tel par l'Estat de France, dès lors que les Roys en leur Conseil ont receu ledit Party à l'observation du droit des gens comme des capitulations, privileges, des tambours, trompettes & herautz, & enfin par la premiere paix formele traittee & conclüe en egal nombre dans un pavillon violet sur le fable d'Orleans, par laquelle paix sont donnees au dit Party & approuvees les rançons, les reprezailles, jugemens en dernier ressort, executions, graces, confession de poudre, fonte d'artillerie & fabrique de monoye, toutes ces marques de Party reconfirmees autant que les occasions des guerres l'ont désiré, & enfin par neuf Paix solemneles.

Ouy, mais on dira que cela est le malheur de la France & que toutes ces marques bien estranges ont pu estre tolerees à la fumee des armes, mais esteintes par la paix.

Ceux de la Religion n'ont jamais veu les mains du

Prince tenduës, quoy que lasses de fraper, & prestes à y retourner après le deslassement, qu'ils n'ayent couru pour les baïser & les pieds qui se levoyent pour se metre sur la gorge, & de plus marris de leur privilege, marque de ce malheur & de leur necessité. Ilz ont adoucy & les termes & les choses comme les paix en editz, & se sont despouillees au commencement de viles & d'armes jusques au premier essay de la foy publique, laquelle violee leur aprit à demander des places de sureté.

Ny les editz de paix, ni les places d'ostages de la foy, ny le tiltre de protecteur que le Roy a porté vingt ans, n'estoyent pieces bien consonantes à un estat juste & absolu : & pour en parler ingenuement, nos reglemens, nos Conseils (ostez leur necessité) ne nous feroient aucunement agreables en un Estat uni & purgé de ces divisions. Mais voyons qui a imposé telle necessité, car la seule necessité rend les changemens justes.

Vous trouverez que les brulemens & massacres sans ordre de justice ont esmu les armes, les armes ont formé le Party, les perfidies de la Saint Barthelemy ont amené les places d'otages, ces divisions qu'on semoit par les Provinces firent un protecteur, cele de Saumur a changé par necessité les abregez de Synodes en Conseilz.

S'il y a donc quelque chose qui ne soit pas consonant à l'Estat, que le blame en soit aux auteurs, & le remede vers eux mesmes, & non pas vers ceux qui n'apelent point la necessité, mais la souffrent & ne contribuent à ce mal, sy ce n'est qu'ils ne veulent pas perir au gré de leurs ennemis.

Ces Conseils, leur raport par Cercles, de Cercles au General, refusez & debatus au commencement par

ceux qui les maintiennent aujourd'hui en veritez, [sont] mis en avant & sont omis par ceux qui les veulent maintenant opprimer.

J'acheveray par ce mot que deux choses nous feroient plutôt consentir à la mort qu'à prendre la voye de nos *Prudens*. C'est que, comme quelqu'un d'eux a confessé à deux de ses amis, les nerfs que veulent donner au Party les *Fermes* banissent la guerre & en ostent les moyens. L'estat miserable où nos *Prudens* le mettent appelle la persecution & la guerre avec elle. Les uns ont suivy les memoires qu'ils receurent de nos Grands & ne peuvent changer leurs jugemens aux vents de toutes leurs volontés, les autres disent que c'est louveer sans changer de navigation; les uns veulent observer leurs sermans & leurs seings consignez en leur Assemblée otorisée de toute la France, les autres disent qu'ils ont des clozes & equivoques pour explication. Les *Fermes* ne peuvent se departir des ordonnances de telle Assemblée que par les corrections d'une autre de pareille otorité; les *Prudens* veulent que par des Commissaires refusez, non advoüez & depeschez à l'exécution des points discordez, on face par pieces accepter à chescune à part ce qui requiert le consentement commun. En fin la rejection, les menaces & les ruynes des uns me sont de meilleure odeur que les promesses, les eslevations & nouvelles richesses, pour avoir apris que toutes les harangues qui commencent par : *Je te donneray*, ne sortent jamais de la bouche des Anges, mais de l'esprit de perdition.

Telles paroles prononcées avec plus d'emotion & de vehemance que je n'eusse désiré contenterent pourtant ma seconde oreille plus que n'avoit esté la

premiere. Après avoir pris haleine, je remontre au Gentilhomme tout ce que la charité doit exiger d'un vray Chrestien, combien est agreable à Dieu celuy qui quite de son droit pour avoir paix, aleguant la fantance du Sage qui deffend mesme d'estre trop juste. Luy m'ayant remercié, aprouvé mon bon dessein, promet de fléchir tous les cœurs de ses amis pour aler au-devant de la reconciliation les bras avancez, mettre soubz les pieds la memoire des offenses publiques & particulieres. Il acheva par ce terme qu'il seroit tousjours d'avis d'oublier toutes les infidelitez passees, mais non pas celles de l'avenir.

Je luy demande permission de me retirer en ma chambre avec papier & ancre; c'estoit pour rediger ces propos par escrit, les ayans presans en memoire ainsy que j'avois fait ceux du premier. Ce qu'ayant fait avec loisir, comme nous nous mettions à table, arive dans la maison un Gentilhomme de très bonne maison & cousin de mon hoste, lequel ayant fait mettre ses chevaux à l'estable & privement receu, fut de la partie du dîner fort peu encommencé. Il ne se donna pas grand loisir sans nous donner pour nouvelles la delivrance de mes Dames & Damoiselles de Rohan, leur gardes ostées & la liberté des prisonniers à la Bastille; il seconda aussy d'un pardon que la Rayne vouloit faire publier pour les Assemblies tenuës depuis la Generale. Je cognu dès l'entree que cetuicy estoit un des *Prudans* & qui ne marchoit pas sans dessein.

Il y eut entre les cousins une legere velitation, l'un disant que cet emprisonnement de personnes envoyees n'avoit guere esté practiqué depuis le Roy Louis XI, & notemment de personnes desqueles le

sexe, la grandeur & la probité repugnoient à telle action. La reponce fut qu'il n'y avoit point de sexe exempt de prison pour les crimes de leze Majesté, qu'il n'y avoit point de grandeur là où il s'agissoit des interets de la Rayne, que Madame de Rohan n'estoit pas Princesse, que pour la probité il n'y avoit rien à dire contre. Il fut repliqué que nul n'avoit acuzé cette Dame de crime de leze Majesté, mais qu'elle avoit esté prise en reprezailles, que ses enfans avoyent l'honneur d'estre heritiers de la race Royale, descendus des filles de France & en ligne masculine des Ducs de Bretagne, sur quoy la qualité de Princes ne leur [a] jamais esté refusée. De ce discours ils tumbent sur ce pardon : l'un se met à louer la grande bonté de la Rayne de vouloir si aizement pardonner à ceux qui avoyent violé les formalitez de l'Estat; l'autre respondit qu'on n'avoit en rien contrevenu aux regles, veu mesmes que les lettres de la Raine ordonnoient aux Deputez de Saumur qu'ils eussent à porter sa volonté à ceux qui les avoyent envoiés, lesquels ne pouvoient estre autre que les Assemblies Provinciales, que ceux qui avoyent inventé rehabilitation, pour mettre supilement sur la teste des plus gens de bien de la France une ignominie, devoient estre punis, car cognoissant bien que personnes si honorables opozeroyent à teles infamies leurs courages, par là ils ont voulu les emouvoir aux remedes extraordinaires. Tel propos fut receu avec eslevation & mespris de tout ce qu'on pouvoit faire contre le bon plaisir de leur Majestés. On se jetta sur la pauvreté, paucité des *Fermes* abandonnés des deux plus grands Capitaines de la France, mesmes de quelque Pasteurs. Je cognu bien aux responces à teles choses & à la modestie de mon

hôte, se contentant d'esloigner les remèdes des armes, qu'il ne mettoit pas en avant toutes ses pensées pour plusieurs respectz. Voyant aussi que les espritz s'alteroyent, je les priay de remettre telz propos en lieu privé, ce qu'ils firent l'un & l'autre volontiers.

Estant hors de table, nous nous en alons tous trois au mesme cabinet, où ayant pris nos places j'ouvris la lice au dialogue qui s'ensuit, commençant ainſy :

Le Modeste. C'est au nom de Dieu, auquel vous servez l'un & l'autre, par sa bonté que je vous conjure que nos propos soyent sans fiel, ayans la paix pour but, la verité pour guide, & l'humilité pour moïen. Laissons les matieres personnelles, lesquelles ne se peuvent remuer sans pique, & [veuillez] me faire cet honneur de m'apprendre & l'origine & la cause du schisme pestiliencieux qui aujourd'huy difame l'Eglise de Dieu.

Le Prudent empoigna la parole :

Le Prudent. C'est que nos *Fermes* ont voulu faire gloire de desobeissance & nous d'humilité, qu'en une simple formalité ilz ont oſé dire : *Nous n'en ferons rien*, desdizans le plus grand personnage qui ait jamais mis le nez à nos affaires depuis le Roy, engageant les Provinces contre leur volonté à une guerre & à leur ruyne, & nous qui croyons qu'il fault rendre à Cœzar ce qui appartient à Cœzar, que Dieu maudit tout ce qui se fait sans justice, nous avons ployé le col soubz l'obeissance, nous separans des rebeles selon la forme & teneur à nous prescrite & par les Deputez de la Rayne & par ses lettres.

Le Ferme. Je ne me puis tenir de vous faire un conte plaissant, c'est que feu M. de Monferrant avoit

un pauvre fol niais nommé Geordy, lequel il faisoit trop inhumainement faulrer de dessus un buffet dans un monceau de chaires & d'escabeaux, & comme ce pauvre homme refusoit en pleurant de s'aler bleffer & meurtrir, son maistre n'avoit point de plus violentes sollicitations pour le pousser à sa misere que de lui reprocher la gloire. Certes vos maistres & vous, vous joüiez ainsi de nos afflictions, nous reprochant pour orgueil que nous ne voulons pas perir, & le desir de guerre quand nous voulons affeurer la pais & ne nous precipiter pas dans les massacres. Notre obeissance à la Rayne avoit esté concertee par nos Provinces, les moyens d'y obeir cherchés & prescriptz par la plupart d'iceles qui nous avoyent donné loy de n'en passer à la nomination qu'après le consentement receu : & d'ailleurs nous n'avons point refusé absolument, mais dilayé jusques à la cognoissance de nos raisons & au refus antier de nos prieres : & ce grand personnage que vous aleguez nous avoit envoyé partout les memoires sur lesquels on avoit dressé nostre leçon, & vous qui nous menaffiez qu'autre estoit la volonté des Provinces, vous avez bien senty qu'elles nous ont advoués en vous desavoüant, la plupart ayant blasmé leur Deputés de s'estre laissé aler trop facilement au petit nombre. Vous estiez de ceux qui avoyent dressé nos articles : qu'avez vous veu depuis, vous & le Grand que vous aleguiez, pour vouloir que le droit de Coezar estouffé celuy de Dieu?

Le Prudent. Nous ne pensions pas, estans aux Provinces, que la fermetté nous deust mener à la guerre comme elle est toute apparente. D'ailleurs sur les sermans que quelques uns faisoient & que nous faizions après eux, nous croyons que les articles eussent res-

pondus aux desirs des Eglises. Pour moy, je proteste devant Dieu & ses Anges que je le tenois pour assuré, & si vous voulez avouer veritté devant Monsieur que voiez qui annonce la veritté, vous vistes bien à ma contenance & à celle de plusieurs autres que nous avons esté deceuz.

Le Ferme. Il ne fault point de conjuration pour me faire avouer ce qui est. Il est certain que la lecture des responcez estant faite, quelques uns des vostres enfoncerent le chapeau, les autres se prirent à rire, cinq ou six à pleurer. Je vous pense avoir esté du nombre des derniers, mais qui vous empescha, à fraude veuë, de donner les mains à vos freres, comme firent deux des quatre Ministres qui avoyent suivy vostre opinion?

Le Prudent. Je vous en diray deux raisons : la premiere, qu'il n'est point aisé de se departir d'une societté encommencee, principalement avec plus grand que foy. C'eust esté à moy une grande lacheté de les abandonner en violant la foy & les promesses saintement jurees és mains de ceux que je crois avoir esté poussés d'un bon desir, & avoir eu des moyens plus exelans pour mettre l'Eglise de Dieu en un estat heureux que ceux qui estoient mis en avant pour personnes simples, ignorans de l'Estat. L'autre raison est qu'il falloit choisir cela ou la guerre, du desseing de laquelle vous serez tousjours coupable, & nous porterons tousjours au front le desir des Enfans de Dieu, qui est celuy de la paix.

Le Ferme. La premiere de vos raisons, c'est l'unique, & je vous demande simplement : n'estiez vous point engagé, à vostre naissance & nourriture en l'Eglise, au sermant presté à la Province, où notamment il est dit de vous regler à la pluralité des voix? Qui vous

estoit plus grand que ces choses & s'il y a lacheté, où paroist elle plus, à suivre les Grands ou les foibles ? Je crains que ces saintes promesses ayent prins quelque seau plus précieux que vous ne direz. Et quant aux moïens exelans de ces Grands, en avoyent ils d'autres que ceux qu'ils nous ont proposés, fait ordonner & jurer pour la paix ? Dittes en conscience sy on nous en lairra jouir, divisez plutost que bien unis ?

Le Modeste. J'eus un peu de paine à empescher la querelle sur ce seau précieux, mais enfin une explication les fit suivre en cette maniere.

Le Prudent. Quant l'œil voit ce qu'il n'avoit pas veu, le cœur pense ce qu'il n'avoit pas pensé. Je le dis tant pour nous que pour le principal d'entre nous. Pour nous, qui ne sçait que les derniers testamans & contratz n'effacent l'otoritté des premiers ? En cela nostre cause est pareille à celuy qui nous conduisoit, & pour vous en dire autant qu'il en fault pour nous justifier, quant ce Seigneur eust recognu (je ne craindray point de parler ainſy devant Monsieur qui est remply de modestie) que les Ministres vouloyent ampietter l'otoritté, effacer parmi nous les degrez, & cornoyent la guerre pour ruyner l'Estat, nous reduire à la forme des Souiffes & Pays Bas, ayant veu cela pour chose nouvele, les gens de bonne maison eurent juste ocaſion de s'y opoſer & de changer de moïens à l'ocaſion preſante. Au reste je croy qu'il n'y a nul moïen par lequel vous puissiez conserver la paix que par l'humilité à laquelle vostre division en vous afoiblissant vous convie, & fault que vous l'apeliez une verge de Dieu pour nos pechez.

Le Ferme. Je ne sçay ce que vos yeux ont pu veoir à Saumur & voz oreilles ont ouy sonner, bien ſcai je que les nostres ont pleurez & que nous euſſions

voulu estre sourds, quand nous avons oüy vos accusations, comme cele de Alchimus, contre vos freres. Il est vray qu'à la lecture de l'article qui condamnoit nos Pasteurs à signer que leurs Eglises estoient *pretendues Refformees*, de vint & ung les dix-neuf s'escrierent : *Des potences, des buchers plutost que cela*. Le commencement de cette voix fut par les Ministres de Lyon, Paris, Rouhan, Poitiers, Angers, lesquels, comme ils dirent puis après, ne peurent attendre du premier jour des armes que de veoir la corde au col violer leurs femmes & leurs filles devant leurs yeux en leur preparant une cruele mort; & voila leur guerre. Acuserez vous les neuf Paix impetrees par tant de sang d'avoir eu pour but l'Estat des Souiffes par le consentement de trois Princes de Bourbon & du Roy, dernier mort? Ces paix, qui sont les premiers contratz, les voulez vous anuler par vos traittez à present? Nos vieux Pasteurs ne se sont ils pas plaintz d'estre emploiez trop souvant aux choses publiques, aux detrimans de leurs Eglises? Voila l'acusation des Juifs vers les Romains : *Ces gens, disoyent leur trahistres, sont ennemis des Royautez*. Voila le crime par lequel on rendoit les Empereurs persecuteurs de l'Eglise primitive & celui qu'on nous mettoit sus à nos premieres Assemblees nocturnes. Il reste que vous aydiez à nous acuser de tuer les chandeles pour comettre les pechés ilicittes. Venans à vostre humilité, laquelle seule vous estimez le soustien de nostre paix, je veux si bien penser du Roy & de la Raine que si nous n'avions affaires qu'à leur simples volontez, nous devrions dès demain tous abandonner sans regret toutes nos suretez. Mais on sent les ressortz violans qui menaçoient le Roy & le contraignoient de se garder de nous. Ce bon

Prince ne les arrestoit pas en aleguant nostre humilité, mais bien la difficulté à nostre ruyne.

Le Prudent. Vostre discours de cette sonnerie à noz oreilles me piqueroit, si je ne croyois que vous le dites sans malice. J'ayme mieux venir au principal fait, auquel je dis que nous avons bien enduré soubz le feu Roy la qualité de l'Eglise *pretendue Refformee*. Nous est-il bien sceant sous le regne d'une vefve & d'un orfelin, de qui le pere nous a fait tant de bien, d'estre plus chastouilleux qu'aux temps passés, lorsqu'il fault contribuer à la conservation de l'Estat nos interetx aussy bien que nos vies ? Et puis, pourquoy nous accusez vous de vouloir consentir ce tiltre ? N'en sommes nous pas aussy desplaisant comme nous mesmes Compagnons de teles ignominies ? S'il y en a, come vous dittes, montrez nous que nous l'ayons desiré ou consenty. Pour le point de mettre le regime des affaires entre les mains des Ministres & des populaires, ne nous aleguez point les guerres passees auxquelles il y avoit des Princes, car maintenant qu'il n'y en a plus, nous verrions un beau mesnage & une grande confusion. Quant à l'humilité que nous vous avons tant recommandee, ce n'est pas à dire qu'elle fust du tout en se desarmant & desgarnissant des moiens de subsister, mais que vos seuretez ne brident point l'otoritté du Prince, que les missions aux places vacantes ne dependent que du Souverain, lequel sçaura bien y pourveoir de personnes capables mieux que ne feroient vos Ministres. Pour moy je deteste l'opinion de ceux qui en ont voulu attribuer la nomination à autre que au Roy.

Le Ferme. Je respons à trois matieres par l'ordre que vous leur avez donné. La premiere a deux chefs,

sçavoir que nous avons enduré le tiltre de *pretendus Refformés*, ce qui est vray par la bouche de noz adversaires, faulx par la nostre & notement par les tesmoignages que nos Ministres doibvent signer pour la profession d'un chescun. Les tiltres odieux que vos prestres nous donnent ne vous portent point d'infamie, sinon quant vous les acceptez & les gardez vous mesmes comme on a voulu en cette derniere action. L'autre branche est qu'il fault vous prouver que vous y avez consenti, ce que vous avez fait en opinant tous, qui vous appelez *Prudans*, que nous avons ocaſion de contentement en la responce à nos articles, desquels cettuy est le premier en scandale, & puis tous vos escritz notement celui du Ministre Albigeois & le manifeste du Maire de St Jehan, ceux là impudemment prennent le tiltre de *pretendus Refformés*. Quant à la part de l'ignominie & du mal où vous participez, il y a des canards en Flandres qui se font prendre avec leur compagnons, mais ils sçavent par où sortir.

Au segond, je dis que les Princes n'ont point appris aux Pasteurs, mais des Pasteurs la reverance à la Royauté, tesmoin la guerre d'après la sanglante St Barthelemy, où non seulement les Princes avoyent abandonné le Party, mais aussy la Religion, & non seulement quité le Party, mais le persecutoyent avec les autres, tesmoin le siege de la Rochele où tous les Princes & grands Seigneurs revetez faisoient les vaillans aux tranches, tesmoin la maison & les gardes du Roy de Navarre qui furent envoyez seulz à la guerre de Normandie & depuis à celle de Champagne, & lesquels firent la charge du soir & le lendemain la premiere à la deffaitte des Reistres, tesmoin encor cette paix honorable de l'Assemblée

de Millaut, aux articles de laquelle (bien qu'il n'y eût aucun Prince dans le Party) il ne parut rien qui sentist l'abandon de la Monarchie, mais bien quant le Roy dernier mort voulut à l'Assemblée de Montauban deliberer quelque chose qui sentoît trop le mépris de l'Estat, ce furent les Ministres qui luy rezisterent en face : encor cette preuve, quant luy même, le Vicomte de Turenne & Favas & deux autres delibererent & executerent la guerre que l'on nomma des *Amoureux*, ce furent les Concistoriens qui la jugerent inique & briderent la plupart des villes contre le dit Roy de Navarre, leur faisant recevoir la confirmation de la paix & les contraignant de rentrer sous le juste joug de la Royauté. Nous avons bien quelque'autre exemple de votre grandeur qui voulant prendre une belle occasion en fut arrestee par ceux qu'on acuze d'estre Souiffes : & Dieu vueille que l'aigreur qu'il a aujourd'huy contre les Eglises & particuliers *Fermes* ne soit point venue du trop grand respect au Roy, par lequel seul elles n'ont pas secouru sa fortune quant il s'est veu un siege sur les bras. Les reproches & les menaces qui ont suivy cet action en ont plus dit que moy qui me tairay sur cette affaire.

Toutesfois & quantes que l'on condescend à quelque'un surerés d'un contract, c'est une piperie que de les invalider après les avoir prins. C'a autrefois esté un grand crime de doubter de ces mots : *En foy & parole de Roy*. Chescun estoit tenu de se paier d'une telle monoye. Sy quelque'un l'a falsifiée, il n'en fault pas blasmer ceux qui sur ce gage ont perdu trente mille vies en une semaine, mais bien ceux qui les ont ostées.

C'est de là que sont venus les noms d'otages

& furettez. Maudit soit qui en a amené la necessité ; mais quant le Maistre veult doner gage de sa parole à son serviteur, est il pas moqueur s'il veult que ces gages soyent dans son coffre, pareil à quelqu'un qui ayant offert la carte blanche, dist qu'il entendoit sans signer ? Pour moy, je veux penser que les dernieres assurances de nos Roys nous ont esté donees, ou pour le moins prolongees, pour les garentir des sollicitations de Rome contre nous : or c'est une faulceté que pas un de nous en ait demandé la pure nomination, mais bien quelque chose d'aprochant à la formalité qui se pratique pour nos Deputez generaux : doncq voicy la douleur, c'est que ceux qui ont tourné le dos à leur vocation craignent que si les Eglises ont quelque suffrage à l'election de leur gardiens, ils ne se confiasent plustost à un Papiste ayant gardé la virginité de sa foy, qu'en l'Huguenot qu'ils estiment mercenaire pour l'avoir veu violer son sermant.

Le Prudent. Il n'y a plus moien de suporter vos piques, car outre ce que je jure devant Dieu & ses Anges, je n'ay receu un seul denier à Saumur. Le premier qui me voudra imputer ce que vous dittes, je porte une espee pour luy faire avouer le contraire.

Le Ferme. Regardez bien ce que j'ay dit, je ne suis pas prest de changer. J'ay parlé de l'estime commune de laquelle vous vous estes plaint, & quant à la rupture de votre sermant, je vous la maintiendray par raisons pures, & puis par la voie d'honneur.

Le Modeste. Messieurs, j'interpoze icy l'honneur de Dieu contre vos aigreurs, vous conjure en son nom de quitter vos propos ou les continuer par le discours de la vive raison, & non prendre des voies

ennemies du Chrestien, du vray honneur & contre les justes & severes loix qui sont maintenant en l'Estat. Monsieur de N. ne vous a point parlé de son estime, mais de cele du commun de laquelle vous ne doutez point; mesmes vous avez à vous preparer de defances contre un extrait qu'on fait courir des contans, pensions, estat, promesses livrees & faites à un chescun, par qui, en quel lieu, en quelle monoye, sans oublier l'apophtegme d'un marchand de Saumur, lequel sollicité par son hoste de ferrer l'or qu'un Gentilhomme luy presantoit, refusa de le mettre en son coffre, le nommant le prix du sang. Vous ferez bien de refuter telles choses que notre charité ne permet pas de croire.

Le Prudent. Ce n'est point moy qui pique, mais mon Cousin jette tousjours quelque trait comme imprudemment, qu'il sçait bien estre des propos que le vulgaire a en la bouche pour nous diffamer.

Le Ferme. Je n'en ay pas plus dit que vous, & puis que vous avoüez que l'on le dit, donnez nous moyen de parler pour vous en cette occasion.

Le Prudent. Nous ne pouvons, ny nous ne voulons nier que la Rayne n'ait fait du bien à plusieurs personnes d'honneur qui l'ont bien merité par leurs services, à quelques uns par la recommendation de Monsieur le Duc de B., à d'autres par d'autres voyes, comme à moy par l'intervantion de ma parante Madame la Marquise de Guercheville, mais je jure devant Dieu & ses Anges que ce n'a point esté par conventions que je deusse dire ou faire cela, ce que je croy le mesme des autres; mais nous sçavons trois ou quatre de ceux qui sont apelez *Fermes*, lesquels ont pension il y a vingt & trente ans, tellement que si les pensions sont marques de mal faire, il y a long-

temps qu'ilz font mal. J'adjouste à cela que y aians longtemps que nous avons merité, nous aurions à nous plaindre d'avoir esté frustrés plustost qu'eux ne doibvent trouver mauvais que nous ayons esté recognus.

Le Ferme. Mon Cousin, vos avantages ne me seront jamais odieux. Je vous veux faire souvenir doucement combien la Dame que vous avés aleguee est ennemie de notre Religion, vous a esté contre à cause d'elle : reconnoissez en votre conscience qui peult l'avoir apaizee envers vous. S'il fault se deboutonner à la veritté, il n'y en a point de tous nous autres à qui on n'ayt fait des offres avantageux avec des conditions en termes doux, mais de rudes consequences. Satan de ceux qui se font Sorciers & Magiciens au commencement ne demande qu'une goutte de sang ou un bouquet de vos cheveux, bienheureux qui conoist dés les ongles & cognoist dés l'exhorde quele est sa conclusion. Je ne veux point pour ceux de votre condition trouver estrange les pensions, si je n'en voioys les passions bien changees, & vous souvenez du langage que vous me tintes à demie lieuë de Montreuil-Belay, combien differant à celui d'aujourduy.

Le Prudent. C'est plustost opiniastrété que constance s'endurcir en ses premieres opinions, en fermant l'oeil & l'oreille aux instructions des choses presentes.

Le Ferme. C'est cette instruction des profanes qui a aprins une Teologie nouvele, mesme à quelque Pasteurs.

Le Prudent. Vous avés tort de vous plaindre d'eux en vos termes tousjours malicieux, car vous avoués vous mesmes que sans eux la pluralité des voix

estoit nostre, & d'ailleurs ceux qui ont departy les bienfaitz avoyent eu le goust bien perverty d'en avoir offert à ceux qui les ont deschirez avec des sanglans sarcasmes jusques à leur faire quitter les Assemblies par leur injures redoublées à qui mieux mieux : & quant ils ont voulu en demander justice en une Assemblée d'Ecclesiastiques, on a député vers eux pour les admonester qu'ils avoyent pris les remontrances des profettes bien indignement interpretées pour attaque en leur particulier. Au lieu de leur faire justice, ils ont receu nouvelles blessures en interpretant leur amertume à une mauvaise disposition d'estomach. Est ce à ceux là qu'on oroit offert & donné ?

Le Ferme. A ceux là offert auparavant de teles leçons & depuis pour les changer, mais non donné à ceux là, à cause de leur refus. Il est vrai que on ne leur presentoit point de pension en leur nom, mais ouy en celuy de leur enfans.

Le Prudent. Voulés vous maintenir qu'il y a quelque Ministres qui ayent reçu pension ?

Le Ferme. Je le maintiens de deux, & de l'offre qu'on en a fait à huit. De ces deux là l'un l'a receüe & luy est encor continuee au nom de son filz, & sans l'exhortation que Monsieur nous a faite d'espargner les noms des individus, je l'orois desjà nommé : l'autre qui auparavant le voyage de Paris n'apeloit les *Prudents* que trahistres, contre les remontrances que nous luy faisons pour adoucir le terme, il reçut sa pension en contant & en raporta un langage bien differant du premier ; depuis ne pouvant supporter la honte obtint son congé sur une depesche aprouvee faulce. Et puis qu'il en fault venir là, où est ce merite de pensions à personnes du tout incognuës,

entre lesquelz nous pouvons specifier tel avocat qui en a quatre mille livres ?

Le Prudent. La Rayne s'en est confiée à la sagesse & bonne dispensation du Seigneur que vous sçavez.

Le Ferme. Ouy, qui en a appointé ses domestiques en leur ostant pourtant ce qu'ilz tiroient auparavant : mais je demanderois bien une raison pourquoy cette sagesse y a compris quelque Papistes, & par quel droit ilz ont part aux deniers des Eglises ?

Le Prudent. Et en pourriés vous nommer un de cette qualité ?

Le Ferme. Ouy, le Seigneur de Regnac.

Le Prudent. Ce Seigneur le nye constamment.

Le Ferme. Nous l'avons aprouvé véritablement.

Le Prudent. Et quand cela seroit, cuidez vous qu'il n'y ait point de Catoliques qui ayent faitz de meilleurs services à Dieu & à son Eglise que tel pretendu Refformé qu'on pourroit trouver ?

Le Ferme. Il n'y a point de service s'il n'est de la volonté. Le Diable sert à Dieu, mais en grinçant les dentz : de mesme les ennemis sont quelquefois utiles, mais par d'estranges moyens.

Le Prudent. A la fin vous descouvrirez que c'est le partage de l'argent qui vous a offensé, & s'il n'y a que cela, n'est-ce pas proceder sans charitté que de porter une telle envie à ceux qui par les bienfaits du Prince ont relevé leur maisons qui tumboient en decadance, & la pluspart, comme vous l'avoüez vous mesmes, ayant souffert diminution ou manquement d'acroissance en hayne du Party & de la Religion ?

Le Ferme. Il en est quelque chose, mais la procedure en est mauvaise, car il falloit que tel egard

fust entre les mains de ceux à qui telz deniers sont donnés, & non distribuez au prix de la deffection, mais plaife à Dieu qu'il n'y eust autres occasions de plaintes.

Le Prudent. Aleguez-en quelqu'une serieuze & bien choisie à la charge qu'ele serve de fin à votre propos.

Le Ferme. C'est l'infidelité de laquelle laissant toutes les marques qui nous obligeroyent aux preufves & recherches personnelles, j'en prendray une en vous demandant : *Ne tenez vous pas l'exécution des Conseilz Provinciaux pour mauvaise ?*

Le Prudent. Ouy, & maintiens que telz Conseilz Provinciaux & l'othoritté qui leur est attribuee par les reglemens est incompatible avec l'Estat, que nous devons les retrancher. J'adjouste que nul bon François & bon serviteur de Roy ne peult dire autrement.

Le Ferme. Tenés vous pour homme de bien celuy qui viole son sermant ?

Le Prudent. Non, mais pour infidele.

Le Ferme. Avés vous promis, juré & signé les reglemens ?

Le Prudent. Ouy, mais la Rayne ayant depuis trouvé mauvais, nous nous en departons come bons serviteurs.

Le Ferme. Fault il pour estre bon serviteur violer la foy ?

Le Prudent. Le Prince peut dispenser de la foy.

Le Ferme. Ouy de la foy qu'il a receuë, mais non de cele que Dieu a stipulé.

Le Prudent. Il n'y a point de sermant sans quelque condition.

Le Ferme. Le serment non conditionel est violé quand on le conditione après.

Le Prudent. L'interpretation est en la pensee de celui qui jure.

Le Ferme. Ouy la faulce, mais la vraye est aux paroles simples.

Le Prudent. Nous avons force traitez qui nous aprenent comment il faut uzer du sens mental.

Le Ferme. Ouy, c'est le sens menteur & l'equivoque des Jesuites, desquels vous vous en avez disciples, si Dieu n'a pitié de vous.

Le Prudent. Mais voudriez vous maintenir qu'ayant advisé des remedes en cas de mescontentemens & de maltraitemens aux Eglises, on ne pust jamais relascher les moïens qu'on a establis & jurez quant la necessité en est ostee?

Le Ferme. Non vrayement, pourveu que par les mesmes ottoritez par lesquelles les fermentz ont esté stipulés, ilz soient ou relaschez ou autrement conceus.

Le Prudent. Donc vous vous attendez qu'on vous oïtroye une Assemblée generale?

Le Ferme. Ouy, si on veult un general consentement.

Le Prudent. Sur quoy la pouvez vous demander?

Le Ferme. Pour agreer les responce aux cayers, si elles sont supportables.

Le Prudent. Je sçay de bonne part qu'on ne vous acordera jamais cela.

Le Ferme. Et moy, je croy qu'il le fault, & que ceux de qui vous sçavez cette resolution n'ayans pas livré ce qu'ilz avoient promis, sont decheuz du pouvoir qu'ilz avoient à Saumur, quant de là ils envoyèrent nos responce à la Cour : pour le moins ne pourroient ils pas faire les responce des deux costés?

Le Prudent. Ce sont de vos soupçons. Qui peut trouver estrange que la Rayne ait suivy les advis de ceux qui estoient parmy les affaires ?

Le Ferme. C'est à dire qu'ils travailloyent pour elle.

Le Prudent. Et pour qui donc ? Ne sommes nous pas tenus de travailler pour notre Roy ?

Le Ferme. C'est le servir que de faire droit aux complaignans.

Le Prudent. C'est mieux le servir que d'empescher les requestes.

Le Ferme. Ouy, en empeschant les causes des requestes.

Le Prudent. Vous m'avoüerez si le Roy eust fait trancher la teste à l'Amiral Chastillon, quant il presenta la premiere requeste aux Estats, il n'y eust jamais eu de Party.

Le Ferme. Ce qui est arrivé depuis a bien montré qu'un sy grand Party n'estoit point attaché à un feuille de papier ; mais marquez en passant comment vous estes imbu de maximes pour estouffer le droit de vos freres. Quelle inspiration vous a instruits en une Theologie si nouvele & discordente des resolutions generales du Party, duquel vous vous dites encor ?

Le Prudent. Vous le verrez par les resultatz du Synode de Privas. Nous sommes assurez que vos opi-niastretes seront desavouees & que l'on nous fera raison de quelques Ministres, lesquels à une lettre de reunion qu'on leur escrivoit firent responces : *Nous devons prudemment nous reconcilier aux Eglises : vous verrez que la Rayne y sera servie & nous avouerez de ce que vous appelez Schisme.*

Le Ferme. Vostre esperance vient de la longueur

du temps qu'on a eu pour parler aux Deputez, mais attendez au contraire que la veritté y fera maitresse, n'estant point oprimee d'otoritté.

Le Modeste. Messieurs, la longueur de vos propos n'amortist point vos violances & n'afoiblist pas vos tentions. Chescun de vous veult avoir la gloire de la dispute, mais pour en avoir pour soy, il en fault donner à Dieu. Je vous separeray par ce mot de reconciliation aux Eglises : *Voila le chemin.* Le National ne peut prononcer pour les deux opinions, il fault que l'une soit condemnee. Preparez vos cœurs à subir doucement le jugement qui en sera fait. Embrassez l'ordonnance de Dieu invoquee par la bouche de vos peres. J'estime qu'il faudra cela, ou abandonner le nom de Chrestien Refformé. Je veux estimer que vous avez l'un & l'autre la paix pour but : nous en sommes indignes si nous sommes espars : separés nous ne meritons & n'aurons que des potences, unis sous l'obeissance du Roy nous sommes partie de l'Estat & dignes qu'on nous laisse la paix.

Tele fut nostre separation. Repassant par Saint-Jehan, Monsieur de Rohan me montra les resultatz de quelques Provinces pour l'avoüer & mesme remercier de ce qui s'estoit passé, notemment pour avoir empesché les gens du Roy de publier l'abolition. Il me fit veoir aussy mesmes remerciemens de quelques villes principales. Je l'adjuray au nom de Dieu que comme beaucoup menassé & peu soutenu, il ne s'estoit pas abatu que hors voyant son droit mieux cognu. Il ne se rendist pas moins accessible pour la reunion. Voicy sa responce : *Quant j'eusse esté abandonné de tout le monde, j'ay esperé de Dieu de ne m'abandoner moy mesme. Il n'y a aussy nule prospe-*

rité qui me pût empêcher d'aler à bras avancés au devant de ceux qui m'ont donné de quoy me plaindre aussy tost qu'ils me feront veoir un autre desseing. S'il ne tient qu'à ce que j'ay de bien & d'honneurs, j'exposerois tout pour avoir leur amitié. Mais de l'honneur & du bien du Party, c'est de quoy je ne trafique point. Il y en a parmy eux plus expérimentés que moy : je feray gloire de leur obeir quant ilz voudront avoir pour but le bien de l'Eglise. Je repliqué : Voilà des paroles, Monseigneur, vraiment Chrétiennes, mais ayant remarqué la difference que vous faites entre les honneurs & l'honneur, j'ose vous prier de l'éclaircir. — Les honneurs (dit-il) ce sont les marques ou faulces ou vrayes qu'on reçoit du vray honneur. Mais en cet endroit je ne parle que de notre honneur uni à celui de Dieu, ce que j'applique spécialement à la foy donnée & aux sermens que nous avons prestés devant la face de toute l'Eglise. C'est aux despans de telle foy que je ne puis accepter l'amitié de personne : de toutes autres choses j'en feray litier pour la reunion. Quoy que j'eusse desseing pour parler tousjours pour les absens, comme doit tout Ministre de reconciliation, ce que je pus repliquer fut de prier Dieu qu'un propos tant saint fust confirmé. Je ne fus pas plustost à ma maison que je trouve un des freres revenans du National. Par luy je receus une copie de la declaration contre l'abolition, piece qui me sembla au commencement hardie & depuis nécessaire. Ayant aussy leu les actes du Synode, veu le commun sentiment de tous, quelques censures bien digérées & quelques repentances qui ont donné gloire à Dieu, je levay les yeux au Ciel, louant ce Dieu tout puissant qui parfait son œuvre en Infinité.

Que toutes ces choses aprenent à ceux qui ont failly de doner gloire à Dieu, à ceux qui sont demeurez debout d'en rendre graces, de s'humilier & tirer du gantelet la main de paix en y conviant son contraire mesme. Ne suçons pas en serpent le venin de ces fleurs, mais comme abeilles, le miel de leur amertumes, & surtout le discours passé, consolons-nous ainſy : jamais l'Eglise de Dieu n'a uzé des violances, des fraudes, des corruptions, des trahisons, ny du coffre de Memmon pour destruire les Herezies, mais elle a toujours esté ataquée par telz moyens. Ce n'est pas parmi les chardons que l'Esprit malin seme son yvroye, mais dans le froment du Seigneur, yvroye que le Pere a deffendu aux Anges d'aracher, comme si l'Eglise militante estoit marquée par teles divisions.

Dittes encor que cele qui n'a pu estre abatuë ny par puissance, ny par infidelitez est souſtenuë de la main de Dieu à qui les hommes sont contrainctz de doner gloire, après avoir veu que de cent piliers qui souſtenoyent cette voulte esleevee, plus du cart ont fait ventre, entre ceux là les plus eslevez. Quelques autres se sont fondus soubz le fardeau, mais l'Eternel de sa main propre en a souſtenu la clé, ſy bien que quelques pierres ont repris & reprendront leurs places par sa benignité, & lorsque les prophanes atendoient la cheute de l'Eglise, & diſoyent : *Le fondement s'en va s'il n'est soutenu.* Auffi tost qu'ele a dit en pleurs :

*Tu nous as contre nos plus proches
Mis en quereles & reproches;
Nos haineux s'en moquent bien fort,
Ralie nous, o Dieu très fort!*

Il semble que Dieu ayt respondu du Ciel :

*Mais ces piliers jà desjointz
Par moy seront tost rejointz.*

Viens, Seigneur, les rejoindre à la honte des méchans, à la consolation de ton espouze, à la gloire de ce grand nom auquel seul appartient gloire & triomphe à jamais.



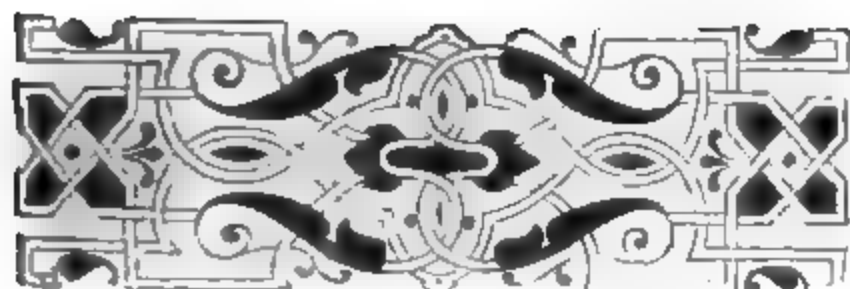


MEDITATIONS

SUR

LES PSEAUMES

(Réimprimées pour la première fois d'après l'édition des *Petites Œuvres*
Messes de 1630.)



PREFACE.

L'AUTEUR AU LECTEUR.



Plusieurs diverses occasions m'ont excité aux Meditations que ce Livret vous presente, lesquelles sont specifiees particulièrement en leur place ; mais il y en a une generale qui m'a convié à les faire paroître au jour. C'est que parmi les corruptions de ce siècle les stupides qui en leur ignorance affectee n'ont pensees que terrestres, ou les esprits de vanité qui declament ouvertement contre la Parole de Dieu, la descrient pour estre d'un style grossier, infectans d'un mortel desgoust les oreilles des Grands. Ce langage aussi plein de malice que d'orgueil ne se pouvant combattre par disputes ni remonstrances, pource que les professeurs de l'Atheïsme n'advoüent leur impieté qu'à leurs disciples & complices, j'ay estimé estre à propos de faire voir comment parmi les styles les plus elabourez, & dans les discours qui pour le moins sont

purgez de barbarie, les passages de l'Ecriture sont non seulement comme un esmail sur l'or, mais comme les pierreries exquisés, & relevent le langage le plus eslevé, confirment par axiomes, preuvent par arrest du Ciel, illustrent par exemples, & recreent les esprits qui aiment Dieu par ravissantes lumieres & parfaites beautez. Les escrivains, prescheurs & harangueurs plus renommés de ce temps, n'ont point estimé deroger à leur eloquence, quelque diserte & affectée qu'elle soit, lors que dans les chaires & barreaux de Paris, comme aussi dans les Estats Generaux, ils ont allegué les autoritez de l'Ecriture, mesmes aux termes de la version vulgate, qui est telle que chacun cognoist : sachans que mesmes dans la rudesse de celle-là reluit tousjours la Majesté de celui qui prononce, & la richesse qui n'a besoin d'artifice, pour ravir à foi les yeux de l'ame & l'admiration des esprits.

Vous ne treuverez ici aucune piccoterie de nos controverses. A une seule difference vous cognoistrez de quelle Religion je fais profession. C'est que je parle par unité à Dieu qui est un & seul, ne pouvant m'accomoder à dire : *Vous estes Dieu*. Je sçay que l'on s'excuse en la mollesse des langues Françoises, Angloises & Flamandes, ou autres imperfections qu'on fait passer pour loi. J'ay pris plus de goust aux anciennes harangues faites aux Rois, & aux poëtes de la volée de Ronfard : (puis qu'il n'y a que du langage) ceux-là parlans à tout ce qu'ils ont voulu separer du vulgaire, ont pris les termes massés de l'unité : & sur tout quand ils ont parlé aux Princes & à leurs maistresses, comme s'adressans à quelque chose de Divin, nous ont deployé leurs hautes flateries & vanitez, & leurs foles

adorations par le Toy, plus majestueux que le Vous. Certes qui prendroit la loi du vulgaire, & les mignardes flateries du temps, on se lairroit en fin mener à dire en choses sacrees, *Je vous baise les mains*, comme on l'a escrit d'un prescheur Espagnol. J'en dirois d'avantage en un discours privé : c'est allés que par cette Epistre je convie mon Lecteur à eslever (en simplicité du langage de Canaan) ses pensees à Dieu, au sein duquel y a propitiation, qui *se tient volontiers près des cœurs desolez*, qui n'oublie jamais la clameur de ceux qui le supplient, qui ne souffre point justice estre foulée, & en qui seul aux temps calamiteux se trouve conseil & consolation.







MEDITATIONS

SUR

LES PSEAUMES.

OCCASION ET ARGUMENT.

DE LA MEDITATION

FAICTE SUR LE PSEAUME 133.



Le Roy Henri IV ayant desiré au Baptisme du Dauphin & autres enfans de France, quelques entreprises de paix, surtout en joustes, carousels, & en combats de pied à la barriere, avoit envoyé querir nostre Auteur pour en ordonner; mais le Conseil du mesnage ayant faict espargner cette despence, le S^r d'Aubigné lui donna une meditation sur le Pseaume 101, laquelle il n'a peu tirer des coffres, comme la suivante. Il fut adverti par l'Abbé d'Elbene, que le Roi ayant faict lire cette piece à son coucher, Cotton avoit remarqué que le style sentoit un esprit toujours prest à declamer contre

les vices, & qui ne se plaisoit point aux loüanges; l'Abbé ayant eu pour response, que le siecle donnoit bien plus d'arguments pour les premières que pour les secondes, & d'ailleurs qu'il falloit avoir esgard à ce Pseaume, qui traittoit de chasser les vices de la famille & de la Cité : depuis le Roy mesme ayant conuié l'Autheur à monstrier qu'il deposoit bien quelquefois l'humeur cynique, à faire quelque piece sur les douceurs de la paix, cette-ci fut choisie, où il y a des choses qui sentent la contrainte, & quelque difference en l'usage de la liberté.

PSEAUME 133.

1. *Voici, o que c'est chose bonne, & que c'est chose plaisante, que freres s'entretiennent, mesmes ensemble.*

2. *C'est comme ceste huyle precieuse, espandue sur la teste, laquelle decoule sur la barbe d'Aaron, & qui decoule puis après sur le bord de ses vestemens.*

3. *Et comme la rosee de Hermon, & celle qui descend sur les montagnes de Sion : car l'Eternel a ordonné benediction & vie à tousjours.*

MEDITATION

SUR LE PSEAUME 133.

O combien est plaisant.



VOICI le souverain bien de la vie humaine, ce qui seul en elle peut estre nommé agreable, & le plus excellent de tous les souhaits : mais le **voici** (qui est à dire) present de lieu, & point subiect aux termes que demandent les mauvais payeurs, ni aux delais de l'impuissance :

Celui de qui vient toute bonne donation, qui a toujours present & le pouvoir & le vouloir, a rendu nos desirs abregés, nous contente & dit *Voici*.

C'est de voir convenir comme freres ceux qui cognoissent un mesme pere, voir unis par la concorde ceux qui le sont par les loix & par obligation de nature, par communauté d'heritage, & par le doux joug de la patrie, voir habiter ensemble ce que le Diable avoit & voudroit encores espars, les cœurs qui ont esté si contraires eschauffés de mesmes desirs, & les esprits qui ont conspiré choses repugnantes unis à pareils desseins.

Il n'est point ici question de feindre un amour fabuleux, ni une vaine Deité conciliatrice des accords discordans. Vous ne verrez point ici le fils de Pore & de Penie employé à rejoindre l'Androgene separée par le couteau de l'Absence, en portant à l'une & l'autre nature la reunion qui mit le Ciel en jalousie. Arriere les fables de nostre verité; il ne faut plus chercher d'ombres, puis que nous recevons du Pere de lumiere le thresor de clarté: mais bien plus utilement que les poëtes & les peintres descrire & despeindre les fruits de la concorde terrestre, arrhe de l'amour du Ciel, gage de cet estat parfait, & du souverain Bien qui nous est promis en la bienheureuse immortalité.

Que beaux sont les pieds de ceux qui portent la paix, leur face est plaisante à voir, le son de leur propos est plein d'harmonie, leurs esprits ne respirent que des haleines douces, on ne cueille que fleurs agreables & fruits delicieux en leur frequentation.

C'est la paix heureuse de la Chrestienté, car comme par contagion nous avons esmeu toutes les veines

de l'Europe, aussi sont elles racoiffées, quand nostre paroxisme s'est appaisé. Très-heureux ce Royaume où cette paix habite. Depuis neuf années la France, comme estonnée de son bien, ne se peut souvenir d'avoir dormi un si long sommeil sur son lit paré de fleurs de lys. Depuis le sceptre de Pharamond elle a porté les mêmes douceurs à la Province, à la Ville, à la famille & en fin à la personne particuliere qui ne sent point de guerre entre ces qualitez ; en même temps que le sang du Royaume n'est plus escumeux pour aigrir la pituite, la melancholie ne ravale point le flegme, l'estomac de ce grand corps prenant bonne part de la chaleur qu'il lui fait partager, & distribuer avec justice son chyle à toutes les extremités : mais sur tout le cerveau non infecté n'affecte les parties basses de ses intemperies & les meteores qui en naissent se convertissent en roses, ne congele point de gresles & ne laisse point de sujets ni pour les manies de ce qui commande, ni pour les cathares de ce qui est commandé. Cette année qui est, en sa felicité sur toutes les parties & sur toutes choses tant generales que particulieres, tesmoignage le plus exquis des graces de Dieu, preuve que sa paix est faite avec nous, qu'il a *lasché les prisonniers d'Israël*, & que nos pechez sont remis, comme la guerre est marque infallible de sa presente fureur. Telle benediction a esté accomparée au baufme de haut prix qui s'espandoit sur la teste du grand Sacrificateur, distillant des cheveux sur la face, d'elle espandu sur les poils de la barbe venerable, sur l'estomac, sur l'Ephod & en fin passant de la ceinture jusques aux extremités de la tunique.

Ce type & sacrement de la grace du S. Esprit

arrousoit premierement la *teste* : par ce que le Roy, qu'elle represente, partage en fils aîné de Dieu, cueille les premices des douceurs de la paix qui lui donne, dès le jour de sa naissance, le sommeil sans treffauts, les plaisirs sans frayeurs, les viandes sans amertume & sans soupçon.

Et c'est bien raison que celui qui a le premier savouré par prevoyance les angoisses des guerres, duquel le soin a devancé le soin de tous les autres, en mesme ordre participe à la mutation desirée & au salaire des labeurs.

Comme aussi après lui les parties plus hautes, qui ont senti les orages à mesure de leur elevation, reçoivent à leur rang le doux air souhaitté, la precieuse liqueur, en parfumant la *barbe* venerable.

Ce qui s'espanouit vers les *espaules* figure les offices divers, par les quels cette teste communique ces richesses coulantes & non precipitees sur cet Ephod, dans lui & avec lui sur les douze noms des Provinces : les douze pierres precieuses les denotent, sont comme le thresor amassé de toutes les tribus, qui à toutes retournent jusques à la parfaite distribution, tant que le peuple bas en ait sa portion, ce qui est marqué en ces paroles, *Jusques au bord du sacré vestement*.

Encore pouvons nous marquer comment ceste liqueur passant sur l'Ephod fait souvenir les douze tribus des beneficences, & entre toutes de la prise de possession de Canaan. Et la France, imitant les douze lignees, a voulu estre separee en douze Provinces sous douze Pairs, doit avoir en l'estomac, en la place de l'Ephod, la mesme obligation du passage de Payen au Christianisme qu'ont receu les Hebreux au travers du Jordain. Et on demande : pourquoi

les douze choisis des lignees, comme douze Pairs, ont porté les douze pierres, chacun la sienne pour sa tribu? C'est en recognoissance & hypothèque perpetuelle du bienfait receu. Le Jordain, comme un' archive inviolable, garde ces titres pour les produire au grand jour à faire le procès à ceux qui auront oublié ou mesusé de la delivrance.

Oferions-nous point approprier aux choses susdites le Baptême en la place du Jordain, où S. Jean l'exerça, & où Nostre Seigneur le voulut recevoir : en ce fleuve sacré considerer les douze Apostres comme les douze Pairs de l'Eglise, & mesme leur voir consigner au fond de ce Jordain les douze pierres & les douze articles de nostre foi, selon ce qu'il a pleu à quelques bons Peres, comme les douze pierres precieuses & fondamentales de la bonne Jerusalem; puis de mesmes gemmes, voüees aux douze portes, porter le pectoral de souvenance & jugement, qui est Urim & Thummin, pour l'attacher sur nostre sein & au dedans de nos cœurs?

Or est-il à considerer, qu'en la confection de cette liqueur celeste, le chef seul à qui il appartient d'offrir la Myrrhe, contribué d'un tiers à sçavoir de cinq cens siecles, & emporte seul autant que l'Eglise & la Noblesse : au premier desquels nous approprions la cinnamome, & à l'autre le roseau aromatique, pour portion des peuples nous laissons la Casia de mesme poids.

Mon lecteur prene en bonne part un partage que je fai ici sans autorité expresse de l'Escriture, pour en tirer quelque doctrine, & des consequences propres pour convier à leur devoir ceux que nous ne pouvons y contraindre.

Nous posons que la tiare soit le type du Roi,

& laissons encore pour lui les yeux & le front; le reste du visage, la barbe & le col nous represente l'Ecclesiastique; les bras & la ceinture, où doit pendre l'espee, seront pour la Noblesse; les jambes & les pieds nous signifient le peuple, par lequel toutes les autres parties sont portees : desirant qu'au prix que chaque partie prend part à la douce liqueur des benedictions, qu'aussi elle contribuë à la veritable confection du bien public.

Ainsi à la tranquillité publique donnent les bons Rois leurs veilles, leur soin, les premiers mouvemens des traictez; & donnent plus que cela, les offenses receuës, les reproches des moindres, & les blasmes voire injustes, recevans du mal par ceux pour le salut desquels ils s'emploient fidelement; ils contribuent la victoire de leur cholere, leurs vengeancees, qui peuvent s'appeler injustices, l'esloignement de leurs plaisirs, & abaissent leur grandeur vers terre en s'elevant vers le Ciel, avec cette resolution qu'au peuple & aux enfans il faut faire du bien par force, & sans espoir que la charité qui descend puisse remonter en haut.

Ainsi les Rois satisferont aux loix Divines & humaines, desquelles nous apprenons que celui n'est point à supporter qui aspire aux commoditez, & se soustrait aux charges; & puis c'est selon nature, que les commoditez & incommoditez foyent obligees l'une à l'autre, que qui sent le fardeau en tire le commode, & au contraire.

Cette Myrrhe, de laquelle la singuliere propriété est d'empescher les pourritures, de faire mourir les vers dès leur creation, represente la prudence des Rois, qui par le soin de faire exercer la justice empesche les amas des humeurs corrompuës des

infections populaires, & application à mauvaises mœurs, causes de la putrefaction & corruption des Eftats.

Par ce moyen comme les Tyrans font devenir les corps vivans des charognes d'Eftat, les Rois qui en font peres, d'un Eftat qu'ils trouvent en pieces & en charognes font refleurir un corps plein de vie, & un Royaume triomphant.

A ces restaurateurs, & non aux autres appartient de dire avec David : *Quand j'aurai accepté l'assignation, je jugerai droitement. Le pays s'escouloit, & tous ceux qui habitent en icelui : mais j'ai affermi ses piliers ; ou bien, Je veux tenir la voye non nuisible, quand tu viendras me rendre Roi paisible, & ce qui suit de ce Cantique excellent.*

C'est après aux Ecclesiastiques, irréprochables & de bonne odeur en toute leur vie, à sacrifier prieres à Dieu, à conferer leurs remonstrances & exhortations aux Princes pour la paix publique, & par l'exemple de leur probité à ramener les parties esgarees à la recognoissance & observation de leur devoir.

Le Noble y contribué son sang, & faut que l'amour de sa patrie lui face avaler doucement, que lui, qui sert au corps de bras, envoie toute la graisse au ventre, & même aux parties qui n'ont part à son honneur, n'ayant pour son partage que l'employ de sa vertu, l'exercice de leurs espees & de leurs lances : & le Calamus, que nous leur attribuons, est comme une lance garnie au haut d'une banderole.

De muscles & de nerfs est estoffé le peuple bas, auquel il seroit mal seant de se plaindre d'avoir si rude la peau de dessous les pieds, essayer de l'esgaler à la delicateffe de celle des paupieres. Le peuple

doit estre content de participer en son ordre à ces odeurs excellentes ; car bien qu'il porte tout, si est-il le dernier qui contribuë au soin du public, & la partie de dessous les pieds est la plus eslogee du peril.

Il n'appartient pas aussi aux bords du vestement & à ses doublures, de vouloir estre de mesme estoffe que la tiare. Bien peut l'extremité de l'habit se plaindre s'il y a des plis traversans, & des foulures (qui sont les schismes, sectes & divisions) qui empeschent l'estenduë de la distillation salutaire en toutes les parts où elle est requise, ou si les tignes & les vers les desgastent. Mais la Myrrhe, comme nous avons dit, y porte un remede souverain.

Pour seconde comparaison d'un Estat, ou d'une compagnie heureuse, l'Esprit de Dieu nous donne une montagne, & ne choisit pas un orgueilleux Basan, ni ces roches cornuës qui passent la region moyenne, pour de leur front endurci rompre & troubler les exercices des nuës, qui deffigurent la rondeur de la terre, propres seulement à donner dommage sans profit, & l'effroi sans plaisir.

Mais au lieu de ces montagnes steriles, il choisit les collines de *Sion* & de *Hermon*, par tout vertes, utiles par tout & agreables : ces monts vont recevoir doucement les faveurs de la pluye non precipitee. Et comme le poil de la barbe d'*Aaron* faisoit decouler, & non tomber par tuyaux la precieuse liqueur, ainsi d'herbe en herbe, de branche en branche se reçoit l'humeur nourissiere par les terres plus basses. Le coupeau, qui est le Roi de cette montagne, reçoit le premier coup de ces pluies, les change en rosees, & par sa rondeur bien formee les distribuë esgalement : ce qui est le propre des bons Rois, de garder la proportion harmonique, selon laquelle se depart

plus de nourriture parmi les arbres plus estendus, ou qui ornent de plus grands feuillages, ou qui enrichissent de plus de fruits ; & aussi qui selon la capacité de leurs rameaux peuvent prendre du Soleil la vertu attractive, & de là les racines plus estendues sont capables de succer & d'attirer.

Mais ceux qui au lieu de faire degoutter leurs bienfaits, les precipitent sans raison, font d'un costé des secheresses & desluges de l'autre, enyvrent les uns, alterent les autres. Ceux-là sont pareils à ces roches de Basan, steriles en leur haut, caveineuses au milieu, & qui ont les pieds en quelque marais puant. Le Ciel caresse ces testes seiches de gresles au lieu de pluyè, les embrase au lieu de les eschauffer : leurs fronts servent de quintenes aux orages & choleres de l'air : ce qui eschappe en terre fait non des arrousements, mais des ravines, playes & balafres à la terre : là les insolences des nuës despoüillent la terre & la desnuent jusques au roc, comme jusques aux os, & en font l'infertile habitation des lions, des ours & des loups : les neiges qui roulent furieusement dans le plus bas, renversent les logettes des pastres. Telle montagne n'est point blanche de troupeaux de brebis, mais de glaçons ; le chef en est inaccessible, le milieu perilleux, & le fonds obscur, banni pour jamais des clairs rayons du Soleil.

O douce *Sion* ! o *Hermon* agreable ! heureuse compagnie de ceux le Roy desquels a acces aux choses hautes pour les digerer & distribuer ! Le milieu a acces au Roy, & de qui le pied, par la faveur des branches qui le couvrent, est à l'abri des tempestes. Ces arbres portent des fruits agreables, comme font les conseillers des Rois : les forts couvrent la misance des foibles arbrisseaux : les plus hauts

établissans & garantissans les loix du pays, & les autres s'opposans par leur vertu à celles d'un conquérant ennemi.

Nous avons vu la pratique de telles choses en ce Royaume affligé, la prodigalité sous le voile de libéralité précipiter par orages, non les fleuves, mais les torrents des bienfaits, lesquels étouffoyent le trop de terre grasse poussée en un seul lieu; & même par abondance faisoient mourir les plantes trop favorisées, comme font les arbres enterrés au dessus de leur nombril, en rendant le reste desnudé jusques aux moëllés.

Le Ciel au lieu de pluyes primeroges pour enfler les bleds, les versoit à regret & à contrefaçon; & justement couronné du mauvais usage de ces présents, ne prodiguoit que calamitez; les vents & foudres de diverses factions, qui s'entrechoquoyent en cette montagne, ont mis les plus exquisés beautés de nature à morceaux & en cendres. Nous pouvons dire comme ceux qui navigent sous la ligne, que ce qui tomboit du Ciel enlevoit la peau, & causoit le scorbut. C'est de là que nous avons vu les palais changez en masures, les galeries de Fontainebleau en estables, les jardins en pasturages, les fontaines en soûil de pourceaux & la Sale du Louvre en gibets.

Si aujourd'hui nous voyons un Estat mesprisé jadis pour sa pauvreté, maintenant redouté pour ses thresors, si nous voyons nos masures relevées en palais admirables, nos deserts changés en paradis terrestres; ce que les estrangers & regnicoles regardoyent avec horreur & en se bouchant la veuë par leurs sourcils froncés, maintenant ils le contemplent ravis d'admiration & de volupté, non sans tourner les yeux en haut : disons que les Princes n'ont pas seulement

faict la paix ensemble, mais que le Ciel la fait avec eux, & avec nous, & ne nous fait plus sentir que des rosees, & ne fera tant que nous aurons paix avec Dieu.

De ces rosees (laissant à part la cause des causes) l'efficiente est le Soleil ; la matiere, l'humidité enclose en la terre ; la forme, l'attraction & discussion ; la fin, la distribution generale de l'humeur necessaire à la generation par les parties moyennes & hautes.

Vous diriez que le Soleil est un grand Prince souverain, qui tire ses tributs du peuple bas par ces voyes ordinaires, & depart les richesses (autrement inutiles en ses cabinets) pour les employer à la nourriture des beautés eslevees, à la decoration, & mesme à la defense des qualités loüables, gardant en tout & par tout sa proportion harmonique, à la splendeur de ses Princes, à la folde de ses vaillants, & plus que tout aux aumosnes du pauvre, & au secours de l'affligé.

Or comme les benedictions spirituelles sont non seulement principales, mais celles qui meritent ce nom, toutes nos doctrines doivent tendre directement à ce qui est de la gloire de Dieu, nous tournerons toutes ces similitudes à leur vrai but, commençans par là, que l'origine des faveurs du Ciel qui descoulent sur nos testes agit premierement en nos cœurs. Le premier present est la contrition pour nos pechez : le mesme Soleil de grace qui la donne, l'exhale par le haut Soleil : nos larmes sont perles precieuses devant la face de Dieu, qui retombent sur nous en rosees, en presents agreables du Ciel. C'est ce qui excite les vœux & les souspirs de l'Eglise en terre, voire de chaque membre en particulier, Dieu nous donnant, comme on donne les pommes

aux enfans, qu'on leur redemande puis après pour esprouver leur naturel. Ces choses, di-je, montées par attraction dans le Ciel, sont de là renvoyées en riches benedictions pour en arrouser & rendre fertile l'heritage du Souverain. Et comme les richesses des peuples ne monteroyent point au thresor du Prince s'il ne les exigeoit par voyes accoustumées, les pensees qui se convertissent en loüanges à Dieu, croupiroient & pourriroyent dans les valles & cachettes de nos cœurs, si le Soleil de Justice ne les venoit chercher, esmouvoir & eschauffer. Tel est le soin sans soin de l'Esprit vivifiant.

Or voila la paix du Ciel avec nous, de nous à lui, durant laquelle le commerce va librement, la charité monte & descend, (ce qui n'arrive pas sur les sables d'Afrique où il ne pleut point) ou bien cette correspondance discontinuë entre le Ciel & nous, quand nous sommes en guerre avec lui : lors les chemins sont fermés à la communication, fors aux armées d'en haut, qui se font faire place pour ruiner, destruire, & rendre la terre en cendre dessous un Ciel d'airain.

Ayant esté exprimé par deux tableaux quelles sont les benedictions celestes sur les benits, nous pouvons par consequence des contraires, remarquer les maledictions qui pendent sur la teste des cœurs rebelles à Dieu, & sur tout sur les boute-feux & semeurs de discorde, soit dans les Royaumes & Provinces, ou dans les familles, soit en la conscience d'un chacun particulier, voir ce que prepare le Ciel aux *pestiferes oppresseurs*, qui sollicitent les carnages & sont insatiables de sang.

Nous avons à nous escrier sur eux aux termes que nous donne nostre premiere figure de felicité, qu'au lieu de participer au saint bausme & parfum

de benediction, ils n'ont à attendre d'en haut que la pluye de Sodome. On leur appliquera les sentences qui s'ensuivent :

Ils ont rendu du mal pour le bien. Depuis qu'il a aimé malediction, qu'elle l'envahisse; & pource qu'il n'a point pris plaisir à la benediction, qu'aussi elle s'estoigne de lui. Il a aimé le mal-encontre, qu'il en soit vestu comme de sa robbe, & qu'elle entre dans son corps comme eau, & comme huile dedans ses os.

Voila un autre vestement, & une autre liqueur que celle d'Aaron, pour les ennemis de paix. Toutes les autres foudroyantes menaces sont de par Dieu le salaire des œuvres de nos adversaires, qui ont *persecuté celui que tu avois frappé, & font leurs comptes de la douleur de ceux que tu avois narrés, & qu'ils n'entrent point en sa justice. Qu'ils soyent effacés du livre de vie, & qu'ils ne soyent point escripts avec les justes.*

Et pour la seconde image de bonheur, il n'est pas raisonnable que les ennemis jouyssent des douces rosees de Sion : & que quand les *costaux & montagnes* produiront après les belles fleurs, les bons fruiçts, & sembleront *resjouyr de leurs chants, Et montagnes & champs*, que les malins ayent part à la joye publique des bienheureux; mais c'est à eux à grincer les dents, voyans que Dieu gressera d'en haut leurs vignes toutes prestes : c'est à eux pour qui la terre sera de fer, leur ciel sera d'airain.

*Ciel, qui au lieu de pluye envoie sang & poudre,
Terre, de qui les bleds n'attendent que le foudre,
Vous ne semez que vents en steriles fillons,
Vous n'y moissonnerez que volans tourbillons,
Qui, à vos yeux transis, folle & vaine Canaille,*

*Feront piroüetter les espics & la paille.
Ce qui en restera & deviendra du grain,
D'une bouche estrangere estourdira la faim.*

On ne leur dira pas *beaux sont les pieds*, & ce qui s'ensuit ; mais leurs talons seront plus beaux que le visage, leur despart plus beau que leur rencontre : on leur dira bon jour à regret, & l'adieu de bon cœur, voire le dernier, & enfin l'officier de la discorde aura pour son eloge.

*Où marche le meurtrier des siens & de soi mesme,
Portant sa mort au front, livide, paste & blesme ?
Il est, au lieu de fer, armé de trahison,
De dureté brutale & lasche perfidie.
Sache le, boutefeu, que parmi l'incendie,
Rien n'est si tost bruslé que l'infame tison.*

Or soit leur partage en l'estang de feu & souffre vif.

Nous revenons à la troupe blanche, & n'avons plus que la conclusion, qui dit que *cette Assemblée benreuse Sent du Seigneur la faveur plantureuse*. Ce qui a fait designer le mot d'*Assemblée* ou d'Eglise, c'est cette particule L A, qui se rapporte à Sion, & par consequent à la troupe des enfans de Dieu.

Ces benedictions se peuvent bien appliquer à plusieurs sortes de compagnies, mais plus particulièrement & veritablement à l'Eglise, & aux familles de l'Eglise : car le Prophete en reserrant cette beatitude à Sion designee par L A, en frustre privativement Moab & Amaleh, &c. Et encores sont incapables de cette faveur les orgueilleux rochers qui se treuveroyent proche de Sion, d'autant qu'ils elevent leurs testes trop haut, & ne sont suscep-

• tibles que des injures qu'ils reçoivent par les meteores. Ceux-là mesmes font cailloux endurcis, propres à jeter du feu & non à recevoir l'humeur favorable qui passe dessus.

Encor pouvons nous remarquer comment en la consecration & sanctification d'Aaron, on lui oignoit le mol de l'oreille, le pouce de la main droite, & l'orteil du pied droit, du sang qu'avoit rendu le mouton des consecrations. C'estoit pour fournir à toutes les parties du partage que nous avons deduit. A l'oreille qui unit les fonctions internes & externes du cerveau, celles du Roy & de son Conseil, est besoing que le Ciel benisse tant pour les intelligences des mysteres & secrets de Dieu, que pour celles des afflictions & requestes du peuple. La mesme faveur necessaire à la main droite pour soutenir ces nobles parties, & mettre à bien le succès de leur actions, à l'orteil du pied droit pour la partie inferieure, tant pour la fortifier à porter les fardeaux & travaux, que pour la dilection de ses voyes à salut. Ce champ nous fourniroit plus d'allegories agreables si la moderation ne nous commandoit d'en user sans abus.

Mais la derniere clause, excellente sur toutes, est la duree de cette felicité *pour jamais*. Ce que les hommes ne se pouvans promettre en cette vie, à cause de leurs pechez, il faut passer de l'ombre au corps, & de l'image à la chose, & dire que cette concorde & union eternelle, qui sera entre les benins, entre les enfans de paix, durera en toute perfection au siecle à venir.

Gouffons ce mot d'*Eternité*, qui nous est entierement incomprehensible. Ce terme acheve de tous points le desespoir des damnez, ausquels on dit :

*Mais n'esperez-vous point fin à vostre souffrance?
Point n'esclaire aux Enfers l'aube de l'esperance,
Transis, desesperez, il n'y a plus de mort,
Qui soit en vostre mer des orages le port.*

Tout au contraire, c'est en quoi se passent en leur extase les benits du Ciel, qu'en un aise tant incomprehensible, il n'y ait ni excès, ni manque, ni diminution, ni alteration, ni achievement.

Heureux donc le troupeau saint & esleu pour une telle succession ! *Très heureux le lignage Que Dieu en partage Choisit & retient ! Tous peuples du monde habitable, N'ont pas un traitement semblable.*

Car tous les royaumes de la terre apprennent par leurs lassitudes, dommages & mutuelles peines à former quelque paix, mais sujette aux inexecutions, aux prompts changements, & bien souvent à cacher sous les Oliviers les Orties & les Aconites : n'y ayant que la paix en l'Eglise, de laquelle on puisse dire absolument : *Voire pour jamais ne mourir.*

Baisons donc les pieds qui nous apportent la tranquillité, la main qui nous presente l'olive ; brisons le poing qui nous apporte le flambeau de ruine ; gardons-nous des distinctions qui font l'extinction des zeles, qui allument les fureurs ; ne mesprisons aucun de nos freres, ni pour sa petitesse, ni pour estre le dernier : ayans souvenance que Joseph condamné à mort, vendu, emprisonné, chassé aux pays des aux & des oignons, nous peut un jour distribuer le pain, les douceurs du miel & du lait.

Estimez & attendez, François, d'une tribu, & que vous avez veu de la personne sacree qui regne sur vous à joie, que la force des Cains ne vous eschauffe point sur Abel. Si vos freres ont quelque songe dif-

ferent des vostres; si Jacob les distingue de quelque livree, ne vendez pas Joseph aux Madianites bazanez : joint & que-c'est luy qui de la fosse & de l'exil a redonné la vie à ses freres.

Gardons nos mains & nos pensees d'ensanglanter sa robe, car il la faudroit représenter au Pere au jour espouvantable de son dernier jugement.





OCCASION ET ARGUMENT.

DE LA MEDITATION
FAICTE SUR LE PSEAUME 84.



UN grand Seigneur du Royaume de France, plus eslevé encor en merites qu'en extraction, se complaignant aigrement & familièrement à nostre auteur, entre plusieurs afflictions, des deux qui s'ensuivent : la premiere de la grande ingratitude que les Grands, les Republiques & les peuples rendent à ceux qui font litiere de bien & de vies, pour s'employer aux affaires publiques, & par leurs labours steriles, & par leurs perils mesprisés, s'opposent aux malheurs & ruines qui menacent leur parti; l'autre, de ce que nuls ne peuvent s'eslever par sa vertu (quoi que ce soit par les bonnes voyes) qu'ils s'encourent les envies, & la haine de ceux mesmes sous qui & pour qui ils s'employent, & ne soyent tous les jours, au peril du precipice, à mesure de leur eslevation; ce Pseaume fut choisi pour consoler & conseiller ce Seigneur, & ceux que pareille amertume de cœur afflige journellement.

PSEAUME 62.

*Ceux qui plaist à Dieu de hausser,
Ceux là ne font rien que penser
A les ruiner & destruire.*

PSEAUME 84.

1. *Eternel des armées, combien sont aimables tes tabernacles!*

2. *Mon ame ne cesse de convoiter grandement,
& mesme defaut après les parvis de l'Eternel : mon cœur & ma chair tressaillent de joye après le Dieu fort & vivant.*

3. *Le passereau mesme a bien trouvé sa maison,
& l'arondelle son nid, où elle a mis ses petits : tes autels, o Eternel des armées, mon Roy & mon Dieu!*

4. *O que bien heureux sont ceux qui habitent en ta maison, lesquels te louent incessamment! Selah.*

5. *O que bien heureux est l'homme duquel la force est en toi, & ceux au cœur desquels sont les chemins battus.*

6. *Passans par la vallee de Baca, ils la reduisent en fontaine : la pluye aussi comble les mares.*

7. *Ils vont de bande en bande pour se presenter devant Dieu en Sion.*

8. *Eternel Dieu des armées, escoute ma requeste : Dieu de Jacob, preste l'oreille : Selah.*

9. *O Dieu nostre bouclier, voi & regarde la face de ton oinct.*

10. *Car mieux vaut un jour en tes parvis que mille ailleurs : j'aimeroys mieux me tenir à la porte en la maison de mon Dieu, que demeurer és tabernacles des meschans.*

11. *Car l'Eternel Dieu nous est un Soleil & un bouclier : l'Eternel donne grace & gloire, & n'espargne aucun bien à ceux qui cheminent en intégrité.*

12. *Eternel des armées, o que bien heureux est l'homme qui s'assure en toi !*

MEDITATION

SUR LE PSEAUME 84.



*E*ternel . Dieu *des armées*, c'est à toy à qui nous adressons nos vœux & nos plaintes, par ce qu'il y a propitiation en ton sein, équité en tes jugements, force & victoire en ton bras, comme estant le Dieu très fort, qui *retiens en ta puissance les issues de la mort*. Que beaux sont *tes tabernacles* ! que tes exercites campent dessous de belles tentes, & qu'il faict bon loger dessous tes pavillons triomphans. Ce sont beautez qui ne fleurissent point pour estre fenees. & flestries sur le soir. Ce sont palais eslevés dans le Ciel, bien differens de ceux desquels les Princes se vantent pour y planter leurs titres orgueilleux. Les pierres n'en gellent point à la lune ; le vent & les glaces ne les peuvent dissiper ; leur eslevation ne les menace point de ruine, pour ce que tout y est fondé sur le roc.

Telle hauteſſe n'offense pas le Ciel, comme fit Babel ; & les chapiteaux ne despitent pas les nuës, pour en appeler le foudre à leur destruction. Voila la cause violente de l'amour sans mesure que nous portons à tes parvis, o Dieu, & nos ames pante-lantes les vont cherchant, comme la biche les eaux :

elles defaillent en cette recherche, & se paſſent en leurs defirs enflammez, lors meſmement que les mechants qui n'ont point d'yeux pour le Temple ſpirituel, demandent : où eſt la demeure de noſtre Dieu ?

Certes voici la dure faiſon où les fideles ſoiſonnent de ſoupirs. Et bien qu'ils ayent de quoi fermer la bouche aux impies, ſur ce que la demeure de l'Eternel n'eſt pas aux maiſons faites de mains d'hommes, neantmoins ils ſe trouvent empeschez en eux-meſmes, à l'eſclat de joie insolente, & aux cris de plus en plus montans juſques au Ciel, aux insultations des perſecuteurs, lorsqu'ils bruſſent nos Temples, diſſipent nos Aſſemblees, raffaſians leurs yeux charnels au renverſement des pierres mortes ; mais plus encor quand ils s'attaquent aux vives, briſent les angulaires, raſent les maſures, rameinent contre-mont les haches aux travers des lambris, embrasent le ſanctuaire, polluent le pavillon, mettent Jeruſalem en monceaux, donnent les corps des ſerviteurs de Dieu pour viande aux oiſeaux de l'air. Et alors Iſraël s'eſcrie : *Le paſſereau meſme a bien trouvé ſa maiſon, & l'arondelle ſon nid, logis à ſes petits : la cigoigne ſes ſapins, les hautes montagnes ſont pour les chamois, les rochers ſont la retraite des connils ; Eternel, où ſont tes autels ?* Toi qui as baſti le monde, en ſeras-tu deſlogé ? A telles apprehenſions où la pieté ſe releve honteuſe de ſa cheute, nous apprenons d'eſtimer à juſte prix l'Egliſe de Dieu, & les ſainctes Aſſemblees, leſquelles pour leur frequence ont eſté tournees à meſpris : nous ramaffons curieusement & à leche doigt les miettes du man celeſte, que nous laiſſions pourrir ſous les pieds, en l'extremité de noſtre deſolation. *O quand*

me presenterai-je devant la face de Dieu ! & puis : Est-ce à jamais que ton ire estendras, & ta fureur de fils en fils ira ? & encore : Souviens-toi comme tes ennemis, o Eternel, ta gloire ont abbaissée. En l'amertume de pareilles complaints, nous cueillons des fleurs au Cantique du Prophete Royal que nous n'avions pas remarquées auparavant. Mais le plus précieux temps que nous trouvons à dire, sont ces habitacles privez que l'Esprit de Dieu avoit construits dans le sein de chacun fidele.

Ces seins qui estoient sanctuaires, ces cœurs tables de la Loi, & sur lesquels elle estoit écrite du doigt de Dieu, ces estomacs, cabinets des thresors de constance, ont fait ouyr mesme dans les feux les magnifiques paroles du Dieu vivant. Ces premiers Temples ont esté abbatus par la mort, & en leur honneuse posterité nous ne voyons que masures, retraites de serpents & de lutins, de vices & d'infections. Ces pourceaux, où les diables se sont jettés, sont corps sans ame & sans vie, puisqu'ils ne sentent pas la froissure de Joseph. Ces cœurs affadis que Dieu a laissé fondre en les abandonnant, pource qu'il en estoit abandonné : ces seins qui ne sont saints ni Temples, mais cloaques d'eaux puantes & de lascherez, ont changé les violences, par lesquelles leurs peres ont ravi le Royaume des Cieux, en riedeurs que Dieu vomit de sa bouche, en mortelles froideurs, en tenebres Egyptiennes : tenebres, di-je, par l'absence du feu qui fut jadis marque de la presence de Dieu. Israël est affligé par les Balaams accueillis pour le maudire, par les Jafons, par les Alcimes : car les bouches qui mesmes avoyent esté sacrées à la verité, partisans du Prince du monde, meurtriers & menteurs, accusent le peuple de Dieu, tesmoignent contre

lui, trahissent Jerufalem, employent leur eloquence mercenaire à chanter le meurtre pour victoire, à avilir le fang racheté par celui de Jesus Chrift, vanter les bras roides des tueurs, conter pour fange les morts de Judas, eslever la justice des Nicanors, opprimer de blasme les esgorgez, faire fleurir les uns en leur bouche & escrits par loüanges feintes & mensongeres, & vomir sur les affligés le jargon de Semeï contre David fugitif; & ainsi se rendans bourreaux de leurs compagnons, ou par la peur qu'apporte l'infidelité, ou par la vilaine & mercenaire esperance que le Diable paye en feuilles le plus souvent.

On a escrit que le peuple allant en la captivité de Perse, quelques Prophetes, suivis de leurs enfans, allerent cacher les precieux meubles de l'Eglise, (& entre autres ce feu sacré, tesmoin de l'assistance de l'Eternel) dans le puits sec d'une vallee profonde : & ces escrits, desquels nous prenons seulement (veu leur condition) l'exemple, sans autre autorité que celle qui leur appartient, avec un tableau à propos, disent qu'après longues anneés, le peuple estant delivré, une nuee qui avoit caché cette vallee profonde se disparut; que les enfans des Prophetes qui avoyent esté curieux de remarquer la cachette & le puits remplis de pierres, l'allerent vuider en presence des Principaux; mais au lieu du feu n'y trouverent que de l'eau grasse & puante. En autre lieu est adjousté que Nehemie ayant fait arrouser un holocauste de cette eau, les rayons du soleil en allumerent un feu, qui depuis fut marque de la restauration & reconciliation du Temple du Seigneur.

Est ce point un miroir de nostre condition aux persecutions dernieres, pour ceux qui cachés sous le nuage de leur honte, ou qui s'estans livrés en la

servitude du Tyran d'enfer, ont laissé mourir dedans leurs cœurs, jadis estimés sanctuaires de Dieu, ce feu puissant de luire & de bruler, & ne produisent aujourd'hui de leurs bouches que flegmes puans, & vilains excréments de cette eau grasse, dans laquelle les cœurs & les feux se sont noyés? N'est ce de quoi tomber sur nos genoux pour crier vers le Ciel : Tourne à part, o Soleil de Justice, le nuage épais de nos péchez, à ce que ces rayons mettent en feu nos glaces, & fay de nos puits secs des autels fumans en bonne odeur; refais en des Temples, remets y ton Arche, l'Urim & Thumim, & tire encore dehors sacrifices des nephtars & purifications. *O que bien heureux sont ceux qui habitent en ta maison, qui te louent incessamment, & qui faisant leur profit de leurs défauts, embrassent les petites colonnes du Temple nouveau, l'exercice de tes louanges qui leur estoit ennuyeux, prennent un appetit & une faim salutaire du pain des Anges, au lieu de leur damnable satieté, & logent une soif ardente en la place du mépris, ayant perdu de vue la maison de Dieu.*

Il n'y a plus parmi nous loi ni foi; & tant de lâchetés & perfidies, qui ont rendu Israël méprisé aux nations voisines, horrible à soi même, viennent de ce que la vérité, qui ne peut loger ailleurs que dans l'Eglise, a suivi son exil. Nous avons eu honte d'elle, elle de nous : nous lui avons dénié son logis accoutumé, elle a esté bien venue au Ciel : nous lui avons desrobé nos yeux, elle à nous sa lumière : nous avons fait un veau d'or & adoré les bestes, & leur joug nous est demeuré sur le col : nos Moyse ont eu les bras appesantis, quelques uns par les présents d'iniquité. Israël a fuy devant Ama-

lec, au lieu qu'autresfois quand ils ont levé les mains hautes, Israël a esté vainqueur.

Quand ferons nous irrités de nostre lascheté, pour la convertir en courage à Dieu ? Quand ferons-nous las d'avoir les pieds des vices & vicieux sur nos gorges, & faire hommage aux portes d'enfer ? Il faut dire de toutes nos affections, si nous voulons que ce soit avec efficace, *O que bien-heureux est l'homme, duquel l'amour & la crainte sont en toi, & ceux en l'esprit desquels sont tes chemins battus, & à qui tu donnes d'y cheminer de vertu en vertu, de force en force, de benediction en benediction.*

Pour reprendre ce bon vouloir, nous ne saurions si tost dire, *Il faut confesser à Dieu nostre mesfait,* qu'aussitost l'Eternel n'ait osté la peine de nos peschez : & voila le desespoir changé en esperance, l'ignorance en doctrine, & l'inconstance en fermeté ; & pourveu que nos desirs, quoique foibles, soyent purs, nous marcherons d'un pas asseuré chercher la sainte Sion, & les tabernacles du Vivant : & au lieu que nos iniquitez & infidelitez nous avoyent fait perdre de veüe le pinacle du Temple sacré, nous aurons le feu pour guide en nostre nuit, & l'estoile des Sages nous menera devant la face de Dieu.

Quelques historiens se sont delectez d'escrire que leurs Princes conquerans faisoient de leurs premieres victoires l'instrument des secondes. Nous dirons le mesme de ce que le Chrestien obtient au bon combat, où le premier degré de vaincre est contre soi mesme. C'est ce qui est marqué par ces termes : *Ils vont de bande en bande ou de force en force pour se presenter devant Dieu.* Ce sont les pas & les progres de la foi, qui est l'eschele de

Jacob, & laquelle ne confond point en la tribulation même, mais porte patience, la patience l'espérance, & l'espérance l'espérance. Ces premiers gages de la bonté de Dieu bien receus, bien possédés, amènent le reste à la perfection, qui est à salut, suivant ce qui est dit : *A celui qui a, il lui sera encores donné.* Par ce moyen ceux qui ont cheminé de grace en grace sont couronnez, comme nous avons dit, de benediction en benediction.

Que si ce chemin est plein d'espines, si la voye de salut est estroite, si la secheresse de *Baca* & le val des meuriers fait périr de soif les passans, cette soif fait le desir, & le desir le courage. Creusons y des puits, Dieu y fera sourdre les ruisseaux à lait & les fontaines des eaux vivantes, qui estanchent la soif pour jamais. A ce labeur plein d'espérance, le Ciel, se rendant partisan de nos desseins, se liguera pour eux, les arrosera, les emplira de ses pluyes, faveurs & benedictions : *Et tout pour avoir dit à Dieu, Tu es ma retraite, & avoir établi le souverain pour ton domicile ;* il respond favorablement en ces termes : *Puis qu'il m'aime affectueusement, je le colloquerai en une haute retraite, je serai avec lui en destresse, pour ce qu'il cognoist mon Nom.*

L'Esprit de Dieu nous fait present d'une merveilleuse consolation, en ce qu'il dit que passant la vallee de misere & les deserts du monde, les plus courageux caveront des puits qui seront emplis de la pluye du Ciel. Ceux qui travaillent aux puits & fontaines n'employent pas leurs peines pour eux seulement : tels ouvrages ne sont point à l'utilité d'un particulier, mais faits à l'usage des voisins & à la publique commodité.

O vous qui gemissez pour avoir travaillé aux affaires generales, y avoir despendu vos biens, vostre sang & vostre sueur; qui avez supporté pour les peuples les ingrattitudes, les blasmes, les soupçons, les mutineries, les revoltes; & enfin ce que souffre par eux quiconque se perd pour eux : Ou vous personnes particulieres, qui avez violemment travaillé pour les parents, domestiques ou amis ; qui mesmes avez pensé relever les premieres ingrattitudes par les bienfaits plusieurs fois reïterez, pareils à ceux qui n'ont pas laissé de creuser les puits, quand la terre ingrate n'y envoie point d'eau ; qui avez par perseverance essayé de vaincre les cœurs endurcis, & continué vos travaux dans les arenes seiches & sans humeur, voicy le portraict de vos peines & de vos succez. Le Ciel, qui n'est jamais ingrat, repare les fautes de la terre, & au manquement des sources terrestres, ouvre les siennes à payer la peine du bien esperant. Vous avez soupiré vers lui, & si vous eussiez trouvé en terre gratitude, foy, justice & charité, ne l'eussiez pas cherché là haut. Dieu, en qui seul ces choses se trouvent, vous fait avoir recours à la gratitude, faisant degouter à propos dans vos puits les thresors de sa pluye, & des salaires qui excedent vos esperances & le merite de vos labeurs.

On diroit que de caver des puits dans cette vallee de miseres, c'est trop de marque de s'y vouloir habituer, & que Dieu n'eut pas agreable la logette que Jonas marchant à son expedition dressa auprès de Ninive : mais les puits & la recherche de l'eau, comme chose necessaire, sera benite par les roses d'en haut, au lieu que les voluptez, ombres, frescheurs & delices que nous cerchons en nous amusant, au lieu de marcher à nostre vocation, nous

sont offrez de la main du Pere; qui envoye & fuscite nos envieux comme vilains & infames vers, pour piquer le kikajon, & faire mourir les verdures delicieuses, par là nous offer des mains & de la frequentation des meschants, ses ennemis, & nous chasser droit au tabernacle de Sion. Observons donc cette regle, de n'affecter que le but de vocation superne, baissant la main de Dieu qui arrache des nostres les voluptez, donne amplement le necessaire, & ne veut estre invoqué que pour le pain quotidien.

Preste donc, o Eternel, à nos requestes tes oreilles favorables; regarde la face de ces oints. C'est nous que tu as choisis & sanctifies; tu nous as separé pour ton peuple acquis, ta sacrificature royale, ton heritage bien-aimé. Pour nous faire tiens, tu nous as rachetez, & payé nostre rançon de si haut prix, qu'elle a cousté le sang du Fils de ta dilection. Conserve & garantis ton heritage contre les embusches du meschant, qui a couché son trait sur la corde; defends-nous de la main d'opresse & des traits enflammez de Satan.

Ton Esprit nous apprenne d'estimer plus les cachettes seures de ton Temple qu'estre haut montez es tabernacles d'iniquité, puis qu'un jour chez toi est plus precieux que mille au palais des Grands, desquels les grades plus eslevez ne sont que pieges & fientes à qui les cognoist bien, n'approchent ni en heur ni en honneur la qualité des fideles portiers en la maison du Roi des Rois, n'y ayant point de comparaison entre les clefs dorees des cabinets de vanité & celles du Royaume des Cieux.

Là dessus nous avons à mediter que tous les plus violents souhaits & desirs tendent à deux fins

bien differentes, qui ont contraires effets : asçavoir, à la splendeur & à la seurté tout ensemble. L'une veut l'eslevation, & l'autre la bassesse : l'une tend à estre veuë par dessus les autres, l'autre à estre cachee, mesme derriere soi. La premiere condition est exposee au peril des envies, l'autre à la honte & au mespris; la premiere craint les precipices, l'autre d'estre foulee aux pieds; l'une de s'estourdir en son eslevation, l'autre de pourrir en la fange & l'obscurité; & toutesfois tout homme de dessein veut de choses tant heterogenees faire un très difficile accord.

Car ainsi qu'il advient aux maladies implicites, ceux qui se veulent guerir de l'envie & du mespris ensemble, n'employent aucun medicament salutaire à l'un de ces deux extremes, qui à l'autre ne soit poison; pour ce que le paroistre appelle à soi la veuë & l'envie, & la seurté fuit tous les deux.

Les Princes puissans ne peuvent garantir ceux qu'ils perchent en haut lieu, comme plusieurs tragiques exemples nous ont fait voir en nos jours. Mesmes il advient que les colliers d'ordre, qu'ils donnent à leurs conseillers, se changent en licols d'*Achitophel*, & que en bastissant à leurs mignons des throsnes eslevez, ils leur eslevent un très haut gibet d'*Aman* : ou de plus, que les potences plantees par eux à la deffense de leur gloire, sont empuanties de leurs membres deschirez. D'autre costé, ceux qui appetent & cherchent l'obscurité, faisans sagesse de pusillanimité, prudents du siecle, inutiles à tous, font quelquefois ce mal, que le *talent* du Seigneur par eux est *foui en terre*, & leur lumiere cachee sous le muy. Dieu est seul qui tout ensemble nous couvre & couve sous ses ailes, nous gardant aussi precieusement qu'on fait de son œil la prunelle,

& qui en même temps & sur mêmes sujets met en avant notre justice comme l'aube, & puis notre preud'homme comme le midi. C'est lui qui a relevé le chetif de la poudre, & le souffreteux de la fiente & le fait seoir avec les Principaux, & qui est notable, avec les Principaux de son peuple.

Aussi disons-nous avec David, *Il me cachera en sa logette au mauvais tems; il me tiendra caché en la cachette de son tabernacle : & quand & quand est adjoucté, Il me hauffera dessus un rocher, ma teste s'elevera par dessus mes ennemis.*

Le même qui avoit caché *Moyse* dans le coffret de joncs quand il fut exposé, descouvrit sa beauté à la fille de Pharaon, pour lui communiquer après ses rayons & sa clarté, jusques à telle splendeur qu'elle fut insupportable aux yeux des Israélites. C'est lui qui en nostre nuit nous guide avec un flambeau, & au plus grand midi nous couvre & conduit par la mer; c'est lui qui a protégé son peuple dans les abysses des eaux, de là dans les deserts, où, après avoir esté halé & basanné, il l'a fait luire

... Comme feroit
L'aile d'un pigeon qui feroit
De fin argent brunie,
Dont le pennage estincelant
Fait sembler l'aile en l'air volant
Du plus fin or jaunie :

Faisant de ce peuple tout sauvage des triomphants, qui firent leur glorieuse entree dans les conquestes de Canaan. Le même qui avoit caché *David* entre les brebis, le fit triompher glorieux à la teste de son armee, quand il fut temps; & pour un temps l'ayant deprimé en la caverne d'Odollan,

le combla de splendeur sur le throsne d'Israël.

Me soit permis de choisir entre tous les exemples de nostre siecle celui de la Roine *Elisabeth*, de laquelle on a écrit :

*La main qui te ravit de la geole en ta sale,
Qui changea la sellette en la chaire royale,
Et le sueil de la mort en un degré si haut,
Qui fit un tribunal d'un celeste eschaffaut :
L'œil qui vid les desirs aspirans à la flamme,
Quand tu gardas ton ame en voulant perdre l'ame,
Cet œil vid les dangers, sa main porta le faix,
Te fit heureuse en guerre & ferme dans la paix.*

Dirons-nous que mesme en la personne de son bien aimé *Fils*, il a usé comme il lui a pleu des tenebres, de la creche, de la fuite en Egypte, du mespris des siens, & enfin de l'obscurité du tombeau, pour en ce temps l'eslever en sa splendide Transfiguration, & puis a fait son entree en Jerusalem, & pour couronner le tout, l'a plongé au profond des Enfers pour l'eslever pardeffus tous les Cieux.

Or, afin que sa chere espouse portast ses livrees, comme l'espouse a eu ses tems d'humiliation, elle aussi du temps d'*Elie* a este cachee en telle obscurité, que le Voyant du Seigneur ne la voyoit pas, reduite à se couvrir mesme des siens. Vous voyez comme elle a sa fuite au desert; de ce desert Dieu l'a retirée derriere les grandes eaux, pour lui donner en son temps, sous le haut dais du Ciel, le soleil pour couronne & la lune pour marchepied.

Il n'y a que la divinité qui se maintienne exempte des vicissitudes & decadences, tescmoin les cheutes, fautes & imperfections de tous ceux où les graces de Dieu ont abondé, depuis le parfait Adam à passer

par Noë, les Patriarches, Moyse, David bien aimé, Salomon le sage, les Prophetes, Apostres, & grands serviteurs de Dieu. Il a falu que ces excellents visages ayent esté marquez de quelques poreaux, & l'Eglise est demeuree obligee à sembler son chef aux divers temps de gloire & d'aneantissement, & en ces tems calamiteux la gloire de l'Eternel paroist obscurcie, comme le peut estre le soleil, & la bien aimée du Seigneur souffre comme la lune, non à l'égard de ces corps precieux, mais du nostre, eclipse & defection.

Telle estant la condition du chef, de l'espouse, & de ses enfans plus favoris, qui sera celui des membres de l'Eglise à qui telles marques seront en horreur, puisque mesmement toutes ces vicissitudes tournent en triomphe aux esleus, & qu'après toutes les extremités que nous considerons, la dernière nous passe aux extremes felicitez; la cachette la plus noire, la fosse la plus profonde, & la plus infime de nos conditions est le sepulchre; la cheute dans la fosse est le bond de la plus haute elevation; les tenebres les plus obscures de toutes, qui nous donnent la dernière nuit, sont celles qui sont vaincues par l'aube de l'Esperance, & desquelles nous sortons pour posseder le lustre de la plus vive splendeur, qui est la gloire des Cieux.

D'où viennent ces effects si contraires & si excellents, hors la pensée & le pouvoir de l'homme, qui ne peut produire, ni suffisamment coignoistre la conciliation de telles extremités? c'est de Dieu; & comment? pour ce que *Nostre Seigneur Dieu très doux est soleil & bouclier pour nous*, qui seul peut donner gloire & grace, n'espargnant aucun bien fait à ceux qui cheminent en integrité. C'est le tresseur bou-

clier, & la gloire esprouvée qui nous retire quand il faut, & puis en temps opportun nous fait aller haut la teste levée; comme aussi les boucliers des anciens qui servoyent à les couvrir des coups, servoyent aussi à créer les Empereurs, en les enlevant sur des boucliers à la veüe des peuples en marque d'élection.

Il est tout ensemble nostre lumière, nostre victoire, & quant & quant nostre seurté; ses mesmes rayons qui donnent la splendeur, portent aussi la protection, car ils aveuglent les Sodomites pour sauver *Lor* : & comme les anciens guerriers faisoient luire leur pavois & boucliers, ce bouclier de grace est rayonneux, puissant de parer aux coups, & d'esblouyr les yeux des ennemis. *Qui le regardera, s'en trouvera tout esclairé*; l'avez vous contemplé, vous estes illuminé, & vos faces ne seront point confuses : oüy les audacieuses veües des orgueilleux, qui des mesmes rayons desquels les aiglons enfans du Ciel seront illuminez, eux ne recevront que tenebres par esblouyssement.

La seurté est pour celui qui *reside en la cachette* & sous le bouclier du Souverain; qui se loge à l'ombre du Tout Puissant, il le couvrira de ses plumes, il aura retraite sous ses ailes, sa verité sera sa rondelle & targe, & enfin il dit : *Je seray avec luy quand il sera en destresse, je l'en tirerai, & le glorifierai.*

Or la marque ordinaire de cette heureuse mutation de l'ombre au grand soleil, & des cachots aux triomphes, est le tesmoignage que la main de Dieu fait de nous comme la mere des enfans, qui en les soustenant par les landons les laisse tomber du nez à deux doigts de terre, pour les relever debout. C'est quand au plus noir des obscurités, nous nous

sentons éclairés de l'Esprit de lumière, quand du profond de nos ennuis le cœur s'élève aux Cieux, pour dire là dedans : A toi je soupire, à toi je tends les mains, o Sire. C'est pourquoi l'Esprit despeint les deux propriétés de ce *Soleil* & de ce *bouclier*, sous gloire & grace ; *gloire* au Soleil qui produit nos prend'homies en plein midi, *grace* au bouclier qui nous couvre des ennemis, & nos pèschez de la face de l'Eternel.

Mais voulez-vous voir dans le profond du peril mortel un portrait notable de ce que peut ce grand *Soleil de Justice*, & ce bouclier qui ne tombe pas, comme les anciles du temps passé, pour une fabuleuse superstition, mais pour un vrai secours ; voulez-vous voir la splendeur celeste bien mariee avec la feurté ; voyez flamboyer cette grande fournaise ardente de Nebucadnetzar, & le grand Ange du Ciel, qui la vient rendre plus splendide qu'elle n'estoit, y porte le bouclier d'en haut, la rend seure aux condamnés, & pernicieuse à leurs bourreaux : il vient rendre couronnés & couverts, honorés & asseurés les trois freres qu'il fait de sa compagnie, & honteux & tremblants les ennemis de la verité. Discourez, philosophes vains, comme il vous plaira sur le souverain Bien ; prophanes mondains logés dans les voluptez, aux honneurs & aux richesses, nous avons trouvé à quoi attacher nos desirs : c'est au pavois de l'Eternel, où nous trouvons la cachette sans honte & l'élévation sans peril.

C'est de là, o Tout Puissant, d'où la splendeur de ton conseil de feu m'a visité en mes prisons tenebreuses ; c'est de là qu'a coulé le baufme celeste dans mes playes. C'est de ton saint mont, que j'ay oui la sentence de ma gloire & de ma grace, quand les

meschans ont prononcé celle d'opprobre & de mort : c'est là où je vai ployer mes voiles usees de tempestes, je ne voi point ailleurs de port ni d'asyle pour mon exil. Dieu seul est ma *forteresse*, ma *maison bien munie qui me gardera de destresse*, m'environnera de *chants de triomphe* : mon ame se tiendra coye envers lui, sous cette haute retraite je ne serai point esbranlé : là où est ma *delivrance*, ma *gloire*, le *rocher de ma force*, & *corne de ma sauveté*. Ce sont les termes du Prophete, & pour finir comme lui au Pseaume present,

*Bref Dieu trèsfort, heureux je croi
L'homme qui s'appuye sur toi.*





OCCASION ET ARGUMENT.

DE LA MEDITATION
FAICTE SUR LE PSEAUME 73.



QUELQUES Seigneurs de Gascogne, après de grands services faits au Roy Henri IV, se voyans appauvris & privés des honneurs qu'ils estimoyent (non à tort avoir esté merités par les vertus; entre ceux-là le Viscomte de Gourdon, que l'histoire nous fait cognoistre, ayant pris un regret, qui lui dura jusques à la mort, de ne pouvoir estre honoré d'un collier, nostre autheur fit present à ses amis de cette piece, qu'il estima propre à leur consolation.

PSEAUME D'ASAPH.

1. Quoi que ce soit, Dieu est bon à Israël, asçavoir à ceux qui sont nets de cœur.
2. Or quant à moi, mes pieds m'ont presque failli, & ne s'en a comme rien falu que mes pas n'ayent glissé.
3. Car j'ai porté envie aux insensez, voyant la prosperité des meschans.

4. D'autant qu'il n'y a point d'estreintes en la mort d'iceux : ains leur force est en son entier.

5. Ils n'ahannent point comme les autres hommes, & ne sont point battus avec les autres hommes.

6. Pour cette cause, orgueil les environne comme un carquan, & accoustrement de violence les couvre.

7. Les yeux leur sortent dehors de force de graisse : ils surpassent les desseins de leur cœur.

8. Ils sont pernicieux, & parlent malicieusement d'opprimer, & parlent comme haut montez.

9. Ils mettent leur bouche aux Cieux, & leur langue trotte par terre.

10. Et pourtant son peuple en revient là, quand on leur fait succer l'eau à plein verre.

11. Et disent, comment le Dieu fort auroit-il cognoissance, & y auroit-il cognoissance au Souverain ?

12. Voila, ceux-ci sont meschans, & estans à leur aise en ce monde, ils acquierent de plus en plus des richesses.

13. Quoi que ce soit, c'est en vain que j'ai nettoiyé mon cœur, & que j'ay lavé mes mains en innocence.

14. Car j'ai esté battu journellement, & mon chastiment revenoit tous les matins.

15. Mais, quand j'ay dit, j'en parlerai ainsi, voila, j'ai esté desloyal à la generation de tes enfans.

16. Toutesfois j'ai tasché à cognoistre cela, mais il m'a semblé fort fascheux.

17. Jusques à ce que je sois entré aux sanctuaires du Dieu fort, & que j'aye confideré la fin de telles gens.

18. Quoi que ce soit, tu les as mis en lieux glissans, tu les fais tomber en precipices.

19. Comment ont-ils esté destruits ainsi en un moment, sont-ils defaillis, ont ils esté consumés d'espouvantements ?

20. Ils sont comme un songe quand on s'est réveillé. Seigneur, tu mettras en mépris leur ressemblance quand tu te réveilleras.

21. Or, quand mon cœur s'en aigrissoit, & que je me tourmentoie en mes reins;

22. Lors j'étois abruti, & n'avois aucune connoissance : j'étois une grosse beste en ton endroit.

23. Je serai donc toujours avec toi; tu m'as pris par la main droite.

24. Tu me conduiras par ton conseil, & puis me recevras en gloire.

25. Quel autre ai-je au Ciel? Or n'ai-je pris plaisir en la terre en rien autre qu'en toi.

26. Ma chair & mon cœur estoient défaillis, mais Dieu est le rocher de mon cœur, & mon partage à toujours.

27. Car voila, ceux qui s'esloignent de toi periront: tu retrancheras tous ceux qui se desbauchent de toi.

28. Mais quant à moi, d'approcher de Dieu c'est mon bien : j'ai assis ma retraite sur le Seigneur Eternel, afin que je raconte tous tes ouvrages.

MEDITATION

SUR LE PSEAUME 73.

Si est-ce que Dieu est, &c.



QUAND nous mesurons à l'œil de la prudence humaine l'estat des enfans de Dieu, & à l'opposite celui de ses ennemis, ne voyans rien dans les consternations & miseres de l'Eglise de quoi esperer; & de l'autre

coûté rien à craindre dans les triomphes & prospéritez, l'ire de Dieu paroissant comme attachée sur les bons, & sur les autres l'apparente faveur du Ciel, il faut un grand soubstien & secours de l'esprit de Dieu pour pouvoir dire de la pensée, comme de la bouche, *Quoi que ce soit, Dieu est bon à Israël, à ceux qui sont nets de cœur.* C'est là où il faut dire en soi-même, & à bon escient, *Je prendrai garde à mes voyes, que je ne peche par ma langue, & garderai ma bouche avec une muselière, tant que le meschant sera devant moi. J'ai esté muet sans dire mot, je me suis teu du bien; mais ma douleur s'est rengregee; mon cœur s'est eschauffé dedans moi, & le feu s'est embrasé en ma meditation dont j'ai parlé de ma langue.* Adjoûstons : *Eternel, mets garde à ma bouche, garde le guichet de mes levres, de peur qu'elles prononcent en l'amertume d'esprit : car quant à moi mes pieds m'ont presque failli, & s'en faut peu que leurs pas n'ayent glissé :* Jusques à demander à Dieu, *Eternel donne moi à cognoistre ma fin, & quelle est la mesure de mes jours; que je sache de combien petite duree je suis,* comme pour me resjouyr de voir le temps de ma vie à la mesure de quatre doigts. Le cœur humain est comme forcé de porter envie aux infensez, voyant la prosperité des meschants, jusques à vouloir argumenter sur la justice de Dieu, tant il est difficile de dire, comme il faut dire & sans contraste de la chair, *Ta volonté soit faite.* C'est pourquoi la sagesse eternelle a colloqué cette clause après, *Ton regne advienne.* Car après avoir demandé l'advenement du regne de Dieu, où il semble que nous comprenions son jugement sur les meschants, (non seulement en la grande journée du Seigneur, mais

encore celui qu'il exerce tous les jours) nous sommes instruits d'en laisser le temps & les circonstances en la main du Tout Puissant, qui en ayant réservé la cognoissance à lui seul, s'en est aussi gardé la disposition.

Ce qui rend la mort desirable aux affligez, est, *qu'il n'y a point d'estreintes en celle des meschans, & leur force demeure en son entier, c'est-à-dire, n'estant point cette mort desirée, à cause des langueurs, au lieu que nous lisons dans le miroir de la patience ces langages, le sepulchre s'en va estre ma maison; j'ai dressé mon lit és tenebres. J'ai crié à la fosse, tu es mon pere, & aux vers, vous estes ma mere & ma seur : & où est-ce que sera mon attente? voire qui est-ce qui verra mes attentes? elles descendront en bas avec les barrières du sepulchre : Si nous y sommes ensemble, le repos sera sur la poussiere.*

Au contraire voici ce que dit le Prophete des meschans ; *qu'ils n'ahannent point avec les autres hommes, & ne sont point battus avec les autres.* Mais encor n'est-il point estrange que Dieu supporte la prosperité des ennemis, comme l'orgueil qui vient de prosperité, & les blasphemes qui viennent de l'orgueil : *car il les environne d'un carquan, & accoustrement de violence les couvre.* Vous diriez que par cet accoustrement l'Esprit de Dieu veut designer les carquans que plusieurs ont obtenus à la persecution de l'Eglise, la plus part sans merites militaires, mais les ayant receus pour couronnes de *leur graisse* & de leur orgueil ; carquans que les Payens ont donné à ceux qui ont mis les villes en villages, à ceux qui avoyent sauvé les citoyens, maintenant ottroyez à leurs destructeurs : merités par ceux qui ont sauvé l'honneur du pays, possedés

par ceux qui l'ont deshonoré; deus aux sauveurs des peuples, & ottroyez à ceux par qui les uns & les autres ont esté ruinés.

C'est cet accoustrement de violence qui fait dire aux fols malins, *Il n'y a point de Dieu* : ou bien, *Nous avons le dessus par nos langues* : &, *Qui est Seigneur sur nous* ? Et le Seigneur souffrant ces choses, permet qu'ils prosperent, *mesme que les yeux leur sortent dehors à force de graisse, & qu'ils surpassent les desseins de leur cœur*. Voila un beau portraict de ce que nous voyons tous les jours, que les plus marauds, les plus ignorants, stupides, & dormans sur le chevet de leur felicité sont portés aux Estats, qu'ils n'ont peu desirer sans cognoissance, poursuivre ni esperer sans desir. Cela nous est despeint en quelque discours tragique par l'insolence assise au tribunal des Rois, de laquelle il est dit :

*Sans desir, sans espoir a volé dans ce train,
De la plus vile bouë au throne souverain,
Qui mesme en s'y voyant, encore ne s'y peut croire,
L'insolence camuse & honteuse de gloire.*

Et quand ces poux armés ont pris haleine, & se sont asseurés en l'effroi de leur eslevation, *ils sont pernicioeux & pensent malicieusement d'opprimer, parlans comme hauts montés*. Ouy certes, & prennent envie d'accabler ce qu'ils voyent au dessous : sur lesquels aussi ils se laissent cheoir souvent, les cuidans briser par leur precipice; ou bien ils employent leurs dents, comme viperes geles, à piquer de mort le sein qui les a logés, si tost qu'ils ont pris force de la premiere chaleur. Mesme ayant mis une fois en oubli la bassesse de leur naissance, celle de leur nourriture & de leur education, ils pensent estre

nais à la hauteur où ils se trouvent, se font enfans de Jupiter, & lors ils mettent leurs bouches aux Cieux & leur langue par toute la terre, qu'elle bat & court pour disposer de tout; ils ne cognoissent plus ni parents ni amis, mal heureux l'innocent devant de tels juges, & le souffreteux aux pieds de ces insolens.

Voilà le breuvage amer que Dieu presente. *Et pourtant son peuple en revient là, quand on leur fait sâcer cette liqueur à plein verre.* Les humains enivrés de si fumeuse & amere poison, abreuvés de vinaigre, & faisans de fiente leurs repas rassasiés de fiel, veulent entrer en conte avec Dieu, & dire avec Job, *A la mienne volonté que je sçeuſſe où est l'Eternel, où je le treuverois; j'entrerois jusques à son ſeſge; là deduirois je mon droit par ordre devant lui & remplirois ma bouche d'arguments : & ailleurs : T'eſt il bien ſeant que tu me faces tort, que tu deſdaignes le labour de tes mains?* C'est cette amertume qui produit tant de hardieſſe en ſes ſerviteurs & que Dieu a pardonné en ſa juſtice; mais il ne pardonnera point à l'inique triomphant, qui dit en ſon insolence, *Comment le Dieu Fort auroit-il cognoiſſance de ce que nous faisons?* Où prendroit-il cette cognoiſſance? comme ne pouvant comprendre que de ſi loin, que de ſi haut, Dieu puiſſe juger & meſſer ſon autorité dans les hommes de terre. *L'Eternel ne le verra point, le Dieu de Jacob n'en entendra rien.*

Mais Dieu aura pitié des affligés pour ſon Nom, il excuſera chacun fidele diſant avec angoiſſe, *Voilà, ceux-ci ſont meſchans, à leur aïſe en ce monde, ils acquierent de plus en plus des richèſſes, maintenus & augmentés tous les jours par leur Dieu Mammon auquel ils ſervent & ſacrifient; il exauce*

leur priere, & leur fait jouyr de leurs vœux, & ceux qui servent le Souverain ont suivi sa loi pour neant.

Ils passent outre s'escrians, *quoi que ce soit, c'est en vain que j'ai nettoyé mon cœur & que j'ai lavé mes mains en innocence, & puis emplissent leurs bouches, & prennent ces paroles au tableau de la patience, Dieu n'a-t-il pas veu mon train? n'a-t-il pas compté toutes mes desmarches? si j'ai cheminé en fausseté & si mon pied s'est hasté à tromper, qu'on me pese en des balances justes, & Dieu cognoistra mon integrité, si mon cœur a suivi mes yeux, si j'ai fait defaillir les yeux à la vefve, si l'orphelin n'a point mangé avec moi, si j'ai veu un homme perir à faute d'estre vestu, si les reins ne m'ont point benit, & s'il n'a point esté eschauffé de la laine de mes aigneaux, si ma main a baisé ma bouche, si l'estranger a passé la nuit dehors? & après plusieurs sortes de telles protestations, avec une punition juste qui est demeuree attachee, l'affligé ose dire : A la mienne volonté que j'eusse qui m'ouyst : voila mon but, que le Tout Puissant me responde, je lui raconteroi mes pas, je m'approcheroi de luy comme d'un Prince; & toutes les paroles qui tendent à provoquer Dieu en jugement. Que me sert (disent ces esprits alterés) d'avoir gardé le sentier de la Loi, que me sert l'amour & la crainte de mon Dieu, & de n'avoir eu recours qu'à lui; si ceux qui sacrifient aux faux Dieux sont exaucés & ceux qui s'attendent au Tout Puissant perissent en leur esperance, repoussez & non entendus?*

Où est donc, disent-ils, la justice du Ciel, *car j'ai esté battu journellement, & mon chastiment renouvelle tous les matins. Mes larmes m'ont esté au lieu de pain jour & nuit; un abysme appelle l'autre abysme*

Et flots ont passé sur moi. Enfin il a falu esclatter plus avant : car Satan, qui ne perd aucune occasion de nuire, nous dicte de plus furieuses leçons, & apprend ces textes à l'affligé : Perisse le jour auquel je nasquis, & la nuit en laquelle fut dit, Un masle est né; ce jour là ne soit que tenebres, que Dieu ne le recherche point d'en haut & que la lumiere ne l'esclaire point. Tenebres & ombre de mort le rendent polla, nues demeurent sur lui; qu'il soit rendu terrible comme le jour de ceux à qui la vie est amere. Obscurité saisisse cette nuit là, qu'elle ne s'esjouisse point d'estre entre les jours de l'an, & qu'elle ne viene point en conte parmi les mois. Voila, que cette nuit là soit solitaire, qu'on ne s'esgaye point en elle, que ceux-là qui font estat de maudire les jours, la maudissent, s'apprestans à remettre sus leur dueil. Les estoiles de son serain soyent obscurcies, qu'elle attende la lumiere, mais qu'il n'y en ait point, & qu'elle ne voye point les rayons de l'aube du jour, de ce qu'elle n'a pas clos les portes du ventre qui m'a porté, & n'a point caché le tourment arriere de mes yeux. Que ne suis-je mort dès la matrice? Que ne suis-je expiré si tost que je suis sorti du ventre de ma mere? Pourquoi m'ont prevenu les genoux, pourquoi aussi les mamelles, afin que je les sucçasse? car maintenant je seroye gisant, & me reposeroye, je dormiroye, & dès lors y eust eu repos pour moi.

A tel excez de douleur, il est bien besoin que l'esprit conservateur s'oppose en destruisant, & dicte aux esleus nouvelles pensees, & un chant de repentance, avec une palinodie qui prenne le contre-ongle du passé comme : Ouy, je porte des peines insupportables; mais quand j'ai parlé ainsi & ainsi, voila, j'ai esté desloyal à la generation de tes enfans, o Dieu,

j'ai esté enfant bastard de la promesse, j'ai degeneré à cette race legitime & sainte, qui reçoit les verges de mesme main & doucement comme le pain, & baise cette main affligeante en tesmoignage d'amour. Cette bonne pensee a esté combattue par la chair, le sang & le sens humain ; *toutes fois j'ai rasché à cognoistre cela, mais il m'a semblé fort fascheux* ; si bien que n'y ayant rien de la prudence humaine, pour accorder ce different, j'ai invoqué la sagesse eternelle au secours de mes perplexités, & à mon aide au bon combat, *jusques à ce que je sois entré au sanctuaire du Dieu Fort, où j'ai consideré la fin de telles gens*. C'est cette fin qui porte jugement, decide le procès, montre seurement où est l'heur, où le malheur, où le faux, où le veritable, car les abominables & condamnés, ausquels je porte envie, n'ont sur le front que l'apparence du bien, & en effect la ruine attachee à leurs dos ; & cette hauteffe où ils sont eslevés est la mesure de leur saut.

Quoi que ce soit, tu les as mis en lieux glissans, tu les fais tomber aux bas lieux : leurs chemins sont luisants, mais c'est de glaces & de verglas : ils commenceront à couler dans la pente, & de la pente au precipice, & de lui en l'eternelle mort.

En ces saisons de desolation l'Ange consolateur meine les esleus frapper à la porte du Sanctuaire, à ce grand cabinet des secrets de l'Eternité. Adam voulant s'acquérir la science de bien & de mal, pour se faire pareil à Dieu, trouva un Cherubin, officier du Paradis terrestre, qui le mit dehors honteusement, & puis en defendit l'entree avec un coutelas flamboyant, chastiant les outreuidez en leurs desirs hautains, & les curieux de ce qui ne leur appartient pas ; mais les cœurs humiliés sont reçus doucement

à la recognoissance de leur salut, quand ils cherchent l'instruction ou consolation du Conseiller fidele, quand ils demandent les *paroles de vie*, & comme à Saint Jean, qui estoit l'Ange envoyé de Dieu : Maître, que ferons-nous ?

Les enfans de Dieu, estants à l'huy du Saint des Saints, voyent arriver une femme, bien que claire brune de son Soleil qui la regarde de tous costés, d'une parfaite beauté, qui avoit ses vestemens déchirés, ses cheveux brunis, couverts d'un sac & parfumés de cendre; ses deux yeux noyoyent son visage de larmes, toute en sang & en feu de douleurs : quelque desolee qu'elle fust, & tormentee en son courage, elle n'avoit rien diminué de sa majestueuse gravité, le respect de laquelle empesche la troupe de passer le seuil; & elle seule l'ayant franchi prononça la harangue qui s'ensuit, de laquelle elle fit les virgules de souspirs, & les points de sanglots redoublés :

Est-ce le douaire d'un mariage si haut ? Sont-ce les habits si richement brodés, desquels je devois estre si precieusement atournée ? Où est cett' union prospere, pour laquelle je devoye laisser de si bon cœur pere & mère ? Où est l'or d'Ophir, & les riches presens de Tyr ? Où sont ces beaux & nobles enfans qui devoyent estre Rois triomphans sur la terre ?

Mon ame a tout son saoul de maux, & ma vie est parvenue au tombeau; je suis sequestree parmi les morts comme les navrés gisans au sepulchre, & desquels il ne te souvient plus, ains qui sont retranchés de ta main : tu m'as mise en une fosse des plus basses, és lieux plus tenebreux & profonds. *Les nations sont entrees en ton heritage, ont pollu*

le temple de ta Sainteté. Ils ont donné les corps morts de tes serviteurs pour viande aux oyseaux des Cieux, la chair de tes bien aimés aux bestes de la terre. Ils ont espendu leur sang comme eau, & n'y avoit personne qui les ensevelist. Tu as rejeté l'alliance de ton Israël, rompu toutes ses cloisons; tu as mis ses forteresses en ruine; tu as surhaussé la dextre de ses adversaires, & resjouy tous ses ennemis: tu as rebouché la pointe de son espee, & ne l'a point redressée en la bataille: tu as livré en captivité sa force, & son peuple à la merci de la sanglante espee: le feu a consumé leurs gens d'eslite; leurs vierges n'ont point eu de dot de mariage; les Sacrificateurs sont tombés par l'espee; les vefves n'ont pas eu congé de pleurer: celles qui allaitoyent ont esté esventrées par les couteaux, estenduës le long des chemins, & les petits enfans ont esté veus sucer les mamelles mortes & avaler du sang. Tu as deployé sur moi les flots de ta tempeste, & les mesmes rigueurs qui ont mis ton serviteur Job sur le penchant du desespoir. Car comme tu as abandonné aux mains de Satan la famille fidele, tu as mis la mienne au mesme point. Premièrement, tu as donné tous les biens de mes enfans en pillage aux enfans de Seba & de Caldee, tu as permis aux vents de raser mon habitation, & convertir en desert l'habitable de la gloire de ton nom, & suis ensevelie dans ses ruines avec mes vrais enfans, assemblés pour te louer & s'esjouyr en toi.

Et quand Satan n'a pas esté content de ces licences, tu as abandonné entre ses mains la chair precieuse de ton espouse, & la chaste peau intacte à tous autres, & sacrée à toi seul. Il m'a frappée de l'ulcere mauvais depuis la teste jusqu'aux pieds. Ce

qui representoit mon chef a esté troublé par l'esprit d'estourdissement : mon Conseil a failli, mes Levites corrompus, & ceux par lesquels j'interroguois la bouche du Seigneur devenus frenetiques, mes Balaams se sont accueillis à maudire Israël; le mal est venu du Prophete, & mes autels ont porté le sacrifice des Baalims.

Tu as fait fondre mon cœur, quand les Princes qui representoyent cette place ont baisé la pantoufle de l'Ante-Christ, & sur les pieds impurs lesché le pur sang de leurs freres, & puis en sont devenus les bourreaux. Mes enfans, qui estoient en mes bras, ont esté affoiblis : & ceux qui les devoient tenir hauts pour la gloire d'Israël les ont fait choir en bas en la faveur d'Amalec, ou bien ont tourné la poignée de leur espee vers leurs ennemis, & la pointe à leur estomac. Les enfans d'Ephraïm armés, d'entre les archers, ont tourné le dos au jour de la bataille.

Les parties basses affoiblies par ce qui estoit dessus elles, & comme frappees de catarrhes mortels, ont refusé de me porter, & m'ont laissé choir sur l'opprobre du fumier. Ma peau entiere est devenuë insensible, la tendre humeur de la charité est asséchée, toute chaleur de zele esteinte dedans moi. Ce qui a causé tant de rognés qui tombent de ma peau, se donnent à l'apostasie en quittant mon corps affligé, & ce qui angoisse mon ame après les douleurs du corps, c'est que je suis environnée de froids & fols amis. Ce qui dort dans mon sein me tormente; les plus privés de moi sont vis à vis de ma playe sans la sentir : l'ami de ma table leve son talon contre moi; ceux qui devoient estre compagnons de mon affliction en sont les juges, & par une prudence maudite deschirent ma droiture, levent au nez

mon esperance, & par leur sagesse mondaine rendent criminelle mon equité.

Jusques à quand m'oublieras-tu continuellement? Jusques à quand cacheras-tu ta face de moi? Jusques à quand consulterai-je mon cœur de jour? Jusques à quand s'eslevera mon ennemi contre moi? Eternel mon Dieu, regarde, exauce moi, illumine mes yeux, de peur que je ne dorme le somme de la mort, de peur que mon ennemi ne die, J'en ay eu le dessus, & que mes adversaires ne s'esgayent si je venois à tomber.

Jusques à quand, o Dieu, souffriras-tu que tes adversaires te blasment? Ton ennemi despitera-il ton nom à jamais impunement? Pourquoi retiens-tu ta main en ton sein? Aye souvenance que l'ennemi a diffamé l'Eternel, & qu'un peuple insensé a desfié ta puissance. Ne livre point ton humble tourterelle aux ongles de ces vautours, & en fin n'oublie point la crierie de tes adversaires : car le bruit de ceux qui s'eslevent contre toi monte continuellement.

A ces mots les ailes des Cherubins qui couvrent le Propitiatoire commencerent à s'eslever; de là sortit une nuee de parfums & baumes excellents qui encensa & remplit le lieu, si bien que nous perdismes la Fille du Ciel pour un temps; nous ouysmes une harmonie angelique qui nous ravit en extase jusques à ce que l'air esclairci, & nos esprits estans serenés, nous vismes ressortir la triomphante avec un visage aussi gay que desolé auparavant, recouverte de vestemens neufs & candides, une couronne d'estoiles sur son chef, & en sa main un livre scellé de plusieurs seaux : elle prit par la main les plus proches d'elle, & parla ainsi à tous :

O combien est grand à merveilles le bien que Dieu a préparé à ceux qui l'ont reveré. C'est la

grandeur, la splendeur & la duree de ses graces
 ernelles, qui doivent rendre toutes douleurs de
 corps & d'esprit douces, & doux le sueil de la mort;
 toutes tristesses deviennent joyes, les abaissemens
 & elevations, à la comparaison de l'un & de l'autre;
 l'ombre du sepulchre est l'entree d'une indicible
 clarté, la terre n'est qu'un point à qui peut com-
 prendre l'estenduë du firmament : ainsi il n'y a rien
 au monde qui se puisse justement appeler malheur,
 qui soit à craindre, à plaindre & qu'on doive
 abhorrer, à qui peut avoir les sentimens des feli-
 cités à venir, que ce qui peut nous priver d'elles ou
 nous en esloigner. Au contraire, les prosperités qu'on
 envie aux meschans sont les entrees de leur desastre,
 fumées seiches, & nuées sans eau; de si petit mo-
 ment au prix de l'Eternité, que ceux qui les jugent
 de bons yeux, *s'esbayssent comment ils ont esté des-*
truits ainsi en un moment, comment ils sont defaillis
& ont esté consumés d'espouvantement. Certaine-
ment l'homme se promeine parmi ce qui n'a qu'ap-
arence, & se tempeste pour neant : ses jours sont
comme foin, il fleurit comme un champ. Car le vent
 étant passé par dessus sa beauté, elle n'est plus;
 & son lieu ne la cognoist plus; ses ans sont comme
 un songe quand on s'est resveillé, & le Seigneur
 mettra en mespris leur ressemblance, quand il se
 resveillera : les playes des ennemis de Dieu sont
 sans guerison, & celle de ses enfans à salut; le
 sang de ceux-là affoiblit cettui-ci, purge & retran-
 che ce qui nuit. Et c'est pourquoi quand l'ordon-
 nance de Dieu ira devant, je prendrai moi mesme
 & de bon cœur le caillou tranchant pour la cir-
 concision, comme fit la Sephora de Moyse, mais il
 ne m'advient point comme à elle de me pren-

dre à mon Seigneur, & l'appeler mari de sang.

Je voi parmi vous le laboureur, des mains duquel on arrache le pain qu'il avoit tiré de la terre pour se nourrir, & pour autrui; & l'homme du travail duquel les sueurs espuisees degenerent en sang. Je voi le marchand rançonné, appauvri, & les adversaires enrichis de sa juste substance injustement. Je voi les fideles pasteurs estre buttes aux outrages des puissants insolents, dirai-je aussi de leurs troupeaux eschappés & des bouches blasphemantes ? Je voi les vaillants d'Israël & vrais Chevaliers qui ont fait cheoir les murs de Jerico, deffendu ceux de Jerusalem, delivré les citoyens, franchi les tranches ennemies, garanti les Royaumes & les Rois, sauvé les couronnes & les testes qui les devoient porter, regarder de costées glorieux carquants, autresfois couronnes distinguees de telles honorables & profitables actions, ores, di-je, les voyent avec juste douleur parer les espauls des plus lasches, refusees aux victorieux; parer le col à qui une corde feroit mieux employee, & le licol que le carquant. J'exhorte les premiers à porter encores un peu les briques & les pots d'Egypte, laquelle tost leur est donnee en pillage. Bourgeois, marquez vos portes & poteaux du sang de l'agneau : l'Ange vient respendre celui de vos oppresseurs. Vous, Moyse & Aarons, portez constamment les reproches des mutins, s'ils arrivent aux frontieres de la terre promise. Et vous, preux de Juda, méprisez les vaines marques des honneurs, puis que donnees injustement, elles ont esté nommees colliers à toutes bestes, & elles sont symboles de l'orgueil & non de la vertu : foulez aux pieds les couronnes deshonnees & salies par les testes viles qui les ont portees. Il vaut mieux qu'on demande pourquoi

vous ne les avés pas, que si on demandoit pourquoi on vous en a honorés. Quittez joyeux ce qui sent la bouë & la terre; quittez sans regarder à regret Sodome brullante, car il vous faut aspirer, & bien tost parvenir à la couronne celeste qui fleurit à l'Eternité.

Voila les enseignemens de la fille du Ciel, des oracles du sacré lieu, qu'il vaut mieux recevoir par les mains de l'Eglise que par les contes que nous faisons de nos doigts. Doctrine qui est de dure digestion, & pourtant bien heureux les petits enfans, pour qui cette douce mere convertit en lait des viandes sacrees recuites dans les mammelles & dans le sein qui a part à nos douleurs.

Nous confessons donc, o Dieu, que nous t'avons offensé en nos pensees, quand nous avons mesuré tes jugemens à nostre aulne, estimé tes verges à deffaveur, & la prosperité mondaine à felicité.

Nous avoions avoir esté lors abrutis, n'ayans aucune cognoissance & avons esté bestes en ton endroit. Car pour neant nous as tu eslevé le visage en haut & vers le Ciel, si nous prenons les reigles de nostre jugement ailleurs que d'en haut; justement ployeras tu la face vers la terre (comme aux bestes brutes) à ceux qui prennent loi des choses basses, & les contemplent comme but principal.

Voici donc la resolution que chacun fidele prend, & proteste suivre après les leçons de la Sapience, & ce qui s'apprend au sanctuaire du Fort. Il doit dire à son Dieu, *Je serai donc tousjours avec toi, puisque tu m'as pris par la main droicte.* N'abandonne point cette conduite, o Pere de lumiere, & serre estroitement la main que tu as prise, afin que je ne me desvoye en me soustrayant.

Renforce cette main droite que tu as prise pour le bon combat de ton parti, & tu l'asseureras de la victoire, en lui disant : *Je suis ta delivrance* ; instruis mon foible esprit que les sagesse des hommes sont folies, leur force foiblesse, leurs richesses pauvretés, & qu'en foulant aux pieds l'esperance de ces choses, *tu me conduiras par ton conseil, & puis me recevras en gloire*. Les guides du monde sont aveugles, les propos des habitans de la terre incertains : car toi seul disposes, tu t'abaisse pour regarder es Cieux & en terre, & n'y a que toi de qui on puisse dire, *l'Eternel gardera ton issuë & ton entree dès maintenant & à tousjours*. Pourquoi irai-je chercher en ce bas monde quelque seconde divinité ? Et qui est esgal es nuës à l'Eternel ? Qui lui est semblable entre les fils des forts ? Quel autre ai-je au Ciel ? or je n'ai pris plaisir en la terre qu'en toi.

Tu n'as que faire de nos mains pour aider à nostre delivrance, *Le Roi n'est point sauvé par une grosse armee, l'homme puissant n'eschappe pas par sa grande force, le cheval faut à sauver, & ne delivre point*. Mais tu prends plaisir à relever le miserable de la poudre, pour le colloquer aux honneurs de ton peuple ; tu soustiens tous ceux qui s'en vont tomber, & redresses tous ceux qui sont courbés ; tu es prochain de tous ceux qui ont le cœur rompu, & delivres ceux qui ont le cœur brisé. Il a paru en ce que ma chair & mon cœur estoient defaillis quand tu m'as rendu la main : aussi seras tu le rocher de mon cœur & mon partage à tousjours.

Bien heureux qui se r'allie à toi, qui marche sous tes bannieres ; car les victoires marchent de ce front ; & voila, ceux qui s'esloignent de toi periront, tu retrancheras tous ceux qui se desbauchent de toi :

Et puis tu te trouves en personne en la bande qui me soutient. Doux le labeur, doux le peril que l'on subit pour & avec l'Eternel, le Dieu Très fort, qui retient les issues de la mort en sa puissance.

Je ne porterai donc point d'envie & ne me despitai point à cause des gens meschans. Je ne serai point jaloux de ceux qui s'adonnent à perversité. Courent les condannez à leurs faux Dieux & à leurs vaines esperances; Quant à moi, d'approcher mon Dieu, c'est mon bien : j'ai ma retraite sur le Seigneur, afin que je raconte ses ouvrages. Il mettra en avant ma justice comme la clarté de l'aube & ma preud'homie comme le midi : encor un peu de temps, & le meschant ne sera plus. Je l'ai vu terrible & florissant comme le verd laurier, mais il est passé, & voila il n'est plus; je l'ai cherché, & ne l'ai point trouvé.

Encores avons nous une remarque notable. C'est qu'entre les angoisses les plus piquantes des bons affligés, se fait sentir la comparaison de leurs miseres aux insolentes prosperités des meschans. Et n'est pas que le Lazare estant subject aux passions humaines, ne trouvast ses haillons encore plus vils, à l'égard de l'escarlate du riche, & le pain moisi qu'on lui avoit jetté plus sec, en voyant passer les morceaux delicieux desquels on alloit servir le prosperant. Et ainsi se peut dire de toutes les autres parties, qui font differer la richesse d'avec la pauvreté. Or Dieu seul parfait en justice observe en elle les analogies des pechez aux punitions. Et les comparaisons qui ont affligé les enfans de Dieu en ce siecle en choses pareilles, s'observeront juridiquement en l'autre. Car le riche en ses destresses fait comparaison de son malheureux estat à la felicité

de son mesprisé. Nous lisons en quelque escrit de ce temps une peinture de l'estat des damnez, auquel est apporté cette comparaison en ces termes :

*Or de ce dur estat le point plus envieux,
C'est sçavoir aux Enfers ce que l'on fait aux Cieux,
Où le camp triomphant gouste l'aise indicible,
Cognoissable aux meschans, & non pas accessible:
Où l'accord très parfait des douces unissons
A l'Univers entier accorde ses chansons:
Où tant d'esprits ravis esclattent de loüanges,
La voix des Saints unis avec celle des Anges,
Les orbes des neuf Cieux, des trompettes le bruit,
Tiennent tous leur partie à l'hymne qui s'ensuit.*

Venez, afflictions ; elles me sont douceurs pour Christ, qui m'est gain à vivre & à mourir : les pertes des biens me sont richesses, quand ils sont quittés pour Dieu. Vienne l'exil, que je sois banni des Idolatres, & eux de moi ; que je sois separé d'eux, pourveu que mon peché soit separé aussi : mais rien ne me separera de la dilection de Christ, ni oppression ni angoisse, persecution, famine, nudité, peril, ni espee, estant asseuré que ni mort, ni vie, ni Anges, ni principautés, ni puissances, ni choses presentes, ni à venir, ni hauteesse, ni profondeur, ne pourront aussi nous separer de la dilection de Dieu qu'il nous a monstree en Jesus Christ. Si l'homme charnel qui est en nous repugne à ces hautes pensees, voici les leçons qu'il lui faut donner, les verges en la main.

Pour te monstrier la difference des choses qui sont à craindre ou à esperer : toutes les choses dont le monde te peut menacer, subjettes à la cognoissance de ton œil qui les void, de ton oreille qui les oit, l'esprit qui les juge, l'esprit qui les apprehende,

& tels objects ne sont que de la mesure des sens, puis qu'ils tombent sous eux.

Mais les choses à esperer, sont celles qu'œil n'a vues, qu'oreille n'a ouyes, qu'aucun esprit n'a esté suffisant de comprendre, nul n'a peu desirer.

Embrasse donc les afflictions les yeux au Ciel, en disant : Quand tu me meurtrirois, si te beniroye ; embrasse la mort, desireux de dire de cœur & de bouche en sentant ces amertumes,

Si est ce que Dieu est très doux.





OCCASION ET ARGUMENT

DE LA MEDITATION

FAICTE SUR LE PSEAUME 51.



UR une repentance que fit le Roi, estant Roi de Navarre, à la Rochelle, l'auteur lui fit present de ceste meditation, laquelle fut lors très bien receuë, & plusieurs fois prononcee par Sa Majesté, avec toutes les contenance d'un cœur contrit & repentant.

1. *Pseaume de David baillé au maistre chantre pour le chanter.*
2. Touchant ce que Nathan le Prophete vint à lui après qu'il fut entré vers Bathsebah.
3. *O Dieu, aye pitié de moi selon ta gratuité, selon la grandeur de tes compassions, efface mes forfaits.*
4. *Lave moi tant & plus de mon iniquité, & me nettoye de mon peché.*
5. *Car je cognoi mes transgressions, & mon peché est continuellement devant moi.*

6. J'ai peché contre toi, contre toi proprement : & ay fait ce qui est desplaisant devant tes yeux, afin que tu sois connu juste quand tu parles, & trouvé pur quand tu juges.

7. Voila, j'ai esté formé en iniquité, & ma mere m'a eschauffé en pesché.

8. Voila, tu aimes verité au dedans, & tu m'as enseigné sapience dedans le secret de mon cœur.

9. Purge moi du peché avec hyssope, & je serai net : lave moy, & je serai plus blanc que neige.

10. Fai moi entendre joye & liesse, & que les os que tu as brisez se resjouyffent.

11. Destourne ta face arriere de mes peschez & efface toutes mes iniquitez.

12. O Dieu, cree en moi un cœur net, & renouvelle au dedans de moi un esprit bien remis.

13. Ne me rejette point de devant ta face, & ne m'oste point l'esprit de ta Sainteté.

14. Ren moi la liesse de ton salut, & que l'esprit franc me soustienne.

15. J'enseignerai tes voyes aux transgresseurs, & les pescheurs se convertiront à toi.

16. O Dieu, Dieu de mon salut, delivre-moi de tant de sang : ma langue chantera hautement ta justice.

17. Seigneur, ouvre mes levres, & ma bouche annoncera ta loüange.

18. Car tu ne prens point plaisir aux sacrifices, autrement j'en bailleroiy : l'holocauste ne t'est point agreable.

19. Les sacrifices de Dieu sont l'esprit froissé : O Dieu, tu ne mesprises point le cœur froissé & brisé.

20. Fai bien selon ta bienveillance à Sion, & edifie les murs de Jerusalem.

21. Adonc tu prendras plaisir aux sacrifices juste-

ment faits, à l'holocauste & sacrifice qui se consomment entièrement par feu : adonc offrira-on des bouveaux sur ton autel.

MEDITATION

SUR LE PSEAUME 51.

Misericorde au pauvre vicieux, &c.

MISERICORDE, o Dieu, misericorde à moi qui tremble au nom de ta justice. J'ai besoin à ce coup que tu desployes toutes tes grandes commiserations : car mon peché semble devoir espuiser l'immensé de ta pitié. J'ai peché sans mesure, si haut est l'amas de mes ordures, chacune d'elles noire de tant de fuye, qu'il faut laver plus de sept fois. Le bain de Siloé, ni le Jordain entier ne me peuvent rendre net; il est besoin que la source de ta grace soit plus feconde que tous les fleuves de l'Univers. *Eternel, aye souvenance de tes compassions, car elles sont de tout temps : mais n'en aye point de mes pechés pour l'amour de ton nom. Tu peux pardonner mon iniquité, quoi qu'elle soit grande; vueilles estre par pitié mon advocat qui nous prens par la main comme enfans de la maison, nous arrachant du poing de ta justice, qui nous veut trainer en criminels. La pitié nous ouvre ton sein, l'autre les cachots; une nous montre la sereine face d'un pere, l'autre d'un juge qui a le front ridé; l'une nous ouvre l'aube & l'esperance de la vie, l'autre nous veut enclorre aux tenebres de mort. Mes transgressions effroyables m'espouvantent, leur odeur*

me vient au ronge, grondent à mes oreilles, la nuit sifflent comme serpens, se presentent sans cesse à mes yeux comme un spectre effroyable, & avec lui la laide image de la mort : le pis est que ce sont pas vaines fumees de songe, mais vifs tableaux des actions.

L'ingenieux Dæmon (qui se fait tenir pour Dieu, & se fait peindre en enfant chez les Payens) m'ayant desguisé le nom de mon forfait, l'adultere en amour, l'homicide en hardi, & le traître en habile, m'a conduit de degré en degré à l'extremité de toutes meschancetés. Il m'a enflammé de trop d'amour d'autrui, & de celui de moi mesme, me faisant meriter par tel moyen la haine de tous & celle de moi mesme.

Le subtil fait le mestier de peindre quand il veut : son pinceau m'a fait voir les beautez, douceur & un paradis de delices, qui demeurent quand il a changé de region, horreurs, amertumes & un enfer de torments. Le mesme qui avoit espié les heures inquietes de la nuit ou les oiseuses du jour, pour me meiner aux precipices, m'affronter à tous mes reveils de la nuit & toutes mes pauses du jour, un portrait effroyable, un vilain bouc, puant de paillardise, un espouvantable crocodile, qui pleure pour trahir, un loup qui a les dents sanglantes d'un agneau domestique ou du petit chien fidele qui gardoit la maison; & puis sans portraict me fait dans son miroir voir ces mesmes choses en m'y voyant; lui aussi ne se presente plus comme un enfant, mais comme un vieux serpent.

Ainsi les yeux qui m'attirent m'effrayent, & qui furent organes de peché sont devenus instruments de punition : desloyal peintre, qui a nos esprits pour papier, & pour tablettes nos cœurs.

Je reviens à mon crime, qui ne s'estant pas contenté d'offenser les hommes, a desployé ma temerité contre Dieu. Ouy, je me suis pris à toi, o Eternel : moi qui suis un ver, & non point un homme, opprobre des hommes & le mépris du peuple, déguiserai-je mon forfait devant celui qui cognoit & sonde, voire jusques au dernier point, les plus fins cœurs de tout le monde ? Que ferai-je ? Chercherai-je des objets contre le fidele tesmoin, duquel seul la parole est verité ? Ou bien corromprai-je le seul & juste juge, duquel j'ai presché la droiture, sans qu'il y ait en lui aucune forfaiture ? Et puis de quoi ferai-je mes presens à celui auquel appartiennent le donneur & les dons ? *Le Dieu Fort renverseroit-il le droit, & le Tout-Puissant la justice ? L'homme mortel se justifiera-t-il envers le Dieu Fort ? S'il veut disputer avec luy, il ne lui respondra point de mille articles à un : il est sage de cœur, & robuste de force ; qui est-ce qui s'est opposé à lui & s'en est bien trouvé ?*

Quoi donc ? me deffendrai-je contre le Dieu des armées, le puissant vengeur, mon Roi & mon Souverain ? Aurai-je recours aux armes contre le bras qui peut par son pouvoir faire trembler des armes la puissance ? Lui mettrai-je en teste un chevalier, un geant, pour débattre mon droit à la lance & à l'espee ? Celui qui m'accuse vaincra tout champion qui lui contredira ; les braves seront abbattus sous lui, car quand il est question de sçavoir lequel est le plus fort, voila, il est le Fort, & toute force est foiblesse devant lui.

Ne pourroi-je traiter par arbitres ? Il n'y a personne qui prinist cognoissance de la chose d'entre nous, & usast de main-mise sur nous deux. *Comment*

eschapperai-je, o Dieu ? Tu me tiens serré devant & derrière ; tu as mis sur moi ta main, si je vai arriere de ton esprit, ou hors de ta face : si je monte aux Cieux, tu y es ; si je me trouve dans les abysses, t'y voila ; si je prends les ailes de l'aube du jour, & me loge derrière la mer, là aussi me conduira ta main, & ta dextre m'y empoignera. Si j'ay dit : Au moins les tenebres me couvriront, voila la nuit qui te servira de lumière autour de moi, les tenebres ne m'oseront cacher arriere de toi.

Mais n'y a-t-il point quelque partie en moi que je te puisse montrer pour nette ? Helas non ! Tu dis que ma mere m'a conçu en peché, & que le germe de ma vie fut eschauffé dans la bourbe de l'iniquité.

Ai-je point quelques bonnes œuvres pour couvrir les autres en traittant de represailles avec l'Eternel ? Je n'apporterois que pechez sur pechez, car les meilleures actions de l'homme sont ordes & puantes comme le flux de la femme. Que te monstrerai-je ? Que t'offrirai-je ? Tu veux la pureté au dedans & l'innocence.

Emprunterai-je de l'ignorance ses ailes de crespéoir, moi que tu as comme ton enfant & dés le berceau instruit de tes volonte ? *O Dieu, tu m'as enseigné dès ma jeunesse, & jusques ici j'ai annoncé ma condamnation.*

Et ainsi toutes les voyes que je tiens me contraignent à venir chercher ta droite, & recourir à ton sein deboutonné à nos requestes, auquel seul y a propitiation. Tu es seul Souverain Sacrificateur ; pren en main l'hysope teinte au costé de ton Fils ; lave comme de rosee au lieu de gresle ; employe cet hysope, qui rend les ames noircies plus blanches que la neige : neige que je passerai en blancheur par l'efficace de ton asperzion.

Fai-moi ouyr la nouvelle de ma delivrance par le tesmoignage interieur de ton Esprit, qui me prononce ma grace, son interinement sur la selette de mon humilité, afin que ces os & moëlls fonduës devant le feu de ton courroux soyent restituees en la restauration du mourant & reestablisement du perdu. Qu'est-ce que tu tiens si long temps les yeux fichés sur mes forfaits ? Cache ta face d'eux, mais non pas de moi. Que veux-tu faire de cette balance à peser ? en laquelle si tu me mets d'un costé, & un rien de l'autre, ce rien pesera encores plus que moi. Que veus-tu faire de ce glaive trenchant de deux costez, puissant, à la dissipation, de manier des barres & des foudres ? Mets ces choses à part pour les ennemis de ta gloire, pour les loups & lions qui dissipent ton troupeau : contente-toi de la verveine, & frappe sur moi en espargnant ton peuple ; & à la fin efface de tes tablettes mon procez pour retourner à ton œuvre encommencee, assavoir la perfection de mon salut : puis que ce que tu as une fois commencé & avancé tu ne le delaisse point.

Rens ce que tu as créé, reestabli ce qui estoit *venu*, ou donne un cœur nouveau pour nouveaux desirs, un esprit de mesme pour comprendre tes bontés & se resjouir en toi, car le mien a perdu l'usage & la joye : une ame nouvelle, pour s'embrafer en ton amour : remplis mes entrailles de charité qui monte au Ciel, arreste ces mouvements esgarés de ma vie, approche la leur de cette face en la contemplation de laquelle je vis seulement : ne retire pas ton Esprit, sans lequel je ne suis qu'une anatomie de la puante charoigne d'un mort. Oserai-je te prier de descendre en mon sepulchre ? Restitue en moi & la vie & la joie ; refai-moi tel que tu prenes plaisir à

me regarder ; & lors, moi miserable (qui par mon exemple ai montré aux autres le chemin de perdition) & de voix & de cœur deviendrai un docteur de repentance, un miroir de ta grace, un eschantillon de ton pouvoir, en me donnant un esprit nouveau, & non content de me l'avoir donné, le maintenant en moi renouvelé.

Tu t'en serviras à convertir ce que j'aurai perverti ; de la même main qui m'a tiré du parc au palais, qui de berger m'a fait Roi, qui m'a élevé de la boue pour me colloquer aux honneurs, qui de la conduite des brebis m'a promu à celle des peuples, voire d'Israël, de cette main tu me fais pêcheur prescheur & pêcheur d'hommes. Mutation plus miraculeuse que la première, puis que tu me prends aux cachots des criminels de mort, & comme dans la fosse de l'Enfer, pour m'employer au mystère de vie & aux trésors du Royaume des Cieux.

Ce sont les effets de ta puissance & de ta bonté. Qui eût dit que ces pieds du persécuteur, auquel les lapideurs du premier couronné avoyent baillé leurs vestements en garde, peussent jamais devenir beaux ? Or ils ont été beaux & bien venus, pource que *beaux sont les pieds de ceux qui annoncent la paix* : & ils ont porté celui qui a annoncé la paix aux Gentils.

Où suis-je ? En disant ces choses je pense voir encor sur mes mains & sur mes habits quelque tache du sang innocent que j'ai répandu : cette apprehension me fait rougir comme le sang même de honte, couvre ma face de confusion, ne pouvant penser comment ma bouche, qui a prononcé blasphèmes, pourroit devenir organe de tes louanges & mes scandales degré d'édification. Oste de moi ce sang

qui m'estonne, & me rend un spectre à moi même. Ouvre mes levres fermées de mon spasme, déferme mes dents que je sens grincer d'effroi, & lors ma bouche esclatera le chant de tes bontés, & lors *je déclarerai ton nom à mes freres, je te louerai au milieu de la congregation, & dirai.*

Vous qui craignez l'Eternel, loués-le : toute la race de Jacob, glorifiés-le ; & toute la race d'Israël, redoutez-le, car il n'a point méprisé ne dédaigné la misere de l'affligé, & n'a point caché sa face arriere de lui, ains quand il a crié vers lui, il l'a exaucé.

Ma louange commencera de par toi : en la grande congregation je rendrai mes vœux en la presence de ceux qui te craignent : je parlerai de tes témoignages devant les Rois, & ne rougirai point de honte.

Purge les mains qui n'osent se joindre vers le Ciel, ni manier les sacrifices pour te les presenter, pour ne fouiller les holocaustes en te les offrant ; & puis *je laverai mes mains en innocence, & circonvirai ton autel pour esclater en voix d'action de graces, & raconter toutes tes merveilles.*

Or, voici ton inspiration : j'empoigne premièrement les cornes de l'autel ayant besoin de refuge ; & puis je porte en ton temple les dons plus agréables qu'aucun troupeau de bestes assommées : c'est un cœur abbatu, un courage atterré, une ame froissée ; toutes ces parties, aux pieds de l'autel, comme bestes qu'on immole, ma chair esgorgée, brûlée devant toi, si bien qu'il n'en demeure que les cendres : tout ploye vers terre, hors mis les yeux qui tendent au Ciel en me conviant d'estre partie d'un tel sacrifice. Je me souviens que tu demandes les bestes sans tache : & que sont devenues mes macules ? cett'hy-

sope que j'ai demandé les a emportees bien loin, si que je me presente nettoyé de ta main.

C'est cette main qui fait tant de merveilles sans peine, qui abbat du throsne les orgueilleux & tire de la bouë le pauvre gisant sur terre, pour le colloquer aux honneurs, voire aux honneurs du peuple de Dieu, & de mesme tire un Joseph de la prison pour lui donner en main les resnes d'un Royaume, les libertez de ceux qui le tenoyent captif, & les vies de ceux qui disposoyent de la fienne. A quoi nous attacherons les exemples de Henri quatriesme en France, & en Angleterre d'Elizabeth. Et de plus, la mesme force (comme nous avons dit) qui opere ainsi aux oppressions & exaltations, le fait aussi aux mutations des esprits : tesmoin Paul le prescheur excellent & constant martyr, qui lavé du sang espendu est fait d'un loup ravissant une brebis de buisson. C'est elle encore qui reconcilie toutes choses à foi, ayant fait la paix par le sang de la croix : & ceux qui estoyent estrangers de Christ & estoyent ses ennemis en leur entendement, prests à toute mauvaise œuvre, ceux-là reconciliés au corps de sa chair ont esté rendus saints, sans tache, & irreprehensibles devant Dieu.

Desploye, Seigneur, cette main à me relever de mon odieuse bouë : tu vois la haine que je me porte à cause de mes pechez ; c'est toi seul qui tires du sueil de l'Enfer mon esperance prosternee. Et comme les pensees que tu me donnes sont arres & avant-coureurs d'un plus grand ottroi, meine mon esprit où ma foi & mes regards sont desjà volés, asçavoir au sein de ta grace, & au giron de tes douceurs. Desjà je sens le courage d'un exaucé, pour après t'avoir invoqué pour moi mesme, t'oser prier pour

ta Sion. Le conseil que tu m'avois ordonné m'avoit toujours guidé fidèlement; si bien que *quelques assauts que j'aye senti, j'ai toujours tenu ton parti, & le zele de ta maison* (quoi que tant infirme) *m'a mangé*. J'ose donc, ainsi brûlé de ce zele, m'escrier : *Vueilles rebastir les murs de ta Jerusalem*. Pour nos demerites tu les demantelles, mesmes par les bras qui les avoient gardés. Tu nous as donné de quoi dire avec deux de tes grands Prophetes : *Tu as rejeté l'alliance de ton Eglise, tu as souillé sa couronne, la jettant par terre : tu as rompu toutes ses cloisons, tu as mis ses forteresses en ruine; tous ceux qui passoyent par le chemin l'ont pillée; elle a esté mise en opprobre à ses voisins. Tu as surhaussé la dextre de ses adversaires, tu as resjouy tous ses ennemis, tu as aussi rebouché la pointe de l'espee de ses vaillants, & ne l'as point redressée en la bataille; tu as fait cesser la splendeur, tu as jetté par terre son throne, tu as accourci les jours de sa jeunesse, & l'as couvert de vergoigne*.

Certes nous pouvons dire que les sangliers & bestes sauvages ont degasté la vigne du Seigneur : je dis que la haye a esté arrachée & non coupée, pour ce que les hauts aubespins & plus fleuris de cette haye se sont laissés defraciner par les menaces & promesses de l'ennemi de cette vigne & de Dieu mesme.

Nous pouvons dire avec Jeremie, que Sion *est devenue vefve : elle ne cesse de pleurer de nuit, & ses larmes sont sur ses jouës; il n'y a pas un de ses amis qui la console : ses intimes se sont portés desloyaument contre elle & lui sont devenus ennemis*.

Tout l'honneur de la fille de Sion s'est departi d'elle. Ses principaux sont devenus semblables à des

cefs affamez, & ont marché destitués de force devant le poursuivant.

Tous les passants ont frappé des mains sur elle, ils ont sifflé & hoché leurs têtes contre la fille de Jerusalem, disans, Est-ce ici la ville qu'on nommoit la parfaite en beauté?

Le Seigneur a esté comme un ennemi : il a abyssmé Israël, il a dissipé les palais & toutes ses forteresses.

Et a pourpensé de destruire la muraille qui couvroit la fille de Sion, il a estendu le cordeau, & n'a point retenu sa main qu'il ne l'ait abyssmée, & a desolé la muraille & l'avant-mur. Ses portes sont enfondrees en terre; il a détruit & brisé ses barres. Muraille de la fille de Sion, jette larmes jour & nuict comme un torrent; ne te donne point de repos, que la prunelle de tes yeux ne cesse point. Le jeune enfant & l'ancien ont esté gisans en terre par mes rues : mes pucelles & mes gens d'estime sont tombés par l'espee, comme s'ils eussent esté pareils; O Dieu, tu as tué au jour de ta cholere, tu as massacré, tu n'as point espargné. C'est pour les peschez de nos Prophetes, les iniquitez de nos sacrificateurs, qui ont espandu le sang des justes au milieu de Jerusalem. Aussi les Prophetes n'avoyent preveu que choses vaines. Adjoustez-encores, les serfs ont dominé sur nous, & personne ne nous a receus de leurs mains.

Les principaux ont esté pendus par la main d'iceux, & n'a-on porté aucune reverence à la face des Anciens.

Nous apprenons de David à dire :

Les nations sont entrees en ton heritage; ils ont polu le temple de ta Sainteté, ils ont mis Jerusalem en morceaux de pierres. Ils ont donné les corps.

morts de tes serviteurs pour viande aux oyseaux des Cieux, & la chair de tes bien aimés aux bestes de la terre : ils ont espendu le sang d'iceux comme eau à l'entour de Jerusalem, & n'y avoit personne pour les ensevelir.

O Dieu, qui as arraché mes hayes par ton courroux, redresse les autour de la troupe sainte, & rends encore Jerusalem ceinte de monts de toutes parts ainsi que de rempars : ren son mur eslevé plus haut que l'eschelle & que l'esperance de ses ennemis, quelques hautains qu'ils soyent.

Oste nous la confiance que nous avons aux grandeurs, aux forces humaines, & en la fidellité des vieillards qui se sont endormis : rempare nous des montagnes de Prophetes, d'un mur de pierres vives, qui sont celles desquelles tu fais des enfans à Abraham. Donne nous pour fondement, & mets au principal endroit du coin, cette angulaire tant rejettee par les architectes d'erreur. Donne nous pour portes celles de la nouvelle Jerusalem, estoifees de gemmes & pierres precieuses. Et puis que tu nous as fait sentir la fragilité des humains, fai nous esprouver la ferme assistance du Ciel. Sois la veille d'Israël, qui ne sommeille jamais, soleil & bouclier de la permanente cité.

Et pource que, *C'est en Judée proprement que Dieu est cogneu, que son nom est grand en Israël, que son tabernacle est en Salem, & son domicile en Sion : que c'est en ton temple (qui est ton Eglise) & non ailleurs, que te sont agreables nos sacrifices.*

C'est une charité hors la mesure de nos sens, que le Tout Puissant createur de tout l'Univers, conservateur de tout ce qui a estre, qui a pour haut dais les Cieux des Cieux, la terre pour marchepied, qui

seigneurie par tout, qui se fait obeyr sans peine en toutes ses Seigneuries, ait voulu choisir de tant de Royaumes un Royaume, de tant de Provinces Canaan, de tant de montaignes Sion, de tant de peuples un peuple acquis, saint & separé, duquel il est dit : *Tous peuples du monde habitable n'ont pas un traitement semblable, car ses ordonnances sacrees il ne leur a pas declarees : & puis d'Israël, di-je, par exprés, Peuple qui lui touche de prés, que ce troupeau bienheureux soit seul par qui il veut estre loüé.*

Mais voici une seconde charité qui surpasse la premiere, que la nation esleuë ayant renoncé ou crucifié le Sauveur & Dieu de Gloire, il a mis la main sur nous, & sans occasion de choix, en ce qui estoit du nostre, nous a tirés d'entre les idolatres courans après les bois & la pierre, pour nous adopter en la place & au rang des enfans d'Abraham : si bien que nous puissions dire de nous, que c'est en la très sainte cité qu'il a choisi sa demeure, & que c'est de nous qu'il veut ses loüanges; en nous, di-je, est accomplie la prophetie de David, disant : *Dieu pour fonder son tabernacle aime les portes de Sion, plusloft que tous les tabernacles de Jacob.*

Ce qui se dit de toi, cité de Dieu, ce sont choses honorables. Selah !

Je ferai mention de Rahab & de Babylon, entre ceux qui me cognoissent : voici Palestine & Tyr, avec Cas : Cettui-ci est né là.

Et de Sion sera dit : Cettuy-ci & cettuy-là est né en icelle : & le Souverain mesme l'establira.

Quand l'Eternel enregistrera les peuples, il les mettra par conte, & dira : Cettui-cy est né là. Selah !

Estant autorisé de titre si avantageux, l'espouse du Ciel, qui pleure son Fils perdu au jour de ses nopces, ose plaider son droit contre son Seigneur & dire : Puis que tu m'as appelee à un si haut heritage, ne me laisse point en friche & en masures. Je dois devenir une cité, qu'elle ne demeure point demolie, ren la digne de ton habitation. Te faut-il solliciter de bastir ta maison ? Tu as jetté dans les fondements douze pierres si precieuses : mes douze portes doivent estre de perles. Sois mon temple, mon Soleil, & moi ta Lune ; qu'il n'entre point en moi d'abomination, mais y conserve l'arbre de vie, qui porte au milieu de moi frui&ts delicieux. *O Eternel, destourne ta malediction aux Royaumes qui n'ont ta cognoissance, & desquels il est dit, Leurs cris sont inutiles : mesme les adressant à toi, fai qu'encores un jour mes enfans s'esjouyssent, que les filles de Juda ayent liesse à cause de tes jugements, & prennent quelques assurances en contant mes tours & la hauteur de mon avant-mur. Edifie sur tout le Chasteau de ta grace : car, à dire vrai, nous n'avons autre forteresse que toi qui est nostre roc & rempart asseuré.*

Estants donc instruits que ta Sion est le lieu où tu enverras, comme à la pierre d'Elie, le feu celeste, pour mettre en cendre nos holocaustes, nous ne les chercherons point sanglants, puisque ta parole nous instruit, que nous ne serons point redargués pour les sacrifices qui ont esté autresfois continuellement devant toi, que tu ne prendras point des bouveaux de nos maisons, ni des boucs de nos parcs, tout estant de ta possession, que tu n'es point mangeur de la chair des gros taureaux, ni beuveur du sang des boucs.

Tu as voulu que nous te sacrifions loüanges,
& pour holocaustes les vœux de nos cœurs ardents ;
c'est ce que nous eslevons vers le Ciel, c'est ce que
nous desployons devant ta face.

Et quand il te plaira nous faire dignes d'estre
nous mêmes immolés, pour le tesmoignage de ta
verité & de ton nom, nettoye-nous, Seigneur,
des taches qui nous rendent impropres à tes offertes.
Ren-nous par cett'hysope nettoiyante victimes
blanches. Nous serons bien heureux, quand il te
plaira prendre nos esprits & nos vies, pour en sacri-
fice de bon odeur faire fumer ton temple & ton
autel.





OCCASION ET ARGUMENT.

DE LA MEDITATION
FAICTE SUR LE PSEAUME 88.



AUTHEUR accablé d'un deuil
desmesuré pour l'amour de Su-
sanne de Lezai sa femme, prit le
Pseaume 88 pour en tirer les
vers Sapphiques mesurés qui sont
dans ce livret, & depuis, la
presente meditation.

PSEAUME 88.

1. *Masfil d'Heman Ezrahite, qui est un Cantique
& Pseaume, baillé au maistre chantre d'entre les
ensans de Coré, pour le chanter sur Mahalah
Jehannoth.*

2. *Eternel, Dieu de ma delivrance, je crie jour
& nuict devant toi.*

3. *Que ma requeste vienne en ta presence, incline
ton oreille à mon cri.*

4. *Car mon ame a tout son saoul de maux, & ma
vie est parvenue jusqu'au sepulchre.*

5. *On m'a mis au rang de ceux qui descendent en la fosse : je suis devenu comme l'homme qui n'a plus de vigueur.*

6. *Sequestré parmi les morts, comme les navrés à mort gisans au sepulchre, desquels il ne te souvient plus, ains qui sont retranchés de ta main.*

7. *Tu m'as mis en une fosse des plus basses, és lieux tenebreux, és lieux profonds.*

8. *Ta fureur s'est jettee sur moi, & tu m'as accablé de tous tes flots : Selah.*

9. *Tu as esloigné de moi ceux desquels j'estoye connu, tu m'as mis en extreme abomination envers eux. Je suis reclus tellement que je ne puis sortir.*

10. *Mon ail languit d'affliction : Eternel, je te reclame tout le jour, j'esten mes mains vers toi.*

11. *Feras-tu miracle envers les morts ? ou si les trespassés se releveront pour te celebrer ? Selah.*

12. *Racontera-on ta gratuité au sepulchre & ta fidélité au tombeau ?*

13. *Cognoistra-on tes merveilles és tenebres & ta justice au pays d'oubliance ?*

14. *Or quant à moi, o Eternel, je crie à toi & ma requeste te previent dès le matin.*

15. *Eternel, pourquoi rejettes-tu mon ame & caches-tu ta face de moi ?*

16. *Je suis affligé & comme rendant l'esprit dès ma jeunesse : j'ai souffert tes effrois & ne say où j'en suis.*

17. *Les ardeurs de ta cholere sont passées sur moi, & tes estonnemens m'ont retranché.*

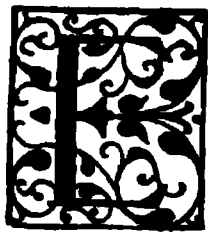
18. *Ils m'ont tout le jour environné comme eaux, ils m'ont entouré tous ensemble.*

19. *Tu as esloigné de moi l'ami, voire l'intime ami & ceux desquels je suis connu me sont tenebres.*

MEDITATION

SUR LE PSEAUME 88.

O Dieu Eternel mon Sauveur, &c.



TERNEL, Dieu de ma delivrance, ou mieux, de mes delivrances, qui m'as tant de fois tiré du bas tombeau de la mort, & notamment quand j'ai dit à propos & avec son efficace :

Lorsqu'en moi de douleur esprits s'enveloppent tous mes esprits, Tu sçais l'endroit par où je dois sortir du lieu où je me vois.

Tu m'as fait voir que tu l'avois veu pour moi, quand les cordeaux du sepulchre, le torrent des meschants garnements, & les lacs de mort m'avoient surpris. Tu as esbranlé la terre, & les fondements des montagnes pour le secours des tiens. C'est toi qui dans la fumee & dans la poussiere des combats, parmi les tempestes de non-veuë as garanti ceux qui se sont escriés à toi,

*Mon Dieu tu m'as aidé,
C'est toi qui m'as gardé,
Sois prest à ce besoin.*

Tu nous as deffendu contre les fleches du jour, & les espouvanteaux & pestes de la nuit. C'est ce qui me donne la hardiesse & l'adresse à toi, pour crier jour & nuit, lors que le jour a prolongé mes detresses, la nuit les a rafraichies, quand nos amertumes nous ont servi de pain, & nos pleurs de breuvage. Pourquoi est-il dit que la lumiere est

semee pour le juste, & la lieffe pour ceux qui sont droits de cœur ?

Le Soleil qui fait sa carrière comme un époux sortant de son lit nuptial, veu de tous, & voyant tout, peut-il desployer à mes yeux les beautez de nature pour m'en destituer. Je ne suis plus de ceux à qui les verdures portent quelque esperance, & si je voi des fleurs, je sçai que les fruits en sont pour les hommes de terre. Les moissons & les grappes sont pour les ennemis de Dieu, dont le jour ne m'apporte que le desir de la nuit pour me cacher, & elle m'est une année pour m'enfuyr & me sauver de moi.

C'est en elle que tu m'as revisité. Tu as fondé mon cœur, tu l'as examiné : tu n'as point trouvé que ma pensée ait violé ma parole, ni que ma bouche ait desmenti mon cœur ; & nonobstant il n'y a point d'accord en mes membres. Je cherche le repos au lit sans le trouver. Le bœuf quitte le joug à la sèree, le cheval la selle ou le collier ; mais l'ahan & les sueurs de mon ame travaillée me faisaient dès le crepuscule du soir, sans me quitter à celui du matin.

Les Anciens ont inventé que leurs Erynnés, ou Furies, estoient filles du Soleil & de la Nuit : voulant cette doctrine à leur mode figurer, que les affaires pesants de la journée tormentoyent les affligés dans le nid des pensées, & au loisir de la nuit. C'est sous elle que la memoire me gehenne, ma couverture est de plomb & mon chevet d'épines, pour lesquelles je puis dire : J'ai ahanné en mon gémissement, je baigne ma couche toutes les nuits, je trempe mon lit en mes larmes.

Voilà de quoi crier jour & nuit, quand l'un

& l'autre m'affligent : je suis contraint d'estre importun sans intervalle, puisque mon mal ne m'en donne pas. Tu t'es laissé vaincre à l'importunité de la vefve, supporte la mienne : & afin qu'elle n'empesche point que ma requeste ne vienne en ta presence, encline ton oreille à mon cri.

Je sçai que mes pechés ont fait un gros & louche nuage entre toi & moi : perce & dissipe, Seigneur, par les rayons de ton soleil de grace cet amas vicieux : abaisse ton oreille, qui est en si haut lieu, pour recevoir ma supplication venant des lieux profonds, & du fond de mes ameres pensees : abaisse-toi, ou avance ta dextre; car mon affliction, qui est si forte pour m'accabler, est trop foible pour (sans ton secours) monter jusqu'au throsne de ta majesté.

Ces larmes nuit & jour avalees ont empli mon estomac, & les angoisses distillent au dedans sans cesser, d'où je puis dire que j'ai mon saoul d'advertité, que mon ame s'est saoulee de maux, & ma vie est parvenue au sepulchre. Certes il y en a par de là ce qu'on appelle satieté : car telle abondance ne se pouvant enduire ni digerer, la plettoire en est mortelle, m'estouffe, & me traine au tombeau.

Aussi bien pour y estre parvenu je me suis mis au rang de ceux qui descendent en la fosse : je suis devenu comme l'homme qui n'a plus de vigueur. Aussi je confesse qu'avec raison serai-je estimé tel : car m'ayant osté de tes yeux le regard doux & gracieux, je decline, & m'en vai dechoir ainsi qu'une ombre sur le soir, comme le souci & le girasol sont espanouys, & monstrent avoir vigueur tant que le Soleil, qu'ils adorent, les anime par ses rayons, mais sentent une mort quotidienne quand ils sont privés des regards vivifiants.

Ainsi, ô toi, qui es le Soleil & le bouclier, pour ton œil delaisant d'allumer ma vie, je ne suis qu'un tison fumant sequestré de ta veuë, je suis parmi les morts comme les navrés mortellement, gisans parmi le meurtre, desquels il ne te souvient plus, & qui sont retranchés de ta main.

David se plaignoit d'estre hors de la souvenance de ses amis, d'estre mis en oubli du cœur des hommes comme un mort, & d'estre estimé autant qu'un vaisseau de nul usage : mais c'est bien pis, d'estre comme mis en oubli de son Dieu, & retranché d'entre les vaisseaux à honneur, pour estre jetté hors le camp, ou bien trainé aux immondices de la Cité.

Tu m'as mis en une fosse des plus basses és lieux tenebreux & profonds. Les prisonniers pour debtes ou causes legeres, ont les basses-cours des conciergeries, & les preaux pour bornes de leur liberté : mais combien deviennent transis ceux qu'on devale dans les basses fosses, pour après l'obscurité, la puanteur, & les horreurs des cachots longuement supportés, n'avoir delivrance que la sentence de mort ?

Ainsi suis-je accablé de tous tes flots : ta fureur s'est jettée sur moi : un abyfme appelle l'autre abyfme : au bruit de tes canaux toutes tes vagues & flots ont repassé sur ma teste, emplí ma nef si basse & si fragile, qu'elle ne peut resister aux plus petites ondes de tes tempestes : & tout sans espoir de secours.

Pour ce que tu as esloigné de moi ceux desquels j'estois cogneu, tu m'as mis en extreme abomination envers eux ; tousjours tellement reclus, que je ne puis sortir ni avoir communication avec les humains.

Et puis quand je serois environné & armé d'une legion d'amis, pourroyent-ils forcer les prisons du Tout-Puissant, qui sont la mort mesme & les portes d'Enfer? Il n'y a que toi seul qui puisses delivrer ce que tu as renfermé, ni rendre la liberté à qui tu l'as ostee : il n'y a que toi, de qui l'on puisse dire, *Il les a tirés des tenebres & de l'ombre de mort en desrompant leurs liens, pour ce qu'il a brisé les portes d'airain, & cassé les barreaux de fer.*

Tes Anges ont delivré les prisonniers des hommes, mais les hommes n'ont jamais affranchi les tiens. Nos consciences sont nos plus estroites prisons. Le meschant une fois arresté en cet estroit cachot, encor qu'il eust à son commandement la campagne, porte la geole avec soi, & les ceps de sa coupable pensee galopent avec lui.

*Cette prison le suit, quoiqu'il coure à la chasse,
Quoi que mille pays comme un Caïn il trace,
Qu'il fende au gré du vent les fleuves & les mers,
Sa conscience n'est sans cordes & sans fers.*

C'est toi seul qui peux delivrer, & à qui je dis : Sauve moi de la bourbe : comme aussi que le fil des eaux se debordant ne m'emporte pas, que le gouffre ne m'engloutisse, que le puits ne ferme point sa gueule sur moi.

Mon œil languit d'affliction. Eternel, je te reclame tout le jour : j'estens mes mains vers toi : c'est à toi que je me viens rendre. Les vaillants victorieux, qui se font estimer entre les humains, ne voudroyent pas achever ceux qui despouillent le gantelet gauche, & le presentent à leur vainqueur. Toi en qui seul abonde la vraye magnanimité, & au

seul sein de qui se trouve propitiation, repousseras-tu les mains que te tend l'abbatu ? pourroit-il entrer en ton courage de m'achever à terre de sang froid, toi qui es pitoyable, misericordieux, tardif à colere, & abondant en grace, pourrois-tu sauter sus à l'affligé, ayant maudit tous les lasches cœurs qui le font.

Fay voir encores que toute sorte de mort des bien aimés est precieuse devant tes yeux, sois donc liberal de la vie, toi qui en es le seul donneur, & qui en fais tes presens par l'univers sans en diminuer le thresor ; car source de vie en toi gist, par ta clarté nous voyons clair.

Feras-tu miracle envers les morts, ou si les trespassés se releveront pour te celebrer ? Tu as tiré du tombeau le Lazare desja puant : je confesse estre tout infect, & que l'odeur de mes pechez est insupportable à moi-mesme. Tu me vois couché dans le sepulchre ; est-il point meilleur que celui de qui l'odeur est tant soüefve ne descende point en ces tanières d'infections ; & que plustost tu detournes la mort des testes qui t'honorent, que de la poursuivre dans l'horreur de ses cachettes ; & que plustost tu fasses merveilles entre les vivans, que les desployer entre les morts, veu que ceux-là ne se peuvent relever pour recognoistre la delivrance, & aussi peu pour la celebrer en tes saintes assemblees ?

Racontera-on ta grace au sepulchre, & ta fidelité au tombeau ? Cette grace sera-elle goustee par les condamnés & en l'Enfer, où n'y ayant aucune redemption, ton Esprit ne peut aimer sa demeure, pour exciter les cœurs à faire resonner tes bien-faits ? car l'esperance estant bannie, aussi est toute voix d'exultation.

Pourront reluire tes merveilles aux tenebres, & ta justice en la terre d'oubliance ? Si tes miracles tombent dans les espees obscurités des bas lieux, qui pourra les voir, & n'estans point veus, qui les celebrera ? A quoi aller chercher des deserts perdus & sans voye pour eterniser les faits de ton equité, qui est haut chantée & annoncée en la terre des vivans ? Qui pourra dans la fosse & au profond puits de condamnation eslever sa voix de louanges dans le ciel ? tes coelestes clartés pourront-elles dorer les Enfers, & y contaminer leurs precieux rayons ?

N'est-ce plus au ciel & aux lieux illuminés par lui que tes hauts faicts triompheront ? ne veux-tu autels que les sepulchres infects ? l'Enfer sera-il choisi & ouvert pour un temple ? & les feux de la gehenne vaincront-ils ceux des holocaustes ? auras-tu plus agreables les hurlemens & grincemens de dents des perdus, que les chansons des filles de Sion, & l'harmonie des Anges & des bien heureux ?

Ou veux-tu que les hideux cimetieres soyent frequentés en la place de ton Sanctuaire ? que les ombres des morts & les pestes nocturnes y troublent & espouvantent de spectres ces cheres assemblees ?

Que là les os & les tets blanchis redemandent leurs nerfs & les peaux desquelles la mort s'est repeuë, pour reprendre les chants, ou plustost les cris oubliés, & en espouvanter tous ceux qui te psalmodieront ?

Entre ces apprehensions, Eternel, je crie à toi, & ma requeste previent dès le matin. Mais voulant prier, mes genoux ne peuvent porter ma carcasse, ni mes yeux affoiblis supporter la lueur du Ciel pour le regarder. Ma voix enrouée ne peut rien

prononcer, & les mains, que je pense joindre, n'assembler plus que des os; si bien qu'il ne faut plus d'autres ombres que la mienne pour effrayer par sa veüe, & par l'esclat de mes cris faire transfir les âmes desolées qui m'approcheront. Eternel, pourquoi rejettes-tu mon âme? Pourquoi caches-tu ta face de moi? M'as-tu rendu si execrable que ma veüe te face horreur? Tu m'as plongé & réduit dans le ventre obscur des malheurs, destitué de tout, & sur tout du jour de ta face & de la contemplation de ton Soleil : & non pas seulement de ce gracieux flambeau, mais aussi de l'aube, qui me representoit l'espérance de son retour vers moi.

Je suis affligé, & comme rendant l'esprit de ma jeunesse : j'ai souffert tes efforts, & ne sçai où j'en suis. Tu sçais, Seigneur, quels orages ont passé sur ma teste dès mon enfance, où j'ai esté comme mort parmi les vivans, où j'ai vécu comme transi parmi les morts, ayant appris de ton Prophete à dire : Au sortir du berceau les laboureurs ont labouré sur mon dos, ils ont tiré tout au long leurs seillons : mais, o Dieu, tu m'as fait durer pour tousjours plus endurer. Ma vie a esté condamnée en mes tendres ans, & quand j'ai esté sur le fueil de la geole pour marcher au buscher, tu as retiré mon âme du feu des hommes pour l'embraser du tien. Tu l'as fortifiée contre toute sorte d'accidents, tu l'as retirée des naufrages, du precipice, de l'horreur des batailles, & quelquefois d'entre les corps estendus, & puis voici ce que tu lui as fait sentir.

Les ardeurs de ta cholere qui sont passées sur moi, tes estonnemens m'ayans retranché, ouy cette cholere, quoi que juste, a passé sur ma teste sans la foudroyer : elle y a laissé ses espouvantemens, & les

terreurs qui m'ont fait dire : Suis-je rejeté & arraché d'entre les bons ? Pardonne, Seigneur, puis que la mesme cholere attribuee & desployee sur l'agneau sans peché, quelque pur, juste & puissant qu'il fust, lui a fait dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné, t'esloignant de ma delivrance & des paroles de mon gemissement ? Mon Dieu, je crie de jour & de nuit, & n'ai point de cesse. Si le Fils de ta dilection, inseparable de sa divinité, a tremblé & jetté grumeaux de sang; si le Prince de vie a veu avec effroi le visage ridé de la mort, à quel point pourra demeurer le courage & l'esperance d'un miserable pescheur comme je suis, qui a de quoi s'escrier :

*Mes jours passent comme un'ombre
Qui s'en va obscure & sombre.*

La suite des propos de ton Prophete ne sont-ils pas la description de mon estre, & la leçon de mes funestes propos, tes deluges m'ayans environné comme eau tous ensemble ? Celui qui n'a qu'un ennemi en front l'attend de pied coy, employe ses yeux, ses bras, ses armes à la deffense de son estomac paré, & offense comme veut la necessité; mais celui qui est attaqué devant, derriere, & par les costés, est en danger de perdre le courage & se rendre à son vainqueur : ainsi vois-je la mort & l'enfer qui cheminent devant toi, & ta main qui me menace de descoupler sur moi ses furieux executeurs. Je voy à mes deux costés mes vices solciteurs de mal & de ruine, & puis en arriere le souvenir de tant d'offenses & pechez, & la juste vengeance de ces choses qui me marchent sur les talons.

Que si encores toutes ces choses se presentoyent pour me destruire en divers temps, & l'un après l'autre, il y auroit moyen de prendre haleine, quelque esperance de ramasser mes esprits pour effayer à me garantir, non par armes, mais larmes & par l'invocation de ton secours;

*Mais tout cela dont je tremble
Tout autour de moi s'assemble.*

Il faut adjouster que les violences qui me destruisent ne sont seulement autour de moi, mais au dedans pour la guerre que se font mes diverses pensees, & mes divers desirs s'entrechoquants emplissent mon sein d'angoisses & perplexités, la chair & l'esprit estans chefs de deux partis logés en moi.

Et ainsi les royaumes & cités imprenables à un ennemi seul & de dehors, ne le sont pas à plusieurs, moins quand les factions les deschirent par dedans : ainsi le corps, qui vigoureux a resisté aux maladies seules reglees & exterieures est abbatu par un concours de plusieurs maladies internes & implicites, quand ce qui remedie à l'un est à l'autre un venin mortel.

Enfin, o Eternel, tu m'avois desja separé de mes amis & voisins, & rendu execrable vers eux. Tu as porté mon habitation hors le doux air de ma naissance. Tu m'avois osté des lieux, aux commoditez & plaisirs desquels le labeur de ma jeunesse s'estoit employé; tu m'avois sevré du lait & des mamelles de ma chere patrie, tu m'avois fait quitter mes parens & cognoissances privees pour te suivre, & porter ma croix après toi, quand tu as descoché

sur moi de tes punitions la plus destruisante & irreparable à jamais.

Tu ne m'as point blessé aux extremités & membres qui retranchés laissent le reste trainer quelque miserable vie, mais tu m'as scié par la moitié de moi-mesme; tu as fendu mon cœur en deux, & dissipé mes entrailles en arrachant de mon sein ma fidele très-aimée & très chere moitié, laquelle comme genie de mon ame, me tenoit fidele compagnie à tes louanges, m'exhortoit au bien, me retiroit du mal, arrestoit mes violences, consolait mes afflictions, tenoit la bride à mes pensees desreglees, & donnoit l'esperon aux desirs de m'employer à la cause de la verité.

Nous allions unis à ta maison, & de la nostre, voire de la chambre & du liét faisons un temple à ton honneur.

Depuis je marche exanimé comme un phantome, ou un spectre parmi les vivans : je vay mangeant la cendre comme pain, je trempe mon boire de pleurs amers comme les eaux de Mara : mes jours m'eschappent, & je demeure comme l'herbe fauchee. Ouy, mes jours sont defaillants comme fumees, & mes os sont affechés comme un foyer. Ce cœur frappé à mort, devenu sec comme foin, a oublié son appetit, & ma bouche à manger son pain : à ces os secs ma chair est collee à force de gemissements : je suis devenu semblable au cormoran du desert, ou à la choüette qui se tient aux lieux sauvages.

*Comme durant son vefvage
Le passereau sous l'ombrage
D'un test couve ses ennuis
Ainsi je passe les nuits.*

Je n'ay plus de paroles puissantes, ni assez violentes à l'expression de mes miseres. Seigneur, tu les cognois, puis qu'elles sont de ta main. Je demeure extatique en mes angoisses, les genoux à terre, mes souspirs en l'air, mes yeux au Ciel, mon cœur à toi; relève-le, Seigneur, en l'esperance de son salut.





OCCASION ET ARGUMENT.

DE LA MEDITATION
FAICTE SUR LE PSEAUME 16.



AUTHEUR s'estant trouvé à la mort d'un ami, homme de grand merite & probité, & ayant pris les fleurs du Pseaume 16 pour matiere de sa consolation, la mis depuis en ordre pour en faire present à ses amis.

PSEAUME 16.

1. *Garde-moi, o Dieu fort : car je me suis retiré vers toi.*
2. *O mon ame, tu as dit à l'Eternel : Tu es le Seigneur, mon bien ne vient point jusqu'à toi.*
3. *Mais aux Saints qui sont en la terre, & aux gens notables d'icelle, esquels je pren tout mon plaisir.*
4. *Les angoisses de ceux qui courent après un Dieu seront multiplies ; je ne ferai point leurs asper-*

sons de sang, & leur nom ne passera point par ma bouche.

5. L'Eternel est la part de mon heritage & de mon breuvage : tu maintiens mon lot.

6. Les cordeaux me sont escheu en lieux plaisans, voire un très bel heritage m'est advenu.

7. Je benirai l'Eternel, lequel me donne conseil, mesmement és nuicts, esquelles mes reins m'enseignent.

8. Je me suis tousjours proposé l'Eternel devant moi; puisqu'il est à ma dextre, je ne serai point esbranlé.

9. Partant, mon cœur s'est esjouy, & ma gloire s'est esgayee : aussi ma chair habitera en assurance.

10. Car tu n'abandonneras point mon ame au sepulchre, & ne permettras point que ton bien-aimé sente corruption.

11. Tu me feras cognoistre le chemin de vie : ta face est un rassasiement de joye : il y a plaisance en ta dextre pour jamais.

MEDITATION

SUR LE PSEAUME 16.

Sois moi Seigneur, &c.



Tous les accidents auxquels l'homme est sujet, lui font sentir sa foiblesse, par elle la crainte, qui le meine à la recherche du secours : les hommes du monde y employent les hommes, lesquels, jusques aux Princes terriens, ne peuvent rien au besoin : les enfans de

Dieu n'y vont point à faute, cherchent le vouloir, le pouvoir, & la vraie assistance, dans le sein de leur pere, où elle est. Ils ne s'adressent point à ce refuge, doutans de la volonté de celui qui a donné son fils à la mort pour nous; ni du pouvoir de celui qui a tout fait; se souvenans que ces deux parties nous ont fait dire plusieurs fois : Je n'ai jamais eu mal ni destresse que je ne r'aye expérimenté Dieu envers moi plein de bonté. Et la bonté, qui fait cette volonté, est telle que nous prenons plaisir à faire raisonner nos petits enfans avec nous. Dieu ne souffre pas seulement, mais prend plaisir que nous traittions avec lui comme de nostre droit, & ne nous renvoye pas à son autorité absoluë, comme font les maîtres leurs mercenaires & les Rois leurs sujets.

Nous avons un familier exemple de cela au raisonnement de David avec son Dieu, qui argumente ainsi avec lui en plusieurs de ses Cantiques : J'ai mis mon esperance en toi, garde moi donc, Seigneur, ou bien : Je suis à toi, mets moi à sauveité.

Mais sur tout le Pseaume 16, s'attache à cette preuve dès le commencement jusques à la fin, amplifiant les graces vraiment gratuites, que Dieu ne confere point aux siens, si non les ayant très chers; & ces graces de tant plus parfaites, qu'il leur donne avec elles l'esprit de les sentir bien & de les cognoistre : qui ne sont point apprentissages de la chair & du sang, non plus que l'esperance que nous logeons en lui. Et quand ces graces sont accompagnées d'esperoir & de foi, lors elles sont couronnées de leur accomplissement, elles s'entresuivent l'une l'autre jusques à la perfection descrite par nostre grand Prophete de l'Esprit de Dieu.

Voilà en general & en gros ce qu'avec plaisir indicible les enfants de Dieu doivent esplucher en toutes leurs angoisses, avec cette resolution : Tu es mon aide & mon liberateur ; mon Dieu, ne tarde point. Mais on vient plus expressement à cette preuve au point de la mort, lors que le liét du malade est le champ d'un perilleux combat entre le fidele & l'ennemi de nostre salut, plein de ruses & habile à prendre ses heures avantageuses, pour opposer aux graces que Dieu nous confere nos pechez, aux forces qu'il donne nos infirmités, à ses misericordes sa justice, & enfin les calomnies desquelles il effraye aux verités de l'Ange consolateur.

Qui es-tu (dit le meschant) que Dieu soit tenu à ta conservation, lui qui est si grand & si haut ? Et puis, quelles sont tes œuvres ? Et c'est sur ce point qu'il les met devant nos yeux, au plus mauvais lustre qu'il peut, pour les faire voir en grand nombre, indignes de pitié, & coupables d'éternelle mort. En ce besoin le fidele leve les yeux, les mains, le cœur, & toutes les vigueurs de son ame vers son Dieu pour soupirer ainsi : Garde-moi, o Dieu Fort, car je me suis retiré vers toi. C'est bien contre les discours humains que de dire : Tu m'as fait du bien, il est donc raisonnable que tu m'en fasses davantage. Le trafic du monde conclud bien autrement, & dit : Je t'ai fait du bien, tu ne m'en as point remboursé, il est donc raisonnable que je cesse de t'en faire, jusques à ce que j'aye tiré de toi quelque utilité ; mais voici une autre procedure, qui est de l'escole de la Foi.

Un chef de guerre ayant poussé ses coureurs devant lui, doit sçavoir ce qu'ils deviennent, & leur dit communement : Allez, donnez, je vous ferai suivre,

& rendrai bon conte de vous. Les Princes mesmes en leurs vanitez aiment ceux qui ont receu leurs bien-faits, lesquels ils font suivre par d'autres, & les redoublent jusques à la parfaite grandeur de ceux qu'ils ont aimé. Or l'esperance colloquee en Dieu n'estant point de nostre nature, mais du tesmoignage & don pur de sa grace, sans laquelle, & sans les dons de l'esprit, nous courions au moyen de la chair, & cerchions auprès de nous en la terre ce qui semble si esloigné dans les Cieux; c'est donc une main celeste qui y attire nos esperances & les destourne de s'attacher à la terrestre vanité.

Voilà la premiere troupe des graces du Dieu des armées, qui meilleur capitaine que tous les autres, les fera suivre de son gros pour ne les perdre point. Voilà les premiers arres pour eslever bien haut ses créatures : bien mieux que les Princes, qui usans de ce titre en vanité, monstrent un dessein formé d'eslever ceux qu'ils aiment au plus haut point d'honneur.

Nous disons donc à Satan : Tu demandes qui nous sommes : & nous mesmes ne nous promettons rien, pour l'estoffe qui est en nous; mais beaucoup pour les formes qu'y a employé celui seul qui de rien fait tout. Mais quant à la question de ce que nous pourrions avoir fait pour estre agreables à Dieu, nous confessons volontiers ce que dit le Prophete : O mon ame, tu as dit à l'Eternel, tu es le Seigneur; mon bien ne vient point jusqu'à toi.

En l'heure derniere, le tentateur a belle prise sur ceux qui mettent leurs œuvres en ligne de conte : il desploye en grande marge devant leurs yeux les tableaux abominables de leurs crimes; & quand il faut mettre la main aux bonnes œuvres, pour les loger à l'autre colonne du registre, ou cercher de

quoi payer les debtes, le trompeur, en riant, leur presse des feuilles desquelles il a coustume de payer les ouvriers ; & ces feuilles sont les bonnes œuvres, ou les indulgences achetees bien cherement.

Les fideles voyent bien aussi leurs pechez, qui se presentent incessamment noirs & hideux devant leur face ; & de tant plus laids que les bons les hayssent, & qu'ils ont pour champ la repentance & la blanche piété, & d'ailleurs les pechez sont diversement regardés par ceux qui ne les hayssent qu'à cause de la peine, ou par ceux qui les hayssent en l'amour de leur Dieu. Ces derniers, au lieu de courir au conte des merites, empoignent les graces sans merite : & c'est lors que Dieu fait suivre ses graces, & par icelles confirme les siens de plus en plus en l'assurance du salut.

Or tout ainsi que le recours à Dieu n'est pas un present de nature, en voici encor'un autre qui vient de mesme lieu ; c'est l'amour du bien, & la haine du mal : nous employons nos amitiés & affections, non pour assister aux pervers, mais aux saints qui sont en la terre, & aux gens notables d'icelles, auxquels je prens tout mon plaisir.

Les pensees terrestres nous inclineroient au contraire, & la prudence des enfants du siecle, plus subtile que de ceux du Royaume, nous feroit diligens à la recherche des meschans & des prosperans : mais les inclinations celestes nous font soldats & partisans du Dieu des armées qui nous fortifie au bon combat, en la compagnie des bons & des affligés. Là parmi nos imperfections & foibleesses nous osons dire :

*Quelque assaut qu'aye senti
J'ai toujours tenu ton parti.*

Et puis,

*O Seigneur qui t'es contraire
Ne l'ai-je pas pour adversaire?*

Dieu n'a que faire de nous pour sa milice? Jesus-Christ a les millions d'Ange à son secours s'il lui plait. Pourquoi nous daignera-t-il donc enroller, & remplir ses rangs de si foibles tirons ou bisognes que nous sommes? C'est que son plaisir est de parfaire son œuvre en l'infirmité, qu'il a aimé les tabernacles de Jacob, & veut être victorieux sur les Geants & Goliaths par les frondes des petits bergers.

Et pour cela il ne nous donne pas seulement les armes parfaites que décrit S. Paul, mais il nous environne de force & de hardiesse : & de plus nous embrase de passion violente contre ses ennemis, nous faisant par cette violence ravir le royaume des Cieux.

Or, plus expressement l'Esprit de Dieu nous eschauffe contre l'idolatrie, (peché qui comprend tous pechez) voulant en ce cas que nous nous rendions jaloux de sa gloire, comme il s'est déclaré tel au second commandement. Cette jalousie montre ouvertement que l'indifférence & la fade douceur ne peuvent convenir à un enfant de Dieu, en ce qui transfère sa gloire aux choses muettes, sourdes, aveugles, manchottes, & qui sont œuvres des mains de ceux qui les adorent : jusques là qu'il ne peut souffrir que nos bouches & nos langues soyent salies des termes de l'idolatrie, & du jargon diabolique qui est proferé en leurs sacrifices infects; comme aussi nul ne peut aimer Dieu qu'il ne haïsse les idoles. Au prix de cet amour il nous donne la haine pour marque de son amour.

Nous apprenons à prononcer avec le Prophete cette sentence de condamnation : *Les angoisses de ceux qui courent après un autre Dieu seront multipliées : je ne feray point leur asperſion de ſang, & leur nom ne paſſera point par ma bouche.*

Après la grace de Dieu qui nous a donné l'aſſurance, & nous a fait dire, *Noſtre pere qui es es Cieux*; après la ſeconde qui nous a fait ſuivre, *Ton nom ſoit ſanctifié, ton regne advienne, & puis Ta volonté ſoit faite*; voici la troiſieme grace, qui eſt du pain quotidien. Elle montre comment nous ſommes enfans de la maiſon : & quand le diable & ſes ſuppôts nous jettent hors des noſtres, nous ſont abandonner nos familles & nos biens pour ſuivre la croix du Chriſt, nous voyons nos terres poſſedees par nos ennemis, on nous prive des eſbats & des honneurs pour y colloquer des perſonnes indignes; bannis aux païs eſtrangers, où nous ſommes quelques fois choqués, au lieu d'eſtre ſecourus, on nous y appelle malfaiteurs, rebelles & forbanis; certes, il ſemble que les enfans de Dieu ſoyent lors très mal partagés, & toutefois (qui eſt un myſtere incomprehenſible à l'homme animal) c'eſt là où nous diſons : *L'Eternel eſt la part de mon heritage & de mon breuvage; tu maintiens mon lot.*

Que les proſperans du ſiecle ſe levent du banc des moqueurs pour nous demander où eſt le pain de nos enfans & de nous ? où trouverons-nous des terres & des maiſons comme nous en laissons ? où ſont les benediſtions temporelles de Dieu ? En fin il le fait bon ſervir, & où il ſe plaift. Certes lors nous nous moquons des moqueurs, & meſpriſons les meſpriſans, qui ne ſçauroyent comprendre comment l'homme ne vit point du pain ſeulement, mais de

toute parole procedante de la bouche de Dieu. Nous detestons l'ignorance des hommes abrutis, qui ne peuvent cognoistre & n'entendent rien à ceci : c'est qu'il n'y a point de meilleur fonds, que quand Dieu se fait nostre heritage, que quand nos rentes sont assignees sur lui, quand il nous paist, & quand il se rend nostre berger, sous lequel nous n'avons faute de rien : sous cette houlette nous possedons la graisse & les plaisirs de la terre : mesme nous avons par sa grace à le remercier, de quoi il enrichit de vivres necessaires nos tables aux yeux de nos ennemis, jusqu'aux parfums & delices specifies par nostre poëte sacré, dans lesquelles, comme il dit ailleurs, nous sommes rassasiés de moëllles & de friandises. Que s'il nous faut passer le desert, là il nous repaist du man & du pain des Anges, & en tout lieu où que la tempeste nous emporte,

*Dieu nous despeschera commissaires de vie
La Poule de Merlin, ou les Corbeaux d'Elie.*

Si cette puissance & bonté de Dieu conjointes à bien faire, à partager cet heritage, de la mention duquel les livres sacrés sont remplis, sont choses miraculeuses, il se trouve encore plus de merveilles à la possession de ces partages, à la benediction de l'usufruit. Rappelions nos memoires qui s'escoulent de nous, & nous laissent ingrats & mal advisés, apprenons d'elles les exemples que nos yeux nous reprochent si nous les oublions; combien nous avons veu de ceux qui ayans renoncé la voye de salut par celle des prosperités, s'estans vendus à l'ambition, à l'avarice, sont morts infames & des-honorés, ont mendié pressés de faim, & a falu que

la pitié d'autrui leur ait donné le suaire pour le dernier present; verifians par leur succez ces paroles de l'Esprit de Dieu :

*Le Lion affamé
Bien souvent ne trouvera riens,
Mais ceux-là sont remplis de biens,
Qui ont Dieu réclamé.*

C'est ce qui nous ravit en exultation vers le Seigneur, quand si mal partagés au monde, nous le sommes heureusement au Ciel, & chantons avec le Prophete,

*Que de bonté souveraine
Sa main droite est toute pleine.*

Et faisans allusion aux cordeaux des arpenteurs qui estoient appellés aux partages, nous disons, *Les cordeaux me sont escheus en lieu plaisant, voire un très bel heritage m'est advenu.*

L'enfant desbauché demanda partage à son pere en choses mobilières, legeres & aisées à perdre & dissiper, desireux d'esloigner la maison & la face venerable de laquelle il fuyoit les reprehensions & les bons conseils, eschapper la main à craindre pour les chastimens, mais à baisser pour les bien-faits : ainsi sont ceux qui fuyent l'Eglise de Dieu pour le vain & menteur vocable de la liberté. Mais cependant que ces Esäüs courent à leur plaisir, les Jacobs possèdent avec la maison & heritage la paternelle benediction avec moins d'esclat que les prodigues, mais en douceur & en seurte. Dieu nous conduit par son Esprit & grace à l'amour du pain de sa maison, à ce que nos insolences ne nous amènent

pas à l'envie du reste des mercenaires, ni à l'auge des porceaux.

Or voici la quatriesme marque, pour renvoyer les objections de Satan par un tesmoignage bien asseuré : C'est que ce n'est point par nostre espee que nous avons cette terre occupee.

Nous confessons injustement, qu'il ne faut pas sacrifier à nos filets, ni à nos adresses pour avoir pris un si bon lot, & partagé avantageusement : mais nous donnons ainsi gloire à l'Esprit qui nous a conduits.

Je benirai l'Eternel, lequel me donne conseil; mesmement les nuits esquelles mes reins m'enseignent.

Les jours coulent trop tost, & les nuits nous doivent estre trop courtes pour les actions de grace que nous devons au Pere : nous avons occasion de craindre l'ingratitude, & user de ces termes en nostre esmoi : Que donnerai-je à Dieu pour ses bien-faits ? mais en voici la surcharge : car ayant ces pensées au cœur & à la bouche, Voici la coupe de loüange de benediction qui nous vient à la main : & ainsi du bien-faiteur nous vient dequoi recognoistre & remercier; comme les peres demandent aux enfans ce qu'ils leur avoyent donné, pour recognoistre leur bon naturel, & prendre leur bon plaisir.

Dieu fait pleuvoir sur les bons & sur les mauvais, aussi donne-il ses biens & aux uns & aux autres : mais voulez-vous discerner les biens qu'il donne à malediction & reproche, ou à benediction & salut ? C'est qu'il jette le bien aux perdus comme le perdant, & aux autres il le met en la main : aux uns par orages, aux autres en douce pluye.

Les mesmes differences paroissent en la perception qu'en la donation : car les Geans & robustes veneurs sacrifient à leurs bras velus pour la proye qu'ils ont conquise ; les autres à leur bien-faiteur : les uns en jouissent sans jouyr, gourmandent cette proye & ne la savourent pas ; les autres succent les douceurs de leurs fruiçts en perpetuelle recognoissance au donneur.

Telles differences paroissent entre les bestes ravissantes qui vivent de proye & de sang, & les douces & innocentes, desquelles la vie n'esteint point d'autre vie, & les boyaux n'avallent point les entrailles d'aucun gibier. Les premiers animaux devorent vilainement, jettans les yeux à gauche & à droite au soupçon des tripailles, menacent & grondent pour estre effroyables, tout en peur, tout en fureur ; & mesmes les loups mordent l'eau au lieu de l'avaller doucement : d'autre costé les petits poulets, les colombes & autres oyselets, ayans saucé le bec en l'eau, levent la teste & les yeux en haut ; & regardez leurs paupieres, elles font contenance d'action de graces vers le Ciel.

C'est à propos de dire les causes parfaites, pourquoi les biens que nous avons receu d'enhaut ont esté accompagnés de liesse : & quand les meschans grinçoient les dents en leurs prosperités, ils nous ont veu pleins de joye en nos afflictions. Dirai-je, qu'au point de la mort, en laquelle ils hurlent, nous apprenons à psalmodier à nostre Dieu, & jeter des cris d'allegresse au lieu de leur grincement de dents ? Car les transis, ausquels leur loi defend d'estre asseurés de leur salut, n'ont que disette parmi leur abondance, que vergoignes en leurs honneurs, & que terreurs en ce qui leur est plus

asseuré : ils n'oseroient dire à Dieu en foi comme nous,

*Vueille sous l'ombre de ton aile
Me garder bien & seurement,
Et tenir aussi chèrement
Qu'on tient de son ail la pranelle.*

Où sont les enfans du siècle qui osent dire en le croyant, que les Anges ayent un camp planté alentour d'eux, qu'ils servent de rideaux à leur liét, & qu'ils ayent pour chever le giron de Dieu ? Prendront-ils pour eux ces propos excellents ? Je les dois secourir, car ils adorent mon Nom. Et voici en nostre Pseaume, que Dieu est à la dextre du fidele pour sa garde. Il y a bien de quoi s'escrier : *Voyez quelle charité le Pere nous a donnee*, non seulement pour estre si heureusement & precieusement gardés ; mais de plus, il nous a fait present de la confiance & du repos que nous trouvons sur un Pilote, qui ne parle pas comme les communs, qui disent : Je vous garderai bien du mal, mais non pas de la peur. Ce grand conducteur nous instruit à prononcer en foi, *Je me suis tousjours proposé l'Eternel devant moi : puis qu'il est à ma dextre, je ne serai point esbranlé*, il n'y a point de joye pour ceux qui ne pourront gouter l'occasion de nos joyes : le cœur en est rempli à suffisance : & pource qu'il est le siege des desirs, c'est lui qui dit,

J'ai confiance en l'ombre de tes aïles.

Et puis,

*De tes biens saoules leurs desirs,
Et au fleuve de tes plaisirs
Pour boire les appellez,*

La langue plus legere s'esgaye, & dit en se moquant des orgueilleux,

*Le Tout-puissant de leur façon despize,
Se moquera : car d'eux il ne lui chant.*

Et puis,

*Dieu se rit du meschant, quand de ses yeux ouverts
Il voit venir le jour de sa ruine.*

Et là dessus,

*De joye adonc Israël jouyra,
Jacob rira.*

Ce qui nous est permis contre les fausses langues, desquelles il est dit,

*De tes mal-heurs ils se riront,
Et voila qu'ils diront :
C'est celui qui n'a voulu prendre
L'Eternel pour son soutien,*

Et ce qui s'ensuit.

En mesme temps le Seigneur se rira de leurs vanteries, se moquera de tous ces glorieux, ayant auparavant menacé, *Au jour de vostre angoisse je me rirai de vostre calamité* : voila les termes auxquels il est dit que la langue se rit. Ainsi du contentement du cœur, & des exultations de la langue la masse presente du corps apprend à s'asseurer; cette chair mesme qui trembloit de la mort en mesprise les menaces, sur tout quand les afflictions de la vie la tenaillent, lui font voir avec longue & fascheuse leçon qu'un mieux l'attend qu'elle doit ardemment

désirer; & puis elle fait son esperance de ces desirs. Et c'est ce que dit le Psalmiste, *Pourtant mon cœur s'est esjouy, & ma gloire s'est esgayee, ainsi ma chair habitera en assurance.*

Il n'y a que Dieu très bon & très sage qui sache envoyer le mal pour tourner son usage en bien; & d'un arsenal d'afflictions faire un cabinet de delices; il a une reserve d'infirmités, blessures, haines, querelles, maladies, pauvretes, angoisses, prisons, gehennes & mutilations de membres pour desployer sur nous, desquelles il tire sur nous toute fermeté, guerison, amitié, concordes, santé, abondance, joye, liberté, plaisir & entiere perfection : & ces choses se tournent en bien quand par ses estranges moyens le corps est apprivoisé à suivre son ame franchement; tout s'accorde; l'ame seconde en pieté, l'esprit en jugement, les entrailles en charité, & la main prompte aux charitables actions : tout cela reçoit une signalee benediction de Dieu, quand les accidents qui ostent la veuë laissent au corps ses libres fonctions jusques dans le dernier fumeau pour louer le Seigneur, s'esjouir avec lui, lui rendre grace de ses bien-faits, pour instruire, voire reprendre ses parents, amis & domestiques, & un chacun distinctement en l'autorité d'un mourant, & en fin consoler ceux qui venoyent à sa consolation.

Mais le plus utile apprentissage du corps, c'est celui que le sepulchre n'est pas la fin, qu'il en a bonnes promesses, pour arre desquelles il a la resurrection de Christ : aussi ce passage du Pseume a esté employé sur ce mystere de la resurrection, & ce qui est dit pour le Sauveur est partagé à tous les sauvés, lui faisant part à ses freres de cet excellent verjet, de son usage & de ses veritables effects,

quand le Prophete nous a montré Christ relevé du tombeau, & nous a fait voir qu'ayant part à ses graces par le droit d'adoption, sa resurrection est le gage de la nostre : ainsi de sa montee aux Cieux, où il a pris place pour ses coheritiers. Aussi est-il dit pour nous, sous lui, & avec lui, *Car tu n'abandonneras point mon ame au sepulchre, & ne permettras que ton Saint sente corruption.*

La pourriture du corps est de peu de moment, pource que nulle partie, tant petite soit-elle, ne s'en perdra, puis que la terre & la mer rendront conte de leurs morts, pour les représenter : & cette chair, ayant esté confite en la mort, renaîtra purgée de toutes ses imperfections ; non seulement sans playes, mais aussi sans cicatrices & difformitez.

Les animaux irraisonnables sont de toute autre condition, estans nés pour ne renaître point : & nature qui se purge d'eux par leur extinction, se glorifie en la conservation des corps humains, comme les précieux instrumens de la gloire celeste : & le secret de cela est, que ce qui est saint ne verra point corruption.

Les philosophes Ethniques ont bien sçeu dire, que la dernière mutation ne nous change qu'en nous mesmes, & non point en un autre : & ce mouvement tend à son information, ou à son achèvement & perfection, qui n'est qu'au second & dernier repos, fin du desir & du mouvement. Quand la mort dissout le corps de l'homme, le separant pour le purifier, elle ne fait point perir le germe immortel qui restitue le tout ; la dissolution apporte non la destruction, ni l'extinction, mais le renouvellement : elle n'a pas pour office de reduire à rien

ce qui est, mais que le caduc se relève, que le decrepit se rajeunisse, que le mortel renaisse pour dépouiller la mortalité. Si cela par la cognoissance des Payens s'est peu dire de tous corps humains, à cause que l'homme est le plus précieux animant de ce grand immortel animant du monde, Empereur sur les autres animaux.

*L'homme de qui l'esprit à penser est porté
Deffus les Cieux des Cieux vers ta divinité
A servir, adorer, resonner, & cognoistre,
Juger pour le plus haut ce qui est au bas estre,
Est exempt de la Loi qui sous la mort le rend,
Et de ce privilege a le Ciel pour garant.*

Si, di-je, on a jugé la duree de l'homme sur ces marques, que peut-on dire du Chrestien, duquel l'heritage est surceleste, & que Dieu a racheté par la mort du Fils de sa dilection? choses de trop haut prix, & trop saintes pour estre condamnées à pourrir.

Ayant donc à tenir pour saint tout ce qui est acquis & sanctifié par le sang du Sauveur, & purifié par le sang de l'Esprit : c'est improprement qu'en parlant des corps humains nous usons du mot de pourriture : estant plus à propos le terme de mutation, qui est une preparation pour passer de l'estat de misere en celui de felicité, duquel voici le chemin :

Tu me feras cognoistre le chemin de vie. Ta face est un rassasiement de joye : il y a plaisance en ta dextre pour jamais.

En suivant les exemples que nous avons pris des Rois & des Capitaines, voici tout le reste des graces & bien-faits qui s'acheminent à leur perfection. Le

Dieu des armées, le grand Roi de tous les Rois, daigne bien nous prendre par la main, se faire nostre guide pour nous conduire par un petit sentier droit, mais espineux, à la porte estroite, & de là à la couronne de gloire & en son paradis. Ce fut avec grand murmure que le peuple d'Israël entra dans ce chemin. Les murmures, les eaux changees en sang, toutes les playes d'Egypte ne les pouvoient animer à prendre ce dessein, si la main de Dieu, par le ministère de Moÿse, ne les eust conduits, tirés, traînés : le labeur des pots, les tâches rengregees, le meurtre des enfants masles, & en tout le dur joug de Pharaon servit de lieu commun aux suasions de Moÿse, comme les duretez de cette vie donnent commencement à l'estime & au desir de l'autre. Les deserts de quarante ans rendirent doux le nom de Canaan, & l'effroyable regard, ou souvenir de l'Egypte, corrigeoit le regret des aulx & des oignons : car c'est de la nature humaine, de vouloir toujours tourner le pied arriere : quand nous sommes dans ce sentier, qui nous conduit à vie plus heureuse, peu de Calebs & de Josuez continuent sans murmure la haine & le mespris de la vie, & servitude d'Egypte, pour aimer dignement & estimer la felicité de Canaan.

Que s'il a pleu à Dieu nous faire naistre de ses debonnaires, & non pas de ces bestes qu'il faille dompter par maux sans nombre & par douleurs extremes; & qu'aussi il nous traite en ses douceurs & benedictions de cette vie, nous faisant la grace d'estre ravis en son amour par ce traitement, il ne faut pourtant pas changer le dessein du Ciel, quelques ravis que nous soyons ici aux contemplations celestes : ou bien il nous sera dit comme à Pierre,

qui vouloit en la transfiguration de Christ (qui leur monstra un rayon de sa gloire) dresser trois tabernacles : il faut monter plus haut, & qu'un ruisseau plaissant du desert ne retarde point l'entreprise de la terre sainte & son acheminement.

Les pauvres Payens nous ont mesme donné quelques leçons pour monstrier que la dernière espérance doit engloutir toutes les autres passions; ils nous ont, poètes ou historiens, peint un Enee chassé de son pays naturel par une outrageuse guerre, les destinees lui ayant promis le Latium, & là une aise parfaite; son chemin est traversé de deux sortes d'accidens; la première, d'un pesant fardeau de pere, mere & enfant, qu'il lui faut porter & mener; de tempestes maritimes, de la mort de ses plus chers compagnons, du peril de l'isle enchanteresse, des peuples armés contre lui, & du murmure des siens, des mouvements des Syrtes, des Syllés abayantes, des gouffres, des Carybdes, des rochers aveugles, plus dangereux plus ils sont cachés.

L'autre sorte d'oppositions bien plus mortelle, fut les douceurs de Carthage, où toutes sortes de voluptés, bienseances & engagements combattirent son dessein, & ne l'abbatirent pas, pource que lui instruit par quelques feintes Deitez, apprit à vouloir constamment, & à dire : Nous tendons au Latium, où les destinees nous montrent une demeure tranquille & asseuree.

Voilà un portraict de ces ames aveuglees, qui pourroit estre allegué en reproche à ceux qui ne sont point instruits par des feintes Deitez, mais par le Pere des lumieres; qui sçavent la difference des douceurs, & du repos celeste, & des troubles d'Italie, des royaumes & gloires qui nous attendent,

comparés avec les dominations esclaves de Satan ; & où tant s'en faut qu'il y ait repos, que les vastes grandeurs les font esgarer, les richesses leur donnent la guerre ; leurs eslevations, tant plus elles sont hautes, tant plus trouvent elles d'envie & de vents, & plus dangereux en est le precipice.

Le but de nostre esperance est au vrai & seul paradis, & la couronne de gloire : le chemin en est rude & montueux, comme celui qu'on attribue à la vertu. Il y a plus, la fin en est tousjours par la cheute de la vie. Certes les uns font cette cheute par precipice, les autres s'agenouillent & couchent doucement : mais en elle (pour tirer encore quelques fleurs de nos Ethniques) il faut contrefaire ce glorieux Empereur, qui tombant à l'entree de sa conquête, baïsa la terre, & dit (ce que nous pouvons mieux dire que lui), *Je prends possession de toi, o Canaan celeste, je te salut, heritage que le Ciel me devoit.*

Tous les desirs humains, voire les plus violens, sont trompeurs, ou par le manquement, ou par la satiété : les desirs du Ciel sont infaillibles, & de justes desirs deviennent veritables plaisirs : les joyes de ce monde estoient feu de paille, bien tost chagrins ; autre est la joye eternelle : les amitiés des hommes en peu de temps se trouvent fausses, & les amours du Ciel sont eternels extases, & ravissemens par-dessus nostre imagination : nous affectons de gouter le bon & contempler le beau ; Dieu seul est le bon & le beau, nous gouterons d'iceluy & cognoistrons sa grande douceur.

Ce passage qui a un nom si rude, a un effect si doux : il y a des douleurs pareilles à celles des meres qui accouchent, & des enfans mesmes qui

ont à sortir d'une tenebreuse prison pour venir jouyr de la lumiere : qui refuseroit cette mort pour passer à la vie, tirés & conduits par la main de celui qui nous a aimés avant que nous fussions pour nous faire estre ? & quand il nous tend les mains pour nous donner l'estre de perfection, avancerons-nous point nos mains au devant des siennes, ferons-nous pas la moitié du chemin vers lui ?

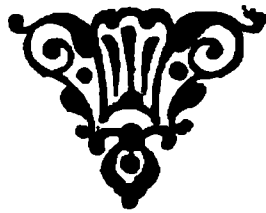
Comme ceux qui au travers de la fumee & des armes ennemies vont au devant de leurs secours, quand nostre bateau brisé des tempestes arrive, sautons à terre dans le port, & ne descendons point à regret.

Or voici le comble de joye & de liesse : c'est que cette felicité estant departie en diverses mansions, remplira chacun selon sa mesure, afin que chacun soit heureux parfaitement : & pource que les bienfaits de Dieu sont sans borne & sans repentance de son costé, ses graces surpassent nos mesures : dont au lieu de raser, il verse au comble jusques à ce que le boisseau en laisse aller la surabondance à la perfection de tous : que s'il y a du plus ou du moins, c'est pourtant le tout en tout, dont nous lisons en quelque lieu,

*Nul ne monte trop haut, nul trop bas ne devale,
Pareille imparité en difference esgale.*

C'est là que nous parviendrons à ce que l'homme n'a peu supporter, à la lumiere inaccessible qui esblouyt les Cherubins de ses rayons, de laquelle la contemplation a donné le nom aux Seraphins : c'est cette splendeur insupportable que Moyse ne peut endurer, ni voir Dieu que par les parties de derriere, qui sont les effets de ses merveilles passées ; &

pour finir, c'est là où nous attend cette beatitude, qui n'a peu estre depeinte dignement, ni par la Majesté de Sina, ni par le splendide palais qu'Ezechiel nous a representé, ni par le glorieux estat de la Transfiguration, non plus par le portraict de celui qui parut à Saint Jean entre les chandeliers, ni par l'estat excellent de la triomphante Jerusalem : c'est ce que nul œil n'a peu voir, nulle oreille n'a peu ouyr, nul esprit n'a peu comprendre, & que nul cœur n'a peu desirer dignement.





L'HERCULE CHRESTIEN.



es enfans, il m'est souvenu de l'attention que vous me prestastes la derniere fois que je vous ai veus, & elle me tesmoigna le plaisir que vous preniez aux explications mystiques de la Mythologie ancienne; je vous donnai pour adresse les lecteurs de Leon Hebreu, de Noël le Comte, & d'un petit livre grec, nommé *μυθία* *μυστικῶν*, que je traduisis en ma fièvre quarte de Grec en François. Vous avez estimé ce plaisant labeur vous venir à propos, après qu'on vous a leu la Theogenie d'Hesiodé; j'ai estimé vous devoir enseigner un chemin nouveau qu'il faut prendre en ces parterres pour en user sans abus; pour ce qu'il est dangereux d'avoir pour preceptrice la delicieuse ignorance des Anciens, qui n'ont eu autre Theologie que les fables & genealogies, lesquelles (comme dit S. Paul) *sont sans fin & engendrent plusost questions qu'edification de Dieu, laquelle gist en foi.*

Ce chemin nouveau que je vous veux donner & ordonner, c'est que vous portiez plus de pitié que d'envie à ces belles rêveries, desquelles on peut tirer plusieurs doctrines pour la Philosophie naturelle, & plus encores pour l'Ethique : m'accommodant en cela à la fole curiosité de ceux qui aiment mieux *legere aurum ex Ennii stercore*, que de prendre l'or d'Ophir tout pur de la parole de Dieu, où il vous en presente sans escume & sans imperfection.

Je vai donc vous donner un exemple pour tirer des fabuleuses feintes les veritables enseignements, prenant pour essai les labeurs d'Hercule, choisissant de trente quatre qui lui sont attribués une douzaine de ceux qui plus à propos se rencontreront.

Les meilleurs des Anciens lui en attribuent douze, & Macrobe (qui sur le nom d'Hercule veut qu'il n'ait esté autre chose que le Soleil) lui donne les douze signes du Zodiaque, lesquels il passe tous les jours : pour ces douze labeurs qu'on allegue, je le prends autrement, & veux que l'Hercule Chrétien obtienne les victoires figurees par ces monstres abbatus.

1. Commençant dès le berceau, comme dès lors sanctifié à Dieu par une generosité naturelle, à esteindre les malices, les choleres, despits & mauvaistiez de la premiere jeunesse, figurees par ces deux serpens qui se couloyent dans le maillot d'Hercules, & dès lors rendent quelque preuve que les enfans de Dieu sont sanctifiés dès le ventre de la mere.

2. Estant avancé à la premiere jeunesse, & trouvant les pechez qui ne s'avancent plus contre nous un à un, mais sept, & sept fois sept à la fois, nostre jeunesse d'Hercule doit apporter feu brulant

& lumineux, & le trenchant du glaive de la parole à la destruction des crimes renaissans, qui attaquent furieusement & par venin les mœurs de la jeunesse, comme Hercule se servit du fer & du feu à la destruction des testes renaissantes de son Hydra.

3. Les voluptez legeres, soit à poursuivre, soit à fuir, soyent representees par la biche aux cornes d'or, aussi plaisante à voir que dangereuse à esprouver ; c'est là où la viffesse d'Hercule est à pratiquer, soit à la fuir, soit à la poursuivre pour l'atteindre.

4. Mais au prix que nous devenons forts se presentent aussi des ennemis plus dangereux & des vices plus furieux. Cela est despeint par le Lion Nemean, figure de l'orgueil qui nous faist en adolescence, & qui nous rend bestes furieuses, qui ne vomissons que rage, choleres & desseins sanglants. Il faut donc nous vaincre en vainquant ce Lion ; & comme Hercule le despouilla de sa peau pour porter à jamais les marques de nostre insigne victoire, ainsi en nous vainquant nous-mesmes desvestir la peau du vieil homme, & porter sans cesse sur nous les marques que nous avons vaincu au bon combat.

5. Nous avons aujourd'hui tant de Diomedes, qui engraisfent les bestes qu'ils nourrissent de ceux qui logent en leur sein : nous sommes obligés, non-seulement de chasser les horreurs de nos estables, mais encores à la destruction, selon nostre pouvoir, des Diomedes de ce temps, en nous donnant garde pour nous que nos chevaux & les desirs qui nous portent, nos despenses d'orgueil, que les bestes & les crimes brutaux ne nous devorent point après avoir devoré autrui.

6. Et quant au sanglier d'Erimanthe, il faut

vaincre en nous-mêmes la nature porcine, qui nous fait gâster les beautés que nature nous concedoit, nous rend porceaux en paresse, en gourmandise & en appetis sauvages, & nous fait tousjours retourner en la bouë & au fouil de nos ordures. Cette là est la victoire la plus necessaire à l'Hercule Chrétien.

7. De même nous donner garde de sanctifier & sacrifier à Dieu nostre jeunesse, reservant ce qui est plus specieux & plus beau à nos plaisirs, & employant cette beauté consacree aux voluptez : car Dieu punit ce mauvais choix par la fureur de l'esprit, à laquelle il abandonne nostre jeunesse, la laisse abuser de la force & ressembler un taureau eschappé en sa fureur. Si nous en venons là, il faut abbatre & porter par terre, dompter à bon escient nos vigueurs naturelles, qui rendent forts & vigoureux nos pechez.

8. Anthee nous fera ce grand vice pesant de l'amour de la terre, qui nous separe des desirs celestes, nous attache à soi, bannit nos esprits, par la contagion du corps, des contemplations spirituelles & celestes amours. Tant que Hercule le combatit sur le champ de sa naissance, il n'en peut venir au bout, mais l'eslevant hors de son element, il le fait petit, pressé par la vertu. Ainsi eslevant nos desirs de la terre vers le Ciel, nous nous vainquons nous mêmes & eux avec nous, & nos ames triomphantes amènent le corps à leur domination.

9. De là nous venons à la victoire obtenue sur Cacus, le meschant larron & meurtrier, fils de Vulcain vilain & contrefait : Vulcain, qui forge par le feu les foudres punisseurs de nos demerites & de même feu eschauffe en nous les desirs d'ambition & d'avarice, les souhaits du bien d'autrui, & de là

nous fait brigands & ravisseurs par diverses voyes. Ces desirs engendrent & jettent le feu dans la taniere de nos cœurs, rare victoire de l'Hercule Chrestien, & pour laquelle il faut estre doüé de celeste vertu.

10. Par ce vice nous devenons demi hommes & demi bestes : & ce sont les Centaures enfants des Nuës, à la naissance desquels le Soleil est empesché de contribuer par les fumées de nos vices. Bienheureux ceux-là qui despouilleront les bestialités pour se rendre hommes parfaits & regenerés en naissance à Dieu !

11. Tel doit estre celui qui travaillera à la delivrance de la pauvre Hesione, & la fera d'esclave triomphante, & de captive maistresse de son cœur, c'est à dire, qui travaillera à la liberté de l'Eglise enchainée sous la Tyrannie du grand monstre des eaux, & de la beste qui la poursuit jusques dans le desert.

12. A lui appartiennent les pommes d'or du jardin des Hesperides, à lui le fruit de vie du jardin d'Eden, & la couronne de gloire pour avoir vaincu le dragon vigilant, qui circuit sans sommeiller les heritiers du Royaume celeste : dragon, auquel il faut froisser la teste, ou voir, non pas aller boiteux aux sentiers de l'Eternel, nos pieds broncher à la ruine, & nos talons piqués par la playe mortelle du serpent ennemi.

Les autres labeurs de nostre Hercule se rapportent à ceux-là, nous despeignans le Chrestien triomphant sur les monstres de nos pechez. J'adjousterai ce que nostre Palephate dit de son Alcide : asçavoir qu'il nasquit *φυλλίτης*, qui est à dire fueillu, & ayant au lieu de cheveux les fueilles de laurier naturelles :

ainsi nostre Hercule au lieu des cheveux, qui marquent les delices, & qui ne sont qu'excrements que nous retranchons tous les jours, porte dès son enfance les lauriers, marques de sa victoire, & les olives, symboles de sa paix.





CONFESSION CATHOLIQUE

DU SIEUR

DE SANCY.

**[Publiée pour la première fois d'après le manuscrit de la Collection
Tronchin. Mss. d'Aubigné, T. IV, 2^e partie, f. ° 1.]**



CONFESSION CATHOLIQUE

DU SIEUR DE SANCY

Et Declaration des causes, tant d'Estat que de Religion,
qui l'ont meu à se remettre au giron de
l'Eglise Romaine.

LIVRE PREMIER.

A Monsieur le Reverendissime EVESQUE D'EVREUX

MONSIEUR,



*YANT delibéré de mettre en
lumière ma Confession (œuvre que
je puis vanter n'estre pas pu-
blici saporis) je n'ay pas voulu
faire comme ces ignorans, lesquels
ayant quelque œuvre douteux à
mettre au vent, cherchent pour la
deffence de leurs écrits les uns le Roy, qui a tant
d'autres choses à defendre, les autres quelque Prince*

non mesdisant, comme un des traducteurs du Tasso, qui a choisi pour son apologue le Prince de Conty; les autres y employent les Gouverneurs, plus soigneux des rescriptions que de rymes, ou les Financiers occupez à l'exercice de leur fidelité. Enfin la folie des dedications est venue jusques au Capitaine d'Argoulets & coupejarets. Le secours de telles gens sert aussi peu à la deffence de ces mauvais petits livres, que si on peignoit des bastions aux coings des pages, ou si l'on faisoit la couverture à la preuve du pistolet. Ces cautions ne deffendent point une mauvaise cause des censures; mais c'est en vostre sein capable de toutes choses, Monsieur mon Convertisseur, que j'ay voulu jetter ce petit avorton, vous ayant ouï (par maniere de passetemps) deffendre l'Alcoran de Mahomet & le Talmud des Juifs, avec telle dextérité, que les esprits des auditeurs furent mipartis, voulans sans le long voyage qui les faschoit ou la pauvreté qui les estonnoit, les uns coiffer un turban, les autres un bonnet orangé. Il me souvient aussi, que le Roy vous ayant un jour commandé de prouver par discours la Divinité, vous ravistes les Dames en admiration & vous offristes quant & quant à la preuve de l'antiphaticque, ce qui eust esté plaisant, mais le Roy vous fit taire. Nous vous ouïsmes une autrefois avec estonnement faire une homelie à la louange de l'amour Sacré & Philosophique. A la catastrophe vous cheustes sur les regrets de Hyacinthe Catthamie, l'un de vos Mecenas. La France a ouï raisonner par vos vers chantés à la musique de Sainte Cecille les Antiphones de Caylus & ses compagnons. Et depuis c'est vous qui avez, par vostre eloquence, ramené à la grande & spacieuse voye tant de gens de bonne maison : le zele desquels & leurs

conservations ayants touché les ames en perplexité, vous a rendus force disciples, preparez & acquis le nom de Grand Convertisseur. Pour ces raisons je vous ay dedié mon livre, joint qu'ayant resolu de quitter cette voie espineuse, je fis election de vous pour le Sacrement de ma conversion. Je vous dis Sacrement, pour ce que vous m'avez promis de la faire conter dorenavant pour le huitiesme & le mettre au devant de la Confirmation. Ces signes seront une charge de livres; la chose signifiée, c'est l'esperance de parvenir. De toutes ces choses je veux faire une ample & publique declaration : dequoy je faisois une grande difficulté, n'appartenant qu'à personnes publiques de mettre au vent des escrits manifestes; mais feu Monsieur de Sponde m'a appris à vaincre cette difficulté, encore qu'il n'eust rien de public que sa femme. Or pour ce que ces derniers escrits ont servy de pretextes à la conversion de force honnestes gens, & ont donné quelque couverture à la mienne, je reproche (comme en passant), à ceux qui luy avoyent fait de si hautes promesses, qu'ils debvoient pour le moins retenir ce saint personnage par une honneste prison en l'Abbaye de Saint Martin, comme autres-fois Postel, & maintenant Cayer, doctes & fols, ou plustost au Fort l'Evesque, comme Maistre Pierre, que de les laisser, ayant encore l'esprit troublé, aller par despit machiner la prise de Bayonne, & faire rompre sur la rouë ses compagnons. Encor le mal estant fait, y avoit il bien moyen de payer la grosse de la fille de M. de Guerres, son hôte, sans le laisser courir à la cruelle resolution qu'il luy falut prendre de l'espouser, avec dispense de sa Sainteté & un decret du Conseil de conscience, que Pere Alexandre eut favorablement despesché; il pouvoit

commodement empoisonner sa femme pour sa catholique & universelle luxure exercée en Broûlage. Mais encore, pour quoy ne punit-on pas la boiteuse Rolette de la Rochelle, qui fit deux grandes meschancetez, l'une de s'offrir au pauvre de Sponde, pour empoisonner sa Maistresse, de laquelle elle lui conta les pechez les plus descouverts, suivant la conspiration faite par elles deux de Broûlage? l'autre malice fut de changer de potage & lui donner le contretemps de poison. Je dis ces choses en passant contre l'opinion des Huguenots, qui le croient avoir esté empoisonné par Monsieur Raimond, pour avoir esté reconnu en ce nouveau convert quelque trouble de conscience, & sa volonté d'aller faire sa repentance à la Rochelle. Voila pour l'apologie de sa mort & de la hardiesse que je prens en faisant ma declaration publique, laquelle je suis prest de signer de mon sang, à mes premieres hemorroïdes, vous protestant, Monsieur mon Convertisseur, que je tiens vos conseils d'un autre costé de ce que je n'interprete pas à perfection comme ce pauvre Ministre de Montauban, mais je l'entends selon vostre dispute de Mantes, & le beau livre que vous avés fait imprimer, portant pour tiltre : De l'Insuffisance des Saintes Escriptions. Je l'entends donc comme vous dites d'elles que vos conseils sont suffisans pour me faire devenir sage, non pas entièrement à salut, mais pour me faire parvenir à ce que je desire. Je les suivray donc objective & subjective, comme fit Morlas, jusques à une heure devant la mort.





CHAPITRE PREMIER.

De l'autorité de l'Eglise & de son chef.



N n'a que trop debattu en ce temps si l'Estat est en l'Eglise; ou si l'Eglise est en l'Estat. Ceux qui veulent que l'Eglise soit en elle, les uns disent qu'elle ne seroit pas universelle, si elle estoit circonscrite de l'Estat, qui n'est pas universel; les autres prenans mesmes choses pour exemple : Voyez-vous pas, disent-ils, comme l'Estat se soubmet à l'Eglise, que ce brave Roy, après tant d'armées desfaites, tant de sieges heureux, tant de grands Princes, ses ennemis, abbatuz à ses pieds, il a fallu que lui, se prosternant aux pieds du Pape, ait receu les gaulades en la personne de Monsieur le Convertisseur & du Cardinal d'Osset, lesquels deux furent couchez de ventre à bechenez, comme une paire de maquereaux sur la grille, depuis *Miserere* jusqu'à *vitulos*. Encor dit on qu'il a falu depuis joüer à mesme jeu entre la personne de sa Majesté & Monsieur le Legat, toutes fois ç'a esté doucement & sous la custode. Ceux qui veulent anichiler l'autorité du Saint Siege, alleguent la hardiesse de la Court, laquelle fugi-

tive à Tours, osa faire brusler les Bulles de Sa Sainteté par un bourreau. Ils alleguent après cela une seconde hardiesse de la Cour unie ensemble au bannissement des Jesuites de France, qui est un grand mespris du Saint Siege. Mais je respons contre cela qu'on n'est pas à s'en repentir : tescmoin la bonne Catholique de Tournon, & à son imitation les Parlements de Thoulouze & de Bourdeaux, qui replantent, maugré tout le monde, tous ces grands deffenseurs de l'Eglise Catholique. Voila des preuves d'une part, & d'autre par les effets. Maintenant j'en veux chercher par les causes; & que nul ne treuve estrange cette façon de proceder. Il y a desjà longtemps que nous considerons en France les affaires par la consequence, & non pas par les raisons. Et puis j'advertis le Lecteur que j'aurois plus tost fait une soustraction de cent mille escus que de vuider des matieres si difficiles. Je me contente de dire que je croy le Pape estre plus que tout le monde ensemble, que tous les Saints & que tous les Anges. Et voici les passages que m'a donné Monsieur le Convertisseur, pour m'asseurer en cette opinion nouvelle : Bernard, *de Consideratione*, lib. II, l'appelle Prince des Evesques, heritier des Apostres, en primauté Abel, en gouvernement Noé, en patriarchat Abraham, en ordre Melchisedech, en dignité Aaron, en titre Moyse, en jugement Samuel, en puissance Pierre, en autorité Christ. J'ay leu ce qu'en dit Clement Sixiesme en sa Bulle la *Distinction 19 in Canonicis*, le Proesme des Clementines & la glose : *Papa admirabilis* & Item *Papa stupor mundi*. Puis après : [*Nec Deus*], *nec homo, quasi neuter es inter utrumque*. M'a aussi montré la glose sur G. Dec. 1, cap. 17, où il dit que le Pape n'est pas homme. Et

pour abreger, j'ay leu la *distinction & Canon proposui*, (*de Con. præ. 19. Cap.*) *Si Romanorum*, où il est notamment dit du Pape que *secundum plenitudinem potestatis potest de jure supra jus dispensare*. Et 5. (*Transsubst. cap. 5 in gloss.*) il est dit en expliquant, qu'il peut *ex injustitia justitiam facere*. Monsieur le Convertisseur, ne vous estonnez pas de ces derniers passages, les renforçant d'un troisieme, où il est dit que le Pape peut *facere infecta facta & facta infecta*. Par une seule histoire, dit il, je vous prouveray que le Pape peut disposer du droit contre tout droit, faire de injustice justice, & que les choses faictes ne le soyent point. Ce grand Pontife Sixte Cinquesme qui fit trancher en sa vie quatre mille testes, & portoit envie à la Reine d'Angleterre, d'avoir gousté le plaisir [de faire] *saltare una testa Coronata*, celui mesmes qui osta les bourdeaux des femmes & des garçons faute d'avoir veu le livre de Monsieur Cayer, (car ceux-ci les remettent, & par consequent octante mille ducats de rente à l'Eglise) celui qui disoit, *no si chiava in questa religione, no durera*, & que le Roy appelloit Maistre Sixte, qui fut fait Pape pour avoir perdu un pourceau, ce grand personnage estant donc par malheur entré en pact avec le Diable, & ayant leu comment Alexandre sixiesme qu'ils appelloient en son temps *Alex. papa* (pour ce qu'il avoit pris la chaire par force) fut trompé sur les douze ans & six; cestui ci fit son marché à regner sept ans, & son contract fut fort simple, pour se garder de l'*& cetera* d'un tel Notaire. Après qu'il eut regné cinq ans fort redouté, il tombe malade le dernier jour du cinquesme an, & à la veüe de son Camerier Maggiore, vint à son liët un Romipete, avec lequel le

Pape entra en des grandes altercations. Les assistans entendirent comme le Pape appelloit l'autre perfide, l'interroguant s'il n'avoit pas promis sept ans absolus, & s'il y en avoit plus de cinq passez. L'Ambassadeur d'Enfer respond à claire voix : *Il est vrai que je t'ay promis sept ans, & n'en as regné que cinq, & si pour cela je ne suis point perfide. Souvien toy que l'an passé voulant faire mourir le fils de pour avoir, la justice te remontrant qu'elle ne le pouvoit faire mourir par les lois avant seize ans, & qu'il n'en avoit que quatorze, tu le fis pourtant mourir, & respondis que tu lui en donnois deux des tiens. Or cinq & deux font sept, il s'en faut venir, & s'en alla avec une façon estrange, comme je l'ay sceu par Monsieur de Vic, qui lors du siege de Paris Gouverneur de Saint Denis, me montra le courier & les lettres prinſes par ses gens. Il falut avoir Chorin pour desmesler le chiffre, & par ce malheur les Huguenots ont sceu l'histoire, laquelle il eut bien caché sans cela : car il est Catholique zelé. Mais puis qu'elle est descouverte, il en faut tirer ce profit de montrer la grande & absolüe puissance du Pape, qui en cet acte seul a prouvé ce que promettoient les trois Canons alleguez. Il a dispensé du droit contre le droit, faisant mourir cet enfant contre le droit. C'est justice que l'enfant eschappe, il a rendu cela injustice. Le Diable & lui ont achevé le troisieme point ; car le marché, qui estoit à sept ans, s'est trouvé n'estre point fait, & l'aage qui n'estoit pas encores fait, par la vertu du Pape & du Diable trouvé parfait, pour faire aller l'un d'eux à la mort & l'autre avec son maistre. Et pourtant ce bouffon de Prevost de Beaulieu, selon sa Matheologie, quand le Pape eut excommunié la*

Messe, où le Roy fut sacré, avec ceux qui y assis-
toient, n'avoit pas trop de tort de dire qu'une
Assemblée, qui se fit d'Ecclesiastiques, estoit pour
essire un Dieu. Le Chancelier le reprenant : *Par le
corps Dieu, Monsieur, dit le rustre, vous m'advoûe-
rez que Dieu estoit à cette Messe là.* Le Chancelier
ne l'osant nier, l'autre demande s'il y avoit là quel-
que heretique qui voulust borner la puissance de sa
Sainteté ; chacun haussa les espaules, aimant mieux
conceder l'excommunication du Dieu du Ciel que
de borner la puissance du Dieu en terre.





CHAPITRE II.

Des traditions.



N'faict bien fâcher les Huguenots, quand on leur montre que l'autorité de l'Eglise & les traditions nous apprennent à reconnoître les Escritures, encor que les Escritures Canoniques ne nous apprennent pas à reconnoître ni l'autorité de l'Eglise Romaine, ni les traditions. De faict il se faut tenir aux livres de l'Eglise & non aux Canoniques, autrement les heretiques diffameroient nos affaires avec les passages de Bible. Mais pour avoir plustost fait, je serois d'avis qu'on ne contact point pour traditions ces anciens Docteurs des six cens premiers ans, durant lesquels l'Eglise n'estoit pas encore annoblie, ces beaux temples n'estoient point bastis : les Papes de Rome tenoyent leurs sieges dans des cavernes, & pour dire en un mot, les Papes estoient pasles comme Ministres des premiers troubles, & l'Eglise sentoit la Huguenotte, ou pour mieux dire le fagot. Je dis qu'ils n'escrivoient point hardiment en ce premier temps, & pourtant j'advouë pour traditions les livres corrigés par le Sacro-sainct Concile de Trente. Depuis quelque

temps nous avons veu à la Cour, & avons encor quelques Docteurs, qui pour contrefaire les conscientieux font les demi Huguenots & les appoin-teurs de Religion. Ce debvroit estre un bel exemple à Monsieur Benoist & ses compagnons; Berenger & Chauveau en sont morts de melancholie ou de poison. Ces galands vouloyent persuader la suppression d'un livre nommé *Index expurgatorius*. C'est un resultat du Concile de Trente, selon lequel estoit commandé à tous Imprimeurs de corriger les plus rudes passages, par lesquels les Saints Peres ont barbouillé la croyance de l'Eglise, avec un catalogue des Sentences qu'il est bon d'estouffer ou restituer, afin que les Heretiques ne s'en servent. Ces sages mondains, se pensans plus sages que le Saint Concile, ont voulu supprimer cet *Indice expurgatoire*, pour cacher (comme ils disoyent) la honte de l'Eglise qui ne debvoit plaidoyer sur des titres falsifiez. Mais ils en ont descouvert la honte en la pensant cacher; car ce livre tomba, il y a dix huit ou vingt ans, (je dis une copie signee du Concile) entre les mains de la Maison de Ville d'Anvers, & est aujourd'hui gardé soigneusement aux Archives de l'Eleeteur Palatin. Qui pis est, quelques Docteurs, entr'autres Baronius, qui furent choisis pour cette reformation, se sont reformés eux mesmes, & ont confessé par escrits imprimez que l'un d'eux en avoit changé pour sa part six cents & tant de passages. Ainsy le dessein du Concile estant descouvert, en voulant supprimer ce livre on supprimeroit l'autorité de l'Eglise, & on feroit doubter s'il est permis de changer les glozes des Docteurs & quelque peu de texte des Anciens. Il faut maintenir que ouy, & que l'Eglise doit chan-

ger le vieil & nouveau Testament, sans s'amuser non plus à la traduction des Septante qu'à celle des Quinze vingts, si on veut que les principes soyent tous de nostre costé. Les Primats de Bourges & de Lyon ont aussi voulu ôter du rang des traditions les *Conformitez* de Saint François, le *Doctrinal de Sapience*, le *Jardin des Ames desolees*, le *Marial*, les *Sermons* de Menot, le *Manipulus Curatorum*, *Stella Clericorum*, *Lavacrum conscientiae*, *Summa peccatorum*, dédié à la Vierge Marie, la *Legende doree*, le *Livre des taxes*, & la *Vita Christi*. Un Precheur, nommé *Christi*, preschoit à Nantes en ces termes aux Dames : « *Mesdames les affetees, si je vous trouve entre les mains une Bible ou un nouveau Testament, je vous baillerai de mon fouët : mais ayez moy au poingt le bon Vita Christi qui fit Vespasius & Tite Crestiens, & le dessein du Siege de Hierusalem pour vanger la mort de Christ ; & faisoit condamner toutes Histoires pour establir la verité de ce livre. Mais l'un de ces Prelats sus allegués auroit aussitost appris à croire en Dieu que nous de croire en lui, & est aussi malaisé de nous faire quitter l'amour de ces livres qu'à l'autre l'amour de sa sœur. Ce sont livres qui sont unic fondement de nostre croyance. Je n'approuve pas aussi la desfaite de Monsieur Cayier. Il dit que les contes de Saint François furent faits à Geneve. Cela est bon pour l'*Alcoran* de Saint François ; mais ces affettez de Ministres ont leurs bibliotheques pleines des livres de l'ancienne impression. Il vaut bien mieux les deffendre & dire qu'ils sont faits à bonne intention : comme quand on dit *Saint François habitant avec sa femme de neige* ; il faut dire que c'estoit un antidote pour sa chaleur naturelle,*

& pour celle qui paroît en sa posterité. Quand il presche *aux Poissons*, c'est que quand sa posterité presche, elle aurait besoin d'auditeurs muets. Quand il leur conte pour miracle que Dieu les empescha d'estre noyez au deluge, c'est que les miracles de l'Eglise Romaine, selon Richeome, doivent estre des choses naturelles. Quand il appelle *les loups ses freres* & les fait toucher à la main, c'est en pre-disant que les Cordeliers feroient pattes peluës, & taschans de surprendre les innocentes brebis. Il appelle *les hirondelles ses saurs*, parce que leurs freres, comme elles, se nichent en temps des mes-tives chez les villageois. Quand en priant, l'Ange dit à Saint François, que *de son ordre devoit naistre l'Antechrist*, c'estoit afin qu'on ne desdaignast point de faire des Cordeliers Papes. Et quand il mit sa chemise à part pour s'arborer devant les Dames tout nud en la place du Crucifix, c'estoit pour mon-strer les beautez de nature, comme n'ayant point mangé du fruiet de l'arbre de Science, & reprendre, si non la science, à tout le moins la nudité du Pere Adam. Quand Saint Germain ressuscite un asne, pourquoy par charité fraternelle & *onopatie* ne peut il, estant en vie, donner la vie aux asnes qui la re-cevoyent de lui mort en tant de lieux, comme à Saint Germain des Prez & de l'Auxerrois? Blaize d'Anjou, qui menaçoit son fils d'excommunication, s'il sçavoit qu'il leust une ligne de la Sainte Escri-ture, notamment des Commandemens : enfin par l'in-tercession de l'Aubraye, bon Catholique, il lui fut permis de lire les *Machabees*. Frere Jacopon porta deux ans un bast d'asne, la croupiere à la bouche, ne pouvant chevaucher sans croupiere & en asne debasté. Quand j'estois Huguenot, je ne trouvois rien

qui me fist tant rire que la legende de ce bon Saint. Il y en a encore un livre chez nous, où j'ay fait de belles annotations. Comme sur ce qu'il faisoit confesser à un sien frere ses pechez par signes, Madame de Villeroy s'enqueroit comment il confessoit sa paillardise : de mesme curiosité elle s'enqueroit comment s'appelleroit en Grec cette huile legere, que Saint Dominique sema entre les cuisses d'une Nonnain, l'appelant huyle d'amour. Ces choses semblent absurdes, mais elles font ce bien au peuple, qu'après elles il ne trouve absurde aucune absurdité. Et c'est pourquoi Saint Paul appelle la predication de telles choses la folie de la predication : de quoi Monsieur Cayier trouve ce brave Syllogisme. *Il a plu à Dieu sauver les croyans par la folie de la predication : la predication de la legende est folie de la predication : Ergo Dieu veut sauver les croyans par la folie de la predication.* Si quelqu'un demande la notte de l'Universalité, & dit qu'on ne conclud rien *ex puris particularibus*, cela est bon pour les Scholastiques, mais cecy est logique de Financier, où tout se conclud de *pures particulieres*. La legende des Saints est le jardin des ames desolees, comme les images le livre des ignorans. Dans ce jardin se trouvent des herbes, qui pour le moins endorment, si elles ne guerissent. Un galand homme qui s'accommode en ce temps, c'est ce que les Païsans appellent voler : s'il se trouve que son ame desolee ne puisse changer de vie, il y a en la legende au chapitre de l'*Annonciation*, l'exemple d'un Chevalier, qui voloit sans pitié pauvres & riches, & estoit quitte pour dire tous les jours une fois, *ave Maria*, & pour les soldats de ce temps & le pratiquoit. Si une honneste Dame de la Cour sent

en son ame desolee qu'elle ne se puisse passer d'une grande, catholique & universelle luxure, n'a elle pas pour se consoler comme Sainte Marie Ægyptienne, qui depuis douze ans jusques à l'aage du mépris, ne refusa homme ? Et n'avons nous pas l'exemple de Sainte Thays, tant celebree par les Comicques anciens ? Les Poëtes de la legende nous ont depuis enseigné comment elle fit par allechements que force gens de bonne maison vendirent leur bien pour elle, plusieurs courageux se couperent la gorge pour les jalousies de son amour, & puis elle ne fut pas si tost lassée que la voila canonizee. Si quelque pauvre Prestre ne se peut garder en chasteté, & ne se peut servir du Canon, *si quis presbyter concubinam non habuerit*, qu'il soit aussi honteux que l'Abbé Effrem, qui vouloit (aussi Diogene) planter un homme en plein marché, s'autorisa du chapitre *inter opera charitatis*, où il est dit que qui se couple avec une Magdelaine, *multum profuit in remissionem peccatorum*. Si quelque Eveque ou Cardinal devient amoureux de son page, qu'il se console à l'imitation de Saint François, qui appelle ses amours avec *Frater Maceus* sacrees. Et de fait ils tesmoignent leur fureur jusques l'autel. Quand ce dit le livre, que Saint François demeuroit tout en feu regardant Frere Macé, & s'escριοit souvent; même un jour comme il tenoit le calice & l'autre les canettes, il s'escria transporté de fureur : « *Præbe mihi teipsum*. » Je dirois en passant que ce fut là où se fonda Monsieur le Convertisseur, quand il nomma les amours de Caylus & de son Maistre *sacrees* & depuis ce tiltre a demeuré. Un jour que je le enquis, il me monstra ce passage dans l'Histoire Ethiopique τὸ πονδύμιον Ἀφροδίτην προσηγορεύον ἀτιμῆσαι γένος lequel

ceux desquels j'ay tantost parlé ont fort voulu extirper : mais le Saint Siege ne le permettroit jamais. De Sponde fut le premier qui le demanda, *habeat jam Roma pudorem, ejusmodi mores toti mundo prostituere definit*. C'est le *Livre des taxes*, où un bon Catholique voit les pechez à bon marché, & sçait en un mot, pour combien il en doit estre quitte. Celui qui aura defloré une vierge doit six gros. Quiconque aura connu charnellement, & toutesfois de gré à gré, sa propre mere, sa sœur, sa cousine germaine ou sa commere de baptesme, il en est quitte pour cinq gros. Toutesfois, si cela est commis en l'Eglise, il en faut six. Pour avoir tué son pere ou sa mere il faut un ducat & cinq carlins. Je vous en descrirois bien d'avantage, mais j'aime mieux vous dire que ces choses sont escrites au chapitre des *dispenses perpetuelles*. Le livre est imprimé à Paris l'an 1570, par Toussaincts Denis, rue saint Jacques, à la Croix de bois & a pour titre *Taxa Cancellariæ Apostolicæ*. Un Poictevin me demandoit un jour, si je sçaurois lui soudre une gaillarde question : « *C'est (disoit-il), pourquoy les bougres sont plus zelez contre les Huguenots que les autres Catholiques.* » Je me pris à rire de cette question au commencement, mais là dessus il me souvient d'avoir autresfois oui dire au bon homme le Mareschal d'Aumont : « *Mon Dieu il n'y a que ces bougres qui nous menassent du tiers Parti & qui veulent chasser les Huguenots.* » Cette souvenance me represente aussi que le Roy n'avoit point eu si violents solliciteurs pour sa conversion que ceux qui en sont le plus soupçonnez. Cela fit (car j'etois encore Huguenot) que je voulus entendre quel estoit l'interest de Messieurs les bougres en telles affaires. « Vous sçavés, dit le Poictevin, qu'il y a force

gens entachez de ce *peccadighio*, lesquels encôres qu'ils ne foyent bien asseurez qu'il y ait un Paradis & un Enfer, ils en ont pourtant peur, & voudrôyent bien, comme disent les Decretalistes, *usi absolutione ad cautelam*. S'ils vont demander à un Ministre, par quels moyens un pecheur execrable peut estre sauvé, le Ministre respond qu'il faut embrasser la mort de Christ avec la foy, prier d'un cœur contrit & d'une ame penitente, s'asseurer en la misericorde de Dieu, & puis, avec le regret du passé, avoir desir & resolution de vivre mieux. Voila pour tout potage ce que vous dira un Ministre, & le malheur est que les honnestes gens de ce siecle ne fournissent pas aisément ni de cette foy, ni de cette penitence. Le Saint Siege composé de gens de bonne maison, qui ont interest à l'affaire, ayant jugé que tels remedes n'estoyent pas viande à gallands hommes, & ne voulans pas qu'un belistre aille braver un Prince ou autres Grands en l'autre monde, avec ses vertus Theologiques, comme ce pauvre Lazare, qui morgoit un homme de bonne maison : les Peres, dis-je, y ont remedié bravement, car un Jesuite, interrogé sur la perplexité d'un Sodomite, vous accommodera bien mieux que le Ministre. Il vous enverra au Cardinal de Sourdis, qui par sa Bulle seule pourroit remettre la sodomie & l'inceste. Il vous mettra dans le col un chapelet des derniers impetrez par Messire Jacques David, Evêque d'Evreux. Si vous estes François, il vous baillera des grains qui sont cottés au dix neufviesme article, & vous fera dire les paroles qui sont portees par le septiesme, comme *Domine Jesu suscipe*, & autres telles paroles, qui sont imprimees à Paris par Et cette application, comme il est porté par là, vous donne

indulgence plenièrè & remission de tous vos pechez, tant de la coulpe que de la peine : ce qui est cotté exprez par M. le Convertisseur pour chose nouvelle. En quoy il faut advouër que l'Antiquité ne fut pas assez hardie. Trouvez vous donc estrange si la religion des Huguenots, de laquelle par faute de telles drogues, je veux dire ce que disoit du Christianisme ce sçavant Empereur Julian, asçavoir que c'est la religion des gueux & des belistres : trouvez vous, dis-je, estrange si les Princes, les Grands, les Financiers, qui aiment leurs voluptez, haïssent de bon cœur la Huguenotterie & les Huguenots, & embrassent une religion favorable, par les preceptes de laquelle ils ont la graine de Paradis à leur bourse ; une religion, dis-je, où ils trouvent remèdes à leur maladies naturelles & desnaturees : *in Hispania los Cavalleros, in Francia los Grandes y los Pedentes, in Alamania pocos, in Italia todos?*





CHAPITRE III.

De l'intercession des Saints & Saintes.



AUTE d'argumens, nos Docteurs prouvent la plus part des poincts qui sont en controverse par gail- lardes similitudes & comparai- sons, & voici comment nous prou- vons l'intercession des Saints & des Saintes : Toutes per-

sonnes ne vont pas indifferemment presenter leurs requestes au Roy, mais par mediateurs, comme Princes, Princesses, Conseillers d'Estat & Maistres des Requestes : *Ergo* il faut que les Saints & Saintes fassent leurs affaires du Ciel, comme nous faisons ceux de la Cour. J'entreprendrois bien de prouver par mesme comparaison que Dieu ne se melle gueres des affaires du Monde, pour ce que nous faisons passer au Roy toutes les affaires comme il nous plaist : la plus part il n'en sent que le vent. Il est vray que cet heretique de Rosny lui veut faire prendre un autre chemin, & veut faire du Financier & de l'homme de bien ensemble, contre les preceptes que deux choses contraires ne peuvent subsister en un mesme subject. J'espere que l'un d'eux succombera par l'aide de ma conversion & de l'in-

tercession des Saints. Qui doutera de la vertu de leur intercession ? Considerés que nuls crimes n'ont esté si grands despuis quinze ans, que la coulpe & la peine n'ayent esté abolis par leurs prieres. Nuls services n'ont esté si recommandables, que ceux qui ont cuidé les faire recompenser sans l'intercession de ces personnes sacrees. C'est ce qu'a escrit Hortoman en son livre *De regno vulvarum*. Je n'auray guere des peine à persuader ce poinct à ceux qui ont eu affaire en Cour despuis mon regne. Le General de la Ligue n'ayant plus que deux places de son parti eschappé, ne se pouvoit reconcilier avec ce Prince, comme il fit avec l'autre pour se le faire irrumer. On gagne plus à cestui ci qu'à se faire enrhummer aux trenchees. La Sainte qui regne lui a donné le pardon general & l'a mis au plus haut du Paradis terrestre. Madame de Montpensier, que nous voulions crucifier en peinture, a expié par mesme voye l'assassinat du feu Roy. Villeroy a fait sa paix de mesmes heureusement. L'oncle Sourdis a recouvert Chartres & la teste qui lui branloit pour avoir trahi son Gouverneur, mais on ne lui donna pas l'Escurie : car les Pages ne se pouvoient plus tenir à cheval, dont fut escrit :

*Pourquoy l'ont-ils cassé aux gages ?
Sourdis faisoit-il tant de maux ?
C'est pource qu'il piquoit les pages
Au lieu de piquer les chevaux.*

Sans elle estoit aussi chassé le Grand, & pour mesmes crimes : mais il porta sa chandelle à cette Sainte plustost qu'à ses merites. J'ay osté mes enfans de la Rochelle, & ne veux plus qu'ils estudient Grec

ni Hebrieu, mais qu'ils apprennent les Sciences de Messeigneurs de Lignerac, la Varenne, Cachat & la Bastide, qu'ils apprennent à dire de bonne grace leur *Ora pro nobis* ; qu'ils sçachent bien leurs heures à l'usage de Chartres : dire ouy, & puis demander que c'est, & pour feindre la beste, l'estre à bon escient. S'ils voyent des ordures à la Cour, je veux qu'ils soyent punis pour ne les sentir point. Qu'ils apprennent comme Monsieur d'Espernon à porter au col les petits images de la Cour, & aider à leur torcher le derriere, tressaillir de joye quand ils se sont fallis de bonne matiere, offrir en un besoing sa langue, quand le linge demeure trop à venir. Par telle voye ils gagneront une intercession, cette intercession sert de suffisance. Lignerac ne sçait rien que rire, celui qui est *l'Amalgame* des maisons d'Estree & de Lorraine. Cachat ne sçait pas seulement parler François : c'est lui qui a fait la paix de Provence. La Varenne n'a commencé que cet hyver à apprendre à lire, & à mesme temps a fait la paix d'Espagne. Par ainsi les intercessions donnent le meriter aussi bien que la recompense. Et c'est pourquoy il y a dans nos Heures : *da nobis ut mereamur fieri participes, &c.* Et les Huguenots, qui se sont mocquez de cette façon de parler, ne l'entendent pas.





CHAPITRE IV.

Du Purgatoire.



PUIS que nous avons constitué le Paradis des galands hommes à la Cour, si faut il trouver quelque lieu où nous confessions que soit le Purgatoire, sans l'aller chercher jusques au trou Saint Patrice, selon ce que Henry Estienne en discourt en l'*Apologie d'Herodote*. Je trouve ce qu'il en dit bien agreable; mais il n'est pas approuvé de la Sorbonne. Si je voulois traiter cette matiere en Theologien, je me mettrois en grand peine. J'ay consulté M. le Convertisseur qui se print à rire de ma curiosité. Je lui demande où il estoit parlé du Purgatoire en la Sainte Escriture? Il ne m'allegua que des apocryphes & des langages fort douteux. Je m'enquis des Peres; il me dit que Saint Augustin en avoit le mieux escrit. Je voulu voir ce qu'il en disoit au Livre 12 de Genese; sur l'Evangile de Saint Jehan, traité 47; au Livre 13 de la *Cité de Dieu*, chap. 8, & en plusieurs autres endroits, où je resolut ne faire jamais plus du Theologien en matiere de Purgatoire. J'en ay pourtant trouvé un en *Matheologie*, & je baille à deviner à

toute la Sorbonne où il est : je demande aussi où est le Tiers Parti duquel on a tant parlé en France, & la crainte duquel a frappé un plus grand coup à la conversion du Roy que celle du Purgatoire ? Or je maintiens que j'ay trouvé le Tiers Parti & le Tiers Lieu logez ensemble à Nojan. Quelques uns l'avoient voulu mettre en Auvergne, & y confiner le Comte d'Auvergne : mais il est despetré de son Purgatoire deambulatoire, en cette heureuse saison où les beaux sieges de Paradis de la Cour sont tapissés pour les fils de putains. Il n'a fait que rire de son Chartier versé, & est après à restablir en ce sacré lieu les amours, dont il fut instruit dès son enfance. Il y a en France quelques autres petits Purgatoires, mais ils ne font pas grand fumée, parce que les pardons y sont à trop bon marché. Le grand Purgatoire est donc à Nojan, où le Comte de Soissons se purge au feu de sa Vestale avec son train, qui est le Tiers Party, là où il oit parler des joyes du Paradis de la Cour, & en rid à la mode de Saint Medard. Quelques Anges, comme La Varenne, le vont visiter en passant, & dit on qu'il ira dire adieu à Madame, pour s'en retourner parachever ses peines ; les complices imaginaires du Tiers Parti errent par là, comme étant âmes vagabondes, par faute de terre & de bastions pour s'enterrer. On dit pourtant que Nojan est fort propre à joüer des couteaux, & que ce Tiers Parti, qui contraignit le Roy à sa conversion, le contraindra ces jours à la persécution des Huguenots, ou à faire son estat alternatif. Le Comte du Lude m'ayant loué il y a quelque temps son chef, me demanda si je ne trouvois pas sa fortune bonne. *Quand vous courez la poste, lui dis-je, prenez-vous plaisir à vous embarquer sur un cheval qui a les genoux*

*escorchez? Il me répond que non. Je replique: Confiderez donc que quand ce grand Capitaine quitta le feu Roy, pour aller faire le Huguenot, les Huguenots parce qu'ils lui avoient veu tourner le cul à la mangeoire à Coutras, quand il s'est mutiné à toutes les apparences de bataille, à toutes les venuës du Duc de Parme, quand il ravit Madame invisible-ment, à tous ces accidents il y a remedié pour avoir mis sept fois les genoux à terre. Monsieur le Comte mon ami, voudriez-vous mettre vostre coussinet sur un here qu'on a chevauché à dos & qui a les genoux tous escorchez? Par tels propos j'ay desbauché le Connestable du Tiers Parti du Purgatoire de Nojan. Lavardin y voulut mettre le nez, mais on lui demanda la passade; il me dit à son retour qu'il avoit mis telle police à la premiere armee du Tiers Parti, qu'elle ne fouleroit point le peuple. De faict je croy que les Generaux des finances & des vivres ont eu beau loisir d'y joüer dès le matin au here & au mal content. Il me souvient à ce propos de la responce que fit le Roy, quand le Comte lui escrivit qu'il estoit là pour prier Dieu. Ce Prince pour le rembourser, lui manda que pour rendre ses oraisons parfaites, il mettroit ordre qu'elles fussent accompagnées du jeusne. Le foudre de Saint Denis se trouva un peu violent pour feu de Purgatoire, & fit sur-foyer la deliberation de *Jove tonante*. Le Cardinal de Bourbon, (j'entends celui que les Huguenots appelloient *teste de Marotte*, & que Maistre Guillaume ne tenoit pas pour un homme, mais pour une ressemblance) ce petit Prestre tira avec un fer d'esguillette au sort dans son breviaire, & rencontra pour la bonne fortune de son frere cet Evangile, *Non habeat filius hominis ubi requiescat caput*, & là dessus*

dit à Bellozane (celui pour lequel on disoit que ma femme estoit *belle aux asnes*) c'est à dire que mon frere n'a aucune place qui tienne pour nous. Maistre Guillaume s'y oppose, & dit qu'ils avoyent quatre places pour le Tiers Parti, places fortes, defenduës d'un grand Mars & du feu du Ciel, Sodome, Gomorrhe, Adma & Seboïm. L'auteur des *Visions* dudit Maistre Guillaume traite cette matiere fort amplement. Je concluray ce chapitre par une remontrance aux auteurs du Tiers Parti & habitans du Tiers Lieu : « Sçachez, zelez Catholiques, que ce parti n'a esté condamné ni absous, pour n'avoir fait ni bien ni mal, & pourtant réduit seulement au Purgatoire; vostre malheur est de n'estre pas autorisez de gens de guerre, mais de ceux qui appelloient la poltronnerie patience. Le Pape n'a pas establi le Purgatoire par paroles. Vostre party n'avoit que faire tant de discours sur le droict des Princes du sang. Le Pape a mis le Purgatoire par fulminations : il falloit à vostre dessein une armee fulminante : l'un fait montre des clefs de Saint Pierre; il falloit à l'autre l'espee de Saint Paul. Les canons des Decretales ont establi le Tiers Lieu : il falloit à coups de canons establi le Tiers Parti, & quand les Lutheriens ont voulu disputer, on a prouvé le feu du Purgatoire en bruslant ceux qui le mescoyoyent. Quand les Huguenots ont attaqué les canons spirituels, on s'est servi des temporels : ainsi par occasion j'ay comparé le Tiers Parti au Purgatoire, lequel a esté seulement *in potentia*. L'autre ne fut jamais *in actu*, & de faict la question n'est pas de petite importance, tesmoing qui à l'âge de soixante ans espousa une fille de vingt, dont il devint jaloux comme un tygre ou deux, & de jaloux catholique-

ment cocu, à quoy il apporta toutes les receptes de Hans Carvel. Ses amis un jour lui demandoient comment il avoit fait cette folie : après s'estre frotté les oreilles, essuyé le front, soupiré profondement, il dit en se grattant l'occiput, & frottant les couilles : *Ce sont par la vertu bieu les Huguenots qui sont causes de ce malheur. Car au temps passé, nos peres avoyent une repeuë de quelque sejour pour aller en Paradis ; maintenant que ces paillards ont desmantelé le Purgatoire, il faut y aller d'une traicte : c'est pourquoy j'avois pris cette haquenee.*





CHAPITRE V.

De la Justification des œuvres & œuvres de supererogation.



UIVANT cette sainte methode de traiter les poincts Theologaux par similitudes, il n'est pas besoin que tous les Chrestiens se fient aux intercessions des Saints & Saintes : il y a des gens de bien & des honnestes gens qui ont gagné place au Paradis de la France par braves & bonnes œuvres, comme par la prinse d'un Roan, pour s'estre faits chefs de Thoulouze, de Narbonne & de Carcassonne & pais adjacens ; un autre, d'Orleans, de Bourges, & des dependances : un autre, de Poitiers & quelques menus suffrages ; un autre de trois frontieres de Bretagne : ce sont œuvres de par Dieu, lesquelles ont esté justifiees ; & sans dire *Da nobis ut mereamur*, elles ont merité, ou pour le moins acquis grace & pardon general. Les operateurs ont chastré les finances du Roy, & ont esté justifiez par icelles. Que les Heretiques avec leur Saint Paul preschent la grace, la foy & la fidelité

tant qu'ils voudront, ceux ci avec leur Saint Jacques, fust ce Saint Jacques d'Espagne, ont prouvé la foy par leurs œuvres. C'est ici, Huguenots, qu'il faut avoüer nulle justification d'œuvre estre difficile après telles œuvres estre justifiées. Ceux ci ont obtenu une loy, & cette loy leur a esté loy de grace, & quand ce sera à vous à obtenir une loy, vous l'aurez si pauvre & avec tant de peines, que vous m'advouërez qu'il la falloit impetrer par œuvres, non par foy & fidelité. Vous ne croyez pas aux indulgences du Pape : voyez quelles sont les indulgences du Roy qui n'est pas Pape ; nous trouverons bien plus, que ces bonnes œuvres que vous tenez difficiles à justifier sont devenuës meritoires, & ont merité ou pour le moins gagné au pauvre Villars une Admirauté & beau Gouvernement, aux autres Mareschauffees de France & Gouvernement aussi, & ne sont point Mareschaux sans forges, dont ils forgent monnoye à leur volonté ; & au lieu que les bigots s'amusez à gagner pardon par milliers d'annees, ceux ci gagnent les escus par milliers, si bien qu'en calculant les payemens des merites de la Ligue, la somme verifiée à Roan, se monte [à] sept millions sept cens soixante & tant de mille escus. Il y a plus, ces œuvres sont venuës de supererogation ; car ces Grands ont merité & pardons & bienfaits pour les autres exacteurs subalternes, qui avoient pris villes & chasteaux à leur ombre : ces suivans ont esté canonizez par la superabondance du merite de leurs Chefs. Je ne mets point en ce rang ni Mercœur, ni Espernon : ils sont après à sentir que c'est de ne s'estre fié aux œuvres. Or voyons que sont devenus ceux qui se sont amusez à garder la foy au Roy & à l'Estat, qui ont voulu estre justes, pensans que le juste doit vivre de

sa foy. Ceux là ont fait œuvres dignes de repentance, & non pas bonnes œuvres, & ont fort bien senti que la foy sans les œuvres est morte; aussi meurent ils de faim, & sont par la basse cour du Louvre Capitaines deschirez, Maistres de Camp morfondus, Chevaux legers estropiez, Canonniers jambes de bois, Petardiens desvisagez, Espions pieds nus, tout cela est à menees par les degrez en la salle des Suisses, après avoir discouru, *in genere petitorio & suasorio*, à declamer contre Madame l'Ingratitude, les Capitaines portans la hotte, & les pauvres soldats l'oiseau, exalter leur fidélité, montrer leurs playes, conter leurs combats, leurs estats perdus, faire de mauvais pasquins, crier contre moy & les autres Financiers, discourir sur un ordre nouveau, menacer de se faire Croquans, & s'enquerir qui n'a pas encore dîné. Mais quelqu'un dira : Tous ces pauvres diables que vous nommez, n'ont-ils pas tant travaillé ? Pourquoy ne contez-vous pas leurs œuvres pour œuvres ? Je responds que c'estoyent œuvres d'iniquité, pour ce qu'il est inique de servir les ingrats, & de plus La Limaille un jour reprochant au Roy la longueur de ses services, sa patience, & qu'il s'estoit rendu irreconciliable à ses voisins, pour avoir executé fidèlement les commandemens de Sa Majesté, la cheute du discours fut, qu'il n'avoit pas dequoy dîner. *Ventre Saint Gris*, dit le Roy, qui lors ne juroit pas en Catholique, *il y a tant d'annees que mon Royaume est en pillage, pourquoy n'avez-vous rien fait ?* Ce rien monstre que les œuvres de telle nature ne sont pas œuvres, par consequent indignes de justification. Le pauvre homme continua jusqu'à la mort, emporta pour sa condition la pluspart de l'honneur du siege d'Amyens, & mourut dans les

mines du fossé, & cela s'appelle *en rien faisant*. Qui veut voir disputer cette matiere doctement, qu'il lise l'*Apologie du Roy*, composée par M. Cahyer, estant lors Ministre de Madame. Le Roy me la montra comme style de Madame de Rohan; c'est une Apologie en prevarication, laquelle Rocquelaure oyant lire s'escria : *O mort bieu ! que ceux qui ont escrit cela sçavent de vos nouvelles*. Quelques uns en accusent La Ruffie, pource qu'après avoir discouru de l'humeur du Roy, qui est de punir les services & recompenser les offenses, il dit à ceux qui se plaignent de sa Majesté : *Vous devez vous plaindre de vous, non de luy ; car ayant connu son naturel, si vous vouliez des recompenses, il les falloit meriter par œuvres dignes, comme il a esté dit ci dessus*. De là il parle à ceux qui ont cet honneur d'estre parents de Sa Majesté, lesquels il rend encor plus mal traitez que les simples serviteurs, & c'est ce qui me feroit soupçonner La Ruffie d'estre auteur de cet escrit, car il se dit parent du Roy : tescmoin une harangue en Perigordin que feuë sa mere fit à Madame estant à Bergerac : *Madamo, lui dit elle, you varcomendi lou prauvet hillot, La Ruffio ; you avé plo raisou de l'aima ma que lou atre, per amo que you connegut lou Ray vostre pay*. — *Si ont bien d'autres, m'amie*, dit Madame. La Perigordine repliqua : *Madamo, sof vostra gratia you entendy, (so l'honor di Dio daubé & de la compenios), carnaumen*. Depuis La Ruffie, pour ne composer plus, fut honoré de l'estat d'espion à Chastelleraud, où il fit œuvre meritoire, car il desroba quelques papiers & fut fait Conseiller d'Estat, & Cocu major en payement. Qui voudra encor voir histoire à propos, il faudroit lire le testament de Salbœuf, Gentilhomme de Gascongne, qui

bien qu'il fut fort Catholique, servit le Roy dès sa fuite de Paris jusques au siege, vendit de fuite sept chevaux qu'il avoit de son train, remontrant tous les jours au Roy sa diminution. Enfin la honte le chassa de la Cour du Roy ; mais le desir de mourir à son service le retint dans l'armée & il en vint donc là qu'il se rendit soldat d'une compagnie des gardes, commandee par son jeune frere. Il advint que quand on eut ruiné à coups de canons les boutiques qui sont sous la porte S. Honnoré, cestui-ci avoit demandé d'estre mis en sentinelle perduë dedans ses ruines. Le Roy visitant la nuit ses gardes & ses approches, le Capitaine lui montra du coin d'une maison avancée son frere aîné, en lieu duquel on avoit desjà retiré deux sentinelles par les pieds ; le Roy voyant ses reproches, sans parler s'oste de là. Le Gentilhomme après quelques jours, & ayant de nouveau tasté le cœur de son Prince par le moyen de ses amis, enfin vaincu de passion d'esprit & de fatigue du corps, mourut, & en mourant, quoy qu'il fust homme sans lettres, voulut dicter son testament, par lequel il demandoit premierement pardon à Dieu, & puis au Roy son Maistre, d'avoir servy aux infames amours de ce Prince avec Catherine du Luc d'Agen, qui depuis mourut de faim, elle & l'enfant qu'elle avoit eu du Roy ; de la Damoiselle de Montagu, que le Chevalier Montluc avoit livré entre les mains de ce Prince par les menees du dit Salbœuf, à quoy il eut beaucoup de peines : l'une, qu'elle aimoit le Chevalier jusques à ce point qu'elle avoit couru à Rome après lui, & aussi pour le mespris qu'elle avoit conceu de ce Prince, pour lors plein de morpions, gaignez à coucher avec Arnaudine, garce du Veneur la Brosse. Ces poux Espagnols, las de posseder les

parties basses, ou estants trop pressez de logis, avoyent pris un domicile evident dans les usses & le rond des cheveux, siege de la Couronne. Il alleguoit encores pour preuve une chaudepisse qu'il lui fit prendre dans l'estable de Tignonville à Agen, lui aidant à surprendre la putain du Palfrenier. Il avoit aussi aidé aux amours de la petite Tignonville, qui fut imprenable avant estre mariee. Il l'avoit accompagné à aller voir de nuit la garce de Goliath, & mesme lui avoit sauvé un coup de volant, que le goujat lui tira du liêt, en sortant du liêt avec elle. Puis se fit l'entreprise sur Rebours, à laquelle il ne fit rien que de perdre pour serviteur l'Admiral d'Anville, qui l'aimoit plus honnestement. Il avoit encor assisté aux amours de Dayel, Fausseuse, Fleurette, fille du Jardinier de Nerac, de Martine, femme d'un Docteur de la Princesse de Condé, de la femme de Sponde, de Esther Imbert qui mourut aussi bien que le fils qu'elle avoit heu de lui, de pauvreté, aussi bien que le pere d'Esther, mort de faim à Saint Denis, poursuivant la pension de sa fille. Il contoit aussi l'histoire de Marroquin & l'avanture de Brillebault, telle qu'elle est descrite au second livre de Feneste. Après venoient les amours d'une boulengere de S. Jehan, de Madame de Potonville, de la Baveresse, nommee ainsi pour avoir sué, de Madame de Duras, de la fille du Concierge, de Picotin Pancouffaire à Pau, de la Vicomtesse de Saint Magrin, de la nourrice de Chastel Jaloux, qui lui voulut donner un coup de cousteau, pour ce que d'un escu qu'il lui faisoit bailler par cette dame, il en retrancha quinze sols pour la maquerelle, & puis des deux sœurs de l'Espee. Toute cette marquetterie deduite en ce testament, pour monstrier qu'en ce regne on

paye mal & qu'on se moque même des maquereaux. Après ces contes le testateur eslevoit son style, laissant pour dernier present une remontrance pour faire leur profit de sa perte, les faisant souvenir des morts misérables, pareilles à lui, comme du Sieur de Gerdrest, Gentilhomme de Bearn, fort vaillant homme , qui se consomme tout de même que lui ; du Capitaine Belle Hache, vaillant & docte, pour lequel les Chirurgiens lui remontrèrent qu'ils le traiteroient de deux arquebuzades (qu'il avoit eu en un assaut) pour l'honneur de Dieu : mais qu'ils ne le pouvoient plus nourrir. Cestui là guerit des arquebuzades, mais il mourut de faim dans le lit du Capitaine Laporte, exempt des gardes, qui ayant sauvé la vie & l'honneur à son Maître, & à la troupe de retraite, par un coup valeureux qui est décrit en l'*Histoire* au livre 4 du 2^e tome, chapitre 8^e, fut depuis pris en haine, cassé, mort de misère à Paris. Il est vray qu'on le pouvoit excuser sur ce qu'il s'estoit fait Huguenot. Après tels exemples, il contoit les resjouïssances qu'il avoit veuës à ce Prince, quand il voyoit mourir quelqu'un des siens qui avoit bon equipage : combien il estoit habile à succeder pour en payer, comme il disoit, ses debtes : les brusques responses qu'il faisoit aux vefves & orphelins, qui demandoient les manteaux de leurs maris & peres ; le testateur n'oublioit les noms des particuliers, comme de Arbilly, Saint Gilles, & autres morts à la Rochelle. Mon frere m'a dit que là il fit tenir un conseil, pour se delivrer de telles importunités, & fit debattre si les Capitaines n'estoyent pas heritiers de l'equipage de leurs soldats. Ces Huguenots rudes & fascheux declarerent cette loy inique, & n'avoir jamais esté pratiquée que par les

Albanois, qui estoient sans successeurs. Mais pour revenir au testament, ce pauvre le finissoit par injures, qui ne seroyent pas belles à dire, envoya ses recommandations particulièrement à un de ses compagnons, lequel trouvant un jour par les ruës un vieux chien, nommé Citron, qui avoit accoustumé de coucher sur le liët du Roy, il faisoit souvenir ce sien compagnon d'un sonnet qui fut trouvé attaché sur le col de cette pauve beste, au point que le Roy arrivoit à Agen ; si bien qu'il se presenta lui & son sonnet que vous verrez ailleurs. Il fit souvenir l'auteur, qu'après avoir commandé long temps un regiment de dix huit compagnies, gagné un Gouvernement avec grands & hazardeux combats, il lui arriva d'estre porté par terre, & prins en une ambuscade, estant entre les mains de ses ennemis. Le Roy & la Reine firent telle depesche qu'il falloit pour le faire mourir, en haine de vingt cinq ans de fidelle service, de plusieurs playes, & notamment accusé d'avoir sauvé son Maistre de la prison de Paris, lequel importuné du prisonnier pour le secourir, vendit aux ennemis son Gouvernement. Il y avoit d'autres points plus aigres au testament de Salbœuf, lequel mourut damné, s'il n'y a autre Paradis que la Cour. Il y eut de ce temps un autre testament fait par le petit fils du Chancelier de l'Hospital, lequel ayant quitté tous ses estats pour suivre les miseres de son Maistre & la foy à son parti & Religion, pour jurer aux paroles du mesme Prince, pensant avoir trouvé un port de ses erreurs à Quillebœuf, que de bourg il avoit traduit en ville de guerre ; ce miserable receut par le Sieur du Plessis la sentence de refus & de disgrâce, & prononça de sa bouche celle de sa mort, demanda une main de papier, fit un testament de

style plus eslevé & de mesme argument que celui de Salbœuf : mais les valets du testateur violerent sa derniere volonté, & rendirent l'original, lequel (à ce qu'on dit) justifioit mon opinion sur la justification des œuvres.





CHAPITRE SIXIÈME.

Des Miracles & Voyages.



FUT Monsieur le Cardinal, de bonne memoire *car' Royé* par excellence, c'est à dire de Lorraine, ayant sçeu que Fervacques, de bonne memoire aussi, avoit decouvert une garce, que le prestre de Belouët, autrement dit le Saint Homme, instruifait à faire la Demoniaque pour en tirer un miracle notable à la Pentecouste prochaine, ce grand Prelat prononça contre l'impieté dudit Fervacques, disant que bien que ces miracles fussent faux, ils estoient pourtant utiles *ad pias fraudes*, à fraudes pieuses, & de fait, il fit une grande playe au pays ; car en lieu inhabité il s'estoit basti en trois ans quatre vingts maisons & cinquante hosteleries, qui ne pouvoyent fournir à recevoir les Pelerins de toutes parts, & mesme des grands Seigneurs hors de France ; & quand il n'y eust eu autre miracle que bastiment de maisons, l'estenduë & la duree d'une opinion convertie en croyance sans fondement, il n'y a Schismaticque qui n'advoüe que cela est monstrueux : & c'est ce qui fait enrager les Heretiques, quand ils voyent que le peuple brullant de bonnes intentions

ferme les yeux à leurs Bibles pour les ouvrir à telles inventions. Vray est que je voudrois admonester les bons Peres, qui conduisent ces choses, de couvrir un peu mieux le jeu. Celui qui instruisoit le Demoniaque de Laon, fit bien le sot de lui apprendre à dire qu'il falloit extirper les Huguenots; car comme remarque Postel, cela sonneroit que le Diable fut soigneux de nostre bien. Quand donc les Prelats voyent de telles inventions, qui ne sont pas assez bien composees & colorees, ils les doivent racourtr, polir, & faire valoir, non pas s'y opposer, comme fit l'Evesque d'Angers, quand deux jeunes Religieux pleins de zele & d'invention, lui amenerent une Damoiselle instruite en Demonologie, & qui joüoit (ce dit on) aussi bien que maistre François Villon à la Diablerie de Saint Maixant. L'Evesque se fit amener la Demoniaque, sur laquelle il fit une trop curieuse inquisition; il demande à quels signes plus violens on avoit conjecturé qu'elle fut farcie de Diables. Un des Protecoles lui respond qu'à deux choses on conoissoit la vehemence de ses tourmens : l'une quand on lui touchoit la peau de quelque croix, où il y eut du bois de la vraye croix : l'autre preuve se voyoit clairement à ses tressauts & mugissemens qu'elle rendoit, quand on lui lisoit quelque texte de l'Evangile. L'Evesque avoit dans le col une de ces croix dont nous parlons au chapitre des reliques; car son pere, duquel j'ay sceu les plus secrets articles de la vie du feu Roy, avoit reçu mesmes joyaux que les autres, & les guerissoit habilement de leurs chancres, cela soit dit en passant. Le conducteur de la Damoyfelle qui voyoit cette croix au col de l'Evesque, troussa la gallande, (qui estoit couchee à terre) jusques au jarret, & fit signe au Prelat qu'il la touchast de la croix

subtilement : mais ce mauvais homme arracha bien la croix de son col, mais avec l'autre main il tira bien subtilement une clef de sa pochette, & la bonne Dame ne sentit pas plustost la froidure de la clef à la cuisse, qu'elle effraya l'assistance de ses gambades. Il fallut pour seconde preuve lire l'Evangile devant elle. L'Evesque tire de sa poche un *Petronius Arbitrator*, qu'il portoit au lieu de breviaire, & commença à lire : *Matrona quædam Ephefi tam nota &c.* & la Damoiselle d'escumer, & faire miracles, & quand ce fut à : *Placito ne etiam pugnabis amori ?* lors elle tomba esvanoüie. Ce Prelat (à demi Lutherien) dit qu'il ne peut fomentier ses faussetez : mais il n'a pas bien leu un Docteur ancien, qui dit qu'il vaut mieux laisser les superstitions pour n'oster les devotions. On lui en a fait de bonnes reprimendes : si bien qu'il ne s'est pas montré tant contraire à la seconde Demonistique, qu'on lui presenta dernièrement, nommee Marthe, instruite & conduite par un honneste Capucin. Cette ci a deux Diables, l'un nommé Beelzebuth, l'autre Astarot. Le premier est un rude Diable fort ennemi des Huguenots, qui frappe tout le monde, & eut frappé Monsieur Matras d'Angers, s'il n'eust pris un baston, en lui disant : « *Belzebut, Maître Mouche, si vous vous jouëz à moi je vous batray en Diable.* » Astarot est un honneste Diable, jeune & galand, qui veut que Marthe soit bien traitée & bien vestuë. Cet equippage fust présenté devant la Justice & le Clergé d'Angers. Le Clergé voulant que ces deux Diables fussent passez à la monstre & enrrollez pour Diables de bon lieu & de bonne part, un des Juges de la ville dit qu'il y alloit de leur honneur ; & pour examiner ces esprits, commença à latiner, Matras à dire du Grec. Voila Beelzebuth en

cholere qui dit, que s'il vouloit, il respondroit aussi bien au Grec comme au Latin. Le Capuchin, pour lui fournir d'excuses lui dit : *Belzebuth mon ami, il y a ici des Heretiques, c'est pour quoy vous ne voulez pas parler.* On se mit à latinier avec Astarot, qui s'excusa sur sa jeunesse : Belzebuth s'excusa, qu'il estoit pauvre Diable. Là il y eut grande dispute entre ceux de la Justice, si les Diables estoient tenus d'aller à l'escole ; les Jurisconsultes maintendrent que c'estoit le *proprium quarto modo* des Demoniacques de parler toutes langues, comme celui de Cartigny en Savoye, qui fut eprouvee en seize langues : aux enseignes que les ministres de Geneve n'oserent essayer de l'exorciser ; ceux d'Angers furent plus hardis, entr'autres qui commença en cette façon : *Commando tibi ut exeas, Belzebuth & Astarot, aut ego augmentabo vestras penas, & vobis dabo acriores.* A la seconde fois il redoubla : *Jubeo exeatis super penam excommunicationis majoris & minoris.* Enfin tout en colere, il adjousta : *Nisi vos exeatis, vos relego & confino in Infernum centum annos magis quam Deus ordinavit.* Les Conseillers en voulurent rire & decouvrir la mesche ; mais le peuple se mutina, & l'Evesque pour faire sa paix allegua qu'il avoit empesché un imprimeur Catholique par excommunication, qui vouloit imprimer un livre de Plessis, & que s'il vouloit, il excommunieroit Hautin de la Rochelle. Ce qui me fasche le plus de ces diableries mal jouées, c'est que l'affront en est à Notre Dame des Ardilliers, car il falloit que son Curé jettast hors les Demons, par la puissance & au nom de la bonne Dame, ayans refusé de sortir au nom de Dieu : cela eust fort accru la devotion & le nombre des Pelerins ; quelques uns disoyent que ce miracle se gardoit à frere

Ange par preference. Lugoly, Lieutenant du grand Prevost, estoit fort contraire à ces inventions, & me dit il un jour, *Par la mort, ces faiseurs de fables nous feront tous devenir heretiques, & si j'estois creu, on en pendroit*; & comme je lui dis qu'il ne falloit pas parler ainsi, il repliqua qu'il y avoit deux mille ames au Ciel, & autant en la terre qui respondroyent pour lui qu'il n'estoit point Huguenot, & que la Saint Barthelemi en pourroit parler. On se mocqua de lui, & n'a on pas laissé de faire enrager les Huguenots, voyans arriver aux Ardilliers de toutes les parts de la France boiteux, aveugles, sourds, ladres d'esprits & de corps, voir cette levee, pleine d'allans & retournans de mesmes, lesquels s'ils ne guerissent, c'est pour certain faute de foy, comme disoit le Prestre de Belouët à ses Pelerins. Il ne se faut donc point scandaliser de voir retourner les malades comme ils sont venus; car l'operation du miracle ne se fait qu'au prix de la creance, pourtant ce saint homme instruisoit les aveugles à dire qu'ils voyoyent, les sourds à dire qu'ils entendoient: il n'y avoit que les boiteux qui ne pouvans tromper autrui de leur tromperie, disoient qu'ils ne marchoyent point du tout auparavant. *Juxta illud, obedientiam exoptulat Ecclesia*, ou comme dit Bernado Ochino, *che i miracoli della missa erano invisibili*. Qui ne sçait son mestier ferme la boutique; si les Heretiques eussent eu l'esprit de convertir en miracles les guerisons qui se font aux eaux chaudes, ils auroient beau jeu, & nos gens ont donné habilement des noms de Saints aux fontaines de Pougues & par tout ailleurs establi de bons miracles naturels. Je leur ay conseillé d'en faire un; or il faut donner un eschantillon aux mescreans des miracles de la

bonne Dame, qui s'est esprouvée jusques à la resurrection par l'histoire notable qui s'ensuit. Madame de la Chastre estant devenuë fort jalouse de son mari & de l'une de ses filles, se racommoda avec le Seigneur de Montigny, contre lequel elle avoit exercé de grandes inimitiez devant ces guerres : il ne fallut pas de grand sermone pour rappeler cet homme, par ce qu'il estoit fort amoureux de la Marcouffy. Le premier office de reconciliation fut de tuer la Barthelemie, messagere des amours du pere & de la fille. Ce meurtre eut de l'apparence, pource qu'en ce faisant elle s'estoit bandee contre Montigny. Après, le cœur content de ceste execution, vint à elle sur un cheval de poste, jambe deça, jambe delà, Madame Avoye de Saint Laurent des eaux, laquelle commença par un signe de croix la harangue de Nathan à David. Ces deux belles Dames, après s'estre confessées, resolurent d'aller faire penitence aux Ardilliers. Madame Avoye fit preparer [un] habillement, un bateau, prend les habillemens de Madame de la Chastre, elle ceux de Madame Avoye. La Maistresse se nomma Mademoiselle de Saint Laurens, la Soudame prit le nom de Celestine. Arrivees aux Ardilliers, le Curé du lieu ouït sa confession du meurtre avec sanglots & sours ; premierement de la part du Curé, & puis de Celestine ; si fut d'avis le Pere Confesseur que nostre Dame prist plustost la peine de reparer ce malheur par une resurrection, que par une intercession : dont avint que la pauvre alchäüete, qu'on pensoit avoir non enterree, mais emmerdee dans un retrait, se trouva resuscitée par le merite du Curé. Ce fut une belle vision, quand après la neufvaine, Madame Celestine estant prosternee en terre devant l'autel, sa Maistresse la Damoysselle de

Saint Laurens tenant la queue du Curé, pour montrer l'hostie (car il n'y vouloit pas plus de tefmoins) sortit la grosse Barthelemie derriere l'autel, laquelle ayant jetté son suaire par terre, vint pardonner de sa part à sa Maistresse, lors habillée en Sous-dame, laquelle s'agenouïlla promptement devant cette ame nuë, (qu'elle prenoit au commencement pour un fantosme); mais elle leur monstra toutes les pieces qu'il faut au corps d'une femme. Madame Avoye la court embrasser, Mademoiselle la Chastre va la baiser, elles s'entrebaïsent l'une à l'autre, & le Curé les baise toutes trois. La peine fut de couvrir la nudité de la resuscitée; car desjà il y avoit des Pelerins lassez de voir si long-temps la chapelle fermee. Madame de la Chastre & Madame Avoye lui partagerent leurs vestements : Mademoiselle de Saint Laurens lui donna son cottillon, Celestine sa cappe, & l'amenerent (criants miracle) au logis du Curé, où estoit caché Montigny. Qui voudra sçavoir le reste de l'histoire, le procez en est au grand Conseil, & ne peut estre vuidé à ce dernier Carefme prenant; je croy qu'on le garde pour l'autre. Les Heretiques disent là dessus que c'estoit un mouton que Montigny avoit tué. La Barthelemie elle mesme l'avoit enseveli dans un galatas, & puis Madame de la Chastre, après avoir dansé une Canarie sur le sang, en chantant : *Je suis vengée*, elle aida à trainer le corps mort au retraict. Ils disent aussi que ce fut Montigni qui fit prendre la poste à Madame Avoye, pour amener par frayeur cette femme enragée, afin que durant son absence Madame de la Chastre lui aidast à faire sortir la Barthelemie de Bojancy, & l'amener à Saumur pour après sa resurrection s'employer aux amours du bienfaicteur. Ils disent plus, que

le Curé des Ardilliers fut payé en chair, que la Barthelemie avoit fait la neufvaine avec lui, qu'il trouva Mademoyselle de Saint Laurent & Celestine si vieilles & si maigres, qu'il n'en voulut qu'une fois. Je vous conteroïs tout cela, les prisons rompuës, les batailles entre les gardes du Mareschal de la Chastre, les valets & Damoiselles de la Dame, les preparatifs de Marcouffy pour empoizonner sa femme ; mais le Secretaire du Melier de Poictou en fait un *Traicté*, pour celebrer le miracle, & puis je me suis advisé que cela passoit un peu les bornes de Theologie. Si ne me sçauroy je empescher de finir ce chapitre par le tombeau de la pauvre Sainte Barthelemie, composé aux Ardillieres par Madame Avoye en style de Saint Innocent :

*Cy gist & ne gist pas icy,
(Un mouton y fut mis pour elle),
La Barthelemi maquerelle
De la femme de Marcouffy :
Montigni ne le tua pas,
Et le Curé des Ardillieres
La resuscita sans prieres,
Quinze mois avant son trespas.*

Si vous trouvez ce tombeau ailleurs, le *Traicté des miracles* le demande ici.





CHAPITRE SEPTIESME.

Des Reliques & devotion du feu Roy.



NE des choses qui m'esmeut le plus à desdaigner l'Eglise, fut la lecture de quelques livres, qui sont, Dieu merci, comme abolis aujourd'huy, à sçavoir *le Livre des marchands, le Chevalier Chrestien, Sac & pieces d'entre le Pape & Christ* : mais sur tout l'*Inventaire des reliques*, & autres que je ne veux pas nommer, de peur d'y envoyer les esprits trop curieux de leur salut. Un jour, je trouvay un Augustin avec un bissac sur le col, criant : *Paradis à vendre*. Un Huguenot me vit scandalisé de ce mot, & prit ce temps pour me faire voir tous ces petits livres, lesquels je deffends à tout homme qui voudra vivre à son aise & en Catholique Romain. On sçait que j'ay esté treize fois Ambassadeur ; par ce moyen en voyageant aux despens d'autrui, j'ay esté si mal advisé que de vouloir verifïer cet *Inventaire de reliques*, & un autre livre intitulé : *Le Cose maravigliose de l'alma cita di Roma*, imprimé au mesme lieu l'an 1585, *con licenzia di Superiori, per Giovanni Osmarino Gigliotto*. Ce livre confirme l'inventaire que fait Calvin. Ce que

j'en trouvay à mon voyage, & la lecture de tels escrits, m'apprirent à mespriser les reliques des Saints, voyant quinze ou seize testes à Saint Pierre, dix huit à Saint Paul, sept ou huit corps à chacun, dix mille martyrs enterrez en la grandeur d'un coffre, les traces des pieds de nostre Seigneur & des Anges, la marque des fesses de Saint Fiacre en Brie sur une pierre, à Josse en Auvergne, dans le Catalogne & aux reliques trouvees, du linge sale de la Vierge ayant ses fleurs, des plumes de l'Ange Gabriel, les pierres de la fenestre par où il entra, du lait de la Vierge, à Maillezais, *in una parva bursa satini rubri*, les rongneures de ses ongles & un esternuement du Saint Esprit. Comme heretique je me mocquois de telles choses, & trouvois estrange cette dissipation des membres des martyrs, veu que nous reprochons aux Huguenots qu'ils les ont osté de leur repos. J'ay encor à demander pardon à Monsieur le Convertisseur, (car je me veux confesser à bon escient en ce chapitre) de m'estre moqué de ses *Grains benits*, qu'il fit imprimer l'an passé à Paris pour les raisons que le lecteur amassera de ce qui s'ensuit. J'ay des contes un peu estranges à faire, pour preuver la vertu des reliques. Je proteste que j'aymerois mieux voir les Huguenots se moquer de la vertu des *Saints Joyaux*, que de mettre telles histoires au vent, si elles n'estoyent communes aux pages & laquais ; car nous devons cacher les vices de nos Princes, mais puis qu'ils sont descouverts, il en faut autoriser les statuts du Saint Siege. Saint Luc fut le premier qui descouvrit le pot aux rozes ; car il s'ensuit en Broüage quand la Sarbatane & l'Ange, qu'il avoit contrefait, pour donner frayeur à son maistre & trefve à sa personne, furent descouverts

par son compagnon le Duc de Joyeuse. Rochepot eut tort de faire l'anagramme de Saint Luc, *Cats in cul*. Ce pauvre garçon avoit en horreur cette vilénie, & fut forcé la première fois, le Roy lui faisant prendre un livre dans un coffre, duquel le grand Prieur & Camille lui resserent le couvercle sur les reins, & cela s'appelloit parmy eux, *prendre le lievre au collet*. Tant y a que cet honneste homme fut mis par force au mestier, & donna si grande frayeur à son Maistre, qu'il se fust repenti ou mort sans le Duc de Joyeuse, qui descouvrit l'entreprise pour ne ruiner pas sa fortune. Je ne suis point coupable de descouvrir le conte du tapissier ; car le Roy le voyant au haut de ces deux eschelles, pour racourtr les chandeliers de la salle, en devint si amoureux qu'il se mit à pleurer avant qu'en sortir, & cria qu'on le lui amenast. Monsieur Le Grand a lui mesme descouvert l'amour du borgne Reveillon, Capitaine des guides, qui fut empoigné par impatience d'attendre un jeune guide, qu'il avoit promis, & ceux du Duc d'Espéron & de lui, quand le jour de la mort du feu Roy, il se mit à genoux à la chambre, entre le Roy mort & celui qui est vivant, devant deux cens Gentil-hommes, & qui pis est, la plus part Huguenots ; il s'escria (le visage couvert de larmes) : *Mon cousin, pardonnez moi ; car le Roy me le fit par force au commencement, & je n'ay point pris vostre place pour vous faire tort*. Espéron honteux & plus avisé, repliqua : *Vous parlez comme une femme, je ne sçai que c'est*. Siblot en une audience publique, le Roy l'ayant fait approcher pour rire, & lui instruit de Maistre Guy, pour lui faire remettre un cheval de livree, faillit en son barragoüin à reprocher le violement de son Gouverneur, & pour ce

qu'il ne s'expliqua pas bien, je n'en dirai pas d'avantage : mais Loignac s'en alla criant & pleurant jusques à Poitiers, où estant visité par les principaux de la ville, qui le croyoyent encores en faveur, il leur fit ses plaintes de son honneur perdu, d'estre abandonné & non payé, presque en mesmes temps. On vit depuis celles de la femme de Salette, en une lettre prise au bagage de Monsieur de Joyeuse à Coutras. Sainct Severin depuis, pour cet acte nommé le poulain farouche, s'estant sauvé du cabinet du Roy par le renversement de Duhalde & de Soupitre, qui gardoyent les portes des deux hautes chambres, s'enfuit parmi les gardes conter au Mareschal d'Aumont, que le Roy l'avoit envoyé querir par Montigny, que lui bien glorieux d'estre admis au cabinet, après que le Roy lui eut demandé, qui estoit cette Maistresse pour l'amour de laquelle on ne pouvoit jouir de lui : lequel ayant respondu en demi françois *per Diou, Sire, you non aveffe ny gout de patrona, ny voy servir altro ché vostra Majesta*. Le Roy lui repliqua : *Je voy bien que vous estes trop galant homme, estant du país d'où vous estes, pour faire compte des femmes, je voy que vous n'etes pas ignorant de l'amour philosophique & sacree*. — *Moy*, dit Sainct Severino, *aggo sou soldat & non migou Philosophe*. Ce fut assez disputé, car en mesme temps le Maistre lui porte la main à la braguette, Montigni au collet & Monsieur d'O aux esguillettes : or, ils coururent après rire dans la salle pour appaiser les gardes scandalisés du chapeau & du manteau. Le pis fut que ce vieux François, Mareschal d'Aumont, faillit à tuer ce pauvre homme, quand il lui conta ces choses ; *Mee Dieu*, dit il, *je voudrois estre mort si cela estoit vray ; il vous faut faire mettre en prison*. Cette prison servit pour

achever la tragedie, il fut un mois enfermé, &, dit on, pis : la verité est qu'il se rendit après estre entre les mains du Duc de Mayenne. Les Seize de Paris ne pouvans croire cette histoire le prindrent pour un Zopire, & pourtant lui baillerent à garder Saint Germain des Prez, & fut tué avec deux ou trois cens hommes, quelques trois mois après, voulant regagner la ville. Telles choses & autres comme le courrier du Duc de Longueville, à qui le Roy demanda l'autre paquet auparavant voir celui du papier, fut forcé lui & son postillon, & puis s'en recourut rapporter en poste en Picardie leurs actions. Le courrier du Connestable fit les mesmes plaintes jusques au Languedoc, se plaignant fur tout du Comte de Maulevrier qui l'avoit produit : mais son Maistre lui ayant reproché qu'il s'estonnoit de peu, le renvoya avec ses paquets. N'est-ce pas assez pour me justifier que ces secrets ne sont pas divulguez par moy ? Si je contoys ce que m'a dit en secret la Princesse de Condé, quand ils firent toute une nuit *i tre contenti* en l'apprentissage du Comte d'Auvergne à son nombril : ou si je contoys le bannissement du jeune Rosni pour estre mal garni : de Noaillhes pour avoir escrit sur son luth ces vers :

*Nul heur, nul bien ne me contente
Absent de ma divinité.*

Le Roy, lors de Navarre, y avoit apostillé de sa main,

*Appellez tous ainsi ma tante,
Qui aime tant humanité.*

On cognut par là qu'il aimoit les femmes, contre

les regles de l'amour sacree. Cela le fit chasser à coups de pied, comme le Duc de Longueville, pour avoir demandé au Roy ses couleurs en une lettre de papier enluminé. Si je contoïs les espoufailles de Caylus, l'autre contract signé du sang du Roy, & du sang de d'O pour tefmoin, par lequel il espoufoit Monsieur Le Grand; de plus si je redisois les paroles de ce Prince, adveillé sur Maugiron mort, ayant la bouche collee entre les deus parties honteuses, je ferois desplaisir au Comte de Carnavas, qui leur ayant presté sa chambre, les espia par un trou du cabinet. Si je descouvrois encores la porte que le Connestable fit faire à Folambray pour aller coucher avec Le Grand, en contant ces choses qui sont encore quelque peu secretes, on blasmeroit mon humeur satyrique; si je descouvrois ce que m'a conté Le Pont, comment il fut pris au collet, par impatience d'attendre Monsieur Le Grand, lequel n'osoit passer, pour ce que le Duc d'Espéron se pourmenoit dans le chemin, le chapeau enfoncé & l'espee hors des pendants. Les jeunes Deputez des Etats de Bois, comme Mirepoix, le Baron de Cofes, Monac & le jeune Miron, ne se sont pas plaints aux Provinces qui les avoyent envoyez, de ce que l'on rompit leur chasteté & leur corps, pour corrompre leur fidelité & leurs voix. Mais pour tirer profit de ces choses divulguees, je dis, & le sçay, car mes services me donnoyent accez à ces choses, que le Roy ayant pris une merveilleuse frayeur de ses pechez dez le temps de sa sarbatane, devint enfin si paoureux, qu'il trembloit & pleuroit à la veüe du moindre esclair, & à l'oüir du moindre tonnerre. Monsieur Roze lui osta la plus part de cette frayeur par un *Agnus Dei*, benit de la main de la Sainteté : mais depuis, lorsque il chan-

gea sa fantazie d'agent en celle de patient, il devint si timide qu'il craignoit mesme les vents, & lors le bon Prince eut besoin de remedes plus violens, & par le conseil de frere Ange, qui se repentit & lui remontra qu'il avoit commis inceste masculine, parce qu'il estoit frere du Duc de Joyeuse, ils firent par grande devotion les fondations des Capuchins, Jerosolimites & Feüllans, où vous avez veu le Duc de Joyeuse d'aujourd'huy en son lustre, & là où l'on dit qu'il retournera quelque jour, quand il sera saoul du plaisir de ce monde. Pour toutes ces choses ce devotieux Prince n'ayant perdu la peur, furent dressees les Confrairies des Penitens, & autres qu'on a veu par la France. La frayeur croissoit avec les artifices exquis des voluptez, quand Monsieur le Convertisseur y mit la main avec des amulettes plus puissantes : il fit donc venir de Rome des chapelets, des grains benits, desquels le Roy fit present à tous les Confreres du Cabinet, & fut advisé que leurs voluptez s'exerceroyent à travers lesdits chapelets : ce qui se pratique depuis aux bourdeaux de Paris, pour se garentir de la verole. Monsieur Pinart m'a dit qu'un Jesuite lui a avoué s'en estre bien trouvé, & pour ce que quelqu'un de la bande sacree eut des chancres en mauvais endroit, fut adjousté (par le mesme qui avoit nommé ces choses *l'amour sacree*) la Messe qu'un Aumonier disoit en un plancher derobbé sur le liét du cabinet, Messe de laquelle les *Oremus* estoyent accommodez à ce peché, l'application entre les espaules d'une Croix pleine de saint bois, les lavemens d'eschine & les clysteres d'eau benite, avec grains benits tirez de la personne de Sa Sainteté & du siege *Apostatic*, *quod Græci vocant Gringuenaudes*. On a ouïy parler com-

ment le feu du Ciel embraza, il y a environ vingt ans, les Cordeliers de Paris; mais on n'a pas découvert, que le Roy oyant conter qu'ils se mesloyent de cet amour sacree, fut averti que les reliques de Saint François & de frere Massé leur servoient de laurier contre les foudres. Le Roy fit le gardien son Predicateur, à la charge de desrober ces reliques, lesquelles ne furent pas longtemps au Cabinet du Roy que le feu du Ciel se mit aux Cordeliers, *juxta illud (lib. 3 Cerem. Pontific. titulo 7), fulgura de sursum depellit, &c.* Le mesme gardien lui apprit aussi que ce peché n'estoit point peché sous l'habit d'un Cordelier, & en bonne intention de se rendre conforme à Saint François & à frere Massé, son mignon; & c'est pourquoy ceux qui ont herité des Heures du feu Roi, ont montré à leurs familiers tous ceux qui sont nommés en ce chapitre, peints & enluminez en Cordeliers, aux enseignes qu'à la fin desdites Heures, sont aussi peints ceux sur lesquels il n'a pu executer son entreprinse, comme Chastillon & Chambaret : le premier avec ses manches trouffees pour montrer ces bras gras & blancs, & un escreteau *non per amor, ma per vendeta*. Cela est encor un peu secret, mais qui n'a point sçeu le coup de tonnerre (qui en temps très serain), parmi cinq cens Gentilshommes & autant de Suisses, à une heure après midi donna, sans redoubler, en la chambre basse du Comte de Soissons, où lui & Monsieur Le Grand prenoient leurs exercices accoustumez sur un liêt, deux autres sur un liêt, le cinquiesme estoit à la fenestre ? Le foudre les partagea, car il en tua deux & laissa le troisieme à demi mort; à tous trois le coup entroit par le trou de la verge & sortoit par celui du derriere. Or voici de quoy faire dres-

fer les cheveux à la teste d'un Reformé, car les deux qui n'eurent point de mal avoyent chacun un chapelet; il n'en fut point trouvé sur les morts. Je presuppose que La Passe (qui ne fut que demi mort deux mois), avoit perdu la moitié du sien. Voila pour autoriser les reliques, & y prenez garde, vous verrez *agnus*, croix, ou chapelets aux bras de tous les freres de la Sacree Societé. A propos de reliques, ce meschant Comte de La Rochefoucaut disnoit un jour avec les filles de la Roine, qui le piccotoient, & lui demandoient de ses belles reliques qu'il avoit pillées à Tours aux premieres guerres; il leur accorda, à la charge qu'elles le viendroyent toutes baiser, & qu'il leur donneroit des brassieres de Sainte Catherine, qui leur feroit à toutes venir les tetins aussi durs que quand elles estoient pucelles. C'est pour achever ces horreurs en riant (car on fait ainsi à la Cour). Pour moy si je ne fay pas tel cas des reliques, & seulement je fais semblant de les adorer, excusez moy; car estant allé un soir à Bogny, à deux lieuës d'Orleans, qui est le siege des Grands Maistres de Saint Lazare, je fus tout ebahi, en me levant au matin, d'oïr force clochettes à l'entour de la maison, voir entrer la banniere & la croix & force Chanoines de Saint Aignan d'Orleans: mais autant de croix & de banieres qu'il en peut entrer dans une petite gallerie qui va aux privez. Le faict estoit, qu'une garce du Chevalier Salviati, lors grand Prieur de l'Ordre, avoit trouvé quelques coffres que en temps de guerre on avoit jetté dans le privé; en les crochetant pour desrober, elle vid dans un des coffres une boite seule, sur laquelle y avoit escrit *R. de Cory*. Le Commandeur adverti y courut, & son Secretaire nommé Valderie,

qui print le R. avec le poinct pour le pere de Sainte Catherine : là dessus fust deffendu d'y toucher, & son Maistre & lui allerent trouver l'Evesque d'Orleans. Les Docteurs, & entr'autres Picard, appelez en consultation, resolurent que cette boite se devoit ouvrir par les mains sacrees de l'Evesque, assisté des processions voisines. Le voila donc arrivé au matin, & après une messe du Saint Esprit, on lui lava les doigts d'eau benite : il fait trois pas à genoux vers le coffre, ouvre la boite, qui se trouva une boite de bon Cotignac d'Orleans, & ainsi comme les Propheties ne se cognoissent qu'après leur effect, se trouva que le R. signifioit Reste, & *de Coty* de Cotignac.





CHAPITRE HUICTIESME.

Des vœux.



MAISTRE Pierre Ponset, Gentilhomme Prescheur, celui à qui Monsieur d'Espernon reprochoit qu'il faisoit rire les gens, & qui respondit au dit Duc que lui les faisoit assez pleurer : ce bon homme preschant un jour aux Mathurins, fit un grand discours des miseres des Chartreux qui ne mangent que du poisson, des Bons Hommes qui ne mangent rien qui ait eu vie, des Capuchins qui n'ont rien sur leurs pieds, des Fueillans qui sont si mal vestus & vivent *in diem* : *di Fratri ignorant* d'Italie, qui n'oseroient rien sçavoir, des pourceaux Saint Anthoine d'auprès de Roanne, des Penitens qui se fouettent. Ce Prescheur fit pleurer beaucoup de bonnes femmes : de toutes ces devotions & vœux austeres tira cet argument, que si la Religion Romaine estoit fausse, on n'y verroit point accomplir des vœux si durs & si difficiles. Je donnay le lendemain à dîner au dit Ponset & à Renardiere de Bretagne ; nous mettons les raisons susdites sur le bureau : ce Maistre Fol de Renardiere mit l'autre en grande colere, lui

disant que ces austeritez de vœux & de vies estoient plustost marques d'une fausse Religion que d'une vraye : tesmoin, disoit il, que les sacrifices des humains estoient defendus aux Israélites, observez parmi les Gentils, comme leur est reproché au Pseaume 105, tesmoin qu'il n'y en a aucune institution par les Apostres; & puis il alla conter qu'il avoit veu en Turquie leurs enragez de Caloyers, n'ayans toute l'annee pour couverture qu'un reth, mais en la main droite un grand rasoir duquel il se font faire une playe nouvelle quand la precedente acheve de guerir; & quand à leurs jeunes & abstinences, celle du vin qui est enjointe à toutes personnes est plus dure que toute autre. Quand ils jeusnent, ils ne boivent ni mangent. Quand aux pelerinages, où trouvez-vous une si violente devotion que celle des Pelerins de la Meque, desquels plusieurs, après les incommoditez du voyage & la veüe du sepulchre de Mahomet, se font crever les yeux, pour après chose tant sacree, n'en voir jamais une profane? Après il allegua l'estrange zele des Calignois, & comment on trouva au grand temple de Mechico les parois frottees du sang des enfans immolez au Diable par leurs peres, & ce sang partout de l'espaisseur de deux doigts; à la verité j'ay ouy confirmer cela par le gardien des Cordeliers de Mechico, & par deux autres, ses compagnons. Renardiere concluoit par là que telles inventions estoient de fanatiques, ou des Diables mesmes qui se font communement servir ainsi. Là dessus ce maistre fol se mit sur les antiquitez, & je ne sçay où Diable il en avoit tant appris: « Sçavez-vous pas, disoit il, que les Chombes blesmes, les Druydes françois, les Anglois aussi, sacrifioient à certains jours, & tenoient

les sacrifices les plus saints, quand ils faisoient mourir les hommes le plus cruellement? Ceux de Carthage prenoient les enfans des meilleures maisons, les habilloient à la Royale, & n'estoit permis aux parens d'en arracher un; si bien qu'estans vaincus par Agatocles, sur l'opinion qu'ils eurent que leurs Dieux estoient courroucez par la discontinuation de tels sacrifices, ils assommerent tout d'un coup sur leurs autels deux cents jeunes Gentilshommes. Ceux de Rhodes & de Cretes faisoient enyvrer leurs hosties avant les offrir à Saturne. En Chio & Salamine ils deschiroient les hommes pour les immoler à Diomedes. Les Arcadiens au temple de Denis y foüettoient les pucelles jusques à ce qu'elles fussent mortes. Ceux de Sparte en faisoient autant des enfans à l'autel de Mercure & de Diane *Ortie*. Quelques uns faisoient un grand monceau de clisses, l'emplissoient d'hommes vivans, mettoient le feu au quatre coings pour en faire un holocauste. On dit qu'Aristomene Messenien sacrifia tout d'une fois à son Dieu Ithomete trois cens hommes desquels Theopompe estoit l'un. Les Traces tuoyent leurs hosties humaines à coups de lances à l'autel de Zamolxis. Quelques Alemans & les Bourguignons faisoient charouffe du sang des sacrifiez. Les Perfes & les Grecs & quelques Anglois enterroient toutes vivves leurs hosties. Je ne veux point dire les autres vilenies qui se faisoient des vierges & des garçons, & autres folies exercees par les Corinthiens & Bretons. Je dis donc que ces vœux austeres & cruels ont esté de tout temps services de Diables ». Là dessus la Renardiere se mit sur la Theologie, allegua Saint Mathieu chap. xi, les paroles, *Mon joug est doux*, & autres, & nous dit : « Messieurs, le meilleur vœu

que nous puissions faire est à Saint Mathurin, car je vous assure que le plus sage d'entre nous est tenu pour un fol. Et pour ce que tout le monde n'a pas connu Renardiere, c'estoit un diseur de veritez au feu Roy, qui desirant estre desfrayé parmi ses Mareschaux de camp, leur dit un jour, qu'il faisoit plus que Dieu qui dit, *Du labour que sçais faire tu vivras commodement* : & lui faisoit ses Mareschaux de camp vivre très commodement du labour où ils n'entendoient rien. A la fin Ponset se mit en colere, & lui repliqua que c'estoit des discours d'un Huguenot : l'autre poursuit en souffrant, & commença à causer sur les Pythagoriciens des Chartreux & Bons Hommes, entre lesquels on ne laisse pas de voir bien souvent *viscere viscera condi*. Il nous conta comment Monsieur du Bouchage estant las d'estre fessé par le Roy, & mis en prison entre quatre escrans, se confessa à un des compagnons de Picquepuce, lequel ayant ouy les vilenies du Cabinet, lui enjoignit de sortir du monde, & lui revela que s'il vouloit faire quelque temps la vie des Capucins, il le verroit un jour Pape : ce que l'enchanteur Raoul lui a confirmé, & vous verrez (dit Renardiere), que d'icy à quelque temps il y retournera, & disoit que les fols prophetisoient. Nous nous mocquâmes de lui, Ponset & moy, & le bonhomme en colere commença à dire : Vous estes quasi aussi meschans que le Mareschal de Biron, qui se mocqua du pauvre frere Ange, quand il alla jouer la passion devant le Roy à Chartres, se faisant foïetter, & portoit une croix qui pesoit comme tous les Diables. Là estoit Monsieur de Montpensier, s'enquerant quel estoit le mystere de la moralité. Ce n'estoit pas celui qui fit couper le douzil de son vin de Gasconne, ayant ouï de Babelot

qu'il estoit digne de faire le sang de Christ. C'estoit celui qui pour faire une bonne boutade vouloit oüir vespres aux Augustins. Ce Marechal donc tirant à part le Duc lui dit : *Par le corps Dieu, Monsieur, ce fat en a bien dans le cul, si d'aventure il n'y a point de Paradis.* Le Duc lui respond : *Par Saint Picaut, mon Maistre, voici qui est encor assez bien joué, hormis que la musique en est un peu aigre.* C'estoit un cornet de terre qu'ils avoient pris au four de Palezeaux en passant, sans oublier le fournier pour en sonner. Telles gens que vous furent ces beaux Evesques de Lionnois, qui assemblerent un Synode pour reformer la coustume de Saint Anthoine de ce pais là : les Religieux du lieu s'appellent *Pourceaux de Saint Antoine* par humilité : par elle encor ils sont obligez à faire huit repas, comme montrant la fragilité du genre humain. Il y eut quelques Jesuites, Freres Mineurs, & quelque jeune Evesque, qui firent de belles & longues harangues, pour montrer que telles constitutions peuvent changer *habitu ratione temporum*, & que ce que nos peres avoyent faits à bonne intention, estoit aujourd'hui ridicule. Mais à toutes ces raisons le Soubs Prieur de Saint Anthoine qui ronfloir, ne respondit qu'une brave & notable sentence : *Gardons nous des novalitez.* On recommença de plus belle contre les mocqueurs de ce siecle comme vous autres, & ce Soubs Prieur à quatre mentons recommença, *Gar, gar, gar, gar, gardons nous, &c.* Ouy, mais vous dites que sous ombre de devotion il s'y fait de grandes folies : *Par Saint Jehan, je le sçay bien, l'Eglise n'en peut mais : qui a plus crié contre le Roy & ses Mignons que moy, si ay je presque conté en chaire l'histoire qui en suit ? Le Roy estant amoureux à Lyon de la*

*femme du Sire..... le marché fait par le Comte de Maulevrier avec la galande, il ne restoit que de pratiquer l'absence du mary, si jaloux qu'il refusa un bel ambassade honorable, une commission sur le sel de Pecays profitable. Le Comte macquereau ne sachant plus quelle piece y coudre, pratiqua un Cordelier, Confesseur du jaloux, lui remontrant que les plus apparens de Lyon avoyent l'œil sur ce pauvre homme, & le soupçonnoient d'heresie, par ce qu'il n'estoit pas confrere des Penitens. Le Cordelier respond : A d'autres, Monsieur ; je suis trop mattois pour vous soupçonner de devotion. Parlez moy Saint François, & vous trouverez que les Cordeliers sont bons compagnons. — Par la vertu Dieu, dit le Comte, c'est que nous voulons chevaucher sa femme, & il y a trente escus pour toy. Le Cordelier replique, Allez vous en, Monsieur, & m'en laissez faire. De là à six jours (qui fut un jeudi), voila le pauvre sire au revestiaire, qui se prepare à porter la croix, comme dernier novice. Le Roy, le Comte & Clermont d'Antragues vont jouer leur jeu, & peu de temps après virent par les vitres de la chambre venir la procession & le Porte croix, lequel *dentro del sacro* se mit à resver & à fantastiquer en son cerveau ce qui en estoit, si bien qu'à la porte de son logis il lui prit une pasmoison. La procession s'y arreste pour changer de Porte croix. Il falloit ouvrir la porte, cacher les trois compagnons dans un comptoir, où ils estoient en grand danger, sans le Cordelier & un confrere, qui vinrent persuader au sire, que c'estoit son debvoir de rapporter l'habit lui mesme au revestiaire. Qui a plus crié que moy contre le feu Roy, qui portoit ses Mignons en ses heures, enluminez (comme il est dit ailleurs), en Cordeliers ? N'ay-*

je pas fait conoistre à Saint Eustache la Duchesse de Guyse & celle de Nevers, qui portoient Rocquemauget & le Baron de Fumel peints en crucifix en leurs heures & cabinets, & eux leurs maistresses tout de mesmes en Nostres Dames? Mais vous autres Heretiques, vous avez tort de blasmer l'Eglise pour cela. Je rompis le propos de Monsieur Poncet, disant : L'invention des habits & des heures n'est pas coupable du mauvais usage. Mais pour vous rembourser tous deux de vos vieux contes, je vous en veux donner un tout nouveau. Qui pensez-vous qui ait fait quitter le monde au Comte de la Chappelle? C'est, dit Renardiere, le Cardinal de Florence, qui lui fit je ne sçai quoy, & lui promit qu'il deviendrait Pape. Je me pris à secoüer la teste. Pourquoi non (dit Poncet), aussi bien que le Pape..., qui fut pris à la porte pauvre garçon, pour ce que la singesse du Cardinal.... le print en amour? Quelques-uns disent qu'elle l'aimoit pour la grande quantité de poux qu'elle trouvoit sur lui. Tant y a, qu'estant desharboüillé il fut agreable à son Maistre, avancé depuis, nommé *Il Cardinale della Simia*, & enfin *Pere Saint*. Aux enseignes que le College remontrant à Sa Sainteté, comme il avoit fait Cardinal un gueux & un ignorant, elle respondit, *C'est ce que vous trouvestes en moy, & s'il devient vieux, ce qui le fera Pape*. — Tout cela, dis-je, n'y touche point. C'est que sa Mere estant lasse de lui, partie pour ce qu'il tombe du haut mal, & qu'elle le trouvoit fort sot, mais principalement d'autant que son frere virginal entroit en service, elle lui fit faire le voyage d'Italie, & lui suscita par le moyen de... son homme, un Confesseur, nommé *Fra Ieronimo*. Cestui ci tira si bien les vers du nez du jeune veau, qu'il lui con-

fessa des pechez que j'ai honte de dire, pour lesquels lui fit croire qu'il n'y avoit aucune digne expiation que de quitter le monde & se voïer à l'Eglise. Je sçai bien (dit Renardiere), ce que vous n'avez osé dire. J'oüis à la fenestre de l'escurie à Saint Denis, un page qui importunoit son compagnon de lui dire si le Comte de la Chappelle devoit venir; la response fut : *Je ne sçaurois non plus dire cela, que deviner qui a eu son pucelage, le pere, la mere, l'oncle ou la saur.* Mais à ce propos, ce vœu estoit aussi rude pour expiation de ses forfaits, comme celui que descrit l'Aretin en la personne de *Messer Marca Saneffe*. Sa pauvre mere pensant mourir en douleur d'enfantement, le voïa à estre Cardinal par humilité. C'est de lui que le Pasquin prononça : *C'ha fatto il Cardinale, ha lassiato il suo Eleemosinario all'hospitale?* Enfin M. Ponset se fascha de ce discours, & nous dit : Si vous autres Huguenots ne fussiez venus à la traverse, on eust bien appris au feu Roy des vestemens, des tonsures & des vœux secrets. Car on l'eust mis à la grande Chartrousse, bien fortifiée de bastions au lieu de raisons. On l'eut habillé comme l'estoient ses bardaches en ses heures. On eut changé sa Couronne en couronne de poil, & pour vous dire adieu, & finir vos discours, on eut payé sa devise, *manet ultima calo*, de ce distique qui fut trouvé affiché sur l'orologe du Palais :

*Qui dedit ante duas, unam abstulit, altera nutat :
Tertia tonsoris nunc facienda manu.*

Celui qui devant en a donné deux, en oste l'une, l'autre bransle, la troisieme se fera maintenant par la main-d'un barbier. Et adieu, Messieurs, je suis

marri de voir si mal user des œuvres pies. Renardiere lui voulut faire un discours sur ce mot d'œuvres pies, mais Ponset passa la porte, & Renardiere m'acheva son conte. C'est, dit il, que l'Evesque de Xainctes est un des meilleurs compagnons qui se puisse trouver. Il y a aussi une Abbessé aux faux-bourgs, de laquelle le convent est plustost une Cour qu'un Monastere; car n'en desplaist à Maubuisson, où durant le siege de Pontoise il y demeura huit Religieuses, que la verolle retenoit, n'en desplaist à Lonchamp ni à Montmartre, qu'on appelloit les magazins des engins de l'armée; n'en desplaist aussi à la Trinité de Poitiers, à Vielmur d'Albigeois, au Lis, vray seminaire des Enfants rouges, au Saint Esprit, à... où Surefne mena ces jours Fervacques, dit à l'Abessé qui est sa fille, qu'elle fit l'honneur de sa maison à M. le nouveau Duc & Pair, cependant que lui alloit lui desbaucher une religieuse fort belle, & seule cause de leur voyage: Dans demi heure Surefne revint, vint dire à l'oreille de son compagnon : *Allez, morbleu, la galande m'a donné de la peine, mais vostre cas est prest. — Non est par le corps Dieu*, dit Fervacques, *car j'ay cependant joué à deux actes avec l'Abessé*. Surefne s'escrie : *Comment? c'est ma fille*. L'autre : *Je suis donc ton gendre*. Soit dit à propos en passant. L'abbaye de Xainctes ne cede à aucune autre en galanteries & mascarades, & en un mot on y fait tout ce qui se fait à la Cour. Mais quelques fois l'Evesque & l'Abessé se desroben en quelques lieux desrobez & accomodez exprez, & lors tout le couvent est en devotion, par ce que Monsieur & Madame sont allez aux œuvres pies. Chascun estoit en peine quelles œuvres c'estoient : mais la Prieuse du Pont l'Abbé, les ayant

un jour decouverts, escrivit à M. de Potonville ce que c'estoit en ces termes :

*L'Evesque & l'Abbesse de Xainctes,
Pour faire œuvres pies & saintes,
Vont au silence fort souvent.
La plus finette du Convent
Y fait un trou, & les espie,
Puis voyant presser flanc à flanc,
Le roquet noir, le surcot blanc,
Vit bien que c'estoit œuvre pie.*

Il conclud par la responce de Verville sur tant de bastimens, pour la reception des Cordeliers, Capuchiens & tels, à sçavoir pour empescher que les fols ne nous crevent les yeux, ou bien par ce petit Epigramme :

*Huguenots fascheux & austeres,
Qui blasmez tant les monasteres,
A la pareille dites nous
Où l'on pourroit loger les fous?*





CHAPITRE NEUVIÈME.

De diverses manieres de pescher les hommes.

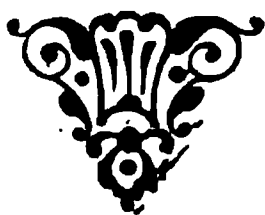


LE Naffelle de Saint Pierre & ses successeurs ont maintenant changé de maniere de pescher. Car tant que les tenebres ont duré, l'Eglise romaine a pesché au feu & n'y a rien qui destruisse tant les rivières. Le bois n'y a pas esté esparagné, par lequel on a consommé les corps de ceux qui apprehendoyent par trop le feu des ames. Les Convertisseurs de ce temps là ne failloient point ou de convertir l'ame par la terreur du feu, ou faire conversion du corps en cendres. La lumiere estant venuë, & le feu n'ayant plus de vogue, il falut pescher en eau trouble, & cela se fit durant les troubles, où plusieurs par l'exil de leurs maisons entrèrent dans les filets des pescheurs. Quand l'eau n'estoit plus trouble on pescha à l'endormie, à quoy ne fut pas espargnee la coque de Levant, qui fut fournie par les droguistes d'Italie; à cela furent pris les plus pesans, comme les Mareschaux de Montmorency & de Cossé. Après on guetta le gros poisson au fray; à quoy fut prins Anthoine, Roy de Navarre, par Rouet, Louys de Bourbon par Lymeul: mais ce

dernier plus vigoureux se sentant pris, rompit les mailles & se sauva. Quelques poissons se perdent en la suite des Dauphins, comme font les chiens, les barbarins, les maquereaux, & tout le menu des suivans de la Cour, qui entrent à la suite de leurs maîtres dans cette grande & profonde balaine de l'Eglise Romaine. Le menu peuple est deceu au travail, où on le fait sortir de ses cachettes à force de fouler. Pour cela il n'y a petite paroisse aujourd'hui en France, où par bonne & sainte intelligence, les Huguenots, plus foulez que les autres, ne soyent contraints d'entrer aux filets de S. Pierre, de même que les geles font courir le poisson morfondu aux fontaines. Les hyvers d'afflictions en font courir plusieurs aux grandes sources d'honneurs & de biens, comme est la Cour de Rome, celle de l'Empereur, celle des Rois de France & d'Espagne. C'est à ce jeu que nous avons pris en ces dernières saisons plusieurs esprits relevez, impatiens de petitesse & de pauvreté, & entre ceux là Morlas, qui ne pouvant mettre d'accord la bassesse de sa naissance & l'elevation de son esprit, s'accourut aux sources alleguees, lors que les Huguenots estoient plus bas. Et même pour tirer chaleur des autres, il voulut amener une mouee, ce qu'il fit par un artifice nouveau : tenant en cela quelque chose du Dauphin, hormis l'issuë, Il amenoit son gibier de dispute contre M. le Convertisseur, les advertissoit premierement de se donner garde de lui, comme d'un imposteur dangereux, les exhortoit à tenir bon, & puis se laissoit prendre avec eux. Je lui vids un jour amener au bord de la nasse le petit Baron de Courtomer, auquel il donnoit de la main par le costé, au milieu de la dispute, lui disant : *Courage, mon*

petit Baron ; & toutesfois il faut confiderer ce que dit M. du Perron. Là dessus avec une artificieuse & sacrée prevarication il se laissoit vaincre d'une violence bien simulee. Ce petit Baron se sauva : aussi est il du pays de sapience. Je me suis despestré plusieurs fois de mesme filet. M. de Chastillon fut adverti par les vieux serviteurs de son pere, que l'entreprise estoit pour l'amener au Cabinet, & autant sur son corps que sur sa conscience ; mais il en est parlé ailleurs. M. le Convertisseur, un des grands pescheurs qui ait esté en l'Eglise, a plus heureusement que les autres espié en ces faisons les manieres de pescher à la ligne, fait sage en cela par lui mesme, qui fust appasté d'une bonne Eveché ; mais il est de l'humeur de ceux qui tirent l'eschelle après eux ; car il a trouvé invention de mettre les appasts si avant dans l'hameçon, que le poisson est pris, sans que l'appast soit avallé. Tesmoing le pauvre de Sponde, duquel l'appast a esté pour un autre, & qui ayant sacrifié son ame pour l'Eglise, a tellement esté pippé, qu'il a veu avant que mourir, ses enfans aux portes, sa femme au bordeau, & sa personne à l'hospital ; tesmoin le pauvre Cahier, qui a abbayé après l'Abbaye promise, & n'en void que l'image. Les bonnes gens du temps passé faisoient leur pescherie par prescherie, & peschoient avec le salut : mais en ce temps nous laissons rouïller les saluts pour ce que le poisson est trop esveillé, & on ne le peut tromper en leschant la bouë. Dandelot ne cousta gueres, car il fut pris à belle main, & cela demeura pour œnigme aux bons compagnons. Je dirai encore ce mot de la prudence de Monsieur le Convertisseur, que là où il triomphe le plus, c'est aux eaux dormantes. Ce ne sont pas celles que de Sponde faisoit enfler chez M.

de Guerres ; c'est qu'il espie ceux de qui la maison s'en est allée par les fenestres, comme quand l'estang sort par la bonde, & sont demeurez à sec, comme estoit le Baron de Salignac, quand sa femme le convertit. Les autres sont prins par la prevoyance de tels accidents, comme moy. Pour pescher encor sur les eaux dormantes, Monsieur le Convertisseur a pris la peine de venir prescher & pescher à St Merry, à la bourbe du peuple, là où il prend les grenouilles en dormant. Là il presche à Diacre & Soufdiacre ; son frere & quelques autres de ses apostres ont une banque devant la chaire chargée de beaux livres. Ils les ouvrent à la citation des passages, ils les ferment le plus fort qu'ils peuvent, pour resveiller l'assistance : mais tant est douce la polulogie de ce personnage, que la plus part y dorment trois heures, & comme à la pescherie, y gagnent force rheumes ; en quoy la Faculté de Theologie apporte des commoditez nouvelles à la Faculté de Medecine.





CHAPITRE DIXIESME.

De la Transubstantiation.



ous ne pouvons pas dire beaucoup sur le point de la Transubstantiation; car elle est plus malaisée à prouver qu'à prononcer. Mais, comme dit Monsieur le Convertisseur, après avoir confessé que c'estoit un point absurde, encores le faut il débattre pour l'honneur de l'Eglise, & pour n'esplucher en cela la volonté de Dieu, il me deffendit de lire la pluspart des Anciens, notamment Sainct Augustin, *in lib. De agone Christiano, cap. 25. De presentia Dei ad Dardanum, cap. 17. In Psalmos 33, 34. In Evangelium Joannis, tract., 27. Ad Bonifacium epist. 23. In sermone ad Infant., lib. 3. De doctrina Christiana, cap. 9 & 10.* Il me defendit aussi de lire tous les autres, si non corrigez par l'Indice expurgatoire, & m'apprit sur cette dispute à ne prouver rien que la toute puissance. Or voici les argumens que j'ay cherché de mon invention. Pourquoi sous le nom de Dieu ne peut on changer la substance de toutes choses, veu que sous le nom du Roy on a fait & fait on tous les jours de si estranges metamorphoses & transubstantiations? La sueur d'un mise-

nable laboureur se transsubstantie en la graisse d'un prosperant thresorier; la mouëlle des doigts d'un vigneron de Gascogne resjouït les boyaux & le ventre de Parisiere; les pleurs d'une vefve ruinee en Bretagne font avoir du fard à la femme de Santeny; le sang d'un soldat perdu à chasser Espernon de Provence, se change en hypocras pour l'hoste de la Roze de Blois, aujourd'huy transubstantié à Monsieur de Buffy Guibert. Les impôts de la France ont transubstantié aujourd'huy les champs de labeur en pasturages, les vignes en friche, les laboureurs en mendians, les soldats en voleurs, les vilains en Gentilhommes, les valets en maistres, les maistres en valets, les Sieurs en Haubereaux, & les Princes en Carrabins. Quelle alteration a souffert le domaine du Roy? Qui est ce qui ne s'escrie en passant, *O domus antiqua, quam dispari domino dominaris?* Les putains des Princes sont transsubstantiees en femmes & les femmes en putains. Les maqueraux s'en vont Princes. La Varenne a transsubstantié ses potages de cuisine en potages d'Estat, les poulets de chairs en poulets de papier. Pardonnez à Morlas s'il a fait semblant de croire la transsubstantiation, lui qui s'est veu, dès le berceau, changé de bastard de Sallettes en fils d'un couturier; de là nourri par les aumosnes des Eglises de Pau, puis escolier aux despens de la Roine, d'escolier devenu Ministre, de Ministre espion des Huguenots à Paris, d'espion gendarme, de gendarme disciple de du Peron; de là Courtizan; de Courtizan traistre, & enfin General des vivres. Qui pourroit dire les changemens notables de Lansac, de Lavardin, du Marquis de Belle-Isle & de Protasius? Le feu Evesque de Valence, qui ne croyoit point la Transsubstantiation, qu'eust-il dit

de voir son fils de Champis Capitaine; de Capitaine Prince souverain; de Prince poltron; de poltron banny; de banni Marechal, de Marechal cocu, & Marechal aussi cocu que le Marechal Vulcan ? Mais ce qui m'a confirmé davantage en la creance de la Transsubstantiation, ç'a esté le γινώσκει σὺ αὐτόν, *connoi toi mesme*, en voyant combien j'ay changé & augmenté mes substances. Je me suis veu d'escolier Conseiller; de Conseiller Ambassadeur; d'Ambassadeur saffranier; de saffranier mattois; de mattois financier; de financier Colonel, Capitaine & Chastelain du petit Chalon. C'eust esté encore un bel argument des estranges transsubstantiations, si le Comte Maurice eust esté aussi prompt à contribuer les quatre cens mille escus que furent ceux de Berne, & Geneve les cents mille escus, sur les gages de ma troisieme conversion. A propos je ne conte point mes quatre commissions entre mes notables changemens. Laissons cela, & disons que si je me fusse veu Comte de Bourgongne, j'eusse payé mès Suisses en sel. Rotan eust gagné le cœur du peuple comme Primat du Pais; on y accommoda les Religions. Je sçai bien où j'eusse marié mes enfans. Mais je change trop de discours en parlant du changement de conscience. Nous avons veu la salle basse du Louvre changee, de salle de comedies en salle de tragedies, de palais de Rois en gibet, (quand le President Brisson & ses compagnons y furent pendus): depuis reconciliee au Dieu de paix. A quoy je n'adjousterai plus que l'exemple de M. de *Mercur*e qui, de Prince morfondu, se vid beau frere du Roy; de là Gouverneur de Bretagne; de Gouverneur Tyran; de Tyran Duc, par fantasie la frayeur de la France, l'esperance de l'Espagne. Il est tellement transsubstantié, que c'est aujourd'huy le

proverbe des Espagnols, le mespris de la France, la honte de Lorraine, le desdain de la Bretagne. Il n'est ni Duc, ny Tyran, ni Gouverneur, & lui qui avoit gagné des batailles, a laissé ruiner cette belle grande fortune, sans tirer pas un coup, horsmis (après la paix faite), un pauvre pet qu'il fit l'autre jour de sang froid, en la presence du Roy.







LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Dialogue de Mathurine & du jeune du Perron.



N m'a donné une piece nouvelle de Theologie moderne, digne, à mon advis, de tenir place en cette marqueterie. C'est une honneste conference entre les conferences que ce siecle a conferees : & vous verrez par là combien la bonne meſnagere Sainte Eglise Romaine employe de gens à ramener le monde à la grand voye. Mathurine sortoit de faire une leçon à Vignolles, chez Madame de Montluc : du Perron alloit faire la sienne, qui changea de couleur à la veüë de Mathurine, passa la main sur son front chauve, puis commença. *Perron.* Et à vous, belle Dame : on m'a dit que vous

vous vantez par tout que vous avez converti Sainte Marie du Mont. *Mathur*. Et qui seroit ce donc, mon bel amy ? *Perron*. Par ma foy il y auroit bien de l'apparence, vous estes une belle Theologienne. *Mathur*. Oüy, comme s'il falloit convertir les gens par la *Troulogie*. C'estoit du vieux temps, quand on faisoit à la pareille. Hé ! pauvre Job, te souvien-tu pas qu'il me le promit la nuit & que j'en allai donner la bonne nouvelle à ton frere, si matin que je trouvais là de La Court, qui sortoit de sa chambre ? *Perron*. Tout beau, Madame la galande, parlez-vous ainsi d'un tel Prelat ? *Mathur*. O mon ami, cela n'empesche point la conversion, tesmoin Chesnaye, qui pour estre venu trop matin, vit un chapperon dans les sacrees besongnes de ton frere. *Perron*. Ce qui faillit le rebuter au chapperon. Laissons ces sottises ; car je me fascherois, & continuant propos : Je ne dis pas que Sainte Marie ne t'eust promis la nuit ; mais le jour auparavant, j'avois procedé à l'instruction, tesmoin trois charges de livres, qui furent portees chez Madame la Marquise. *Mathur*. Et penses-tu que je ne sçache pas à quel jeu vous jouastes, au lieu de disputer ? Mon ami, ce fut moy qui entre partout, & qui entray la premiere en familiarité avec lui : je lui appris *le pont du coil, le coil du pont* : je lui mis la main à la braguette, aussi privement que je fis à toy à ma premiere conoissance. Tu ne l'as accosté de plus de deux mois après ; pour le moins ay je l'honneur de t'y avoir appelé, pauvre pelé. *Perron*. Vrayement elles sont belles, tes entrees. Et penses-tu que pour avoir hurlé un air de la façon de Guedron, que cela donne accez à venir parler de choses si difficiles que la conversion ? *Mathur*. Et penses-tu que l'invention que tu as trouvee de traduire les Epistres

familieres de Ciceron, pour te rendre familier, soit quelque chose de bien ferial? j'ay ouï dire à la Brosse, que quand il estoit Regent de la Troisième en Bourgogne, il eust soüetté ses grimaux, s'ils n'eussent mieux fait. *Perron*. Penfes-tu que je ne lui aye rien appris que cela? Il estoit tout brutal & barbare, je lui ay appris à parler des Peres, sans les avoir leus; des Conciles de mesmes, & lui ai fait part, non seulement de la *Matheologie*, mais à parler de l'Estat, à admirer ce grand corps d'Espagne, à reigler tout au Conseil de Rome, & m'a falu lui montrer jusques aux termes : au lieu de dire le Pape, je lui ai appris à dire Sa Saincteté; au lieu du Roy, sa Majesté; il disoit le petit La Roche, Zamet, La Varenne, comme s'ils estoient encore nains, valets de garde-robe & cuisiniers; je lui appris à dire, *Monsieur de La Varenne*, l'r bien sonnee; ainsi des autres. Il se prit à rire, quand je lui dis que parler autrement estoit une espece de leze Majesté. Mais je lui fis voir que ce crime avoit bien plus de poids au temps passé, & que honorer à demi les creatures de Sa Majesté estoit manque de respect au createur. Je lui appris encores à dire souvent, *maxime d'Estat, maladie d'Estat, periode d'affaires, interesser, prendre la garantie, faire fortune, courir risque, symboliser, jalouzer, ambitionner, un esprit poli*, & mille termes en cette façon, à quoy on conoist aujourd'huy une belle ame. *Mathur*. Bel asne, mon ami, je ne lui ai point appris toutes ces pedanteries, mais bien ses contenance: il marchait droit comme Gaillart, faisoit les reverences pardevant, il ne rioit point s'il n'y avoit de quoy rire. Je lui donnay de la tablature de M. Le Grand. Je lui appris à tourner les talons en dedans, à cheminer en oye, & de pareille gravité, à

escrimer des deux bras, à s'emmonceler le ventre, à reculer la teste, à la dodeliner de bonne grace, à faire les reverences en quarts & en revers, à rire du coing des dents ou comme un chien à qui on presente de l'ail, à parler de la gorge, à peigner ses cheveux, au moins aux pauses des discours, à dire *ma foay*, au lieu de dire *ma foy*. Il a bien appris à dire toutes les admirations comme, *Jesus, le plus du monde, oh, oh, oh, il y a de l'excez, c'est pour en mourir*. Quand il rencontre un des fardez de la Cour : *Oh ! que vous estes bien aujourd'huy espagnoûly comme une rose*, & là dessus parler des couleurs selon la nouveauté, & comme elles sont deuites dans ce meschant *Faneſte*. Je lui appris à mettre des rozes par tous les coings, où le Marquis de Quatre Sols les porte, à relever sa ceinture à la fosse de l'estomach, comme le petit Auger, barbier de Paris, à faire accroupir le chapeau & les perruques. Quoi ! il portoit son rabbat sans empoix, comme du temps des hauffecols, je lui en ay donné six, qui viennent à la moitié de l'eschine, & des manchettes jusques aux coudes. *Perron*. Vrayement, il r'est bien obligé. Il estoit allé dîner chez le Marquis de Beuvron ; comme ils lavoient, le Marquis d'Arcy, qui tournoit la teste à ses visions, prit une de ses manchettes pour la serviette, & s'en essuyoit les mains. Mais moi, je lui appris des choses serieuses : comme à deviner des premiers ceux qui entrent en faveur ; entre vingt paroles dire dix fois, *Monſieur* ; feindre le bizarre, se retirer en un coing, courtiſer les valets de ceux à qui on void un beau commencement, non seulement des Princes & Cavaliers, mais aussi des gens de robes longues courtifans, comme les Presidents d'Auberville & de

Commartin, doctes en jurisprudence moderne, & qui sçavent bien faire un procez à la mode, se treuver à leur disner, & se faire caresser chez M. le Chancelier pour sa reduction. *Mathur*. Et n'appelles-tu rien le branlement de la main, à faire enfler les plis de son collet, à la mode de Gratiane, & enfin tout le petit dictionnaire de la mode, savoir contrefaire toutes les douces mines de Fecan, si bien que le Maréchal d'Ancre l'a nommé le bel Ægyptien, & le conte entre les beaux, quelque noir qu'il soit. Enfin je lui donnay une entree, de laquelle il se sent tant mon obligé, que c'est pour l'amour de moy qu'il porte cette corne de cheveux. *Perron*. Allez, morbieu, vous estes une maquerelle pour tout portage, & qu'on die à Rome que c'est vous qui avez converti les Huguenots. Ils diroyent bien que pour amener les paillards à la grand putain de Rome, que les maquerelles seroyent nos Docteurs. *Mathur*. Et depuis quand, frere, dis-tu mal du mestier ? A quoy as-tu gagné chausses & pourpoint, avant que ton frere fut Evesque, qu'à produire à l'Université la Controleuse, la Libraire, la femme du Chandelier ? Je t'en nommeray vingt qui t'ont contenté du miserable quart d'escu. Mais quand ton frere t'eust donné ce manteau doublé de mizane, tu pris credit aux Conseilleres, & depuis aux Presidentes, & tu fus lors le macquereau de la Cour de Parlement, & puis de la Cour. Tu ne devois point venir oster les pratiques à la pauvre Mademoiselle du Tillet, & à moy. Elle ne produit que pour avoir credit & moy, qui suis pauvre fille, j'ay besoin de toutes mes pieces. Escoutte ; si la du Tillet te peut faire bailler sur les jarrets, il y paroistra. Et puis la Roine a desjà dit à la Marquise de Guercheville :

Io inteso che questo Perro si diletta de la ruffianeria. Perron. Par Dieu, tu es une meschante langue. Je ne crains ni la du Tillet, ni l'effroyable Tignonville, & pour toy, comment oses-tu parler, qui couches avec les pages, laquais & Suisses ? Tu as donné un chancre au Pont de Courlay, & à Engoulevent, & la verole enfin au Baron de Vignolles, en traittant de vos conversions. Le pis est que tu es bougresse, car tu as gagné le cheval blanc & ta robe de velours verd figuré, en payement du pucelage de ton petit à Monsieur Le Grand, sans rien nommer. Tu es laide comme un diable : la teste molle comme feu Sybillot, tonduë, puante par les aisselles & par les pieds. Va au Diable, tu me feras rendre ma gorge. *Mathur.* Teste pelee, teste de Sainct Innocent, bougre agent, bougre patient au temps passé, me feras-tu dire que ton frere te vendit à l'Abbé de Tyron ? Veux-tu que je conte de toy & de ce beau parrain de l'amour sacree autant de sodomies, de bestialitez, de sorceleries & empoisonnemens, qu'il y en a en *l'abolition de la Fin*, & en *la legende de Sainct Nicaise* ? *Perron.* Ho, vertu bieu, je te feray taire, maraude. *Mathur.* Aux mains, coquin ! Voila Flamberge qui en fera raison ; ne te joüe pas à moi. Ne sçais-tu pas que j'eus une arquebuzade au travers de la cuisse, & que je suis soldate ? *Perron.* Je sçai bien que tu as esté goujatte, & que tu as couru le regiment de Picardie. Mais ne faisons point ici la comedie, ne reprochons point nos ordures, & te contente que c'est moy qui ay converti Saincte Marie, par l'argument de la visibilité, & succession personnelle. *Mathur.* Tu as menti : il te respondit que s'il falloit à l'Eglise un conducteur visible, il faudroit un visible Sainct

Esprit. Et quant à la succession personnelle, il dit que nous serions tous fils de putains, puis que les Prestres ne sont pas mariez. Mais je l'estonnai, moi qui avois couché deux ou trois nuits à Saint Martin, pour apprendre les argumens de Cahier : je lui appris comment Cain avoit chanté la Messe, & commis le sacrifice de l'autel, en la personne de son frere Abel. *Perron*. Voila un sot argument. Cahier ne paye-il point son hostesse de meilleure marchandise ? Avez-vous point fait le petit homme ? *Mathur*. Ha ! ma foy nenny, il faut qu'il suë encore une fois. *Perron*. O ! pour cettui là, pour des poix tu rendrois des febves : ce n'est pas ce que je veux dire. As-tu point aidé à souffler le feu lent sous la coque d'œuf où est le germe, la soye cramoysee, & cela dequoi les Maniciens faisoient leurs Pasques avec la petite mandragore, &c. *Mathur*. Il m'a bien montré dans un cabinet ce qu'ils appellent l'œuvre de creation ; mais de verolle, attends que les cheveux te soient revenus, & puis nous en parlerons. *Perron*. On m'a visité, esprouvé chez la Princesse, tu ne me scaurois nuire par ta mesdisance. Pour ton argument, s'il estoit ainsi, Judas, les Juifs & les bourreaux seroient les precurseurs de nos Prestres : mais je l'arrestai tout court, par un sophisme bien mieux trouffé. Croyez-vous, lui dis-je, que le Pape est l'Antechrist ? Oüy, dict il, il n'est pas Chrestien qui ne le croit. Je replique : ores cet Antechrist doit s'asseoir au temple de Dieu, qui est à dire l'Eglise ; le lieu donc où est le Pape est l'Eglise sans faillir. *Mathur*. Je scai bien que tu lui dis cela, & qu'il ne répondit rien : mais il me dit au soir, que cela lui avoit fait peur, qu'il n'y eut point moyen de prouver l'Eglise de Christ que par le regime de l'Ante-

christ. Là dessus je le relevai d'un autre argument de l'invention de Bonniere, ou du moins de Guedron, & du Conroy, qui l'ont converty. *Perron*. Ha ! de cettuy là je l'advoüe, car il a mieux aimé chanter la palinodie, que de prendre la surintendance des chanteurs. *Mathur*. Laisse moy achever. Vous dites, Messieurs les Huguenots, que ceux qui aujourd'hui tiennent les grands rangs en l'Eglise de Rome sont brigands & voleurs, qui pillent le bien des pauvres ; or il est dit : *Ma maison est maison d'oraison, mais ils en ont fait une caverne de brigands* ; ores donc puis que nos gens d'Eglise sont brigands, nostre Eglise, qui lui sert de caverne, est par nécessité maison d'oraison. *Perron*. Par le corps bieu ! Il faut que j'advoüe que tu es une bonne vilaine. Ce trait est bon & delicat. Et tout de mesmes sur ces mots : *Et sederunt Scribæ & Pharisei super Cathedram Moysi*. Nous maintiendrons que tenons la chaire de Moyse, qu'il faut faire tout ce que nos Evesques disent ; car il ne faut pas suivre leurs œuvres, lesquelles, aussi bien que leur doctrine, les montrent en tout & par tout Scribes & Pharisiens. Mais pour te rembourcer, je t'en apprends un autre que je garde pour Vignoles ; quand il faut prouver que Saint Pierre a esté à Rome, nous alleguons l'epistre de Saint Pierre, là où il fait les recommandations de ceux qui estoient avec lui en Babylone. Nous ne pouvons nier aux Huguenots que Rome n'eust ainsi nom, & particulièrement en l'Apocalypse, puis donc que Babylone estoit Rome, Saint Pierre a escrit de Rome. *Mathur*. Cela pourra servir avec les gages que lui baille Madame de Montluc. Converti de ton costé, & moy du mien. J'espere faire parler de moy ; j'espere desbaucher quelques

uns des apostres de ton frere, comme j'ay fait de ses trompettes la Brosse & Beaulieu. Je leur changerai de tant de viandes, qu'ils parleront de mes conversions, comme ils ont commencé chez la Connestable à un dîner, où ils dirent que j'avois plus porté à la conversion de Sainte Marie que ton frere le Convertisseur. Vois tu, ils sont las d'attendre. Ton frere parvint par les loüanges de l'Abbé de Tyron; personne ne s'avance par celles de ton frere. Ils m'ont fort bien dit qu'ils ne loüeroient plus. Pourquoi ne les a il contentez, puis qu'ils estoient loüez pour loüer ? *Perron*. Quant à Duret, on conoit sa langue. Il fut bien si impudent à l'Arсенac, de dire devant moy qu'il ne venoit point dîner, quand mon frere & l'Abbé de Tyron y seroyent, si on ne marquoit leurs verres, & que l'un estoit pourri de verole, & l'autre de lepre. Si ces emissaires cherche-dînez se veulent esgaler à mon frere, on leur respondra ce que fit le Comte de Tonnerre à Beaulieu, lequel parlant d'une masquarade, disoit à tout propos, *les Comtes de Soissons, d'Auvergnes & moy*. Tonnerre lui fit souvenir de la fable des estrons, *etiam nos poma natamus*. Mon frere n'est plus de leurs amis, & ne leur aidera pas à desmesler cette fusée. Ores ils ne nageront plus ensemble, pour ce que Monsieur le Comte a commandé au Capitaine de ses gardes de lui couper les mains, & le jetter en la riviere, & là dessus alla demander grace au Roy à genoux pour ce meurtre, qui devoit estre datté du jour du commandement. Est-ce pas une grande impudence, d'avoir osé dire & escrire en assez mauvaises rimes, que le Roy & M. de Rhosny, pour l'espargne (à laquelle ils estoient si attachez) devoient congédier les Come-

diens ; encor que le Roy, par une prudence à lui particuliere, ayant despendu l'autre hyver sept testons & demi (il est vrai qu'ils estoient roignez, car il les avoit tirez au jeu,) & encore trois testons & demi à oüir les comedies, a trouvé une belle invention : c'est qu'il a menacé les Comediens de les interdire, s'ils ne vouloient recevoir sa personne, sans payer, & depuis encore a eu le mesme privilege pour Madame la Marquize, & si on dit qu'il avoit tous les mois quelque comedie au soir, qui ne lui coustoit rien. Tout cela n'a point empesché que ce Duret, (je ne sçay s'il pense devenir thresorier de l'Espagne) ne lui ait conseillé de chasser les Comediens, alleguant qu'il avoit en sa Cour la comedie toute complete, qu'il avoit pour Capitaine Espente, Vitry, qui est devenu Sbirre, le Comte de Soissons, qui joüe le Docteur en sa Cour, quand avec sa mine de Magister de classe, il fait ses leçons de guerre à la porte du Cabinet. Il commence par conclusions. En ses comedies il dit aussi que le Roy a pourveu à ses personnages, que les Italiens representent pour *Rempino forca impica* qui sont tous deschirez ; il a en sa basse Cour force Mestres de Camp & Capitaines, comme Bourdeau & autres, qui joüeront ce personnage & autre. *Mashur*. Ma foy aussi ton frere veut estre le premier de trop loin. Il avoit bien à faire de mescontenter Salette, & un autre de ses apostres, pour cette garce de Condé, qui ne peut endurer de compagnon, & ne se peut endurer soy mesmes. Et toy, sous ombre que tu as pris le latin par escalade, tu ne voulois pas tantost m'endurer pour ta compagne à la conversion de Sainte Marie. *Perron*. Pour le moins, si quelqu'un de nous deux est le second en merite, il faut que le

plus jeune & le plus nouveau ait appris du plus vieil, & soit son imitateur, par tout droict de nature. *Mathur*. Garde toy bien d'establiir cette maxime, & en donne advis à ton frere : car les Huguenots en feroient trop leur profit. Sçais-tu pas bien que toutes les ceremonies des Catholiques de Calicut, desquels l'Eglise adore le Diable visiblement, sont toutes semblables aux ceremonies de l'Eglise Romaine, en diversitez de Moynes & Moines, de jeunes, confessions auriculaires, & tout (comme il est dit plus au long ailleurs), jusques au nom de leur souverain Pontife, qui s'appelle Pape, & a la tiarre du Pape, qui n'a pas un clou moins que celle du Saint Pere ? Les Jesuites disent là dessus que c'est le Diable, qui est singe du bon Dieu en terre, & les Huguenots au contraire maintiennent que ce sont les Papes, qui ont esté en tout & par tout les singes du Diable, par la mesme raison que tu as dite, c'est que le Diable est le plus vieux. Ores regarde par où tu te lairras empaster par l'ambition que tu as contre moy. *Perron*. Parle bas, le Diable la folle ; Voila le Baron de Salignac qui passe. *Mathur*. C'est tout un : c'est un de mes porcs d'essite. *Perron*. Tu veux dire Profelites, fausse vesse que tu es ! Attend, le voila passé. Voy tu ! il a des heures qu'il maugree de s'estre converti, des autres qu'il n'y pense pas. Je ne voudrois pas pour beaucoup qu'il nous eust escouté, ou quelque autre, qui ne fust bien resolu. Tu m'as appelé maquereau, je t'ay appelé paillarde, qui t'est encor plus honorable. Qui croiroit que tels gens sont propres à retirer de l'heresie, & à sauver les ames qui sont en danger ? *Mathur*. Pour toy, maquereau major, cela est sans exemple, mais non pas pour moy, qui suis pauvre

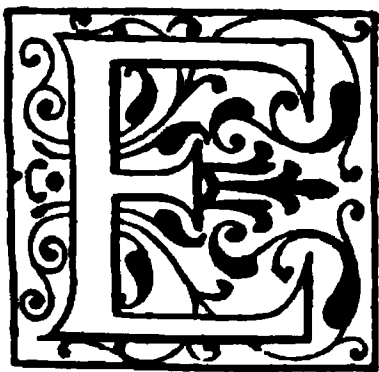
paillarde, comme estoit Rahab. Sçais-tu pas bien que Rahab paillarde retira & sauva les espies d'Israël, & ainsi moy, & force autres paillardes à la Cour avons retiré Sainte Marie, qui n'estoit pas espie pour Israël, mais il servoit d'espie au Roi parmi les Israélites Huguenots. *Perron*. Touche là. Je suis ton serviteur, & si j'oy plus dire que tu ayes donné la verole à Sainte Marie, je dirai bien que non, & que tu l'as encores par devers toy. *Mathur*. Dis que tu as trouvé ta maitresse. Bon jour. Je m'en vois conter nostre dispute à Guedron.





CHAPITRE SECOND.

De la reunion des religions.



ESTANT chose très malaisée de détruire l'opinion des Huguenots par disputes, ni par persecutions, nous avons très bien desseiné d'y proceder par reunion des Religions, par les ouvertures & intelligences de nos Ministres gagnez : mais de six qu'ils estoient, il y en a cinq morts & l'autre chassé. Pour certain il n'y avoit point de danger de leur quitter force poincts Theologaux, pourveu que l'autorité de l'Eglise & du Pape demeuraissent entiers. La raison en est prompte, que eux s'estant soumis à l'autorité, eussent après facilement perdu les raisons par elle. Et quand nos Jesuites se sont opposez à plusieurs articles, qu'on leur vouloit conceder, ils ignoroyent le dessein, & quelques uns avoyent pour but la guerre civile, plus tost que la paix de conscience. Or voici ce que nous autres honnestes gens voulions que l'Eglise Romaine laissast aller : premierement que le service fust en François, pourveu qu'on ostant quelques drolleries, qui eussent fait rire les gens, comme de commencer la messe par un *Et*, & autres

absurditez, qui sont proprement & subtilement escrites par Bernardo Ochino, au Traicté *della Nativita della Missa*. Quant aux ornemens, en oster le plus ridicule, & pour le reste, respondre ce que dit ledit Ochino; c'est la Cene desguisee, & qui s'est faite religieuse, *per parer piou Sancta*. Qu'il fut permis aux prestres de se marier, & quitter leurs femmes, quand elles seroyent fascheuses : en tout cas, user du Saint Decret, & de ses libertez, comme il est porté au Canon, qui commence, *is qui non habet [uxorem], loco illius, &c.* Il est dit notamment *in rubrica decreti, quod qui non habet uxorem, loco illius debet concubinam habere. Ita nefas Episcopum creari, nisi saltem unius concubinae dominum*. Distinct. 34. hyper. de Var. Stud. Theolog. vol. libr. 4, cap. 5, Villavincen, ibid. cap. 4. Si ces privileges estoient bien establis, fils de putain qui ne seroit d'Eglise. Après nous voulions oster tous les jeufnes, si non aux pauvres & aux malades, quitter cette frayeur du Purgatoire imaginaire, sans toutes fois gaster la priere des Saints, de peur de ruiner l'Eglise. Je ne dis pas sans raison, oster ce Purgatoire. Il n'y a rien qui ait fait tant d'esprits curieux de leur salut vers la fin, que ce qui s'ensuit. Un prestre consolant son malade, l'enseigne que les angoisses de la mort sont entrees aux gehennes du purgatoire; un Ministre, qu'elles sont comme angoisses d'enfantement, pour naistre en la vie bienheureuse, & se fonde sur ce texte : *tu seras aujourd'huy en Paradis avec moi*. Je dirai hardiment que l'indice *expurgation* devoit donner une venuë à ce passage. Or le goust de ces deux differences de mourir a fait renier le Purgatoire à beaucoup de bons Catholiques au lit de la mort, où les esperances & les craintes de ce monde font place à

celles de l'autre. Nous leur eussions baillé par le marché le vendredi & samedi, le Carefme & les Vigiles, si non que la police en eust austrement ordonné, comme en Angleterre, & par ce moyen nous eussions fait paix avec Saint Paul, au 4 de la premiere à Timothee. C'est encor une oubliance à l'indice. Il falloit oster ces marques des revoltez de la foy, des abuseurs, des Docteurs de mensonge, d'hypocrisie & de doctrine des Diables. Calvin n'eust pas sceu dire pis. Que nul Catholique lise Saint Paul jusqu'après l'accord fait. En mesme temps l'autre Eglise devoit reprendre les pompes, la musique, les dances, force festes, les beaux & grands revenus d'Eglise. Les Ministres eussent esté en charosse, force chiens & oyseaux à leur suite. Nous eussions establi le franc arbitre : sur tout chassé cette fascheuse discipline, qui leur a fait perdre tant d'honnestes gens. Nous n'eussions point tenu entre les pechez la simple fornication, ni l'adultere par amour, suivant le cahier de Cahyer en son docte livre *Du retablissement des bourdeaux*, & sa docte dispute sur le septiesme Commandement. Je di le septiesme, parce que nous avons remis le second, que le Concile de Trente a voulu oster : mais il n'y a pas moyen de couvrir cette honte. Ce septiesme Commandement, qui est, *Non machaberis*, tu ne paillarderas pas, defend seulement le peché des enfans d'Onan, car *μοιχεύειν* derive selon cette Theologie moderne ἀπὸ τοῦ μοίχου & χεῖν, *quod est humidum fundere*. C'eust esté une brave religion, qui eust rejetté les incommoditez des deux, & eust establi ce qui est plausible en l'une & l'autre. Chacun y eust esté receu & content, nul dechassé. Je sçay que des Aristarches controlleront mon bon desir, mais je dis contr'eux : Premièrement que la Sainte

Eglise doit avoir les bras ouverts à toute sorte de gens. Or ce n'est pas les recevoir, que de chasser leurs vices ou incommoditez. Ce sont les Huguenots, qui disent que l'Eglise n'est que des elleus. Et à ce propos nous les renvoyons ici à un sonnet, qui prouve bien cette matiere, ce me semble. Il se trouvera en son lieu, & commence ainsi :

Huguenots, vous croyez qu'au doux sein de l'Eglise, &c.

Secondement, je demande à ces sourcilleux, s'ils veulent estre plus sages que les Apostres, qui voulurent enterrer le Judaïsme avec honneur. Vous voyez en l'Epistre aux Galates, comment Monsieur Saint Pierre s'accommodoit en galand homme aux humeurs & aux infirmités des Juifs. Saint Paul l'en reprend : mais, comme disoit frere Gilles, il se feroit bien passé de dire beaucoup de choses qui sentoient le fagot. Mais espluchons aussi ce que firent nos Saints Peres, quand ils voulurent enterrer le Paganisme avec honneur. Ils nous ont appris à peindre nostre Dame à l'ancien modelle de Vesta, tenant en son sein Jupiter Bambino : la Trinité comme *Medius Fidius*. Ils ont mis le Guillan-neuf en la place des Saturnales, les Rois pour [les Lupercales], le Mardi gras pour le jour de la feste des fols. Ils nous ont laissé le premier jour de May en l'honneur de Cloris, en la place de laquelle est canonisée Sainte Thays ; les Perveils autresfois appelez *Pervigilia* se font encores partout, particulièrement à Beaucaire, le jour de la Magdelaine, en commemoration de sa premiere vie. Les putains ont une messe à part, après laquelle elles vont courir le prix qui leur est ordonné. Ce que les Anciens appeloient *Supplicationes*, nous

[le] retenons en nos processions, notamment à Poitiers, où on fait procession, pour demander de l'eau aux Naiades. Nous avons encor de la gentille Antiquité l'eau lustrale, & le pain & le vin qu'on apporte aujourd'huy sur la fosse des morts, dequoy il échappa un jour au bon homme Benoist de dire, *ista paganismum sapiunt*. Mesmement les instituteurs de nos ceremonies n'ont pas eu honte des plus anciennes pieces de l'Antiquité, puis que l'on adore le Dieu des jardins en tant d'endroits de la France : tescmoin Saint Foutin de Varailles en Provence, auquel on desdie des parties honteuses de l'un & l'autre sexe formées en cire. Le plancher de la chappelle en est fort garni, & quand le vent les fait entrebattre, cela desbauche un peu les devotions en l'honneur de ce Saint. Quand j'y passay, je fus fort scandalisé d'oïr force hommes qui avoyent nom Foutin; la fille de mon hostesse avoit pour sa marraine une Damoiselle nommée Mademoiselle Foutine. Quand les Huguenots prindrent Ambrun, ils trouverent entre les reliques de la principale Eglise un Priape de bois à l'antique, qui avoit le bout rougi à force d'estre lavé de vin. Les femmes en faisoient le Saint Vinaigre; pour appliquer à un estrange usage. Quand ceux d'Orange ruinerent le temple de Saint Eutropy, on trouva une mesme piece, mais plus grosse, enrichie de peau & de bourre. Il fut brûlé publiquement en la place par les Heretiques, qui cuyderent tous crever de la puanteur. Il y a un autre Saint Foutin à la ville d'Auxerre & un autre en un bourg nommé Vuedre, aux marches de Bourbonnois. Il y a un autre Saint Foutin au bas Languedoc, diocèse de Viviers, appelé Saint Foutin de Cruas. Voila comme nos Docteurs ont appointé le Paganisme avec

nous. Il falloit de par Dieu ou de par l'autre, descoudre, & ne deschirer pas, comme ont fait ces Ministres fascheux, qui ont voulu servir Dieu avec trop de pureté. Je trouve la Riviere, premier medecin, de meilleur' humeur que ces gens là. Il est bon Galeniste, & très bon Paracelsiste. Il dit que la doctrine de Gallien est honorable, & non meprisable pour la Pathologie, profitable pour les boutiques. L'autre, pourveu que ce soit des vrais preceptes de Paracelse, est bonne à suivre pour la verité, pour la subtilité, pour l'espargne, en somme pour la Therapeutique. Partant il fait de son ame comme de son corps: il est Papiste pour la reputation, il est Huguenot pour la guerison de son ame. Maistre Gervais, Philosophe de Magné, le prend plus haut, car sans paradoxe il maintient que toutes les guerres ne sont nees qu'à faute de grammaire. Si nous eussions, dit il, suivi *Grandem matrem*, nous eussions bien parlé, parlant bien nous nous fussons entendus, *ergo* d'accord; car les discords ne s'esmeuvent qu'à faute de s'entendre. Sa premiere reigle estoit, qu'on fist un grand retranchement de thresoriers, qui sont les participes, des interjections, pour oster les exclamations aux Prescheurs, de quelques noms & de plusieurs adverbes, comme *corporellement, substantiellement, charnellement* & autres tels. Ce paillard se vantoit de sçavoir plus de l'Estat que Bissouze, ni que son Basque, ni que Monsieur de Royan, Ambassadeur en Canada. Mais pour fortifier encor mon bon œuvre par exemple, Roquelaure disoit, que qui ne voudroit juger les differens à trois coups de dez, comme Bridoye, il falloit enfermer une douzaine de Docteurs, & autant de Ministres avec vivres pour un jour, & ne leur en

bailler plus, qu'ils n'eussent devalé par une fenestre leur accord bien escrit & signé. Le Curé des Eschillez disoit pourtant que ce seroit supercherie, pource que les Ministres ont accoustumé de vivre petitement. Quant à lui, pour ne tomber point en ces peines, il mit les Religions d'accord en sa Paroisse, & quand on lui apportoit un enfant à baptizer, il demandoit de quelle religion estoient les pere & mere. S'ils disoient : *Nous sommes de la religion de nos peres*, lors il couroit à l'aube & à l'estole, & demi vestu commençoit, *Adjutorium nostrum in nomine Domini*. S'ils disoient qu'ils avoient la cognoissance de Dieu par sa grace, il tournoit une chaire devant derriere, & mettant les mains sur le haut, il commençoit après l'interrogation : *Nostre Seigneur nous monstre en quelle pauvreté nous naissons tous en nous disant, &c.* Si c'estoit un mariage, après pareilles questions, il se mettoit sur *Adjutorium*, ou *Nostre aide soit, &c.* Puis, *Dieu nostre Pere après avoir formé, &c.* Voila un habile homme cettui là, & non pas ce passionné frere Jan Bonhomme, qui peta sensiblement de colere en la chaire, en criant sur la conversion du Roy : *Courage, mes Paroissiens, courage, les Heretiques sont bien estonnez ; ils n'osent plus nous appeler Papistes, ni manger chair en Carefme devant les gens ; ils chomment les festes, quelques Ministres s'y accordent, ils sont devenus mols comme couilles de Lorraine, & les Catholiques se roidissent comme beaux vits d'azes de Myrebalais.* Or voila en discourant de l'accord des Religions une description de la mienne.



CHAPITRE TROISIÈME.

Des causes qui me poufferent à ma seconde reformation, qui fut la troisieme conversion.



DANIEL, comme dit son livre, preschoit à fenestres ouvertes, ayant la face tournée vers l'Orient : O que je vis un jour triompher M. le Convertisseur sur ce texte. C'est un merveilleux homme, quand il trouve un point de *Matheologie* propre pour ses allegories. C'est, disoit il, que comme Daniel, pour faire ses prieres, tournoit sa face vers le Soleil levant, il faut toujours qu'un galand homme adresse tousjours ses devotions au Soleil levant, & aux grandeurs naissantes, & tourne le dos à celles qui vont en decendance. Je ne fis pas grand cas du feu Roi depuis la fuite des barricades, mais ayant promptement jugé les prosperitez de cestuici, j'ay tourné mes devotions aux rayons de ce beau Soleil levant, lequel après avoir dissipé tant de nuages, mettoit entre ses mains les forces du feu Roy, à ses pieds celles de la Ligue. Je revenois d'Auvergne, & des confins d'Ita-

lie, où j'avois appris qu'à Rome les disputes publiques avoient pour theses ordinaires la comparaison du Roi d'Espagne & de lui. Les devineurs de là trouvoient par figure de Geomance, par oracles, par le nom fatal de Bourbon, que ce prince doit convertir les hierarchies à l'Empire, la chaire en throsne, & les clefs en espees, qu'il doit mourir Empereur des Chrestiens. Les Venitiens adoroient ce Soleil levant avec telle devotion, que quand il passoit par leur ville un Gentilhomme François, ils couroient à lui de meme ferveur que les *Papimanes* de Rabelais, crians : *L'avez vous veu ?* sur l'adveu du Gentilhomme, les magnifiques de leurs peintres contrefaisoient son portraict, & si tost qu'il se treu-voit un tableau reconneu pour semblable au Roy, le passant estoit traité publiquement. Et après que les Pantalons avoient demeuré demie heure bouche beante de quatre doigts (comme ravis en admiration,) le peintre, outre le prix ordinaire, en recevoit un présent & honneur public, & le tableau estoit logé en lieu sacré. A la Cour de l'Empereur & en Pologne, on oyait vœux publics, pour mettre l'Empire en ses heureuses mains, avec disputes pour la reunion des Religions, ou la tolerance de toutes, force discours d'amener l'Italie à cette raison, & de rendre les tiltres d'Empereur de Rome efficacieux, & non point tiltres vains, pour la reduction du Pape à son Evesché. Le Duc de Saxe faisoit faire en sa presence des homelies sur les similitudes de David & de ce Prince, honoroit & guerdonnoit ceux qui trouvoient plus de graces au dernier qu'au premier, envoya jusques Zurich une chaine d'or de recompense à l'auteur du livre, intitulé *Carolus Magnus redivivus*. Ce grand lustre

de reputation, secondé de tant d'exploits de guerre, que promettoit-il de ce Prince, se servant des divisions desjà creées entre les Moscovites, Polonois & Suedois, le Transilvain & l'Empereur, & autres affaires de Septentrion, conoissant les infirmités du Roy d'Ecosse, les desseins divers sur la vieillesse de la -Roine Elizabeth, les revoltes de l'Irlande, la vieillesse & mort certaine du Roy d'Espagne, l'ambition & subtilité de sa fille, la pauvre reputation pour lors de son fils, les machinations des Princes d'Italie, pour parvenir à leur liberté sur la decadence des ans & affaires de leur Tyran, la bourse du Grand Duc ouverte au Roy, Don Cesare de Ferrare cherchant appuy en France pour la succession qu'il voyoit branler, le Duc de Savoye en dispute pour l'accomplissement des points de son mariage, la Bresse perdue, le reste bien enfoncé par Lediguieres, mal secouru par les siens : sur toutes choses les appareils du Turc faisoient une merveilleuse distraction des esprits & forces de la Chrestienté. Toutes ces occurences designoient le Roy pour seul chef Chrestien ; lesquels estimans en leurs cœurs, que cette personne estoit agreable à Dieu, par la pureté de sa religion, tous se preparoient à la souffrir, ou à la suivre. Je m'avisai en mesme temps que secouer le joug du Pape, & mettre au thresor de la guerre tous les benefices sans cures, changer l'ordre Ecclesiastique en ordre Equestre, c'estoit mettre quatre fois le Perou entre les mains du Prince, sans la despence & les hazards des convois. Je m'en vins à la Cour, gros de ces ouvertures, pour estre compagnon de tant de belles esperances, maistre de tant de finances, & bon serviteur de ma conscience par mesme moyen, qui estoit la derniere consideration.

Jugez, Messieurs, si cette mutation n'estoit pas soutenable. A la verité je ne connoissois pas assez la caballe du monde, les infirmités des Princes, & encores moins les grands interets des Conseillers de l'Estat à maintenir la *Diane des Ephesiens*.





CHAPITRE QUATRIÈME.

*Apologétique pour ma longue demeure
entre les hérétiques.*



assez amples sont les considérations, par lesquelles je fus alléché à une religion déjà autrefois goustée & suivie, de laquelle j'avois esté jetté hors par les miseres qui l'accompagnoient, lesquelles miseres sembloient estre lassées d'affliger cette pauvre Eglise, laquelle de militante prenoit le chemin de triomphante. Quelque goust de salut m'y allechoit : & quiconque aura autrefois essayé tels combats d'esprit, m'excusera facilement d'avoir quelque temps balancé avant que de me resoudre. Mais aussi ayant veu de loing qu'il faudroit faire le fault, je resolus d'obliger en moi le parti Catholique, aider premierement à mon Maistre à faire la gambade, afin que le valet la peut faire sans honte puis après. Il fut donc question d'affoiblir le parti Huguenot; pour à quoy parvenir, il fallut sapper deux des principales colonnes: la premiere, cette distinction d'Estat, par laquelle sous la loi de trefve ils estoient separez de nostre police; l'autre colonne estoit la difference des Reli-

gions, qu'il fallut rendre moindre, pour puis après l'annuller. Nous touchâmes à la premiere de ces differences, lors que les Huguenots se virent le cœur en joye, lors que mal à propos ils concluoient, qu'ayans un Roy & un Protecteur en une personne, ces deux qualités estoient inseparables, sans perte de la chose, *absque rei interitu*. Sur ce point, nous despeschames ce maistre *Aliborum* du Fay, instrument trompeur & trompé, comme il a paru par son testament, auquel il a confessé avoir trahi le parti de Dieu, pour faire sa fortune ; mais il y a deffence de parler de ce testament. Cestuici ayant quelque caquet à la bouche, & au front assez d'impudence, mit en un mois la Messe où il voulut, cassa toutes leurs Chambres de justice, leur fit quitter toutes leurs finances, apprit à leurs gens de guerre à parler d'Estat, ne connoistre que le Roy, lequel ayant gagné ce poinct, mit tost après le Protecteur derriere : & puis quand ce nom de Protecteur lui peza sur les espauls, il l'ensevelit auprès des Rois à la porte du temple Saint Denis. Pour faire toutes ces belles preparations, à tous ceux qui demandoient au Fay sa commission particuliere, le Fay leur montrait la clef des poulets de Madame Martine, qu'il disoit estre la clef des feaux de Navarre. Quelques Huguenots malitieux voulurent s'opposer à cette menee : les autres Huguenots, ou simples ou gaignez, les appellent Corneguerres, les accusent vers le Roy ; si bien que voila tout au pouvoir d'un seul : *omnia penes unum*. Leurs justices & leurs finances tombent entre les mains de Madame Formalité, par laquelle nous leur soustrayons en peu de temps les places de Clermont, Joinville, Chasteaudun, & en Lorraine Stenay, Ville-Franche, Dun & Beaumont, Chavigny, Aubenas

& plusieurs autres. Voila la Huguenotaille à gronder chacun à part, sans pouvoir dire *Nous*. Or je me puis vanter d'avoir frappé les plus grands coups à sapper le rempart de cette difference. Pour la seconde, Dieu ait l'ame de feu Morlas, mais si lui & ses compagnons eussent aussi bien joué pour le fait de la Religion, comme fit pour l'Estat du Fay, il n'y auroit aujourd'hui d'Huguenots en France que les Consistoriaux & brullables : les Huguenots d'Estat ou d'espee (comme je les appelle), eussent fait leur paquet. Encor avons nous entrepris, pour estonner les plus saints, d'avoir gagné les six plus huppez de leurs Ministres, lesquels avoyent juré, que estans choisis pour la dispute, après avoir fait les mauvais, ils useroient d'une sacree prevarication. Qu'ainsi ne soit, mon Rotan allant à la dispute de Mante me dit à l'oreille qu'il vouloit comme Otto, quand il se tua, *remittere Reipublicæ Christianæ novissimum casum* : mais le mal de ventre l'empescha, & celui qui le seconda n'estoit si honneste homme que lui. Il avoit gagné parmi les Huguenots, qu'on l'essisoit à toutes affaires & presidoit presque tous-jours. La moitié de la Rochelle estoit bandee contre l'autre pour lui. Il avoit posé pour question parmy les Synodes, si l'Eglise Romaine n'estoit pas l'Eglise de Christ *ἀπλῶς*, pour le moins *κατά τι*, si l'on ne pouvoit pas y faire son salut. Et voila la bresche par où le Roy, & d'autres se sont rendus. Il fit oster de leurs prieres le mot de Papistes entre les Infidelles, & apprit à leurs jeunes Ministres à parler doucement. Juge tout bon Catholique, si durant ces saints exercices, j'ay esté inutile à nostre Religion. Salvaïson disoit qu'il aimoit mieux trois hommes dans une ville qu'il vouloit prendre, que trois mille

dehors. Si j'eusse esté impatient comme Cahier, ou sollicitateur d'assignations, comme Serres, je n'eusse pas fait au nom des Huguenots l'élection de la Chambre, je n'eusse pas eu le credit de renvoyer Chouppes, sans recuser les Parlements; car ce vieillard estoit invincible, s'il ne m'eust pensé zélé. Je ne sçay qui en ce temps là alla barbouiller le dialogue de Rosni & de Revol : je mourois de peur en le lisant, d'y voir mon nom, car si j'eusse esté decouvert par ce devin aussi bien que Morlas, j'eusse perdu mon credit. Ce fut de mon invention, durant les assemblees des Huguenots, d'en depecher dix en leurs dix Provinces, pour faire semer la zizanie qui a ainsi multipliee. Ils furent despeschez de ma main, & presque tous furent poussés en cette entreprise, en me croyant de même Religion qu'eux : notamment Source, ancien de Cour, qui fit faire de si beaux sermons à Mermet de Nerac. Cestui ci, encor que nous l'eussions mortifié par une longue famine, me protesta qu'il n'eust pris ni mon argent, ni mes instructions, sans l'assurance de ma pieté. En ce temps là, j'ay appris aux plus fringants Huguenots cette sentence : Ce qu'on demande pour le public vient tard, gaigne les bonnes grace aussi tost. Fais tes affaires particulieres, & laisse les publiques. *Tarda sunt quæ in publicum expositulantur; privatam gratiam cito mereare, cito accipias.* Je ne vous conte point les aphorismes d'Estat, desquels j'ay instruit le petit Vissouze, son petit lacquais, Lomenie, Maineville & M. de Royan. Tant y a que j'ay fait du pis que j'ay peu, comme ceux qui ont peur dans un siege de ville : avant sauter la muraille ils espauvantent le plus qu'ils peuvent leurs compagnons, & quand ils l'ont sautee, menez devant le General

qui assiege, ils disent & font le pis qu'ils peuvent, pour n'estre pas seuls deshonoréz. Et de plus il n'y a point de Catholiques plus renforcez, ni qui facent plus de mal aux Huguenots que les nouveaux convertis. Pour preuve de quoy je me vay rendre sollicitéur des Jesuistes ; pour lesquels je veux faire une Apologie contre ce qu'on les accuse de faire joüer le couteau partout. Par cela mesme je monstre qu'ils sont imitateurs de Jesus-Christ, venus, comme lui, mettre la guerre entre le pere & le fils, non porteurs de la paix, mais du glaive : & ce sont ces petits glaives qui sortent de la manche de leurs Apostres. Il faut que les profelytes signent leur zele par le sang de leurs anciens compagnons, & Fougasse, Gouverneur du Prince de Condé, m'a promis qu'il rendroit son nourrisson le plus infidelle & le plus sanglant ennemy de ceux qui ont suivi son grand pere & son pere en toutes occasions, où il pourra tuer, sans estre tué.





CHAPITRE CINQUIESME.

Des miseres des Huguenots.



VOYANT que j'ay ouvert un beau champ aux freres, pour discourir de ma conversion, je delibere en ce chapitre contenter mieux les esprits curieux, que je n'ay fait les consciences serieuses. Chacun s'enquiert qui a induit Sancy à sa revolte : Je demande, qui a contraint le Roi à cela mesme? S'ils respondent, pour sauver un Estat, & moy le mien, diray je. Oüy, mais cela est honteux ; la pauvreté l'est davantage.

Nihil habet infelix paupertas durius, &c.

La miserable pauvreté n'a rien de plus dur, que ce qu'elle rend les hommes ridicules.
Mais philosophons un peu sur cette question. Ce n'est pas changer que de suivre tousjours mesme but. J'ay eu pour but, sans changer, le profit, l'honneur, l'aïse & la seurté. Tant que le dessein d'estre Huguenot a esté conforme à ces quatre fins, je l'ai suivi sans changer. Quant au contraire j'ay veu dommage, honte, peine & danger, c'eust esté

inconstance de changer des desseins opposez diametralement. J'ay donc suivi mon but, je n'ay changé que de moyens. *Ad constitutum portum tendens eadem prorsus navigatione, sed velificatione mutata.* Or pour reprendre le premier de nos quatre poincts, qui est l'utilité, quel moyen a de s'avancer un pauvre Huguenot en temps de paix ? S'il est roturier, nous avons commandé qu'on fist les Assoyeurs ou Receveurs Catholiques, & les Collecteurs Huguenots. S'il a des procès civils, nos Juges les changeront en criminels. S'il est Gentilhomme, & qu'il espere quelque chose du Roy, nous n'avons laissé en sa puissance de disposer d'aucun bien fait. Si Monsieur le Huguenot pretend quelques benefices, nous avons fait prester serment à tous les Ecclesiastiques de retirer leurs noms, & leur rompre la foi, suivant l'article du Concile de Constance. Leurs tiltres leur serviront autant que firent ceux de Cheredame. C'estoit un Huguenot de la simplicité ancienne. Je lui demandois un jour s'il jouissoit paisiblement du benefice de Bandouille, que le Roy lui avoit donné. *Ouy, Monsieur, dit il, car ce sont les benefices dont tu seras jouissant, &c.* Item, *mais les benins possederont la terre.* Je replique : *Oui, mais quel tiltre avez-vous pour montrer que cela vous appartient ?* *Bon tiltre, dit-il, la terre au Seigneur appartient.* Je le presse encores : *N'estes-vous point mieux fondé que cela ? Car tout cela ne parle point de Bandouille.* Il conclud : *Comment puis-je estre mieux fondé que sur ces paroles saintes : Sur mer fondement lui donna.* Et pour vous montrer (si vous avez esté à Bandouille) qu'il parle de ce lieu sans autre, voici la clause, *l'enrichi & l'environna de mainte riviere très belle.* Toutes

les raisons que les Huguenots allegueront serviront autant devant nos juges, que celles de Cheradame. Quant à l'honneur, ceux qui auront à se faire recevoir en la Cour, après l'Edict receu, m'en diront des nouvelles. Et cela soit secret entre nous. Quelle aise peut-il avoir entre gens, qui n'oseroient s'estre resjouys, ni avoir raillé avec une de leurs voisines, qu'ils n'ayent aussi tost un surveillant au costé, comme une escarcelle ? Quelle seurté à gens à qui on fait le procez après estre pendus ? Si c'est en temps de guerre (ce que la paix d'Espagne & le Jubilé prochain m'ont fait apprehender) que peut esperer un homme de mon estat en leurs affaires ? Et comment pourrait-on grignotter en leurs fidelles & bizarres formalitez ? On me conta un jour que durant ces dernieres guerres, il y avoit en Poictou deux financiers, qui seuls exerçoient tous les Estats des Presidens & des Esleus de cinq Elections, des Receveurs generaux & particuliers, & de leurs Commis Controlleurs, mais Payeurs à bon escient : car c'estoit à la banque un à un. Ceux là assistoient aux jugemens criminels & civils, & avoient la moitié du temps à se joüer. Les Capitaines ne les pouvoient tromper d'un passe-volant. Il passa deux millions d'argent par les mains de ces deux. Quand il falut suivre le Roy de ça Loyre, il fallut aussi qu'un d'eux empruntast cent escus. Oyant ce conte, je me souviens aussi d'un Espagnol, qui ayant servi dix huit ans feu M. le Connestable, & lui voyant renoüer une esguillette, le galand la prit & la baïsa, & ne l'eust pas sitost remise en sa place par le commandement de son maistre, qu'il lui dit pour adieu, *bezo las manos*. Aussi j'en dis autant à Messieurs les Huguenots, entre lesquels il se void des

financiers pauvres. Quant à l'honneur, en temps de guerre il ne se gagne avec eux qu'à coups d'espee : chose que je desdaigne fort, encor que l'on m'ait fait Colonel des Suisses. Mais quel aise peuvent sentir les Huguenots cousus en leurs cuirasses, comme tortuës en leurs coquilles ? Pour leur seurté ils n'ont que Dieu pour tout potage, où un homme de mon humeur ne se fie qu'à raison. Mais pour traicter cette matiere un peu plus generalement, je vids que la mesme violence qui avoit esbranlé le Roy, devoit esbranler les testes plus eslevees. Je vids la fiance qu'ils avoient en une ame agitee au gré de ses ennemis, qu'ils cerchoient leurs seurtés ailleurs qu'en eux mesmes : prenoient leurs resolutions chez leurs ennemis, & non pas chez eux, comme font les Suisses : tenoyent la paix pour faicte, avant qu'elle fut bien commencee à traicter, & se despoüilloient de leurs avantages & distinctions premier qu'elle fut executee. Qui pis est, nous avions gagné trois ou quatre de leurs principaux, qui les faisoient traicter comme desjà cousus dans le parti du Roy, non en guerre, car ils portoyent les armes pour lui, non en paix, puis qu'il falloit traicter, non en trefve, car ils avoient abandonné leurs distinctions, à sçavoir, leur justice, leurs finances, & leurs forces separees : par ainsy n'estant ni en guerre, ni en paix, ni en trefve, ils s'imaginoient un quatriesme estat, qui ne fut jamais, & branloyent un pied en l'air, qui n'est pas pour faire bonne desmarche. Il y en avoit parmi eux, qui crioient haut ces choses, les autres n'y vouloient pas remedier, que les Grands, qui estoient gaignez du Roy, ne rentrassent avec eux, pour enfler leur parti de pieces eterogenees, l'aimans mieux gros que sain. Ils apprehenderent leur

foiblesse, sans confiderer les distinctions des affaires de l'Estat : de là ils commencerent à traicter avec respect, pour conclure sans feurté. Ils en faisoient assez pour offence, non pour deffence. Voyant ces pauvres gens en leur simple fidelité, condamnez à estre le jouët des plus Grands, advisez aux affaires du Roy, divisez aux leurs, avoir pitié de la France quand la France n'en avoit point d'eux, la vouloir garder, & n'y avoir rien, la fortifier quand on les en chasse, je dis *Bezomanos* de l'Espagnol, jugeant bien que celui qui a les mains liees de la crainte de Dieu, & le front bas du respect de son Prince, sa paix ne sera jamais paix, *sed pactio servitutis*, mais accord de servitude.





CHAPITRE SIXIÈME.

Examen de quelques livres de ce temps.



UAND Monsieur le Convertisseur vint à mon logis & y fit apporter trois charges de livres pour faire la cérémonie de ma conversion, quelques censeurs de ce temps ont descouvert que nous n'en feuilletâmes pas un, mais que l'aprèsdinee fut passée à jouer au Cent, & à la Despesche. Je veux montrer à ceux qui prindrent la peine d'espier cette journée, que j'en ay bien employé d'autres en Theologie moderne, pour autoriser mon dessein. J'ay veu les réponses que l'on a faites au livre du Plessis. C'est grand dommage que Monsieur le Convertisseur n'a eu loisir d'y travailler, comme il y commença, il y a environ dix huit ans : mais lors il avoit sur les bras tant d'affaires d'Estat, tant d'autorité à soutenir, une si grande famille à conduire, qu'il n'a encores rien paru de lui. Le Theologal de Xainctes, voyant tous nos dogues abbayer cet ours, sans mordre, ne l'osant prendre à l'oreille, a fait pour le moins une gambade par dessus. Que chacun en fasse autant : car encor qu'il n'ait respondu que par elevation, ce qui ne sert en detail

& apart, sert en gros : *quæ non profunt singula, multa juvant*, il a fallu user de mesme dextérité contre cet orthodoxe, & effleurer les matieres, sans desmeller à bon escient ses argumentations serrees, qui prouveroient toute l'orthodoxie. Quant à Richeome, les Heretiques sont contraints d'advoüer, que c'est le style le plus courtisan qui soit sorti en lumiere de ce temps, pour le moins la preface : si on dit qu'elle n'est pas de lui, si elle est sienne ou par don ou par achapt. Si le corps de l'œuvre est grossier, ne voit-on pas la jeunesse de ce temps porter du linon empezé au collet & aux poignets, bien que le corps de la chemise soit de grosse toile & pourrie, & aussi peu cousüe aux extremités, comme ce livre à ses prolegomenes ? Ne fait-il bon voir ces trois bataillons, qu'on amene devant le Roy, pour lui faire recevoir les Jesuites ? Car à la verité trois bataillons, de huit mille hommes chacun, accompagnez de cinquante Canons & leur suite, seroient bien autant persuasifs pour le moins, & feroient mieux taire l'Advocat Arnault que le livre de *la Verité defenduë*. Or pour suivre mon propos, je prins mes lunettes, comme quand je jouë aux dez, & voyant de près ces bataillons, dès le premier rang, je ne vids que des croquans, qui portoient morions dorez d'or de feuille, mais tout sert aux guerres civiles. A la teste je vids un bel argument, pour prouver les miracles : *La Nature peut cecy ou cela : Contre son ordre sont advenuës autresfois telles ou telles choses : Ergo les miracles des Ardillieres ne sont point faux*. Les enseignes estoient de beau taffetas, & bien neufves. Celui qui portoit la Colonnelle, en voulut faire des tordions à la mode de Paris, & la passer sous la jambe, mais il l'em-

brena toute : car là se trouva une pierre, qui le fit broncher. C'est la confession de defunct Beze, & le testament qu'il fit en mourant par lequel il donne tout à sa femme, & le reste aux Cordeliers, meurt bon Catholique Romain & ce qui s'ensuit. On m'a dit qu'un vieux Heresiarche a leu ce traité avec beaucoup de plaisir, & y veut faire respondre Passe-vent; mais peut estre il crevera d'en rire, & ce seroit un bel argument, pour prouver les miracles, qui est le sujet de ce livre. Je sçai que force Catholiques ont trouvé monstrueuse la supposition de cette mort; mais à un livre qui traite des merveilles, faut-il pas un discours merveilleux? Moy je tiens & maintiens aussi vrai que les autres miracles que Beze est mort. Premièrement par l'argument par lequel nous prouvons la Transubstantiation. *Dieu peut faire qu'il est mort. Ergo il est mort.* Puis après, ce livre qui est au rang des traditions, doit estre mieux creu que la Bible, car comme prescha ces jours le Curé de Saint Gervais : les traditions sont plus croyables que le Vieux & Nouveau Testament, attendu qu'ils sont autorisez par les traditions, non pas les traditions par eux; & puis Beze est mort de mort civile : à sçavoir par bannissement, & de mort spirituelle, *morte civili, utpote exilio, & morte spirituali*, à sçavoir par l'excommunication. Mais prenons qu'il ne soit pas mort : cette nouvelle a tousjours servi d'une peau de voutour à l'estomach de quelque Catholique debile *ad pias fraudes*, à fraudes pieuses du bon homme Cardinal, suivant ce livre, & *juxta illud* suivant le dire de la feuë bonne femme Royne sa compagne, qu'une nouvelle fausse creuë trois jours pouvoit sauver un Estat. Pensez-vous que ce livre de Saint Clement, que Capel Veni-

rien trouva en Crette, n'ait pas fait grand bien à l'establissement des Messes privées ? car tout le monde n'a pas l'esprit, en voyant la lettre par laquelle ledit Saint Clement advertit Saint Jaques de la mort de S^t Pierre, de sçavoir que S^t Jaques estoit mort sept ans devant l'autre, & aussi le mesme conte S^t Pierre de la mort de S^t Jaques. C'est bien à un honneste homme de sçavoir lequel a dit vray, ou Anaclet, qui se dit successeur de S^t Clement, ou Irenee & Eusebe, qui disent que Clement fut successeur d'Anaclet, lequel escrivit pourtant une belle lettre audit Clement après qu'il fut mort. Il parle du temps de S^t-Pierre, trois cens ans avant que les Chrestiens eussent aucun Temple. J'allegue ces choses, comme aussi ce bon Pere, qui escrit trois cens ans avant Constantin, & ne laisse pas d'appeller Bizance Constantinople ; pour faire que l'on ne se mocque pas de la lettre que..... escrit à la Vierge Marie, lui desdiant son livre, de celle que Jesus-Christ a escrit à trois bons Catholiques, trouvee sous la croix d'Azé en Poictou par un Mareschal, profnee par les Curez des Paroisses. Mais pour ne faire point tort au chapitre des miracles, & pour vous montrer que je ne suis pas converti sans science, j'ay leu presque tout Bellarmin, & me suis bien engardé, (estant resolu à me convertir), de lire Wytaker, Lubert, ni Raynoldus. J'ay les belles declamations & fictions de Campianus, où j'ay veu tant de Martyrs de la nouvelle Eglise Catholique. Il fait bon lire ce livre sans l'examiner. J'ay plus fait ; car j'ay bouché mes oreilles, comme l'aspic contre les enchanteurs, oyant un Heretique, qui me vouloit montrer tous ces Martyrs estre faux, & m'alleguant qu'il falloit deux marques aux Martyrs : l'une la pure querelle de la

Religion, l'autre qu'il soit absolument à son choix de vivre ou de mourir ; que *penes eum sit liberum suæ vitæ necisque arbitrium* jusques à la mort. Je me mis à jurer que la Roine d'Escoffe estoit vraye Martyre : *Ah*, dit l'Heretique, *miserable Religion, qui n'a point de Martyre ni plus pure qu'une homicide, ni plus chaste qu'une putain*. Je faillis le frapper, mais c'estoit un homme d'espee. J'ay leu les sermons amoureux de Monsieur S^t Panigarole, & ne croy point ce que les Heretiques disent de son bardache. Quant à sa maistresse, pour laquelle il commença son sermon ainsi : *C'est pour vous, belle, que je meurs*, je ne reprouve point cette galanterie ; car il adjousta quelque pause après, *disoit Jesus-Christ à son Eglise*. C'a esté un hardi Prescheur, & toutes fois il n'a pas esté si hardi, que je n'aye leu en ses leçons faites à Thurin, que encor que les Saints soyent canonizez, il ne tient pas pourtant qu'ils soyent en Paradis ; & lui sage de ne respondre pour personne. J'ay leu les braves sermons de l'Evesque de Bitonte, qui m'ont preparé le cœur au prochain massacre. Qui a jamais leu une si belle clauze que celle-ci : *Che pietà lor fur crudelle, che crudelta lor fur pietosa*. J'ay leu les escrits de Reboul, qui a bien dit les secrets de l'Escole, pour y avoir esté foüetté : & ce livre est bon pour servir de farce après les matieres tragiques, qui affligent la conscience d'un converti. J'ay leu le Docteur Boulanger, qui escrit en Diable, promptement & sans y songer ; & qui ne me voudra croire, le life. Il sçait bien mieux maintenant la Logique, que quand il disputa à Nyort, & s'il avoit affaire encore à cet aveugle, il le rembarreroit bien mieux qu'il ne fit : car il a respondu à la preface du Plessis ; pour le moins il parle bien à lui :

tousjours resolu comme les chefs du Saint Parti, que *in magnis voluisse sat est*, qu'és grands affaires c'est assez d'avoir bonne volonté. Si ne me suis je peu tenir de rire en lisant le *Iambonicum* de Michau contre lui. On sçait que la Sorbonne lui a deffendu d'escrire sur une lettre de Monsieur le Convertisseur, mais par tout il y a de l'envie; mais je blasme en la replique de Michau ce qu'il dit, que les boulangers sont de Troye en Champagne. Michau ne sçavoit pas qu'ils estoient venus de Lyon, où ils n'avoient peu demeurer pour estre trop près de la Provence, d'où à toute heure venoient qui avoient veu Maistre Auguste sur l'eschaffaut ou à l'eschelle. J'ay leu l'entree de Doremet, mais il m'ennuya dés le commencement. J'ai prins plaisir aux façons d'argumenter du jeune Sponde, car nous avons Sponde le jeune, comme Nostradamus le jeune. On dit aussi que la vefve escrit. Il y en aura bien d'estonnez, car on pensoit qu'elle eust desjà mis tout en public. Je n'ay point parlé des *Traictés* de son mari, pour ce que les premiers gâtent les derniers, lesquels ne semblent point faits de si bonne humeur, ni de si bon cœur que les autres. Ceux ci sont pleins de discours agencés seulement pour l'apparence, *orationes in speciem composita* : les autres, *ad fidem faciendam*. Mais le jeune, pour persuader, traittant des cymetieres sacrez, tire de l'estenduë de son livre cet argument consequentieux : Les Juifs, dit il, ont esté curieux des sepulchres, comme il paroist par beaucoup d'histoires alleguees à ce propos. Les Turcs tiennent les cimetieres sacrez, & vont en voyage au tombeau de Mahomet. Les Payens ont fait de si belles pyramides, ont canonisé leurs morts, & leur ont

ordonné des supplications : *Ergo* les Chrestiens doivent faire de même, pour ressembler aux Juifs, aux Turcs & aux Payens. Mais pour n'oster à personne l'honneur qui lui est deu, nous avons bien sçeu que ce labour est de M. Reymond, ou pour mieux dire de son hoste, auquel on attribue aussi l'Epistre liminaire de Richeome. Quoy que ce soit, tous deux ensemble m'ont appris de belles choses, comme le premier, qu'il faut porter le Pape sur les espaules. Les Romains, dit il, eslevoient leurs Empereurs sur le bouclier, & le portoient sur leurs espaules; les Payens le faisoient aux Druydes, aux Vestales. Les Romains faisoient porter leurs litieres par des esclaves. Ceux de Tangoa à la Chine portent ainsi leurs Religieux, & les payfans de Xainctonge se font porter le jour de leurs nopces, comme aussi font ceux de Lorraine à leurs espousees : *Ergo* on doit ainsi porter les Papes, Cardinaux & Evesques, pour ressembler en religion les Chinois & les Payens : se montrer esclaves, comme ceux qui portoient les litieres des Romains, & faire ce qu'on dit que font les mariez, principalement les païsans & payfanes à leurs nopces. Le même auteur dit, que Madame Symonite (voulant dire la Sunamite), baïsa les pieds d'Elizee : *Ergo* les Rois, qui sont Symonites, se dit il, doivent baïser les pieds du Pape. Ce M. Raymond & ses compagnons ont bien parlé aux Huguenots, & à leurs plaintes imprimees, en leur montrant qu'ils se plaignent de teste saine. Car comme dit Raymond à Rabesne, briguant sa voix pour faire perdre à une Damoiselle Huguenotte la garde de ses enfans : *Les loix ne se doivent point observer aux jugemens des pros crits*. Et depuis sollicitant pour faire mourir un Huguenot, pour un

meurtre qu'un bon Catholique avoit commis : *Il ne faut pas*, dit il, *faire difficulté de faire perdre les biens à ceux desquels la vie est condamnée, ni de condamner à mort les particuliers, desquels le corps general est condamné entre nous.* Il n'a pas mis cela en son livre, pour ce que l'Edict n'estoit pas encor modifié. J'ay leu de plus un livre de sa façon, pour effacer la memoire de la Papesse Jane. Et pour vous montrer que j'ay bien estudié, & de plus ay intelligence avec les doctes, je lui ay envoyé une epigramme sur ce subject. Il commence : *Famina quod mentita virum.* Vous le trouverez en son lieu au livre des *Epigrammes*. Il est bien de ma façon, & attends la responce.





CHAPITRE SEPTIESME.

De l'impudence des Huguenots.



TOUT Prince qui voudra regner sans qu'on le barboüille par l'équité & sans estre controllé de la parole de Dieu, il faut qu'il exterminé les Huguenots. Car ils sont gens qui pour la gloire de Dieu foulent aux pieds toute gloire des Princes. Il est vrai que ceux de ce temps sont un peu plus respectueux. Chacun a leu ce que des premiers troubles ils ont fait courir contre la feuë Roine, Mere du Roy, l'accusans de paillardise avec Monsieur le Cardinal, bien que ce fut le moindre de ses crimes, comme celle qui prenant les foudis des hommes, avoit despoüillé les vices des femmes, *quæ virilibus curis muliebria exuerat vitia*. En ce temps là ils firent des vers contre le Cardinal sur un benefice de ventre que lui moyenna le Prince Portian. Mais S^t Nicaize, bastard dudit Cardinal, en empoisonna bravement ledit Prince. Ces paillards firent imprudemment courir par toute la France *les nouvelles du tableau*, où le Cardinal, la Roine d'Escoffe sa niepce, & autres personnes estoient embrassés d'un estrange artifice, & tous ces contes

imprimez, deux mois après les grandes batailles & justices de la St-Barthelemy; en mesme temps furent si impudents de demander à Millau, & se faire ordonner une paix, lorsqu'ils n'avoient que quatre ou cinq places, plus avantageuse pour eux que la dernière paix, que leur a concedee la Cour de Parlement. On ne sçauroit croire combien peu de respect ils portoient à la Reine, & aux Conseillers d'Estat qui l'accompagnoient. M. de Pybrac avoit usé deux paires de topicques, pour construire une oraison, laquelle il adressa aux Deputez des Huguenots en la presence de la Roine. Toute l'assistance fut rangee : la Roine se frottoit d'un mouchoir, le Duc de Montpensier pleuroit, Richelieu soupiroit, l'Abbé de Gadaigne ne montrait que le blanc des yeux. Quand ce fut au dixi, la Roine demanda : *Eh bien, mes amis, que pouvez-vous dire à cela?* Au lieu de respondre une autre harangue bien faite, voici la response du boiteux la Meausse : *Madame, si Monsieur que voila a bien estudié, est-ce à dire que nous mourions pourtant?* Le mesme boiteux passant par la chambre des filles, oüy Atrye qui disoit, *Faut-il que vous soyons confinez en cette maudite Gascongne, pour trois ou quatre espees rouillees des Deputez?* — *Mademoiselle* (ce respond le boiteux,) *elles ne sont pas si souvent fourbies que vos engins.* La pauvre Atrye se plaignit de l'effronterie des Huguenots, y adjoustant la response du Comte de La Rochefoucaut, à qui, comme elle demanda de ses reliques, qu'il avoit desrobees à St-Martin de Tours, le Comte respondit, *Ouy m'amie, je t'en donnerai qui feront miracle, si elles te font revenir les tetins durs, comme à pucelle.* Or je dis & maintiens que ces gens estoient

moins honteux que putains, puisqu'ils faisoient rougir ces Dames. C'est un grand cas de leurs hardiesses effrontees, de leurs responses hardies, & n'est pas croyable comment ils ont tenu teste aux plus grands Princes par repliques brusques, comme celle du Prince de Condé à la Roine Mere, laquelle voyant passer une troupe de casques blanches, lui reprocha que ces gens estoient meusniers. *Ouy, dit le Prince, Madame, pour toucher vos asnes.* Le conte est vieux, comme aussy l'interpretation que le Comte susdit donnoit du mot de Catholique Romain en bougre universel. Le mesme Roy l'enquerant pourquoy il ne recognoissoit pas la Vierge Marie pour Roine du Ciel, *Pour ce, dit le Comte, qu'un si beau Royaume que cettui là ne doit pas tomber en quenouille.* Pour marques plus fraiches de leurs audaces, le Roy, pour lors Roy de Navarre, ayant envoyé Aubigné vers le Roi Henry troisieme, pour lui remettre entre les mains l'honneur de son alliance, avant qu'il fit justice ou de fauteur, ou des affronts qu'elle avoit receus, le Roy tout en furie dit à Aubigné : *Que vostre Maistre, puis que vous l'appellez ainsi, regarde ce qu'il fera ; s'il mesconnoit que je suis son Roi, je lui mettray sur les bras un fardeau, qui feroit ployer les espaules du grand Seigneur.* Ce Huguenot replique impudemment : *Sire, le Roy de Navarre mon Maistre, a esté (à son grand regret) eslevé sous ce fardeau ; sans menaces, il hommagera tousjours sous Vostre Majesté sa vie & ses conditions ; mais de son honneur il n'en rendra hommage à Prince du monde, tant qu'il aura une goutte de sang & un pied d'espee.* Mais sans conter les hardiesses de ceux qui en font profession, que direz-vous du pauvre potier Maistre

Bernard à qui le mesme Roy parla un jour en cette sorte ? *Mon bon homme, il y a quarante & cinq ans que vous estes au service de la Roine, ma mere, & de moi ; nous avons enduré que vous ayez vescu en vostre Religion, parmi les feux & les massacres ; maintenant je suis tellement pressé par ceux de Guise & mon peuple, qu'il m'a fallu maugré moy, mettre en prison ces deux pauvres femmes & vous : elles seront demain bruslees & vous aussi, si vous ne vous convertissez. — Sire, respond Bernard, le Comte de Mauleuvrier vint hier de vostre part pour promettre la vie à ces deux sœurs, si elles vouloient vous donner chacune une nuit. Elles ont respondu qu'encores elles seroyent Martyres de leur honneur comme de celui de Dieu. Vous m'avez dit plusieurs fois, Sire, que vous aviez pitié de moy, mais moy j'ay pitié de vous, qui avez prononcé ces mots : je suis contraint : ce n'est pas parler en Roy. Ces filles & moy, qui avons part au Royaume des Cieux, nous vous apprendrons ce langage royal, que les Guysards, vostre peuple, ni vous ne sçauriez contraindre un potier. Voyez l'impudence de ce belistre. Vous diriez qu'il avoit leu ces vers de Senecque, *Qui mori scit, cogi nescit*, on ne peut contraindre celui qui sçait mourir. Or il a paru encore plus d'effronterie à ces gens au dernier traité de paix, & aux Assemblies qui ont duré quatre ans, où ces opiniaistres ont impudemment résisté, non seulement aux plus honnestes Deputez que le Roy put choisir en son Conseil d'Estat, mais aussi aux plus grands Seigneurs de leur parti, lorsque que considerans les affaires du Royaume, ils les vouloyent ployer à quelques honnestetez. Vous voyez paroistre d'entre eux un front d'airain qui respondoit franchement :*

Ces propositions ne respondent pas à la bonne opinion qu'ont pris de nous ceux qui nous ont envoyez. On demanda l'explication de cela. La Valliere s'avance, & dit en explicant : *Cela s'appelle, Messieurs, trahir les Eglises de Dieu.* J'ouïs ces jours Monsieur de Villeroy, qui contoit comment lui avec Messieurs de Rhosny, de Thou, & autres, s'estans abbouchez avec quatre de ces mal honnestes gens, cependant que Calignon de la part du Roy vouloit adoucir ces esprits par son bien dire : le gros Chamier, ayant mis son manteau sous ses fesses, avoit le coude gauche avancé presqu'au milieu de la table, de l'autre main faisoit ses ongles avec des cyseaux, les coupeaux desquels voloient à la moustache de la bouche de l'orateur : un donna dans l'œil de Rhosny, & en cette contenance reprouvait tout ce que l'on pouvoit dire de lui. Chouppes a esté si effronté, que d'avoir porté jusques au Conseil privé la recusation de tous les Parlemens de France, & fut à peine retiré de la porte par les honnestes Huguenots de la Cour. Aubigné fut si desvergongné, que le Roy lui faisant une honneste reception à Senlis, & lui ayant demandé familièrement ce qu'il disoit de ce coup de cousteau que Jean Chastel lui avoit donné dans la levre, ce rustre respondit, *Je dis, Sire, que le Dieu que vous n'avez renoncé que des levres, ne vous a percé que les levres, mais fitost que le cœur renoncera, il vous transpercera le cœur.* On ne m'a sceu nommer qui fut un autre vieux Deputé, lequel estant un jour assis avec ses compagnons sur un bahut de l'antichambre, prit garde que Monsieur d'O, le jeune Rhosny, & quatre ou cinq autres des galands de la Cour, se rioient de voir ces Deputés habillez à la vieille mode : ces

Courtifans s'estans dits plusieurs fois l'un à l'autre : *Frere, je te tiendrois pour brave, si tu voulois aller demander le nom de ce vieux Herefiarque, D'O, qui se voulut montrer plus impudent que les impudents, s'en va dire de caprice au plus vieux : Mon Gentilhomme, ces honnestes gens & moy sommes en peine de sçavoir vostre nom. — Si je sçavois, dit le vieillard, comment vous appeler, je vous respondrois : Je suis bien Gentilhomme, mais non pas vostre. D'O replique : On m'appelle O. — Donc, dit le Deputé, si vous aviez esté aux batailles, vous me connoitriez. Pour O il est mieux cogneu à la chambre des Comptes que là ou je vous dits. Je le connois pour un zero qui fait compte avec tous les autres, & qui tout seul ne vaut rien. Voila les compagnons du Cabinet, qui s'esclattent de rire, & le messager fort estonné, auquel le vieux Deputé adjousta : Allez, mon ami, allez tuer quelqu'un, afin que le Roy vous donne une grace, autrement vous n'en avez point. Le Sieur de Believre, despesché par le Roy vers le Roy de Navarre au Mont-de-Marsan, voyoit tous les matins par la fenestre de son logis la Comtesse de la Guiche, lors garce en quartier, qui alloit à la Messe, accompagnée d'Esprit, de la petite Lambert, d'un More, d'une Basque avec une robe verte, du magot Bertrand, & un page Anglois, un barbet & un lacquais. Ce Sénateur remontroit à un Huguenot leur défaut en ces termes : J'ay veu plusieurs fois de mon temps quelques amies de nos Rois, mais les plus grands, voire les Princes, estoient bien heureux de guetter l'heure qu'elles sortoyent de leur logis, pour leur faire honneur; je voy cette femme, qui est de bonne maison, qui tourne & remue le Prince comme elle veut, la voila qui va à la Messe un jour de feste,*

accompagnee pour tout portage d'un finge, d'un barbet, & d'un bouffon. — Monsieur, repliqua le Huguenot, c'est qu'en toute cette Cour il n'y a finge, ny barbet, ni bouffon que ce que vous voyez. Le bon homme fut estonné, mais il le fut bien davantage, quand il sçeut la frizarde de Saint Messant sur la jouë de Madame de Duras.





CHAPITRE HUICTIESME. .

Des Martyrs à la Romaine.



E tous les livres qui peuvent faire un Heretique, ou au moins duquel un bon Catholique Romain se doit garder, je n'en trouve pas un si dangereux, après la Bible, que ce gros livre des Martyrs. Car c'est grand cas de

voir six ou sept mille morts, qui ont toutes les marques du vrai martyre, à sçavoir la probité de la vie, la pureté de la cause de la Religion, non meslée d'autres forfaits, les disputes, les sollicitations, & pour dernière marque, c'est d'avoir eu le choix de la vie ou de la mort jusques à l'extremité. Cela nous a osté beaucoup de gens, qui ont veu autrefois ces Prescheurs, ayant pour chaire l'eschaffaut, l'eschelle, ou le bucher. Ce sont ces suggestes, où l'on dit que les vaines esperances font place à la vertu. On se conduit bien plus prudemment aujourd'hui en Espagne & en Italie. Il ne passe année, qu'il n'en meure tousjours quelque centaine ; mais leur constance n'a de tesmoins que les geoliers & les bourreaux, qui ne decouvrirent pas le secret, comme les grües d'Ibicus. Il y a trente ans qu'on laissoit desrober des

greffes des Cours de Parlements tous les procès criminels desquels ce dangereux livre est plain, & verifié. Mais aussi bien n'y a il pas moyen d'en estouffer la memoire, & faire conter telles choses pour fables tant que les tesmoins oculaires vivront? Que faut-il donc faire? je suis d'avis que l'on choisisse quelque style bien fleury, comme celui du *Comte de Permission*, que nous lui fassions faire un livre, duquel le tiltre soit : *Les Martyrs à la Romaine*, où nous ne coucherons point les Martyrs de l'Eglise primitive, parce qu'ils sont en debat entre les autres & nous; & puis ces beaux Reformez disent que l'Eglise a esté reformee aussi longtemps que persecutée, suivant ce que dit le Pape Silvestre, quand on l'arracha des rochers de Soracte : *Adieu, dit-il, la pauvreté, adieu la pureté*. Il leur faudra donc montrer que nous avons des Martyrs de ce siecle d'aussi bonne maison que les leurs. Le premier de la Letanie sera le Curé de Saint Medard de Paris, qui fut blessé en sonnant le toxin : celui de Saint Espin en Touraine, pendu aux cordes des cloches, en faisant de mesme : tous deux prenans la peine d'esmouvoir le peuple pour faire d'autres Martyrs. De là, pour deguiser l'histoire, nous ferons une course au Japon, où les Jesuites disent qu'ils ont esté crucifiez, & ont faits de grands miracles, qui ne se peuvent faire ailleurs qu'au Japon, parce que les autres nations sont incredules. Il faudroit condamner tous les Huguenots de France à aller voir s'il est vrai. Nos Peres Jesuites prevoyans la necessité de ce livre, & qu'il se trouveroit plus de Confesseurs que de Martyrs; d'autre part que les Huguenots, au lieu de faire mourir les hommes pour leurs erreurs en la foy, s'amusoient à prier Dieu pour

eux, & les vouloir convertir : ces habiles hommes y ont pourveu, ayant dressé à Rome & à Rheims deux Colleges de jeunes gens Anglois, qu'ils ont choisis d'humeur melancholique, la plus part bannis, & en colere affamez, & quand on les met dans ce College (comme escrit Martinus Navarrus au troisieme livre des Conciles), cela, dit il, est establi par une Constitution Papale, que qui veut entrer dans ce College, est tenu de jurer qu'après certaines annees il ira en Angleterre, pour y publier ce qu'on lui dira. Et comme on a veu qu'il en estoit sorti quelques esclats, resmoin le Cardinal Alain en son Apologie pour les Seminaires, le Pape a redoublé la pension. Mais il ne failloit pas que Baronius en son Martyrologue romain mit ces mots : *Sanctos, sanctos sanctissimosque Sacerdotes a sancta societate Jesu Sanctis conditionibus ad martyrium acceptissimas Deo hostias in sacris collegiis Romano & Remensi velut agnos innoxios in sacris septis saginatos & quod sanctæ Romanæ Ecclesiæ fidem tenerent ac prædicarent in Anglia occisos esse*; Que les très saints Prestres, comme agneaux innocents, engraisés dans les sacrees cloisons par la sainte Societé de Jesus par saintes instructions au martyre, sacrifices agreables à Dieu, & sacrez Colleges de Rome & de Rheims, ont esté mis à mort, parce qu'ils tenoyent & preschoyent en Angleterre la doctrine de sainte Eglise Romaine. Je voudrois qu'il n'y eut point là, comment ils sont envoyez de la Societé des Jesuistes, pour ce qu'on les accuse assez d'estre liberaux du sang d'autrui, & que se convier au Martyre est loüable, mais non pas d'y envoyer les autres; & puis les nourrir comme hosties à Dieu, il sembleroit que nous les sacrifiaissions; cela sentiroit un peu le

Baalpeor après, ce mot *septis* (cloisons) sentiroit sa prison pour leur faire tenir leur serment, & là dessus les Heretiques diroient que ce Dieu à qui nous les sacrifions, que ce seroit au Dieu de ce siecle, ou au Dieu en Terre, car celui du Ciel ne veut plus de sacrifices sanglans, & n'a jamais voulu des humains. Mais ce qui gaste tout, c'est ce *saginato*, engraisés. Je demandai à l'Archevesque Vallegrand, que c'estoit à dire : il m'alla querir les Saturnales de Lipsius, au chap. 14 du premier livre. Là, j'appris que ce terme estoit particulier pour les gladiateurs, qu'on amassoit à Rome d'entre les condamnez ou esclaves miserables, & puis on les nourrissoit dans des Colleges sacrés, pour le moins execrables, & les nourrissoit on avec cette *sagine*, cet engraissement, afin qu'ils achetaissent leur graisse par leur mort, dont dit Properce :

Qui dabit immundæ venalia fata saginæ :

Bellarmin se fut bien passé de nous faire souvenir de ces neuf vingts prins dans Menerbé, qui aimerent mieux estre bruslez que de renoncer à un seul petit point de leur Religion. Et Antonin, de qui cettui ci l'a pris, se fut bien passé d'escrire : *Cumque captis daretur optio, ut quicumque hæresim abjuraret liber recederet, centum octoginta ex eis potius comburi elegerunt*, comme on bailloit aux prisonniers le choix, quiconque abjureroit l'Herésie seroit mis en liberté, cent & huitante d'entr'eux choisirent plustost d'estre bruslez. Voila pourquoy je voudrois que celui qui fera nostre livre des Martyrs n'allast point chercher ce latin friand, pour lequel faire valloir, nos affectés escrivent des choses nuisibles, en

descouvrant les affaires. Il se faut contenter de ce gros latin de Vicaire, duquel use Monsieur le Convertisseur en disputant. Et pour suivre nostre propos, il faudroit gagner en Angleterre quelques Justiciers, ou quelques Ministres, lesquels quand on pend nos gens, leur parlassent tout haut de quelques poincts de Religion; & non pas d'entreprise de guerre, sedition, de petards, de faulciffes, de mines à faire sauter tant de gens, & de ces subtiles poisons, que leur fournit l'apothicaire du Pape. Après il faudroit qu'on leur baillast à l'eschelle le choix de sauver leurs vies en se revoltant; car ces Heretiques ne content pour Martyrs que ceux qui ont eu un tel choix, & desquels le procez monstre, qu'il n'y a que le seul poinct de la creance qui les face mourir. Suivant cette reigle, ils n'ont pas voulu dans le gros livre de leurs Martyrs ceux qui sont morts pour leur Religion, ayant le sang eschauffé à la deffense, mais seulement ceux qui n'avoient armes que la priere, comme les dix sept mille Albigeois esgorgez en un jour, & trente ou quarente mille ames despeschées à la feste & aux ferries de Saint Barthelemy. Pour nous, qui avons meilleure veuë, je ne suis pas d'advis que nous y regardions de si prez, mais que nous enrollions, par faute d'autres, en nostre Martyrologue tous ceux qui sont morts aux batailles, aux sieges, aux escarmouches, & aux duels, si ç'a esté contre les Heretiques, & puis tous ces Hyrlandois, leurs femmes & enfans, qui meurent de faim par les ruës de nos villes. Et ceux là sont victimes du grand Sacrificateur Sanderus, & autres Docteurs, qui après & nonobstant plusieurs pardons, leur ont fait pratiquer la bulle du S^t Pere Pie Quinte, comme la recite Bellarmin, & selon cela

n'ont pas fait difficulté de rompre la foy à leur Roine. Et quant à ceux là qui se logeoyent dans les niches du Pont Neuf, lors non achevé, & qui au soir & la nuit prenoient par un pied ceux qui passoient sur le pont, & les ayans precipitez & despoüillez les jettoient dans l'eau, à ceux là si on fait quelque difficulté de les sanctifier, il faut avoir esgard s'ils presupposioient ne faire mal qu'à des Heretiques. Il y en a qui crient que les Evesques les debvroient nourrir; mais je croy que la plus part ne leur baillent rien en bonne intention, pour en faire des sacrifices de bonne odeur, à remplir le livre : & de ce rang pourroyent bien estre tant de pauvres, que fit brusler l'Evesque de Mayence, à bonne intention aussi, pour espargner les bleds. Que si les Huguenots refusent ceux ci à la montre, si ferons nous passer Martyrs, maugré eux, ceux que nous avons alleguez morts à la guerre. Nous en avons bons titres; car les Peres de la Societé de Bourdeaux s'en sont très doctement advisez, & escrit par le menu au Traicté qu'ils firent du massacre de Coultraz, & sur les escrits des quels Paris fut rempli. Toutes les bonnes personnes ont creu que les Huguenots estans forcez à la bataille, l'ont gaignee par trahison, parce qu'ils avoient caché leur canon sous terre, & ainsi firent sauter nos gens dedans l'air. Par cette eschelle nous montons à des Martyrs bien plus nobles que ceux des Heretiques. Sainte Foy a esté fait Evesque de Sanlis, pour avoir mis le Roy Charles au rang des Martyrs; (il me faudroit bien aussi quelque Evesché pour tant de Martyrs que j'enroolle icy.) Suivant mon propos : le Roy, dit le bon Prescheur, eut tant de peines à massacrer les Huguenots, qu'il en mourut de desplaisir, pour ne les pouvoir tous

achever, & eux disent qu'il en mourut blasphémant de rage. C'est une gentille phrase que nos Docteurs pratiquent aujourd'hui pour le Pont aux Meusniers envers quelques uns, je dis mesmes Catholiques bigots, qui croient que Dieu ait abyssé ce pont, commençant par les deux maisons qui touchent à la Vallée de Misère, lesquelles estoient l'eschaffaut de la tuërie, le jour propre que les enfans des deux maisons se marioient ensemble, & que cela a esté une notable vengeance du Ciel. Nous disons au contraire, que ce n'est pas pour les cruantez exercees, mais pource qu'on n'y en exerce plus, & là nous nous renforçons huit ou neuf cens Martyrs d'eau douce. Mais faut-il chercher de ceux qui sont morts de sang froid ? l'astre le plus luisant de nos Martyrs c'est la Royne d'Escoffe, qui avoit fait sauter son mari, constamment resoluë à cela, contre toutes les mignardises & humilitez d'amour qu'il lui montrait. Je ne puis ici passer sous silence ce que me respondit un Heretique, à qui j'alleguois cette Sainte : *Malheureuse Religion*, dit-il, *qui n'a point de Martyre ni plus chaste que celle là, ni plus pure qu'une parricide*. C'est tout un : à la verité elle s'entendoit un peu aux artifices de feu. Mais elle est canonisee, & sera dans l'Almanach, à la barbe des Heretiques, logee auprès de Sainte Marie Ægyptienne, & pour la distinguer, elle s'appellera Sainte Marie de la Saucisse. Nous mettons à ses pieds Pere Edmond & Hard... avec leur compagnie de cent & dix, selon le conte de Baronius. La plus part de ceux ci estoient braves soldats, bons petardiens du Seminaire de Maurevel & du vieillard de la Montagne, qui pour une fort legere somme vous defaisoyent d'un homme qui vous faschoit, ayans tousjours

intention contre l'Herésie. De ceux là il faut croire que leurs ames sont sauvees, car ils les ont voulu perdre, & vous sçavez ce qui est dit de ceux qui veulent perdre leurs ames, que *qui voudra perdre son ame, la perde*. Maurevel fut Catholique si zelé, que en haine des Mescreans, avec un peu d'argent que la Royne lui avoit promis, ayant failli à Montcontour de tuer l'Admiral, il fit pourtant un sacrifice sanglant & de bonne odeur à la dite Royne, en tuant à ses affaires Moüy, qui de long-temps le nourrissoit, le montoit & lui donnoit des chausses. Il fut martyrizé par Moüy le fils, qui y mourut aussi. Quant au vieillard de la Montagne, c'estoit un habille homme, & soit dit en passant, qu'il fut le Patriarche des Jesuites: car en enfermant dans son Paradis contrefait ses assassins zelez, il les envoyoit après tous joyeux de mourir, tuer les chefs des Chrestiens. Ce Paradis fut le prototype de la *Chambre des meditations*. Par la varieté & marqueterie de cette œuvre, nous ferons un article de tant de Crucifix & de Saints & de Saintes, encor qu'ils fussent de pierre ou de bois, à qui les Huguenots, comme dit Bellarmin, ont craché au visage, les ont foulé aux pieds en la bouë, arraché les yeux (je dis les yeux, pource que nous avons veu qui en remuoient comme des personnes) coupé le nez & les oreilles. Mais il y a encor plus d'apparence des corps saints, qu'ils ont martyrizés, comme Saint Claude, qui fut bruslé avec l'Abbaye l'an mil cinq cents soixante quatre. Il est vray qu'un bon Chrestien du lieu mit en sa place un corps, qu'on avoit pendu à Dortail, & voila une bonne compagnie de Martyrs. Après, entre les sensibles, marchera La Motte Servand, le pitoyable Montferrand, duquel

les sœurs prenoient la peine d'enfermer, & quelquefois geenner les prisonniers Huguenots. Nous avons des plus nouveaux, Chessé & Maillé Benhart de Vendosme, & cette autre belle liste de Plessis de Come, Fontenelle. Si ne faut il pas oublier nos Martyrs de Blois, de qui le pere fut aussi Martyr, aussi canonisé à Rome, sous le nom de Saint François le pistolier. Leur posterité sera canonizée de même, sçavoir Saint Henry des barricades, & S^t Denis Capitaine & Cardinal. D'une autre bande nous mettrons Monsieur S^t Clement, & Monsieur S^t Sponde, l'un martyrizé par le Procureur General, l'autre par sa femme. Ces deux zelez personnages, que je mets ensemble par despit des Huguenots, lesquels jaloux dequoy l'un fut canonisé, & l'autre prés de là, les ont mariez en l'epigramme suivante :

*Qui modo Clementem voluisti jungere Divis,
Et Spondam Divis annumerare potes.
In vitas Regum fuit infidiator uterque :
Ille animam Regis sustulit, hic animum.*

Toi qui as voulu canoniser Clement, tu peux bien aussi canonizer Sponde; l'un & l'autre a dressé des embusches à la vie des Rois : l'un a osté la vie au Roi, l'autre lui a osté l'ame & le cœur. Que deviendront S^t Pierre Chastel, S^t Bourgoïn, S^t Guinard, S^t Barriere, S^t Joanille, S^t Garnet? Encor y aura-t-il place pour le President Brisson, pour les cinq Martyrs qu'ils pendirent & le Saint Boureau, qu'ils pendirent avec eux? Et à ce propos le feu Admiral, faisant pendre aux secondes guerres douze saints Cordeliers de Chasteau Vilain, qui n'avoient pas assommé des sains, mais des malades de l'armee,

les pauvres Martyrs eurent ce desplaisir, que deux de leurs *fratres* briguerent la commission de faire l'office. Sur le debat ambitieux, leur fut baillé à chacun un cordeau, pour voir lequel des deux seroit le plus habile à succeder. Jamais Retiaires & Laqueaires ne firent plus de tordions contre Secuteurs & Myrmillons, que firent ces deux paillards, desquels enfin l'un fut empoigné, comme il vouloit faire un passe dessous. Le victorieux ayant fort bien estranglé son competeur, pendit tout le reste. Et estoit le pendeur & les pendus tout d'une livree. Ce rejetton de S^t François, tant que la guerre dura ne changea ni d'office ni d'habit, & sçachant en quelque lieu un grand jeune novice, qui s'estoit sauvé, l'envoya querir pour estre son valet : qui faisoient après la besongne fort joyeusement, & servoyent moult à la police de l'armee, quand on crioit aux goujats : *garde le Cordelier*. Il me souvient que ce vilain se plaignoit, quand il n'avoit point de besongne. Voici les Neoteriques, S^t Pere Henry d'Anvers, & S..... de Saumur, qui furent bruslez pour estre Catholiques Romains, selon l'interpretation du Comte de La Rochefoucaut. Ils confesserent un exercice de leur pieté fort estrange : sans cette confession on n'eust sçu faire brusler le dernier ; car l'escolier & le Sergeant ne furent que foüettez, pour avoir essayé devotement d'affassiner l'Heretiarque du Plessis. Ici prend sa place le glorieux Martyr Monsieur Saint Biron, qui ayant vescu en mespris de toute religion, devint tout à coup si bigot, que quand il trouvoit en son chemin quelques reliques d'une croix cassée, mettoit pied à terre, & cheminoit de genoux quatre vingt ou cent pas, pour aller baiser la pierre toute fangeuse, jusque là que près de Beligni en Bour-

gongne il en baïsa une entre deux estrons. Ce fut une grande perte pour l'Eglise, car il avoit renié Dieu de bon cœur, qu'il mettroit la guerre en France contre les Huguenots. Ce fut une belle fin d'homme, & en bons termes. Croyez qu'il ne juroit point en Huguenot, non plus que Cotton, quand il receut un coup d'espee à la fesse gauche. Vous avez un notable Martyr en M. S. Baumier, duquel ce meschant Fœnesté nous a desrobé l'histoire ; mais il a oublié, ou n'a pas sçeu en la descrivant, la difference qu'il y eut entre la femme & la Comtesse de Norton, sur la robbe & les cotillons que gagna la medecine, en faisant & ne faisant point : & la Comtesse ayant déclaré à son mary, qu'elle avoit fait un vœu de chasteté quatre jours la sepmaine, son mary en fit un pour les autres trois. Elle en mourut de desplaisir, & c'est un Martyr à la mode.





CHAPITRE NEUFVIESME.

Corollaire.



UN jour qu'il tonnoit, Monsieur le Convertisseur me vint voir, & me trouva tout estonné, peu de temps après ma conversion. Je n'avois pas bien dormi la nuit ; & sans mentir j'eusse voulu ma conscience couchée à part. Ce qui m'avoit picqué au soir, c'estoit l'amas de sortes nouvelles, comme de quelque ordre nouveau que donnoient les Huguenots à leurs affaires. Ce badin de Luz m'avoit fait voir à l'œil, que depuis ma conversion le Roy ne se fioit point en moy ; au contraire, que Rosny, qui demouroit ferme Heretique, gaignoit un grand pais en faveur vers le Roy, & en autorité en finance. A ces pensées j'y adjouste les faucheuses morts de Sponde, deffavorisé du Roy aussi tost qu'il fut converti : de Morlas, ne faisant que commencer à faire profiter sa revolte : de Clereville, regrettant à la mort de s'estre damné pour se mettre à son aise, sans avoir gousté toutesfois l'aïse : Du Fay mort defavorisé, & desespéré au point qu'il

disputoit publiquement que l'Eglise Romaine estoit l'Eglise de Christ : Barriliere comme il commençoit à proposer ses theses : Salettes entrant en mesme train, & ayant appris de sa femme, que quiconque craignoit beaucoup Dieu craignoit aussi les hommes, elle qui ne craignoit & refusoit homme du monde estoit hardie contre Dieu. Toutes ces morts me vindrent en la pensee avec plusieurs autres de mesme farine. Comme j'estois en cette agonie, j'apperçois M. Cahyer se pourmenant en la basse cour. Je lui cours demander qu'estoit devenu le Ministre de Vaux. *Monfieur*, dit-il, *ce malheureux, après les belles promesses qu'il avoit fait à Monsieur d'Evreux, & argent receu pour les executer, il lui prit une fievre poltronne, & s'en alla d'ici en son pais, riant & braillant que la cause de Dieu estoit trahie par lui, & cinq de ses compagnons, lesquels il designoit sans nommer.* Il adjoustoit à cela que Dieu lui feroit pardon, qu'il alloit à sa maison, vendre son ame entre ses mains, aussi tost qu'il seroit à Millau. Il s'offrit cependant à escrire des lettres à Monsieur d'Evreux, lesquelles lettres portoyent creance par quelque habille homme, & sur lesquelles Monsieur d'Evreux descouvriroit la prevarication de la dispute de Nantes, & les autres preparatifs de Rotan & de Serres, que vous sçavez. De bon heur, les Huguenots ont esté si simples que de refuser son offre, disant que le regne de Christ ne s'establit point par ruses. Je romps le propos de Cahier, & lui demande, *Mais qu'est devenu de Vaulx?* — *Peu de temps*, dit-il, *après qu'il fut arrivé à Milhau, il continua ses regrets & ses cris, & notamment le jour de sa mort, lequel jour il se pourmena hors de la ville avec ses amis, souppa bien, & si tost qu'il fut*

au liēt appelle sa femme, lui dit qu'il failloit mourir, prononça ce couplet du Psalmiste :

*Je ſçay auffi que tu aimes de fait
Vraye equité dedans la conſcience,
Ce que n'ay eu moy, à qui tu as fait
Voir les ſecrets de ta grand ſapience.*

Et à ce mot il expira. Après y avoir reſvé, je repris la parole & demandai comme ſe peuvent aujourd'hui couvrir parmi eux Rotan & Serres & les autres. Ces deux là, reſpond Cahyer, n'ont que faire de couvertures; car ils ſont couverts de terre. Je vous dirai comment. Si toſt qu'ils eurent ſçeu la confeſſion de Vaux, ils s'encouragent l'un l'autre par lettres, ſe font eſlire pour le Synode National de Montpellier, avec reſolution de paſſer le Rubicon, & avant faire retraite, eſſayer de gagner quelque choſe avec les Conſederez. Mais le malheur fut ſi grand, qu'ils ſont morts tous deux à l'oûverture du Synode. J'ay grand regret à l'argent que Serres avoit porté à ſa femme; car elle mourut le meſme jour que ſon mari : & cet argent euſt eſté bien employé pour moy. Monſieur, ſ'il vous plaiſoit me faire ordonner meſme ſomme, & prendre les reſcriptions, que... Je ne lui donnai pas le loisir d'achever. Je m'en vays ſouſpirant, & repouſſe ce marault, qui m'importunoit, pour m'en aller au liēt, non au repos. Au poinēt du jour, mes gens ayans adverti M. le Convertiſſeur de mes inquietudes & exclamations la nuit, le voici entrer en ma chambre. Il prend lui meſme un ſiege, & commença ces paroles dorees : Monſieur, j'ai ſçeu par vos gens, & dés hier au ſoir par M. Cahyer, que voſtre ame eſtoit agitee de quelques terreurs panicques : j'en cognois

quelque chose aussi en vostre poulx ; mais je vous prie gouter mes paroles, comme remedes lenitifs & palliatifs pour vostre playe exterieure. Nulle violence [de] dehors, nulle promesse, esperance ni crainte ne peuvent changer l'interieur des opinions. La raison seule qui les esmeut est celle qui les arrache. Aussi sa puissance est la faculté des esperances & des craintes, & est & se prouve à regir les actions de dehors. Quand je parle des craintes & desespoirs, je l'entends des affaires de ce siecle : car à la verité quand il y va du siecle à venir, lors l'esperance du bien & la crainte du mal exerce tyrannie sur l'une & sur les retraittes du cœur. Vos pensees vous affligent : n'estes-vous pas bien heureux de ne sentir que le doux regne & la puissance naturelle de vos pensees, & non pas la violence des necessitez ? Sçachez que presque tous les hommes en sont reduits à ce point, ou d'estre en mauvais mesnage avec sa conscience, ou avec les affaires du siecle : mais pour ce qu'il n'y a point de felicité parfaite, les sages voyans persecuter la liberté de leurs pensees, s'enfuyent aux cachettes du cœur, & quand vostre conscience ne se peut unir aux condition du temps, fuyez à ces cachettes des sages, asservissant à vous mesmes les choses desquelles vous estes le juge, & aux autres celles qui tombent sous leur jugement. Vos actions exterieures peuvent estre jugees par ceux qui dominant, & pource qu'ils en ont la cognoissance, vous ne pouvez empescher que cette partie ne soit de leur gibier, qu'ils n'exercent sur elles la recompense & la punition, mais ils ne peuvent executer sur vos pensees, auxquelles ils ne peuvent faire le procez. Je di ces choses pour vous & pour moy, Monsieur, pour vous prier que les combats de nos

consciencs ne fortent point dehors, & si la conscience picque pour esclatter, ne la pouvant rendre morte, il la faut pour le moins endormir. Cahyer m'a dit que vous vous estonniez pour dix ou douze morts prompts de nos nouveaux convertis. Le Baron de Salignac & moy sommes encores en vie. Les femmes de lui, de Sallette, de Sponde, & Morlas, & autres ne sont pas mortes non plus. La raison en est facile : ceux qui sont morts ont voulu laisser vivre leur conscience, & elle les a tuez. Il la faut donc tuer à bon escient, (comme je me vante d'avoir fait), ou l'endormir par stupidité, comme le Baron ou comme sa femme & les autres par mille petits passe-temps d'amour. Tenez, je vous donne un petit centonet que je desrobai à Lucain hier au soir en me couchant :

*Jus & fas faciunt multos, Harlæe, nocentes.
 Dat penas laudata fides, cum sustinet illos
 Quos Fortuna premit. Fatis accede secundis,
 Et cole felices, miseros fuge; nam sapientis
 Nulla fides unquam miseros elegit amicos.
 Cum fato converte fidem; tu desere partes,
 Postquam nulla manet fiducia partibus illis;
 Victrices sequeris, raperis quo cuncta feruntur.
 Cum qua gente cadas, non confert: sidera terra
 Ut distant, & flamma mari, sic utile recto.
 Ampla domus peritura ruit, si pendere justa
 Incipit, evertitque arces respectus honesti.
 Libertas scelerum est quæ regna invisa tuetur,
 Sublatusque modus sceleri; facere omnia sæve
 Non impune licet, nisi cum facis; exeat aula
 Qui vult esse pius! virtus & celsa potestas
 Non coeunt: semper metuet quem fæda pudebunt.
 At quorsum pudeat sapientem, principis instar,
 Regis ad exemplum? Facinus quos inquinat æquat.*

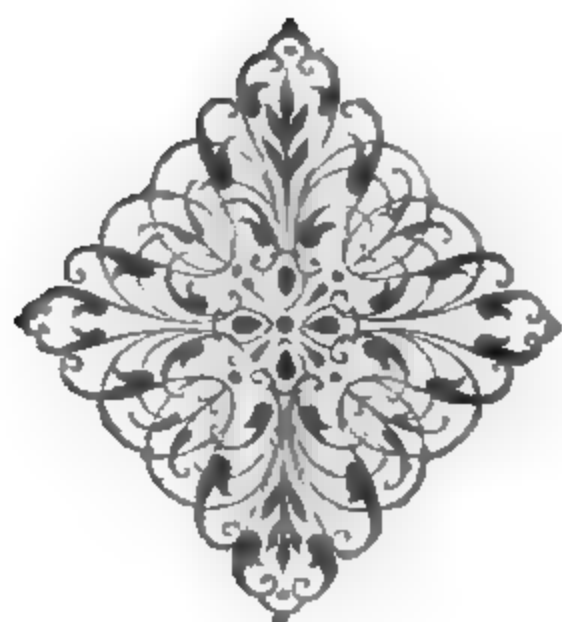
*Principibus placuisse viris non ultima laus est.
Infoelix probitas semper laudatur & alget.
Nil habet infoelix paupertas durius in se
Quam quod ridiculos homines facit improba virtus
Quos nuda immitis patitur ludibria vulgi.*

J'en faisois davantage, tous desrobez en divers auteurs, mais on m'est venu appeller pour reconcilier un mariage desbauché. Enfin, Monsieur, voila à quoi j'ay passé le temps à vostre contemplation, m'asseyant que vous en ferez vostre profit, comme estant ceste medecine propre à vostre naturel, Car au lieu d'essire des amis miserables, *miseros amicos, tu afflictis insultabis* [vous insulterez] aux affligez, comme vous fistes bravement à Compigni, lequel estant matté de trois ans de prison, ayant veu tant de fois les voix mi-parties, la moitié à sa mort, l'autre moitié à une vie pire que la mort, quand vous vistes que la longueur eut adouci le procez (comme il advient aux criminels), vous pristes le temps de sa frayeur pour avoir de lui dix mille francs, desquels vous vous rendistes dispensateur à vos collegues : mais vous corrompistes tous les autres de paroles, & vous de la somme. Bien fistes vous une faute de bailler un memoire du partage escrit de vostre main, qui fut difficile à recouvrer. Je remercie Monsieur le Convertisseur, & prenant son propos lui dis : Je vous ai dit ces choses comme en confession ; je vous recommande mon honneur. Mais pour vous monstrier que vos enseignemens sont semez en bonne terre, tant s'en faut que je me vueille embrener de l'amitié des affligez : j'ay appris de M..... qu'il faut manger les viandes lors qu'elles sont mortifiees, & profiter sur les

hommes quand ils sont attendris par leurs miseres. Et à ce propos je vous conterai un brave traict que je fi à ma seconde conversion. Nous estions à Orleans, l'Abbé du... & moy, quand le massacre se fit. L'Abbé me conseilla de sortir en ruë l'espee à la main, & faire le massacreur, pour sauver ma vie. Voyant que ce conseil avoit succédé, & que pour avoir mis mon espee dans le corps d'un pauvre chappelier mort, j'estois le bien venu parmi les tueurs, il me va souvenir du Sire... (à qui je devois encor ma nourriture de quatre mois). Je m'envay à sa porte avec... & autres compagnons. Ce bon homme estoit à genoux en sa chambre, se preparant à la mort. Quand il ouït ma voix à la porte, où il courut soudain, me receut plein de joye, & s'escria tournant les yeux au Ciel : *O Dieu, tu m'as envoyé cet ami comme un Ange, pour me secourir en mes peines.* Ce fut bien pour l'en oster : car je lui fourre quant & quant mon espee dans le corps, & le fis bien achever. Je sauvai la vie à sa femme, qui fut accoustree par moi &..... avec les autres compagnons, qui me la tenoient. Puis après, elle se va presenter à des batteliers, qui tuoient en cette ruë, & se fit pour le desplaisir du violement, assommer à eux. Je faillis à tuer un vallet Huguenot, qui ne voulut jamais faire comme moy, & pour n'avoir des gens à ma poste je ne gagnai que quatre vingts escus, & un habillement de camelot vert, & c'est ce que vous m'avez ouï reprocher en paroles couvertes à.... qui s'en revindrent à Paris avec moi. Voila, dit le Convertisseur, un brave traict, & c'est presque en mesme monnoye que vous avez payé le Chevalier de Geneve, qui vous importunoit de cent mille escus : mais ç'a esté *jugulo ficco*, sans faire saigner la gorge. Tels propos me regail-

lardoient pour un temps. Je me delibere de m'endurcir en pareilles resolutions, penser peu au passé, souvent à l'advenir. Il ne me reste que deux petites craintes : une d'Estat, l'autre de Religion. La premiere est que si les Huguenots se ravisoient en leurs affaires, suivant le discours du chapitre precedent, je voy que la meilleure part de la France fuyroit entre leurs bras. En ce cas nous sçavons, Dieu merci, le chemin d'y aller, d'en venir & d'en retourner, quitte pour contrefaire Ezebolius, & me veautrer dans un sac à la porte de Saint Yon de la Rochelle, en criant : « Chrestiens foulez-moi aux pieds, qui suis sel sans saveur : *Calcate me sal insipidum, Christiani.* » La crainte de conscience est qu'une fiebre chaude me pourmeine, & trompe, comme elle fit Morlas : au fort peut estre que Dieu me pardonnera, si je puis, à l'exemple de ce bon compagnon, donner des coups de pieds au Crucifix, en signe de repentance.





LES AVANTURES
DU
BARON DE FÆNESTE

COMPRINSES EN QUATRE PARTIES

*Les trois premières revuës,
augmentées & distinguées par chapitres :*

ENSEMBLE

LA QUATRIÈME PARTIE

NOUVELLEMENT MISE EN LUMIÈRE

Le tout par le même AUTEUR.



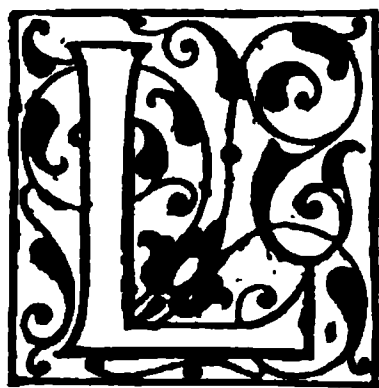
AU DEZERT

IMPRIMÉ AUX DESPENS DE L'AUTEUR

M. DC. XXX



L'IMPRIMEUR AU LECTEUR.



LECTEUR qui cherches, & as trouvé à rire de contes esloignez du scurrile, je te veux dire sans le reprocher, que si cet ouvrage merite quelque gré, il m'en est deu plus qu'à l'Autheur, lequel ayant perdu ses humeurs gail-lardes, ou pour l'age, ou pour les afflictions, avoit condamné au feu ce dernier livre, si bien que mes prieres; & celles de plus grands que moi estans esconduites, je trouvai moyen d'en desrober une grande partie par l'aide d'un Gentil-homme qui estoit près de lui, & lors estant menacé que ce que je tenois au poing tout bourru & tout imparfait verroit le jour, il a esté contraint de faire comme la bonne mere ne pouvant voir son enfant mi-parti. J'espere mettre la main sur quelques autres livres qu'il nomme τὰ γυλοῖα, de plus haut goust que ceux-cy, si j'en puis venir à bout, j'en ferai part au public : & qu'on ne

me die pas comme faisoit nostre Auteur, que les plaisants propos estoient deffaisonnez en un temps de guerre & d'afflictions : je dis ce que j'ay appris de lui-mesme, que lors les tristesses viennent aussi mal à propos que la peur dans les perils. Adieu.

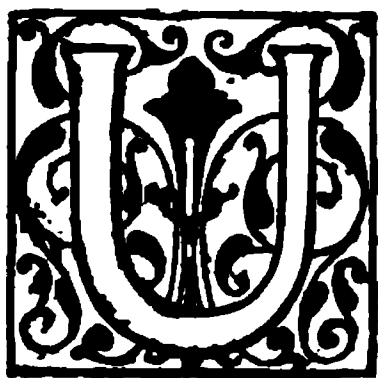




LES AVANTURES DU BARON DE FÆNESTE

LIVRE PREMIER.

PREFACE



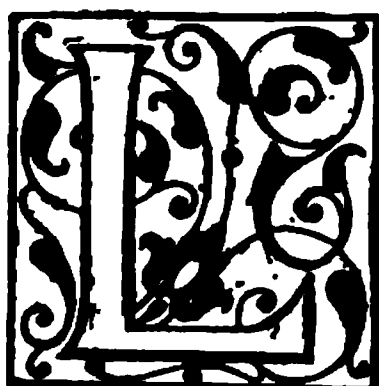
UN esprit, lassé de discours graves & tragiques, s'est voulu recreer à la description de ce siecle, en ramassant quelques bourdes vrayes. Et pource que la plus generale difference des buts & complexions des hommes est que les uns pointent leurs desirs & desseins aux apparences, & les autres aux effects, l'Autheur a commencé ces Dialogues par un Baron de Gascongne, Baron en l'air, qui a pour Seigneurie Fæneste, signifiant en Grec paroistre; cetui-là jeune eventé, demi courtisan,

deuxi soldat; & d'autre part un vieil Gentil-homme nommé Enay, qui en mesme langue signifie estre homme consommé aux lettres, aux experiences de la Cour & de la guerre: celui-ci un faux Poictevin, qui prend occasion de la rencontre de Fanejle pour s'en donner du plaisir, & mesme en faire part à quelque voisin qui pour lors estoit chez lui. Je desire faire savoir au Lecteur que celui qui escrit ces choses, sur toutes les parties de la France affectionne la Gasconne, & en ses discours communs n'estime & ne loue rien tant que les Gascons, autant qu'on peut distinguer les vices & vertus par nations: & mesme c'est par le conseil d'un des plus excellents Gentils-hommes de ce pays-là que ce personnage a esté choisi, comme l'escume de ces cerveaux bouillans, d'entre lesquels se tirent plus de Capitaines & de Marechaux de France que d'aucun autre lieu.





ARGUMENT.



L Baron de Fæneſte revenant de la guerre d'Aunix, prend des relais à Nyort : à quelque lieuë de là, ſe trouve eſgaré avec celui de ſes laquais qui montoit à cheval en ſon rang : les autres deux mutinez d'un mauvais deſjeuné & dequoy le Monſieur ne partageoit pas bien les heures, ſuivoient à regret. Le Baron enfermé d'un parc & d'une riviere, rencontre le bon homme Enay, veſtu d'une juppe de bure & ſans ſouliers à cric ; il l'accoste en ces termes.





CHAPITRE I.

*Rencontre d'Enay & de Faneste qui couche
d'entree de dix ou douze querelles.*



FANESTE. Bon yor, lou mien. —
Enay. Et à vous, Monsieur. —
F. Don benez-bous ensi ? — E. Je
ne vien pas de loin ; je me pour-
mene autour de ce clos. — F. Com-
ment Diavle, clos, il y a un quart
d'ure que je suis emvarracé le
long de ces murailles, & bous ne le nommez pas un
parc. — E. Comment voudriez-vous que j'appellasse
celui de Monceaux ou de Madric ? — F. Encore
ne coustera il rien de nommer les choses pour noms
honoravles. — E. Il serviroit encores moins qu'il
ne cousteroit. — F. Et de qui est cecy ? — E. C'est
à moi pour vostre service. — F. A bous ? [à part]
J'ay failli à faire une grande cagade, car le boyant

sans fraise & sans pennache, je lui allois demander le chemin. — *E.* Mais, Monsieur, où allez-vous ainsi? Vous vous enfermez de demie lieuë de rivières. — *F.* Nous nous sommes esgarez dans un billage il y a une hure : car, pour bous dire, il m'est faschux de demander le chemin, & mes beilets de pied sont demeurez arriere, hors mis ce couquin trop glorieux pour parler à un bilen, s'il n'y en a dus. D'ailleurs on ne peut faire marcher ce meschant relez : j'ai quitté à Surgeres mes rouffens, en la compenio de Monsur de Cantelouz, qui m'en aboit accommodé, ils sont miens & ne sont pas miens, on nous les garde pour une autre vegade. — *E.* S'il vous plaist de venir vous reposer à une petite maison à mille pas d'ici, nous enverrons pour faire rallier vostre train, & vous me ferez honneur & plaisir. — *F.* Monsur, j'abslette la courtesie : [*à son valet*] tien hau, Carmagnole : pren en men cette meschante veste, je m'en irai debisan abec Monsur que beci. — *E.* Tenez, mon ami, vous n'avez gueres loin : suivez ce chemin, il vous menera dans la porte. — *F.* Appelez-bous cela un chemin? c'est une velle allee bien droicte, vien couberte & unie? — *E.* C'est pource que les charrettes y passent en la saison des foins. — *F.* Or ça, Monsur, comment allez-bous de cette feçon sulet sans epeio? — *E.* Je n'ai ni querelle ni procez, & suis bien aimé de mes voisins & tenanciers, d'ailleurs j'ai une petite lame dans ce bourdon. — *F.* Je boudrois la faire parestre : quant à moi, je n'en suis pas ensi, & c'est pourquoi bous boyez à ce laqué ce grand duel & ce poignard à couquille. — *E.* J'eusse plustost pris ce que je voi à vostre homme pour une targue que pour une coquille. — *F.* Il faut vien de ces menages à un prauve

cabalier qui est exterminé à ne souffrir d'aucun, & qui a eu trente querelles pour un an; car au premier c'estoit à qui en auroit au Varon. Mentenant il n'y a plus presse, ils n'y voyent rien à gagner. — *E.* Je vous plains bien de tant de querelles; je me suis autrefois trouvé bien empesché d'une. — *F.* Il n'y a pas ourdre de parestre en Cour que par ces vroulleries : un mien laqué nommé Estrade me rapourta qu'un souldat des gardes lui aboit auté une garce : je m'aveffe tant que de lui emboyer le villet, mais ce galland s'ennuya de m'attendre au pré aux Clercs. Autresfois nous faisions à premiere un Aboucat de Paris, ou aumens un sollicitur. Il bit que mon laqué me faisoit quelque grimace par derriere; il lui donne du chandelier par la teste & me prit huit livres de mon arjent. Nous fusmes appointez par la compenio; il me pria d'ouvlier. Pour l'argent, je luy laissai bolontiers. Autre coup : un fort honeste homme qui suit Monsur de Casteaubieux se mocquoit de mon pennache. Je le tire par la cappe, je le mene sur le pré. Nous desfimes les voutons, l'egullette, la jartiere & le ruven du soulier; & là nous y fîmes, (à paroles, s'entent). Tost après, un escoulier me combia de joüer; j'estois en coulere d'aillurs pour quelque pic qu'un ezent des gardes m'aboit donné à son abantaye, comme je cuidois entrer au valet de la Marquise. Je respondi donc à l'escoulier que depuis la querelle de l'Aboucat je ne joüois plus que je n'eusse l'espeio & le poignard nud à vout de tavle : le rustre me respond qu'il aboit de coustume de tirer trois coups d'espeio pour saboir à qui auroit le dai. Je repliqué que je me despoüillerois de qualité de Gentilhomme & d'autres grades acquis pour le convattre.

Ce fat redouble que sans me depouïller il me vatteroit vien tout vestu : « *Cap de you, ce dis je, il faut que la beuë en descrube lou fait.* » Il me soubint en chemin de la rigür des ordonnances, & partant, boulus adoucir l'affaire en lui disant : « *Quand je ne propose point à toi, pourquoi proposes-tu à moi ?* » Cela ne serbit pas de rien ; nous en bînsmes aux mens. Sur le vor de la ribiere il se troube une grande paillarde qui laboit quauques hardes ; la bilene fauta au coulet du jeune homme, & je ne le boulus pas tüer entre ses vras. — E. Cela n'est pas sans exemple : Madame de Bonneval de Limousin, voiant un appel fait chez elle, fit atteler sa litiere pour separer, & arriva tout à temps pour jeter le caducee entre les combattans. — F. Je hai Paris de cela. Je fusse maintenant entre les r'afinez d'haunur, mais on y est trop soubent separé, & d'ailleurs la justice ne respette point les Gentiushommes : un seryent bous executera un carrouce, comme l'on feroit ici une charrette : & quelque chers que soyent les bibres, un paillard d'hoste, pour trente pistoles, bous fera mettre là dedans, & n'est pas aisé d'en sortir sans arjent. Pour moi je suis en pene pour obtenir une grace d'un couquin qu'un mien camerade a tué.





CHAPITRE II.

Moyens de parestre, deffense des bottes, & des roses, pennaches, & perruques.



NAY. Voila bien des affaires, mais puis que vous me les contez ainsi privement, vous ne trouverez pas mauvais que je vous demande pourquoi vous vous donnez tant de peines. — F. Pour parestre. — E. Comment paroist-on aujourd'hui à la Cour? — F. Premièrement faut estre vien bestu à la mode de trois ou quatre Messurs qui ont l'autourité : il faut un perpunt de quatre ou cinq tafetas l'un sur l'autre, des chausses comme celles que bous boyez, dans lesquelles, tant frise qu'escarlatte, je bous puis assurer de huit haulnes d'estoffe pour le mens. — E. Est-il possible que ce gros lodier qui vous monte autour des reins ne vous fasse point sentir de gravelle? — F. Qu'appellez-bous loudier? Bous autres abez d'estranges mouts pour francimantiser aux bilayes. Or grabelle ou non grabelle, si faut il pourter en Etay cette envourure; puch après il bous faut des fouliers à cricq ou à pont levedis, si bous boulez, escoulez jusques

à la semelle. — *E.* Et en Hyver? — *F.* Sçachez que dux ans abant la mort du fu Roy, il luy eschappa de loüer S. Michel dæ ses diligences, & d'estre tousjours votté : dellors les Courtisans prindrent la feçon de une vottes, la chair en dehors, le talon fort haussé, abec certes pantoufles fort haussées encores, le sur-pied de l'esperon fort large, & les soulettes qui enbeloppent le deffous de la pantoufle. Ces vottes ainsi rirees tout du long bous espargnent toutes sortes de vas de foye; si bous allez à pied par la bille, on conjetture que le chebal n'est pas loin de bous : mais il faut que l'esperon soit douré. Bous boyez tous ces honestes gens d'entre les Huguenots qui bont à pied & en cet equipage à Charanton. Je fai un de mes camerades & un parent mien qui ont fait le boyage du pays en cet estat, & quant ils trouboient quelques Seignurs, ils se joüoient d'une gaule, faisoient semvlant de se pourmener au long de leurs heritages : cela est espargnant. Toutefois, Ponpignan inbenta des descoupures sur le pied de la votte, pour faire parestre un vas de soie incarnadin, & ceux qui n'ont de vas de soie prenent de la decoupure abec le ruven de couleur. Ces vottes bous font chebaucher long. Et puis les ladrines de l'inbention de Lamvert, & puis les grands capuchons qui prennent de deffus le chapeau à la Portugaise, jusqu'au deffous des essailes, tout cela fait parestre le cabalier, si vien qu'un gros de cabalerie ensi équipé monteroit un tiers dabantaye. Or ces vottes & ces esperons ne se quittent ni en carrosse, ni en vatteau : & quand un galand homme n'est poent votté, faut aboir recours à la vonne fortune pour aller en carrosse, principalement en Hyver, de peur d'enfanyer ses roses. — *E.* Vous avez des roses en Hyver?

— *F.* Oy vien, nos autres, oy : sur les dux pieds, trainantes à terre, aux dux jarrets, pendentes à mi-jamves, au vusc du perpunt, une au pendant de l'espeio, une sur l'estomach, au droit des vrafarts, & aux coudes. — *E.* Et quels fruits de tant de fleurs ? — *F.* C'est pour parestre. Il y a après la diversité des rondes, à double rang de dantele, ou vien fraises à confusion. — *E.* N'avez-vous point de dispute avec les Dames ? — *F.* Boila de bostres prepaux, à bous autres qui benez aquaunque biages en Cour abec le cul plat & le coulet ravatu, comme les Surs de la Nouë & d'Auvigni ; ce n'est pas pour y parestre, & je m'estonne comment l'Husier oubre pour telles gens la porte du cavinet : & puch, il y a tant de velles feçons de pennaches. — *E.* Accordez-vous bien ces pennaches avec les perruques ? — *F.* Oy da : si bous eussiez bu Monfur, l'autre yor, quand il fit son entree debant la Rouchelle, bous ne demanderiez pas cela, ou vien si bous abiez bu Monfur de Sulli commander à un baillet à l'Arcenal avec la calotte, qui est vien pis que la perruque, un vraffard de pierrerie à la men gauche, & un gros vaton à la men drette, bous diriez bien que c'est pour parestre. — *E.* Et bien, voila pour les habillemens : estans ainsi vestus à la trotte qui mode, que faictes-vous après pour paroistre ? — *F.* Estans ainsi couberts, abec trois laquais, de vroderies, plustost loüez, un videt plustost emprunté, bous boila dans la Cour du Loubre. — *E.* Tout à cheval ? — *F.* Non pas, non ; on descend entre les gardes, entendez : bous commencez à rire au premier que bous rencontrez : bous saluez l'un, bous dittes le mot à l'autre : « *Fraire, que tu es vrave, espanoüly comme une rose, tu es vien traité de ta maistresse. Cette cruelle,*

cette revelle, rent-elle point les armes à ce veau front, à ceste moustache vien trouffee, & puis ceste velle greve, c'est pour en mourir. » Il faut dire cela en demenant les vras, vranlant la teste, changeant de pied, peignant d'une men la moustache, & d'aucunefois les chebus. Abez-vous gagné l'antichamvre? bous accoustez quelque galant homme & discourez de la bertu. — *E.* Vraiment, Monsieur, vous me ravissez, & croy qu'il n'y a gueres de courtisans qui en sçachent tant : mais encore les vertus desquelles vous discourez sont-elles morales ou intellectuelles? — *F.* J'ay vien oüy dire ces mouts là; bous boulez saboir de quoi sont nos discours : ils sont des duels, où il se faut vien garder de admirer la balur d'aucun, mais dire fredement là où il aboit quelque peu de couraye : & puis des vonnes fortunes enbers les Dames, & boila le compagnon qui n'en est pas despourbu. — *E.* Et faudroit qu'elles fussent aveugles. — *F.* Et puis nous caufons de l'abancement en Cour, de ceux qui ont ovtenu pensions, quand il y aura moyen de boir le Roy, comvien de pistoles a perdu Crequi & S. Luc : ou si bous ne boulez point discourir de chaufes si hautes, bous philosophez sur les vas de chaufes de la Cour, sur un vlu Turquoise, un orenzé, feüille morte, isavelle, zizoulin, coulur du Roy, minime, tristamie, vantre de viche ou de Nonains, si bous boulez, amarante, nacarade, pensée, fleur de seigle, gris de lin, gris d'esté, orangé pastel, Espagnol malade, Celadon, astree, face grattee, couleur de rat, fleur de pesché, fleur mourante, verd naissant, verd gay, verd brun, verd de mer, verd de pré, verd de gris, merde d'oye, jaune paille, jaune doré, couleur de Judas, de verollé, d'aurore, de serain, escarlatte, rouge

fang-de-beuf, couleur d'eau, couleur d'ormus, argentin, cinge mourant, couleur d'ardoise, gris de ramier, gris perlé, bleud mourant, bleuë de la fève, gris argenté, merde d'enfant, couleur de selle à dos, de vefve resjoüie, de temps perdu, fiammette, de soulfhre, de la faveur, couleur de pain bis, couleur de constipé, couleur de faute de piffer, jus de nature, singe envenimé, ris de guenon, trespaffé revenu, Espagnol mourant, couleur de baixe-moi-ma-mi-gnonne, couleur de peché mortel, couleur de cristaline, couleur de bœuf enfumé, de jambons communs, de soulcys, de desirs amoureux, de racleurs de cheminee. J'ay oüy dire à Guedron que toutes ces couleurs s'appellent la science de Cromaticque, & que d'oresnavant on s'avilleroit de couleur de Physicque, comme de jambes pourries, de nez chancreux, bouches puantes, yeux chacieux, testes galeuses, perruques de pendus, & le tout à la mode, sans y comprendre les couleurs de Rhetoricque, & m'a dit qu'il se falloit garder de la couleur d'amitié.

— *E.* Et par ces discours à quoi parvenez-vous ?

— *F.* Quelquesfois nous entrons dans le grand cavinet, dans la foule de quelque Grand, nous fourtons sous celuy de Beringand, descendons par le petit degrai, & puis faisons semvlant d'aboïr bu le Roy, contons quelques nouvelles, & là faut chercher quelqu'un qui aille encore dîner. — *E.* Comment, encores ? Et dîne-on deux fois à la Cour ? — *F.* Ha ! pourquoi demandez vous cela ? — *E.* Pource que vous dites *encores* : mais je voi bien, c'est un dialecte du pays, comme le *seulement* des Angevins. Ne disputons point du langage, mais trouvez-vous tousjours ce dîné à propos ? — *F.* Nenni pas, non ; les Maîtres d'Hostel quelquesfois grondent, les Sei-

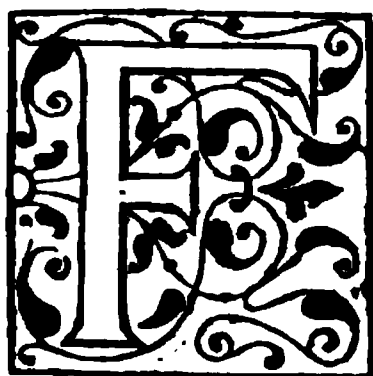
gneurs font fermer leurs portes, disent qu'ils ont affaire, ou qu'ils se trouvent mal. — *E.* Et lors, vous ne vous trouvez pas bien ? — *F.* Nenni certes ; mais lors il faut bouter couraye, faire vonne mine, un curedent à la vouche pour parestre aboir disné. — *E.* Et quel appoinctement avez-vous, ou quel estat ? — *F.* Pas estat autrement ; je suis Monsur de Guise, quand Monsur n'y est point, qui est un galand Prince, de velle humeur, qui a de velles paroles. — *E.* Excusez-moi si je vous demande qui est ce Monsieur. — *F.* On ne l'appelle point Monsur le Duc autrement en l'armée : depuis que la Rouchelle est renduë, je bous laisse à penser s'il le faut appeller autrement : en fin c'est le vrave des vraves, & le baillant des baillants. — *E.* Vous tenez donc la Rochelle pour renduë ? — *F.* Non, pas du tout ; mais je ne bous donne terme que de Pasques, pour boir que Monsur y a vonne part, & de vons serbiteurs, & entr'autres... — *E.* Je vous prie n'aller pas plus avant, & retournons à la Cour : je desirerois fort sçavoir comment vous vous y acheminastes.





CHAPITRE III.

Arrivee de Farneste à la Cour.



FARNESTE. Premièrement, il faut que bous sachez que le cadet de Paulastron & moi fîmes tant & si vien, que lui eut de son frere deux cens cinquante francs (Vourdelais s'entend) pour sa legitime, & moi bingt cinq pistoles de mon cousin l'Ebesque d'Aire. Nous nous havilâmes doncq assez proprement, & abec des lettres de recommandation & unes memoires, nous descendîmes par Garonne à Vourdeaux : là nous troubasmes au Chapeau rouye un grand Gentil homme qui alloit à Paris; j'ai estai tant fat que je n'en sai pas le nom. Nous boulumes lui faire compenio; il nous dit qu'il courroit en poste. — *Comment, di-ye, abés bous un rouci qui puisse pouffer d'ici à Paris?* — Il nous conta & apprit comment on alloit en poste. — *« Boila, di-ye, un veau plaisir; nous bous prions de nous faire vailler chevaux. »* Il commande à son bailet de nous en faire venir au vatteau, où nous nous rendîmes, aiant vonnes chauffettes de toile vlanche & fine. Ce biel Cour-

tisan nous remonstra vien dans le vatteau que nous falloit aboir vottes & coussinets, de quoi nous nous mouquions entre nous, comme cela n'estoit propre qu'à Francimants, lingues peluts & glatayafes. Le cadet & moi fîmes cinquante carrieres l'un contre l'autre abant qu'estre arribé au Carvon vlanc : là, ne poubans plus durer sans estriers, il nous fit acheter à checun un chappelet. Nous commençâmes à la Grosse à nous trouer las ; à Sent Sivardeau, je m'apperçeus que ma chauffette estoit en sang : ce qui m'y fit plustost regarder, estoit que le postillon & le bailet y regardoient en riant. J'estois si eschauffé que l'ardillon de l'estriere m'aboit entré dans le gras de la jambe sans le sentir : quant à mon compegnon, il se disoit aboir la fiebre d'un coüillon enflé, & ne courroit plus que sur une cuisse. De s'arrester pour repaistre, point de noubeles. Pour fin de conte, nous nous troubasmes à Aigre tous dux en fiebre, & n'ayant plus une vaquette : car nous nous en estions fait pour nostre argent. Nous nous boutâmes couraye jusqu'à Billefagnen, où nostre grand courier nous mena chez lou Coq, nous donnant à tous dux trois pistolles. Ce Coq nous fit bien traiter & ne prit pas un denier de nous. Il a plus de vien lui tout seul que six Varons de nostre país, car son rebenu est de quatre à cinq mille escus : le mal est que c'est sans parestre. Nous nous portions un peu vien quand le Comte de Merle passa, qui fut vien aise, estant amoureux, de nous prendre pour parer son train, & pourtant il nous fit faire à Poictiers à checun une houpelande fort superve. Entre la Tricherie & Chastelleraut, nous troubasmes, à demi poste, un courier à cinq chebaux ; c'estoit un roufseau que j'ai vien depuis rencontré. Le Comte bou-

lut quitter la houpelande pour faire parestre son tren; je crus deboir faire aussi comme lui : « *Tien, couquin, fis-ye au poustillon, pren la mienns* » & les mit encore toutes dux debant lui, en prenant l'equi-paye des dux autres courriers; encores ne nous apperceusmes nous d'estre demantelez qu'à la seconde poste : & comme à *chien maigre bont les mousches*, nous troubasmes en la Veauce les poustes tellement rompuës par Monfur de la Barene, qui couroit lui mesme en perlonne, que le Comte fut contraint de me laisser à Anyerbile, abec quauque aryent pour l'attrapper le lendemen. Le poustillon de Guillerbal & moi eusmes querelle, pource que ye le nommois couquin, comme c'est la feïçon; il me repliqua : « *Couquin bous mesmes.* » Ye m'approche pour lui donner une plataffade; mon espeio s'estoit prise dans les descoupures; comme lou taquin bit que ye ne 'la poubois arracher, il me boulut donner de son fouët : toute la courroie s'entourtille à l'entour de mon cou. Pou! cap de you!... me boila par terre, si estonnai de la cheute, que mon bilen estoit hors de buë, & lou pis est que mon chebal l'aboit suibi. De vonne fortune il n'aboit nulles hardes à moi : ye prins donc mon chappelet, qui estoit runvé abec moi, & m'en allai, à veau pied s'entend. Toutes hures me furent velles quand ye fus sur le haut d'Estampes, où ye troubai & le favlon & la balee ensenvle. Le chappelet me fit grand vien, car sans lui ye n'eusse pas seu louer qu'en quauque cavaret. J'alai donc aux trois Mores; vien vous dirai ye qu'il me falut hausser la fraise, pource que ye me sentis la gorye fort escourcheio. Après aboir soupai en vonne compenio, un homme maigre me demanda si ye boulois passer l'après soupeio.

Ye ne cerchois autre chauffe pour faire baloir tous les traits de cartes que y' abois appris des laqués de Monsur de Roquelaure : y'entendois la carte courte, la longue, la ciree, la pliee, les semences, la poncee, les marques de toute sorte, l'attrappe, la ripouffe, le coude, le tour du petit doigt, la manche, lou chapeau, l'ange & lou mirail. Pou! cap de you! abec tout cela, mon homme, qui s'appelloit Montaison, m'empourta les trois pistoles qu'on m'aboit laissai : encores fut-il si honneste homme, que pour ma varbe il paia l'hoste & me monstra de courtesie une feçon d'escamouter & de mettre argent bif dedans lou dai pour faire petit. Comme au matin ye me lebois fort triste, y' abisai lou chapelet & lou fouët qui m'estoit demeurai; ye bous ben l'un vrablement huit bons sous pour me mener yusques dans Paris, & me sers du fouët pour contenance & pour parestre, & cela me faisoit hauneur : car ye disois aux passans qu'ils fissent haster mon poustillon. Ensi lou chapelet me serbit dux fois, & le fouët m'aida à louer au fauxbourg Sant Yaques, non sans peno. Mais y en eus vien dabantaye à trouver lou logis de Monsur lou Comte, car ces vadaus se rioient quand ye le demandois. Il me soubenoit de l'arvaleste, mais non pas de la ruo : mon recours fut aux payes & laqués, à qui ye n'eus poent si tost demandai Monsur lou Comte, qu'ils se prirent tous à crier : *Au renard! il a chié au lié!* comme s'ils eussent crié : *bibe lou Ré,* & boila mon entree que bous demandiez.



CHAPITRE IV.

*Rencontre du rousseau, l'accident des f gots,
& l'ambition de Fæneſte.*



NAY. Et bien, Monsieur, vous voila arrivé. Vous m'excuserez si je ri : c'est de joie de vous voir hors de ces petits accidents : & comment vous mistes-vous au monde ? — F. Monsur le Comte me fit fort vien aviller, bran, il faut dire couvrir, si vien qu'ils me trouboient tous trop vonne mine pour estre aux gardes ; comme y'aboïs pensai en partant, il me laissa à Monsur de Montespan ; ye me fis si vonne feçon que y'entrois par tout, horsmis au petit cavinet : ye prens connessance abec les Maistres d'hostel & certains Gentius hommes serbans : quand ye fus laissé sul, ye frequentai l'hostel de Monsur de Guise, par la faveur de Monsur de Loux, qui me demandoit soubant si ye n'aiderois pas à tuer quauque Duc, à quoi ye m'aufrois livrement. Par là me boila familier, si vien qu'un yor y'escoutois debiser l'Ebeſque de Seez, Vertaut, Malerve & Mathiu abec un homme de vonne feçon : ces quatre aians

parlé de la Philosouphie comme de grands sabantas qu'ils font, lou rousseau estant demeurai sul, ye lui demandis à qui il estoit. Il me respond qu'il estoit de nouveau arribai en Cour, & qu'il n'aboit poent d'accez pour se doner à quauque Prince. Ye lui contis comme y'abois fait. Lui me respond qu'il n'aboit point tant de hardiesse; il mena si vien l'affaire que ye le presentis à Monsur de Guise, en la chamvre duquel il aboit couchai la nuit d'auparavant, comme y'ai su depuis. De là à dux yors, ye boi mon homme en grande familiaritai abec ce Prince : y'eus quauque soupçon, mais lui me remercioit des faburs qu'il receboit pour l'amour de moi. Un soir que Monsur de Guise bouoit ayec lou Roi, ye bis mon roussau qui tenoit la vougie du Roi, & li diset force biedereries à l'oureille, dont lou Roi se creboit de rire; ye me pousse, comme estant la cause de son abancement. Que me fit-il? Après lui aboir dit un mout à l'oreille, il me tend le vougeoir & me dit : *Serbeç lou Roi*. Me boila au-dessus des nuës, ye vaise la vougie, & estudiois quauque petits moutets pour dire comme il faisoit, quand lou baillet de la garderove yetta dux fagots dans la chemineio. Lou Roi estet vien coubert d'un von écran de vois; y'amaïs homme n'ut tant de mal; y'abois veau trepigner & passer une yamve sur l'autre : lou Roi, qui estet de la partio, me diset, *Esclaireç vien* : mon vas de saie fumoit, ye n'attendois que l'hure que le vas & la yamve creboyent. O que y'eusse vien boulu estre dans les fanyes de Veauissé, comme l'autre fois. En fin, y'entens que les Signurs qui bouçoient lou passaye disoent, *Il vrule d'ambition*. En mesme temps ye fis rire lou Roi, ye m'aronce à bet trabers, me fis faire place à peno : à la

beritai, ye fis un grand cri au commencement, mais quand ye bis tou lou monde rire, ye m'efforcis de rire, vien aise que tout se passast en raillerio. Cela me serbit d'autant de conessance. Vien bous dirai-ye que ce rousseau me fit autre coup mettre dans le carousse de la Rene, disant que y'y aurois place; mais en fin ye le reconus pour le mesme rousseau des houpelandes.





CHAPITRE V.

Discours sur la maison d'Enay, & de la chasse.



ENAY. Monsieur, cependant qu'on couvrira pour vous donner un mauvais souper, voulez-vous point faire un tour d'allee? — **F.** Oy vien, Monsur; cela nous donnera appetit. Or ça, boila bostre maison, qui me semvle que bous l'ussiez plus fait parestre si bous eussiez boulu. — **E.** Pour parestre peu, patience; le pis est qu'elle est de peu. — **F.** Y'eusse boulu pourter ce pabillon sur la porte de la vasse cour, & là dedans louer mes oufficiers loen de moi. — **E.** J'aime mieux avoir petit train, & prés. — **F.** Bos escuries sont trop prés du chasteau. — **E.** Il fait bon avoir l'estable prés de la maison pour empescher tant qu'on peut les insolences des valets. — **F.** Boila un praube mout; il y a pour louer trante chebaux à l'aïse, & bous ne l'appellerez pas une escurie, & bous ne l'appellerez pas un chasteau, un dongeon de huit tours abec sa platte fourme, fossez de quarante pieds, & une vasse cour vien flanquee, trois ponts levedis! — **E.** Nous n'appellons cela en ce pais

qu'une cour. — *F.* Où est vostre chenil? — *E.* Dans les paillers. — *F.* Comment, ye ne boi ni chins courans, ni auseaux. — *E.* Ils m'empeschoient de dormir, me despensoient en fauconniers & en hongres; ils estoient cause que je tombois en les picquant. Quand j'ai veu qu'ils me cassoient, je les ai cassez, & puis l'aage en cassoit sa part. — *F.* Oy, mais où est la nouvelle? — *E.* Je l'ai cerchee ailleurs, après avoir leu l'Utopie de Thomas Maurus, qui raconte qu'estant en ce pais là, il ouït un grand bruit de cors & de trompes, & voiant passer devant son logis une grande foule de gens de cheval, une meute de chiens, des limiers, des aboieurs, des chiens pour le fauve, chiens pour le noir, levriers de compagnon & d'attache, & puis force oiseaux de leurre & de poing, trois charrettes de cordes, autant de toiles, il demanda qui estoient ces Seigneurs : on luy respondit qu'ils estoient sagneurs vraiment, que c'estoient les bouchers de la ville, auxquels seuls la chasse estoit permise en ce pais là. — *F.* Fa au diavle lou pais, qu'eussent-ils dit du Maneschal de Montmoranci, qui embouïé en amvassade en Angleterre, marchoit abec huit bints auseaux? Bous ne feriez pas comme moi : ma mere nourrissoit dus vufs gras; ye les trouquai emper lou lebrier de Monsur de Roquepine, qui depuis me l'a defrouvai, mais c'est par familiaritai. — *E.* Non, je ne trouve pas vostre change avantageux. — *F.* Oy vien, mais c'est pour parestre, & puch n'est-ce pas une grande commoditai que les auseaux? Ye bous puis yurer qu'en la saison, à Fioux (si bous sabez où c'est), nous faisons voucherie de perdigaux. — *E.* J'aurois peur que là où seroit boucherie de perdriaux, le lard y fust venaison. — *F.* Quoi, des paillers en vostre vasse cour?

— *E.* C'est le mieux quand elle en est bien empêchée. — *F.* Où allons-nous ici? en une galerio? O praube! & boila du ylai dedans, faire de la galerie un grenier!





CHAPITRE VI.

Des Vade pied.



NAY. Monsieur, nous sommes si grossiers, que nous sommes encore plus marris quand nous faisons du grenier une galerie. Il me semble que voila vos gens venus. — F. Oy, boila mes laqués. Eh vien, Chervoniere, que diavle avous tant demeurai? — *Cherbonniere*. Ventre de loup, Monsieur, savous pas bien comment nous avons desjeuné? — F. Boyiez bous, pource qu'il est biel, & qu'il a estai Seryent du Queitaine Papefu, y'en endure. — E. De vrai, voila un laquais tout grison, en un temps où nous voions tant de Conseillers sans barbe : hola, qu'on face boire ces bons compagnons, & qu'on apporte la colation pour Monsieur leur maistre, en hastant le soupper. — Ch. Ventre de loup, le maistre & les valets aimeroient mieux un morceau de lard qu'une prune. — E. Je ne vous ai pas demandé, Monsieur, si vous avez disné, veul l'heure qu'il est. — F. J'ai si vien desyunai, que cela se peut appeler & parestre pour un disnai, mais ces maraus sont si

impudens, il n'y en a pas un d'us qui ne croie estre cause que la Rouchelle a compousai. — *E.* Voici la collation plus à propos que la composition : vous autres, retournez querir un jambon, & voici un pasté de veau; Monsieur, là, prenez que vous soiez en une trenchee. — *F.* Bous dittes vien : quand nous estions en Saboye, nous troubions de tels rebelions en la tente de Monsur de Bord.





CHAPITRE VII.

Des quatre guerres de Fænestre.



NAY. Vous avez donc veu la guerre de Savoie? — F. Oy, y'y arribai le propre yor que cemalhurus Prestreachebalapaix. Nous souffrions veaucoup en ce boyage, mais nous n'usmes pas loisir de faire parestre la balur :

quoi que ce soit, lou Roy fit parestre sa biçtoire, vien qu'elle ne lui demurast pas. — E. Nous sommes malades du parestre aussi bien aux affaires generales que particulieres. — F. Tel que bous me boyiez maintenant, y'ai bu quatre guerres, assaboir : celle de Saboie, celle de Juliers, où, si y'eusse etai en la place du Maneschal de la Chastre, y'eusse vien empeschai le Prince Maurice de faire tout fans nous : nous coubrions l'armeio du costai des païsans des Ardenes. La troisieme guerre est abec lou Maneschau de Vois Dauphin, que ye bins yoin-dre auprès de Chastelleraut. La quatrieme, c'est cette guerre d'Aunix, que y'ai buë du commencement yusques à la fin. — E. Vous estes bien heureux, car je ne vous voi point estropié. — F. Si ai ye vien

bu pluboir les mousquetades plus espees que la gresse, tic, tac, toc, per aci, per entre las yambes, sous les esselles, rasibus les aureilles. Il fait von se saboir remuder. — *E.* Je ne doute point de cela suivant les belles occasions que vous avez dites. — *F.* Ha lou baillant homme qu'estoit ce Maneschal de Viron ! S'il eust bescu, ye ne serois pas en si praube estat : quoi qu'il tarde, La Fin en mourra. Que si y'eusse estai de l'entreprise du pont Nostre Dame, ye lui eusse donai cinquante foissades, il tarde à mourir. — *E.* Il ne tarde plus, il est mort : vous l'avez donc connu ? — *F.* Oy, connu, oy ; quant il me trouboit : « *Et vien, mon vtable, mon Varon ? & vien, cela est fait ?* » — *E.* Laissons là ces facheux discours, Monsieur, parlons encores de la Cour & des Dames.





CHAPITRE VIII.

Amours de Faneste, querelle du Carroster.



FANESTE. Quant on parle de la Cour & des Dames, ye me trouble en mon lustre. J'aboïs une amie & une maistresse : la premiere estet la fame d'un bius Dotur qui prenoit pensionnaires. Ellé me donnoit de l'aryent, pour paier davant son mari, qui grondoit fort quand il boïoit chez lui pensionnaires portans varve ; il ne bouloit loger que des petits escoüillez. — E. Dittes-vous escoüillez ? — F. Et il seroit encores von ensi : bous estes un galant home. — E. Ce n'est pas d'aujourd'hui que ce discord est arrivé : il y avoit à Paris un Loudunois, savant homme, nommé le Goulu ; il enrageoit quand sa femme prenoit en pension ceux qui estudioient aux Loix ; il ne vouloit que les petits Grimaux, dont il fut fait un quatrain, duquel le sens vaut bien la rime ; le voici :

*Du Goulu savant ne prend gueres
Les barbus pour pensionnaires :
Il choisit les petits enfans,
Mais la Goulüe les veut grands.*

F. Je vous prie que j'aye cestui là ; mais l'autre Maistresse est de plus grande qualita, & Dieu garde mal celle qui m'a dus fois bestu de clic & de clac : mais aussi y'us une vonne querelle pour l'amour d'elle. Nous estions en la Place aux Beaux, emvarraffez de sept ou huit carrosses ; il y eut des espeios tirees. Le carrossier de Madame Varat me donna du pou-mau dans l'estomach : si ses compegnons ne l'eussent soustenu, ye l'aboies difamai. Ye fis consulter avec les amis si ye le deboies appeller. Les uns disoient qu'oy, pource qu'il aboit estai Seryent d'une compe-nio. Enfin, il y eut un aville homme qui s'abifa que non, & par une velle inbention. Bous boyez comment sont bestus ces pendarts de carrossiers : il fut dit qu'avec hauneur ye ne le pouvois comvatre, pour ce qu'il estoit homme de rove longue. — **E.** Je voi bien qu'il y a de bons esprits à la Cour. — **F.** L'honneur ne s'y est yamai oservai comme maintenant. Si ye poubois parbenir à estre contai entre les r'afinez, ye serois vien contant. — **E.** Apprenez moi que c'est : ce m'est un terme nouveau.





CHAPITRE IX.

Des braves, des raffinez & duels.



FERNSTE. Ce sont yens qui se vattent pour un clin d'uil, si on ne les saluë que par acquit, pour une fredur, si un manteau d'un autre touche le lur, si on crache à quatre pieds d'ux : & noutez que sur un rapport, vien qu'il se troube faux, ou si bous prenez un homme pour l'autre, il en faut user comme firent dux Gentius-hommes, dont l'un estet au Cardinal de Joyuse. En allant dessus lou prai, l'un demanda à l'autre : « *N'estes-bous pas un tel d'Aubergne ?* — Non, dit l'autre, *ye suis un tel de Dauphiné.* » Pourtant ils abiserent que puis qu'il y aboit appel, il se falloit tuer, comme ils firent, & cela s'appelle r'afiné d'haunur. — E. Y a il quelque estat pour cela ? Vient-il aux parties casuelles ? — F. Non pas, non : que c'est d'estre reduit aux bilayes ! cela n'est que pour parestre dabantaye. — E. Me voudriez-vous bien nommer quelques uns de ces raffinez d'honneur ? — F. Bous abez lou vrabe Valany, Pompignan, Begole, lou cabdet de Suz, Bazané Monglas, Bile-

mor, la Fontaine, le Varon de Montmorin, Petris, & tels autres vrabes que leur courage a fait parestre. — *E.* Excusez moi, mais empesché de parestre, car pas un de ceux là ne parest plus... — *F.* Bous boulez dire qu'ils sont morts, mais leur renommee est immortelle, c'est un veau mout. — *E.* Vous attendez-vous que les Historiens facent mention de telle sorte de valeur ? — *F.* Je ne donneroie pas un estiflet de Roquemadour, ni un curedent de Monsur lou Maneschal de Roquelaure, de toutes bos Histoiresregraphes; c'est assez qu'on en parle à la Cour, lors qu'on y ba. — *E.* Et qui voiez-vous à la Cour parvenir par là ? Y a il un seul Gouverneur de Province ou Mareschal de France qui doive son avancement à un duel ? — *F.* C'est que les galands & baillants hommes ne sont pas estimez. — *E.* C'est à dire qu'ils ne paroissent pas, & cependant tout le but est de parestre. — *F.* Si y'en estois creu, il n'y auroit Chebalier du Sent Esperit, ni Maneschau de France, qui n'ut estai sur lou prai bint ou trente fois. — *E.* Vous voudriez que tout le monde s'y fust gouverné comme vous; tous ne peuvent pas en eschapper à si bon marché : mais si aller sur le pré est un crime, pour lequel, par l'ordonnance de ce brave Roi Henri le Grand, on estoit pendu par les pieds par les mains du bourreau, il n'est pas raisonnable que les honneurs les plus relevez soient les salaires des crimes les plus abjects. Bon, si vous disiez, comme j'ai ouï autrefois, qu'on faisoit Mareschal de France celui qui sans tourner arriere avoit percé en trois batailles, qui avoit esté en trois assauts, qui avoit heureusement commandé en trois sieges, & fait signalement en trois combats à drapeaux deployez. Il y a fort peu de nos Mareschaux qui

ne soient parvenus à leurs grades par telles espreuves, qui sont justes, & non celles que vous voudriez establiſſir. — *F.* Faut donc que les guerres ſoient d'autre ſeiçon que les quatre que j'ai buës. — *E.* Nous en avons veu en France qui pouvoient donner occaſion de toutes ces preuves en dixhuit mois : mais aujourd'hui les eſprits ſont plus tranquilles ; je diſ en dixhuit mois, dans leſquels nous avons veu quatre batailles & deux combats d'armée qui en valloient chacun une, huit ſieges de villes, autant d'affauts, & deux fois autant de rencontres. — *F.* J'ai leu les Histoires, mais je n'ai poent rencontré cela. — *E.* Si vous avez leu aux troiſieſmes guerres, depuis la bataille de Jarnac juſqu'à celle de Luçon, vous y trouverez tout ce que je vous diſ. — *F.* Cela eſt veu, mais le duel ne s'exerçoit poent comme aujourd'hui. — *E.* Il ſe faiſoit peu de choſes comme aujourd'hui, & s'en fait peu comme lors. — *F.* Boudriez-vous donc effacer toute la loi du duel ? — *E.* Nullement ; il y en a qui ſont très juſtes, à ſavoir quand le Roi les concède, ou pour crime de leze Maieſté trop caché, ou pour accuſation de trahiſon, ou pour maintenir l'honneur d'une femme de bien oppreſſée, ou pour ſupporter l'orſelin contre le meurtrier injuſte du pere : encores, le combat de deux Chefs entre leurs deux armées, pour eſpargner le ſang d'une multitude : je mets à ce rang les duels qui ſe font pour la gloire du parti : il eſt vrai qu'il n'y en a qu'un des deux qui ſoit juſte. — *F.* Bouiez-vous pas que toutes les cruelles punitions qu'on a ourdonnées là deſſus n'ont de rien ſerbi. — *E.* J'ai veu pluſieurs Jurisconſultes & grands hommes d'Eſtat s'eſtendre ſur cet affaire ; j'ai appris d'eux que ſi on euſt puni cette vaine & fauſſe

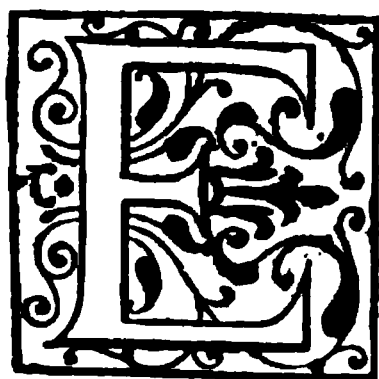
gloire par une pesante & veritable honte, le remede eust esté beaucoup meilleur; comme qui eust ordonné & fait executer soigneusement, que tout appellant, comme estant celui qui blesse le droit du Roi, fust degradé de Noblesse, mis à la taille, les parroisses où leurs biens sont situez cruës de leurs taux, obligees de le porter au Receveur, leur recours sur le bien avec les mesmes privileges qu'ont les executions des amendes; d'ailleurs ceux là privez de tous estats & pensions. Ces hommes survivans à leur honte eussent presché le malheur du duel. J'eusse voulu chose beaucoup plus douce pour les appelez. Cela estant ainsi practiqué, les courages se fussent eslevez aux actions, par lesquelles nous desirons qu'on parvienne aux offices de la Couronne. — *F.* Mais regardons si tous nos Maneschaux ont vien passai par lou chemin que bous abez dit : il n'y en a gueres qui aient bu les trois vatailles. — *E.* Il y en a pourtant : mais, s'il vous plaist, passons le temps ailleurs qu'à examiner ceux à qui nous devons obeissance. — *F.* Nous ne sommes poent si sages à la Cour, nous parlons de tout le monde. — *E.* Et nous, gens de village, devons estre respectueux. — *F.* Cap de you, si j'aboïs vu encore un coup, si bous dirois ye d'estranges choules.





CHAPITRE X.

Entree de table, attaque de Religion.



NAY. Monsieur, vous estes servi ; nous nous mettrons à table quand il vous plaira. — F. Monsieur, j'ai vien conu à boste priere, & à ce que bous n'abez fait lou signe de la croix, que bous estes de la Religion. — E. Oui, Monsieur, & ne suis pas si bon religieux que je devrois. — F. Il y a eu de vrabes homes de boste parti. — E. Il en a esté besoin. — F. Bous plaist-il pas de faire seoir ces honnestes hommes ? — E. Monsieur, ils prendront bien leur place. — F. Il me semvle pourtant que lou signe de la Croix fait parestre un Chrestien. — E. Il faut l'estre pour le paroistre : Dieu requiert de nous d'autres marques, & reprouve celle là. Mais, s'il vous plaist, nous ne ferons pas de la Theologie un propos de table. — F. Je bus donc bous conbertir après soupai, & bous faire parestre que y'ai beu toute la Theologie moderne, & vien escoutai Pere Couton, qui preche d'une velle feicon. — E. L'estoffe est plus que la façon. — F. Abez-bous bu ses prieres jaculatoires ? —

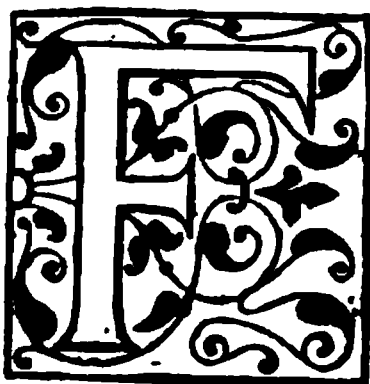
E. Oüy, Monsieur, & joyeusement. Nous avons des commentaires dessus : & nous ont fait desplaisir de les supprimer, quand ce ne seroit qu'en un endroit où il fait trois intercessions, de Dieu le Pere, de Nostre Dame, & de Jesus Christ, chacun à son tour & à la pareille. Mais ne nous enfonçons point là : il vaut mieux boire, à quoi je vous convie. — *F.* C'est vien dit : mais si bous attaquerai ye à l'autre pourmenade. — *E.* Et moi je vous rendrai nos simples raisons de village.





CHAPITRE XI.

Du Baron de Fayolle, & du Dognon.



FENESTE. Puis que bous ne boulez pas que nous parlions de la Religion, j'ai à bous dire que nous estions à Surgeres, où nous faisions chere entiero. Estans à tavle bis à bis du Varon de **Fayoles**, qui est de mes vrabes, y'entendis que lou prepaux estet d'une certaine vi-coque qu'ils appellent Dongnon; les uns disoent qu'elle estet imprenavle, les autres inassiegeavle, les autres qu'elle estet de maubaïse apparence. Tous ces Queiteines qui estoient là parloient de la surprendre, de l'assieger; comvien il cousteroit à faire un païs nouveau pour louer l'armee debant. Je ne bis jamais une telle confusion d'oupinions; il me fas-choit qu'une place sans parestre fust si malaisée à mettre à raison. Ye me met lou coude sur tavle, l'oureille dans la paume, je me ride lou front, you vranle la teste quatre vonnes fois, & puch addres-sant ma parole au haut vout: « *Monfur, di ye, c'est un ongnon dequoi bous parlez; ye ne bous demande qu'une libre de burre, & foi de Queiteine, ye le*

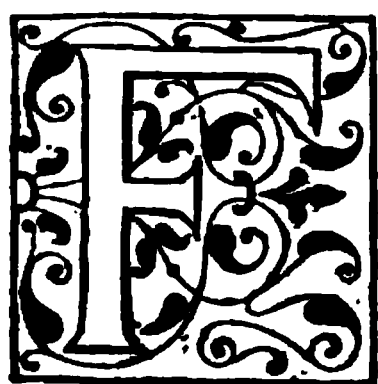
bous ren fricassai. » Lou mout fut vien pris, car ye bous puis jurer que toutte la taulade se prit à rire. — *E.* C'est signe que vous ne leur aviez pas fait desplaisir en la peine où ils estoient. — *F.* Comme je me bis en tren, & quauques uns qui me contredisoient, comme ne troubens pas l'affaire tant fassible : « *Messurs, di ye, tel que bous me boyez, j'ai des velles memoires, qui sont benuës d'un grand Queiteine nommai le Lignoux, qui estoit un grand preneur de billes & aboit des inbentions qui ne sont poent du commun.* » Monsur me commanda d'en dire quauques unes; moi vien aise, car c'estoit lou mouien de parestre en grand compenio.





CHAPITRE XII.

Entreprises de Du Lignoux.



FERNESTE. Monsieur, di je, ye bous en dirai des plus veaux. Il y aboit une petite bille en Limousin, où un varbé demeuroit à bet près de la pourte; lou mouyen de prendre la bille estoit de donner à sept ou huiet hommes des siens, vien fidelles, chacun un coup d'espeio sur la teste, & qu'aucun d'us veaucoup vlessai, pource que s'allant faire penser chez lou varbé, ils amusoent lou puble, & sur tout çus de la garde, & durant cela en donnant à la pourte on pouboit prendre la bille : boila encores toute la compenio à rire. J'ai vien autre imbention, di je, y'ai bu conter à çus qui estoient dans Oustande qu'ils aboient des mourtiers, desquels il connoissoient si vien la pourtee, qu'ils faisoent tomver les grenades à poent nommai, les assiegez dans la tranchee, & les autres darrere lou rempart. Or boici ce que ye dis : puch qu'abec pu de poudre on pourte les chauses ensi doucement, aboir quarante ou cinquante mortiers courts comme

petards, & mettre devant la gule des hommes vien à preube per darré, & faire qu'abec pu de poudre ils foent empourtez sur lou rempart, comme s'ils aboient fait un faut pour plaisir, & puch recharger jusqu'à quatre ou cinq fois. Boila dux cents hommes dedans une bile, aquo és barrat. Bous ne bistes yamais imbention troublee millure, horsmis de quauque far qui disoit qu'il faudroit choisir les bossus pour mieux emvoucher lou mortier. — *E.* Pour certain, Monsieur, voila des inventions du Capitaine Lignoux : les avez-vous apprises de lui-mesmes ? — *F.* Non pas, non certes, que je ne le bis yamais. — *E.* Si ai bien moi, & fort privement. Chicot l'appelloit Mathelin ; & pour rendre un de ses contes aux vostres, je vous dirai qu'un jour je le menai au cabinet du Roi de Navarre, où il nous conta la premiere de vos inventions, & c'estoit pour S. Junio. En s'eschauffant à deviser, nous parlâmes du grand service que feroit à la cause qui pourroit lui donner Limoges (le Roi prenant plaisir à ses inventions). Vous savez bien, di je, Capitaine Lignoux, que si aujourd'hui vous estiez pris à Limoges, vous seriez pendu le lendemain ; comme il eut avoué cela pour très vrai : « Faisons, dis je, vous & moi, un bon service : vous avez bien veu une grange au dessous de la porte la Reine, qui n'est qu'à deux cens pas de la muraille ? » Comme il eut dit qu'oui : « Il faut, di je, que vous vous laissiez prendre un soir, & que la nuit d'après je me coule avec quatre cent bons hommes dans cette grange, & Monsieur que voila, en montrant le Vicomte de Turenne, sera avec mille hommes choisis en un bois à veuë du fauxbourg. C'est à deux heures après midi qu'on pend les gens ; il ne demeurera petit ni grand qui n'aille voir pendre Du Lignoux.

J'entendrai le bruit de la ville, & verrai accourir ceux du fauxbourg ; j'attendrai le silence, qui sera l'heure où ils seront bien ententifs à ce que dira le pascient, & n'y a point d'angé de leur conter go-guettes, & à l'heure l'escallade. Qu'en dites-vous ?
Le Lignoux se mit à jurer que c'estoit l'entreprise la plus infallible dont il eust jamais ouy parler, & que le tout consistoit à ne prendre le temps ni trop tost ni trop tard : & de là en avant ne donnoit point de pascience pour solliciter l'exécution. —
F. Boila qui est vrabe & vien hazardus ; y'eusse vien boulu estre de l'envuscade du bois.





CHAPITRE XIII.

De la Cour.



FERNESTE. Mais changeans perpauz, ye serai vien empesché à mon arribée à la Cour, car toutes chauses y changent à un biremen. Tel pense s'en appuyer d'un Grand, qu'il se boit aussi tost renbercé. — *E.* Si la Cour ne changeoit point, elle auroit changé; nous n'en avons jamais veu ni leu autre chose. — *F.* Je troube que Monsur de Themines est parbenu à la Marechaussée par un vrabe moyen & vien nouveau. — *E.* C'est dequoi je ne sai rien que m'en taire. — *F.* Ils disent pourtant que toute la France est entre les mains de Barbin & Mangot: ils disent que ce sont d'avilles hommes, & vien fideles à la Rene & à Madame la Marechale. — *E.* Nous n'en connoissons ni les noms ni les conditions. — *F.* Bous estes par trop discrets, bous autres, nous ne sommes pas si reteneus. O que boila de veaux fruiets: sont-ils du jardin où nous sommes estés pourmené? —

E. Ouy, Monsieur. — *F.* Je bous bus reprendre d'une chose, si bous l'abez pour agreavle. — *E.* Vous m'obligerez, Monsieur. — *F.* Je trobe maubais que bos pallissades soient toutes de fruiçtiers; les espalliers de buis ont vien autre apparence. Ma mere a un jardin qui n'est gueres plus grand que le boste : les espalliers de buis y sont hauts d'une picque; il est brai qu'il faut que cela soit de charpenterie; aussi elle s'en faict tous les ans pour mille pistoles, & cela n'est pas le plaisir que bous prenez aux proumenades, quand les Signurs & Gentius-hommes bous bisitent. D'ailleurs nous autres pratiquons tellement l'aunur en toutes chaufes, que nous ne faisons rien parestre qui ne soit fort abantajus. — *E.* Je l'ai bien remarqué à vostre arrivee, & surtout à cette grande espee que portoit vostre laquais; & de vrai chacun a quelque raison en son espee : vous austres, qui estes bien fondez, donnez vos pensees au paroistre, & nous à l'estre seulement. — *F.* Bous me faictes soubenir d'un sonet que quelqu'homme de bilaye a fait contre nous autres Courtisans; je bous le donne pour boste fruiçt; je croi l'aboïr en ma pochette; le boici :

*Quand le Paon met au vent son pennache pompeux,
Il s'admire soi-mesme & se tient pour estrange :
Le Courtisan, ravi de sa vaine louange,
Voudroit comme le Paon estre parsemé d'yeux.
Tou deux sont mal fondez; aussi de tous les deux,
Quant il faut s'esprouver, la vaine gloire change,
Comme le Paon miré dans son pennache d'Ange
En desdaignant ses pieds devient moins glorieux.
Encore est nostre Paon au Courtisan semblable,
Que de la voix sans plus il se monstre effroiable :
Il descouvre l'ami qui le loge chez lui,*

*Il est jaloux de tout, il est sujet aux rhumes :
Ils different d'un point, que l'un montre ses plumes,
Et que l'autre est paré du pennache d'autrui.*

FIN DU PREMIER LIVRE.





LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Des graces latines & de leur construction.



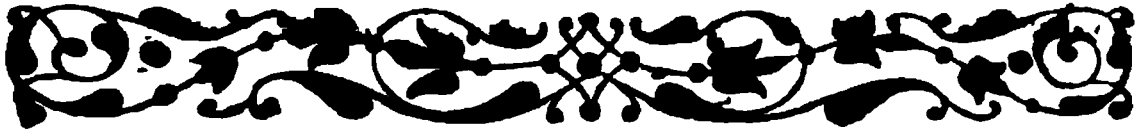
FERRETE. *Et beata viscera Maria quæ portaverunt aeterni Patris Filium.* Boila comment je di mes graces, moi. — E. Je croi que vous les entendez bien, puis que vous les dites. — F. Oy da, j'ai esté de la premiere au coulege de Guienne, & de la Philosophie à Poitiers, où nous pareillions vien escouliers, mais nous vattions lou pabai : y'estois un lebraut en ce temps là. Il me soubient un your au ju de paume de Sant Yacques, à des Comediens qui jouïoient, ye me mis à interpreter l'Italien à un varbe raze qui s'appelloit Scaliger ; ye fis vien rire Messurs de la Sante Marthe qui estoent

là. Il faut dire que nous oserbions dès lors le pum d'aunur, comme eust fait l'ecellent Castel-Vayard : c'estoit certui là qui estet lou maistre des vraberies. Passant à Poitiers, un autre Courtisan qui eut prise abec lui, lui aiant dit à l'oureille : « *Rendez bous à la porte de la Tranche,* » la vrabe repartie qu'il fit, « *Je n'en ferai rien,* dit il, *car je ne me rend jamais.* » Mais j'ouvie de bous expliquer ma priere; c'est : Et les vien heureuses entrailles de Marie qui ont pourté le Fils du Pere eternal. — E. Comment? vous commencez par un *Et*? — F. Pour bous dire, il y a debant : *Laus Deo, pax vivis, requies defunctis. Tu autem, Domine, miserere nobis; & puis : Et beata.* Mais je ne di jamais gueres le premier pour accourir : & puis pour ne bous mentir poent, il y a un mout qui me desplaist en diable, c'est ce *Defunctis* qui m'a fait la plus grande trahison, qu'il faut que ye bous die. Nous estions allez, le cabdet de Polastron & moi, passer lou temps chez la Du Moulin; nous entraîmes sans dire gare, & troubasmes un preschur de S. Marri qui se cachoit : nous lui abions pris lou mantou & quauquommet petit; la garce aboit aberti : en fourtant de la porte nous troubons [un home] qui tenoit un autre au coulet, & qui se deffendoit ; certui nous cria : *Messurs, ye bous conte cent escus au petit pont, & m'aidez à mener ce pendart yusques-là.* — Cap de you, di je, *cent escus sont veaux.* Nous lui aidons; ce fripon nous donnoit des coups de pieds par las yamves. Nous boila dedans, on nous prend, & fusmes encroüez. Ce *Defunctis* nous conta cent escus, mais ils ne furent poent pour nous : l'autre estet son archer, & n'en aboit qu'un pource qu'il alloit en lieu secret, & n'ust etai pur de deshonorer lou preschur, on nous

eust fait un affront sous la custode. Me boila encores hors de mon perpauz ; où estois-ye ? — *E.* Vous estiez sur la conjonction de cet *Et* avec ce qui est au devant. — *F.* Je m'en bois bous le dire tout du long en Françés : *Louange à Diu, paix aux bibans, repos aux morts* : Mais toi, Signur, aies pitié de nous, & les vienheureuses entrailles. — *E.* Il faut que ce soit que Dieu aie pitié des entrailles, ou qu'elles aient pitié de nous. — *F.* On n'examine pas ces chaufes à boste mode ; nostre Theolougie n'a que faire de la Gramaire, car aussi vien ce *mais* debroit contredire & ne le fait pas. Boici comment il faut proufiter ; après *Defunctis* (que lou diavle lou mot), il faut faire une pauze, & après *nobis* une autre ; à ces pauzes, bous pensez quauque chaufe de contraire, & puis bous dites : Mais toi, Signur ; & à l'autre : Pensez bous que Diu est vien hurux, & aussi les entrailles. — *E.* Je trouverai bien moien que ce *Defunctis* ne vous scandalizera plus : Disons paix aux vivans, qu'il y ait paix entre vous qui estes vivant & les archers, ou que vous viviez en paix, & puis *requies defunctis*, que *Defunctis* se repose. Il y en a quatre ou cinq à la Bastille qui diront *Amen*. Voila pour ce passage. Mais venons à l'*Et*. — *F.* Boyez-bous pas que la Messe commence par un *Et* ? disant : « Et j'entrerais à l'Autel du Seigneur ; » l'autre respond : « A Dieu qui resjouit ma jeunesse. » Il semvle qu'il n'y a pas grand sens à cela, & c'est ce qui fai&t tant de merbeilles. Il y a de nos Docteurs noubeaux qui bulent corriyer *l'Introït*, mais il s'en faut vien garder, car bous autres diriez qu'on auroit falli. — *E.* Il y a plusieurs passages de cette sorte, je suis bien aise d'en apprendre la raison. — *F.* On ne parle pas aux chaufes excellentes comme

aux communes : & mesmes aux enchantemens bous abez force passaye des Pseaumes qui commencent par *Et*. J'en sai plusieurs, je me contenterai d'un exemple : à prendre les serpens bous abez : *Et conculcavis leonem & draconem*. Ce n'est pas pour dire comme Monsur le Maneschal à Pere Couton, qu'il estoit enchanteur parce qu'il faisoit benir Dieu sur le pung, je suis trop Cathoulique : mais il y a de la Magie divine, comme dit Pere Seguirand, & puis j'ai leu en Charon une compareson de la Messe & de la Transubstantiation abec les sourciers & enchanteurs, qui meslent de leur substance dans les bruvages d'amour. Il dit aussi qu'à la Messe, on emploie la substance du Signur pour nous rendre amoureux : ye n'en ose dire dabantaye. Il me soubient que Casaubon, dans le cavinet duquel nous lisions cela, nous tira le livre, disant : *N'achebez de lire cette impietati*. — *E*. J'ai leu ce passage; il commence par : « *O amour, que ne fais-tu point ?* » & c'est bien fait de ne l'expliquer pas; mais il valoit mieux confesser une faute en Gramaire, que de la couvrir par des blasphememes.





CHAPITRE II.

*Maziliere. L'Eglise invisible, des reliques
& bonne intention.*



FENESTE. Pour moi, ye deffendrai tout jusqu'au vatesme des cloches, & bous convertirai, si bous en abez la boulontai. Contentez bous que ma priere parest pour priere, comme l'*Ave Maria*. — **E.** Je voi bien à ce que vous dites que ceux que vous convertissez le veulent desjà estre. — **F.** Oy da, y'ai aidai plus que nul autre à combertir lou Queitaine Maziliere du Regiment de Nabarre. On lui fit du vien, il alla à la Messe, & puch il alloit chez les Grands pour faire parestre sa conberfion. Un your on estoit en perpaux chez Monsur de Roquelaure laquelle des Religions estet la meillure : « *Il faut, dit Monsur lou Maneschal, demander à ce Queitaine : Bien ça, dit il, tu as tastai & trouquai des dux depuis samedi : que t'en semble, qui est la millure ?* » L'autre repond abec assurance que c'estoit la Cathoulique; lou Maneschal replique : « *Tu mens, frere, ou tu nous as trompez, car tu as eu de l'aryent de retour.* » —

E. Voila un des bons mots de ce temps : vous me voulez convertir joyeusement. — **F.** Il est de retour des hostes, & m'a renboié ce Chapelet que je lui abois presté pour prestre Catholique ; car vos debotions de vous autres sont inbisivles, & vostre Eglise inbisivle. — **E.** Que n'achevez-vous de nous reprocher, comme les Sauvages, que nostre Dieu est invisible ? — **F.** Nous autres boulons tout bisivle. — **E.** C'est pourquoi, entre les reliques de S. Front, on trouva dans une petite phiole un esternument du S. Esprit. — **F.** Ce sont des imbentions de vous autres, qui avez fait imprimer un imbentaire des reliques, où S. Paul a dix huit testes, S. Pierre seize corps, S. Antoine quarante vras. — **E.** Vous avez fait paroître ce que nos gens ont dit ne pouvoir estre ; vous pourriez voir la pluspart de ces choses en un livre que j'ai ceans, qui s'appelle : *Le Cose maravigliose de l'alma città di Roma, ove si tratta de le Reliquie dei corpi santi, per Giovanni Osmarino Gigliotto, con licenzia di Superiori.* — **F.** Si ces vonnes gens en disent un peu plus qu'il n'y en a, c'est par debotion, & pour faire prestre l'aunur qu'on porte aux Sencts, non pas vous autres qui les avez ostez de leur repaux. — **E.** C'est donc leur faire honneur que d'en faire des monstres : car nous n'avons jamais veu de leurs os que nous sachions, mais vous les croians tels, les avez fait vendre à petits morceaux en toute l'Europe par les porteurs de rogatons. — **F.** Je ne m'en donne pas de rien : car je croi que ce qui est fait en vonne intention est von. — **E.** Moi aussi. — **F.** Pourtant vous autres ne croiez pas cela. — **E.** Nous ne blasmons aucune bonne intention ; mais la difficulté est à monstrier qu'elle soit bonne : car nous main-

tenons que tout ce qui offense Dieu ne peut être appelé bon. — *F.* Et comment jugerez-vous que l'intention est bonne? — *E.* Quand elle s'accorde à la règle du bien. — *F.* Encore faut-il que cette bonne intention paresse. — *E.* C'est ce que nous demandons au jour & au flambeau de la vérité.





CHAPITRE III.

La gageure de Canisi, la question du baptême agites à Rome.



FENESTRÉ. Je demoure à cela que l'intention fait tout : c'est là où y'ai bu triompher Pere Couston, quant il fut pris pour yuge d'une gayure entre lou Varon de Courtaumer & le Sur de Canisi. — E. J'en ai ouï parler ; c'estoit qu'il n'y avoit point de consecration sans la droite intention du Prestre. — F. Oy, qui diavle bous a dit cela en ce pais perdu ? Ye pensois qu'aussi vien que les Vretons, bous ne seussiez nouvelle du mariage des Rois qu'au vatesme de leurs enfans. La gayure estant donc faite, la Cour se trobe en grand envarras. Comment, disoit l'un, nous tenons que les Sacremens sont necessaires à salut, & ye ne sai si y'ai communié. — E. Cela ne deroge point à vostre religion, qui vous ordonne l'incertitude de salut : c'est prudemment fait, car qui seroit bien asseuré ne leur porteroit plus rien. — F. Laissez moi dire. Un autre disoit : Mon pere mourut par hier, si un rivaut Prestre sonyoit à sa garce, boila

mon pere dannai par la faute d'autrui. Un autre disoit : Nous tenons lou Mariage pour un Sacrement, & si lou Prestre sonyoit à desyunai, lou Mariage est nul, par ensi nous & les nostres serions tous fils de putens. — E. Il y a bien pis : car, si toutes les Messes du Saint Esprit qui ont esté dites à vous faire des Prestres, des Evesques, des Archevesques, n'ont esté avec l'intention, où sont vos absolutions, vos Ordres & vos Eglises, & par consequent la succession personnelle de laquelle vous vous vantez ? Il y a eu dans le Consistoire de Rome une pareille question agitée plus de six mois : Un Archevesque des plus riches, des plus doctes d'Italie, & un des plus grands hommes d'Estat, fut visité par sa nourrice, de laquelle, bien que pauvre villageoise, il voulut avoir la frequentation deux jours, pour se plaire aux contes de son enfance. Cette pauvre idiote, le second jour, ravie des splendeurs de son nourrigeon, lui sauta au col, en disant : *V'è qui dunque il bambino ch'io battezzai pensando che trapassasse.* — Comment, dit le Prelat, *ma chere mere, n'ai-je esté baptisé d'autre que de vous ?* — Non, dit-elle, *car nous vous tenions pour mort.* — Et il repliqua : *En quels termes me baptisastes-vous ?* — *Mi stol, dis' io, io ti battezzo nel nome di nostra Donna.* — L'Archevesque adjouste : *E di più ? Non più, disse la balia, che noi altre non battezzavamo d'altra foggia.* Là finit le plaisir de ce personnage, qui emplit tout le college des Cardinaux de cris & lamentations, disant : Je ne suis pas Chrestien, n'estant pas baptisé au nom de Dieu. Où sont tous les Sacremens administrez par les Prestres que j'ai fait Prestres, & tant d'Ecclesiastiques faussement sacrez de ma main, qui en ont

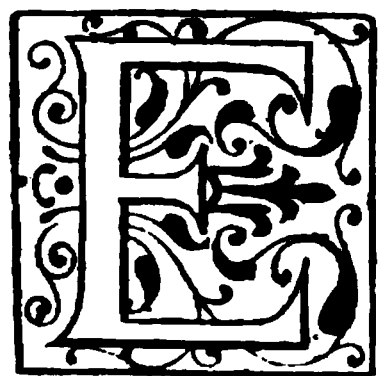
tant sacré d'autres ? De quelle multitude ai-je rempli l'Enfer, si les sacrements sont nécessaires à salut, & si Dieu s'attache à ce qui se fait *ex opere operato* ? — *F.* Je boi vien que bous en sabez veaucoup. — *E.* Pardonnez moi, ce sont les termes du memoire qu'on nous envoia. — *F.* Pere Couton est plus avile que tout ce Consistoire : car il eust demellé tout cela, comme il fit la gayure, assavoir que l'homme ne poubant juger que de ce qui parest, toutes ces chauses se doibent contenter de parestre, & boila pour mon *Parestre* contre bofte *Estre*.





CHAPITRE IV.

Le baron Harelais, le Moine & autres jeux.



NAY. Ouy, mais on ne veut pas que la Consécration paroisse : car Gabriel Biel dit que l'invention de la *Secrete*, qui est de dire les paroles missifantes bas, fut que le pain des Clercs parut chair, dont il y eut une grande peste :

& cela va un peu loin pour nostre familiere proposition : mais je vous demande si le Baron fut contant de cette resolution. — F. Non pas, non, qu'il le fit très vien paier un von courtaut, qu'on appeloit à la Cour, les uns le courtaut de la Consécration, les autres de l'Intention, aux enseignes que l'Aumounier de Monsur de Lucembour me le monstra un yor que nous passions au bois de Jouiembal : il estoit là en relez. Nous demandasmes aux payez si c'estoit là le courtaut de la gayure. En debisant ils nous empoignent tous dux, nous depouillent, & nous fouètent en Diavle ; mais l'Aumosnier le fut plus que moi. Cette quanaille rioit si fort, qu'en sourtant de là je m'effourçai de rire : car cela s'appelle le relez. Cap

de S. Arnaut, les railleries y paroïssent de là à dix jours, à propaus de parestre. — *E.* Vous qui aimez les anciennes ceremonies, ne devez pas reprouver cela : car ce sont les vieilles ufances de la chasse. — *F.* Un Queiteine de Vrouage (pour dire comment ces payes sont meschants), me mena chez Gibaut ou Enyibaut; là dedans estoient restez quauques chebaux de Monsur lou Duc & quauques payes aussi. Ces fripons ne debisoient que de vailler le moine; j'en abois oüi parler, mais afin qu'ils ne se joüassent point à moi, je me bantois de l'aboïr donné à tous les payes de la petite escurie. La nuit, comme nous estions couché, ce Queiteine & moi, je sens je ne sai quoi qui me sembloit arracher lou gros ourteil : lou Queitain, autant que je criois, me donnoit de grands coups de coude dans l'estomac, crioit plus haut que moi qu'il bouloit dormir, qu'il n'aboït que faire de mes foulies. Cela dura long temps, qu'au prix que j'abançois lou pied, au prix donnoit la faccade, & moi de crier, & mon camarade encore plus haut, & coups de coude : je l'aboïs estranglé, mais je sentoï une doulur pour faire renier un Fuillant. En fin, à force d'oveir, cela me tire par les piés hors du liêt, & puch, j'eus patience. — *Cherbonniere.* Monsieur, c'estoit le Capitaine, qui avoit passé la corde à la quenouïlle du liêt : il tiroit d'une main & frappoit de l'autre. — *F.* Dis-tu brai, Chervonniere? Que ne me le disois-tu? Jou l'eu demen fait appeler. — *Ch.* Voyez vous, Monsieur, vous estes si malheureux à prendre querelle, & puis vous en feriez bien autant à un autre. — *F.* Oy da, oy; mais ce qui me fachoït le plus, c'est que j'aboïs desjà mau aux ourteils. Ce Givaut est voufon & mattois : nous abions joüé force jux, entr'autres au *saussinet*. C'est

le plus fat ju de tous les jux ; un autre, lui & moi estions embeloppez la teste d'un tappis : je disois qu'ils m'emporteroient les ongles de coups, car par mesgarde ils frapportoient sur le bout des pieds au lieu du dessous, & moi qui ay force cors, & qui me chauffe à cinq puncts, comme bous boyez, pensez encore ne pouboi je debiner pour sortir ! — *Ch.* J'eusse bien deviné, moi. C'estoit lui qui passoit la main par dessous le tappis & qui cognoit les deux autres. — *F.* Ha ! j'enten vien, c'est à la fausse compenio ; c'est le ju de la paix de Lodun ; s'ils me l'eussent nommai ensi, je n'y eusse pas entré. O vien, il m'en soubiendra du *saufimet*, & m'en ressentirai. — *Ch.* Et dite moi, n'avez point senti les deux genoux, où vous alliez les yeux bandez pour empoigner l'escu ? — *F.* Il y aboit vien à rire, car nous ne le poubions saisir. — *Ch.* Ventre de loup ! ces deux genoux estoient les fesses d'un lacquais, où vous fistes tant trevirer la piece avec la langue, & la poussiez en un vilain pertuis. — *F.* Habalisque ! comme disent les Provençaux de toute la Xentonge, je disois que c'estoient les genoux de ce bilen qui puoient : car, pour bous dire, j'ai le sentiment bon. — *E.* Il y a dequoi s'en ressentir : mais c'est en jeu. — *F.* Nous passâmes vien le temps estant là dedans. Tous les dimanches il faict benir tous les bailets pour joüer abec lui. — *E.* Nous en eussions faict autant ce soir, qui est dimanche, sans la pene que vous preniez pour me convertir. Nous y sommes entrez trop avant, mais vous l'avez voulu. — *F.* Estrade, dites là vas que Monsur demande ses yens pour joüer comme de coustume ; boyez bous, je m'esvatterai abec mes bailets comme les Princes font abec nous autres : & cependant qu'ils biendront, je ne me puis

tenir de bous dire que si bous abiez bu les miracles qui se font en plusieurs liux, & sur tout aux Hardières, bous seriez comberti. — *E.* Comme quoi, Monsieur ?





CHAPITRE V

De Marthe la demoniaque, & autres miracles.



ÆNESTE. J'y estois quand Marthe la demoniaque y fut amenee; il faisoit furieux de la boir. — **E.** Que lui fit l'Evesque d'Angers? — **F.** J'entens vien ce que bous boulez dire; mais le Clergé fut contre l'Evesque. Estoit-ce vien

fait à un Prelat, quant le Capucin lui dit qu'il touchast Marthe au jarret de la braye croix, il la toucha de sa clef? Et puis estoit-ce fait en von Pasteur, au lieu de lui lire de l'Ebangile, lui dire un Epigramme de Martial? — **E.** J'ai ouï dire qu'elle fit gambades à ses deux espreuves. — **F.** Je croi vien, & je bous payerai de raison : Les Diavles de Marthe, qui estoent Velzevut & Ascallot, comme ils sceurent vien dire au Conseiller Matras, qui les interroguoit en Grec, estoent l'un trop praube & l'autre trop jeune pour aboir estudié. — **E.** Je voi bien, l'Enfer multiplie, & ils alloient ensemble, un jeune & un vieux, comme font les Prescheurs. Avez-vous sceu ce qu'en ordonna la Cour? car Rappin qui la ramena en garde à ses parens me l'a conté. — **F.** Si

Pere Gontier fust esté creu, la Cour fust esté excommuniée. Bous abez veau dire, il se fait de grands miracles à Saumur. N'est-ce pas un velle chause du Seryent Mayour, qui emboya son chebal en boyage pource qu'il perdoit les yeux? Son chebal fut gueri, & lui debint abeugle. — E. Le conte dit que huit jours après, il vid entrer un Evesque & lui tourna l'eschine, que Dieu l'abandonna à faire la fausse monnoie quatre ou cinq ans durans, dont il fut pendu à Thouars. — F. Peut estre qu'il se combertit & fit le boyage comme son chebal, mais encores si bous y abez esté, il faut que bous confessiez que les voiteux y ont laissé un amas de vourdes plus haut que le planchai de cette salle. — E. Je vous rembourserai du sonnet que vous m'avez donné après disné, par un Epigramme qu'un escolier de Saumur m'a donné pour répondre à vostre question.

*Que dites-vous, disoit n'agueres
Le bon Curé des Ardillieres,
Des miracles qu'on faict ceans
A la barbe des mescreans?
— Je responds qu'ils sont invisibles.
— Vous estes, dit l'autre, terribles,
Si vous ouvrez encor les yeux,
Si vos oreilles ne sont sourdes,
Tant de bourdes de ces boineux
Qu'en dites-vous? Ce sont des bourdes.*





CHAPITRE VI.

*Miracles de la Rochelle, de Sainte Leurine,
du saint homme de Billoüet, & de la Mer Rouge.*



FERNESTE. Boila qui est vien meschant; je bous prie de me le faire escrire. — E. Vous l'aurez, & avec lui un qui est en même page, c'est du Curé de la Rochelle qui avoit empli une garce, instruite à faire la demoniaque : mais l'incrédulité des Rochelois ne lui permit pas de faire miracle, & voici ce qu'ils en disent :

*Nostre Curé la bailla belle
Aux Huguenots de La Rochelle;
Il mit un Diable dans un corps
Et lui mesme le mit dehors.
Elle desfiguroit sa face,
Faisoit grimace sur grimace,
Et pour miracle plus nouveau
Trouva bien la feve au gasteau :
Nul ne peut guerir cette garce
Sinon le Curé; c'estoit parce
Que pour chasser tels ennemis,
Il faut celui qui les a mis.*

Un Rochelois m'a donné cela; l'autre me fut donné sur le lieu, comme je m'y pourmenois pour demander un miracle qui fut vrai & vraiment miracle. Je les ay tous trouvez invisibles, & c'est le point où je m'accorde avec vous pour demander le prestre. Nous avons veu force gens gagez pour contrefaire les aveugles & les boiteux, comme le Mareschal de Niort, qui alla le cul dans un plateau trois mois, pour contrefaire le malade, & le gueri à propos, sur la confiance que la perquisition de telle chose est malaisée. L'Evesque de Xaintes a fait un trait de bon Pasteur : quatre gueux ayans contrefaisent les aveugles, allerent prescher leur guerison par une source nouvellement trouvee à Sainte Lurine près Archiac. Le miracle print si bien feu, que des parroisses de six lieues environ, on y porta en deux mois près de deux mille charretees de pierres. L'Evesque alla sur le lieu, & ayant faict enqueste, contraignit chacun de remporter sa pierre. Le Cardinal de Lorraine l'eust anathematisé : car il voulut faire mourir Fervagues pour avoir ruiné le Prestre de Billouët. — *F.* Comment cela ? — *E.* Ce Prestre estoit Lorrain, excellent radoubeur; il racoutoit plusieurs estropiez dans le pais; il faisoit venir des aveugles & des boiteux à sa poste; aux autres qu'il ne connoissoit point, il leur disoit que la volonté d'estre gueri, croire l'estre & le dire estoient le commencement de guerison. Il dressa une loge auprès d'une chapelle ruinee, qui fust en deux ans & demi accompagnée d'une bourgade de six à sept vingts maisons, où il y avoit quarante bonnes hostelleries. Tous les Princes du Royaume & plusieurs estrangers y vindrent. En fin comme il instruisoit une garce à faire la demoniaque pour la Pentecoste, Fervague & la Lauziere la des-

bauchèrent, & lui ayant tout fait confesser entre les mains de la Justice d'Orbec, la bourgade que j'avois veuë en sa grandeur fut rasée en deux jours. Le Cardinal disoit qu'il ne falloit pas ruiner les fraudes pies. Ce sont telles impostures qui firent declarer Berne par le miracle des Jacobins, & Geneve par les enfans qu'on faisoit ressusciter sur un fourneau dans l'autel, & des lames qui leur brusloient les nerfs de la nucque : cela ne peut servir que couverture aux niais, & qui veulent desjà estre convertis, & au contraire ces villonneries vous ostent tous les esprits qui ont quelque soin de salut, pource que jamais le mensonge n'edifia la verité. — *F.* Je vous dirai bien qu'il y peut avoir eu quelques tragetaires qui ont fadegé comme cela, ne fut ce que ce dux merciers qui mirent Nostre-Dame de la Mer Rouge en la Brenne, dans un nid de pie, & firent manger & emporter au peuple par devotion un gros chésne jusques à la racine : vous ferez cause que y'y regarderai de plus près.





CHAPITRE VII.

Divers jeux.



ENESTE. Boila velle compenio pour yoïer, ça enfans, au *Roy despoüllay* : on ayme fort d'y yoïer, ou vien au *poirier*. — *E.* Quel melleage d'affaires en la tette de ce peuvre Baron ! Le voila pris, & son Cherbonniere qui le garde. Vien ça, Carmagnolle : vois-tu comment ton compaignon frappe ton maistre par le derriere, au lieu de le garder : c'est ainsi que quelques uns ont gardé l'Estat. Ne craint-il point qu'il s'en apperçoive ? — *Carmagnolle.* Par ma foi, Monsieur, nous avons le plus drosle de maistre. O il n'est pas plus maistre qu'il ne faut. Quand vous estes tous deux ensemble, il y en a un plus fin que l'autre : le voila delivré. — *F.* Ces pendarts m'ont eschauffai l'eschine, mais ye bus aboir rebanche. Or ça, yoïons à *bis-combis*, ou vien à *banque banquet*. — *E.* C'est une figure d'estre bien & mal qui se pratique à la Cour. Faites comme vous aviserex, je m'en vai voir à vostre chambre. — *Ch.* Monsieur, revenez voir à la salle, si vous voulez voir

du plaisir. Vos gens ont fait jouer nostre Baron à *Michau* ; vostre valet les a laissez voir, Carmagnolle & lui, leur apprenant à frapper un coup à terre en entre deux, afin qu'il ne paroisse pas qu'ils voient. — *E.* Ainsi nous voyons tous à nous malfaire, nul à se garder. Hé là, Monsieur, vous tenez trop longtemps ce jeu debout. — *F.* Je ne m'en soucirois pas de rien, mais ce pendart toque tousjours d'un extrem. — *Ch.* Que ferai-je, quand je ne voi goutte ?





CHAPITRE VIII.

Dispute du Lymbe.



FNESTE. Or lou diavle lou yeu & les serbiettes, tant elles sont dures : lou passetemps est pourtant gaillard, mais c'est assez. Ye ne pense poent qu'il n'y eust quauque vale de mousquet dans la serbiette : denoüez la mienne, il n'y en a poent : y'aurai demen lou cougor enflai. Y'eusse mius fait de bous conbertir : cela me baudroit une pension, & à bous une autre. A quiconque Pere Couton en proumet, c'est autant de varré : & comme il dit en preschant de la Transsubstantiation, dès que les paraules sont dites, c'est : *crac, il [est] dedans*. — *E.* Est-il Apostre de celui qui commence ses harangues par *Dabo tibi*? — *F.* Que pensez-bous le credit qu'ils ont, lui & ses compegnons : il s'en bont aux prisons, si quauque praube condanné de boste Religion se but combertir, ils le feront delibrer. — *E.* Et s'il ne le veut? — *F.* Ils le laissent passer. — *E.* S'il y a lieu où ils puissent trouver des gens qui aient la volonté preparee, c'est là : mais ont-ils bien en si peu de temps instruit un devoié de

toute sa creance? — *F.* Je lur ai fait une fois compenio pour un de vas Poïctou, qui s'appeloit la Combe, mais depuch il s'est decomberty. Ye pris garde à tous les puncts : ils ne s'attachent qu'à la primautai du Pape, & font von marché de tous les autres : ye me faschoi qu'ils ne lui disoient rien du Purgatoire; ils me respondirent que pourbu qu'on ne touchast point aux Indulgences, toutes les questions de l'estat des ames après la mort estoent trop difficiles per lou commun. Je demandai à Pere Baile comment il entendoit lou passage de plusieurs mansions & du sen d'Avrahan; il me dit pour tout potaye : *Lisez là deffus Sant Augustin.* — *E.* Encores qu'il me fasche de traiter ces matieres entre des jeux, si ne puis je me tenir de vous dire qu'il avoit raison, car ce saint Autheur prend à tasche d'exposer ce poinct, disant : *Puis que ces mansions sont en la maison du Pere, quelle impieté seroit-ce qu'il y eust quelque lieu de tourment?* Il conclud en ces termes contre ceux qui veulent plus de deux lieux, soit pour le Purgatoire, ou pour le Lymbe : *Cette foi, dit il, n'est point foi Catholique, & par deux fois je vous prie qu'avec vous n'habitent point ceux qui habitent en telle erreur.* Et quant au sein d'Abraham : *Quelle brutalité de loger dans ce sein où est nostre esperance, un fouyer & un fourneau de tourmens.* Je vous monstrierai mot à mot ce que je vous dis, sans partir de ceans. — *F.* Je bous en prie, & aussi l'estranye passaye de Charon, & cependant ye bous prouteste que ye bus tousjours croire lou Purgatoire & lou Limbe, quoi que ce soit. — *E.* Voïez-vous ce grand masson borgne & l'autre païsan qui est avec lui? Ils ont quitté le jeu pour nous escouter. Ils disputent sans cesse l'un contre l'autre, si bien que ma

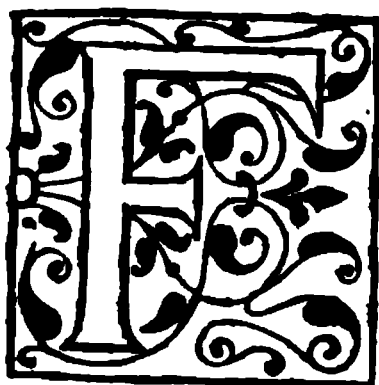
besongne ne s'en fait pas mieux; ils en viennent quelquesfois aux coups, & concluent en *ferio* sans s'entendre, & protestent tousjours, comme vous, de ne se viré jà. Leurs raisons ne se connoissent point à la Sorbonne, & seroient meilleures pour la soiree que ce que nous disons. Je voi bien à leur mine qu'ils enragent d'en dire leur avis.





CHAPITRE IX.

Theologie de Clochard & de Mathé.



FENESTRE. Oy, ce vorgne nous escoute vien de prés. Qu'en dites-bous, mon compere, du Limbe & du Purgatoire? — *Clochard.* Est to do Picataire & do Zimbre que ve disé? Y ve veil foere vittus, que me fit netre Menihtre y

quo Crapucin de l'otre semoine. Est to pa vrez que le ceau est tot d'ine pece? Que disé? — *E.* C'est qu'il vous demande si le Ciel n'est pas tout d'une piece. — *F.* Je l'entens vien : bous ai-je pas dit que y'ai demuré à Poitiers? Oy, compere, oy, ye bus vien qu'il soit tout d'une piece. — *Cl.* Ve zou velé ben, le Moestre n'a que foere que ve li ajué. O ben, est-to pas vrez que glé fat en voute? — *F.* Oi da. — *Cl.* Et qu'o fo disputré d'ine voute, o l'est mé qui en sé moestre fasou; y ai fat toute lez caves de cions, e ly en at ine qui a tronte brasses, & si avoure ve vehé veni picqué in piquataire, ou ben y gratté do zimbres, pr'ou foere chère & foere treviré la moeson, y ou endurré, feré? & netre Seigneur, qui é pu gron Moestre queque vou, las-

cherat ail picqué do cavera pro foere do piquataire & do zimbres, disé? — *F.* A quin perpaux toutes ces massonneries? — *E.* Monsieur, faisons lui répondre par l'autre : Avancez vous, Mathé, respondes à Clochard, il fait le sçavant. — *Mathé.* Mensieu, agaré, y n'enten poent toute y quelles vetilles ; Clochard a bea pironetté sen bounet dons les eilz do presoune quant gle parle : O me sonvent qu'ine foi ve li demondiez s'gle vou velet virebrequiné la cervelle. — *Cl.* O l'ez ma menere, mez vequi le bounet à bas. — *M.* Agaré, Messius, o l'y at ine chouse, qu'y serai toute ma vie de la Messe, & Clochart, qui est in bea parlou, ne me faret gongni d'y quo cousti. Est-to pa vraiz que les nouzillers fleurissant à toute lez netre Damme? — *Cl.* Et ben, pre quieu qu'est-to? — *M.* O l'est que l'Eglise ou a ben ordonni. — *Cl.* Est-to pas vraiz qu'o l'at deux ons qu'o ne fit poent d'Hyvert, & quette onnee encore les nouzillers n'en poent lasché flour? Vedrez-tu dire qu'o l'aret esti feste toute l'onnie? — *M.* O vretudi! si ne me vou zi pas viré : agaré, Mansieu le Baron, in sot avise ben ine bete : ne ve viré ja nen plus que mé. — *E.* Et bien, Monsieur, que dites-vous de ces Docteurs? — *F.* Je dis que l'un est ta fat que l'autre... Ye boi vien que bous y passez boste tens. Je suis d'accord de ne parler plus des Religions, mais de la Cour & de l'Estat.





CHAPITRE X.

Amours du Baron & enchantemens.



NAY. Ne faisons point nos ri-
sees criminelles : ça, parlons de
Paris. — F. Qui n'est en Paris
n'est pas au monde. Ma praube
maistresse m'attend de von cœur.
Diu fait si elle est en pene, la
paubrette, ye lui ai pourtant

escrit. — E. Vous avez bien fait : car encores que
vostre guerre ait plus espandu de vin que de sang,
si est ce que la Rochelle est redoutee. — F. Elle le
fust, mais nous l'abons descouverte : les chauses ne
demeureront pas comme elles sont : le Roi beut que
ses fortifications soient rasees. Y'ai oüi dire à celui
qui a fait lou manifeste de Monsur lou Duc, que ce
qui sort des mens des revelles sera razé, mais ce que
nous tenons demeurera là, en changeant de quelque
nom seulement. — E. Je crains ce que vous dites :
retournons à Paris. N'avez-vous point la coppie de
la lettre que vous avez envoié ? — F. Oi braiment,
ye pense aboir le vroillart en ma pochette. —
E. Voyons, Monsieur, des fruits de ce bel esprit.

— F. Attendez, la boici : vous en rirez, ceci est tout vroüillé :

« *Madamiselle, enfin les astres & les elemens m'ont tant indisgracié de boste velle absence & douce memoire d'estre separé de vos beaux yeux, semblables à une aurore plubieuse, que y'aboies faim de [me] priver des champs Elisees. Toutesfois, il seroit une grande indiscourtaisie à bous de desouvlir boste praube esclabe. Au reste nous abons tiré la pistoulade pour l'amour boste, ayans esté soixante cabaliers vien exterminéz, entre lesquels ye suis estimai pour un bius routurier de guerre, à bet près de Taddon, desfier les revelles par dessus lurs murailles. Et croiez qu'il sera parlé du Baron de Fæneste en vonne compenio. Je vous dirai pour nouvelles que bous ne me reproucherez plus mes chebaux indomptez, pource qu'en cette armee nous bibons sayement, n'allant poent à la desbauche, prians Dieu, Madamiselle, qu'ainfi soit de bous. Du camp d'auprés de la Rouchelle. »*

E. Voila d'un haut style, cela : l'amour est un estrange precepteur. Et n'avez-vous fait qu'une maistresse à Paris? — F. Quauque flongnac, j'en fis une pour epouser la premiere, qui me fit plus de maux que quatre Espagnols n'ont de morpions : y'estois au commencement de nuit à la porte, abec violons & audevades; ye faillis à la quitter pour quauques peyrades que les courtaux de voutiques nous yetterent. Il y eut un enchantur & une fame, noumee Lascotte, qui me proumirent de lui amouler lou couraye. — E. Et quels enchantemens avez-vous veu de ces gens-là? — F. Lascotte prenoit un enfant de trois à quatre ans, lui rascloit les ongles & les oignoit de crespme, & là dedans cet enfant boujoit, soit pour larcin ou pour mordre, l'homme que l'on

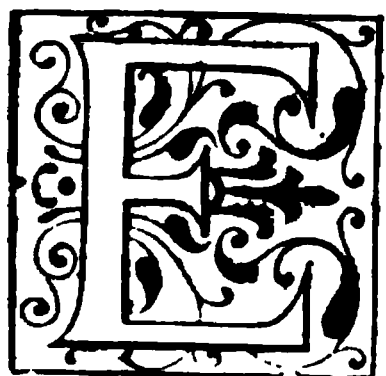
cherchoit. — *E.* Ne marmottoit-elle pas des oraisons à l'oreille de l'enfant? — *F.* Oi vien, abec une estolle sur lou col & un cierge allumai, & lou benestier là prés. — *E.* L'enfant ne disoit que ce qu'elle lui grondoit dans l'oreille. — *F.* Et que diriez-vous de ce qu'elle me mena dans un jardin, & qu'elle me fit boir ma maistresse? — *E.* Je dis qu'elle estoit de l'autre costé de la muraille, & que vous la vistes dans la reflection de deux miroirs, dont l'un estoit demi spherique, pour empescher qu'elle n'eust les pieds en haut: je gage qu'elle vous fit un cercle, duquel vous ne deviez point sortir. — *F.* Oi vien, mais c'estet pourtant enchantement. Or, ye bous en ai trop dit pour bous pouboir rien celer: fachez que celle que ye boulois espouser me mit à telle rage, que ye boulus parler au Diavle. Un Italien m'en proumit l'experiment, pourbu que ye n'eusse poent de pur. « *Pur, dis ye, si lou pont levedis d'Enfer estoit vessé, ou si y'entreprens de le petarder, ye bous irai abec un nerf de buf faire trouter la quanaille d'Enfer à mon service.* » Il falut donc benir à la preube. La porte Sant Marceault estoit ouberte toute la nuit, pource que c'estoit l'annee de la peste. Nous fourtîmes donc pour benir dans une petite plenne qui est à bat de Bissextre, où nous arribons sur les onze hures. Mon homme me redemande si y'aboies poent pur. « *Ventre de Sant Christoli, di ye, ce sont les Diavles qui chient de pur de me boir, & te font demander cela.* Oi vien, il se separe de moi & se ba pourmener prés d'une hure, & puis me bint prendre par la main pour me mener dans un cercle. Il aboit un coudre blan en men abec un petit fusil; il allume de l'encens, & puch aiant dit: *Adeste spiritus benevoli*, & quauques moutets,

il me fait tourner bers l'Orient. N'ayant rien fait de ce costé, il me tourne au Midi, où il commença par : *Et ecce ego totus vester*. Et n'ayant encores rien fait de ce costé, il me dit : *Ce sont les Septentrionaux à qui ceci appartient*. Nous faisons demi tour, & comme il commençoit : *Agla Varcas*, ye boi comme fourtir de terre un homme aussi grand que nous dus l'un sur l'autre, bouffu debant & derriere. De bous dire son bisage, pour cap Sant Mamoulin, il me prend si grande frayur ; regardez comme mes chebux en dressent encores, ye me mets à hutte plus biste que lou bent, ye tumvai dans des espines, & devout : courant donc sans regarder, ye me precipite dans une caberne sur quauque chose qui n'estet poent trop dur, si vien que ye ne me rompis rien. A un demi clair de lune, ye m'abise que y'estois dans lou charnier des pestiferez. Lors ye commençai à sentir les corps : ye fis un vrabe trait pour fourtir, c'est que ye fis eschelle de dix ou douze corps, & gagne lou logis sans me banter de rien, horsmis au Curé à qui ye fis dire une messe de S. Roch. Il me bouloit faire seigner de pur de la peste, mais l'autre pur douminoit. Et vien, ordonnas aqui dessus ? — *E.* Je dis qu'il y avoit quelque fosse ou petite muraille demi ruinee, derriere laquelle estoit couché vostre demon, & qui eut loisir de prendre ses eschafes, cependant que l'enchanteur vous tenoit la veuë devers le Midi. — *F.* Il aboit des yamves vien gresles, bous me faites penser, ye boudrois tenir mes douze pistoles que y'aboies confinees auparabant.



CHAPITRE XI.

Autres amours.



NAY. Et bien, après tant de maux, eustes-vous la maistresse? — F. Sachez que je continuai encores de lui donner des audevades : y'aboïs trois honestes fils de bille, & un soir, comme nous achebions de chanter, il y aboit tout plain de loüanges, entr'autres qu'elle estoit la source de ma bie, fontaine de toutes bertus, fontaine de grace, tout par fontaine. Comme nous finissions ces dux vers :

*Sois de douceur la fontaine
Comme tu l'es de beauté.*

me boila une terrasse pleine de pissat, abec quauque bilanie parmi, qui me tira du sang de la teste. Mes compagnons se mirent à injures : l'un l'appella fontaine de merde, l'autre fontaine de pissat, & nous en allons. — E. Et voila la cadence de l'amour. — F. Depuis, ye boulus l'aller vraber : ces couquins sortent abec alevardes, si vien qu'il se falut retirer fort biste. Le guet nous prit; y'en fus pour mes

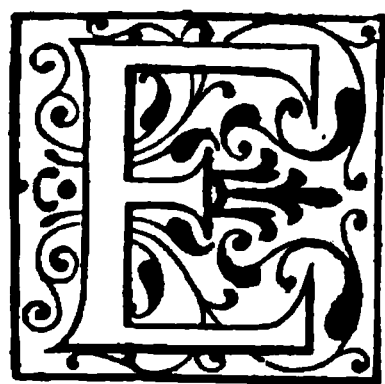
trois yours au Chastelet. Avec quauques patas, lou Maneschal de Ferbaques nous tira de là. Ye fis encores un autre amour pour mariage, & depuis ye n'y ai pas pensai. Les gens du Maneschal m'accompagnoient, m'appelloient lou Marquis de Franciscas; force honnestes hommes de la Cour me prestoint carrosse pour y aller. Ce n'estoit que la fille d'un plumacier, mais elle aboit dix mille escus petits, au mens, disoit sa mere, qui pour faire sa fille Marquise, me la fiança. Lou malheur boulut que lou Maneschal me devaucha pour aller au vourdeau chez un maistre Thomas; il monta lou premier en la chamvre haute, & puis me fit place pour aboir ma part. Cap Sant Philèbert, ye troubis que c'estet ma fiancée! You m'en alli fort penaut, & depuis n'ai pensai en mariage, encor que Monsur Cayer m'eust promis de m'en amener une au montouer par enchantement.





CHAPITRE XII.

Histoire de Cayer.



NAY. Et croiez-vous que Cayer en feust plus que les autres? — F. Ha, Monsur! il m'a monsté des livres de magie compouzez par lui, de dus pieds de haut; il m'a fait boir dans une couque d'uf où il faiset lou petit homme abec des germes, des Mandragores, de la soie cramausie & un fu lent, pour parbenir à des choses que je ne bus pas dire. Il m'a monstrei les images de cire qu'il faisoit fondre tout vellement pour eschauffer le cur de la galande, & celles qu'il blefsoit d'une petite fleche pour faire perir un Prince à cent lieuës de là. Qu'en poubiez-bous dire? — E. Je croi qu'il estoit enchanteur comme les autres. — F. Et quoi, bous autres ne croiez-bous ni Anges, ni Demons? — E. Nous serions Sadduceens, comme un heretique de ce païs que je ne vous nommerai pas, pource qu'il a fait semblant de se repentir.

L'Escriture nous apprend qu'il y a des enchanteurs & des forciers : les premiers rares, tefmoin qu'un Duc de Savoie a despendu cent mille escus à en chercher; les autres trop frequens, au nombre defquels je mets Cayer, qui s'estoit donné au Diavle par cedula signee de sa main, stipulee de la main de l'acquireur. Vous avez oüy dire son horrible mort; mais j'ai veu entre les mains de Monsieur Gillot la piece originaire, lors que la Cour deliberoit pour faire brusler son corps ou le pendre à Monfaucon, les pieds en haut; mais on trouva des Seigneurs & des Dames de si haute estoffe qui participoient à ses horreurs, qu'on estouffa cette ordure, comme on fait aujourd'hui d'autres, qu'on estime estre plus seur de faire pourrir en nostre sein, que de les mettre hors en evidence; & là, le prestre n'est pas à propos. — *F.* Est-il brai qu'il aboit aussi bendu au Diavle son beilet & son mulet? — *E.* C'est ce que je ne fai pas bien. — *F.* Il bous fit pourtant grand mal quand il bous quitta. — *E.* Il ne nous quitta pas, il fut chassé, & nous ne tenons pas à desavantage que telles gens ne peuvent durer parmi nous. — *F.* Le chassastes-bous pour la magie? — *E.* Il ne fut au commencement accusé que de deux livres, l'un par lequel il soustenoit que la fornication ni l'adultere n'estoient point le peché deffendu par le septiesme commandement, mais qu'il deffend seulement τὸ μοιχεύειν, voulant toucher le peché d'Onam, & là dessus eut la sacree societé pour ennemie. L'autre livre estoit de restablir les bourdeaux; mais sur son procez intervint l'accusation de la magie, & nous eufmes les livres qu'il avoit escrits au Teil Chauvin de tout cela. Il n'est pas que vous n'aiez veu un sonnet à sa louange, qui a fort couru? — *F.* Je ne l'ai

poent beu, ye bous prie de me le donnér. — E. Je le fai par cœur; il y a ainsi :

*Huguenots, vous croiez qu'au doux sein de l'Eglise
Sont nourris & sauvez les fideles sans plus :
Nous disons que parmi les agneaux, les eleus,
Elle embrasse les bœufs & les loups favorise.
Cayer voulut loger les putains en franchise,
Canoniser pour Saints les verolez perclus.
Nostre Eglise l'a pris quand vous n'en vouliez plus;
Catholique, il poursuit encor son entreprise.
La paillardie le veid Martyr pour les bordeaux,
L'Avocat des putins, Sindic des macquereaux;
Elle ouvre ses genoux, l'accolle très humaine,
Honteux, banni, puant, verolé, ladre vert.
Huguenots, confessez que l'Eglise Romaine
Tient son giron paillard à tous venans ouvert.*

— F. Cet homme aboit proumis au Menechal de Ferbaques plus velles chaufes du monde, & deboit en estre.





CHAPITRE XIII.

Du Marechal de Fervacques & des clers du Palais.



NAY. Comment est-ce que le Marechal avec qui vous avez eu tant de privauté, ne vous a avancé? — F. Oi vien, privauté, oi, si vien qu'un embius, comme ye contoïs que lui & moi abions fait quauque cause, me respond : *Etiam nos, poma natamus* — E. C'est un embleme d'une maison tombee dans l'eau, là où les estrons allant à nage avec les pommes disent ge mot, & les ruines des grandes maisons font nager les excremens les plus vils avec les meilleurs fruits. Cela seroit bon pour les champignons de ce temps, & non pas pour vous. — F. Si lors ye l'eusse entendu, il y eusse eu de l'asne. Ye recevois tousjours quauque affront abec ces Nourmans. Un yor ye les ouïs rire par une fenestre qu'ils me regardoient marcher par la ruë. Pour bous dire, ye ne marche pas en bourgeois ni en recoulé; ye bai un pu de grabitai, trainant une yamve à la cadence de la teste, comme font tous les galands hommes. Ces paillards, en donnant l'escu, despeschent dus tambours, qui pren-

nent leur marche de ma mesure. Je pensois au commencement qu'ils vattissent la garde, & ne bous mentirai pas, que comme ils prenoient la pene de s'affujettir à ma demarche, aussi abec quelque plaisir ye m'adonnois à lur cadence. Je m'apperçeus en fin qu'autant de ruë que ye changeois, ils en changeoient aussi. Ye m'arrestai, & eux aussi; ye repars, ils vattent aux champs. Quand ye fus vien las, ye fai ferme & lur demande : *Pourquoi benez-bous par tout où ye bai?* Eux respondent : *Pourquoi allez-bous par tout où nous benons?* — *Pourquoi sonnez-bous quand je marche?* — Eux : *Pourquoi marchez-bous quand nous sonnons?* — *Pourquoi ne sonnez-bous pas quand ye m'arreste?* — Eux : *Pourquoi bous arrestez-bous quand nous ne sonnons plus?* De mesme sur la marche à l'accord & sur l'accord à la marche. — *En fin, di ye, ye boi vien que bous estes des vouffons : pou cap de you, you bous fandrai lou parchemin.* — *Nous bous mettrons la caisse dans la teste, comme au Curé [de] Sant-Eustache.* Ye mis la men sur la poignee de l'espee, eux sur les lur : en fin, le plus veau que ye puisse faire, c'est d'entrer chez un fourvissur. — *E.* Vraiment, cette champisserie n'estoit que gaillarde; j'en vis faire autant sous la halle de Nyort à un Gentilhomme qui avoit un de ses bas de chausses bandé au haut de la cuisse & l'autre en courcaillet. — *F.* J'estois vien de mesme, mais cela ne me separa poent : & mesmes quelques vadineres que ye receusse chez lou Maneschal, si la guerre à la huguenotte eust commençai, ye lui abois promis une petite brigade d'un pais. Ye lui eusse mené quauque huit mille harquebusiers & dux millé cheboux, force cabdets : mais ye fus irritai par d'autres biedaferies :

comme un yor ils firent partie en disnant, une bintaine sans les beilets, de s'aller praumener dans la salle du Palais tous esperonnez à quatre hures. Ye me mis de la partie. La raquanerie fut qu'en montant lou degrai, les laquais outèrent les esperons de lurs'maistres, & les miens me demurent. Quand nous fusmes dans la salle, eux-mesmes m'accuserent. Berci aussi tost à mes yamves de petits Vasochiens, & moi à trucs, pensant qu'us en fissent de mesme. Les boila tous à rire, & moi offensé des pugnades que firent ces maraux. Ils m'enlebirent sur lur teste; bous eussiez dit qu'ils me bouloient faire leur Roi : & patience pour cela, n'eust esté que les petits me donnoient par dessous quauques foissades d'espingles. Quand ye fus eschapai, ye dis tout haut que quiconque aboit fait cela estoit un sot, ce qu'ils abouèrent. N'estant pas satisfait, y'appelai traitre un qui monstroït à escrimer aux Payes. Il me print par la men & me dit à l'oureille : *Allons au Prai aux Clers*. Ye lui respondis de vonne feïçon : *Vous n'avez rien à me commander*. C'est pour bous dire que ye n'estois pas sur mes armes : ye n'aboïs qu'une petite foi de Gentilhomme, mais après ye lui ai emboïé lou villet, & depuch ye bai equipai comme bous bouiez.





CHAPITRE XIV.

Conte de Matthé, des quatre Curez.



NAY. Si vous eussiez mené la brigade promise au Mareschal en Aunix, pour le jour de l'entree, vous eussiez esté le bien receu. — F. A diavle! ce n'estet pas la huguenotte, & puch abec cette troupe y'eusse fait telle poussiere que nous n'eussions seu boir la bille, ni elle nous. — E. Voila une belle discretion; mais à propos de n'estre pas sur ses armes, il arrive de grands accidens faute d'estre préparé. Voyez-vous bien ce faux païsan avec ses nouzilles: il lui est arrivé une aventure qui n'est pas excellente comme les vostres de la Cour. Je vous la dirois, mais il me fasche de vous faire un conte de village. — F. Ne laissez pas, Monsur, ils sont par fois les millurs. — E. Ce compagnon est un macquereau de village. Il entreprit tout à la fois quatre Curez & leurs quatre chambrieres. A chacun des Curez il dit: « *Que voulez-vous faire de cette vilenne salade, cette esdentes? Je vous en veux donner une propre & honneste.* » Et

dit aussi à chacune des garces : « *Que veux-tu faire avec ce vieux pourri, verolé, qui n'en peut plus ? Je te veux donner un maître qui fait bonne chère : tu es encores jolie.* » Tous les huit aiant promis un present, il fit mettre les manches rouges aux quatre chambrières, & adimancher les quatre Curez, & changea tout sans sortir des huit, & en eut un manteau, un chapeau & cinq pistoles, donnant pourtant ordre que la moins vilaine fust à son proche voisin. Un soir il lui faisoit l'amour par la fenestre en l'absence du Curé, & n'ayant pu faire ouvrir la porte par promesse, en fin il la menaça que, si elle ne lui ouvroit, il emmeneroit le gorret, & s'en met en devoir, & Magdelene de crier aux voleurs. Voila le compagnon à la fuite. Le Curé de retour, la fidelle ne faillit pas de lui dire dans le lit, qu'il y a des personnes qui font bonne mine aux personnes, que si les personnes savoient la fidelité d'une pauvre personne, qu'on ne penseroit pas : il falut en fin qu'elle nommast le ribaut, & qu'elle lui donnast assignation au lendemain au soir, que M. le Curé fit semblant d'estre aux champs : cette entreprise faite sur d'autres, de mesme qu'ils avoient leuës en Bocace. Matthé ne faillit pas à l'assignation sur les onze heures. Le malheur fut que le Curé ne se trouva pas sur ses armes, non plus que vous ; il se souvint pourtant d'une arbaleste dont son valet, lors en Limousin, alloit quelquefois tirer aux garennes du Fié. Il demande à Madelenne : « *Où est l'arbaleste ? — Je l'ai, dit elle, fait bander après dîné.* » Il la falut aller querir sans chandelle, de peur que Matthé ne vid le feu à travers la porte. C'estoit une arbaleste à rats que cette vieille apporta au penarr, lui montrant comme il la falloit debander. Là dessus il fit

ouvrir la porte, il met le doigt au pertuis en delaschant. Ce fut à crier à plenne teste, & Matthé à se sauver, & aux voisins, qui accoururent au scandale, à deviner qui tenoit ce pauvre homme.





CHAPITRE XV.

Theologie de Surgeres, querelle du Baron.



ENBETRE. Boila vonne histoire de bilaye. Toucque la men, crouquant, ye suis ton camerade d'abantures amouruses. A l'autre biage que ye fis à Surgeres, ye me fis traiter de quauque mau de Paris; ye fus esmeu de debotion, & par le conseil de la Dame du liu, qui me fit present de l'argument inbincivle de son paire, y'allai à Sant Rigoumé de Maillezais. — **E.** Ne passons pas sans voir cet argument invincible. — **F.** Je le garde cherement, car il a rendu muets tous bos Ministres; toutesfois un yeune homme de Maillezais y mit au bas quatre mouts en Grec : tenez, bela le tout. — **E.** Je voi bien : Οὐ διαλεκτικὸν τοῦ παραποιαῖ; il dit vrai & vostre Sorbonne dit que : *Theologia allegorica non est argumentativa.* — **F.** Cap Sant Arnaut, trop en sabez per esta Notari. Après les ceremounies faïctes, ye m'accoustai de la chamvriere d'un Moine, qui me donna assignation dans le cavinet d'un grand jardin. Il me salut passer sur un pont, ye me troubai cap vas & pés en sus

dans lou connibert. Ils disent que Sant Rigoumé guerit de la coulque, mais pour cette hure il m'en vailla la malausie. Je ne me soubenoi pas de l'escrimur que ye bous ai contai, qui m'aboit appellai : par lou villet que ye lui enbouiai, ye lui donnai assignation à demie lieuë hors des faux-bourgs, à l'endret du clocher Sante Genebiebe ; ye n'abois garde de prendre lou costai de Viffestre, de pur de la pur que y'eus de l'enchantement. Ye m'en allai aux pierrieres de Baugirard, où quauquefois ye me mettois à coubert de la vize. Ye ne sai pas si lou galland se pourmena long tens : mais pour se banger, il me donna assignation, comme la Cour estoit à Moulens, pour nous vatre au Grand Jardin. En pensant aller à lui, ye me ronce dans l'autre connibert. C'est grand cas quand dux opiniaistres sont ensevle, ils ne bulent rien laisser aller. Lou Maneschal de Viron, y'entens lou dernier, estant à Charvoutonne, m'accorda une querelle abec un auvereau de là prés ; nous fusmes sur lou pré : ye m'arrestai sur un petit taquet plus haut pour boir au loin, de pur de supercherie. Lui qui estoit au pré, me dit que ye descende ; moi lui dis qu'il monte. — *Biens à moi*, disoit l'un. — *Biens à moi*, disoit l'autre. Chacun bouloit garder son haunur. Nous fusmes si long tens sur lou : *Monte haut*, & sur lou : *Descend ça bas*, que lou mounier & sa femme se mirent entre dux. — *F.* C'est bien fait d'aviser aux supercheries ; est-il possible qu'en tant de querelles, il ne vous en soit point arrivé une ?





CHAPITRE XVI.

Combat de Corvineau.



FENESTE. Poubez dire, c'est ce qui fait que ye n'y bai plus à la devandade. Il n'y a pas un mois j'estois lougé à Nostre Dame, à Xentes; il abint qu'estant un pu destrempé du bentre, ye mettois au soir le cul à la fenestre. Un fadas de Seryent, nommé Corvineau, dans la porte duquel alloent quauques ourdures, m'ayant menacé auparabant, m'espia si à perpaux, que lui & sa femme me tirerent tout d'un temps, lui une pistoulade sans valle, & sa femme une seringade qui m'emplit chausses & perpunt de sang. Ye m'escrie à la lumiere, y'eus lou varbier, qui aiant accommodé son premier appareil, me laba toute la region dau darré à veau bin vlanc tiede, & puch ne trouvant rien, me boulut quereller, me pourta lou pung près lou bifage, me disant qu'il n'estoit poent beilet d'estubes, mais Chirurgien des vandes, & que ye lui ferois raison. C'estoit un grand paillard, havile homme, & y'en estois en pene; mais ye feus par les voisins la veste qui aboit fait lou dommage : c'estet ce Corvineau,

dont, pource qu'il estet estropié d'un vras & d'une yambe, ye l'appelai à chebal, au pré lou Roi. Le Courdelier à qui ye me confessai abant aller au comvat me dit gouguetes de ce paillard, & me le despeignit comme le fraudeur des ruses que bous boiez en Amadis. Il se troube donc à l'assignation, dit qu'il me bouloit bisiter, de crainte que y'eusse cuirasse. Que fit lou despouderat ? Il mit vas la vride de mon rouffi, & de mesme tens lui donne de la vourde sur veau nez pour lui faire tourner la teste. Ye mis l'espee à la men, pensant lui donner un pic par deffus l'espaule; il pare de la vourde & tourne à pics sur moi; boila mon chebal dans lou fauxbourg des Dames : noutez que c'estet un yor de marché, où il y aboit force cabales. Boila mon diavle après; le bilén me suiboit tousjours à pics & foissades abec sa vourde. En chemin se troube lou praube Chanoine Roi, qui alloit à Therac; cette meschante veste lui mit les jamves sur les espauls & embesse sa yument. Boila lou puble à rire, & mon Corvineau me boiant assez emvesongné, me dit : « *Faites, faites, & bous en benez.* » Encor lou pis fut des pitaux qui à velles peyrades & vastons bolants, bouloyent separer le chebal & la yument, dont y'eus par l'eschine force trucs & vastonades, ce que je ne pris pas au poent d'aunur, car ce n'estoit pas à bon escient; d'ailleurs force canailles qui chantoient au tour de moi *Jehan Foutaquin*. Que boulez-vous, ye ne peux pas tous les appeller en duel. J'ouvlie à dire, comme il me poursuiroit, qu'il crioit bistoire : ye n'eus patience de tout le monde que ye ne fusse appoenté. Lou Maire, qui faiset l'accord, havile homme, m'allegue son estropiement, que y'estois demuré lou dernier sur le lieu,

& qu'en fin s'il estoit moi, il se contenteroit; ye fus donc prié d'ouvlir. — E. Je croi que si eust il fait, s'il eust esté vous-mesmes; mais pour le conte, je vous prie, ne me priez pas de l'oublir & en tout je dis que voila une notable supercherie, & si n'est point faite à la Cour.





CHAPITRE XVII.

Enchantemens à la Cour sur les amours du Baron.



FENESTE. Je bis raconter dans la chamvre du Roi une querelle semvlayle & un veau prouceder. Ye boudrois aboir donné cent pistoles de la coupie. C'est l'excelence de la Cour; ostez en les Dames, les duels & les balets, ye ne voudrois pas bibre. Là & aux champs y'ai tousjours troubé force embius à ma fortune. Mais pour laisser là lou billage, ye bous dirai que ye m'accoustai d'un Courtisan qui s'appelloit Sant Phelix, homme vien benu chez tous les Princes & Princesses. Cettui-ci m'ayant ouï faire cas des enchantemens, me dit qu'il en saboit plus que Cosme, Cesar, lou petit Prestre, lou Curé Sant Saturnin, que Messire Louys de Marseille, qui aboit tant consacré de crapaux, couché abec six bingts bierges par enchantement, mangé tant d'housties de nabeaux, qu'il en saboit encorea plus que ces dux Prestres de qui bous boyez les proucez imprimez, & que sans tant de mysteres, si ye boulois, il me meneroit en voane compenio, où il passoit les soirees, sans que

ye fusse bu. Pour m'assurer davantage, il me gagna un laqués qui s'appelloit Vulpin. Il me fit mettre mon manteau à l'enbers & mon chapeau la gule en fus, prendre de chaque men de la cendre, yetter de l'une en vas, de l'autre en haut en disant : *Taf-fus ei*. Cela dit, y'entre dans la chamvre où estoient ses beilets & le mien; un d'ux me tocque bentre contre bentre; mon laqués me donne d'un tros per l'os de la yamve. Ansi assuré, ye m'en bois abec mon homme [chez] une Duchesse, là où une fille de chamvre qui empesoit, me vrida lou nas d'une confusion par mesgarde, & moi de sous-rire. Le yor d'après, il m'y mena en chebal; toutes les Dames fuïoient & se cachoient sous les liets, parce qu'il me faisoit ruer, mais quant Sant Phelis bit que les beilets benoient à l'alarme abec fourches, chamvrieries abec nerfs de vuf, il me mene entre dux portes, me remet lou mante & lou chapeau : boila la paix faicte. Un autre yor il me mene en lion, & un autre en asne, & me menoit par l'oureille; & puch, quand ye fus debenu amourux de la Dame, il me changea un yor en escaveau, surquoi Ferbaques s'affioit près d'elle; le rivaut me fit ploier les rens en se laissant choir sur moi, & pris plaisir d'entendre de lurs amours : par fois ils disoient mal du praube Varon de Fænestre : en fin, mon goubernur s'abisant que les yamves de l'escabeau plioient, & fuoit à grosses gouttes, il s'en bint dire au Maneschal : « *Si bous boulez estre au coucher du Roi, il est temps;* » ensi il me delibra d'un pesant fardeau. Quand nous eufmes ensi plusieurs fois fait de les nostres, il s'abisa d'un veau plaisir : un soir il me mena vien bestu, & quand ye fus dans la salle, tout lou monde me prenoit pour nud, & me chan-

gea les mots, me faisant dire au lieu des premiers : *te uo fel faruaut*. Les yunes Dames s'estonnoient, se cachoient; les bieilles & les beilets prenoient des centures; alors il me saube dans la garderove, & monstra que c'estet par enchantement. En nous retirant au soir, ye m'abise d'un vrabe trait : « Cette dame, di ye, me met la men sur les chausses en debifant; ne me sauriez-bous mener là dedans tout nud, & que ye semvlasse bien bestu? — Autant fassible l'un comme l'autre, dit mon homme. » — Le soir du lendemain benu, il me mene dans une petite garderove, & là m'aida à despoüiller. Quand y'eus osté la chemise, y'eus quauque apprehension, me soubenant le soir auparabant que les Dames m'aboient dit : « *Ne benez plus ensi tout nud, on bous descouplera des fouetteurs.* » Je dis à San Phelis à l'oureille : « Ye me trouble moi mesme tout nud. Lui me replique en coulere : « *Et où est l'aunur? Hé depuis quand la pur au Varon de Faneſte?* » Ce fut assez dit : ye saute en la salle comme un lion; & Dames & filles à gagner la porte du jardin. Noutez que le meschant Sant Phelis bouloit aboir son plaisir de tous, tellement qu'ils n'estoient poent abertis. Tou lou mal que y'eus fut une bieille Damoiselle & une fame à chaperon & dux petits payes qui aboient quauques centures & quauque vusc. Après quauques essuyades, ye gagne la garderove, où ye m'enfermai : l'excuse de l'architecte fut que nous abions failli aux mouts, qui estoient *te uo fel iaruaſj*. — E. Tous magiciens sont sujets à faire des fautes, car le Diable est trompeur. Je ne m'estonne pas si vous dites que qui n'est à Paris n'est en nul lieu; vous n'eussiez pas trouvé ce plaisir au village. Le profit de vostre histoire est sur ce mot : *Où est l'hon-*

~~meur~~? C'est une resolution qui mene les gens aux coups, non pas seulement de ceinture & de busc, mais au gibet & à l'échaffaut. J'en fai qui ont pris la verole par honneur, & à ce propos je vous veux rembourser d'un conte empour les vostres, duquel le mot pour rire est cet honneur : seulement vous veux je faire souvenir que l'*Estre* & le *Parestre* tomberent d'accord en vostre accident. — F. Tant y a bouyant qu'on me faiset la guerre au Loubre de ces foulies, ye m'en bins de despit en cette expedition : mais ayons donc boiste conte.





CHAPITRE XVIII.

Avanture sur Brilbaut & sur le mot : Où est l'honneur?



NAY. Le Roi de Navarre, étant lors à Agen, avoit promis à une vieille maquerelle nommée Marroquin, de lui donner une nuitée de sa Majesté, pourveu qu'elle lui livrast une de ses belles sœurs. La vilenne avoit quelque verole & la peau grenee, dont elle avoit eu ce nom. Un soir que ce Prince se desroboit par l'escurie, avec le Sieur de Duras & quelques autres, & Peroton qui portoit l'eschelle, un jeune rousseau qui s'appeloit Brilbaut, tousjours brillant, se faisant de feste, quoi que souvent repoussé, se mit de la compagnie, mal venu du commencement; mais quand l'escallade fut posée à la fenestre, il prit un mal de cœur au Roi en pensant aux boutons qui servoient de poinçons à la Nymphe; il se repentit donc d'acheter si cher un repentir : il se tourne à Brilbaut, lui demande s'il estoit son serviteur? L'autre ayant protesté : *« Allez, dit il, pour moi, & revenez sans parler. — Jà n'eviens, dit Brilbaut, que je me mette en la place*

de mon Maître. » Le Roi adjouste : « *C'est manque de courage. Où est l'honneur? Si vous en avez, vous ferez ce que je commande.* » Quand le Paladin veid qu'il y alloit de la reputation, il saute en l'eschelle comme vous fistes en la salle, trouve la fenestre ouverte, il entre & va au liêt, où il fut receu avec harangues basses & baisers. Il voulut bien executer tout habillé; mais la Dame dit que ce n'estoit pas fait en Prince. Elle donc le deschausse & lui oste le pourpoint. Entre les linceux, la courtisane voulut du preambule : « *Quoi, Sire, ne sauroi-ye aboir une parole d'un Prince qui fait tant d'honneur à une prauve Damiselle?* » Tant fut pressé le muet qu'il falut dire à l'oreille : « *Parlez bas, je ne suis pas le Roi.* » — « *Que diavle estes vous donc?* » lui respond elle. Il n'eut pas sï tost respondu : « *Brilbaut,* » que la voila crier à pleine teste : « *Bous ses Brilbaut? bouses lou diavle, au murdre! aux bolurs!* » Et puis elle court à la fenestre crier à l'arme, arme, arme. Elle void que les autres avoient laissé l'eschelle : elle avance le bras pour la renverser, & n'y pouvant toucher, se mit à crier *arme* plus que jamais. L'amusant aventureux entendit en la chambre du dessus remuer deux Capitaines, freres de la diablesse. Durant qu'elle travailloit à l'eschelle, il gagna la porte de la chambre, puis une galerie, saute dans la basse court, passe par dessus un puits & dans le jardin d'un Conseiller, où estoit logé le Sieur de Frontenac, qui lors estoit avec le Roi. En esjambant par dessus une treille, le compagnon tombe entre des branches, la chemise troussée sous les esselles, les bras enveloppez dedans; le voila pendu sans se pouvoir despêtrer : en cette posture, il entend toute la ville en rumeur, criant *aux armes!* dix huit ou

vingt tambours par les ruës, les trompettes & les cloches. Il ne se debattoit plus pour se depestrer, quand les vallets du Sieur de Frontenac courent par deffous la treille porter les armes à leur maistre; le premier donne du mourre de la salade dans une cuisse & de la creste dans les genitoires du fantosme, & tombe en arriere du coup. Celui d'après voyant cela blanc en l'air, & son compagnon à bas, se met à crier : *Avete, omnes spiritus*. Mais le pendu respondit : « *Hé, mes amis, ayez pitié de moi !* » — A cette parole les deux coquins se resolurent de le prendre ; il ajouta : « *Ne me monstrez à personne, & je vous ferai un present.* » Alors ils crurent que c'estoit un des traistres dont venoit l'alarme; si le menerent prisonnier sur sa foi dans un coin de l'estable, lui donnant pour le couvrir un caparasson bleu bandé de blanc & de jaune. Le prisonnier, ne sçachant comment appaiser toutes choses, les prie de ne s'esmouvoir point, les asseure que ce n'estoit rien, qu'il racommoderoit tout, que ce n'estoit pas à lui à monter à l'eschelle, qu'il avoit esté trompé. Aiant ouï ces propos, un valet de chiens picque à la chambre du Roi assurer qu'ils avoient pris un prisonnier qui estoit un des principaux de l'entreprise. Le Roi commençoit à soupçonner qu'au mesme temps de la folie fust arrivé quelqu'autre chose, quand le cadet de Frontenac, qui avoit porté de la lumiere à l'estable, vint avertir que c'estoit Brilbaut, qu'il l'avoit connu sans estre descouvert. Quand la nuit & l'alarme furent passees, le Roi voulut avoir la gloire de delivrer le prisonnier, s'en va avec joyeuse compagnie à l'estable respondre de sa rençon aux vallets, & l'emmenèrent tout boiteux, la teste passée dans la testiere du caparaçon, dont

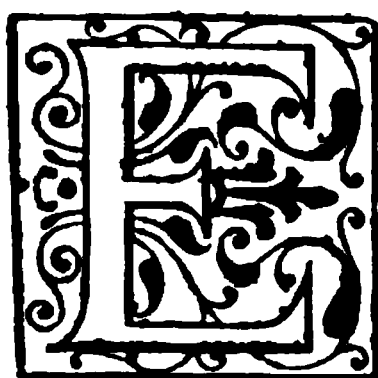
Peroton portoit la queue, parce qu'il estoit trop long; & ainsi le menerent en la chambre du Roi, où il fut receu honorablement, tout le monde criant : *« Vive l'honneur & l'amour ensemble ! »* Rien ne fâcha tant Brilbaut qu'un pennache du mulet de Frontenac, que ces coquins lui avoient attaché par derrière. — F. Boila le plus veau conte que y'ai jamais entendu; est-il possible qu'il soit ensi arribai?





CHAPITRE XIX.

Sur l'Estre & Parestre, le coucher du Baron.



NAY. Nous avons au commencement protesté de bourdes vrayes : nous n'avons rien dit en tout nostre discours qui ne soit arrivé, seulement avons nous attribué à un mesme ce qui appartient à plusieurs. Le profit

de tout nostre discours est qu'il y a six choses desquelles il est dangereux de prendre le *Parestre* pour l'*Estre* : le gain, la volupté, l'amitié, l'honneur, le service du Roi ou de la Patrie, & la Religion. Vous perdistes vostre argent quand vous pensiez gagner ; vos voluptez de Paris vous ont donné des maladies ; vostre ami vous a fait fouëtter ; l'honneur battre & mespriser. Les deux derniers poinets sont de plus haute consequence, aussi en est la tromperie plus dangereuse : car ceux qui sont parestre desirer le bien public le desirent, mais pour soi. Et à ce propos, il fut fait à Lodun quelques couplets sur les zelateurs du bien public ; quelqu'un y donna cette conclusion :

*En fin chacun deteste
Les guerres, & proteste*

*Ne vouloir que le bien :
Chacun au bien aspire,
Chacun ce bien desire,
Et le desire sien.*

S'il y a du *Parestre* sans *Estre* de ce costé-là, il n'y en a pas moins de l'autre; mais l'abus du *Parestre* en la Religion, qui est le dernier point, est le plus pernicieux, pource que le terme d'hypocrisie, qui se peut appliquer au jeu, à l'amitié, à la guerre & au service des Grands, est plus proprement voüé au fait de la Religion. La condition de nos discours & l'heure qu'il est n'en permettent pas davantage, & nous convient aller dormir. Prenez ces chandeliers, vous autres : allons, Monsieur. — *F.* Bous me faictes grand despit : que ne dites bous ces flambeaux ? ils sont de von argent, & trop vien faicts pour billage. — *E.* Allons, Monsieur, je ne vous ai pas demandé si vous voulez un matras : vous estes trop de la Cour pour vouloir autre chose. — *F.* Cette chamvre ne sent poent trop lou billage : boila tapisserie des Goubelins. — *E.* Bon soir, Monsieur, usez privement de vostre serviteur. — *F.* Monsur, ye suis lou boste. — *E.* Ne faisons point le convoi de Limoges. — *F.* Comment ? — *E.* Quelques Limousins passerent une nuit à se convoier. — *F.* O vien, Monsur : auzits, Chervonniere, Estrade, il se faut vien garder de frotter les vottes à la tapisserie de ceans, ni de rien desfrover. Cap de you, cet homme ne se mouche pas du talon. — *Cherbonniere.* — Encores ne sçavez vous pas qu'il est; je vous le dirai à l'oreille, car il ne veut pas estre nommé : c'est N... — *F.* O cap de you ! ye m'en bai dans sa cranbe parler à lui. Ye ne bus

poent de perpunt; vaille lou mante. Comment, Monsur, bous ne me disiez pas qui bous estes. Tout lou monde bous connoist : bous avez de si vonnes places, tant fait de serbices; on bous a osté bos bieilles & nouvelles pensions, bos garnisons n'ont esté paices il y a dux ans, on bous pille, bous qui sauriez vien piller les autres, & bous ne boulez pas que nous parlions de l'Estat. Y'ai appris quauque cause de vostre secretari. — *E.* Je n'ai point de Secretaire; celui qui escrit sous moi en pourroit trop dire, & je ne me veux pas venger par paroles de ceux qui me font tort, sçachant bien endurer perte de vie & de biens de mon Roi. Mais de ceux qui abusent de son nom, après avoir bien enduré, je me pourrai plaindre avec efficace. — *F.* Je bous bus monstrier demen matin que ye fai le secret de l'eschoule, & bous dirai des nouvelles que bous ne sauriez bous empescher de repartir. — *E.* Bon soir, Monsieur, vous vous morfondez. — *F.* A Dieu sias.

FIN DU SECOND, LIVRE.







LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE I.

La vie de Faneste à Paris.



NAY. Que cherches-tu mon fils? — *Ch.* Quelques espousettes, un miroir, une chauffe-rette, un manche de cuillère, du bran de froment. — *E.* Mon ami, tu trouveras tout ceans ; mais à quoi bon cela? — *Ch.* C'est à trousser la moustache, à nettoier le cuir ; nostre homme est propre comme un chandelier de bois aux choses qui paraissent ; pour le reste... je lui ai veu mettre tout son argent en une fraise à grand dantelle blanchie en Flandre, que sa chemise estant pourrie sur lui, il n'en avoit plus du tout. Quelquesfois, en passant pais, il empoigne la chemise

à l'esparoi, & si la vieille le void, c'est en riant. Cependant il est demie heure à se frotter les dents. Un matin à Paris, estant au lever de Mademoiselle Caboche, en fouillant toutes ses hardes de nuit, il arriva à une boîte d'yvoire, lui demandant ce qu'il y avoit dedans, & elle ne voulant pas dire que c'estoit de la fiente d'enfant, qu'elle avoit tousjours pour remede à la matrice, aima mieux feindre que ce fust pour blanchir les dents : aussitost nostre Baron l'emporte dans le degré pour s'en frotter à son aise, & elle lui ferma la porte de peur qu'il ne la battist. — *E.* Vraiment, mon ami, vous avez un honneste maistre. — *Ch.* Il feroit bon avec lui si l'argent ne manquoit point ; mais à tous coups, faute d'or, nous ne pouvons avoir de monnoie. — *E.* Si, a il assez bon equipage, trois valets de pied bien couverts. — *Ch.* Quand nous sommes à Paris, chacun pour soi & Dieu pour tous. Nous nous promenons aux foirs avec les compagnons de la Matte ; tout le jour nous jouïons au brelant ou devant le Louvre, avec les petits dez chargez, & tous les avantages de cartes dont le Baron s'est vanté à vous, & à quoi il ne fait rien du tout, & puis nous lui donnons son droit d'Amirauté. Quand nous sommes par pais, si c'est à la guerre, nous plumons la poule sans crier, nous brulons le village, c'est à dire que nous faisons semblant d'estre fourriers. Nous nous mettons de deux ou trois logis tous en un, pour avoir argent des autres ; nous avons tousjours quelques hardes perduës que nous leur faisons payer ; nous demandons du lait de truie à l'hostesse : l'un fait le mauvais, l'autre le Judas, & tout vient en partage avec les compagnons. Quand c'est en temps de paix, si nous nous mettons

à l'hostellerie, ce qui n'arrive gueres souvent, nous emportons tousjours quelque serviette, & s'ils n'y prennent bien garde, le linceul ; mais le plus souvent nous logeons par honnesteté en quelque mestairie, & puis aux noblesses par fois, & si nous avons affaire à gens qui n'ayent pas le courage de fouiller l'equipage, nous faisons sauter ce que nous pouvons : mais en un lieu comme ceans, nous n'avons garde de joüer à ce jeu là, car c'est moi qui leur ai appris qui vous estiez. — *E.* Vraiment, mon ami, je te remercie, & comment me connoissois-tu ? — *Ch.* J'ai porté la pique à quatre cornes dans la compagnie du Capitaine Bourdeaux, votre Sergent major. Je me souviens bien quand vous pendistes de vos mains Patavast & ses quatre compagnons auprès de Barbezieux, parce qu'ils vouloient que l'hostesse leur greffast l'engin de beurre : mais vous leur fistes couper la corde pourtant par le capitaine Fonsalmois, que nous cachasmes plus de dix jours dans le bagage & au logis, pource que vous faisiez semblant de le vouloir tuer.





CHAPITRE II.

Vie de la Dame de la Coste & des Bohémiens.



ENAY. Vraiment, mon camarade, tu me donnes des enseignes de connoissance. Touche moi à la main. — *Ch.* Et si ai je esté nourri chez vostre proche voisine, & c'est là où j'ai appris une partie de nostre façon de vivre ; car en Limoufin, où elle a du bien, la pauvre Noblesse ne s'en cache point, & appelle cela apprendre à gagner. Je sai galand qui a vendu quatre fois un asne, en lui couppant les oreilles à deux fois, la queue à l'autre, & puis lui fendant les nazeaux. Je vous en dirois bien d'autres, mais il faut que vous sçachiez ce qui nous arriva à Massigni. Ma maistresse avoit un coche de clisse, qui n'estoit gueres suspendu que de cordes ; nous avions de coustume d'arriver sur le soir à quelque grosse mestairie comme celle là ; on desnoüoit ou couppoit des cordes : voila tout renversé. C'estoit à demander un mareschal & un charron pour racoustrer, une hostellerie que nous sçavions bien & voulions bien n'y estre point ; à faire

de cela, il falloit loger avec excuses & grands regrets de l'incommodité de Madame & de son hôte. Le lendemain au partir, on commandoit à la Damoiselle de donner quelque escu : elle en monstroït un, en disant tout haut que le bon homme n'estoit point si mal appris. Or, il advint qu'à jour couchant, ayant fait jouer le trebuchet entre les deux mestairies de Massigni, où il ne paroïssoit personne dehors à cause de la pluie, nous les trouvâmes toutes deux plaines de la compagnie de Charle Anthoine, & c'estoit lors qu'il venoit de faire un bon tour de son mestier à S. Cire : car, aiant fait surprendre un des compagnons en larcin, il le falut aller pendre à un demi quart de lieuë du bourg, où tout le peuple courut pour voir le passe temps. Estant bien confessé & admonesté, aiant baisé sa femme & ses enfans, il s'avisa d'en appeller à la petite Egypte, à quoi il falut deferer, & cependant le petit mesnage avoit fait un grand mesnage dans la bourgade, & sur tous visité le Curé admonesteur du patient. — E. Je connois bien les compagnons : ils firent des leurs à Maillezais, le jour S. Rigoumé. Le Capitaine couppa la bourse du Prieur en se confessant à lui, pour commencer le bonne journee. Ils desroberent quarante cavales aux pelerins, leur remonstrant sur le soir qu'un tel voiage se devoit faire à pied, estant le bon Saint neveu de Sainte Catherine à la mode de Bretagne, & mesme leur remonstrant l'accident arrivé au medecin Baumier, à une procession de S. Mexant, pour y avoir cheminé sur son mulet.



CHAPITRE III.

Du Theologal de Maillezais.



NAY. Un Theologal qui estoit là, aiant furieusement presché contre les diseurs de bonne aventure, fut tellement mesnagé par une vieille Boesmienne, qui lui fit croire qu'il estoit ensorcelé, qu'il s'alla cacher avec elle en son logis. Elle fit apporter de l'eau claire, & presenta une bague au Docteur, qui l'ayant mise de sa main dans le verre, & l'eau estant troublee, & depuis par l'epreuve d'une poule & d'un mouton, qui mouroient sur l'estomach du patient, & qu'il falloit jeter par dessus les murailles, où le petit mesnage attendoit; il falut venir à une offerte de treize doubles ducats, dont la vieille en donnoit un, qu'il porta vingt quatre heures cousus au coing de sa chemise. Durant ces affaires on lui crocheta le buffet, & quatre cent livres dedans. La vieille pour se sauver deguisee, prit le bast du mulet du moine, mit la croupiere dans son cou, le bast sur son ventre, & couvrant le tout d'une grande manteline, passa pour femme presse à

accoucher. Le lendemain le Docteur se trouvant trompé monte à cheval, ce qu'il n'avoit fait il y avoit longtemps, court après les Sarrazins, les menace. Anthoine Charles lui disoit : « *Hé! que vous estes bien hurux, mon bon Signur, d'estre si bien gueri! Voiez, Messieurs, comme il se tremousse, Hé! la belle cure que voila!* » La bonne femme avoit étudié six ans à Montpellier, si bien que le monsieur ne fut remboursé d'autre monnoye. Mais je vous amuse & vostre train n'est pas logé, car vous estes demeuré entre les deux mestairies. Que fistes-vous? passastes-vous outre? — *Ch.* Messire Julien, Curé de Boulié, nous bailla courage, si bien que n'ayans peu obtenir qu'ils nous quittassent une des mestairies, nous nous meslâmes dans toutes les deux : le Capitaine aiant fait deffense que nul du mesnage ne touchast aux hardes de la bonne Dame, femme du noble Chevalier, duquel il monstra des passe ports en son livre. Au matin nous partîmes les premiers, si bien que nous fûmes à S. Remi deux heures après soleil levé. Le cimetiere du lieu fut trouvé propre pour faire reveuë, & la marmaille le demanda, pource que Mademoiselle de la Vessiere, la mesme qui avoit fait semblant de payer à Massigni, avoit au dernier butin caché une cuillere qu'elle pensoit d'argent, mais elle fut trouvée dans la retraicte de son busc. Là, sur une belle touffe de sauge, Messire Julien estendit sa robe. Là dessus, chacun ayant desployé son industrie, nous trouvâmes avoir gagné quatre chandelles de roux, un cizeau, un rossignol à crocheter, un grignon, un fromage, le reste d'un autre, un canapla, un petit pot cassé demi plein de beurre fort, une bague d'argent de Limoge avec une crapodine, une livre & demie de lard fort rance, un

peigne de cheval avec un morceau de son esponge, deux tricoufes de toile noire, dont l'une avoit le pied brulé (& cela faillit à nous descouvrir, car ces vilaines sentoient la meche), trois morceaux de vieux rideaux de serge de S. Mexant, jaune & rouge, frangez en quelque endroit, un cruion d'huile de noix, demie vessie d'ouin, une fausse barbe, deux pieces de dix sols qui n'estoient marquees que d'un costé (la Damoiselle les avoit gagnees en tirant la bourse du sein d'une Bohemienne à qui elle faisoit tirer une paille de son eschigne) : & le page de Madame, qui n'avoit qu'un sabot & un soulier, faute d'aller dans les villes, gagna des ladrines où il pouvoit entrer le corps, & tout cela lui demeura par faveur. La besongne alloit assez bien, mais en reconnoissant le butin, nous vismes ce qu'il y avoit de perte : les Bohemes avoient donc gagné sur nous un chauffe pied, la moitié d'un masque, deux pelotons de fil blanc, & un de fil d'Enfer, un vieux tafetas fort percé, quasi trois quartrons d'espingles, deux cueilleres jaunes & une d'arquemie, deux serviettes qui n'avoient esté gagnees qu'à la chaume, un tiers de linceul, un chaufson plein de noix, de vieilles heures à l'usage de Chartres, un estui de lunettes, trois gands, un porte fraise partie de fer blanc partie d'oisi, un tirefond, une ouillette, un virebrequin, & un benestier à breliere que le Curé leur pensoit vendre ; & (qui fut plus regretté que tout) la bouteille de cuir de Madame, bien avinee. Il y avoit lors une gaillarde Academie de larrons en Poictou, n'en desplaise à la Gascogne, ni à la Bretagne. Il me souvient du Poste de Mesle, qui enragé de quoi on faisoit l'honneur à Famine, lacquest de S. Gelais, de le conter entre les lar-

rons, entreprit de lui desrober sa chemise vestuë, & en vint à bout. — *E.* Mais que j'aye un peu achevé de rire, je vous monstrierai que le lieu de vostre reveuë nous fera encores un present.





CHAPITRE IV.

De l'Avocat Chesne-verd, & de la vente du Cimetiere.



ENAY. Mathurin Biraud de la Biche avoit employé tout son bien en procez, suivant les vaillants conseils de l'Avocat Chesne-verd de Nyort. Biraud estant contraint de quitter le país pour ses debtes, c'est à dire d'aller demeurer en Gastine, arriva un Samedi au soir chez l'Avocat, tout pleureux, & après avoir jetté son chapeau par terre, il s'assit sur une selle de bucc pour faire cette harangue en Poictevin : « O l'é, mon moestre, que passé inet, vou ne me veiré iemoez ; y sé vengu ve dire à Dé, & à ma moestresse que vequi. O me fat graonz ire de vredé forz le pouiz pre trez chetiz foz temeinz. » Et comme Chesne-verd & sa femme l'interrompoient, il poursuit : — « Agaré, mon moestre, y n'avez pu qu'ine ouche de quatorze boicelees, fremee de muraille de sept pé... O fo dire qu'o l'ét ine Baronnie d'iquelle terre ; a n'a chommé de vivant d'homme ; les vezins y sont

treignans & tenuz d'ou fumi. Agaré m'nami, y pensez gardé iquieu, & que pre le moens d'iquelle pece, y n'arez pu fote de pouen ; més quand ma moenagere a esté oguë morte de maleze, ma fé, y ouez tout vendu, & lez besochous en papé sont iqui à l'Estrille qui m'attendant pr'ou achevi. » Chefneverd prend Matelin par le bras, lui disant : « He ! tu m'as vendu le reste de ton bien, que je t'ai si bien payé ; pourquoi t'es-tu adressé à d'autres ? » Matelin respond : « Ma fé, mon moestre, ve me diciré jeudi, quan y vou demaondi quatre fran à emprunti, que ve n'aviez pas in dené. » L'Avocat, après quelques excuses, s'enquiert si le marché estoit fait de tout poinct, trouve que non, s'enquiert du prix & des differents, mesnage si bien son client qu'ils concluent à quatre cents livres contant, & cent que sur sa foi il lui devoit envoyer à Bressuire ; mais de peur que Matelin ne fust battu par ceux qui l'attendoient, il falut faire diligemment, payer & chasser le compagnon, qui monstroit avoir grand peur. Encores voulut il toucher à la main, en jurant à son patron que jamais il n'avoit fait un tel marché, & qu'il se souviendrait de lui. Le lendemain l'Avocat & sa femme, sans perdre temps, vont à S. Remi, descendent devant l'Eglise, & puis se tenans par deffous les bras, vont à la porte du cimetière, où estoit la foule des habitans ; là ils se vont enquerir de leur acquest, lisent dans le contract les tenans & aboutissans de leur ouche, mettent en grand peine la compagnie pour deviner cet heritage. Après demie heure de dispute, un vieillard le ponce sur la ceinture, va s'ecrier : « Y saiz ben oure o l'ét avourc, Monsieur le Bailli. Pré la vretudé, Matelin a esté le moestre yquai quot ; o l'é be vraiz qugl a part en

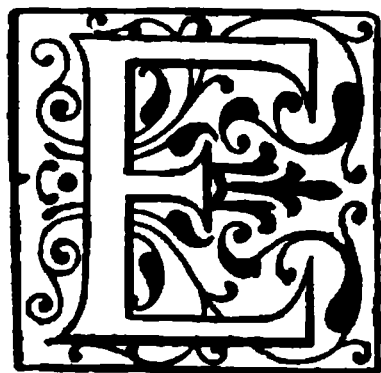
la pece, mai o n'é grin tou son. — Comment, dit l'Avocat, seroit-il bien faux vendeur ? — Ma fé, dit le bonhomme, o l'é le cemeterre qugl bous a vendu. • Ce qui fut trouvé fort vrai, & vrai le proverbe qui dit que le Diable fait des nopces quand on trompe un Avocat. — *Ch.* Et où peut aller vivre ce pauvre Diable ? — *E.* Il s'en alla jardinier à la Roche-Boiceau, où les Sergens ne font point d'ordure. — *Ch.* Comment ?





CHAPITRE V.

De la Roche-Boisseau & des Sergents.



NAY. Là dedans y a bien pis qu'aux noces de Baché: je vous en pourrois faire force contes, comme quand il frotta un Sergent de glu, le mit dans de la plume, & puis les bras estendus liez à un baston, avec une mitre & un escriteau portant *l'Antechrist*, au point du jour le fit lier sur son cheval, & en cet equipage l'arouta dans le grand chemin. Il fit si grand peur à ceux qui le rencontroient, qu'il fut sans secours jusqu'à la nuit, que son cheval s'estant mis dans la hale de Maulevrier, passa par les boucheries, & le laissa pendu au crochet des veaux. Je vous dirois bien encore de tels tours, comme d'un autre Sergent qu'il apprivoisa par bonne chere, & puis ils jouèrent au soir à *une perdrix, deux perdrix & la caille*: un Gentilhomme, ayant fait le mutin, fut lié avec une serviette, la jambe à la quenouille du liêt, & fut dict que tous les autres jouëroyent ainsi, comme fit la Roche-Boisseau lui mesme, mais le Sergent y estant eut le talon

disloqué d'avec le reste du pied, dont il fut boiteux toute sa vie, & pour cela appelé au pays le Sergent la Caille. Je ne vous dirai point les conniverts où les exploits & les cedulaes se perdoient, je me contenterai d'une rude malice, & qui a pourtant quelque proportion. Un Sergent de Douai voulant prendre un adjournement à lui porter, ses parens & voisins lui raconterent comment depuis peu de jours il avoit fait faire tout le poil d'un Sergent avec des fuses; mais cettui ci se moqua d'eux, disant : *« Par la mort, s'il me gratigne je le mordrai. »* Roche-Boiceau ayant feu ces propos, voit de là à deux jours arriver son homme, le reçoit avec toute honnesteté, le fait dîner, bien boire & chanter le beau pinceau. Le tapis mis, il se fait donner des cizeaux, commence à s'en faire les ongles, mais ne s'y prenant pas bien, il prie le Sergent d'achever la besongne, & le met à mesme de si bonne grace qu'il ne l'en put refuser : cela fait, Roche-Boiceau lui montre ses doigts, en disant : *« Monsieur le Roy, il n'y a plus moyen que je vous puisse gratigner; vous voila en seureté, il faut que j'y sois aussi; ce fut à dire qu'il lui arracha les dents, afin que, lui ne pouvant gratigner, ne pust aussi estre mordu. »*





CHAPITRE VI.

*Miracle du loup, & de l'uitre, du
pistolet avallé.*



HERBONNIERE. Ventre de loup! je trouve qu'il y avoit de la raison par tout ; mon maistre ne fut pas si heureux à Paris, que deux Sergens emmenerent, lui donnant du pommeau de la dague dans le croupion pour le faire aller. Il fait tousjours le brave au commencement, & puis se couëffe de sa chemise. L'autre jour à Villebois, il fut battu par un soldat pour ce qu'il l'appelloit compagnon trop desdaigneusement. Quand il trouve des gens qui l'escoutent à gueule bee, vous ne sçauriez croire ce qu'il dit. Il contoit ces jours devant des Dames comment il avoit esté prisonnier des Turcs, cent lieuës par delà Alep, qu'ils l'avoient pour prison enfoncé dans une pippe, & laissé en cet estat, sur le bord d'un grand rocher, & que là il vint un loup qui se mit à pisser à l'endroit de la bonde, par laquelle avec ce grand ongle qu'il porte, (& dites que les ongles ne servent de rien) il avoit

tiré le poil de la queue & fait un nœud de sa grande moustache gauche, & voyez à quoi servent les grands ongles & les moustaches qu'on porte aujourd'hui : le loup se sentant pris, pour se vouloir sauver, entraîne la pippe du haut en bas du rocher ; la pippe se mit en canelle, & lui eut la vie sauve, pour ce qu'il tomba sur le loup, & le tua. Il maintenoit que les huîtres, desquelles on rejettoit la coquille en la mer, se refaisoient comme auparavant, pour preuve de quoi il disoit qu'en Alexandrie, ayant mis son chiffre, qui est un double Fi, sur une coquille, il la trouve en Broüage trois ans après. Il disoit qu'estant tombé à un certain combat dans l'estang de Cognac, un brochet avoit avalé son pistolet tout bandé, & depuis le brochet pris à Cherac sur Charente avec le pistolet dans le ventre, il gagea cent pistoles qu'il tireroit, & n'y manqua pas. Il a ces gageures de cent pistoles fort à commandement. La dernière fois que nous avons esté à Escure, il se mit en dispute avec un pauvre forçat qui lui demandoit un hardit, pour sçavoir qui estoit le Lieutenant de Beauregard. *Je te gage*, dit mon maistre, *cent pistoles que tu as menti* ; le pauvre diable s'en alla sans un liard & avec le desmenti. Mais, Monsieur, je ne puis oublier le conte que vous avez failli à faire du Medecin qui vouloit paroître si bon Catholique.





CHAPITRE VII.

La procession de Baumier.



LNAY. Je vous entend, c'est le medecin Baumier de Nyort; il estoit si zelé qu'un autre bigot le priant d'assister sa mere fort huguenotte & malade à la mort, lui disant que c'estoit chose horrible de refuser secours au ventre qui l'avoit porté, Baumier respondit qu'il l'iroit voir comme sa mere, mais qu'il offenseroit sa conscience de guerir un Heretique. Un jour il estoit à S.-Mexant, & comme il vouloit paroistre restaurateur de l'antiquité, il lui souvint qu'on avoit autrefois fait une procession solennelle à trois lieues de la ville, à un S. Silvin des bois, où les mazures ne paroissoient plus. Il avisa avec le Curé que le vent après avoir esté longtems au Nord, tournoit au Su, & faisoit un chaud picquant & estouffé, marque de pluye au lendemain, & pourtant estoit bien à propos de faire une brave procession à la barbe des Heretiques pour demander de l'eau : c'estoit en Juillet, & la chaleur fut si grande qu'il

en esvanouit, & d'autres eurent le mal de couste, mais povres gens & qui ne pouvoient faire gagner le Medecin, pource que les plus apparens s'estoient retirez : d'ailleurs la populace commença à gronder de ce que Baumier estoit monté sur sa mule sans haut de chausses, couvert d'une grande sotane de demie ostade ou serge d'Arras. Les païsans donc devoient ainsi : « M'arme o l'é qu'o n'i a pu de devotion depeu qu'on vet à chevo. — O let ine mule, dit l'autre. Vant-eilz pas ben bestez o Zardilere, & lez Curez lez beaz premez ? » — Un tiers adjouste : « O l'é pretan in houme mou fantaziou : gle baillit à sa famme in cotillon pre qu'il ne couchist poent o lé, & in otre ine robe pre qu'a ne couchist pas soule. O gliat in an à quiette Chandelour, quel m'avet priz pre le mené à Partenai ; i pranguile semblé pre l'amour do bouil. Cordi ! gle se faschit à mé & dit qu'i le menguiffe pre le gron chemin, le chemin de l'Eglise Catholique & do Pere ! — Ma fé, fiz i, o n'é pas le pu chevochant ni le pu court. Vequi m'nhoume qui s'en vet pre le bea mitan. M'arme garz, gle n'aguiran paz fat ine vresenne, sa mule & li, qugle trevirian dans in tertre où o ne pareffet que lez oreilles de la mule & le chappea do moedecin ; o foguit aver do geonz pre lez accroché d'iqui. Diantre, fiz i aprez, é to quieu le chemin de l'Eglise ? Jou avez ben oï dire à Guillemard de Chandenez que le grond chemin charria menet tout dret en preditian. » Durant ces discours, avint que le porteur de clochettes cria : *le costé*, & la procession demeuroid ; adonc Baumier, pour contenter l'infanterie, qu'il voyoit mutinee, demande les clochettes, prit au commencement la bride avec les dents, puis trouvant cela ennuieux la mit dans son col. La

musique ne fut pas longue, pource que la mule, nee & native de Choraïs, *nota*, où ils font tous Here-tiques, & elle n'aimant pas le son des cloches, se mit par haut, à temps & contre temps. On crioit au Medecin de tous costez qu'il jettast les eschiles ; « *Mater Dei!* je n'en ferai rien, disoit il, car elles sont baptisees. » Tout le monde court pour empoigner la bride, & le bruit echauffa si bien la mule, qu'elle passa sur le ventre à la procession, & comme si elle eust eu un taon au cul, s'enfuit dans les bois. Le cavalieris voulut empoigner une des renes ; le malheur fut qu'il donna d'une des eschiles sur l'œil de la beste, & en gardant la cistole & diastole, il se donna de l'autre par le front. De ce coup la mule fit deux cents pas tousjours le cul en haut, & au bout de cela le Medecin mit le nez à terre, le pied passé dans un estrier, & si fit encores quelque chemin trainé à l'escorche-cul, la sotane & la chemise autour de sa teste. Je ne sai s'il appella Saint Silvin à son aide, mais bien lui prit que l'estriviere estoit petacee d'esguillettes, dont l'estrier lui demeura dans le pied. Le Curé & les plus charitables de la procession se mirent à les chercher jusqu'à deux heures de nuit, & enfin la lune estant levee, lui virent le cul le premier, & le trouverent auprès de Pillas, la teste en bas en un fossé, en profonde meditation, & oncques plus ne fit son prou. Quant à la mule (comme les lieux sont fataux), elle s'alla rendre à la croix osaniere du cimetiere S. Mexant, au mesme lieu où fut amassé frere Jean Tappe-couë, un grand Jubilé auparavant, comme escrit Maistre François, auteur excellent.



CHAPITRE VIII.

Le quadran des Oufches ; du cours du Soleil.



HERBONNIERE. Monsieur, je vous laisse ici, voici venir nostre homme, qui ne s'est point peigné. — *F.* Bonyor, Monsur, bonyor. — *E.* Et à vous, Monsieur. Eh bien, vous avez esté mal couché? — *F.* Poubez penser, & toutesfois vien bous bux ye dire qu'à ces faschuses guerres ici nous abons si vien accoustumé les armes à dos, que ne poubant dourmir autrement, il m'a falu reprendre la cuirace pour le mens. Que ye sois pribé de la Cour s'il n'est brai ! Mais ye pense qu'il est vien haute hure. — *E.* Voila un quadran. — *F.* Braimant, ye n'y connois pas de rien, nous autres gens de guerre ne sommes pas boulonniers Astrologues, & ce quadran a trop de seïcons. Il m'en soubient d'un autre qu'un yor comme nous estions à Biron, un bieil Gentilhomme Poïstevin qu'on appeloit les Oufches, nous monstroït à quinze ou seize Gentilshommes pour saboir l'hure à la chandelle. — *E.* Et comment le pouvoit cela? — *F.* Pensez le bous : mais il me

soubient que Monsur lou Maneschal en rioit fort, & n'y aboit que lui qui n'en fust vien esmerbeillé. — *E.* Et vous, qu'en pensez-vous ? — *F.* Ne bous ai-ye pas dit que ye ne suis poent de ces chercheurs d'Antipodes ? aussi ne croi ye pas qu'il en soit. — *E.* Vous voila compagnon de S. Augustin. — *F.* Et n'en croioit-il point ? — *E.* Non, & declaroit Heretiques ceux qui en croioient : mais n'avez-vous jamais veu coucher le soleil, & quel chemin il pouvoit prendre pour venir à son lever ? — *F.* Oi da, y'ai passé vingt mille nuits à chebal, mais comment passeroit-il sous la terre ? — *E.* Il faut qu'il repasse de l'autre costé pour recommencer les vingt mille journées que vous avez attendmës à lever, & cela font près de soixante ans. — *F.* Et il rebient par le mesme chemin qu'il estoit allé. — *E.* Et ne le verroit-on pas retourner ? — *F.* Non, braiment, car il s'en rebient de nuit. — *E.* Vous l'avez mis en grand peine de se cacher vingt mille nuits : & pourtant, vous qui ne voulez point user du quadran, vous avez une monstre à la ceinture. — *F.* Pour n'en mentir poent, ce n'est qu'une vouëtte, qui me sert de drageoir, & cela parest autant que si toute la monstre y estet. — *E.* Je voi bien, pour vrai, c'est une monstre.





CHAPITRE IX.

Songe du Connestable, Adioufias d'Estrade.



FERNESTE. Il faut que ye bous conte un songe que j'ai fait cette nuit, & sur le matin à l'hure qu'ils sont prouphetiques. Ye me figurois que y'estois le Roi François, & qu'un de mes Princes bouloit estre mon Connestavle sans mon conget. — E. Vous n'avez point les pensées de nuit basses, non plus que les discours du jour; je voudrois estre assez bon Joseph pour vous l'expliquer. — F. Je bous assure que y'ai debiné de grandes affaires d'Estat quelquesfois, sur tout la prison du Prince de Condé: car y'aboïs songé que nous estions à la chasse du Duc, & que nostre pippee s'estoit lui-mesme envrené dans les gluaux. — Ch. Ventre de loup! voila de sottes nouvelles. Vostre bel Estrade, de qui vous faisiez plus de cas que de nous, s'en est allé avant jour & a emporté vostre espee. — F. Mon duel, la massacroire! o cap Sant Crapafi, l'espase dont ye me suis battu trente cinq fois, la bictoriuse qui n'a yamaié manqué, la

Mappemonde, cherchez une Mappemonde. — *E.* Il y en a une des nouvelles en la galerie. — *F.* Cap de you ! cherchez dedans, bous ne trouberez place en la terre où le bilen se puisse cacher ; à moi desrover, à moi : « O vien, patience. » — *E.* Je suis bien aise de vous voir resous ainsi, & voila vostre songe arrivé, car celui qui porte l'espée du Roi est son Connestable, & c'est Estrade qui s'est fait Connestable du Roi François maugré lui. — *F.* Il y a parmi cela quauque bintaines de pistoles, de quoi ye ne suis pas trop marri, parce que cela fera parestre à ceux qu'il serbira, qu'il ne sort pas du serbice d'un quauquin. J'aboïs abant lui un autre pendart qui s'appelloit Barbacane. Ce maraut, ye lui faisois pourter après moi trois vagues de ces ruvis valets que y'aboïs eu d'un du Mont, pour faire present à ma maistresse : comme j'estois assis au bet près d'elle, ye tendoïs le doigt par derriere pour qu'il mist dedans les aneaux, & cela pareissoit dabantage que si ye les eusse pourtez moi mesme : ye troubai que mon bilen aboit escarpinaï. Ye courus yusques à la ruë sulement, mais quant & quant me boila resoulut. — *E.* Ha que j'aime ces resolutions, elles sentent bien le cavalier.





CHAPITRE X.

Des resolutions.



ENESTE. Dés mon enfance j'ai esté tousjours resolut, & pour cela fouetté en diavle. Monsur, en commençant lou desyunai, ye bous en bux dire trois ou quatre qui levent la paille, pour monstrier qu'un galant homme doit prendre parti, & estre ferme en ses resolutions. Mentenant que nous sommes assis, ye bous dirai qu'à la guerre d'Aunix, comme nous estions lougez dans Mauzai, Monsur se permenant lou soir, nous boions benir une vrigade de gens vien coubers; ye m'abance lou pistolet à la men, & aiant dit furieusement : « *Qui ba là? demourez là, cap de you, lou bet premé qu'avancera.* » Cus ci ne se boulans pas arrester & se mettans à rire : « *Bous riez,* » di ye. — « *Oi da,* » firent ils; ye prens ma resolution & dis : « *Et moi aussi vien que bous.* » — **E.** Voila d'excellentes resolutions. — **F.** Nous estions à la Comedie aux poids pilez : un Parisien bestu de biolet se leboit à tous coups & m'empechoit la buë des youurs; ye lui crie rudement,

« *Hola bioulet, biras bous d'aquiou.* » Ce fat tournant la teste, me respond, « *Je n'en ferai rien.* » Et moi resoulut quant & quant, ye redouvle : « *Demouras y donc.* » Et par ce mouyen il ne fit rien sans mon commandement. — *E.* Que c'est de sçavoir prendre son avantage. — *F.* Au fauxbourg S. Germen, en la ruë du Cœur-Bolant, comme y'alois un soir boir ma maistresse, ye fis rencontre d'un taquain qui benoit la teste vessée : sans respect il jette la male men à mon mantou, & de l'autre me porte une espee courte à la gorge, si vien que n'estant pas sur mes armes, il falut lui avandonner lou mantou, encores fut il si impudent de s'arrester à dix pas de moi pour me regarder. Lors sans m'estonner ye lui criai : « *Caballer, il y ba de boste haunur, car bous sereç mon pourte manteau.* » Et ainsi soulagé des espaulles, ye ne laisse point d'aller boir ma maistresse tout en perpunt, comme abec plus de pribauté. — *E.* Ce fut bien dit ; car au moins il estoit emporte manteau. C'est entendre le numero ou je ne m'y connois pas. Il faut pourtant un grand r'envitaillement de patience ou de philosophie pour prendre ces résolutions, mais que voulez-vous ? quand la chose est faite, il se faut resoudre à ne faire pas pis : & de cette sorte de résolutions s'arma bien à propos le Ministre de Glenai. — *F.* Attendez, abant faire boste conte, que ye bous die comment y'en suis fourti une fois mal satisfait, faute de m'estre resoulut comme autrefois. — *E.* Et bien, j'attendrai ; auriez-vous bien manqué une fois à prendre vos bonnes résolutions, & qui ne sont communes qu'à vous ?



CHAPITRE XI.

Querelle avec le Sçabantas, duel de Valleri.



FANESTRE. De toutes mes querelles, ye n'ai regret qu'à une, & ce qui m'en fasche, c'est que c'estet en presence de ma maistresse. Un certain Huguenot sabantas l'entretenoit des idees de Platon & autres farfanteries, à quoi ye ne poubois rien dire à perpaur; de là il tomba à se moucquer de son chapelet. Elle respondit : « Contentez bous que je suis fort Cathoulique. — Cathoulique? dit l'autre, ye n'ai pas si maubaise oupinion de bous, mais y'estime que bous n'estes qu'à boste mari, ou pour le plus à quauque ami, & non pas à tous. » Ce paillard se met à philoloupher sur ce qu'elle estoit Catolou, & qu'il falloit dire : « *Estre de l'Eglise Cathoulique*, & non pas : *Cathoulique*. » Ye prins la parole, disant qu'elle n'estoit ni *Cat* ni *olou*. « Bezez bous vien, di ye, ye ne sai ni Grec ni Latin & ne suis poent sabantas, mais ye bous ferai raison sur ce que bous dites. » Pour cap de you,

lou galand me bient dire : « Monsur l'ignorantas, ye ne fai poent tant de Grec ni de Latin que ye boudrois, mais pour m'accommoder à bous, ye bous dis en Francés que bous estes un sot; » & là dessus me hausse lou nas du pung. Là fut grand lou respect de ma maistresse, qui se mit entre dux, & le boyage de la guerre a empesché que nous n'ayons parlé à masse, encore qu'il me fasche fort abec un Latiniste. — *E.* Vous voiez, il est François quand il veut. Mais cela s'appointera bien encores : peut estre, puisqu'il est si mal heureux de savoir du Grec & du Latin, ne se saura il pas battre en Francés. — *F.* Cap de you, il me fasche fort d'une chaule qu'on m'a dite de lui, c'est qu'il n'y a escrimur dans Paris qu'il n'ait pourté par terre. — *E.* En Latin? — *F.* Je ne fai pas ; mais Grand Jean, l'Anglois, ni Jean Petit ne bulent plus tirer abec lui. — *E.* Vous estes deffendeur, le choix des armes est à vous. — *F.* J'aboïs pensai de le faire appeller abec une arvaleste & chacun trois mattras, ou vien à chebal. Put-estre qu'il chebauche en Latin, mais diavle, c'est un coureur de vague. — *E.* Il faut trouver quelqu'autre invention. Le Prince de Condé en trouva une pour un sommelier & un valet de garderobe, deux bons soldats & qu'il ne vouloit pas perdre. Il leur accorda le combat à Valeri, leur remonstrant que comme serviteurs d'un Prince du sang, ils se devoient battre à cheval, & que *gent de Roi appelle à Baron*. Il les fit donc armer avec les hautes pieces, eslire parrains, se confesser, leur fit tirer les deux meilleurs chevaux, & quant ils furent sur le montouër, ne pouvans regarder qu'à la hauteur de leur visiere, les palefreniers les monterent sur deux mulets d'Auvergne bien empanachez. Les mulets ne combattirent

que du derriere, & les chevaliers aians fait leur pouvoir, furent appointez. — *F.* Je crois que vous ne boudriez pas faire comparaison d'un à moi, mais pourtant l'imbention en estoit gaillarde.





CHAPITRE XII.

Du Ministre de Glenay.



ERNESTE. Mais benons à boſte Miniſtre. — *E.* C'eſtoi celui de Glenai, nommé la Fleur, perſonnage fort grave, qui ne faiſoit rien que meurement & avec moderation. Ce bon homme donc venant d'un Synode de Nyort,

prit ſa couchee à Lageon, où il ne fut pas pluſtoſt arrivé qu'il void venir en meſme logis un Cordelier, qui avoit le nez plus haut en couleur que lui. L'horreur de cette rencontre lui fit gagner un jardin pour ſe promener à part ; mais il n'y fut pas pluſtoſt que le Cordelier y entre, & comme M. de la Fleur, avec une mine fort deſdaigneuſe, en tournant l'eſchine, monſtroit au Frater toutes ſortes de deffaveurs, lui d'une voix bien moderee, commença ainſi : « *Monſieur, je voi bien que cet odieux habit & que ce froc de deception vous ſont à contre cœur. Celui qui les porte en eſt las ; mais au nom du Seigneur & en la charité d'un fidelle qui n'eſt jamais ſoupçonneuſe, je vous ſupplie chreſtiennement, ne m'abandonnez point*

ainsi, pource que ce voile d'hypocrisie m'est ennuyeux, & ma deliberation est de le changer bientost en l'habit d'un homme de bien comme vous, & ce moiennant la Grace, que vous me devez aider à implorer. Despouillez vous donc de ce qui empesche notre communication. Ce fut assez dit, car le Ministre embrasse le Cordelier, & avec toutes sortes de congratulations lui promet de faciliter son dessein, & l'hostesse qui n'avoit qu'un liêt ne fut plus en peine de les coucher ensemble. Voici ce qui advint : c'est qu'estant jour sur le liêt, & le bon homme, trouvant son camarade le premier debout, se voulut lever aussi : mais ne voiant rien à ses pieds que le froc & l'habit gris, pensa resver au commencement, & puis se mit aux exclamations, rememorant que le cauteleux avoit appelé son froc de deception, & avoit dit qu'il vouloit changer son habit pour celui d'un homme de bien. Après plusieurs regrets, le besoin, maistre des resolutions dont nous parlions, fit vestir à la Fleur le mystere d'iniquité. Le pis fut à l'arrivee de Glenai, où le vieillard, Seigneur du lieu, estant dans la tourette du coin, après avoir crié : *Bonté de Dieu, quelle facture d'homme est ceci*, faillit à lapider son Pasteur, qu'il estimoit avoir changé de profession comme d'habit, mais comme un morceau tire l'autre, il me vient à la bouche une autre resolution que vous estimerez fort.





CHAPITRE XIII.

Histoire de Pautrot, & de la Dame de Noaillé.



FENESTE. Nous abions eu querelle au Marché Neuf, Monroud & moi, & abions esté separez faisans à paroles, sur un coup qu'il m'aboit touché le collet. Lou Caiteine Frisquet me dit à la ruë de Senio : « Varon, je bous beux faire boir ensemble Monroud & bous. » Je respondis : « Je l'abcette, Cabalier. » Incontinent il me mena par la ruë des Maraiz, que nous autres appellons le petit Geneve. Quand je bis qu'il me passoit au Pré aux Clercs, je demande : « A quin cabaret me menez-bous voire ? — *A l'enseigne de la bataille*, dit Frisquet. — Vous m'abiez, di ye, combié à voire, je ne beux pas qu'on se moucque de moi, & estre ainsi mené par lou naz : je m'entourne. — Et où est l'hauteur ? fit l'autre. — Je donnerai, di ye, cent pistoles à qui me fera vattre abec ce galand homme, mais non pas à fausses enseignes. » Et m'entourne resolut ; car noutez que quand Frisquet aboit dit voir ensemble, j'aboies entendu voire ensemble : boila

que c'est de Francimentaiza. — *E.* Laissons ces résolutions furieuses. La coutume du Poitou est que les meilleures maisons du pays retiennent des chambres à Nyort & Fontenai pour se trouver aux foires qui sont en ces deux lieux. Une Dame de Noaillé retenoit à chaque foire de Nyort, chez Barberie, la petite chambre qui est au haut de l'escalier. N'étant point arrivée le premier jour, le Sieur de Pautrot de la maison de S.-Gelais s'y logea. Le lendemain à deux heures après midi, arriva la Dame, & cependant qu'elle disoit les honnestetez à son hôte, Ysabeau, sa fille de chambre, d'une gentille humeur : car il faut que je vous die en passant qu'un charpentier, nommé Biraut, lui ayant donné des lettres pour sa maîtresse, jamais elle ne voulut nommer le porteur par son nom ; étant pressée, elle tendoit la gorge & demandoit un couteau plutôt que de prononcer un si vilain mot ; enfin la maîtresse qui avoit besoin de sçavoir le nom, n'ayant rien gagné ni par menace ni par promesses, lui commanda de le faire connoître par entrefeings. « Ha bien cela ! dit Ysabeau, il s'appelle comme cela de quoi on vous le fait. » Elle prononça un terme de bourdeau. Elle même donc étant montée à la chambre, trouve sur sa table prétendue une malle rouge, qu'aussi tost elle empoigne par les cordons & la fait sauter par la fenestre. La malle tombe sur une espaule de Martin, valet de Pautrot. Comme Martin regardoit qui estoit blessé de la malle ou de l'espaule, arrive son maître qui la fait apporter après soi, & trouve la Dame au haut. Les voilà aux paroles, froides pour le commencement, mais en fin il y falut faire, & venir aux résolutions, comme vous sçavez qu'elles ne sont pas toutes pour le duel. — *F.* Non pas, elles se

remarquent rien au procédé. — *E.* Les voilà sur : « Je n'endurerai pas cet affront ; » — l'autre : « Ni moi, & que ma male soit précipitée. » — Elle : « J'ai cinquante Gentilshommes en cette foire, mes serviteurs & parens, pour prendre ma querelle, j'y ai aussi deux gendres que vous connoissez bien. » Cela eschauffa Pautrot à dire : « Madame, si vos gendres reçoivent le présent de la querelle aussi libéralement que vous leur donnez, ils me trouveront plus roide en leur endroit que je ne saurois estre au vostre, veu vostre aage & ce qui en dépend. » Cette dépendance picqua fort la Dame, pource qu'on disoit qu'il lui pendoit quelque chose, joint qu'elle ne se sentoît pas encores à l'aage de mépris. Elle donc troublée de colère revint au dialogue. « Voilà mon liét, dit elle, où j'ai accoustumé de coucher, & j'y coucherai cette nuit. » — Pautrot réplique : « Voilà le liét où j'ai couché la nuit passée, & j'y coucherai encores cette ci. — Je dis que j'y coucherai, repart la Dame. — *Pautrot.* Et moi aussi. — *La Dame.* Je ne di pas que vous n'y couchiez, mais j'y coucherai. — *Pautrot.* Et moi je ne di pas que vous n'y couchiez, mais si sçai je bien que j'y coucherai aussi. — *La Dame.* Et pour vous faire paroître mon courage, j'y coucherai dès à présent. » Là dessus Farneste jeta un grand soupir, disant : « O couraye, tant que tu me coûte. » — Enay poursuivant son conte : Pautrot dit qu'il alloit faire comme la Dame qui appelle Isabeau pour la dévestir ; Pautrot, Martin pour le deschauffer ; ce fut à qui feroit paroître la résolution par la diligence. La Dame eut l'avantage pour estre la première preste, & Pautrot eut la ruelle. Ysabeau regarde Martin, & lui levant le nez, dit : « Eh bien, maître sot, savois-je pas bien que nous y couche-

rions : — Et nous, dit Martin. » Sans vous amuser plus long temps, voila les deux qui prennent le chemin de leur maître & maîtresse, premierement en paroles, mais plus racourcies, & puis au lit ; mais pource que Martin ferma la porte, & qu'il disputoit ce point d'honneur, il eut pour partage la place de devant. Penſez charitablement qu'ils ne firent rien que bien à propos. Cette dame a dit depuis à quelques uns qui l'en ont voulu gauffer, qu'elle n'avoit rien fait par amour, mais pour faire paroistre qu'il ne lui pendoit rien, & faire mentir les mesdisans.





CHAPITRE XIV.

De Bourron, énigme de Filasse.



FESTRE. Or il faut boire sur ce conte, & bibe la resolution. Ye ne bus pourtant poent monter à chebal que ye ne bous aie fait present de quauques pieces rares que me donna lou praube Bourron quauques yours abant sa mort. — E. Est-il mort? — F. Oi, c'en est fait. — E. Les nouvelles le sont aussi. — F. On a fait des epitaphes pour lui, desquelles ye bous dirai le plus court :

*Ci gist Bourron, qui de nouvelles
Ne fut jamais chiche ni sou,
Et qui alloit, en païant d'elles,
De Nante à Lion pour un sou.*

E. Et bien, Monsieur, le tapis est mis, donnez nous donc la piece que vous nous promettiez. — F. Ceci n'est plus du rang des railleries, il ne faut pas tousjours fadeger; c'est une prouphetie troubée aux ruines de Partenai lou Biux, abec une

lettre que Nostre-Dame escriboit au Maneschal d'Asai. Ye bous puis asseurer que ceci a mis en pene les plus sabans hommes de la France. Lisez, s'il vous plaist. — E. « Du reste des fleaux & tempestes passees, & d'entre les fers pointus & pressez qui feront voler 40,000,000 de testes en deux mois, je voi preparer à la discorde des semences qui de foi mesmes s'eschauffent, & ces matieres estre bien receuës & pratiquees, mesmes par les plus pesantes humeurs. Je voi au premier beau temps qui passera l'Equinoxe de Mars, les entrepreneurs donner la teste baissée & mettre le fer en besongne, nommement sur le 45° degré de la France Occidentale. Je voi quelques vieillards Saturniens faire quitter à la jeunesse le repos & les delices, soit pour aller en garde, soit pour attaquer. Le tumulte s'echauffera premierement par bruits, par injures & cris contre les voisins, & mesme contre quelques domestiques revoltez. Les ennemis sont composez de divers langages, parures & complexions : les uns sont de bandes noires, larronneses & odieuses par tout, les autres sont ames douces & sans fiel, qui ne cherchent que leur vie en paix ; c'est une race chérie, & fut de bonne augure au maistre de tout le monde, qui pourtant n'estoit qu'homme, lors qu'il asseura l'Eglise à la plus grande deffaite des mescreans. La querelle sera pource que les Occidentaux entreprendront la deffense de leur mortelle ennemie, je di mortelle, pour ce qu'elle recompensera d'une maudite mort ceux qui l'auront conservee, & voici la vicissitude des mignons d'Assuerus. Ces choses arriveront lors que les plus temeraires essayeront de desloger & desplacer les armes de leur Roi en la presse & en l'obscurité. Je m'explique davantage en

vous disant que les plus outrecuidez, plus par ruses que par effort entreprendront sur le Soleil & la Lune, couverts d'armes deffensives que Saturne leur fournit, & aians pour offensives les plus rares presents de Mars. L'ingratte de qui nous parlons est celle par qui tant de vies perissent ou se conservent, par qui les esperances sont dressées, par qui abbatuës; c'est celle qui retient ou lasche la bride aux fureurs de l'air & à celles de l'Ocean; par elle Samson fut dompté, par elle S. Paul fut sauvé: elle est si necessaire pour les exploits martiaux qu'elle a les effets du feu en sa puissance, & que par faute d'elle toutes les Princesses de Cartage se couperent les cheveux. Sa querelle donc viendra des paroles aux coups; les uns s'aidans des armes des Parthes, les autres de celles qui deffirent les Philistins. Oserai-je dire que contre les debonnaires, comme par necromancie, seront employees les choses mortes, les spectres, les promptes idoles & la despoüille des pauvres, mesmes des reliques qui feront des effets contre nature par les terreurs & espouvantemens? Je reste à vous dire que les forces de l'air y seront employees, si que par un mouvement spherique les esprits animeront les choses sans voix à des bruits & rumeurs pour resveiller les plus endormis: garde la nuit contre les esperviers de la sagesse. Les deffendeurs penseront avoir vaincu; mais lors qu'ils s'escrieront :

*O fortunati nimium queis militat æther
Et conjurati veniunt ad classica venti!*

ils se trouveront circonvenus par la multitude, & voici le secours des enfans d'Hercule, qui fortifiant l'esperance des plus bas, mettront l'ingratte

desfendû hors de peril. Quelques mois après se feront des embrassemens : o Marmande, o Tonnins, que peu dureront ces feux de joye, car on y brulera les os des morts despoüillez de leur peau & de leurs nerfs : les derniers effets de tout ceci plus familiers aux Anglois & plus redoutables aux Espagnols. »





CHAPITRE XV.

Explication de l'enigme.



ANESTRE. Et vien, les chebus ne bous dressent-ils poent en la teste? — **E.** Je demande loisir de repasser ceci à part moi. — **F.** Cependant que bous lirez, ye m'en bai faire un tour aux cheboux. Hola haut, Chervoaniere, Carmagnolle, Estrade; à proupaux, ce couquin n'y est plus. Et vien, Monsur, bous y abés pensai. — **E.** Oui vraiment, & l'enigme est faite avec ses lois; mais de prophetie il n'y en a que le prestre. — **F.** Comment, prestre? — **E.** Or donnez vous patience, & je vous monstresai à quoi tombent les choses merueilleuses de cet escrit, duquel un seul mot m'a donné connoissance du reste. — **F.** Bous me feriez vien estonner & mespriser les sabants hommes que y'ai oüi là dessus; mais boyons. — **E.** *Du reste des fleaux & tempestes passées.* Les semences ordinairement, ou viennent de dessous le fleau, ou sont resmees, par ce que le mauuais tempo fait demeurer dans le champ. *Et d'entre les fers pointus & prof-*

sez qui feront tomber quarante millions de testes en deux mois. C'est le propre de ce que nous appellons icy & vers vous la cherve, d'estre esgrugee entre des fers ferrez & pointus; & de conter les testes qui tombent par là il n'est pas possible, & pourtant quarante millions est un nombre certain pour l'incertain. Je voi preparer des semences qui de soi mesmes s'eschauffent. Voila le mot qui m'a donné connoissance de tout le reste, pource que le chenevoi s'eschauffe soi mesme, dont on tire un proverbe assez commun. Ces matieres bien receuës par les humeurs plus pesantes. Celles-là sont les aquatiques, pource qu'en tels lieux se seme ordinairement la grene dont est question. Je voi au premier beau temps qui passera l'Equinoxe de Mars donner la teste baissée & mettre le fer en besongne. C'est la droite saison que les marreux vont aux chenevieres mettre les mottes en gueret, & ceux là n'ont pas la teste haut. Nommement sur le 45° degré de l'Occident de la France. C'est en la vallee de Garonne que j'ai veu le plus de chenevieres, & les plus grandes qui se trouvent ailleurs, & cela est la pluspart par le 45° degré. Je voi les vieillards Saturniens faire quitter à la jeunesse le repos & les delices. Ce sont les jeunes enfans que les peres font lever du liët & du sommeil pour aller garder les semences. Le tumulte s'eschauffera premierement par bruits, par injures & cris. Qui a veu cette garde n'a point besoin d'explication. Contre les voisins, & mesmes contre quelques domestiques revoltez. C'est pource que les pigeons de la maison y vont aussi bien que les autres. Entre lesquels il y a de deux sortes d'esprits, les uns sont bandes noires, larronneffes & odieuses par tout. Cela sont les grosses, corneilles & chucats. Les

*autres sont ames douces & sans fiel, qui ne cherchent que leur vie en paix. Ce sont les pigeons, pour la douceur desquels quelques naturalistes ont escrit qu'eux & les tourtres estoient sans fiel. C'est une race chérie & de bonne augure à celui qui assure l'Eglise. Pource que la colombe apporta l'Olive, marque de paix, & assura Noé Prince des hommes qui restoient, & l'arche, type de l'Eglise, que les eaux se retiroient. A la plus grande deffaitte des Infidelles. Toutes les deffaittes du monde n'ont point esgalé celle là, & ce qui n'estoit point dans l'Eglise se contoit pour infidelle. La querelle sera pource que les Occidentaux entreprendront la deffense de leur mortelle ennemie. Les Occidentaux de la France sont les habitans de Bretagne, Poictou, Xaintonge & Guienne : mais plus particulièrement la Prophetie semble en vouloir à la Gasconne, plus curieuse que les autres à eslever ce qu'on a nommé la *salade de Gasconne*, qui a fait de mauvais tours à plusieurs du pais, comme il parest par ce qui suit. Je dis mortelle, pource qu'elle recompensera d'une maudite mort ceux qui l'auront conservée. Elle est maudite par l'Escripture. Tel en est estranglé qui l'a gardée en sa jeunesse. Les rendant compagnons du mignon d'Assuerus, c'est-à-dire leur baillant Aman pour camarade. Lorsque les plus temeraires essaieront de desloger & deplacer les armes de leur Roy d'obscurité en obscurité. C'est quand les coupeurs de bourses les arrachent de la pochette d'autrui pour les mettre en la leur : & les armes du Roy s'entendent de toute sorte de monnoie marquée des armoiries du Royaume. Je dis davantage que les plus outrecuidez, plus par ruses que par effort, entreprendront de ravir & quelquesfois raviront le Soleil & la Lune, par la deffense de Saturne & par les*

attaques de Mars. Ceci depeint plus exprés les coupeurs de bourses : les Alchimistes appellent l'or le Soleil & l'argent la Lune ; quand ils parlent donc de ravir le Soleil & la Lune, c'est ravir l'or & l'argent : & tout de même pource que le plomb est entendu par Saturne, & le fer & l'acier par Mars, *deffense de Saturne* est sans doute le ponce de plomb qui empesche le galand de se couper, & les *attaques de Mars* sont les coups du petit couteau. *C'est ancor elle par qui tant de vies perissent ou se conservent.* Qui a esté sur la mer fait combien les cables & funins sont necessaires à garentir les vies, & combien il s'en perd faute d'eux, sans conter ceux que la corde emporte en terre ferme. *Par qui les esperances sont dressees, par qui abbatuës.* Les esperances sont les voiles, qui sont guindees & ameinees par les cordages. *C'est elle qui retient & lasche la bride aux fureurs de l'air & à celles de l'Océan.* Les encrages contre les tempestes dependent de la bonté du cable sur tout. *Par elle fut dompté Samson.* Quand estant lié de cordes neuves, il tomba és mains des Philistins. *Par elle S. Paul sauvé.* Quand avec des cordes il fut devalé des murailles de la ville de Damas. *Elle est si necessaire qu'elle a les effets du feu ou fa puissance.* C'est de la corde qu'on se sert pour tous les exploits de guerre où les armes à feu sont mises en besongne. *Et pour son absence toutes les Princesses de Cartage se couperent les cheveux.* C'est qu'à la troisieme paix Punique un Cartaginien ayant repondu au Romain qui demandoit s'ils avoient encores quelque autel pour parjurer : *Faites nous, dit il, jurer sur l'impuissance de rompre la foi.* Les vaincus furent donc tellement desarmez qu'on ne leur laissa ni cordes ni dequoi en faire : eux donc revenans à la

guerre, firent des cordages en coupant les cheveux de toutes les femmes du païs, sans que les Princesses y espargnassent les leurs. *Cette querelle viendra des paroles aux coups, les uns s'aidans des armes des Parthes, & les autres de celles qui deffrent les Philistins.* Pource que les Parthes ont reputation de vaincre en fuyant, ceci est la fuite d'un des partis, assavoir des oiseaux : & pour ce que David ayant pris pour armes une fonde & deffait les Philistins par la perte de Goliath, ceci est conté pour les fondes desquelles les petits enfans tirent aux oiseaux. *Oserai-je dire que contre les debonnaires, comme par necromantie, seront employées les choses mortes ?* Necromantie est une science qui se pratique par les morts : l'Enigme dit donc qu'on n'employe pas seulement les personnes à chasser les oiseaux, mais les choses mortes, qu'on appelle au païs les Babouïns. *Les spectres, les promptes idoles.* Spectre est ce qui effraye du regard, & ces hommes de paille sont des simulacres faits à la haste. *Et la ruine des povres, & les reliques qui feront plus d'effect que ne doivent pouvoir les terreurs & espouvantemens.* A cela servent les depouilles des plus povres : & quant au mot de *reliques*, il est tort proprement employé, car il signifie *restes*, & nul n'y met rien de quoi il se puisse servir encores. Et quant à la terreur, qui a là plus de force qu'elle ne devroit, c'est pource qu'il n'y a point de raison que les choses qui ont vie fuent pour celles qui n'en ont point. *Il reste à vous dire que les forces de l'air y seront employées, si que par un mouvement spherique, les esprits animeront les choses mortes à des tours violents, puissants à resveiller les plus endormis.* Les forces de l'air sont les vents, & voici les moulinets dans les arbres qui chassent de leur bruit, & auprès

desquels on ne dort pas à l'aise ; leur mouvement est sphérique & paroist tel quand ils vont viste principalement. *Garde la nuit contre les esperviers de la Sageffe.* C'est pour chasser la nuit, qu'il n'y a point de garde, les cheveches & hibous qui y font aussi du mal : le tiltre qu'on leur baille ici est pource que Jupiter va tousjours accompagné de l'aigle, ainsi l'oiseau de nuit est l'aigle de Pallas, à qui la Sageffe appartient. *Les perturbateurs penseront avoir vaincu ; mais lorsqu'ils crieront :*

*O fortunati nimium queis militat æther
Et conjurati veniunt ad classica venti!*

ils se trouveront circonvenus par la multitude. C'est pour le mal que les mouées font maugré tous ces artifices. Et les deux vers sont pris d'un Poëte Chrestien, qui aux guerres de Stilico s'esjoüit de ce qu'au jour du combat les vents donnoient au visage des ennemis ; & le jeu des Enigmes est d'approprier les grandes choses aux pueriles comme cette ci. *Et voici le secours des enfans d'Hercule, qui fortifians l'esperance des plus bas, mettront l'ingratte deffenduë hors de peril.* Les enfans d'Hercule sont les Jumeaux, qui durent jusqu'au 22 de Mai ; dans ce temps la verdure, qui est l'esperance, s'estant eslevee couvre le plus bas, met la semence deffenduë en herbe : vous savez bien pourquoi il l'appelle ingratte. *Quelques mois après seront des embrasemens.* Ce sont les feux que vous voyez tout le long de Garonne, que celles qui teillent font. *O Marmande, o Tonnins, que peu dureront tes chants & tes feux de joye : car on y bruslera les os des morts despouillez de leur peau & de leurs nerfs.* Il s'attaque à Marmande & à Tonnins, comme lieux où principalement se void ce

qui se raconte ici : les chants sont alleguez pour les chançons continuelles qui s'y disent en veillant : & pour ce qui est dit des os despoüillez de leur peau & de leurs nerfs, c'est une peinture assez expresse de l'estat où on laisse la chenevotte avant la donner au feu. *Les accidents de tout ceci seront plus familiers aux Anglois & plus redoutables aux Espagnols.* Ceux qui ont fréquenté l'une & l'autre de ces nations, savent combien la mort de la corde est familiere aux Anglois & horrible aux Espagnols. — *F.* Bous me faites faschai & puis yoius : ye suis marri de boir de si velles chaufes benir à rien, car ye m'en faisois admirer & parestre en vonne compagnie, mais aussi l'explication me baudra force vonnes repuës.





CHAPITRE XVI.

*De Saurdy & sa femme, du Prince joueur,
de Chenevieres, du Prestre de Bougeuin, du Moynes
de Maillezais.*



NAY. Je vous proteste que j'ai choisi votre país pour y avoir plus de cherves qu'ailleurs, mais non pas plus de larrons: car les coupeurs de bourse viennent plus de Paris que d'autre lieu. Or je reçois la prophétie de votre main: mais vous avez tiré quant & quant de petits papiers, desquels je voudrois bien avoir part, s'il vous plaist. — F. Monsur, ce sont petits sauvriquets que Bourron m'aboit encores donnez. — E. Vous parlez d'un honneste homme, & que je prenois à autant de contentement de voir mettre pied à terre ceans que de Gentilhomme qui me fist cet honneur. — F. Tenez, en boila quatre à vostre commandement. — E. Voyons cettui ci. — F. C'est d'un Signur qui aboit à Chartres une praube garce mal bestuë; il prit un caprice à sa fame en passant par là de la faire aviller

tout à nuf; lors lou Monsur boyant cette vraberie
en diç ce petit mout,

*Oui, ma femme, il est tout certain
Que c'est vaincre la jalousie,
Et un trait de grand courtoisie,
D'avoir reveſtu ma putain.
Si je veux, comme la merveille
Et l'excellence des maris,
Rendre à vos ribaux la pareille,
Cela ne ſe peut qu'à Paris.*

E. Bon, & cettui ci ? — **F.** Les alliances en ſont
changees, car c'eſt d'un des plus galands Princes,
& de la plus gentille Princeſſe qui ſoient à la Cour.

*Comme l'on a ſoin de ſes proches,
Une tante blaſmoit du jeu,
Son neveu, avec grands reproches.
A la fin ce dit le neveu :
« Ne joüez plus du cul ma tante,
Ni moi aux dez, je le promets.
— Va, traître, dit la reprenante,
Tu ne t'en chatiras jamais ».*

E. Voici qui va bien : mais en voila trois que
vous cachez. — **F.** Ye n'en cache qu'un qui me fe-
roit pendre s'il eſtoit troubé ſur moi à Paris; y'aime
mieuſ bous donner ces dux ici. Le premier a le nom
changé, mais il eſt de meſme rime.

*C'eſt un droſte que Jenevieres,
Sa femme ne lui en doit gueres;
Ils ſe pippent en cent façons,
Mais il perd à ce marché, parce
Que lui n'entretient qu'une garce,
Et elle cinquante garçons.*

E. Voions ce que dit l'autre. — **F.** Cettui ci eſt

de Bougoin, où y'espere aller coucher de soir ; c'est un biux conte du Curé Fraillart, qui en mourut de tristesse, ou autrement. Lisez,

*Ci deffous gist un pauvre Prestre,
Plaintif que Bougoin son maistre
Lui fit faire plus d'un mestier.
L'esprit revient & lui reproche
Qu'il viroit en Esté la broche,
Et l'Hyver il estoit portier.*

E Je vous assure que cettui là n'est pas mauvais : mais puis que vous craignez de porter à Paris tous ces papiers que vous ferrez, où pouvez-vous les laisser mieux qu'ici, à nous autres qui ne sommes pas si ombragez des potences comme on l'est à la Place aux veaux ? — F. Il y en a vien qui ne sont pas dangerux : aussi tenez, prenez les comme ils bien-dront : cettui ci est d'un Moine de Maillezais, qui, se boiant fort vas, cachoit entre ses cuisses une petite bourse de pistoles pour en faire son dernier present : celui qu'il aboit choisi pour le confesser lui pensa arracher un paquet pour l'autre. Lisez,

*Pour donner l'onction derniere,
Le frere confessant le frere
Lui fit mal, non à son escient ;
Aussi il s'en excuse, pource
Que ce fut en tirant la bourse
Qu'il prit la couille du patient.*





CHAPITRE XVII.

Du Comte de Lorme.



FERNESTE. Puis que bous estes si opiniastre à boir les autres, gardez les, & ne les bouiez que quand je serai vien loin; car il est dangerus en diavle d'estre troubé abec quauque cause qui touche Monsur lou Maneschal, & y'ai affaire de sa fabur pour une grande entreprise à laquelle ye suis combié, & pour laquelle il me faudra rebenir en ce pais à un amvarquement. — E. Est-il possible que je ne vous y saurois aider puis que c'est en ce pais? — F. Je ne fai pas; ye m'en bai bous conter que c'est, mais ye bous recomande lou secret. — E. Et moi à vous mesmes. — F. Je bis à Paris abant partir un grand cabalier, qui est benu ouffrir de merbeilluses richesses pour releber la Couronne d'une grande partie de ses debtes, mettre force Princes & Signurs à lur aise, & rendre le Roi maistre de la mer en despit des Anglois, Flamens & Espagnols : cet homme bient de la part du General Scincs & huit autres grands pirates, qui

ont voulu vailler au Roi d'Angleterre dux millions d'or, & lui conquerir le Perou à leurs despens; & leur Roi (car ils sont la pluspart Anglois) ne les voulant recevoir à aucun traité, ils crièrent en levant l'ancre devant l'isle de Wich, qu'il demeurast Roi d'Angleterre & ux de la mer : ils ont fait quelques ouffres semvlavles aux Estats, au Roi d'Espagne, aux Benitiens, & au Duc de Florence : mais ces gens là trop ceremonius, n'ont pas voulu prendre sur lurs consciences l'abolition de tant de murders & rabifsemens, & sur tout de cinquante mille ames benduës aux Infideles. Tous les Conseillers d'Estat de ces pais se rendoient trop scrupuleux : vien est brai que les bius du Conseil d'Estat s'y oppo ufoient au commencement; mais les plus aviles, comme Mangor & Varvin, & plus encor Monsur lou Maneschal & Madame, lui ont fait passer sauf-conduits, abolition & contracts honoravles, non fulement pour tous les maux passez, mais encores pour çus qu'ils feront en se benant rendre à la France, & yusques à ce qu'ils foyent en la ribiere de Morbian ou en celle de Maran.

— *E.* C'est à dire l'Aiguillon. — *F.* Coment, Monsur, en sabez-bous quauque cause? — *E.* Je n'ai que cela pour cet' heure. Poursuivez, s'il vous plaist, & parlons sobrement de nos superieurs. — *F.* Cap de you, ye ne dis rien que ce qu'il a fait boir à mille personnes : car il a, partout où il a peu, engagé ses contracts quand il trouboit de l'aryent dessus. — *E.* Et que promettoit ce grand personnage? — *F.* Il promettoit au Roi un present de deux millions d'or, si mius Sa Majesté ne bouloit conter pour nuf cens mille escus dixhuiet navires qu'on n'esquiperait pas en France pour les deux millions, & puis onze cent mille escus en especes. Il donnoit à M. lou Maneschal

300,000 escus, & à Madame pour cent mille escus de diamans; à un Prince & à dux Oufficiers, chacun cent mille escus; pour cinq cents mille escus de presents par ci par là. Tout cela ne lui est que fumier, car ils ont trente six millions d'or en lingots & monnoye, & plus que cela encores en diamants bruts, n'ayans daigné emballer ceux qui estoient au dessous de quatre quarrats, pour seize millions de perles, si grosses qu'elles incommodent à les porter. Ye me haste de m'en aller là pour être emploué à ce grand serbice : car on emvarquera en ce pais pour aller querir ces richesses. — *E.* Et avez-vous connu ce bon Seigneur là? — *F.* Oi braiment, il m'appelle son camarade; il m'a mené dux fois disner abec les Gentiushommes de Monsur lou Maneschal. C'est un petit homme visarre & qui jure en Diavle, ne parle que d'estrangler mille hommes à la fois, & ne proumet au moendre de nous autres rien moins de 20,000 escus. C'est pour parestre, cela. Il dit qu'il a une tour à Vanes, qu'il a fait murer pource qu'elle est plaine d'or; qu'il a laissé 1400 pistoles entre les mains d'un sien ami près d'Angers, & en autres divers lieux autant, & dix sept cent mille escus à la Generale Chau, abec une licorne plus velle qu'il y en ait yamais eu en France, un pelican, de qui les yeux d'escarvoucle balent un demi million d'or, un poignard, de qui le pommeau est d'un diamant : & moi là. — *E.* Ce que vous avez dit du parchemin & de la cire, un voisin en pourroit respondre, parce qu'on a deposé entre ses mains les premiers originaux : pour le succez de tout cela c'est une bizarre piece; nous avons veu l'homme, vous a il jamais donné ou presté un escu? A il à Paris payé la comedie ou le basteau pour vous?

Avez-vous dîné à ses despens? Avez-vous éprouvé une vérité de tout ce qu'il dit? — *F.* Non pas certes, non. — *E.* Ces jours, étant à Fontenai le Comte, il fit un testament, par lequel il donnoit quatre cent mille escus à quelques Gentilshommes & Dames. Le Notaire Grignon, un des meilleurs de la Province, prit plaisir à coucher cela en termes honorifiques, comme la besongne la plus splendide qu'il eust fait en sa vie, mais la minutte & la grosse lui demeurèrent, pource qu'aucun des donataires ne voulut hasarder vingt sous pour la façon, & pour la colation qui se fit à cette occasion, demeura le mandil du laquais. Et là il declame contre les Poïctevins, les appelle mauvais niais; & j'ai vu dans le cabinet de mon voisin dixhuit ou vingt pacquets qu'il a receus, & en reçoit tous les jours des plus grands de la Cour, qui l'employent à maintenir leur droit à la façon de ce grand partage, pour lequel y a Commissaire entretenu en ce pays, avec beaucoup de particularitez en cet affaire, qui ne doivent point estre divulguees, pour le respect que nous devons aux plus eslevez : je me contente de vous avoir dit cela, me sentant obligé par votre joyeuse vísitation à vous destourner d'un si pernicieux voyage, comme je fai tous ceux sur qui j'ai creance ou autorité.





CHAPITRE XVIII.

Quelque suite de l'Orme.



ARNESTE. Cap de buch ! me boila aussi estonnai que quand bous abez reduit ma prouphetie en filace. Comment diavle seroent trompez tant d'aviles hommes, & qui sont si près du Souleil ? —

E. Le trop près esbloüit au lieu d'esclairer ; nous autres aux villages, à la juste proportion & rencontre des lignes visuelles, voyons quelquesfois plus à clair. C'est que ce galand, qui s'appelle en ce pays tantost l'Amiral, pour l'esperance de commander une armee navale, tantost le Comte de Marans, pource qu'il le veut acheter, tantost le Marquis de Belle Isle ou de Ré, Comte d'Oleron, Lieutenant de Roi en Bretagne, & ainsi prend le tiltre d'autres Seigneuries & Gouvernemens, ainsi qu'il les desire : ces jours en un festin de ce pays où il avoit appellé trois Ducs ses cousins, un maçon le voyant à table & ayant bien catechisé sa memoire pour se reconnoistre, le tira par les chausses au sortir du disné, & lui dit : « Mon cousin, j'aurois bien à

cette heure affaire des huit livres que vous touchastes pour moi, quand nous travaillions à Brissac. • Les Ducs qu'il avoit accoufinez n'empeschèrent point les premiers coups de poings du cousinage nouveau, & après la separation firent une enquête sur M. de l'Orme, comme pour le faire Chevalier du S. Esprit, & se trouva que son pere & son frere pleins de vie & bons maçons, travaillent encores près de Cran. Ce mauvais coup fut secondé par un Flamand mal gracieux, qui dans un logis de Maran lui maintint avec le poing au visage, que tous les pirates qu'il alleguoit estoient noms contrefaits, ou personnes qui n'estoient plus. Ces petits accidents, querelles de mauvais succès, soufflets, coups de pieds & autres rebuffes, que souffrit ce bon Seigneur, m'aiderent à descourager l'embarquement, où se vouloient engager quelques jeunes Gentilshommes en la perte desquels j'aurois interest; mais tout cela ne m'a point empesché que je n'aie perdu l'amitié de quelques uns, & que ce rustre avec deux ou trois espions de ce pays, au despens de plusieurs faussetez inventees, ne m'aye mis mal avec ceux qui peuvent le mal & le bien. Cela m'a fait dire des espions, avec Tacite : *Genus hominum semper satis odiosum, nunquam satis coercitum*. Je ne vous dirai plus que ce mot, pour cette fois, c'est que le Commissaire de cette affaire, après avoir été huit mois en ce pays, voulant retirer de mon voisin les originaux de toutes les depesches, lui fit une remonstrance serieuse, sentant la menace, en ces termes : • Monsieur, vous offensez le plus grand & le plus honorable Conseil qui soit en l'Univers, de vouloir avoir un sentiment contraire au leur, & voyant cet affaire autorisé de si honorables & authentiques despêches, pour parestre plus

habile qu'eux, les descrier, desdaignant de suivre leur exemple, en deployant votre assistance & vos moyens pour un affaire tant desiré ; pour moi, je ferai mon rapport de ce que vous me respondrez là dessus. Mon voisin respondit : « Monsieur, dites donc comment je voudrois que ces pieces que vous estimez tant honorables, le fussent pour tous : & quant au mespris de l'exemple duquel vous me chargez, tant s'en faut, car je suivrai Messeigneurs de point en point, & comme ils n'ont point espargné les tiltres & n'ont rien desbourcé, ainsi j'appellerai Jean de l'Orme que voila, Monsieur l'Amiral, mais il n'aura point de mon argent, comme ce conseil n'en donne point. » — *F.* Ha, Monsur, me boila deffait : à la beritai, y'aboïs vien pensai dux chauses, l'une, qu'il ne saboit ni lire ni escrire, & l'autre qu'il n'aboit pas un villet seulement de la part de çus à qui il se disoit Amvassadur.





CHAPITRE XIX.

Du Comte de Manle.



FANESTRE. Or ye m'en bai boir à la Cour comment cet affaire est abançai : si ye ne puis rien de ce costai, ye me bai mettre de deux mestiers l'un, ou coyon de mille livres ou espion : car y'en boi qui font lurs affaires & bandent vicher des biedaseries. — *E.* Vous ferez bien de ne vous attendre plus de ce costé là : je pense vous en pouvoir dire la fin au premier voyage que vous ferez en ce pays, mais je crains qu'elle ne soit pas comique comme celle du Comte de Manle. — *F.* Qu'estoit cela ? — *E.* C'estoit le greffier du lieu, qui de dix mille livres que son pere lui avoit laissé en mourant, avec l'estat, en ayant mangé huit mille en friponnerie, hazarda les deux qui lui restoient à faire un train, composé de ses compagnons de debauches. Le plus vieux fit Monsieur le Maistre ; un autre qui jargonnoit l'Italien fut Seigneur Francisque Escuyer ; un autre le Secretaire, & le quatriesme le vallet de chambre. Le Secretaire sollicitant un pro-

cés contre la Comtesse de More & la maison de Caumont, à cause d'un partage de son maître, avoit pris connoissance en un logis de la rue du Temple à Paris, trouva son maître arrivant fortuitement en poste, & le mena descendre & loger où il y avoit pour lui salle & deux chambre tapissées, en attendant que le train fust venu, pour lequel, la cuisine & les pages, il erra un petit logis auprès, l'hôteffe faisant le marché. Monsieur le Comte ayant receu nouvelles que la biche privée estoit morte, se mit au lit de deplaisir, mais sous cette couverture c'estoit pour l'amour sans raison qu'il portoit à Madame Avoie, fille unique du logis, à laquelle il ne pouvoit manquer quarante mille escus de succession, outre les immeubles. La mere & la fille en peu de temps s'apprivoiserent fort avec leur hôte, qu'ils louoient de ses bons propos, mais surtout d'estre bien privé pour un grand Seigneur. Le Secretaire se cachoit avec elles derriere une cloison fendue, d'où ces femmes escoutoient ce qui se disoit en la chambre de M. le Comte. Un soir ils espient de plus près pour un grand contraste qu'ils entendoient entre le Maître d'hostel & l'Escuyer au chevet du Seigneur : « Comment, disoit le Seigneur Francisque, pourrez-vous comparoître devant Messieurs du Lude, de Bourdeilles, de Ruffec & des Cars, & leur mener pour proche parente une Parisienne, & pour alliez des sires & des chapperons de drap ? — Ha, Francisque, disoit le Maître d'hostel, pense-tu que nostre Maître n'ait pas combattu ces choses par la vehemence d'un amour, à quoi toi ni moi ne saurions remedier ? Il n'est plus temps de le conseiller, mais de le servir ; il est assez grand pour agrandir une femme, de laquelle les enfans ne porteront pas le nom. » L'Escuyer redoubloit : « C'est toi qui

l'as flatté en cette opinion : quand tu seras au pays ces Seigneurs te feront pendre. — Vois tu, bougre, disoit l'autre, si tu leur fais recit de moi autre qu'il n'appartient, je te ferai manger un pied d'espee. » Le Comte levait le bras entre deux, & après quelques souspirs, disoit : « O Francisque, que tu juge de ma vie iniquement. » La mere & la fille disoyent l'une à l'autre à l'oreille : « Voigé vou, jamais nous n'avons eu que du mal par ces caillettes d'Estaliens illec. » Il faut accourcir que par telles menees, M. le Comte daigna espouser Avoie, & cassa Francisque pour le premier de son train, avec cent beaux escus content, & quelque promesse ; le Secretaire avec autant fut depesché aux affaires du pays pour ne revenir plus. M. le Comte disoit à son beau pere qu'il le prioit de l'employer à ses affaires d'Alemagne, & qu'il prendroit à grand plaisir de voyager en le servant, mettant la commission de facteur au nom du Maistre d'hostel. Ce discours vint bien à propos, pource que dans le mois un vilain de Manle tout nud jambe passoit devant la porte comme le Comte venoit de la ville ; il se jette après lui dans l'allee en s'escriant : « La piadé, maistre Guillome, que vou m'avé baillé de pouenne à vou treché : Chardé, que vou este brave ! Quement, diantre, vou portez-vous ? Hé, vequi Metre Francas Thibodez (parlant du Maistre d'hostel). Y sé venu pre lez quatre-vingt franc que vou savé. Voila un grand scandale dans la maison, la mere & la fille aux hauts cris. Le pere, qui leur avoit contredit au mariage, les arreste, & les prenant par les deux mains : « Là, là, dit il, il ne faut point faire les bestes : nous pensions avoir pour gendre un grand Seigneur, & nous avons un habile homme que j'estime autant. » F. Cap S.

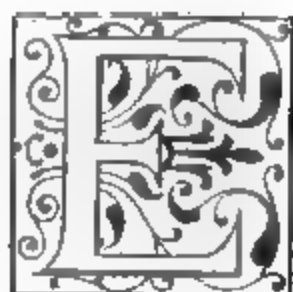
Arnaud, lou vrabe home ! Y'aboïs vien pensai d'en faire autant, mais tout mon cas s'en ba en cagade : ye biens à mon perpiaux, qu'il me faut estre ou coyon de mille libres ou espion.





CHAPITRE XX.

De Coyons de mille livres, des espions.



NAY. Qu'appellez-vous coyon de mille livres? — F. Ce sont quarante Gentiushommes, & quelques Signurs parmi, à qui Monsur lou Maneschal donne mille livres & bouche à cour, pour se tenir près de sa personne, & selon qu'ils se rendent sujets, il lur fait du bien d'aillurs. — E. Qui les a nommez ainsi? — F. C'est lui mesme. Quelques uns les bouloient appeller les quarante cinq ou ordinaires, mais cela sentoit trop lou Roi; les autres coupe-jarrets ou suibants, mais cela estoit trop odious ou trop vas, tellement que Monsur lou Maneschal, en les appellant, commandoit qu'on lui fit benir ses coyons de mille livres, quand il sortoit, & ce nom leur est demuré. Il y en a qui disent que tous les Princes le haïssent, & mesmes qu'il a à se craindre du Ciel, mais si vien accompagné, il n'y a pas mouien de lui rien deman-

der : il vatteroit vien tout lou Loubre. — *E.* La garde des mercenaires s'est trouvee bien souvent infidele au besoin : & quel moyen auriez-vous d'entrer en cette compagnie ? — *F.* Il y a un Escuier de Madame que y'ai accompagné pour un acquest de quinze mil livres de rente qu'il but faire ; il m'a dit que ye parusse au disnai de Monsur & qu'il me presenteroit. — *E.* Comment ! l'Escuier quinze mille livres de rente. Je bous puis assurer que celui qu'ils appellent le petit Taillur murmuroit l'autre yor debant nous autres que depuis la fourtune de son Maistre il ne sauroit aboir monstre que cent cinquante mille escus net. Il ne fut yamais une telle puissance ; bous ne bouiez par les ruës de Paris que poutances plantees pour çus qui ozent oubrir la vouche contre Monsur ou Madame. — *E.* Et que pensez-vous que ce soit pour eux qu'on ait fait cela ? — *F.* Oi, ye bous maintiens que c'est pour ux qu'elles sont plantees. — *E.* Peut estre. — *F.* Mais, Monsur, quand il n'auroit baillant que le rebenu de la Poulette qu'ils ont esteinte, cela leur a balu trois millions. — *E.* Si vous pouvez donc entrer en cette coyonnerie, & qu'elle dure, vous y ferez mieux vostre profit qu'à l'autre mestier d'espion. — *F.* Pourquoi, une vone pension & la vone grace des Gouverneurs n'est poent à mespriser. — *E.* Oui, mais ce mestier veut une grande dilligence, dexterité, invention, impudence, & avec tout cela il n'est point sans danger : car quand l'espion n'a rien de vrai à produire, il faut qu'il entretienne sa boutique de faussetés, & ne faut que la preuve d'une pour gaster tout de l'une ou de l'autre part. Je vous dirai comment se gouverne un Senat de telles gens que nous avons en ce pays, composé de quelques Catholiques ruinez

qui se veulent relever par les choses extremes, d'Huguenots revoltez tout à plat, & d'autres qui prennent terme pour l'estre. Premièrement ils emplissent leurs lettres des pas & des paroles des plus gens de bien du pays, en detournant toutes choses de leur droit sens. Ils vont dîner avec un Gentilhomme qui leur en donne de bon cœur : ils le mettent à propos du mauvais gouvernement d'aujourd'hui. Si c'est quelqu'un qui ait charge, ils demandent combien de quartiers il a perdu depuis trois ans, lui font voir au profit de qui va ce larcin, & que les choses iront ci après de mal en pis ; alleguent les pensions nouvelles des personnes les plus indignes qu'ils peuvent choisir ; de là ils viennent sur les comparaisons du temps du feu Roi, & qu'on estoit bien payé sous l'administration de M. de Sulli. Si là dessus ils peuvent aigrir quelque cœur par ses interests, & faire eschapper de la bouche chose qui sente le mescontentement, voila dequoi meriter l'entretien ; s'ils rencontrent, comme il leur avient tous les jours, des gens qui par probité, par patience, ou par connoissance des galands, leur respondent en bons & loyaux François & serviteurs du Roi, lors ils se contentent d'escrire ainsi : *J'ay veu un tel à qui j'ay tasté le poux, où j'ai trouvé quelque inégalité ou alteration pour le service du Roi ; mais je l'ai remis en tel estat qu'on ne doit rien craindre de ce costé là.* Ils ont un bureau à Nyort, qu'ils appellent le Conseil du Roi ou le Conseil des avis. — F. J'ai un frere qui est de cette vande ; c'est lui qui m'y combie. C'estoit un gus il n'y a que trois mois, il n'y a que lui maintenant pour parestre. Ils s'attendent d'avoir vien tost des confiscations. — E. Il y a de trop bonnes cervelles au Conseil du Roi pour donner les gens de

bien en proye à cette canaille. — *F.* Si est ce qu'ils feront recompensez, car ce sont gens qui la pluspart se sont faits instruire. — *E.* Que l'Eglise doit maintenir.





CHAPITRE XXI.

Quelques quatrains & commencemens de l'histoire de Calopse.



FERNSTE. Il faut que je bous die un veau plaisir, c'est que ce min frere en a mené huit qui se sont faits confesser à Paris en tiltre de combertis, & pourtant il n'y en a qu'un d'uz qui ust yamais esté Huguenot. N'est-ce pas un galand trait ? car il y en doit encores mener d'autres. — *E.* Ceux qui aiment telles marchandises meritent d'estre trompez. Croirez-vous que la verité se maintienne par telles choses ? — *F.* Et quoi, ne bous estonnez-bous poent de quatorze Mestres de camp, ou yens de ceste estoife, que bous abez perdus depuis la mort du Roi ? — *E.* Non, car rien ne s'en est allé qui fust à nous ; & vous verrez que ces Mestres de camp ont perdu leur mestrise, & ont leurs soldats pour ennemis depuis qu'ils se sont faits valets. — *F.* Or y'ai à m'excuser de tant d'importunité que je bous ai apporté. — *E.* Vous m'avez richement payé ; permettez que je voye les deux petites nou-

veautez que vous m'avez laiffées. — F. Monfur, cette là est d'une Dame que je ne voudrois pas qu'elle fut nommée pour dix mille pistoles. Il lui prit une debotion de communier tous les yours; là dessus quauq'un de boz yens lui donna quauque rime, dont ce quattrin fait la conclusion; boyez :

ENAY.

*Commune, qui te communies
Ainsi qu'en amours en hosties,
Qui communies tous les jours
En hosties comm' en amours,
A quoi ces Dieux que tu consommes
Et en tout temps & en tous lieux ?
Toi qui ne t'es peu fouler d'hommes
Te penses-tu crever de Dieux ?*

Ceci est de haut goust. — F. L'autre est vien plus dangerus; lisez :

ENAY.

*On demande à quoi sont utiles
Conchine & force autres encor :
Philippe en eust pris des villes,
Ce sont des asnes chargez d'or.*

Touchez là, vous mettez le nez en bon lieu. Ne me promettez-vous pas que, s'il vous tombe quelque chose de mesme entre les mains, vous me l'envoyerez ? — F. Oi, de bon cœur. — E. Et moi en revanche je vous promets un livret à quoi un de mes voisins travaille, qui vous fera baïser à la jouë aux bonnes compagnies que vous frequentez, c'est un Traitté qui n'a point encores de tiltre. On veut qu'il le nomme *le Rabilleur*, les autres *Esculape*; le corps est d'un Baron de [ce] pays, qui comme Don Guichot

Je voyage pour remettre la Chevalerie errante, cettui-ci court le pays pour reſtablir l'honneur des Seigneurs & regier la menne Nobleſſe, où il lui arrive des accidens qui ne vous lairront pas dormir. — F. Monſieur, ve me mets à genoux debant vous, pour que vous m'en diſiez quelque cauſe, & que ye m'en aille en cette voſte voſche. — E. Je ne l'ai leu que deux fois, mais pour vous donner courage de m'envoyer des nouvelles, je vous en dirai le commencement & la fin. Un Baron de ce pays, qui porte le nom de Calypſo de bonne & grande maiſon, nourri aux lettres, & qui en ſa jeuneſſe a eſté homme de guerre, depuis par le loifir de la paix eſt devenu pieux de meditations, à force deſquelles (ſans tirer cela de ſa race) il eſt devenu ipocondriaque. Cettui-ci convia un jour des gens qui approchoyent le plus de ſa compaignie, ſur tout quelques Theologiens & Medecins, & après dîner mit ſur le tapis qu'il ne dormoit point, pour le deſplaifir que l'Eſtat alloit ſi mal, que les qualitez les plus relevees eſtoyent opprimees; enfin, comme ſi la France euſt eſté ſon jardin, il mit en peine la compaignie de dire leur avis, ſans faire à deux fois, pourquoy l'Eſtat alloit mal, & du remede qui ſ'y pourroit trouver.





CHAPITRE XXII.

Commencement des opinions du Consei & la resolution.



UELQU'UN proposa l'opinion de feu Segur, qui disoit qu'en Turquie les fous estoient tenus pour Prophetes, & que tout y prosperoit: ainsi que la France iroit bien, si on vouloit adjouster plus de foi aux Propheties de Brocart.

Là fut allegué Renaudiere, disant qu'on ne portoit point assez d'honneur à la Noblesse, & que tous les discords de la France se devoient vuider par les Annales de Bretagne. On mit en avant un petit livre qui pour regler la grande multitude d'Officiers vouloit eslire 120,000 Censeurs. Le President de Provins qui estoit là, maintenoit tout aller en decadence pour ce qu'il n'estoit pas Chancelier. Un baladin nommé Faucheri, qui n'estoit pas assis avec les autres, vint dire par dessus les espauls comment il avoit leu en Bodin que les Royaumes se ruinoient faute de la dance, & pour cela il ne vouloit plus monstrier qu'à pistoles, & qu'en fin la France le perdrait. Ce pro-

pos fut rejeté, pource qu'il n'y avoit là personne pour les caprioles. J'aimerois autant, dit le Baron de Calopse, l'opinion de Mademoiselle Sevin, assavoir que le monde se perdoit à faute de pelerinages : & Grandri d'auprès de Melle, s'escrivoit tousjours que le monde se perdoit par trop de Clergerie. Ce propos fut rompu par Madame de Bonneval, la bonne femme, qui avoit séance en ce Conseil, & qui, après avoir discoursu sur la felicité d'Angleterre durant la Reine Elizabeth, maintint qu'il falloit mettre la France en Gunocratie. Voila le Baron en colere : « Bran, dit il, j'aimerois autant la Jobelinocratie du Prince Malaisé de la Rochelle. » Aussi à propos fut l'opinion du bon homme de Clisson, disant que tout perissoit faute d'user de pimpenelle ; j'y adjousterois de la betoine, pource que telles herbes purgent les cerveaux, & les esprits seroient plus propres à gouverner. Garigues, auteur de l'*Abregé de l'Almanac*, contenant trente quatre mains de papier, vouloit parler. Ce propos fut arrêté par Constantin, qui dit en ces termes : « Certes, Messieurs, [vous me feriez plustost adherer à l'opinion de Maistre Gervais, autrement le philosophe de Magné. » — F. J'ai ouy conter de lui que le von homme Maneschal de Viron prenoit plaisir de l'entretenir, & quauques fois le vattoit quand il l'importunoit, dont il disoit au Maneschal son fils, que le pere aboit quauques maubaïses hures sur lou soir ; & qui un yor, picqué par un Gentilhomme, qui li diset en donant la facade dans les fesses : « Bous estes philosophe ; » l'autre respond : « Et bous picque-philosophe. » — E. Monsieur, c'est cettui là, mais souvenez vous que nous sommes en un Conseil & ne rompons pas les voix. Ce bon homme donc maintenoit que l'Univers se destruisoit à faute

de Grammere : car cette Grammere, qui vient de *grandis mater*, tiendrait tous ses enfans en paix, s'ils faisoient d'elle l'estat qu'ils doivent. C'est par elle que nous nous entendons les uns les autres. Faut de Grammaire fait que nous ne nous entendons pas ; faute de s'entendre amène les dissensions, les guerres, la ruine du pays : *ergo*, faute de Grammaire ruine le pays : « Mais encores voudrois je, disoit maistre Gervais, que cette Grammaire fust chastree d'une grande quantité d'adverbes, comme *charnellement, réellement, corporellement, transsubstantiellement* ; d'austre costé, *sacramentellement, figurement, spirituellement, ineffablement, accommodement* ; & encores parmi les Courtisans tant de *Extremement, je suis vostre serviteur eternellement* ; & aujourd'huy court *furieusement*, jusques à dire *il est sage, il est doux furieusement*. La premiere bande de ces adverbes a trop peté dans les escholes & trop fait peter de coups de canons : les autres emplissent la bouche des plus fots Courtisans, & cet *accommodement* est terme de haute vollerie ou de gibeciere, ou style de bourreau pour l'accommodement de la corde au patient. On use mal aussi de plusieurs adverbes à la Cour, comme : je vous aime *horriblement* ; on dit mesmes *grandement* petit. » Sur ces propos, le Baron de Calopse commença à changer de couleur, & ne pouvant plus tenir son eau, jette sa calotte sur la table, va dire à Constantin : « Je vous dis que vos discours sont spurques d'impertinences, d'incongruitez & comme dit Coton, *vesve de jugement*. » Il eschet *rem acu tangere* : tous les desordres viennent de ce que la menuë Noblesse ne respecte pas assez les Seigneurs comme moi. La Cour m'a esté en abomination en oyant les petits aubereaux dire : « *Hau Vicomte, hau Marquis,*

veux-tu venir jouer ? » De là toutes choses vont sur ce mot *sursum atque deorsum* & tous ceux qui estiment autrement, sont pié-gris, rustiques & carabins. Or n'est ce pas assez d'en discourir pathologiquement, il faut proceder à la therapeutique, à quoi je m'offre en cette bonne compagnie, par un voyage, duquel il sera memoire, & pourtant je desire vos consentemens, *item* que vous l'accompagnez de vos prieres & benedictions, réservé à l'arriere boutique de mes secrets le progres de l'expedition. La fureur qui parut au visage de ce Seigneur fit approuver le tout, pour le moins par silence, & dès le lendemain le voyage & l'equipage préparé comme s'ensuit.





CHAPITRE XXIII.

Execution du voyage.



PREMIEREMENT il convient savoir l'habit, qui estoit d'une paire de bottines fourrees de peau de lievre, un haut de chausses de veloux cramoisi rouge, un propoint de satin bluf; par dessus une juppe sans manches de demie ostade tannée, une robe de tiretenne fourree de renard, un chapeau de veloux violet à quatre quarres & ouppes pendantes, & dessous une calotte de toile blanche picquee, qui descendoit jusqu'aux espaules, & par une fenestre carree laissoit paroître un fort grand nez & deux gros yeux admirans toutes choses. Sa litiere, doublee d'escarlatte d'Angleterre, estoit portee par deux jumens, l'une rouge, l'autre poil d'estourneau. Il estoit assisté de son apotiquaire, nommé Riclet, chevauchant une mule entiere, garni d'une feringue à l'arçon de la selle & de l'autre costé d'un pot de chambre : le reste de son bagage estoit une petite varise verte, que son jardinier, à cuisses nuës, portoit à pied. Le premier logis de ce convoi fut en

Ars, où le Seigneur son parent le reçut selon les loix qu'il lui avoit oüi prescrire, & puis ayant entendu l'expédition, & que de ce pas il marchoit à la correction de la menuë Noblesse, l'hoste propose que le train estoit un peu trop modeste & de trop peu d'esclat pour une si haute entreprise, pource, disoit il, que sans parestre vous ne pouvez garder vostre autorité. — *F.* Et vien, ye bous y tiens au Parestre; mais ne laissez pas de suibre boste perpaux. — *E.* Je me rends à vous, & vous dirai en poursuivant mon discours, que M. d'Ars jura qu'il ne l'abandonneroit point en un si grand & si honorable dessein, & vont coucher à Saugeon, que Calopse avoit mis sur ses tablettes pour avoir veu au Baron de là la moustache trop relevee. Saugeon le reçut avec toutes les civilitez qu'il se peust aviser. Le vieux Baron à toutes occasions branloit la teste, jectoit des œillades à son cousin, conterollant les reverences, longueurs de l'apprest, les ceremonies & façons. Quand le souper fut prest, il pria Ars d'aller piffer avec lui pour lui dire : « Quand nous serons à table, sans faire semblant, saisissez vous de tous les cousteaux, car vous cognoissez combien je suis colere & prompt. » Le bon cousin ne faillit pas de mettre tous les cousteaux sur son assiette, ce qu'ayant fait, & dit : « Monsieur, vous estes servi, » le Censeur commença une harangue par : « Petit rustre, petit carabin, enfant de vanité!... » Là dessus, il cote toutes les indescences qu'il avoit remarquees depuis son entree, comme de n'avoir couru au devant de son hoste jusques au bout du bourg; au salut, n'avoir tenu le chapeau bas; à la reverence, n'avoir porté la main qu'à la jarretiere, n'avoir baisé que le bout du petit doigt, trouffé le coude en haut, tout fait par incartade & avec un

sous ris hors de saison. Là dessus force injures; & puis sur la longueur d'allumer du feu & l'attente du souper. Saugeon, préparé par Ars, ne répond que des excuses, & qu'il avoit esté esbloui par la grandeur du Seigneur. Au coucher, le Baron entretint son cousin du beau commencement de reformation qu'il avoit desjà obtenu sur son hôte, lequel pour marque de sa repentance, se rengé au train pour reformer les autres. Là dessus ce livre conte un beau voyage, comme il arresta des chasseurs; comme on punit un page qui avoit percé son pot à pisser; ce qui se passa à la rencontre d'un equipage plus bizarre que le sien, au Conseil de Cherveux, quand il fut adoré à Chefboutonne. Je ne vous saurois dire le livre, mais il me souvient du dernier acte que vous m'avez demandé. Enfin tant chevaucherent qu'ils arriverent chez Riou, beau frere du correcteur, où il ne trouva rien à redire sur la reception; mais sur la mi-nuit, un espagneux s'estant mis à japper & hurler, ce Seigneur, à qui le dormir estoit cher, fait sauter Ars en place : « Allez, luy dit il, faire tout presentement assommer le chien, & estrangler le Fauconnier de ceans. » — « Cela vaut fait, répond Ars; & ayant un peu passé le temps avec Riou, il remonte anoncer comment le chien estoit mort, & que le Fauconnier estoit mort joyeusement, puis qu'il avoit offensé sa Grandeur. — Vraiment, dit Calopse, je m'en repens, & cela me fait souvenir de ceux que le Pape Sixte faisoit mourir, & qui respondoit à ceux qui demandoient remission pour leurs parens : *Andate, confortatelo, acciochè moia allegramente; io li mando la mia benedixione*. Le mal heur fut que quatre autres chiens se mirent à japper au second sommeil. Telle fut l'impatience du Seigneur, ou l'autorité qu'il avoit prise à ses pre-

miers progrès, qu'il prend un baston, descend en chemise, s'en va tirer le rideau de son beau-frere, criant : « *Ineptie, felonnie & carabinage ineffable !* » Mais ce n'est pas tout, car il commençoit la charge quand Riou vint aux prises ; & sa femme, resveillée à grand peine, pource qu'elle estoit sourde, vint au secours de son mari, empoigne son beau-frere par le manche ; luy, quitte tout pour la saisir à la gorge. Ars & Riou se mettent à les desprendre, ce qu'ils ne pouvoient faire sans le secours d'un sceau d'eau. Ce duel estant separé, il n'y eut humilité ni repentance qui peust empescher le reformateur de marcher à la vengeance. Il se fait donc poser dans sa litiere, marche droict à Pons, arrive au chasteau à soleil levant, ne voulut pas qu'on avertist la Dame, sa cousine, qui surprise en sa chambre en se voulant habiller, fut pressée d'envoyer querir la justice. Tourestant arrivé, le Baron ayant pris ses lunettes & ordonné que ceux qui en avoient besoin les prissent, saisit d'une main le Procureur fiscal & de l'autre la Dame, avec ce langage : « Vous, comme Procureur de l'ancienne maison, & vous, comme estant le tige feminin, je veux que vous presentiez à justice, de vos deux mains unies ensemble, les parties nobles offesees par enorme contusion, & que vous vous rendiez parties, pour voir aujourd'huy torce & arrachee la racine & l'organe par lequel devoit pululer l'illustre germe de Pons, produit par succession immaculee depuis Pompee jusqu'à nous. La Dame & le Procureur tiroient leurs mains pour ne les appliquer pas en lieu honteux ; elle par ses pleurs, & le Juge Colineau par raisons, remonstroyent que sans cette actuelle presentation, qui vituperoit & vilipendoit les faces de la Dame & de la justice, elle pourroit faire droict

aux conclusions. Mais le Baron ayant saisi un grand couteau Bayonnois qui pendoit lez la braguette de Colineau, le porte aux gorges des refusans, & les contraignit à choses estranges, au moins en pleurant, à descouvrir & faire exhibition. A la verité la piece estoit moult livide & d'un regard affreux; enfin, les rieux osterent le couteau. La lecture du procez & un occicrate appliqué adoucirent un peu la douleur & la fureur.





CHAPITRE XXIV.

Histoire de Riclet & du Medecin.



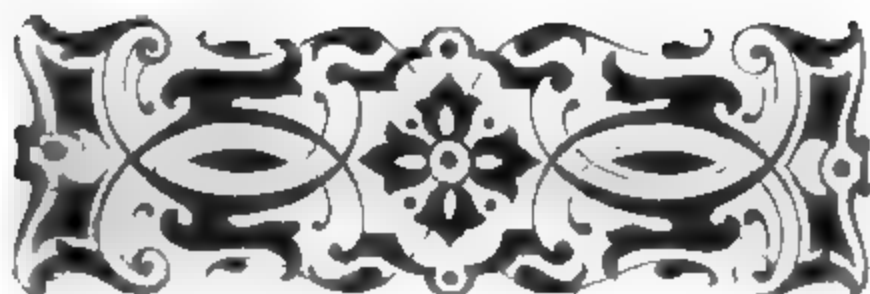
VOILA comment fortune accourut un beau livre & un beau voyage, car il falut gagner la maison, & envoyer querir le medecin, qui, à son arrivee, n'oublia rien pour arrester les humeurs fluitantes, refoudre l'abſez & conſoler les nerfs. La ſeconde nuit, noſtre patient, qui n'en dormoit pas une heure, ſe va ſouvenir que ſon medecin eſtoit allé à la Meſſe, pour ce qu'il avoit moins de pratique eſtant Huguenot. « Comment! diſoit noſtre melancolique, je veux travailler à la benediſtion de la lignee, & j'ai employé les mains d'un *nequam renegat apoſtatque!* » car c'eſtoit ſes termes. Là deſſus, après s'eſtre eſchauffé en ſes penſees, il print ſa reſolution. Il avoit en la ruelle de ſon liſt un dard, duquel il tuoit des loches en ſon jardin : il le prend en ſa main pour aller ruer le medecin, & puis poliſſant ſon entrepriſe, il fait lever une vieille horriblement maigre, luy fait allumer une chandelle, ſe fait ſuivre par elle en chemiſe & eſche-

velee, sans luy bailler loisir de chercher sa couëffe, & ayant deliberé de changer d'armes, luy fait porter le dard après foi. Et voici comment il s'esquipa : il avoit sur son bras gauche, d'un bout, & de l'autre sur l'espaule, une grande Bible de Jean de Tournes, ouverte sur le 20 d'Exode; porte en la droite une espee nuë, & en cet equipage, marche au liët où le medecin & Riclet estoient ensemble couchez. Le medecin, esveillé en sursaut, eut encores plus de peur de la chambriere que du maistre, s'ecrie : « Si tu es de Dieu, parle, si tu es de l'autre, va t'en ! » Mais aussi tost il reconnut son malade à la parole, disant : « Traître au Supernel & à ton ame, il convient que tu la rendes maintenant. » Voila le medecin à mains jointes, demandant la vie & pardon à Dieu & à Monsieur le Baron, protestant que quand il devroit estre le plus pauvre medecin du pays, il feroit sa reconnoissance dès le lendemain. Calopse cependant lui presente tantost la Bible, tantost l'espee, douteux qui devoit operer le premier, le glaive spirituel ou le temporel; mais le bras gauche lui faisant mal, il mit l'espee sur le pied du liët, prit la Bible à deux mains & fraploit sur la cervelle en criant : « C'est pour t'inculquer ce que prononcent les saintes pages. » Sur ce mot, ayant ouy Riclet qui rioit, il tourne là sa fureur : « Riclet ! disoit il, Heretique comme un rat, voici ton heure posterieure ! » Comme il couroit à l'espee, Riclet qui cognoissoit son maistre, prit sa chemise entre ses dents, escarquille les ongles, & tournant les yeux en la teste avec un grand bruit, fit tomber de frayeur Monsieur le Baron à la renverse, & lui sa chambriere; & Riclet le premier, le medecin après, passerent sur le ventre des renversez. Voila comment succeda le remede aux desordres de

la France. — F. J'entens vien : bous boulez dire que nous aboas force medecins de l'Estat aussi propres a cela comme un crucifix à jouer d'un estiflet. Quand bous aurez lou libre, ye bous donne ma legitime, & me l'embouiez.

FIN DU TROISIESME LIVRE.





LIVRE QUATRIÈME.

LE SIEUR D'ENAY, LE BARON DE FANESTE ET
BEAUJEU, interlocuteurs.

CHAPITRE I.

Comme le Sieur d'Enay & le Sieur de Beaujeu, qu'il avoit receu en sa maison, estoient sur l'entree du dîner, arrive le Baron de Faneste plus mal en point qu'à coustume, & n'ayant que luy il fut dans la salle avant estre apperceu : Enay qui le void entrer, s'escrie ainsi :



ENAY. Voila Monsieur le Baron. — **F.** Pour vous servir eternellement. — **E.** Qu'on aille loger les chevaux de Monsieur le Baron, courez. — **F.** Monsur, il n'est pas de besoin : vous voyez tout mon equipage pour cette hure ; cette pendarde de Fourtune m'en a joié des siennes, comme je vous dirai. — **E.** Lavez vous donc, & gardez le

reste après le fruit. — *F.* Certes boici un von rencontre; je n'ai rien beu si à proupos depuis la bataille de Saint Pierre que bostre tavle. — *E.* Vous venez donc de ce mauvais affaire. — *F.* Oi da, oy, c'est là où y'ai beu de la guerre à von escient. Je me suis troubé depuis l'haunur de bostre beuë en trois guerres où les affaires ont esté vien vrouillees, à la bataille du pont de Sey, à celle de Trabonne en Balteline, & à celle de la Bal-Saint-Pierre, à la frontiere de Piedmont. — *E.* Appelez-vous ces rencontres batailles? — *F.* Pourquoi non, quand ce sont armées Royales qui se chocquent, quand il y a drappeaux vlancs arborez & artillerie qui marche. — *E.* Mais n'avez-vous point quelque cheval de louage pour le moins? — *F.* Non pas non, que je me suis mis en l'infanterie, comme le sul moyen de parestre & de parbenir. Quand y'estois en la caballerie, ma balur dependoit d'une veste; maintenant je puis respondre de mes actions, & puis on murt de bielleffe dans les compeinies de gendarmes. Parmi l'infanterie bous estes vien tost d'appunté comme j'estois, Enseigne, Capitaine, Maistre de camp, comme Arnaud qui de Secretaire a fauté dans ce degré. Il n'y a qu'une chause qui me fasche en ce mestier, c'est qu'aujourd'hui n'est pas tenu pour Gentilhomme qui n'est tousjours votté & esperonné, aussi vien que les Procureurs de Londres dans le Palais; & ne faut point mentir qu'à quauques diligences & carrieres qu'il m'a fallu passer pour sauber le moule du perpunt, les vottes m'ont failli à ruiner, principalement quand je boulois m'arrouser au bet trabers d'une palisse, mes esperons se prenoient aux espines, & je demourois pendu par les pieds : toutesfois il faut oveir à la mode. — *B.* Je ne suis pas des plus vieux,

mais il me souvient que si un Capitaine ou un Maître de camp eust esté veu avec des bottes & espérons à quelque exploict de guerre, on eust crié qu'il avoit derriere le bataillon quelque barbe ou cheval viste pour jouer à la fausse compagnie, & gagner le moulin, si bien que les gens de commandement ne portoient que la gamache. — *F.* Que boulez-vous? il y a assez d'autres bidaferies qui ne sont pas comme en ce temps là. — *E.* Laissons ce discours pour ouyr de Monsieur le Baron les aventures qu'il a couruës en ces trois guerres. Par où estes-vous d'avis de commencer? — *F.* Suibons l'ourdre du temps, & ce fera la guerre du pont de Sey.





CHAPITRE II.

Du pont de Sei, & par occasion de la mode.



ENESTE. Ouy, j'estois au pont de Sei, & fis bingt & dus liuës en bingt quatre hures. Je passai à grand regret outre cette maison, sachant que bous n'y estiez pas; je me retirai chez boste meufnier, où ye repeus fort vien. — B.

Monsieur, voila une belle preuve que vous estiez propre pour l'infanterie. — F. Que loa mau Sant Crapazi poschi arappa celui qui a inbenté de pourter vottes à pied & pantoufles à chebal. Je n'usse poent esté las sans ces vilaines vottes, qui à toutes vegades s'emvrouilloient dans ces genets du vas Poictou, l'haunur me cuida couster la vie. — E. Comment, Monsieur le Baron, fustes-vous poursuivi? Fustes-vous contraint de fuir? — F. Fuir, fuir, non pas tant fuir, c'est une retraite; mais j'aboïs le cur enflai, & mesprisay tant ces couquins qui crioient : « *Demure, demure, canaille!* » que je ne daignai faire la courtoisie de tourner le bisage pour les regarder; je me contentai quand je fus par deçà Vrissac, de lur don-

ner un dementi. C'est un vrabe país pour se sauber que ce vas Poictou, tout plein de haies, que nous sautions par les escaliers. Yamais je n'aboïs maudit mes esperons qu'à l'hure, car je tenuchois à tous coups, & les usse laissez, mais c'est ce qui fait parestre le caballier. Soubent la teste alloit la premiere & le cuiou faisoit le souvresaut, comme je disois : mais bous sçabez qu'un homme de guerre doit prendre les abantages partout. Se po dire que nous en sçabins trop per esta notaris; c'est une velle chause qu'une retraite vien faite. — *B.* Qui commença cette desroute du pont de Sey? — *F.* Ce fut un vrabe Duc, qui boyant les approches, prit une gaillarde resolution, & lebant la main haute, s'escria : « *Qui m'aime, si me suiue ! saube qui put !* » Il dit cela de si vone feïçon qu'il fut ovei, en despit d'un bieux Mestre de camp nommé Voisguerin, & quelques Huguenaux qui bouloient comvatre. — *E.* On apprend tous les jours; jamais je n'avois ouy applicquer ce commandement : « *Qui m'aime, si me suiue,* » sinon pour aller au combat. — *B.* Et moi j'admire la resolution de ce jeune homme; vous ne dites rien du Comte Saint-Aignan, qui alla bien au combat. — *F.* Je n'en sai rien, car il estoit delà l'eau. — *B.* Et vous, où estiez-vous? — *F.* A l'autre estreme du pont. Il y en aboit qui bouloient que nous nous missions en vataille sur un haut pour parestre; mais quand nous ouïsmes la furie de la charge, chaicun prit parti. — *E.* Vous fistes fort bien, & cette fois là vous aimastes mieux l'estre que le parestre, & peut estre estes vous encor aujourd'hui pour n'avoir pas paru. Peut estre apprendrez vous que l'estre vaut mieux que le parestre, pour le mal que vous avez receu à parestre botté. — *F.* Bentre

Saint Fiacre ! bous me tenez à cette fois. — *B.* J'ai veu que nous nous mocquions des Anglois, qui pour parestre Gentilshommes, sont tousjours bottez & esperonnez dans les navires, & les gens de robe longue au Palais. — *E.* C'est bien loing de ceux de Paris, qui mal traictent les Gentilshommes esperonnez, comme vous l'essayastes quand Fervacques vous fit cette meschanceté au Palais. — *F.* Ils font vien encor ces bidezeries, & n'y a plus qu'us ; car les soldats des gardes sont presques tous vottés, & cela paroist vien d'abantage, car ils sentent les gendarmes reformez. — *B.* Nous esperons un de ces jours que les Dames iront bottees & esperonnees pour faire honneur à la mode, & à l'inventeur Saint Michel. Je voi quelquesfois des Juges par la France qui prennent de mauvaises conjectures de leurs prisonniers quand ils ont de grands cheveux. — *F.* C'est une grande indiscretion à ces Juges de ne respecter point les honnestes hommes. Ces marauts firent à Poictiers un affront au vrabe Capitaine du Lyon, mais ces couquins de chicaneurs en beulent aux hommes vien faicta. — *B.* Et quel affront lui firent-ils ? — *F.* Ils lui firent despouiller le clinquant & l'esкарлатte & faire le tour par la bille. — *B.* Si est ce que la mode est bien suivie par tout, on ne void le monde que par un perruis. — *F.* Je boi vien que bous otres troubez estrange de nous boir ainsi en envuscade dans nos chebeux, aussi longs que çus des Dames. Et quoi ! seroit-il dit que les ballets de pied de la Cour pourteroient chebeux & perruques jusques sur les espaulles, les manchettes jusques au coude, les chausses sur les talons, la gorge, le cordon de chapeau, & les oreilles toutes vigarrees de ruans incarnadins, & que nous fussions razez & reformez

comme pedants du bieux temps ? A proupos des manchettes, y'estois allé disner chez Monsur lou Bidasme ; un fadasse de Caiteine prit mes manchettes pour la serbiette, & s'y essuia les mains : ye l'usse trucquai, mais il aboit fait cela par ignorance. Ye bous dits & bous maintiens, pour rebenir aux chebeux, que c'est une chause vien honteuse que le poil ne couvre point les oreilles. — *B.* Vous verrez que cette invention est venuë de Gascogne, & quelques uns s'en feront servis, au lieu de cacher les oreilles, à couvrir la place où elles avoient esté. — *F.* N'est-il pas vien plus veau qu'un esprit retiré en soi mesme offusque ainsi les oreilles & les yeux pour ne rien boir & ne rien oüir qu'abec desdain, & ne destourner point ses velles meditations ? — *B.* Le Roi passant à Grenoble pour aller en bas, demanda à l'Evesque comme quoi il gouvernoit les Dames, & les voyant coiffées à la garcette, tint un langage fort à la defaveur de la mode. — *F.* Je croi vien que le Roy n'aime que les armes abec lesquelles les moudes ne s'accommodent pas vien, & sur tous les grands chebeux dans les casques, qui se coupent entre le hausse-col, font l'havillement de teste plus grand, & par consequent plus pesant ; mesme il y a un de ses Escuiers qui a osé rimer sur les garcettes & dire :

*Les Artisans ont à leur porte
L'enseigne du mestier qu'ils font,
Et nos Dames en cette sorte
Ont les garcettes sur le front.*





CHAPITRE III.

Du second desastre à la Valteline.

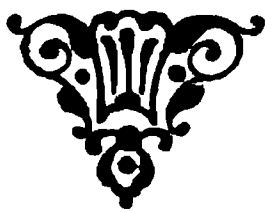


FERNESTE. Ayant tout perdu au
yu & me boyant engagé de deb-
tes pour les bibres, ye me laissai
desvaucher à Monsur de Baux,
Aide de camp en l'armee qui alloit
à la Balteline. Ye me desfrovoi
donc de Paris; nous allasmes
passer en Souisse. Quiconque a beu ce pais là se
peut banter d'aboir vien beu. Les disners communs
sont de quatre hures, les festins de douze. De ce
temps là les Ministres de Souisse y firent faire une
reformation, & les festins reiglez à six hures. Je
troubai à Saulure le gros Aumosnier du Roy, c'est
à dire des Souisses du Roy : jamais homme ne m'a
tant faict d'enbie de l'infanterie que cettui là; je ne
sai si bous le cognoissez? — *B.* Je le connois très bien,
comme je vous ferai paroistre par un conte de lui.
— *F.* Monsur est un sabant homme, gras & poutelé,
qui suit tousjours la Cour à pied : je l'ai beu faire
six hures de chemin, disputant en Latin abec Monsur
d'Aunus, qui estoit Huguenot, & argumenter en

diavle, sans se mettre en forte haleine. Il me lougea dus fois à Sant Germain, que je ne sçabois où aller, & m'apprit les coumoditez qu'il y a de n'aboir poent de rouffis. Mais, Monsur, quel von conte sçabez bous de lui? — *B.* Si sçai, & qui viendra à propos d'aller à pied ou à cheval. On diët qu'un Grand de France qui porte l'escarlatte, ne desdaigne point cet homme de pied, & *si dilletava della sua buona robba*. Un jour que nous estions bonne compagnie à passer le bac de Chattou, nous voyons venir à course de cheval un autre Aumosnier qui n'ayant put nous joindre que nous ne fussions à milieu de l'eau, s'escria au Souisse qui parloit tousjours latin : « *Redi, redi, Dominus te vult conventum, & si ulterius progrediaris, acerrimas dabis penas.* » Le Souisse s'escria du milieu de nostre batteau : « *Tomine, Tominatio festra tucat Tominationi Tomini Præsoulis, quod non fiolo machis inferfire illious præpostera lipidini, quantoquitem ego fado petes.* » Le cavalier du bord replicqua force menaces, n'entendant point ce Latin rudelque, que fort peu du batteau entendirent aussi. Il n'eut pas si tost dit : « *Que dites-vous, Monsieur le barragouin ? vous aurez des estrivieres,* » que le gros brode repliqua : « *Parti, moi tit qu'il n'est point raison chevaucher moi ; chevaucher point un cheval.* » — *E.* Ces discours sont dangereux : il se pourroit trouver quelque courtisan qui approprieroit la chose à son poinët ; laissons cela, Monsieur le Baron, je vous demande, l'armee que vous menastes aux Grisons estoit-elle belle? — *F.* Mais des plus velles, presque tous les soldats vien accoumodez à la moude, tous les perpunts vien decoupez. — *B.* Vous ne dites que ceux qui avoyent moyen portoient tous des Royales ; mais les gens de pied furent contraints de les laisser, ou rougner (au

moins ceux qui portoyent bottes), car à tous coups les
 espérons s'engageoyent dedans, & faisoient faire des
 parterres. — *E.* Je ne vous demandois pas cela, je
 demandois si l'armée estoit torte. — *F.* On nous con-
 toit pour quatorze mille hommes de pied, & des
 mille chebaux. — *B.* Monsieur, j'y fis un tour avec
 Monsieur de Vaulecourt ; quand tout fut joint, il y
 avoit cela. — *F.* Mais, Monsieur de Veauju, ces van-
 des ne pareissent-elles pas horriblement velles ? —
B. Ouy, il n'y eut que le desastre qui gasta tout. —
E. Que fuisse, Beaujeu ? — *B.* Ce fut que l'armée, qui
 tenoit quatre lieues d'affiette, fut un jour attaquée
 par le regiment seul de Papnem, lequel changeant de
 cartier, les Capitaines presque tous yvres aussi bien
 que le reste, se dirent l'un à l'autre : « *Voyons si ces
 gens sont sur leurs armes.* » Là dessus, sans comman-
 dement & sans ordre, ils descendent par des batteaux
 dans le cartier de..., l'emportent sans résistance : ceux
 là donnent l'effroi aux autres cartiers ; toute l'armée
 prit la fuite depuis le lac de Cosme jusques à
 Trahonne, & encor une lieue plus haut, l'effroi
 n'ayant espargné personne. — *F.* Je vous dirai
 premierement pour excuses, c'est que tous les pau-
 bres soldats, ayant senti le bent de ses montagnes,
 estoient tous au souleil, à l'avril des rouchers, à
 recoudre les grandes taillades des purpunts, si vien
 que j'en bis plus de cent qui n'y ayans pas eu loisir
 de les rebestir, trainoient lurs perpunts à la hute.
 Les Chefs firent ce qu'ils purent, mais enfin ils furent
 empourtez. — *B.* Mais que pouvez-vous dire à voir
 onte pieces emportees par un regiment de trois mille
 hommes, à la barbe d'une armée de 14 mille hommes,
 car encor se faloit il rallier pour offer aux ennemis
 ces gages de victoire. — *F.* Premierement, je vous

respons que de ces unze pieces il n'y en aboit que dus Roïales, trois bastardes, & le reste n'estoit guieres que de pierrieres. Pour le ralliement, nous abions quelques uns eschappez jusques à 4 lieuës & demi; il n'y aboit moien d'en faire 9, & encor ne se pouboit qu'au lendemain, qu'on se rallia après que ces ybrogues se furent retirez. Mais, boiez bous, il y a des chauses qui ont empesché l'entiere livreté de ce pays, qu'il n'est pas vesoing que tout le monde sache; car il y aboit des terres où nous n'osions vouter lou pied, pour ce qu'elles estoient ou au Roy d'Espagne, ou à l'Emperur. D'ailleurs nous estions vridez par le respect de Sa Sancteté. — *E.* Et eux n'userent pas de ce respect. — *F.* Comme j'ai appris d'un Secretaire de Monsur lou Marquis, les affaires d'Estat ne sont pas comme celles de la guerre. Nous estions là pour negotier, il y a des esprits qui bont 62222222, & qui beulent qu'on donne *zest*, *craq*, *boutte*, mais il faut aller à pied de plomb. — *B.* Et en ce faisant, on va quelquestois à pied de veau.





CHAPITRE IV.

Exercice de Fanfane, & quelque chose du voyage d'Italie.



FAY. Mais, Monsieur, vous nous avez parlé de trois defastres : du pont de Sey, de la Valteline, & de S. Pierre; il y a eu plusieurs guerres entredeux : à quoi s'est employee vostre vertu cependant? — F. Je m'estois attaché à la fortune de Monsur le Duc d'Agaran, & use fait lou boyage d'Italie avec lui, mais il me laissa en Dauphinai, pour certaines incoumodités; il disoit que y'aboiz les pieds puantz. J'entendis vien que c'estoit à dire; si j'usse estai agreavle pour son trin, j'usse heu Roume & Lorene. Boulez-vous que je vous montre une legende de ce boyage? — E. Je vous remercie, & rompons là, pour cause. — F. Je ne laissai pas de me r'approcher de lui en ces dus guerres, où nous fismes enrager les parpaillots. Là, pour nous benger de quelques affronts, poubiez dire que nous arraschasmes vien des bignes; & noutez que les grands Seignurs, par emulation, en faisoient

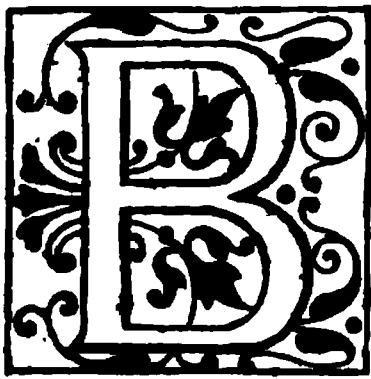
us que les proubes goinfres. — *B.* Voyez vous comment les coustumes se changent. Je me suis trouvé aux vieilles bandes, où si nos chefs nous eussent commandez de tels ouvrages, nous nous fussions mutinez, & eussions respondu : « *Allez chercher des gastadours !* » — *F.* Oh ! il y aboit vien des glorieux parmi nous qui firent de telles responses ; mais on menaça de pendre, & l'exemple de nous autres Gentilshommes lur fit quitter lur gloire. — *B.* Gloire ? vraiment ceux qui ne pollurent point leurs mains à telle besongne, eurent à bon escient gloire de cavalliers. — *F.* Qu'est-ce que gloire de cabalier ? — *E.* Beaujeu dit vrai. Il y a trois sortes de gloire : la divine, celle du cavallier & celle du barbier. De la divine, il n'en faut point parler en nos causeries ; la seconde, c'est celle qui sçait *parcere subjectis, & debellare superbos* ; celle du barbier gist en morgues, ou en affetterie de putain, en habits à la mode, & telles marchandises. — *B.* Ha ! Monsieur, vous ne comptez pas la *glori Bernat* ? — *E.* Où avez-vous trouvé cela ? — *B.* En un festin où je me trouvai à Nerac. Le Sieur de la Cheze, qui avoit acheté un estat de Conseiller, se maria à une riche fille de la ville. Or estoit il fils d'un riche laboureur, tellement de la vieille mode qu'il n'avoit jamais porté de haut de chausses. Le fils fut deux mois après lui, & employa tous ses amis, & mesmes quelques Ecclesiastiques, à lui persuader de porter des hauts de chausses un jour seulement, pour tenir place de pere aux nopces de son fils. En fin ce pere le promit en pleurant, & predisant qu'il en arriveroit quelque sinistre malheur. Le voila donc vestu d'un grand casaquin noir, & de chausses de mesmes, où l'on ne mit que quatre esguillettes avec celle de devant. Il

falut lui aider à cheminer pour le mener à cap de table. Monsieur de la Cheze servoit, & prenoit garde à pousser devant son pere les plus friands mourceaux qu'il pouvoit. Ce grand vieillard sec & avide, voyant d'autres vivres que le cap d'ail, se mit à escrimer des mains & des dents furieusement, non sans le souffris de la compagnie. Quand son fils Bernat le sollicitoit de prendre des chausses, il n'avoit autre responce sinon : « *Ah! Bernat, que tu es glorius, Manxit la glori Bernat!* » A toutes les friandises qu'on approchoit de lui, il disoit entre les dents : « *Ah! que de glori, & de glorious!* » La furie de manger le fit pourtant taire jusques un peu avant le fruit, & lors on lui vid faire des mines d'un colliqueux, rougir & pâlir. Or avoit il auprès de lui un chartier, son vallet, auquel il faisoit part de son disner. En fin, se trouvant grandement pressé, il cria au vallet : « *Oste mé d'aquiou, Hillot, iou n'en podi maye!* » Le vallet Guilley leve son maistre ; le fils y accourt, mais trop tard, car en lui destachant une esguillette, tout lui eschappe dans ses chausses, & le bon homme s'escria : « *A qui l'as la glori, Bernat.* » — E. Voila une quatriesme espece de gloire dont nos Philosophes ne se sont pas advisez. — F. Mais ne troubez-vous pas la gloire vonne quand elle fait parestre, & le parestre fait parbenir ? — E. Cette gloire qui fait parvenir n'est point du barbier, mais faisant parvenir à quelque chose de bon, elle est de cavallier ou de soldat, & gist en autres choses qu'en morgues, braveries, suffisances, feintes, & gravitez pedantesques. Nous avons autresfois appelé ces gens-là *Morgue-tous-seuls*.



CHAPITRE V.

Suite des gloires.



BAUJEU. Vous trouvez de ces morgues de vent coustumierement aux Espagnols. Je vous en veux donner un exemple. Un Espagnol & un soldat Gascon arriverent à loger ensemble [à la Reole], à l'enseigne du *Maupiteux*. Tout estant ruiné en ce pays là, l'hoste eut peine à leur trouver un chaponneau. Comme ils furent venus à la petite chambre basse, le soldat nommé Perot y estant le premier, l'Espagnol entre avec grandes desmarches, & après plusieurs morgues Espagnoles, il creut estre de la civilité de faire une entree de discours, & le commença ainsi, en regardant cette volaille par desdain : « *Yo me espanto de vos otros Franceses, quienes comeis los capones sin naranjas?* » Le Gascon respond : « *Et you, de bous otros Spagnous, qui mengas las orenges sans capous.* » L'Espagnol, là dessus, esclatte un ris pour faire trembler la maison, & se mit le dernier à table, pour achever son ris, cependant que Perot tranchoit le chapon. Le rieur

suit : « *Por Dios, grandes palabras por reir ! De gracia, hermano, dezirme el tu nombre, por recitar este apophtegma ?* — *Cap de you*, dit le Gascon, *digas me el vostre noun & you dirai lou min ;* » & ce disant, commença à manger. Le cavalier suit : « *Verdaderamente, es la razon que el que pide el nombre de los otros diga el suyo primero. Hermano, yo me llamo Don Juan Hernandez Rodrigo de Parmentiera, Señor de las Arenas de la Sierra Morena, Cavallero de Alcantara.* — *Cap de you ! tant de gens !* dit l'autre ; & *you, m'appelli Perot.* » L'Espagnol se met la face entre les coudes sur la table, criant avec un effroi delicat : *A a a a a, Perot ! a a a, Perot ! a a a a, Perot ! Perot ! O Dios, qual nombre ! Nombre dado y inventado del tiempo de Noé ! Entonces el mundo tenia falta de nombres !* » Là dessus les ris redoublez ne peurent s'achever plustot que le chappon que Perot avoit frippé. La carcasse despouillée fit arrester le ris, & nostre brave demanda en courroux : « *Quien ha comido este capon ?* — *Perot*, dit l'autre, *& tous lous autres que bous abez nommats, Fiderigo, Roderigo, & toute la Morene.* » Le morgueur, ne pouvant impetrer de Perot qu'il se laissât battre, n'eust gueres que le ris & les paroles à soupper. — *F.* Boila un von conte, & à l'haunur de la Gascogne. — *B.* Vous en aurez encor un autre sur les sottises que la vaine gloire fait faire. Un Gentilhomme nommé la Beaulle espousa en Xaintonges [la] vefve de Saint-Fort, sœur d'un très riche homme nommé l'Estrancards. Les deux beaux-freres eurent un grand procez à Bourdeaux pour leur succession. L'Estrancards faisoit ses affaires à graisse d'argent ; l'autre gaignoit le cœur de ses Juges par plusieurs gentilleses desquelles il se faisoit valoir, quelque tour de Page à sa partie,

que les Juges tournoient en rîsee. Comme ayant un Rapporteur très rude & hergnieux d'une fiebvre quarte, il fit passer un homme aposté devant le banc du Procureur de d'Estrancards. Il n'y avoit que les clerks; il leur dit : « N'y a il personne ici qui puisse advertir Monsieur d'Estrancards que son Rapporteur le demande, mais promptement pour l'esclaircir de quelques poincts importants sur le procez? Ceux qui ont plaidé savent quelle faveur de Rapporteur est cela. Nostre grand homme donc adverti, & un escu donné au clerk, entre tout hors d'haleine au cabinet du Conseiller, qui le receut à belles injures. Je vous conteroïs quelques autres traicts, mais je me contenterai de celui que j'estime le meilleur. Il y avoit à la Cour de Parlement de Bourdeaux un Conseiller plein de hautes imaginations ridicules pour elles & pour ses contenances. On ne lui refusoit point la seance, mais on ne prenoit plus son advis; il se disoit Conseiller d'Estat, & homme qui pour sa gloire joüoit des mains. Nous vous l'avons fait voir à Montferrant, quand il joüa avec d'Ardillon. La Beuffe se botte & s'esquippe en courier, & ayant bien troussé un paquet, cacheté des armes de Portugal, par le moyen d'un petit ducat, va trouver sur les neuf heures du matin nostre Conseiller, avec multitude de reverences, lui dit : « Monseigneur, voila un paquet que je vous apporte en diligence de la part du Roy nostre Maistre, le Roy de Portugal : vous y verrez de grandes nouvelles pour vous; je vous supplie, quand vous serez en vostre regne, avoir souvenance du pauvre Capitaine Romarin, vostre serviteur. » Le Conseiller lit la suscription : « A Monsieur... nostre cher & honoré Chancelier de Portugal & des Royaumes qui en despendent : *Sur vostre bonne*

renommee, soit de probité de vie, de prudence, grande doctrine, experience aux grands & importants affaires de l'Estat, comme aussi d'honorable famille dont vous estes issu, Nous avons fait choix de vostre personne pour vous faire Chancelier & Chef de nostre Justice. tant en Portugal qu'aux Royaumes qui en despendent, dequoi lettres plus amples vous seront depeschées à vostre arrivee. Nous vous prions donc vous acheminer le plustost que faire se pourra. Nous avons donné charge au Sieur d'Estrancards, nostre Thresorier, de vous mettre en main quatre mille ducats pour le voyage. Nous remettans du chemin, & autres particularitez qui en despendent, au Capitaine Romarin, present porteur, qui vous dira plus particulierement combien nous desirons vostre venue, &c. » La principale pensée de nostre Chancelier fut de sçavoir le logis de nostre Thresorier, prendre les plus beaux habits qu'il eut, s'accompagner de trois hommes de bonne mine, & Romarin lui montra le logis, se separant pour d'autres depeschés qu'il avoit, & ne retarder point le partement. Nostre grand Colosse, arrivé au logis, fait demander la chambre du Sieur d'Estrancards, où il le trouva faisant nouvelles escritures. Voila deux forts grands hommes affrontez. Romarin le conduisant lui avoit depeint sa partie pour un homme cauteleux, impudent, mesprisant tout le monde, & faisant le mesconneu en toutes affaires. Le Conseiller donc lui ayant dit ces mots : « Monsieur le Thresorier, j'ay eu lettres du Roy nostre Maistre, selon lesquelles il faut que je parte dès demain pour aller recevoir l'honneur de ses sceaux. Je m'affeure que vous serez bien aise de voir la maison conduite par un de vostre pays, & qui aura moyen de reconnoistre vos bonnes volontez. Je vous prie de me

despescher aujourd'hui les quatre mille ducats qu'on m'a ordonnez, comme vous verrez par la despesche que voila. La response fut en Xainctongois : *« Agre, Monsieur, vous vous mesprenez ben. Par la mordi, je ne sçay quo l'è ni de Portingal, ni de la Portingalerie, y ay ben d'autres escuelles à laver. »* Le Chancelier repart : *« On m'a bien dit que vous faisiez le rustre & le mesconneu. ConteZ moi argent & marchez droit, ou je vous montrerai comme je sçai chastier tels galands que vous. »* Pourquoi m'amuserai-je à vous conter les replicques & les duplicques, jusqu'au premier soufflet que descocha le Chancelier ? L'autre, qui estoit aussi fort que lui, lui ramena la boule, & eut fait bon voir l'escrime de ces deux demi-Geants, si les coupe-jarrets de la conduite ne s'en fussent meslez. L'hoste & les voisins arriverent un peu tard au secours du Thresorier, & le Capitaine Romarin fit jouër cette farce sur le point qu'il alloit faire vendanges au Guas.





CHAPITRE VI.

*De la guerre du Prince; familiarité du Roi & de
Faneste; Chalus, tiltres : Regnante Jesu;
l'antiquité de Langin.*



NAY. Mais Monsieur le Baron, nous n'avons point sçeu que vous vous soiez fait paroître en la guerre de Monsieur le Prince? —
F. Si ai ye vien paru en ceste guerre là; ye n'abois jamais esté contre lou Roi qu'à cette fois. De berité, l'ennemi ne pareissoit point. Du reste, il faisoit assez von en ce parti : on n'estoit tenu à rien, ni à marcher en vataille. Le yor, que tout couroit à la petite guerre, les garces gardoent lou drapeau, & me sou-bient qu'une nuit que le regiment de Sant Paul marchoit, n'ayant troubé par les villages aucune guide à prendre, nous fûmes contraints à nous servir d'une femme. Çus de la teste à tous coups crioient : *Alte, alte!* nous nous en faschions; à la fin on cria *Alte! on vesogne la guide!* On pensoit que ce fut un masse, nous nous en primes tous à rire. La nuit, au Diavle la garde! vruloit le billage qui bouloit.

Nos Grands le bruloient, à la moude s'entend, c'est à dire qu'ils prenoient cent escus d'une Pareffe pour la laisser buide au milieu du departement. Çus qui faisoient la charge aboient cinquante escus pour tous ensemble, & les plus grands chacun vingt cinq. — *B.* Vous avez bien faict de m'expliquer ce bruslement; je pensois que ce fust mettre le feu pour faire degast. — *F.* Non, cela n'appartient qu'au pais des Parpaillots. — *E.* J'ai veu le temps que la teste d'un Mareschal de camp eust sauté pour avoir laissé un village vuide entre les logis de l'armee. — *F.* Quand nous eufmes joints lous Huguenots, ils en disoient autant que bous, & appeloient cette liverté desourdre; mais nous nous mouquions vien d'us, & ce desourdre nous a serbi quelquefois : car une nuit que nous estions parti de Chesnai, où nous abions gagné chacun la pistole pour garder une maison de Gentilhomme, nous nous amusâmes à voire en une otre. La nuit nous surprit à Thourignai; nous allions trouter Monsur à Selles. Nous estions esgarais pour toute la nuit, quand nous troubasmes dans le chemin un canon, de là à un quart de liuë un otre, à mille pas de là lou tiers; cela nous serbit de vriffees. Il y aboit un fadas de Caitaine du bieux temps qui bouloit que nous envoiassions abertir comment le canon estoit avandonné, par un de nous, & que les dus otres demourassent en bedettes dans lou camin; nous nous mouquâmes vien de lui. Il me soubient aussi qu'à la Croix blanche de Lusignan, Monsur y estant lougé, Rochefort abec lui, & un grand trin, il fit demourer à coucher un Mareschal de camp Huguenot, qui le lendemain au partir, boyant qu'on ne donnoit pas un hardit à l'hoste, fut vien simple de payer. *A voire, Page, à voire!* Excusez moi : je pensois

estre encores à Fæneſte, où mon Paye eſt demouré abec ma meire; ce ſont de mes reſberies. Abant ces guerres, aux vones compeignies, à tous coups, en reſbant il m'eſchappoit : *Oy da, Sire*, ou quauques autres moutets, en penſant que lou Roy m'interroguia familièrement. — *B.* Et penſez-vous que le Roy quelquesfois n'en laiſſe pas aller de meſmes, comme de dire : *Que dites-vous, Baron?* penſant que vous ſoyez tousjours à ſon oreille. — *F.* Oi da, oi, & ſur tout quand on parle de la guerre. — *E.* Et ne craignez-vous point que la guerre que vous lui avez faiſt ne faiſſe quelque brefche à voſtre grande faveur? — *F.* Sa Majeſtai eſt trop caballiere pour n'excuser pas les caprices que prennent les galands hommes, ou pour les Dames, ou pour l'ami. — *B.* Vous me faites ſouvenir d'un dialogue qui fut entre le Roy [Henri] quatriefme & Chalus de Limouſin, qui avoit eſcallé une maiſon, ravi une fille, & tué quatre ou cinq perſonnes de qui elle eſtoit heritiere. Eſtant priſonnier, le Roy voulut parler à lui, pour s'enquerir ſur les menees & entrepriſes du Limouſin, qui avoient cauſé ſon voyage. Chalus en decela quelques nouvelles qui firent trancher la teſte à deux de ſes compagnons, & de là prit occaſion de parler de ſon principal affaire, en ces termes : *Sire, voſtre Majeſté eſt trop galante, & cavalliere, & a trop ſenti les poinctures de ce petit Dieu à qui on peint des aiſles, pour vouloir punir les excez que le fils de Venus a mis au cœur de ſes eſclaves.* — Oui da, reſpond le Roy; mais vous avez à craindre que ma Cour de Parlement ne ſoit pas aſſez cavalliere, & mon Chancelier aſſez galand. Ce qui arriva, car il fut roué dans huit jours. — *F.* Ce conte n'eſt pas vien à proupos, car je

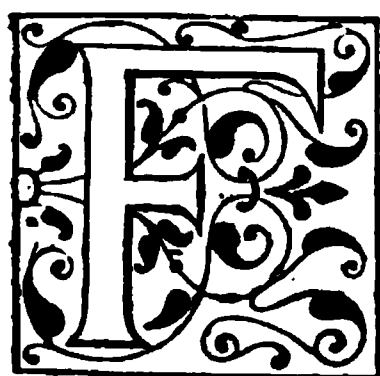
m'attends d'aboir autant de pribautai abec Sa Majesté à mon retour qu'auparavant. Il fait vien d'où je suis, & que baut lou Baron. Il a èstai chais mon cousin de Poulastron abec les plus galands de sa Cour, pour comvatre lou Diavle, qui avoit saisi la moitié du lougis, & à grandes peirades fesoit pur à çus qui y bouloient aller. Ma cousine fut vien estonnaye, quand elle bid la meison pleine de gens qui aboient tous l'espee à la droicte, & lou pistolet à la male man : lou Diavle s'en estoit allé. Il arriba que trois mes cousins qui alloient en une partie de vagues entrerent masquez dans la vasse cour, la lance sur la cuisse, us & lurs chebaux vardez de taffetas vlu. Boila un grand cri : *Boici lou Diavle, boici lou Diavle !* Ceux ci s'enfuirent, & lou Roy à chebal après us, qui les prit à une liuë de là, & ce Prince les amena diñner. Il estoit fort drosle en ce temps là ; & quand lou cadet de Paulastron & moi arribasmes à la Cour, il s'en foubint, & le fit mettre aux Gardes. — *B.* J'estois lors à la Cour de Navarre, & me souvient qu'on disoit comment c'estoit un escolier de Thoulonse, qui pour coucher avec la Damoiselle du logis, fit le Diable comme cela. — *E.* Vous estes tousjours scandaleux. — *B.* Le Roy mesme, pour aller à l'amour, accompagné de Frontenac seul, estant tous deux desguisez de cappes de Bearn blanches, alla en poste à Yemant. Ayant passé Artez, trouva la populace du pays, qui avec bastons ferrez poursuivoit des forciers ; toutes les cloches sonnerent sur lui, & deux cents populaces, qu'à pied, qu'à cheval, les poursuivirent aux rais de la lune, criants : *A la cause, à la cause !* jusques dans le jardin de Yemant, où la Comtesse qui les attendoit, fit le *hola*. — *F.* Je beux vien cela, mais je

continuë à dire que Sa Majestai sçait vien d'où ye suis. & encor que ye soiez à pied, ye suis tousjours lou Varon de Fæneste, aussi vien Gentilhomme que lou Roy mesmes. Il y a des tiltres chez nous qui disent : *Regnante Jesu propheta*. — *B.* Je me trouvai une fois à la table d'une Duchesse qui allegua la mesme chose, ce qui fut relevé par un des plus doctes Gentilshommes de la France en disant : « J'ai veu en divers lieux des tiltres de mesme datte ; ils sont tousjours honorables, car ils sont de cinq cens ans, du temps d'un grand Schisme qui establit un Pape à Rome, un à Ravenne, & l'autre en Avignon. Les Papes avoient lors gagné un tel avantage que l'ære du siecle couroit sur leurs noms, & disoit on lors : *Regnant tel Pape* ; les Seigneurs, qui ne voulurent prendre parti avec aucun des Schismes, comme les Notaires demandoient ce qu'ils mettroient après *Regnante*, la responce estoit : *Regnante Jesu*. » — *F.* Cela n'empesche pas que je ne sois Gentilhomme de von lieu & de vonne part. — *E.* Non, non ; peu de gens font leur preuve de cinq cents ans. — *F.* Le Curai de nostre Paresse disoit à un oncle min qu'il montreroit dans la Vivle le nom de Fæneste, & que l'on aboit troubai de la monnoie de nos armoiries, lors que lou chastel fut vasti, à la bieille moude s'entend. Il y a force mazures que je ne voudrois pas changer à la gallerie du Loubre. Bous riez, & you je bous dits que cade fad a son sens. — *B.* Ce n'est pas pour mal que je ris ; mais il me souvient qu'estant un jour en Savoie, logé au pied d'une vieille mazure qui s'appelle Langin, le Curé du lieu me disoit : *V'ed vo, Monfieu, ceti chaté ? se pu prouva par la Bibla que s'en a yta roina y a près de trai cents ans.*



CHAPITRE VII.

*Noblesse de Faneste, & en suite discours
de Renardiere.*



FANESTE. Tant y a donc qu'aussi vien que Langin nous sommes à la Vivle. — *B.* La Noblesse de vostre pays est fort heureuse à se faire valoir & à parestre. J'estois ces jours chez un Orphevre au bout du Pont-au-Change ; un

Gentilhomme bien couvert s'arresta devant la boutique d'un Orphevre, & demanda : « *Es bous Favre ?* » Le Parisien ne l'entendant pas, je respondis pour lui. Il redoubla s'il feroit bien un cachet ? Cela accepté, il mit pied à terre, & je demourai à la boutique pour leur servir de truchement, parce qu'il venoit tout bourru de Gascongne. Pour accourir, l'Orfevre prit son ardoise, & l'autre se mit à dicter ce qu'il vouloit : « *Je bus*, dit il, *mes armoiries.* — *Demande.* Et bien, Monsieur, quel en est le champ ? — *Response.* Boutats me aquiou un camp de millet. — *D.* Et bien, Monsieur, que mettrons-nous dedans ? — *R.* Boutats me you, me dis. — *D.* Comment ? — *R.* Souvre aquest rouffis, qui me

couste cents vons escus, petits s'entend. Boutats me un esperverot sur lou poing. — *D.* N'y a il que cela ? — *R.* Quatre caynots espagnouls, vigarraz de vlanc & de negre. Ne demembrez pas lou plumet, ni lou mante d'escarlante. — *D.* Cela est fait ; & la devise ? — *R.* C'est : *Haré per aquiou* & de l'otre estrem : *Tout pour parestre*. L'Orfevre ne se peut empescher de rire, & il y eut eu de la batterie entre lui & le Gentilhomme, sans quelque petite assistance qui les separa, & envoya le Gentilhomme en chercher un autre plus habile que certui ci. — *F.* Cap de Sant Vasilé ! je me fusse ouffert d'estre second contre ce couquin, car ce Gentilhomme aboit de velles inbentions. Il n'y a point tant de fadeiges dans les miennes : c'est une fenestre en incarnadin d'Espagne, & la devise : *Entre comme lou vent*. — *E.* Les plus courtes sont les meilleures. — *F.* Monsur, quand je n'aurois otre preube de ma Nouvellesse, ye la montrerai tousjours par vons arrests de Cour de Parlement. Un de mes grands peres eut la teste tranchee à Thoulouse pour aboir biolé une nonnain, & mon oncle & son fils pour aboir tué un prestre. Il n'y a que dire à cela. — *B.* Monsieur, vous avez connu Renardiere qui, à force d'estre noble, dès la premiere veuë connoissoit fort bien un Gentilhomme, & au sentir mesme ; car il vouloit qu'un vrai Noble eust un peu l'eseille surrette, & les pieds fumants. — *F.* Tenez, ye me devoutonne : bous sentirez. — *B.* Ho vertu bieu ! quel parfum ! — *F.* Et les pieds de mesme. — *B.* Monsieur le Baron, si vous estiez en Allemagne, là où on donne à tout le monde des Excellences, vous auriez nom *Vostre Excellence*, à cause des exelles, *Vostre Naïveté*, pour je ne sçai quoi qui vous sort du nez, & *Vostre Piste*, pour le parfum

des pieds. — *F.* Il y a des fats qui diroient que ce seroit sentir le vouc, mais c'est l'homme. Rebenons au proupos que disoit Renardiere. — *B.* Il disoit que quand le chasteau de la Renardiere fut fondé, Hercules passant pays pour aller en Espagne, y mit la premiere pierre, aux enseignes que, quand il fallut demolir un coing pour bastir la grosse tour de l'horloge, on trouva dans le fondement un quadruple d'Espagne, & quelques maloedis. — *F.* Hé ! Monsur, nostre meison a fleuri, & fleurira encor maugré les enbieux. Où est lou temps, où est lou temps, qu'alant boir quelque couquine de Princesse, la vraverie de mes havits trouvloit ma vonne fortune, quand les vroderies de diamants, & quelques escarvoucles parmi, me descoubroient à la veuë de tous ? C'est lors que je maudissois lou parestre. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les grandes bertus ne se peuvent cacher ; & quand à la balur, où est lou temps que nous allions lougeant par la Veausse, & comme les couquins des billages se deffendoient, après aboir crié : *Sus ! il faut menger la muraille à velles dents !* & me arroüsois lou bel premier ; d'où bint que les compagnons me nommerent *lou mangeur de Murailles*. Quant à l'esprit, je suis lou premier qui ait inbenté à louer bingt chebaux en cinq estavles, & en toutes nompairs ; & les chansounettes d'amour en veau Gascon, quauques unes ne sont-elles pas conrees pour rien ? Je suis fils de maistre. Avez-bous yamais esté à Turaines ? — *B.* Ouy da, & espere encor y aller bien tost. — *F.* Je bous prie, à la premiere fois, regarder sur lou mantou de la chemineo en la grande salle, & bous y berrez, de la feïçon da peire mien, en lettre d'or massif : *Epitaphe sur la naissance d'Henri de la Tour*. Mais il me resouvient

que bous m'abiez accomparé à ce Renardeau : quel homme estoit-ce? — B. C'estoit un homme moitié Soldat, moitié Procureur, moitié Gentilhomme, qui briguoit estre Aide de camp, disoit au Roy tout ce qui lui venoit en la bouche. Quand on publia les droicts de representation pour maintenir le Cardinal de Bourbon, plus habile à succeder à la Couronne que le Roi de Navarre, lors que par toute la France les deux tiers l'appeloient Charles dixiesme, & la monnoye battuë en ce tiltre là, se prenoit, hormis aux villes Royales, le Conseil du Roy travaillant tous les jours à ordonner & à faire escrire sur cette question, Renardiere frappa à la porte du Conseil, qui lors se tenoit au cabinet, demandant audience pour chose qui importoit l'Estat. Estant admis, chargé d'un gros livre, il dit au Roy que ni lui ni son Conseil n'entendoient rien à l'Estat, mais qu'il leur apportoit le procez tout vuide, & qu'il falloit juger le different de la France par les Annales de Bretagne ; & ce disant, mit ces grosses Annales sur la table. On le remit sans rebut à une autre seance, à laquelle il ne faillit pas de se trouver avec un autre plus gros volume ; c'estoit le livre de Guarigues manuscript, contenant quarante & deux mains de papier, & s'appelloit l'*Abbrege de l'Almanach*. Et pour vous dire encores un des traits du Compagnon, un jour que les Mareschaux de camp l'avoient fait amuser dans le jardin par un Breton qui les importunoit, & par ce moyen avoient disné sans lui, Renardiere vint tout scandalizé au dîner du Roy, lequel lui ayant demandé qu'il disoit de bon, Renardiere respond : « *Du bien de vous, Sire, à tout hazard.* » — Mais encor, dit le Roi, qu'en dites-vous? La response fut : « Je dits, Sire, que vous estes le plus

grand Prince du monde, car vous faites plus que Dieu, pource qu'il ne promet à ses enfans sinon que du labeur qu'ils savent faire, ils vivront commodement ; & vous faites vivre vos Mareschaux de camp très commodement du labeur où ils n'entendent rien. — *F.* Je ne trouble von qu'on m'accompagne à un Flongnac, & il me soubient maintenant l'aboireu. — *B.* C'est ce que j'avois envie de vous dire, quand vous nous avez dit n'agueres que vous n'aviez porté les armes qu'au parti du Roy, & il me semble vous avoir veu en l'armee du Roy de Navarre, quand il reprit Marans, aux enseignes de la petite casaque de drap rouge. — *F.* Ha ! que je vous dirai, mon pere aboit charge à l'Artillerie, & quelques-fois par voutade & par caprice, je prenois quelque casaque d'un des pionniers de sa compaignie, mais par fantaisie, non pas autrement. — *B.* Encor estiez vous pour lors Huguenot. — *F.* Oui da, en quelque façon ; mais je vous dirai que beaucoup d'honnestes gens ont quitté ce parti pour les peines qu'on y trouboit. — *B.* Vous ne contez point les perils. — *F.* Comme le Roi s'abançoit à Coutras, je troubai un honneste homme qui s'appelle Sponde, à Taillebourg, qui s'en retournoit. Il me mena coucher chez Monsur d'Echilais, & me donna connoissance du Curai du lieu, haval homme, ou il n'en fut yamais, & qui mettoit en pratique ces instructions touchant l'accord des Religions, & je vous dirai comment.





CHAPITRE VIII.

Invention du Curé d'Eschilais; difference des Sermons.



FENESTE. Doncques le Curé d'Eschilais qui aboit esté Moine, & puis Diacre Huguenot, de là s'estoit fait Hermite, d'Hermite Prescheur reformé en Bretagne, sans avoir eu l'imposition des mains. Il se jetta encor dans une Avvaye devant laquelle le Comte de la Rochefoucault passant abec quelques vandes, il sort lui presenter un dizain tendant à sauber l'Avvaye. Lou Comte qui le connut, lui demanda s'il composeroit vien en Comedie, en Tragedie; après qu'il eut respondu qu'ouy, le Comte : « Hé! les feriez vous pas vien jouer aussi? — Très bien, Monseigneur, respond le Moine. — Je le croi, dit le Seigneur, car vous abez joué toute sorte de personages. » Et le renvoya ainsi. Il parbint donc à estre Curé d'Eschilais, & rendit Guilbidonin le Seigneur dou lieu. Quand quelqu'un de la Parroisse lui apportoit un enfant à baptiser, il en ufoit comme vous boyez de

lui amplement en la Confession de Sanci. J'admirai l'esprit de l'homme qui marioit & vaptisoit les Papistes à lur moude, & les Huguenaux à la lur, & depuis ye me fis instruire par quauques Peres Capuchins & par un Pere Bernabit. — *B.* S'il estoit Bernabit, il n'estoit pas marié, ou vous seriez fils de putain. — *F.* Bous otres prenez les chouses simplement; c'est une feïçon d'haunur qu'on leur pourte; on les appelle aussi Docturs. — *E.* Ce n'est pas obeyr au passage de l'Evangile qui deffend si exprés aux Chrestiens de n'appeller aucun Pere, pour ce qu'ils n'ont qu'un Pere aux Cieux, ni aucun Docteur, pource qu'il n'y a Docteur que l'esprit de Dieu. — *F.* Tant y a que ce sont d'avilles hommes : mais sur tout je fus conberti par un sermon que fit Pere Ange à Paris, le Judi-Afolu : il conta la Passion tant pitusement que je ne pus pas me tenir de plorer, ou de pitié, ou pource que je regardois attentivement les yeux chassius de la bielle de Mercsec. — *B.* Et que put vous dire vostre Pere Ange, qui n'avoit jamais estudié? — *F.* Il aboit un Precepteur sabant homme, aussi vien que le Cardinal de Sourdis, & apprenoit aussi vien que lui les sermons par quur, mais dïbersement, car le Cardinal, qui aboit une memoire cabaline (comme on dit) redisoit sa leïçon sans y changer une syllave; l'otre ne disoit que lou comancement, & puis alloit à l'escarpoullet, s'enboloit dans les nuës, hardi en diavle, & disoit des forfanteries les plus aggreavles du monde. Il faut abouër que le estyle & la feïçon de nos Prescheurs sont bien otres chouses que celles de vos preuves Ministres, ausquels on ne permet ni Allegories, ni Paravolles, ni Favles, ni gentilleßes, ni livertez qui biennent quelquesfois vien

à proupos, quand ce ne feroit que pour resbeiller lou puble, à l'imitation de Ciceron, qui boyant passer son gendre aiant au costai une espee de sa grandeur, s'escria : *Quis tanto generum alligavi gladio?* — E. De mesme façon fut ce que fit un Grec au milieu de son oraison : voyant tout le monde endormi, il fit le discours de l'asne vendu, & de la possession de l'ombre, à laquelle chacun des deux vouloit dormir; le vendeur maintenoit ne l'avoir pas venduë. Telle fut encor l'invention d'un Cordelier, qui ayant pris une pierre en sa chaire, fit semblant de la vouloir jeter à la teste d'un cornard, & prenant son branle la fit baisser à plusieurs, & puis : « Je pensois (dit-il) qu'il n'y en eut qu'un. » Le ris resveilla les auditeurs. Non, on ne permet pas ces gayetez à nos Ministres, mesmes on leur defend les Allegories, tant qu'on peut, pour les attacher à leur texte sans eschapper. — F. Mais, Monsur, ils ne font point de velles entrees par quelque piece vizarre & fantasque. Nos Prescheurs s'en escriment vrablement; comme un frere Luvin qui commençoit par un argument qu'il appeloit, ce me semble, Croucodile : *S'il bient, il ne biendra point, & s'il ne bient point, il biendra*, ce qu'il entendoit de son asne & du loup. — E. Mettez en ce rang Panigarole, commençant par ces mots : *C'est pour vous, belle, que je meurs*, en appliquant ses yeux sur une galande, de l'amour de laquelle il estoit embrené & descricié partout. Il l'avoit menacee de lui faire cet affront. Le peuple tout estonné de cette entree, se rassoura quand, après pauses & soupirs, ce bon Docteur suivit : *dit nostre Seigneur à son Eglise*. — B. Je n'eusse osé parler des Prescheurs, de crainte d'offenser, mais puisque vous en

estes venu si avant, je vous dirai l'entree & la fuite du sermon de Pere Ange, lequel aussi bien Monsieur le Baron a mis en jeu, s'il ne veut lui mesme le raconter, car c'est le mesme, puisque ce fut le Jeudi-Absolu. — *F.* J'aime mieux que ce soit Monsur de Beauju, car pour dire lou brai, je n'en ouys que la moitié; lou reste me fut contai par un otre. — *B.* Or bien, vous en saurez autant que ma memoire & vostre patience en pourront porter. Après les croix, les reverences & le plonge, ayant fait branler la pointe du capuchon & celle de la barbe, touffit en *E-la*, mit le haut mout devotieusement, & craché trois fois, il commença d'une voix haute, disant :





CHAPITRE IX.

Sermon du Pere Ange.



NOUVELLES, nouvelles, nouvelles!... (là une grande pause). Et quelles nouvelles?... (là encor une), de querelles, de guerres entre de grands Seigneurs. Vous estes bien aises, vous autres, quand on vous conte quelques combats, quelques duels, & sur tous, vous autres Courtisans, vous n'avez en la bouche autres discours en picquant le bahut. Sachez, Chrestiens, que nostre Seigneur estant venu çà bas pour sauver le monde, & par consequent troubler les affaires de Sathan, Sathan l'appelloit brouillon, car il estoit fondé en bonne possession, & pour lors Souverain de l'Eglise, autorisé de trois mille ans d'ancienneté & de succession, Concierge de la maison d'oraison, Possesseur de la chaire de Moyse, Secrerain de toutes les Eglises parrochiales d'entre les Juifs; sa monarchie estoit visible, l'arbre de sa genealogie monstroït une longue succession, il presidoit en la Sorbonne des Pharisiens, qu'ai-je dit? de la chaire de Moyse, ce ne

l'estoit pas proprement, mais il en avoit fait faire une toute pareille, & la supposa en la place de la vieille. Ce Prelat, bravant en sa tyarre & habits pontificaux, avoit par ses menées établi l'Empire de Rome presque par tout, & sous l'Empire politique fortifié & enrichi son Ecclesiastique. Ce Tyran, tant au spirituel qu'au temporel, vit venir le pauvre nostre Seigneur, fils d'un charpentier, qui eut pour premier logis une estable, & une creche pour berceau, accompagné pour tout potage de pauvres pescheurs, & quelques disciples maigres, pâles & morfondus, comme vous diriez ces belistres de la vallee d'Angrogne, qui ont mieux la mine de demander l'aumône que de prescher la verité. Il y avoit long temps que Maistre Sathan disputoit contre les Prophetes, leur opposoit les traditions de ses Rabins, maintenoit sur tout que le Messie viendrait avec main forte & bras estendu, comme peut & doit faire un bon Capitaine & grand Empereur pareil à Mahomet, qu'il couvrirait la terre d'armées, se ferait bien conoître & paroître, en fin ferait le feu violet. Là dessus, étant arrivé le Messie, après l'avoir essayé par la tentation, il se mit à prescher contre lui. Comme l'autre preschoit de son côté, tous deux dans les Synagogues, tous deux aux deserts, il appelloit Jesus Novaliste, suborneur, troubleur d'Israël, demandoit sa vocation, disoit de lui & de ses Apostres qu'ils s'estoient ingerez; l'autre faisoit des miracles, chassoit les Diables de plusieurs, principalement des pourceaux de Sathan, & l'irrita grandement quand il chassa ses marchands du temple. Il arriva que le mesme jour que nostre Seigneur venoit de jouer du fouët sur ces canailles, & qui lors n'estoit pas en humeur de courtoisie

& d'humilité, telle qu'a bien depeinte un Cordelier Espagnol en descrivant la tentation, & quand Sathan le conviant à se jeter du pinacle en bas, il respondit, *como Cavallero bien criado* : *Beso las manos, Señor Sathanas, por que yo tengo escalas para bajarme.* Lui donc, estant encor esmeu de la charge qu'il venoit de faire, Sathan s'approcha en colere aussi, & fort resolument lui dit : « Je te maintiens que tu n'es point le fils de Dieu. — Tu en as menti (dit le Seigneur) par ta puante gorge, ce que je te maintiendrai à telles armes que tu voudras. » Ces propos, au jugement des Ministres, seroient des blasphemes, mais nous autres appellons le pain, pain, & disons les choses comme elles sont; tant y a que Sathan le prend au mot, demande à loisir l'election des armes. — *F.* Je maintiens que Sathan aboit le tort, car celui qui a reçu lou desmenti, c'est à lui à appeller, & le choix des armes est à l'otre. Y'usse vien boulu serbir de second. — *E.* Ne rompons point le discours du Prescheur; vous estes trop vaillant, & le courage vous emporte. Poursuivez, Monsieur de Beaujeu, & y mettez du vostre le moins que vous pourrez. — *B.* Il s'en court donc en Enfer faire une consultation, & se conseiller à ses meilleurs Capitaines, comme un Marquis de la nouvelle impression, qui alla consulter son cartel avec les gens du Roy; & eux lui promirent de lui estre bons seconds, & le cacher aux plis de leurs robes. Les plus vieux Diables, & qui avoient le mieux estudié, eurent recours à l'invention Sainte Croix, en laquelle Jesus seroit mis pour le combat. Cette offre si injuste estant faite à nostre Seigneur, je vous laisse à penser s'il n'y eut pas de l'estonnement au commencement; toutesfois, ayant le courage d'un

Gentilhomme de bonne maison, il s'y resolut. Si fust choisi pour le lieu du combat le champ de Golgotha, pour Juge du camp Pilate, pour second le bon Larron, cloüé d'un costé. — *F.* Ho, ho, c'est à l'espee que y'entendois estre second. Et qui estoit second du Diavle ? fut-ce point Monfur Sant Longis ? — *E.* Bran ! Longis n'estoit qu'une lance. Ne rompez point propos : vous ne courez pas fortune de ce costé là. — *B.* Il ne se peut dire comment ce veillac Sathan fut esbahi. Voyant que sa supercherie n'avoit point rompu la resolution de son ennemi, il va solliciter dans la presse, & quand il vid le Seigneur au plus fort des tourmens, il fit crier par ses heraux : « *Si tu es fils de Dieu, descends.* » La finesse estoit grande, car ne descendre point estoit donner à ses gens dequoi rendre douteuse sa divinité ; descendre estoit quitter le combat, ce que nostre Seigneur ne voulut jamais faire, mais ouy bien le poltron Sathan, qui ayant abandonné l'honneur & le champ, fit de la querelle une guerre, & eut son recours à sa garnison, comme nos gens faisoient aux escarmouches, quand les Huguenots vouloient venir aux mains. Il arrive vers les fauxbourgs d'Enfer tout eschauffé, & le vilain de crier : *Aux barricades ! Aux barricades !* Vous eussiez dit que c'estoit le Comte de Brissac en la place Maubert. Et jeunes Diables de chercher des barricades par tout, & les vieux de les placer aux advenuës. Vous autres, ivrognes de Paris, leur en vuidates assez au dernier Carefme-prenant pour servir aux Diables à jouer la Passion. Voyez que c'est que de tant boire. Vous fournissez les Diables de magasin contre les Anges. Or voila les barricades dressees, mais non remplies, car Jesus poursuivit sa poincte, comme faisoit le feu

Roy. & ne s'enfuit pas comme les Bretons à Fontenai; mais ayant rallié un bon regiment d'Anges, fit mener les enfans perdus par Saint George, tout accoustumé à combattre les Diables; le fit soutenir par Saint Michel, de mesme mestier, avec une troupe gaillarde; lui print la croix sur son col pour servir de belier, donne furieusement aux barricades, des premiers coups les met en canelle, les couche à bas: la canaille ne peut supporter l'assaut, tout s'enfuit jusques à un autre retranchement, qui s'appelloit les Limbes. — *F.* Bous diriez que c'est la varaille du pont de Sey; il m'est avis que y'y suis encores. — *E.* Taisez vous, si vous pouvez. — *B.* A ces Limbes, l'armee se fortifia de tous les Peres qui estoient en chartre, & qui pour avoir sçeu les adventures & ruses d'Enfer, aiderent beaucoup à faire perdre tout le reste. Les vieux Diables conseilloyent de faire une depesche par le monde, & appeller pour auxiliaires tous ceux qui en leur propos communs se donnent au Diable si souvent, mais l'affaire estoit trop pressée. La troisieme esperance estoit au Purgatoire; mais les Ministres y avoient fait tant de bresches que Beelzebuth, qui le devoit defendre avec une legion de mouches, ne s'y opiniastra point. Sur le dernier rempart, qui estoit en Enfer, Lucifer voulut capituler, & demandoit d'avoir pour butin tous les ribaux & putains du premier siecle; il ne fut non plus escouté que Maillé Benneard à Vandosme. En fin lui & les siens se rendirent à discretion sur la parole de Saint Michel, Mareschal de camp en cette armee, lequel incontinent fit faire un ban avec des cloches au lieu de tambours, que tous les prisonniers eussent à se rendre auprès du Prince conquerant. Après l'esjouissance generale de cette

viçtoire, Nostre Seigneur choisit d'entre les delivrez ceux qui estoient de meilleure maison pour les mener faire la reverence & baiser la robbe de la Roine sa mere. Adam marchoit le premier, & menoit sous les bras la bonne femme Eve. Il lui vouloit aussi presenter les Princes des Diables, mais elle en eut peur. Il fut question de faire un feu de joye, à quoi le feu d'Enfer ne fut pas trouvé propre ; celui de Purgatoire fut en dispute ; mais enfin, ceux qui s'en sçavoient le mieux aider s'en servirent à cela, comme n'estant pas dommageable à tous, mais au contraire propre à faire resjouyr plusieurs honnestes gens & bouillir la marmite. Tout fut comicque jusques là : puis le Prescheur commença à montrer que c'estoit nos pechez qui avoient faits la querelle de ce combat, & nous, cause par consequent du grand danger où s'estoit mis Nostre Sauveur. Là dessus ce grand Predicateur tourna les yeux en la teste, demeura longtemps comme esvanouy, se reprend pour s'estendre sur les douleurs de la Passion, desquelles il fit comparaison avec toutes douleurs dont il peut se souvenir, mesprisant toute sorte de fievres & de maladies, qu'il cotta de rang, & puis les blessures legeres & les autres maux ; là il se pasma pour la seconde fois, & tout transporté de fureur, tira de sa poche une corde faite en licol avec le nœud courant ; il se la mit au col, tiroit la langue fort longue, & pour certain se fust estranglé s'il eust tiré bien fort ; les compagnons de la petite observance y accoururent & lui osterent la corde du licol. Toute la voute retentissoit de cris des spectateurs, qui avoient changé les ris en plaintes, l'entree comicque en tragedie, laquelle fut toutesfois sacrifice nou sanglant.



CHAPITRE X.

Suite des inventions permises aux Prescheurs.



FERNST. Cela est vienotre choufe que les Presches nuds & simples des Ministres qui ne beulent pas qu'on represente la Passion de Nostre Seigneur, & appellent les yus des farcieres. — E. Le tout me fait souvenir d'un honneste homme qui avoit esté trompette, & en portoit une sous sa robe; il se nommoit Monsieur de Gramont. Tant que la guerre avoit duré, il avoit esté arquebuser à cheval du Plessis de Cone à Cran; la paix faite, il se mit à prescher. Un mien nepveu qui le vid à Nyort en chaire, m'a conté toutes ses procedures. On couroit à son service de trois lieües; il se mettoit ainsi souvent en extase, se laissoit choir dedans la chaire, & puis debout tiroit de dessous sa robe une teste de mort emmanchee dans un baston; il en relveilloit les auditeurs, faisoit trembler les bonnes femmes & crier les petits enfans. Il contoit aux Nyortois, qu'estant soldat il avoit mangé des cœurs de ses prisonniers mis sur le charbon, tout par zeile

catholique, & s'attira & emmena avec lui deux enfans de bonne maison pour aller au Jubilé de Rome, mais il fit mieux, car dès Thoulouse, il leur fit faire le vœu d'ignorance & de mendicité; & les ayant escroqués tous deux de cent cinquante escus, il se desroba. Le lendemain, ces deux garçons mis prisonniers, on leur presenta la gehenne pour respondre dequoi estoit devenu le saint homme. Ils demurerent en ce saint estat, jusques à ce qu'on envoyast de Nyort une authentique attestation de l'innocence & sottiſe des deux pelerins, & outre une information ſecrete, pour l'honneur de l'Eglise, sur ce que le bon Prescheur avoit desrobé l'argent des pauvres avant partir. — *F.* Ce fut vien fait de tenir cela cachai. Lou Prince de Guimeney fut ainsi discret enbers la personne du Capuchin, fort saint homme. Ce bon Seigneur aboit au Bergier des chamvres pour toute sorte de mendiants, resolu d'en revastir tousjours pour autant d'ourdres qu'on inbentera; il y en aura comme de yors en l'an. Ce Pere ayant estei trois yors sans aboir mangay aucune chouse qu'on eust beu, & n'ayant esté querir à la ſoumellerie rien que l'eau, on se prosternoit debant lui comme debant un Sant. S'estant troubé un chandelier d'argent perdu, le proube Soumelier se resolut d'aller à Jeanne la devinereſſe de Denée, & pour ce que c'estoit lou camin dou Moine, il lui fit compenie bolontiers, car il le consouloit diſant : « Recommandez bous à Noſtre-Dame de Recoubrance, ou vien à Sante Reſtituë, qui est auprés de Soiffons. C'est là où alla Madame de Mercure, en chemiſe, marchant ſule & ſon trein dus cents pas après elle, quand elle trouba une troupe de trente cheboux à l'oree de la forest. Les caballiers s'en-

tuirent au large, & elle se jetta dans l'espais, où elle s'enfonçoit au prix que ses gens la cerchoient, & se perdoit sans l'aide de Sante *Restituë*, qui la rendit le lendemain matin. Au vout de trois lius, à une adressage, il fallut sauter un fossai : le Sant Pere tomva & fourtit de sa manche, par miracle on otrement, le chandelier d'argent. Lou Soumelier le mena prisonnier au Bergier, & le von Seigneur du liu deffendit à tout son puble de faire aller la chose plus abant. — E. Certes vous me mettez aux champs, & sur vos contes de Prescheurs j'en dirois bien une douzaine des vieux, comme d'un qui com-
 • mença son sermon par trois jurements : *Par la versu, par la mort, par la chair, par le sang*, adjoustant tousjours : *de Dieu*, & puis, après une grande pause : ... *nous sommes sauvez & delivrez de l'Enfer*. Je vous donnerois bien encor le Curé de Saint Eustache, & du tambour des Enfans sans souci & autres histoires qui sont vieilles & mal asseurees : mais je vous en donnerai un recit duquel je respondrai, & duquel mes yeux & mes oreilles me sont tesmoings ; c'est du Cordelier Portugais, lequel joüant à la *prime* avec le feu Roy & deux autres, se vid pressé d'achever, pour ce qu'il entendoit la cloche de Saint Germain de l'Auxerrois, où il devoit aller faire le sermon. Il tire donc sa reste, & lui estant venu deux Rois des premieres, il se souvint que c'estoit le jour de leur feste ; par caprice il fit de sa moitié, ce qui fut tenu de tous les trois ; à l'escart lui estant venu encor un Roy, il fit son reste disant :
 « *Fils de putain qui ne le tiendra.* » Tout fut tenu & le fredon lui ayant succédé, il jette les quatre Rois sur table, met en sa pochette quatre vingts escus, & s'en court à sa chaire avec les autres joüeurs. Il

commença en criant : « *Vive les Rois ! vive les Rois !* » & à cela ayant joint un grand discours de l'autorité des Rois, où tous les traits de Saint Pierre & de Saint Jude en leur faveur furent alleguez, comme vous les pouvez avoir levez dans l'antichambre du Duc de Sulli à l'Arsenal, avec un crucifix au pied. — *F.* Pourquoi le Duc de Sulli arvoroit-il ces passages ? — *E.* C'est pource que lui aussi se jouoit de l'argent des Rois. Laissez moi achever. Après avoir haut loué le voyage des trois Rois, il s'eschauffa & suivit : « Mais ces trois Rois pourtant laissoient perdre l'Eglise ; si le quatriesme ne fut venu, le jeu estoit perdu, tout estoit desolé. C'est ce Henri Quatriesme que vous voyez devant vous, qui a fait sentir ses efforts à la France, & son secours jusques aux Portugais amis & estrangers. Ce quatriesme Roy, uni avec les trois, nous donne grande matiere de joye, de gain & d'utilité. » Il fallut que le Prescheur s'arrestat, car le Roy, le Comte de Soissons, Montigni & Montglas, qui estoient du jeu, & tous les assistans qui avoient veu jouer, esleverent un tel ris que toute l'Assemblée en prit la contagion. — *F.* Cap Saint Pigot ! bous en donnez de vonnes à nos prouves Prescheurs ; mais bous n'auriez garde d'en dire autant de vos Ministres, qui en font vien de mesme que les autres. — *B.* Si ferai vraiment. Il faut advouër que quelques uns de nos Ministres ayant commencé à tirer pension du Roy, il y eut un jeune Pasteur devers la Guyenne à qui il prit envie de parvenir. Pour ce faire, il fit un grand & long panegyric, à la louange du feu Roy, où il y avoit de quoi dire. Cela fait & appris par cœur, il prit l'occasion d'un Synode Provincial. Comme il fut commandé selon l'ordre, sur une question qui courut touchant quelque desmariement,

il se leve, compose sa robe, sa barbe & ses yeux à la modestie, & ayant craché & touffi clair, il commença le *quamquam*. Le President lui rompt les chiens, lui remonstre qu'on n'estoit pas là pour faire des harangues, mais droit aux parties. Le petit homme s'esclatte. « Il y a quelqu'un (dit-il) à qui les loüanges de mon Roi sont de mauvais gouft. » Cette desgainée fit faire silence, & falut entendre paisiblement la harangue de près d'une heure, jusques au *Dixit*. Là dedans, parmi les loüanges du Roi, il declamoit contre toute les Assemblees politiques, & contre ceux qui vouloient chercher autres cautions & protecteurs à la liberté de leur conscience, que le Roy, quoi qu'il fut allé à la Messe, exalta son esprit divin, courage invincible, & suffisance en l'Estat, & par là le maintient capable d'estre protecteur & depositaire du salut d'un chacun; exhorta à rendre toutes les places de seurté, à casser tous les Juges des Chambres mi-parties, & à se deffaire de toutes les cautions de la paix. Tous ses freres trouverent mauvaise la boutade du compagnon, sur tout les Gouverneurs & les Justiciers; mais il s'attaquoit en privé à tous ceux qui le cuidoient reprendre. Un Grand de Parti ayant entendu ceci, en usa comme je vous dirai; c'est que son Prevost faisoit lors le procez à quelque faux monnoyeur, & ayant mis à part deux cents escus en pieces de dix soulds pour les vendre à un billonneur, un lacquais du chasteau les desroba. Un bon frippon fut depesché, qui arriva en poste au soir en une bourgade où il y a poste, & qui n'est logee qu'à trois maisons du Ministre, pour lui dire: « Le Roy, mon Maitre, ayant feu vostre violente affection au service de sa Majesté, comme il a paru par l'excellente harangue que vous

avez prononcée en une Assemblée, vous a ordonné quatre cents escus de pension annuelle, payable à deux termes, l'un pareil à l'autre, & m'a commandé de vous en apporter le premier semestre, sans en donner autre dépêche, de peur que les Secretaires ne causent, & sans que vous ayez affaire à Bellignan, qui est encor Huguenot Consistorial. » Ce courier deschargé des deux cents escus, convié à soupper, le refuse, & après avoir dit en ferrant la main : « *Le Roy espere de plus grands services de vous, & vous tient pour son serviteur secret,* » n'ayant comme point montré son visage, se desrobe & gagne son cheval. Trois semaines ne passerent point que le Ministre ayant communiqué son argent & sa joye à sa femme, elle s'en va à la Metropolitaine du pays, employe force argent pour se faire brave, sans oublier son mari. De ce temps il y avoit grande persecution contre quelque Noblesse du pays pour avoir forgé, & notamment des pieces de dix sols. Le marchand, ferrant l'argent que son homme avoit receu, le connut pour tel qu'il estoit, fait ses enquestes, & puis les poursuites. Voila le Ministre prisonnier ; voici les peines où il se trouva. On lui demande de qui il avoit reçu cette monnoye. Il n'ose nommer le Grand Maistre ; le messenger lui est inconnu, la façon en est ridicule, la cause vilaine. A faute de respondre à ses questions, le voila criminel. On lui presente la question, à la veüe de laquelle il laisse aller que le Roy lui avoit envoyé. On parle de le mener à Paris, & l'affaire passoit en tragedie, sans le remede que celui qui avoit fait la playe y apporta, pour ce que le Prevost, juge du jeune homme, estoit son serviteur, & en fut quitte pour cent escus,



CHAPITRE XI.

Actions estranges de gens d'Eglise.



FENESTE. Me boila content ; il faut abouër que j'ai boulu grand mal à Henri Estienne, qui est ennuyus pour tant de contes, & nouuellement de Didier Oudim, Claude Renaud, & Claude Picard de d'Ambellaim en Bassigni, dont l'un a esté pendu, l'autre meritoit la rouë pour avoir desbauché une femme & tué son mari auprès d'elle, & dans le liët même abusé d'elle, & l'autre, après avoir fait servir sa mere à desbaucher une sienne servante, tué la mere, afin qu'il n'en fut pas de bruit, & tant d'autres forfanteries & meschanceteis qu'il a attrivuai à nos gens d'Eglise : mais je bous ai autresfois dit que y'us pour camarades des Prestres Obergnacs, quand ce rivaud de Defunctis me mit en prison, l'un de ces Prestres accusai d'estre grous, & l'otre de l'aboir engrouffai. Nous les regardions tous par grande admiration. Un prisonnier noumai Malidor, qu'on dit aboir depuis mis le fu dans les prisons (je croi que ce fut le fu du Ciel, pour puni-

tion de m'aboir mis là dedans). Cet homme nous monstra une bieille Chronicque dibifaye par aages, en lettres gouticques, où il y aboit ces mouts : *L'an mil quatre cents octante huit, trente neufviesme de l'Empire de Frideric, au mois d'Octouvre, au pays d'Obergne, en une religion de Sant Venoist, abint une chouse merbeilleuse, c'est qu'il y eut un Religieux dudit lieu qui debint grous d'enfant, pour laquelle cause il fut pris & saisi de la justice, & gardé pour en delibrer.* — B. Cela est vrai; j'ai le livre, aux enseignes que le conte est au mil cinq cents dix septiesme fueillet, & ai veu encor un autre livre sur le mesme affaire, disant ces mots : *Et fut gardé pour en estre fait ce que la Cour en avoit resolu.* Ce passage de l'histoire a depuis esté le modelle du procez de ces deux Prestres, vos camarades, qu'on estime avoir esté de nuit jettez dans l'eau. — E. Je receus hier lettre d'un Conseiller de Rouën, qui m'escrit en ces termes : « La Cour a envoyé querir au Ponteau de Mer un Prestre nommé..., pource que le Juge du lieu lui faisoit son procez au gré des Jesuites, & elle en veut tirer un exemple notable de punition. Le fait est qu'ayant donné une pomme à une jeune femme dont il estoit amoureux, elle, par le conseil d'une tante, jetta la pomme à une truie, qui ne l'eust pas plustost avallee qu'elle s'encourt cercher le Prestre, & l'ayant trouvé, ne l'abandonna plus, montoit sur lui, & au soir se mit entre ses deux linceux. Son frere, qui avoit part au liêt, à cet horreur lui fit de rudes remonstrances; puis s'en allant pour quitter sa frequentation, le Prestre depesche, pour tuer son frere, son vallet, qui le laissa pour mort de quatre ou cinq coups d'espee au travers le corps; mais tout a esté mené en justice. J'en

attends la fin pour vous en donner advis. — *F.* Au Diavle lous vougres ! Un pendarlot me bedit l'otreyor, le libre de Messire Louis de Marseille qui, par forcellerie, aboit depucellees six bingts [&] tant de filles. Ye troubai au mesme endroit les paillardises & macquerellages de cette Magdelaine & dou Diavle ; je dits quant & quant que c'estoient lous Huguenots qui aboent fait ce libre là. Ye faillis à m'esbanouïr d'aboïr bu ces chouses ; mais quand je bis que nos gens, & entre otres lous Mercures, qui rendent à l'Eglise ce que Mercure rendoit à son Dieu, l'escrïobient, je mandai mes libres au fu. — *B.* Je passai à Marseille peu de temps après ; mais le peuple nous contoit bien des choses plus estranges que celles qu'on a escrites. — *F.* Mais au moins bous ne poubes dire que justice n'en ait estai faite. — *B.* Il n'y eut pas moyen de cacher cela ; autrement sans le paroistre, on n'en met gueires entre les mains de la Justice. Le pape Boncompagne disoit que par les punitions publiques on scandilisoit l'Eglise, & qu'il falloit en user plus prudemment. Et de fait, une Abbessè de Naples ayant eu licence & obediencia pour aller baïser les pieds de S. S., vint fort esploree lui demander justice contre le Cardinal Cappelletti pour avoir violé en un an huit de ses Nonnains, & en avoir engrossé cinq, *di buona voglia*. — *E per questo, che domandate, donna ? disse Sua Santità*, & ayant respondu : *Che piaccia alla Sua Santità, gastigarlo*... — Le S. Pere acheva : *Gastigarlo, diavolo ! donna, non andar tanto in fretta ; lasciamo far il tempo, che pur lo gastigara*. — *F.* Frere Jacobon, gentil Preschur de nostre pais, ne fut pas traitai tant favoravlement, car on lui fit pourter pour ses paillardises endiavleis dus ans

entiers un vats d'aze lié sur la teste, & la croupiere entre les dents. — *B.* Nous l'avons bien sçeu, & Monsieur que voici, lui fit ce present :

*Pourquoi portz deux ans Jacobon le bon Frere
La croupiere à la bouche, & le bat garroté?
C'est pour avoir dix ans chevauché sans croupiere,
Et sanglé les Nonnains en asne desbaté.*

Je me fasche bien d'alleguer ces vers en ce lieu, pour ce que, depuis les trois premiers livres, on en a imprimé un recueil; mais cela accourcit la peine du lecteur. — *F.* O vien, à billans carbonnades d'azes! Si bous otres Huguenaux ne bouliez courriger l'Eglise que de faire chastrer les Prestres, je serois de vostre costai. — *B.* Mais voudriez-vous que ce fut à bon escient, comme un operateur qui couppa tout au Curé d'Onzin, qui l'avoit employé pour faire semblant, ou comme Maistre Pierre, le Barbier du Roi, qui se trouva en nostre batteau auprès d'un Prestre qui lui contoit comment les chancres se mettoient en gangrene? Il fallut faire exhibition à l'abri d'un manteau. Comme Maistre Pierre eut sondé par tout, pour ne couper que ce qui estoit gasté, & en trouvoit trop, il demande à son homme s'il n'estoit pas Prestre, & n'eust pas si tost receu un ouy pour responce, qu'il couppast tout : « *Aussi bien n'en as tu que faire,* » dit-il. — *E.* Aussi habile fut un operateur sur l'Aufmonnier de Marmoutier, lequel il traittoit d'une hernie : il lui arracha si habillement le testicule du costé du mal, que l'Aufmonnier n'en sçeut, jusques à ce que un Moineton, qui lui portoit à dîner, trouva la relique ployee dans la serviette, comme on enveloppe les treffles en Xaintonges, & le Novice lui demanda si ce n'estoit pas de ses biens meubles.

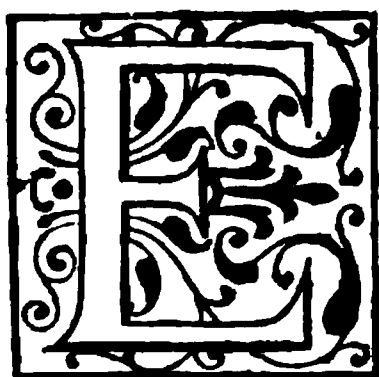
— *B.* Monsieur le Baron a raison : telles sortes de gens n'ont que faire de ces pieces, & les Moines de Saint-Martin de Tours en firent l'an passé une belle ordonnance; mais elle ne fut qu'en peinture, & aux despens du Diable seulement. Il y avoit dans cette superbe Abbaye un autel de Saint Michel, au devant duquel il estoit peint combattant le Diable, à l'ordinaire. A ce rustre de Diable pendoient deux gros & immenses testicules, où un bon frippon de peintre s'estoit esgayé. Cela fut trouvé de mauvais exemple, & le Chapitre assemblé pour y adviser, pource que cela scandalizoit les Dames & faisoit rire les Huguenots. Le debat fut grand, si on pouvoit toucher à estropier un tableau sacré, comme le marque Rinoldus, en traittant des tableaux sacrez; les plus vieux vouloient consulter l'oracle de Rome là dessus; enfin, le plus de voix porta que le Diable n'engendroît point, qu'il seroit chastré par le peintre, qui eut charge aussi d'abbaïsser de couleur le membre, qui estoit par trop enluminé.





CHAPITRE XII.

Des Nonnains.



NAY. Il y avoit de quoi disputer, car ce Rinoldus dont on a parlé allegue un Canon qui dit : « *On ne doit pas seulement saluer le Saint ou la Sainte qu'elle représente, mais pource qu'elle est image consacree dans l'Eglise.*—

B. Cela excuseroit bien la bonne femme qui presentant une chandelle à Saint Michel, pour lui faire du bien, en presenta une autre au Diable pour ne lui faire point de mal. — *F.* Si est ce qu'une Eglise ne sauroit vien parestre sans images. Il y a un hermitage à *Jovi*, dediai à Monsur Sant Pol l'hermite : la chapelle est pleine de si veaux tavleaux qu'on y est tout rabi en debotion. — *B.* N'y a il pas une galerie sur le coin, devers la porte du parc ? Je sai un homme qui y mettant de la teste une fois, vid contre l'autel deux tableaux mobiles, desquels l'un sembloit tout craché le feu Roy, & l'autre l'Abbesse de Montmartre, & cette veuë faillit à lui couster sa ruine. — *F.* De cet estrem là y'en sai plus que bous,

car y'ai demourai huiët mois à Jovi, & faut abouër que la desvausche y estoit fort grande. Durant le siege de Paris, les Avayes de Maubuisson, Lonchamp, Montmartre, le Lis, & Poissy estoient vien exercees des debotions de la Cour. — *B.* Il me souvient très bien que la Cornette du Roy estoit logee dans l'Abbaye de Maubuysson, & estions tous assez bien logez, sans qu'il y eut huiët Nonnains qui ne peurent nous faire place, parcequ'elles suoyent la verole. — *E.* Ceux qui mettent leurs filles en telles garnisons pour la seurté de leurs pucelages auroient besoin de l'instruction de la Damoiselle de Sainte Orse. J'estois un jour couché au Mont de Marfan, & les deux sœurs de cette maison estoient couchees, qui n'y avoit entre mon liët & le leur qu'une cloison de sapin fort mal joincte, si bien que j'avois leurs discours à plaisir. L'aîsnee estoit venuë voir un fils qu'elle avoit page chez le Roy, & l'autre son nepveu. L'aîsnee Huguenotte & l'autre non : la Huguenotte reprochoit à l'autre : « *Hé, ma so, perché avez vous atan ficha monge la prouve Mariotte?* » L'autre respond, moitié Gascon, moitié Perigort : « *Per ma fé, ma so, per la guarda d'aco que portin lous homes en las vraguettes.* — *Ho! prouve nesci* (ce dit l'autre), *hé per aço l'avez fichade monge? Per ma fé, si las fillas prenin enbio daquez engis, se lou faran jitta per sobre la murailla à bella fronça.* » Cela fut fait un tableau par de bons frippons, qui firent peindre plusieurs Nonnains sur les murailles du convent, qui guettoient dans le devant de leurs chemises ces fruiëts nouveaux, que des Moines de toute sorte leur jettoient par dessus les murailles. — *F.* Je bous abouë vien qu'il y a grandes desvauches; mais aussi, parmi tant de velles devotions, & prin-

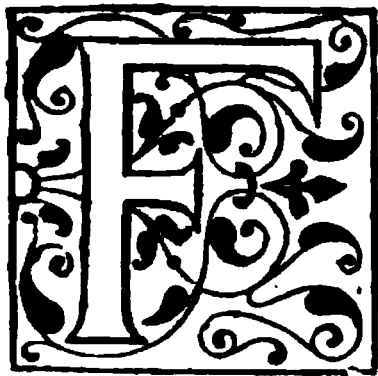
ciatement celles qui sont inbentees de noubeau, il y en a de sante bie, & qui ne pensent qu'à jufne & à ouraifon. — *B.* Vous m'en faites fouverin d'une bonne : le Roi Henri troifieme eftant allé vifiter les Dames de Poiffy, qui vivent très catholiquement, y trouva la Dame de Ventenac qui couroit les champs, de l'amour qu'elle portoit au jeune Oraifon. Le Roy parla à elle, comme l'advoüant fa parente, & lui demanda à quoi faire elle eftoit là ; la bonne Dame répondit : *J'y fuis pour le jeufne & oraifon.* Depuis le Roy ayant feu qu'elle vouloit dire le jeune Oraifon, la mit dans le chafteau de Loche en penfion. — *E.* Il a efté dit que ces religions d'autour de Paris avoient efté bien exercees ; il arriva de cela un affez bon conte. C'eftoit au temps que tous les Grands de la France preffoient le Roy, par toutes voyes, de changer de Religion, jufques à le menacer d'un tiers parti. Le Roy de peur de ces importunitez couroit tous ces cloiftres de Nonnains, & un jour avoit quitté l'Abbaye de Longchamp, & l'Abbeffe excellente en beauté, & l'ayant trouvée trop chaude, il s'en ennuya pour aller planter fon picquet à Montmartre, dont s'enfuivit la vifion des tableaux de Jovi. Sur le foir, le bon homme Marefchal de Biron vint voir le Roy à Chaliot, & avec une contenance froide, dit : « Sire, je fuis bien marri que je ne puis entretenir vofre Majefté de propos qui lui foient plus agreables ; mais vofre cheute emportant au precipice de la France l'Eftat, & dans l'Eftat tout ce que nous fommes de vos fideles ferviteurs, noftre defefpoir m'ouvre la bouche pour me plaindre à vous de vous mefmes. Il y a fi long temps que tous les Prelats de vofre Royaume, les Princes, les Officiers de la Couronne, font à

genoux devant vostre Majesté, pour la supplier de nous tenir les promesses qu'elle nous fit à la mort du feu Roy, qui estoient de changer de Religion, afin que le sceptre ne changeast point de main; encores hier, je vous fus importun jusqu'aux larmes; là dessus, vous me coupastes court que la mort vous seroit plus douce que de changer de Religion, que vous ne vouliez pas estre damné, &c. Et cependant, je viens d'estre adverti qu'aujourd'hui vous aviez fait le faut, changé de Religion entierement, & fait, à l'appetit d'une personne indigne, ce que vous aviez refusé aux plus dignes de vos serviteurs. — Moi, dit le Roy, changé de Religion? ce sont des maraux & des traîtres qui font courir ces faussetez, pour nous ruiner & vous & moi. » Le Marechal replicque : « Mais, Sire, pourriez vous bien nier une chose si evidente, & que vous avez fait aujourd'hui à la veüe de tant de gens? » Comme le Roy s'eschappoit en de grandes coleres, le bon homme lui print la main, & dit tout doucement : « Sire, aujourd'hui mesmes vous avez quitté la religion de Longchamp & avez pris celle de Montmartre. » — Et voila les fougues & coleres changees aux ris de tous les assistans. — B. Le sophisme fut gaillard, & qui a servi depuis au Jesuite Cotton, prisonnier en Avignon pour avoir engrossé une Nonnain; il s'excusoit que cela estoit advenu en conferant de la Religion. Le pauvre Prescheur Royal quitta Avignon, & la canaille couroit après, criant par les ruës : *Craq! il est dedans!* suivant ce que nous avons dit ailleurs.



CHAPITRE XIII.

Grotesque de la Terne.



FERNESTE. J'ai entendu qu'il a esté fait un veau tavleau de cette muraille garnie de Nonnains & de bilans qui lurs jettoient à coup de fondes ces estres. — *B.* Je vous dirai où cela a esté peint, Le Comte de la Rochefoucaut, Seigneur d'un agreable & excellent esprit, avoit demandé à un de ses amis une grotesque ou drolerie pour la belle gallerie de la Terne; on lui donna trois files de peintures : assavoir une danse, un bagage d'armee qui chemine, & une procession. Je voudrois me pouvoir resouvenir de toutes les particularitez, mais je vous en donnerai ce que peut ma memoire, par ci, par là. A la danse, il n'y avoit rien de remarquable que des postures pantalonnesques, toutes differentes les unes des autres, & de mesme les visages; comme le Curé qui menoit la danse avec sa robe devestuë en espaule, avoit un nez en as de treffe, & les jouës enflees, à couleur de gorge de cocq-d'inde; il menoit une vieille garce

maigre & passe. Si l'autre d'après avoit quelque grand nez, celle qui le suivoit estoit camuze comme un turquet; tant y a qu'il n'y avoit rien de remarquable que les differences des gestes & des faces, des coiffures & autres habits. Au bagage, c'estoit bien une plus grande diversité; il me souviendra de 4 ou 5 pieces: une vivandiere qui avoit un chaudron sur le cul, une poisse en espee, & une cueilliere en poignard, la teste dans un panier, une escharpe d'oignons, & un masque de satin, & un garçon du tambour sur un asne, sa caisse rompuë sur l'eschine & une oye dedans; un Aufmonnier qui va après sur une mule entiere, s'endormant & baissant la teste, & l'oye qui lui empoigne le nez; un laquais, le chapeau bien garni de plumes de chapon, qui roule une civiere & une malle verte dessus; un chameau & une Damoiselle dans le bast, qui tient sur le devant un Medecin, & en croupe un Cordelier; une charrette à bœufs renversée & pleine de garces, la pluspart les cuisses en haut & la teste en bas, & un Recollé qui a le nez au trou de la plus grasse. Il me souvient encores, à la fin du bagage, d'un Argolet descoupé à la mode, comme un canard à la façon de Poictou, le visage enfoncé dans un bocage, ou une touche de cheveux, monté sur une jument; derrier lui un grand rouffin pie monté par un Apotiquaire qui a une chausse d'hypocras dans la teste. Le rouffin met les pieds de devant sur les espauls de l'Argolet, embesse la jument; les pennaches du valet & de l'Argolet vont au bransle, & les garces & goujats sont à l'entour qui chantent *Jean Petaquin*. — Il me souvient un peu mieux de la procession, à la teste de laquelle portoit les clochettes Bourdeille avec ses cheveux gris cordelez; un Chancelier à grand

nez la suivoit, portant l'estendart d'une bourse renversee pendüe à un ballet, & dedans escript : *Il n'y a point de l'argent*. Après cela marchoient quatre Dames nuës, horsmis des brayes de sauvages au devant de leurs parties ; sur la peau elles avoient de fort grosses bottes, sur le croupion chacune trois plumes de coq, une bourguinotte de lansquenet à la teste, une queue de renard pour pennache ; celles-là portoient les cierges. Pour la musique, & en mode de Chasse, par quatre bedeaux de la Sorbonne estoit enlevee l'excellente chanteresse Beaulieu, contrefaite comme vous savez ; mais contre raison & nature, la viole estoit assize dans une chaire, & avec un bras qui sortoit de la roze, elle jouoit de l'archet sur la bosse de la dite Beaulieu. De là marchoit bravemen le petit Carme à teste pelee qui se nommoit *Dominic de Jesu Maria*, & dix ou douze principales Dames de la Cour, qui pardevant, par derriere, avec des cyseaux, lui decoupoient sa robbe à barbe d'escrevisse, & est bien apparent qu'une Princesse lui emporte de la peau des fesses à ce jeu là. Il y a un Godemard Espagnol qui se fait porter à la procession dans une chaire percee, & va conchiant tout le mystere de ses fumees. La Chastellane de Milan suit après, accompagnee de son nain teste nuë, pource qu'il perdit son chapeau en l'esmouchant, & falut [que] le barbier du Cardinal d'Est lui mit la sonde en la nature, premier qu'on sceut qu'il lui fut entré dans le corps. Venoit après une mariee que l'Evesque de Sisteron menoit par la main ; chacun d'eux, du costé qu'ils se tenoient, un bras nud, un pied [nud] & un vestu ; la mariee avec une peau de jambon sur la teste, le sein & la gorge toute bordee de fauciffes en lacs d'amours, & lui des andouilles à

l'esquipollent ; l'un portoit de main vuide une bouteille, & l'autre faisoit un esventail d'une espaule de mouton. Voici la musique changee : c'estoit des aveugles avec la flutte & le tabourin, & voila marcher la reveuë des gens d'Eglise, faite à Paris, le... Que m'amuserai-je à vous conter ? Vous l'avez veuë en peinture aux bonnes maisons. La plupart portoit la mesche d'une main, & tenoit le mousquet de l'autre ; plusieurs estolles servirent de porteespees & de bauldriers, & c'est de cette monstre qu'a pris son origine la façon de porter l'espee le pousseau dans la braguette. Vous y voyez un Moine qui se creve un œil de l'hallebarde de celui qui va devant. Je pris plaisir à voir un Carme reformé qui portoit son fournement dans le derriere du froc. Tout y est comique, hormis qu'un Moine, qui tournoit la teste en tirant, tuë un des spectateurs. Aux altes, le Jesuite Jonandea jouïoit aux dez des paters contre les testons de Lamognon. — *F.* Je vous prie, Monsur, m'accourder une copie de ces peintures ; ye les emboyrai à ma meire, qui en accommodera la gallerie de Fæneste, sulement pour fadeiya. Au pis aller, quauques milliers de pistoles en feront la raison. — *B.* Monsieur, vous rompez tousjours nos propos, donnez vous un peu de patience jusques au bout & escoutez : sur la retraite, la Procureuse Le Clerc, ayant emprunté une halebarde que mon hostesse avoit achetée à son mari, fit une troupe de volontaires ; il y avoit quelques halebardes, des vouges, des espieux, quelques espadons sur le col, quelques fourches du four, & des fourchettes, tenailles & curoires qu'on tient dans les foyers. Elles empruntent les clochettes de quoi on sonne pour les trespassez. Puisgenat, Sergent de bande, quitte

son rang pour leur courir remontrer que cela conchioit toute la besogne ; il eut pour reponse quelques injures & quelques coups de pierre : enfin l'amas de la procession, qui se faisoit au Pré-aux-Clercs, estoit encores auprès de S. Sulpice, que la teste estoit à la derniere reposee que fit le bon Saint, quand il porta sa teste à S. Denis. La patiffiere Descarneau voulut estre Sergent majeure des Amazones. Le malheur fut que, l'affaire n'ayant pas esté concertee, il n'y eut point d'enseignes bien faites ; seulement la chambriere d'Incestre arracha l'escharpe verte que Madame de Belin avoit fait faire à la mort du Roy, & la porta au bout d'une quenouille ; les Princesses, qui en portoient toutes depuis la journee de S. Clou, donnerent aussi les leurs, ou pour escharpes aux Capitaines, ou pour arborer. De mesme Mesdames de Montpensier & de Guyse y accourent, mais par insolence, demeurent derrier ; elles crient souvent : *Alte, alte, alte*, pour passer devant. Madame de Nevers, qui arrivoit, leur crie : « Ne vous fachez point, faisons la retraite ; savez-vous pas bien que les bossuës & les boiteuses doivent estre au cul de la procession ? »





CHPITRE XIV.

*Titres de l'ancienneté de Fænestre en Grec ; Ministre
Victus, Diable qui n'appelle point à la chambre,
le caillou blanc, & l'oye blanche.*



FÆNESTE. Je ne puis que ye ne die encor un mout de ma nouvelesse, car ceste rove rouge dont il a estai parlai m'a donnai martel in teste à la teste. Ye bous ai dit que mon Curai m'aboit asseurai de me montrer le tiltre de Fænestre en la Vivle, & qui plus est, en Grec ; allez moi chercher par toutes les maisons de Gascogne des tiltres en Grec ; y'ai troubai cette pancarte si abantaguse que ye lui en fis faire un villet tirai du Nouveau Testament ; je le porte tousjours en ma vourse abec un petit caillou que ye tiens estre le caillou vlanc de l'Apoucalypse ; tenez, lisez : — E.
« L'ancien tiltre de Fænestre se trouve en plusieurs lieux par la Bible ; mais sur tous les autres, est notable celui des Philippiens, chapitre second, verset

quinziesme : ἐν οἷς φαίνεται ὡς φωστῆρες ἐν κόσμῳ. C'est à dire (ce disoit le Curé) : la race de Fæneste reluira comme flambeaux au monde. Et noutez que ce Curai estoit sabantas, comme ayant fait *bictu* le Ministre du Mont de Morfan, en lui demandant comme quoi s'appelloit le chien de Toubie. — *E.* Certes, il en eut bien fait *victus* d'autres, car l'ancienne Bible ne rendant point conte de ce nom, pour son importance, je ne fai en quel [livre] il l'a pu trouver. J'ai leu les *Antiquitez Judaïques* de Joseph, il n'y en a pas un mot. — *F.* Monfur, je bous dirai lou secret, pour la grande amitié que ye bous pourte, quoi qu'il m'aie estai vien deffendu, pource que nos gens sont fort estimais quand il se trouble quauques coyonneries de ces difficultais, pour montrer que l'Escriture n'est pas contre nous par tout. — *E.* Et dites moi donc le mystere. — *F.* Il aboit nom *Canis*; car en la Vulgate il est dit noutamment que *canis erat semper cum illis*. — *E.* Vrayement, Monsieur le Baron, vous avez bien dit, & je fortifierai cela d'un exemple de telle subtilité. Un de vos Prescheurs entreprit de prouver par texte formel de la Bible que le Pape de Rome devoit estre supérieur sur tous les Patriarches d'Orient : pour cet effet il allegua le texte du premier chapitre de la Genese sur ce qu'il est dit à toutes les creations, & par six fois, « *si fut le soir, si fut le matin* » ; si donc en marquant les premiers jours du monde, le soir vá devant le matin, l'Occident doit aller devant l'Orient, & par mesme raison l'Empire d'Italie, qui a nom Hesperie, devant Constantinople & Antioche, qui sont de l'Orient. — *F.* Ces vons esprits prennent ainsi des preubes vizarres. Je bous en diray une abenuë ces yors à Thoulouse. Il y arriba qu'un

praube melancolique se plaignit à Messieurs de la Cour du Parlement que lou Diavle l'aboit seduit, & obtenu de lui une cedula par laquelle il s'ouvligoit corps & ame. La Cour donna un adjournement personnel à Sathan, & à faute de comparoître, par contumace le condamna à rendre la cedula. Un cousin mien estant prest de se rendre à l'Eglise, à cause de la prise de Pamiés, alla considerer que les Diavles n'en appelloient pas à la Chamvre mi-partie. Ce prouve miseravle, jugeant par là que lous Diavles n'estoient pas Huguenaux, puisqu'ils ne releboient point la sentence à la Chamvre favorable, il ne peut croire ce que lou Vernabit aboit promis de faire paroître, affaboir que lous Huguenaux estoient du parti dou Diavle, & sur cette subtilitai il ne rebolra point. — *E.* Ce n'est pas tout, Monsieur le Baron; vous dites que par amitié vous ne me celez rien: ayons la veuë de ce petit caillou blanc, qui est une marque pretieuse du salut. — *F.* Ye ne bous saurois rien refuser; fulement bous prierai ye de bous contenter de la beuë, & ne le toucher point. — *E.* Je le vous promets simplement. — *F.* Or le boila. — *B.* Comment! vous ostez le chapeau & faites un signe de croix? — *F.* On l'oste vien pour des reliques qui ne ballent pas celle là; regardez vien, bous y boyez un'image comme celle qui est dans la lune. — *B.* Cela vous couste-il bien cher? — *F.* Si fait, da. — *B.* Si vous l'avez acheté plus d'un carrolu, on vous a fait tort, & si je vous apprens que cette relicque sert contre la colicque. — *F.* Comment? — *B.* Ne voyez-vous pas que c'est une pierre de maigre, qui couste un carrolu à la Rochelle & un sol ici? — *F.* Je suis marri de bous l'aboïr montrai; je me debois soubenir

quand Monfur d'Enay fit benir toute ma prouphetie en fillasse. — E. Mais, Monsieur le Baron, de tant de temps que nous avons esté sans vous voir, il faut que vous vous soyez employé à quelque chose que vous ne dites pas. — F. Il faut que bous sachiez tout : certes, y'ai passai une couple d'annees abec de vrabes hommes, à qui je serbois pour amener l'eau au moulin, c'est à dire des duppes; mais en fin je bous bai dire lou grand de mes malhurs. Lou Procureur du Roy de la Rouchelle, Barbot & Gendreau, qui aboient estais Maires, ayans quelques petits proucez à Paris, prirent cela pour couberture d'une velle entreprise : c'est qu'ils mirent chacun quatre mille francs dans une vourse, pour y employer les ruses de cartes & de dez qu'ils aboient fait baloir à la Rouchelle. Ils me prirent pour compagnon & aide du ju, comme nous dirons des Aides de camp, me nourrissent, & donnent de blngt escus de gain, un. Nous abions fait merbeilles. Un yor, sur les dix huës, arribe un grand homme mal fait, sur une jument, abec une mallette derrier, que l'housteffe du Cygne eut vien peine à pourter. Cest homme qui preschoit sa nouvlesse en arribant, aboit un chapeau pelu, un grand casaquin noir, son espee penduë à un ruvan rouge, ses vottes qui en pesoient deux paires, & un espron, ses chausses de drap jaune. Cependant que lou beilet ferroit la monture, ce fat se mit à entretenir six ou sept raillurs qui estoient debant la pourte, & y'ouiois qu'il leur disoit : « Quelque mal havituë que vous me boyez, y'ai estai à Romme. » Un Vreton qui estoit des compagnons lui demande : « Et quel chemin abez-bous pris, nostre doux maistre? — Bous pensez, dit l'autre, parler à un idiot : le grand chemin, braie-

ment: Quinpercorantin, Lamballe, La Haye en Touraines, La Flesche en Anjou, & Morlais. Il se mit encor à les entretenir du procez qui l'amenoit. Mes compeignons ayant beu cela, il y aboit presseà qui se ferreroit pour lou louer. La premiere soiraye, cet homme bid benir vonne compenie, il fut spectatur, & disoit pourtant que si c'eust estai au passe-dix, ou à la condannade, ou au trente & un, qu'il aboit, Dieu merci, dequoi youër un teston abec la vonne compenie. Nous fîmes tant que nous lui apprîmes le Lanfquenet & lou trucq : il fut trois yors, quelquesfois gaignant, quelquesfois perdant, & yoüa un soir jusques à cent fols. Il aboit un beilet qui en grondoit ; son sollicitur lui faisoit des reprimendes, & il lur disoit des injures. Le troisieme yor, aiant employé la matinee à sollicitation, poudes dire, il s'en bint le long de la ruë de la Huchette demander l'*Oie vlanche*, pour lou *Cygne*, où il estoit lougé. Enfin, tout arrassé de cercher l'*Oie blanche*, il y arribe, & fut nommé le Sieur de l'Oye. Il s'eschauffa dans cinq ou six yors, de maniere qu'il parloit de youër les cent pistoules. Un soir il en perdit quarante & quatre ; tout en fu, fit jurer les Rouchellois qu'ils apporteroient le lendemain chacun six cents pistoules contre six cents qu'il aboit, pour youër à y'ai flus & sequence qu'il aboit appris. Le lendemain, la chalur du ju fit changer & prendre les dez pour passe-dix : comme la tavle estoit vien couberte, son sollicitur, son Adbocat, un Gentilhomme qui arriba à trois chebaux, lui bindrent faire remonstrance. Le boila qui gaigne tout l'argent des Rouchellois, & un d'us escamotta un dé qui estoit faux, prennent à la gorge Monsur de l'Oie vlanche, comme l'accusant d'avoir youë de ce faux dé ; mais souz les personnages que

nous abons dit se trouterent les compeignons du Vreton de Paris, qui frouutterent vien les Rouchellois & saisirent tout l'aryent, & m'en eussent fait autant si je n'usse sautai lou degré, & les compeignons eurent nom à la Rouchelle, Messieurs de l'Oye blanche.





CHAPITRE XV.

La bataille de Saint-Pierre.



ENAY. En fin, il faut que vous nous contiez vostre dernier defastre : n'est-ce pas de Saint-Pierre que vous l'appellez ? — *F.* Si yamaiz y'ai esperai parestre, ç'a esté à ce boyage là, car y'estois Aide d'enseigne au regiment de Chap-pes. — *E.* Quel office est-ce cela ? — *F.* Bous autres ne sabez que lou bieil ju. Aide-enseigne est un hon-neste homme, qui aide par begades à pourter lou drapeau. — *B.* Oui, mais ce sont les compagnies des villes qui ont amené cela premierement ; où je l'ai veu practiquer, c'est à la basoche d'Angers. — *F.* Non, pas cela, non ; mais c'est comme on dit Aide de camp, Aide de Seryent major, Aide de Ser-gent de vataille ; on commence à dire Aide de Capo-ral, Aide de Tambour. — *B.* J'aimerois mieux estre bon Aide de Sommelier. — *E.* J'ai veu le commen-cement de ces mutations : ce sont offices qui se don-nent par compere & par comere, horsmis celui d'Aide de camp, & ces quantitez d'Aides donneront de la

peine un jour. — *B.* Tout se fait par aides. J'ai veu qu'on ne parloit d'aides de li&t qu'en Poulogne; cela est aujourd'hui tout commun à Paris; le President Le Syrier en fit l'ouverture. Il me souvient de trois Presidentes qui servoient par nuit&tes le Sieur d'Ayacete. A leurs estreines, il leur fit faire trois cotillons qu'elles lui avoient demandé plusieurs fois; il les fit border & semer de chiffres grands de demi pied, bien reluisants de perles, & c'estoient les mesmes chiffres que portoient les lacquais sur leurs mandilles, si bien que sans se douter l'une de l'autre elles furent le spectacle d'un bal. — *F.* Ha, qu'il y aboit là de quoi parestre, mais bous me desvauchais tousjours de mon conte. Ye bous dits donc que la plus velle & reluisante arme qui ait paru depuis Coutras estoit celle qui fut mise entre les mains de Monseigneur lou Marquis d'Uxelles. Ce n'estoit que clinquant; son veau pere n'y aboit espargnai ni or ni argent. — *E.* Ni tant de courtoisies desquelles il estoit plein. — *F.* Poudez dire, en dix huit ou bingt mille hommes, il y aboit fort pu de souldats qui ne parussent comme Caiteines. Je ne beux point faire ici de l'histouriographe, je bous dits fulement, comme nous eufmes long temps montai pour parbenir à Sant Pierre, quand nous fusmes enbiron à quinze cents pas des varricades, le fourrier de la compeignie & moi montasmes sur un petit tuquet, fulement par curiositai, & nous arrestasmes pour boir à man droite quauque pu de caballerie de l'ennemi, qui de tous temps s'abançoit. En mesme temps nos gens donnent aux retranchemens, au moins nous entendismes l'escopeterie & en bismes lou fini. Enbiron cinquante rouffis de çus que nous abions contemplais s'abacent; l'effroi se met

par tout; chacun crioit : *Ferme !* & moi aussi haut que pas un; mais ye ne bis aucun qui tournaist bers les ennemis, qu'un officier de l'armee qui s'appeloit Marolles. Cetui là se mit à nous crier injures, nous appeller canailles & poultrons; mais en yettant per soubre l'espale un desmentit & un repourit, autant en emporte lou bent. Nous estions refoulus à prendre lou vas pour cercher une place de combat. — *B.* C'est cette mesme curiosité qui à la bataille de Pragues, fit que les Maistres de camp & quelques Capitaines firent à cheval une grande reverence aux bataillons, quand on commençoit à bruller l'amorce, & par compagnie allerent se pourmener & visiter les fortifications de la ville, tout par curiosité. — *F.* Ce fut une grande defroute; mais les Saboyards, ou par pur de nous, ou par courtoisie, ne nous pressent pas lous talons, & respectent la terre de France. Ce fut aussi le respect qui gasta tout à la Vakteline. Là j'appris lou plus grand stratageme de guerre qui se soit jamais pratiquai. Vous savez comment lous camins sont estroits : que pensez-vous que nous fîmes de nostre moubement? C'est que nous fîmes une joncade de pertuisanes, de picques & de mousquets, toutes croisais en lacqs d'amours, & les despoüilles de nostre armee, un pu de vagage parmi; lou Diavle ne nous eust seu poursuivre, s'il eust quittai ses ailles au lougis. — *E.* Il fait bon se trouver aux belles occasions, si bien que vous perdistes fort peu de gens. Voila une grande ruze, & ceux qui l'ont convertie en blasme sur vos chefs ont grand tort. — *F.* Abant que de desloucher, nous bîmes approucher quelques cinquante cheboux des nostres, clinquantais, & empannachais comme Princes : il faut dire [qu'ils] pareissoient bien; mais tout à coup ils

bindrent sauter dans nostre camin, qu'ils faillirent à s'escana lou coul. — *B.* Il me souvient du temps passé, que Monsieur du Maine, passant devant Ponts, Monsieur d'Elboeuf ayant choisi cinquante Seigneurs de la Cour, se vint presenter pour demander le coup d'espee. Sur tous, paroissoit à sa teste un Comte de Champagne, tout couvert de broderie d'argent battu en velours incarnadin, horsmis les brassards & la fallade argentee, empannaché de grandes aigrettes, & le cheval qui estoit blanc d'un pennache incarnadin. Quinze chevaux de la ville vont à la charge, & le petit Brueil qui les menoit choisissant le Comte pour se coudre à lui, l'autre quitte sa place de la teste, & se va nicher derrier le cul de la troupe. — *F.* Boila un grand cas; il m'eschappoit de crier que c'estoit vien pour parestre. O vien, je bous ai contai lou malheur. Je me troubai à table à Diyon, en lieu où ye fallis vien en avoir des querelles. Il y eut un floignac qui nous tira de sa pochette une lettre que les Consuls de Briançon ont fait imprimer en ce pais là, pour secouër dessus lurs testes la faute qu'ils attribuoient à Monsur lou Marquis; car les mulets qu'ils n'ont pas fourni ont faict tout lou dommage. Ils content que les pillages aboient fait fuir tout lou monde; que nous abions trop sejourner, & toutesfois nous estions partis d'Amvrum lou bingt septiesme Juillet, & arribasmes à Billards le cinquieme d'Aoust. Je respondis à cela que Monsur ne boulut point surprendre l'ennemi, pour faire en bieux Gaulois; & faut dire que ces maudits mulets ont donnai un grand coup de pied à la France. Nous disons que cette retraite a surpassaye celle de Monsur de Mercure debant Canise. Nous estions sans munitions, & lou moien de trouer du plomb entre ces mon-

ragues où l'on ne se sert que de baisselle de vois? Nous ne nous fierons plus aux mulets de Vriançon. Enfin quelque vlasme qu'on ait mis sur nous, tout cela n'a pu empescher un honneste homme de faire à nostre loüange ce petit sizain que je tire de ma poche :

*Cæsar qui le monde conquist
Après tout vaincu, se vainquit.
D'Uffel tire une gloire extreme
En la guerre des Savoyards;
Lui & les siens sont des Cæsars,
Car ils se sont vaincus eux mesmes.*

E. Vous les pensiez bien surprendre, mais comme dit le Gascon, *Doou s'en pense l'aïe, de l'altro lou toucadour*; & si vous regardez bien à l'Epigramme que vous prenez en faveur, il y a de la malice. — F. Bous me faites enrager de ces chaufes; ce sont ces subtilitais qui ont amené tant d'Heresies; ye pensois qu'il fut fait à nostre loüange, quand il nous accomparoit aux Cæsars. Il seroit de vesoin pour l'Eglise qu'on ne s'accoustumast point à tant de subtilitais, & qu'on fist vrusser tous les livres qui empeschent la debotion par leurs abisements. Il [ne] faut livres que la croix, des hures à l'usage de Jean le Cocq & à la moude, qui sont *totum ad longum sine requie*; si bous boulez des sermons, çus de Varletta & Menotus; la *Legende doreye* de la bieille impressïon : car tous çus qui les ont corrigeais se sentent en cela de l'Huguenot; & pour les savoir lire y'ai troubai un excellent libre fait par la Chaume Guinart, qui s'appelle *l'Art d'aprenmolire*. — B. C'est un gros libre qu'a fait un Poïctebin, de huit mains de papier, pour apprendre à lire un mout : & pourtant il se nomme *d'apren-*

molire. Au vieux temps, tel a esté sept ans à la \dagger de par Dieu. — *E*. J'entend bien : il se vouloit vanter d'estre bien fondé. Cela baloit-il pas mieux que les malices de ce temps? N'est ce grand cas que les Jesuistes aboient fait un bers qu'ils ont imprimay tournai en six mille feçons, & qui est :

Tot tibi sunt laudes, Virgo, quot sidera cælis.

Un de bos Huguenaux l'est allai coëffer d'un otre, & le boici :

Tot tibi sunt fraudes, Gerro, quot gramina campis.

Encor y aboit il un malicieux qui aboit mis *stercora* pour *gramina*. Le boila encor rembié par un tiers qui se put tourner en trois fois autant de feçons que l'otre :

Sic male fraus tua fert laudes quæ non bene cedunt.

— *B*. Et vous n'approuvez pas que l'on en sache tant; à la verité, il est bien mal aisé que tels esprits croient aux petites oyes de vostre religion, comme au baptesme des cloches, à l'usage des grains benits, des chemises de Chartres & des *Agnus Dei*; & vous mesme estes trop cavallier pour estre bigot jusques là. — *F*. Ye me suis une fois laissai emporter à user d'un *Agnus Dei*; mais, à un vallet qu'on faisoit à l'Arsenal, un exempt des Gardes me donna dans la presse (car il ne me remarquoit pas) un coup de vaston qui me [le] fit entrer dans la peau; je n'en ai plus boulu porter depuis de telles fadaizeries. — *E*. Vrayement, Monsieur le Baron, vous nous avez conté des combats si estranges, que l'Antiquité n'en a guaires de pareils. Quoi que ce soit,

vous avez tousjours vaincu la mauvaise fortune, demourant aussi gaillard en une saison qu'en l'autre; toutes ces victoires meritent que nous chantions quelques triumphes. Que si, à nostre catastrophe, quelqu'un nous veut blasmer d'estre devenu trop serieux, nous leur dirons que le baron de Fæneste est devenu plus vieux & plus sage quand & quand.





CHAPITRE XVI.

Les triomphes.



BAUJEU. Par le discours passé, je me voi engagé à vous conter la malice de du Monin..., que le Roy nomma *le poëte des chevaux legers*. Ce galand estant un jour dans le carrosse de Madame de Meienare, il arriva que à la descente de la *Place aux veaux*, celui de Madame de Bran, celui de la Choisi, qui venoit de l'Arsenal pour succeder au deffaut de la Clin, celui de la du Virc, qui venoit de l'Université de chez le Conseiller le Grand, & s'en alloit visiter sa tante Madame de Guise, & la cousine de Montpensier ; d'autre costé le carrosse de la Barat, & encores les deux carrosses de la du Tillet & de la Poyane, avec la litiere de Monsieur de Bourges, tout cela s'embarassa & fit faire une pose à Madame..., qui en esmeut sa colere, & jura par S. Philibert que Monsieur la refuseroit, ou il y auroit un impost sur les carrosses, & cependant elle pria du Monin de lui faire une Elegie sur ces embarraslements. L'autre respond que le subject estoit bien pitoyable, mais plus propre pour une farce. Eh

bien, pour farcir, mon mari s'y entend; & je lui ay ouy dire quelque chose pour rire sur les espinards de Monsieur de Vandosme. Comme un propos tire l'autre, il avoit conté à cette Dame comment il s'en alloit à Lyon, celant qu'il s'alloit rendre au Duc de Savoye pour affoiblir la France d'autant. — Puisque vous allez à Lyon, dit la Dame, je vous prie de me faire faire une patisserie (je voulois dire une tapisserie), de quelque nouvelle invention. S'il se peut, qu'il y ait des bresmes? — Qu'appellez-vous des bresmes? dit le poëte. — C'est, repond la Dame, de cela qu'il y avoit en la tapisserie que le Roy osta à Madame pour donner à la Duchesse; on l'estimoit cent cinquante mille escus; ma foi, il eust esté plus honneste au Roy, maintenant qu'elle est morte, d'en faire un present à Monsieur, que de se faire heritier de la deffuncte; mais les vieux serveurs n'ont tousjours rien; on recompense plustost quelque homme de peu ou quelque macquereau. — Madame, repliqua du Monin, je voi ce que vous voulez dire avec vos bresmes : ce sont des emblesmes. Je suis trop vostre serviteur pour ne vous advertir point qu'à tous coups vous prenez des mots que vous n'entendez pas pour mots de cuisine, comme des *macaronnades* pour masquarades, une *nappe immonde* pour une mappemonde. Vous appelez les Molucques les isles des *Moruës*, une *galimaphree* pour un gallmatias, un *poesle* pour un poëme, une *capilotade* pour une capitulation; & comme nous avons dit des *espinars* pour des epigrammes, vous vous en souviendrez, s'il vous plaist. Quant à la tapisserie, je desire vous y servir; il faut sçavoir où vous la voulez attacher? — C'est, dit la Dame, pour la grand'salle du chasteau de la Farnache;

nostre tapissier vous en envoira les mesures. Monsieur n'y veut rien espargner, & a délibéré sur tout d'y tapisser la cuisine, chose qui ne se void gueres ailleurs; mais aga, voyez vous, il n'est point glorieux. On dit qu'il faut commencer un bastiment par la cuisine (les autres disent par la cave); Monsieur dit librement que la cuisine a esté le premier fondement de nostre maison. — L'entrepreneur picque en poste jusques à la Farnache : il vid la grand'salle, qui ne se pouvoit tapisser à moins de douze pieces, trois de chaque costé, separees par les fenestres, & d'une bande par la cheminee. Estant donc à Lyon, il fait reüssir son entreprise, laquelle depuis se fit voir à la grand'salle. Elle est de quatre triumphes, chacun de trois pantes. Ce n'est pas le triomphe de la Chasteté, ni rien de l'invention de Petrarque. Le premier est le triomphe d'Impieté, le second de l'Ignorance, le troisieme de Poltronnerie, le quatrieme de Gueuserie, qui est le plus beau. Les couleurs & les diversitez y sont fort agreables; rien n'y va à nuances; les changements y sont tout à coup. La bordure des grottesques est d'escriture en chiffres que personne n'entendoit; mais du Monin, qui ne craint plus rien, pour avoir passé le Mont du Chat, en a envoyé l'explication, & les memoires tout du long, au petit Chevalier, qui a meilleure grace à les lire que sa cote mautaillee des religions, & Dieu sçait les gloses que les copieux feront sur ces belles histoires, quand ils en auront sceu le secret.





CHAPITRE XVII.

Triomphe de l'Impiété.



U premier triomphe estoit un chariot tiré par quatre grands vilains beaux Diabes, que Belzebut conduisoit, assis à la place du cocher, tenant en main un grand fouët de viperes, ou d'autres serpens. Sur la place de derrier, plus haute que les autres (comme il appartient à celle du triomphant), estoit un monstre en forme de vieille femme fardée, comme le visage de Perrette quand elle avoit gagné les pardons. Elle avoit tout d'humain pourtant, hormis qu'il lui estoit impossible de lever la face en haut, mais l'avoit ployée en terre comme les brutes; les oreilles lui pendoient comme à un bracque, & la faisoient sourde par leur épaisseur. Vous lui voyez les yeux petits, comme les avoit Madame de Merisier, quand elle crioit à la S. Barthelemi : *Achevez tout!* — F. Et vien, vous voyez que l'Impietai vaise la face, de pur de prestre : le prestre est donc propre de la Pietai. Voilà une vonne demon-

stration. — *B.* Ouy, vraiment; mais, pour suivre mon propos, vous saurez que dans le même chariot alloit à reculons la Volupté, qui n'avoit couverture que ses cheveux, qui lui couvroit tout le front, lui faisoit des moustaches, & des bouchons à la lacquaise, & en un mot elle sembloit toute crachée à la Marquise, & de là la mode a pris son modèle pour la garçonne de ce temps. Aux deux sièges des deux costez, comme portières, estoient en titre de captifs, premièrement la Conscience : c'estoit un corps demi mort, qui, sans sentiment, estoit assis & sommeilloit sur un monceau de chausse-trappes; de l'autre costé, la Stupidité, qui avoit la peau faite à escailles de fer rouillé. La musique qui entouroit ce chariot estoit de tambours, de tymbales & de cornets venus des Bacchantes par succession, avec tout esquipage de charivari. Souvenez vous qu'à chaque costé de la salle il falloit trois pantes de tapisserie : la première, de ce que fournissoit l'Antiquité; la seconde, de ce que nous avons appris durant la primitive Eglise; la troisième est des Modernes & de ce temps. Et cet ordre est observé par tout, hormis au troisième triomphe, à cause de la cheminée. Si bien qu'à la première pante d'auprès de la porte, marchoit devant le chariot la première troupe des prisonniers : elle estoit des Patriarches & Saints hommes du premier siècle, comme Abel, Enoch, Noé, Abraham & ses enfans, David, tous les Prophetes enchaînés comme les prisonniers des Lansquenets, & les bouts de leurs chaînes dans les poings des champions victorieux. Vous voyez à la tette Caïn & Cam, Nembrot, les Geants qui se mocquoient de l'Arche; au milieu, Pharaon, Og : vers la queue, les cinq Rois que

pendit Josué; Achaz & Jefabel, habillez en Amazones. Ces pauvres prisonniers vont à regret, & contemplent d'un œil triste les rouës du chariot, qui ont pour pavé les tables de la Loi & l'Arche de l'Alliance, qu'ils ont mis en pieces. — *F.* Cap de you! ye trouble estrange de boir parestre Pharaon, Og, Seon, & lous autres qui ont estai baintus, au nombre des triomphants. — *B.* Leur estre est miserable, mais le parestre est pour eux. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les soldats de l'Impieté, quelque battus qu'ils soyent, triomphent tousjours, tesmoins les plus vaillants de ce siecle, qui sont devenus beaucoup de fois en leur vie, biens & honneurs, gibier des champions de l'Impieté. De tout pareil ordre marchoit l'Eglise primitive, Apôtres, Martyrs & Confesseurs, menez rudement par Neron, Domitian, Adrian, Severe & les autres pareils, jusqu'à Julien l'Apostat. Ces meschants tapisseries l'ont tiré sur un pourtrait de ce temps que je n'ose dire; comme celui de Libanius a les traits de Monsieur le Convertisseur; comme aussi le visage de Papinian, qui mourut plustot que de vouloir excuser le forfait de Caracalla, est tout semblable au feu Chancelier de l'Hospital. Pour le pavé du chariot, vous y voyez les Evangiles, les fucillets d'Eusebe & autres bons livres de ce temps, que les lacquais amassent & les donnent à Baronius pour s'en torcher le derrier. Là Lybanus va à balles, comme le Gouverneur de Rome pour faire marcher la procession, en criant : « *Andate in fretta, perchè, Sua Santità rinega Christo.* » Mais plus grande & plus reluisante est la troisieme troupe des brulés, pendus & noyez de ce siecle, tous gens mal habillez, & avec des santbenits, peints de

Diables. Mais les Sergents qui les font marcher sont braves & glorieux : vous y voyez le Comte de Buendia qui porte l'espee, un autre le grand estandart rouge; les Inquisiteurs en pourpoint, tous mines de maupiteux, & tels que vous les voyez descrits aux actes de l'Inquisition. N'est pas oublié que la sacree Hermandad va en bonne ordre, deux à deux, une main derrier le cul; ils chevauchent en latin, & marchent courbez sur des chevaux d'Espagne, se tenant à l'arçon, pour mener à la mort des troupes de soixante ou quatre vingts vieillards, femmes & enfans baillonnez. Plusieurs tragedies de France, d'Angleterre, d'Italie, de Flandres & d'ailleurs, sont en si grand nombre qu'elles ne peuvent trouver la place, & ne sont mises ici que par abregé.





CHAPITRE XVIII.

Triomphe de l'Ignorance.



En après marchoit le char triomphant de l'Ignorance, tiré par quatre asnes emmusicquez de trompes de bouche & de cornemuses. La Dame est toute nue, n'ayant pas le jugement de cacher ses parties honteuses; elle a le front estroit, & les yeux ~~petits~~, aussi bien que l'autre; la bouche demi ouverte; elle lit par contenance dans un Breviaire, de bas en haut (comme feu Monsieur de Vandosme qui estoit gaucher), s'eclarte de rire en y lisant, comme y trouvant la matiere plaisante & delicate; elle a beaucoup de traits de visage de Bertholine. Vis à vis de la triomphante, qui est à dire devant, est la Folie qui s'escrime d'une marotte; à sa droite est l'Opiniaistreté, à la grosse teste, & de l'autre costé la Superstition, toute bardee de patenostres. Tout de mesme qu'à l'autre triomphe, marchent aussi trois bandes de captifs, asavoir : du premier siecle, Noé, qui voulut faire le savant à inventer l'arche; Moyse, à amener la loy

à des gens qui n'en vouloient point; les Prophetes, fascheux corne-guerres, ennemis de l'aïse & du bon temps; & si vous trouvez estrange qu'ils soient peints en plus d'un lieu, sachez que telles gens sont bien gourmandez plus d'une fois, & en plus d'une façon; vous les voyez malmenez par ces Geans, par les ignorans qui bastiffoient Babel ne s'entendans pas, par ces mutins Juifs qui preschoient le bon goust des oignons d'Egypte, & y vouloient retourner. Cet escoüade finit par Sedecias, qui donne à Michee un desmenti & un soufflet. A la seconde file vous voyez les Docteurs de l'Eglise, comme Irenee, Tertullian, S. Hierosme & S. Augustin, quelques Docteurs de Rome jusques à Sylvestre. Vous y voyez d'autre costé ce paillard Lyberius, qui au commencement enchainé avec Athanase, trouve moyen de se sauver, & s'estant r'allié avec les Arriens triomphants, frappe sur Athanase & Chrysostome plus que quatre autres, comme faisoit Sanci au massacre d'Orleans, en tuant son hoste, & massacrant les corps morts pour se sauver. Entr'autres tels comittes paroissent Zambres & ses compagnons. Puis vient la troupe de ce siecle, où vous voyez tant de Docteurs d'Alemagne qui osoient prescher contre l'ivrognerie; le pauvre Calvin, maigre comme un haranc-foret, les douze Ministres de Poissi, les Sieurs de Chamdiu, & de nouveau le Plessis Mornai. Tout cela est traîné si viste qu'ils n'ont pas loisir de parler. Les triomphants au rebours ont la gorge ouverte, comme leur faisants la huee, & faisans crier les pages & lacquais : « *Qu'il est laid, il a escorché le renard ! il a chié au lit.* » Là, dit le Poëte en son memoire, que le renfort des corne-muses est pour estouffer les remonstrances des

affligez. Le chariot a pour pavé force livres polemicques, l'*Institution*, le *Myſtere d'iniquité*, qui fut premierement enfoiré à Saumur, & puis jonché par les ruës; de ce rang ſont la *Sepmaine* de du Bartas, les livres de du Moulin, & l'*Hiſtoire* d'Aubigné. Les eſtaffiers qui ſont marcher ces miſerables ſont Cachat, la Baſtide, Lignerac, le Chancelier de Birague, redevenu gendarme quand il vid que ſes harangues faiſoient rire les gens; puis, pour clotture de la pante, marchent en foule derrier le chariot les Princes qui n'ont rien ſceu, le pere & grand-pere du Duc de Montpenſier, le Conneſtable, qui ſçait eſcrire & non pas lire, car il eſcrit ſon nom, quelques Conſeillers d'Eſtat, qui, auſſi bien que les Preſtres, ont oſé ſe vanter de n'en ſçavoir pas plus. A la retraicte eſt l'Eccleſiaſtique Menot, qui leve en haut ſes ſermons. L'un porte au bout d'un baſton de banniere les petits livres de la galerie du Palais, les nouveaux eſcrits de Cahyer, les prieres jaculatoires de Cotton; l'autre porte un baſton de la croix avec force cloux, ou une eſpine fourchuë, &, comme on vend les bonnets & les guimbelets dans une foire, ſe crient force traittez de la ſocieté de Bourdeaux, les prompts eſcrits de Boulanger, & le Roman de la victoire de l'Eglife; point n'eſt oublié le Curé de Saint Eufache, la teſte dans un tabourin; & comme vous trouvez une boſſuë, une boiteuſe au cul de la proceſſion, comme nous diſons ailleurs, traîne le derrier, n'ayant ſeu tenir ſon rang, le fils de Gondi, qui avec ſes ernies, repreſentoit l'honneur de la maiſon, comme ayant charge de faire mauvaiſe chere aux Ambaſſadeurs. Il y a encore quelques cavalliers eſgarez, que vous voyez en peine s'ils ſe doivent joindre à ce triomphe, ou à

celui qui fuit, estans conviez à tous deux; entre ceux là est reconnu au vif un Mareſchal de France & autres que je n'ose nommer, pource qu'ils portent le cordon bleu.





CHAPITRE XIX.

Triomphe de la Poltronnerie.



GARE, gare, gare le corps! car voici le chariot de Madame Poltronnerie, tiré par quatre daims & autant de renards, sur lequel fait bonne mine la triomphante, avec de grands yeux, des oreilles ouvertes, le teint palle; on dit qu'elle a fait ses affaires dans ses chausses. Elle, ne pouvant endurer plus grand bruit, n'a musique que d'un manicordion, sur lequel jouë une bourree l'Aïse accroupie sur le devant du chariot; à une des portes est la Paresse, qui a la roupie au nez, une de ses mains dans le sein, & l'autre dans la braguette de son Confesseur; de l'autre costé est la Honte, qui se cache le visage du coude, c'est pourquoi nous ne la pouvons physionomiser. Ce triomphe est different des autres, pource qu'au temps passé il ne triomphoit que des vaillants, & la Poltronnerie n'avoit jamais fait ses affaires comme en ce siecle. Vous y voyez quelques ombres effacees des enucques envieux des Narcés & Belliffaire. Les prisonniers

Sont force vaillans hommes du siecle, tant de Bourbons, de ceux de Lorraine, les Chastillons, les Mareschaux de Biron pere & fils, ceux de la Nouë, de Montgomeri, de Montbrun, toute la bataille de la S. Barthelemi, le Mareschal d'Aumont, Givry, les Ducs de Bouillon & de Thoars.
. & de nouveau Montbarot, criminel d'avoir sauvé la Bretagne de la prise de Rennes, & qui plus est, coupable de sa prison. Il n'y a point moyen d'enrooller cette multitude; j'y connois bien pourtant à la fin Pralim, mort de regret. Tant y a que ces mauvais garçons sont menez en triomphe par force gens victorieux, entre lesquels paroissent le feu Mareschal de Rez, le Sieur de Lanfac, grand pere de ceux ci, car son fils estoit des prisonniers, ayant perdu cinq Gouvernemens par sa liberalité. Maistre René, le parfumeur, servoit de comitte. Mais voila une troupe montee de Barbes, & un Comte à la teste, une Cornette après lui, coëffée de gaze pour cacher la croix; ceux là veulent renverser deux Huguenots boiteux qui les poussent au combat; vous voiez à travers la gaze une corbeille & le mot de l'Embleme est : « *Je vous [vends] ce corbillon* ». Voila ensuite cinq Chevaliers au cordon bleu, à visage descouvert, & sans vous donner à attendre l'explication quelque jour, comme ceux qui viennent d'estre alleguez, les premieres lettres de leurs noms sont *Do, Manou, Chemerault*, un *Clermont* & *Chasteau-Vieux*, qui à la bataille d'Ivry voulurent tuer un homme qui se fauvoit, & s'en servir tous cinq pour rougir l'espee, mais ils ne peurent obtenir cela de lui, sans un Argolet passant, qui d'un seul coup leur donna de quoi faire repaistre le coutelas. Nous aurons encor

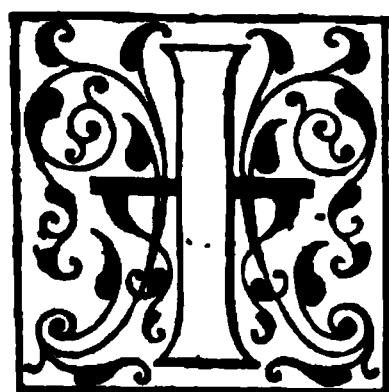
besoin de l'explication du Poëte pour un coing où est peint un Pantalon à barbe grise, qui tire en arriere un Capitaine qui semble tout craché à Pralim, lequel desgaine à demi pour aller tuër un *Horatio*, qui a le visage comme un des mignons du siecle, monté sur une *Ysabella*. Pantalon, couvert d'un jac de maille, void l'adultere pris sur les œufs, jette cet apophthegme notable. « *Je ne puis croire ce que je vois,* » & empesche le matamore de jeter par les fenestres l'adultere catholique & universel. Le payfagé est bordé bien à propos de force châteaux & belles maisons, sur les portaux desquelles il y avoit en frontispice de belles pierres taillées nouvellement, en la place des vieilles qu'on avoit ostees. Là estoient enlevees les armoiries de la Basoche, mieux timbrees que les premieres ; au bas de tous les escussions estoient ces trois marques : *D. D. D.* ; il vous est aisé de vous les expliquer par trois mots : « *Dispari Domino Dominaris.* »





CHAPITRE XX.

De la Gueuserie.



L ne reste plus que la sacrée & venerable Gueuserie, de laquelle le chariot branlant, tout fait de pieces rapportees & de contons, estoit tiré par quatre louves maigres. La triomphante est toute estonnee & honteuse de ses beaux habits, & ne fait quelle grace prendre; mais l'Impudence, qui est assise sur le coffret de derrier, par une petite fenestre lui donne courage, & quelquefois de la main redresse sa contenance esgaree, qui ne se peut asseurer. C'estoient les mesmes honteuses contenances qu'avoit la Connestable le jour de ses nopces : car quelque fardee qu'elle soit, tousjours paroissent en son visage les rides de sa premiere condition. Quoi qu'elle se voye en estat de donner aux autres, elle croit tousjours devoir

demander & quaimander; elle a vis à vis d'elle, & qui a part à sa gloire, l'Insolence, assez belle de loin, eschevelee & vestuë de dix couleurs; à gauche est la Ruffinerie, que ces meschans tapisfiers ont tiré sur le portraict de Madame de S. Du., maquerelle de France κατ'εξοχήν; à droite la Flatterie, qui donne à qui en veut des grains benits & des bougies pour aller dire des oraisons. A la premiere pante des trois, sont plusieurs Rois & Princes chassés de leurs païs, conduits à coups de nerfs de bœuf par Bagouas & autres enucques, à qui je ne me saurois amuser, pour ce que ce sont histoires trop anticques. En la seconde vous voyez tant de riches Romains, ou de ceux qui avoient voulu espouser la querelle de la liberté; entre autres y sont remarquables Senecque, Helvidius Priscus, Thrasee, qu'on appelloit la vertu mesme, la pauvre Epicaris & une grande troupe de gens qui ont [couru] par les fortunes, qui portent dans leurs mains leurs testaments, pour les presenter aux Tyrans & à leurs valets. Cette troupe demi nuë estoit rudement menée par quelques listeurs, sur le chapeau desquels estoient escrits leurs noms, comme *Narcisse*, *Pallas*, *Fleur d'Asie*; sur le derrier estoit *Bellissarius*, qui demandoit l'aumosne, après avoir dompté & depouillé tant de Rois. Mais au plus vif esclattoit la derniere troupe des modernes, qui avoit à sa teste le Connestable Montagu, faisant escharpe d'un licol de fil d'or; & comme il estoit fils d'un barbier, aussi estoit il couplé avec le barbier du Roi Louis XI, portant pour escusson un bassin d'or, & escrit en sable : *Fortuna tonsor quisque suæ*. Ces deux faisoient faire place aux prisonniers, à la teste desquels vous voyez bien piteux le pauvre Gonsalve,

nommé par excellence le Capitaine; le Comte de Rocendolf, mort de faim à Paris, après avoir amené & exploité quatre armées au secours de nos Rois; il avoit sur les épaules un manteau, que je lui ai vu autresfois, de satin fourré de martre zibeline, & maintenant de parchemin, sans autre couverture; le Vidame de Chartres, parent de nos Rois, mort aux galères, & de même, force Seigneurs d'illustres maisons, tous visages abbatus, hormis un qui consolait ses compagnons, & c'estoit (si la semblance ne me trompe) Odet de la Nouë, tout resjoui d'avoir trouvé à vendre une de ses maisons à demi prix. Là paroissoit le brave Moüy, désespéré, qui avoit dit à son Maître, comme on lui ostoit sa pension : *« Je demeure riche d'honneur & d'amis. »* Il eut pour réplique, que chacun de ses amis le nourriroit une semaine. De ce regiment estoient force Gentilshommes qui ont sacrifié leurs biens à la guerre, & que la paix avoit surpris, & à qui on avoit dit : *Le Royaume a esté trente ans au pillage : pourquoi n'avez-vous rien fait ?* Les Marechaux de camp qui trainent cette cadene sont Ragot [&] du Halde, qui a pour estaffier l'heritier de Piene. Après ce chariot marche la troupe triomphante : le premier rang, de deux Cardinaux qui vont coste à coste, de l'un desquels le rolleau dit : *Il Cardinale de la Simia*, tout moucheté sur l'escarlatte de gros poux & de punaises. Cettui ci, estant gueux à la porte du Pape, fut prins en amitié par sa singesse, pour la bonne moisson de poux qu'il portoit, & parvint au gouvernement de cette beste. Son maître, l'ayant fait habiller, le trouva bonne robe, & par le siege parvint au S. Siege; l'histoire vous en dit davantage. A son costé marchoit le Pape Sixte V,

monté sur un porceau; à mon advis, c'est ce porceau même qu'il perdit, & pour cette perte s'enfuit de son maître, devint portier d'un couvent de Cordeliers, & de là Pape, comme les histoires vous enseigneront. O la brave troupe qui paroïssoit en ce triomphe de Ducs, Marquis, Comtes, Vicomtes & Barons! tous noms qui dureront long temps, car ils sont bien nouveaux; une armée de plus de carrosses que Xerxès n'eut de navires, comme il paroît les festes à la montre du cours; je dis les festes, pour ce que la plupart ont besoin de gagner leur vie les jours ouvriers. Il y avoit à la marge de la tapisserie une grosse gibecière qui acouchoit d'un estui de bonnet, cest estui d'une malle coffree, & en suite un gros vilain carosse qui accouchoit de petits carossillons, qui, comme une fourmillière, se joignirent à la troupe, chacun son écriteau commençant par : *Madame*, & quelquesfois *Madame de Jean*, *Madame de Pierre*, *Madame de Martin*, &c. En un petit coing du tableau, on remarquoit deux vieilles Damoiselles accroupies, à peine reconnues pour Mesdemoiselles de Tournon & de Bressuire. Elles ont les yeux tournez au Ciel, font d'une main un grand signe de croix, & de l'autre montrent les troupes des Dames; je pense que c'est par admiration, pource qu'elles ne voulurent jamais hauffer leur titre de Damoiselles, bien qu'elles eussent l'une octante, & l'autre nonante mille livres de rentes; elles se reigloient ainsi, pource que leurs maris n'avoient jamais esté Chevaliers de l'ordre de Saint Michel. Cependant la troupe s'escoule & la suite, à la fin de laquelle servent de Sergents le petit la Roche, autrefois donné pour nain, car Belat, valet de garde-robe du Duc de Savoye, le maître

de la tapisserie, faisoit l'honneur de la maison. Le Poëte dit en ses *Memoires* qu'il ne faut trouver estrange si vous ne voyez point en la troupe des gueux triomphans, ni parmi les autres un *Porcius Cato*, autrefois porcher, ni un *Servius*, autrefois esclave : comme aussi parmi les modernes, un *Baron de la Garde*, autrefois nommé Capitaine Poulain, pour avoir esté Saltimbardel, & avoir gardé les poulains ; ni la Burlotte, pour avoir esté barbier de village ; c'est qu'il ne veut comprendre en ce rang ceux qui ont monté sans gueuser. Ce n'est pas, dit-il, gueuserie que de tirer salaire & honneur de ses merites, & partant, sont bannis de ce triomphe ceux qui sont parvenus par la probité, par les services signalez, par les armes & par les lettres. Que ceux là s'aillent cacher, n'y ayant place ici que pour ceux qui ont fait fortune *turpibus artibus*. Il faut un mot des coings : en l'un desquels se void un arbre comme ceux d'Escoffe, qui d'un costé laisse choir son fruit dans l'eau, & le fruit se change en canes & canars ; ce qui tombe à terre sont chaperons de drap, qui s'estrissent & se changent en velours ; vous en voyez de demi formez, qui, aiant roulé deux tours, se chargent de pierreries ; & c'est de là que tant de Madames de drap deviennent Madames de velours, gagnent le Paradis des Dames sans avoir passé au Purgatoire des Damoiselles ; & c'est en cette accroissance que les petits fiefs de France sont aujourd'hui Baronnies, les Chastelenies sont devenuës Vicomtez, les Baronnies Comtez, les Vicomtez Marquisats, les Comtez Duchez, & les Ducs voudroient bien devenir Rois, s'ils avoient affaire à un maistre patient & à un Roy qui ne fust point soldat. La cheminee de la salle se trouve bien à propos dans le

chapitre passé, pource que l'Antiquité, qui nous fournit force exemples pour les trois autres pieces, n'en trouve comme point où la Lascheté ait vaincu la Valeur. Cette cheminee donc reste pour les propheties, & la variation des modes. Il y a force choses que le Poëte n'a pas interpretees. Ce que l'œil decouvre, c'est une grande multitude de soldats, que vous voyez en une montagne des Alpes, bien empeschez, au soleil, à recondre toutes les balaffres de leurs pourpoints faits à la mode, à desglacer leurs doubles moustaches; là vous voyez des laquais borez, une Damoiselle qui a la ceinture entre le nombril & les tetins, & tout ce que nous avons dit ailleurs de cette affaire bien marqué & bien peint, comme la moustache sauve les coups de fouëts & tout ce qui concerne la garcette & le ribaut. — *F.* Et vien! la moustache, outre le parestre, sauba quelques coups au bilain. — *B.* Pour retourner à conclure, je n'ai plus à vous dire sinon que le pavé où passent les rouës du dernier chariot est fait d'escussions, de chevrons brisez, d'ermes, de macles & mesme de fleurs de lis avec les bandes. Le triomphe de la Gueuserie met tout cela en pieces en passant, à quoi aident encor les carosses de la suite; il y a de quoi faire pleurer de joye ou du contraire les spectateurs. En fin, c'est une Prophetie en tapisserie, qui promet aux traistres, aux bestes, aux poltrons & aux belistres les gouvernements, les Estats, les honneurs & les biens, tant que les gens de bien, les doctes, les braves & les Grands auront agreable de perir par honnesteté. — *E.* Or ça, Monsieur le Baron, vous voyez la diversité de ces tableaux : de quelle bande aimeriez-vous mieux estre? — *F.* Cap Sant Arnaud! j'aimerois vien mieux parestre dans le

**trionphe & dans la felicitai. — E. Et moi y estre
veritablement.**

*Adieu jusques à une matiere qui pourra servir
de cinquiesme livre
à Faneste.*

•

FIN





LE
DIVORCE SATYRIQUE
ou
LES AMOURS
DE LA REYNE MARGUERITE

[Publié d'après l'Édition de 1660,
(*Recueil de diverses pièces servant à l'histoire de Henry III*, p. 200 & suiv.) •
& pour les additions, d'après celle de 1663.]



LE
DIVORCE SATYRIQUE

ou

LES AMOURS
DE LA REYNE MARGUERITE¹



'EST aux Roys à faire les loix,
disent les Tyrans & ceux dont
la force & non pas l'amour reigné
sur les peuples, mais je ne loue
point, ny approuve cest axiome,
encor que les armes & la vio-
lence m'ont rendu l'heritage & le
sceptre de mes peres. Dieu benit la douceur, & faict
prosperer les desseins de ceux dont les actions sont

1. L'authenticité du *Divorce satyrique*, que nous jugeons d'ailleurs assez sévèrement (voir notre introd., p. xi), ne nous avait pas semblé suffisamment établie pour reproduire dans notre édition des œuvres de d'Aubigné ce violent & médiocre pamphlet. Notre opinion ne s'est guère modifiée, mais l'avis de quelques juges compétents, tels que MM. Ch. Read, Ch. Lenient, Henri Bordier, Tamizey de Larroque, etc.,

autant aymées que redoubtees, & seray mon tesmoin si vos cœurs ingrats s'en rendent mescognoissans, que j'ay pardonné à plus d'ennemis, que vengé d'injures, aux yeux de tout le monde, comme à la France, à Paris, ma clemence & ma debonaire benignité n'ayant pas abîus seulement les perturbateurs de l'Estat, de leur crimes, mais aussi remis mon particulier interest à ceux qui temerairement ont osé attaquer mon nom. J'ay ceste obligation au bonheur d'avoir glorieusement veu la fin de troubles de mon Royaume, d'avoir experimenté la foy de mes bons subjets, d'avoir estably pour long temps une heureuse paix avec mes voisins, & d'avoir esteint mes ennuis plus particuliers par le moyen d'un divorce qui separe de ma maison, ainsi que du cœur, celle dont l'infamie a longuement obscurcy ma reputation. Je sçay que plusieurs Estrangers, & plusieurs François mal affectionnez, trouvent fort estrange qu'aprez vingt-huit ans de mariage, un pretexte de parentage ait delié ce qu'un sacrement si digne avoit conjoint : les uns m'en appellent voluptueux, les autres athee, & tous ensemble mescognoissant, il faut que j'esclaire à leur ignorance, & que je confonde leur caute malice, cachant ma juste douleur, & deployant les dignes raisons que j'avois par honneur voulu deguïser à la renommee avec des parolles exquisés, ambiguës & recherchées. Ma grandeur m'expose, & me met en veüe, & l'integrité de ma conscience fait trouver bon qu'un chacun lise dans mes œuvres, afin que les ma-

nous decide a le reimprimer sous toutes reserves. Nous resumerons aux notes les motifs invoques a l'appui des diverses opinions. Nous avons place entre crochets les additions que donne pour la premiere fois une des editions de 1663.

lins & mal informez n'attribuent à tort aux delices, à la Religion ny à l'ingratitude, encore qu'elle soit des dependances de la Couronne, ce que des causes plus pregnantes & recevables excusent.

Une pluye de sang au mont Aventin durant la Romaine superstition, presagea la deffaiete de Canes, & un torrent de sang reispandu par toute la France à mes tristes nopces, predict la deffaiete de mon honneur : le Ciel qui voit clair à nos adventures en donne souvent quelque cognoissance avant le succez, & les sages evitent le peril par la prevoyance. Je voyois le jour au travers de mon infortune, & toutes choses taschoient à m'en esclaircir : mais je n'ay pu fuir mon dommage, encor que le Roy Charles pour lors regnant, à qui l'humeur de sa sœur estoit prou cogneuë, m'en donna quelque sentiment dessouz cest oracle, lors qu'asseurant les Huguenotz, pour les attrapper & les allecher d'une feinte paix, il protestoit soubz mille sermens, qu'il ne donnoit pas sa Margot seulement pour femme au Roy de Navarre, mais à tous les Heretiques de son Royaume. O Prophetie trop veritable, & digne d'une sainte & divine inspiration, s'il eut mis le general & non le particulier, & qu'au lieu des Huguenotz seuls, il eut compris tous les hommes : car il n'y a forte ou qualité d'iceux en toute la France avec qui ceste depravee n'ait exercé sa lubricité; tout est indifferent à ses voluptez, & ne luy chaut d'aage, de grandeur, ny d'extraction, pourveu qu'elle saouïe & satisfasse à ses appetis, & n'en a jusques icy depuis l'aage d'onze ans desdit à personne, auquel aage Antragues, & Charins, car tous deux ont creu avoir obtenu les premiers ceste gloire & encor les premices de sa chaleur, qui augmentant tous les jours, & eux n'es-

tant point suffisans à l'esteindre, encor que Antragues y fit un effort, qui luy a depuis abregé la vie, elle jetta l'œil sur Martigues, & l'y arresta si long temps, qu'elle l'enroolla soubz son enseigne, & en donnerent l'un & l'autre tant de cognoissance, que c'estoit le discours & l'entretien commun de tous les soldatz dans les armées où l'on cognoissoit le dit Martigues outre sa valeur pour Colonel de l'Infanterie. Plusieurs d'entre vous, vous souvenez bien d'une escharpe de broderie, & d'un petit chien qu'il portoit ordinairement aux sieges & aux escarmouches plus dangereuses, & n'ignorez pas d'où partoient les amoureuses faveurs qui continuerent jusques à la mort, aprez laquelle il fallut que par l'entremise de Madame de Carnavalet, Monsieur de Guise en passat les mains, jeune Prince, brave & ambitieux, lequel commençant desjà de construire ceste machine qui trop tost esbranlée luy chera dessus, songeoit de parvenir de ses impudiques baisers aux nopces, & d'en fortifier ses pretextes & ses desseins, ayant rompu dextrement le traité de mariage d'elle & du Roy de Portugal desjà fort avancé & en tous termes, par le moyen du Cardinal de Guise son oncle, envoyé l'an mil cinq cens soixante huit en Espagne, pour se condouloir de la part du Roy très Chrestien avec le Roy Catholique de la mort de la Royne Isabeau de Valois sa femme, Princesse autant vertueuse & sage, que ceste sienne sœur vicieuse & folle; & de laquelle les inconstances sont si frequentes, que l'examen de sa memoire mesme erroiroit à compter ses fautes; celle-cy sçay je bien toutesfois, qu'elle adjousta tost aprez à ses sales conquestes ses jeunes freres, dont l'un, à sçavoir François, continua cest inceste toute sa vie

& Henry l'en desestima tellement que depuis il ne la put aymer, ayant mesmes à la longue apperceu, que les ans au lieu d'arrester ses desirs augmentoient leur furies, & qu'aussi mouvante que le Mercure elle branloit pour le moindre object qui l'approchoit. Voila la pucelle que mes proches, & le bien commun, me firent prendre pour belle & bonne, à son grand mescontentement & de ses favoris, entre lesquels Antragues, comme le Marechal de Retz m'a autrefois dict, qu'il faillit à mourir de regret, où d'un laschement de sang que la violence de la douleur de nous voir marier luy provoquoit par divers endroits : mais le temps qui guerit toutes choses, le guerit aussi & le pourveut pour plusieurs annees, d'une moins belle, mais plus constante Maistresse, & elle de divers serviteurs, dont l'un toutefois, à sçavoir la Molle, s'en trouva marry, car soubz pre-texte de tremper en quelque conspiration, dont furent accusez les Marechaux de Montmorency & de Cossé, en laissa la teste à Saint Jean en Greve, accompagnée de celle de Coconas, où elles ne moisirent ny ne furent pas longuement exposees à la veuë du peuple ; car la nuit avant ma preude femme, & Madame de Nevers sa compagne, fidelle amante de Coconas, les ayant fait enlever, les porterent dans leur carosses enterrer de leurs propres mains dans la Chapelle Saint Martin qui est soubz Montmartre, laissant ceste mort de la Molle maintes larmes à sa Maistresse, qui soubz le nom d'Hyacinte, a longuement fait soupirer & chanter ses regretz, nonobstant les frequentes & nocturnes consolations de Saint Luc, que nous avons veu depuis arriver par fois incogneu & desguisé à Nerac, jusques à ce que Bussy luy en fit oublier la perte, qui a esté par

elle desouverte, quelque reputation qu'il eut d'estre brave parmy les hommes, & de ne l'estre guerres parmy les femmes, à cause de quelque colique qui le prenoit ordinairement à minuit. Cette degouffee deguisant en quelque façon son appetit de diverses faulces, s'en prit à Monsieur de Mayenne, bon compagnon gros & gras, & voluptueux comme elle, & sont tousjours depuis demeurez bons amis en toutes leurs rencontres; bien furent ils quelque temps broüillez pour une lettre escrite à la Vitry, où il promettoit de preferer le Soleil à la Lune : mais toutes choses pacifiees, le maltalent en demeura seulement sur la Vitry, qui pour cela ne laissa pas de trouver party, non plus que ceste pleine Lune, dont je n'ay jüsqües icy deduit que les vertuz, ny par modestie compté la dixme de ceux que la renommee rend participans de ses secretes faveurs, me contentant de ceux seulement que je sçay fort bien qu'elle ne voudroit, ny ne sçauroit desadvouër & ses premiers amants succederent doncques en divers temps, (car le nombre m'excusera si je fauls à les bien ranger). Ce grand degousté de Vicomte de Turenne, que comme les precedens, elle envoya bientoit au change, trouvant sa taille disproportionnee en quelque endroit, l'acomparant aux nuages vuides qui n'ont que l'apparence dehors, dont le triste amoureux au desespoir, aprez un adieu plein de larmes, s'en alloit perdre en quelque loingtaine region, si moy qui sçavois ce secret, & qui, pour le bien des Eglises feignois pourtant de n'en rien sçavoir, n'eusse très expressement enjoinct à ma chaste femme de le rappeler : ce qu'elle fit très mal volontiers, desirant de tout temps pour la vanité, que quelque lourdaut se rompit le col à son occasion :

mais il n'est guere plus de ces sorz depuis qu'on s'en mocque ; car de manger de rage les plumes de son chapeau, comme la Bole, & casser en colere une bouteille d'encre aux yeux des Dames, comme Clermont d'Amboise, ce sont petites rages & jalousies qui n'estoient que trop ordinaires chez nous, & que consentant à mon deshonneur, je sçavois & voyois clairement, donnant par ceste tolerance aux uns & aux autres souvent le courage, & les commoditez de faillir ; elle le sçait bien, & plusieurs de vous qui tenez la main à ses gentilleses, aussi je ne suis point tellement aveuglé moy mesme en un faict si sensible & si apparent, que je n'apperceusse, comme les autres, que Clermont maintefois la baisoit toute en juppe sur la porte de sa chambre, tandis que le soir, pour luy donner loisir de se mettre au liét, je joüois ou me promenois avec ma Noblesse dans la salle. Que direz-vous, fascheux maris, de ceste souffrance ? n'aurez-vous point de peur, que vos femmes vous laissent pour venir à moy, puisque je suis ainsi amy de nature ? ou n'estimerez-vous point plustost que ce fut quelque lascheté ? vous aurez raison de le croire, & moy de vous l'advouër, si considerant que j'avois pour lors plus de nez que de Royaume, & plus de parolles que d'argent, vous m'approuvez que j'avois besoin de toutes mes pieces, & principalement de faire & conserver des amis, ou bien les perdre & n'en point acquerir : la consideration de ceste Dame, telle qu'elle est, flechissoit ses freres & la Royne sa mere aigris contre moy : sa beauté m'attiroit force Gentils hommes, & son bon naturel les y retenoit : car il n'estoit point fils de bon lieu, ny gentil compagnon, qui n'avoit une fois en sa vie esté serviteur de la Royne de Navarre, qui ne refusoit

personne, acceptant, ainsi que le tronc publicq, les offrandes de tous venans : il est vray que de quelques-uns elle se mocquoit, comme vous direz de ce vieux rusien de Pibracq, que l'amour avoit fait devenir son Chancelier, duquel pour en rire elle me monstroir les lettres. Je cognois à vos yeux, ennemis de société, que si vos femmes vivoient ainsi, vous seriez en peine & paraventure iriez vous au Conseil de Chaune ou de Villeclaire, pour sçavoir comme on s'y gouverne : mais je n'eus jamais cette volonté, quoy qu'on me conseillat, quoy qu'elle craignit, ny quoy que les Astronomes plus entenduz vissent, & cogneussent au Ciel, & au point de son horoscope : je sçavois fort bien que dès le 21 jusques au 28 de Mars de l'an 1560, sa nativité la jugeoit mourir de ma main pour raison d'honneur ; mais une certaine prescience de nostre future separation, ou pour mieux dire, une certaine prudence humaine, me fit divertir les effets des affections & impressions des astres, continuans tous deux comme devant, moy ma bonté naturelle, & elle son opiniastre inclination à sa volupté, laquelle pour exercer avec plus de delices, & hors des rudeſſes de la toille, ceste impudique a d'autrefois couché avec son Seigneur [qui est le Seigneur Chanvallon, qu'elle souldoit appeller son Seigneur & Maistre, par un respect & amour particulier qu'elle lui portoit, & dans le secret & myſterieux de ses contentemens, son conseil, son Apollon, l'ayant pour object fait représenter dans son liſt, dans l'esclat & dans le lustre de sa belle jeunesse, accompagné de Muses & autres galanteries.

Il y a plus que j'ay appris par relation que cette Princesse tant elle estoit amoureuse de ce Gentilhomme, que pour lever tout soupçon il se faisoit

porter au Louvre dans un coffre de bois, se servant à cet effet d'un menuisier fort expert, qui lui avoit fait un escallier portatif, pour appliquer aux chambres & garderobbes, puis le recevoir] dans un liét esclairé de divers flambeaux, entre deux linceuls de taffetas noir, accompagnez de tant d'autres petites voluptez que je laisse à dire : ce fut lors qu'elles conçurent de ces mignardises non pas une Lyna comme Uranie, dont à tort elle usurpe le nom : mais bien cest Esplaudian qui vit encores, & qui sous des parens putatifs promet de réussir quelque chose de bon un jour.

[A ce mot je vous dirai que j'ay cognu & conversé familièrement avec un jeune escolier eslevé & nourri aux estudes en l'age de dix huit & dix neuf ans par un nommé Moyse, concierge de l'hostel de Navarre, & s'appelloit Louys de Vaux, croyant estre fils du Sieur de Vaux, parfumeur proche de la Magdelaine à Paris, & chez lequel ledit Sieur de Chanvallon le voulut voir un jour & lui parler sans lui faire aucune ouverture ou cognoissance, sinon qu'il lui donna un teston pour avoir des plumes, lui disant qu'il se tint droit en faisant la reverence. Voila ses peres putatifs & ce faiseur de memoire a grande raison de dire qu'il promet quelque chose de bon, car vous sçavez qu'ayant esté tiré de Paris & conduict à Bourdeaux par ledit Moyse son Directeur, il y a pris l'habit de Capucin & y a vescu cinq ou six ans, ce qu'ayant esté sceu par la sœur de Chanvallon, elle lui escrivit en de beaux termes, loüant sa genereuse & pieuse resolution : le jeune homme ne demeura court, & lui donna le change, & ce qui est à remarquer, c'est que ce jeune homme avoit le corps, la taille, les joües,

les yeux, le nez & autres traits de vilage, semblables à ses vrais pere & mere; j'adjousteray, pour fin [de] l'histoire, qu'il a vescu dans l'ignorance de son extraction jusques en l'age susdit, qu'il en eut advis par le Sieur de Vernon Gentilhomme ancien serviteur de ladite Reyne de Navarre, son agent à Paris, & qui avoit espousé l'une de les premieres Damoiselles & des plus favorisees qui lui donna comme j'ay dit toute l'instruction de sa naissance, du temps & du lieu où il avoit esté nourri.]

Ne vous estonnez plus, si poudreux & suant au retour de la guerre, de la chasse, ou de mes autres violens exercices, elle avoit mal au cœur de me caresser, jusques à changer les draps, où nous n'avions seulement demeuré qu'un quart d'heure ensemble, puisque son desir se païssoit de ces friandises, & ne l'attribuez plus, comme vous souliez, à ceste facheuse senteur de l'aisle & du pied dont elle m'accuse, ny au desdain de nostre disparité, bien que vous ayez apperceu quelquefois qu'elle mesprisat & desestimat les miens, jusques à me respondre un jour, que je voulois que Madame de Tirans mangeat à sa table (car c'estoit le privilege de mes parens,) qu'il falloit plustost doncques qu'avec un bassin remply d'eau, & une serviette ou tablier devant elle, ils se laissassent laver les pieds, voulant inferer que c'estoient des gueux, & qu'elle s'en alloit faire la Cene, ne se souvenant pas (avec supplantation de mes nouveaux alliez,) qu'à Florence elle a cent Mercadans qui luy sont plus proches de vingt degrez, que pas un allié des illustres maisons de Foix ou d'Albret n'est proche de Bourbon. Elle a bien depuis ravallé de gloire, & changé de devise, ainsi que vous orrez de fil en esguille, s'il ne vous ennuye de

m'escouter & d'entendre une partie de ses fortunes.

Depuis qu'elle fut honteusement sortie de Paris, d'où un Capitaine des Gardes la fit partir, aprez avoir fouillé jusques dans sa litiere, & regardé qui l'accompagnoit, & si Madame de Duras, & de Bethune, Secretaire de son Cabinet, y estoient pour les en chasser : cest affront luy fit peur, & luy fit tellement craindre pis, qu'elle fut quelque temps vivante avec la vergongne de ses pechez : mais estant mal aisé que le poisson ne revienne à l'hameçon, & le corbeau à la charongne, ce haut-de-chausse à trois culs se laisse derechef emporter à la lubricité & debordee sensualité, me quittant sans mot dire & s'en allant à Agen, ville contraire à mon party, pour y establir son commerce, & avec plus de liberté continuer ses ordures ; mais les habitans presageans d'une vie insolente d'insolens succez, luy donnerent occasion de partir avec tant de haste, qu'à peine se put il trouver un cheval de croupe pour l'emporter, ny des chevaux de louage, ny de poste, pour la moitié de ses filles, dont plusieurs la suivoient à la file, qui sans masque, qui sans devantier, & telle sans tous les deux, avec un desaroy si pitoyable, qu'elles ressembloient mieux à des garces de Lansquenetz à la route d'un camp, qu'à des filles de bonne maison ; accompagnée de quelque Noblesse harnachée, qui moitié sans bottes, moitié à pied, la conduisirent sous la garde de Lignerat aux monts d'Auvergne dans Carlat, d'où Marze son frere estoit Chastelain, place forte, mais ressentant plus sa tannière de larrons, que la demeure d'une Princesse, fille, sœur & femme de Roy.

Je rougis, & rememore à regret tant d'indignitez, sçachant bien que les faicts des Grands ne meurent

jamais, & qu'après mille siècles, un siècle moins vicieux s'esmerueillera que le nostre ait produit un monstre au lieu d'une femme, & le vitupere d'un si beau sexe de la semence des Oints de Dieu.

J'esperois avant ceste dernière boutade, ayant tant de preuves de son naturel inconstant qui se lasse de tout, qu'enfin elle se deubt lasser d'une si continuë dissolution, & que le gré de me voir oublier le present comme le passé, la deubt gagner & vaincre d'obligation. J'en ay perdu, comme vous voyez, & ma douceur & ma peine, & ne m'en reste que le regret d'avoir veu ma maison souillée, & l'apprehension de servir de subject à ceux qui gravent nos noms à l'Eternité, outre l'ennuy d'estre desjà vieux, & de voir à son occasion ceste petite famille dont Dieu a beni nostre separation, en un si bas aage, qu'elle ne puisse regir aprez moy sans crainte ceste Monarchie, ny recueillir en repos ce que j'ay semé avec si grands labeurs. Dieu qui m'a fait cette grace qu'il fit à Jonas en me delivrant du ventre famelique de ceste baleine, sçait combien volontiers je voudrois avec des parolles plus douces pouvoir exposer l'article secret de nostre divorce, & n'estre pas contrainct d'esventer ce que je voudrois ensevelir : mais le murmure publicq & la calomnie m'y forcent, & l'assurance que j'ay d'avoir plus de tesmoins de ses malefices, qu'il ne se trouveroit de voix pour l'exaucer, m'y convie.

Le Roy son frere oyant ceste sienne fuitte, & ma plainte, m'escrivit que si j'eusse creu son conseil au retour de Paris, & traité sa sœur comme elle le meritoit, & comme l'information qu'il m'en avoit envoyé le consentoit, je serois hors de peine, & luy sans soucy de ses impertinances, & dit tout haut en presence de ceux qui le voyoient dîner : « *Les Cadet*

de Gascongne n'ont peu saouler la Royne de Navarre; elle est allée trouver les muletiers & chauderoniers d'Auvergne. » Je vous jure (car nous avons désormais la perruque tonduë & blanche également) que le respect qu'on doit au poil blanc me retient, & que je laisse à dire plus de choses que je n'en dis, me contentant de celles qui font voir que je ne parle pas par cœur, ny en homme qui paye mal ses advertiseurs. Chauny, qui luy a souvent parfumé son devant de storax, [estoit des musiciens du cabinet & des plus privez, lequel fut chassé & payé à coups de baston pour les bons services qu'il avoit rendus, & est à remarquer que ledict [Chauny] ne l'ayant point veuë depuis son despart d'Usson jusques à une journée de son retour & séjour à Paris, qu'il la rencontra à la descente des degrez de la Sainte Chapelle, il conceut une telle impression & eut si grand horreur de l'aspect de ce visage, se ressouvenant du passé, que retournant au logis sur ses pas la fièvre le saisit, se mit au lit, & en mourut. Il estoit Chanoine de N. Dame de Paris,] outre qu'il m'a servy de tesmoin que c'est le plus puant & le plus infect trou de tous ceux qui pissent, m'en a autrefois tant dit & de tant de sortes, qu'il n'y a que les ignorans qui m'en puissent desadvouër : à qui j'apprens que ceste perduë estant arrivée à Carlat, où elle fut long temps non seulement sans daiz & lit de parade, mais aussy sans chemises pour tous les jours, elle commença de voir & de regarder sur lequel de ceux cy courroit l'honneur de son nom, elle jetta l'œil sur son Cuisinier, pour ne chaumer point, se faschant d'attendre Duras qu'elle avoit envoyé vers le Roy d'Espagne querir de l'argent, encore que sa femme sa confidente craignant qu'elle ne luy enlevat son Causaquet,

luy preschat la constance & le merite de cest absent : mais son desir insatiable esgal à la faim d'un limier qui cause une defaillance à qui ne se saouïe tousjours, ne peut endurer ceste attente, ny celle de Saint Vincent, qui pour eviter la depense estoit allé jusques à sa maison. Elle s'en prit au triste Aubiac comme au mieux peigné de ses domestiques, qu'elle enleva de l'Escurie en la Chambre, & s'en fit tellement picquer, que son ventre heureux en telle rencontre en devint rond & enflé comme un ballon, vomissant en son terme un petit garçon, avec le secours d'une sage femme que la mere de ce picqueur pour l'amour de son fils y avoit conduite, assistee du Medecin du May, lequel outre sa profession, & de luy penser quelque apostume sur son derriere, luy servit à ce coup de porter ce jeune Prince, nouveau Lyfander, mal emmailloté en nourrice au village d'Escoubiac là auprez, si fraischement né, que neantmoins pour le froid enduré du long chemin il en demeura pour tousjours privé de l'ouïe & de la parole, & pour ces imperfections, abandonné de l'amour & du soin de sa propre mere, qui ayant oublié les plaisirs de la conception, a long temps permis qu'il ait gardé les oisons en Gasconne, où Mademoiselle d'Aubiac, son ayeule, l'a (tant qu'elle a vescu) preservé de mourir de faim, & depuis elle, Gesilax de Firmaçon, son beau fils, qui monstre encore aujourd'huy par grande rareté ce gage de la Couronne à ceux qui le vont voir à Nerac, où il l'entretient moyenant deux cent escuz de pension que Goute Raquette luy va depuis quelque temps chercher à Usson & à Paris.

Plusieurs de ceux qui sçauront sa fecondité s'esmerveilleront avec raison qu'elle n'ait aussitot retenu de moy que d'un autre, & feront divers juge-

mens de mon impuissance, au lieu d'attribuer ce secret à celui qui ne permet point que la maison paillarde prospere : je m'en suis quelque fois esbahy moy mesme, qui, Dieu mercy, ne suis pas des plus refroidis, & qu'il n'en deplaïse à ceste preude femme, ay autant d'adulterins mal femez comme elle en divers endroïts : mais je n'ay sçeu onques deviner la cause de nostre compagnie sterile & infructueuse, ny pu l'attribuer aux raisons communes, bien que je sçache qu'à regret elle a souvent consenty à la force de mes desirs pour se donner volontairement en proye à mille, qui n'en eussent osé pretendre ny esperer aucune faveur, si luxurieusement effrontee, elle ne les eut, pour parler intelligiblement, mis dessus : entre lesquels on peut bien mettre Aubiac, Escuyer chetif, rousseau & plus tavelé qu'une truite, dont le nez teint en escarlatte ne s'estoit jamais promis au mirouër d'estre un jour trouvé dans le lit avec une fille de France, ainsi qu'il le fut à Carlat par Madame de Marie, qui trop matineuse fit ce beau rencontre, allant donner le bon jour suivant sa coustume à la Royne, payant neantmoins cest officieux debvoir avec la mort de son mary, que ceste vertueuse Princesse, entendüe au boucon du païs maternel, fit empoisonner, esperant, delivree de cest obstacle & fortifiée des soldats que Romes, cousin d'Aubiac, estoit allé lever en Gascogne, se rendre maistresse absoluë de la place, & en tirer ingratement ceux qui l'avoient liberalement receuë & mise à couvert : mais l'exemple de Duras les avoit fait sages, qui revenu d'Espagne tout mutiné de trouver sa Dame pourveuë & avoir ignominieusement esté jetté par les espaules, en danger de pis, si Missillac ne fut tout à propos arrivé au secours, soubz pretexte

d'avoir prodigalement employé ce que ceste nouvelle Amazone avoit destiné pour me gueroyer, en gans parfumez, chevaux d'Espagne, & autres babioles du païs d'où il venoit : si bien que la garde renforcée, & son secours gascon descouvert, on luy conseilla familièrement de trouver autre giste, & de vuidier promptement le logis. Ce qu'elle (peureuse & apprehensive) executa sur l'heure, partant avec la mesme confusion & desarroy qu'elle y estoit venue, & parvenant par ses journees à Ivoy, maison de la Royne sa Mere, où à peine arrivée, elle fut du commandement du Roy par le Marquis de Canillac assiégée & prise avec son amant, lequel on trouva vilainement caché soubz quelques ordures, sans barbe & sans poil; l'ayant sa Maistresse ainsi deguisé de ses ciseaux mesmes pour le sauver, & apres que mille belles & persuasives parolles n'eurent pu gagner qu'il se fit mourir avant que tomber entre les mains de ses ennemis, offrant luy monstrier le chemin de cette genereuse & peu chrestienne resolution, s'il avoit le courage de la suivre. Je vous vois tous esmeus d'une si miserable fortune, & cognois que sa qualité vous incite à compassion, vous souvenans du nombre des Roys de son nom, soubz lesquels vous avez heureusement estendu les bornes de ce Royaume, & valeureusement rabattu l'orgueil de vos voisins : & me dueil, comme à vous, de voir leur memoire offensée, & que ceste ennemie de la vertu diminuë & obscurcisse ainsi leur reputation; mais il n'est point de race tant illustre, ni de famille tant renommée, qui ne puisse à la fin abastardir, ny rien de si pur, ni de si parfait, qui souvent refondu, ne laisse à la fin quelque ordure. L'amour pourroit causer quelque erreur, mais infinis amours sont indignes

d'excuses, lors mesmement qu'elles sont conceuës par un sale desir, guidé par l'effronterie, entretenuës par la volupté, ainsi que ces deshonneſtes plaisirs, dont la diversité vous estonne, & le vice augmente mon deshonneur, à la confusion de ceste autre Alcine, qui pleurante, & à peine hors des bras du dernier amant, songe & invente d'autres moyens de prendre celuy qui l'a prise. J'excuse Canillac, quoy que vilainement il trahit celuy qui fioit sa sœur sur sa preudhomie, & je confesse (moy de qui la fragilité se laisse souvent emporter aux femmes) qu'il est très difficile de parer aux yeux & à la voix qui consulte nostre ruine. Ce Marquis tesmoigne mon dire & plus né pour les affaires que pour l'amour, qui preferant à la foy qu'il debvoit à son Maistre un chetif plaisir, se laissa piper aux artifices de sa prisonniere, oubliant son devoir, & quittant tout ce qu'il pouvoit pretendre de sa fortune, pour se rendre amoureux de cette amoureuse, & tellement jaloux, qu'il en sacrifia le pauvre Aubiac au soupçon, luy faisant faire son procez par Lugoly, & puis pendre & estrangler à Aigueperse, tandis qu'au lieu de se souvenir de son ame & de son salut, il baisoit un manchon de veloux raz bleu, qui luy restoit des bienfaits de sa Dame. J'admire qu'en ce genre de mort fut accomplie une prophetie ; car plusieurs qui s'en souviennent encor fort bien, vous tesmoigneront que Aubiac accompagnant le Commandant de Saint Luc, lors qu'il vit cette Roynie premierement, dict tout haut en la regardant attentivement : *« Je voudrois avoir couché avec elle, à peine d'estre pendu quelque temps après. »* Il n'est pas tousjours bon de deviner : ces oracles ainsi exprez sont à craindre, & m'estonne que ceux qui ont herité depuis eux d'une si precieuse

& rare fortune, n'en ayent apprehendé pour le moins autant : mais on void bien que les gibetz sont pour les malheureux, & non pas pour tous les coupables. Canillac pour ce criminel, sur qui il exercea plustost sa jalousie que sa vengeance, ne laissa pas de faire les doux yeux, & de soigner sa petite taille outre l'ordinaire, devenant en peu de temps d'aussi mal propre que je pourrois estre, oinct & poli comme un beau petit amoureux de village, mais de quoy lui servit à la longue sa bienveillance ? [L'histoire est plaisante des ruses & artifices desquels cette Reyne s'advisa pour esloigner de ce Chasteau ledit Marquis de Canillac, qui l'importunoit fort, c'est qu'elle luy faisoit croire qu'elle l'aymoit, qu'elle luy vouloit faire du bien, enfin elle luy donnoit sa maison de Paris, l'hostel de Navarre, & une terre de valeur de plus de deux mil livres de rente, située en son Duché de Valois, proche Senlis, & pour joindre les effects aux paroles, elle luy fit expedier une donation en bonne forme de ces deux pieces, & fut envoyée à Monsieur Hennequin, President en la Cour de Parlement & un des chefs de son Conseil, & en mesme temps fit expedier une contre lettre audit Sieur, luy mandant qu'il n'en fist rien & que tirant l'affaire en longueur, il le tint tousjours en haleine & esperance d'obtenir d'elle tout ce qu'il voudroit.

Il y a plus, continuant ses artifices elle feignit d'aimer grandement sa femme, & elle se fit un jour apporter ses bagues, elle voulut qu'elle s'en parast quelque temps dans le chasteau, mesme elle luy aidait à s'en enjoliver ; puis luy disoit : *« Ha que cela vous sied bien ! ha que vous estes belle, Madame la Marquise ! »* Et le bon du jeu fut que sitost que son mary eut le dos tourné pour venir à Paris, elle la

despouilla de ses beaux joyaux, se mocqua d'elle, la renvoia comme une peteuse avec tous ses gardes, & se rendit Dame & Maistresse de la place. Le Marquis se trouva beste & servit de risée au Roy de Navarre, qui l'avoit commis au Roi son frere, & à toute la Cour.] Ceste inconstante, dont il cuidoit retenir la legereté soubz la clef & soubz l'inexpugnable forteresse d'Usson, se fasche de son ordinaire & coustumiere façon de commander, & d'approcher de son ratelier ores l'un, ores l'autre, & souvent plusieurs à la fois, voulut devenir maistresse & chercher à l'acoustumé dans le change, la pointe & l'esguillon de son appetit, pour à quoy parvenir & sçachant par experience combien peut le desir sur la volupté, feint d'aymer, de se veoir aymee; & consentant à l'importunité de quelques prieres, elle esmeut & allume si bien son gardien, qu'enfin ses artificieuses caresses obtiennent sa liberté, soubz promesses que ce qui sembloit estre seulement accordé pour lors chichement à la force, seroit prodigalement departi par la volonté, lorsque libre & maistresse d'Usson absolüe, elle pourroit sans apprehension vacquer à l'amour, le tromper en ceste façon; car à peine eust elle obtenu que la garnison vuideroit, qu'elle remplaceroit des gens à sa devotion, & que son facil Marquis cependant se retireroit à Saint Cirque cueillir ses pommes, qu'ingrate de ce serviteur, elle ne peut plus ouïr seulement proferer son nom; & rassée d'une bonne troupe d'hommes qui luy fut envoyee d'Orleans, qui faillirent tost aprez à la traicter en fille de bonne maison; elle se resout de n'obeïr plus qu'à ses volontez, & d'establir dans ce roc l'Empire de ses delices, où close de trois enceintes & tous les grands portaux

murez, Dieu sçait & toute la France les beaux jeux qui en vingt ans se sont joüez & mis en usage. La Nanna de l'Arétin ny sa Sainte ne font rien auprez. Il est vray qu'au lieu des galands qui fouloient adoucir sa vie passée, elle y a esté reduitte, à faute de mieux, à ses domestiques, Secretaires, Chantres & Metis de Noblesse, qu'à force de dons elle y attrait, dont la race & les noms incogneuz à leurs voisins mesmes, sont indignes de ma memoire, horsmis celui tant célébré de Pominy, fils d'un chauderonnier d'Auvergne, lequel tiré de l'Eglise Cathedrale de la ville, d'enfant de Chœur parvint, par le moien d'une assez belle voix qui le discernoit d'avec ses semblables, à la musique de ceste Royne, s'introduisant enfin de la Chapelle à la Chambre, & de la Chambre au Cabinet pour Secretaire; où longuement il a tenu diverses parties, & faict diverses depeschés : c'est pour luy que ses folies se sont si fort augmentees, qu'on en pourroit fournir des justes volumes : c'est de luy qu'elle dit qu'il change de corps, de voix, de visage, & de poil, comme il luy semble : & qu'il entre à huis clos où il luy plait : c'est pour luy qu'elle fit faire les lits de ces Dames d'Usson, si hauts qu'on y voyoit dessous sans se courber, afin de ne s'escorcher plus comme elle souloit les espaules, ni le fessier, en s'y fourrant à quatre pieds toute nuë pour le chercher : c'est pour luy qu'on l'a veüe souvent tastonner la tapisserie pensant l'y trouver, & celui pour qui bien souvent en le cherchant de trop d'affection, elle s'est marquée le visage contre les portes & les parois : c'est pour luy que vous avez tant oüy chanter à nos belles voix de Cour, ces vers faicts par elle-mesme :

*A ces bois, ces prez, & ces antres
Offrons les vœux, les pleurs, les sons,
La plume, les yeux, les chansons
D'un Poëte, d'un Amant, d'un Chantres.*

Et c'est luy qu'elle nomme maintenant ce mechant homme, qu'elle dict luy gaster tous ses serviteurs, & pour qui son œil droict luy bat sans y faillir, lorsque contre elle il brasse quelque malice. Qui d'entre vous peut ignorer ces mysteres tant apperceuz des moins clairvoyans, ny s'esbahir desormais de nostre divorce, ayant tant de justes raisons de nostre separation? Je suis un peu long temps en ce discours contre ma coustume, & cognois que je fasche peut-estre quelqu'un à qui la continuation de ma honte estoit agreable : mais le faict me touche, & faut que pour un bon coup je me faoule aux despens de vostre patience & de mon loisir. Ce Manifeste qui peut estre vivra plusieurs siecles, apprendra quelque jour aux esprits amis de verité, ce que j'ay voulu taire tant par modestie à nostre Saint Pere, & au Cardinal de Joyeuse Commissaire par luy deputé pour m'oüyr sur les causes de nostre repudiation; n'ayant sur vingt & deux chefs en son interrogatoire respondu chose qui luy puisse apporter deshonneur ni blasme, si ce n'est peut-estre sur celuy qu'il s'enquist de moy, si jamais durant le mariage nous avions eu communication ensemble : où je respondis contrainct par la verité, que nous estions tous deux jeunes au jour de nos nopces, & l'un & l'autre si paillards, qu'il estoit plus qu'impossible de nous en empescher. La description particuliere de sa vie ne me dement point, je m'en rapporte à ses amis mesmes, si tant est que son vice luy en ayt encor laissé quelqu'un, & me soubmetz à leur jugement, quoyque fort

suspect, si j'adjouste ou dimintie au conte, ayant beaucoup mieux en dire trop peu, que m'obliger à deduire tout. Tant & si diversifiees sont & ont esté jusques icy ses affections, ou plustost ses foibleesses (car ainsi faut il baptiser ses jalousies & dernieres fureurs amoureuses) qui commencerent à Bonivet & qui ont tousjours continué depuis ; c'est bien loin de ce que sa bonne fortune luy promettoit, l'ayant fait naistre d'un des plus grands & magnanimes Roys de la terre, de la voir aujourd'huy valeter de la sorte, & tellement reduitte du trot au pas, que de Royne elle soit venuë Duchesse, & de legitime Espouse du Roy de France, amante passionnee de ses valertz. Partant on ne sçauroit justement s'offenser pour elle contre Madame de Guise, qui discourant une fois du ravalement de sa gloire, chanta fort à propos une vielle chanson de son temps, dont le refrain estoit :

*Margot Margueritte en haut,
Margot Marguerite en bas,
Margot Margueritte.*

Tellement on l'avoit deshonorée, & de grande qu'elle souloit estre, d'un chacun mesprisee & rangee au petit pied, Dieu le causant, dont irreligieuse elle commet les sales mysteres, osant impudemment depuis plusieurs annees trois fois la sepmaine faire sa Pasque dans une bouche aussi fardee que le cœur, la face plastrée & couverte de rouge, avec une grande gorge descouverte qui ressembloit mieux & plus proprement à un cul, que non pas à un sein. J'ay horreur de me scandaliser, moy qui ne suis pas des plus entenduz du Royaume au fait de ma Religion, de voir ainsi prophaner ceste sainte reconciliation

avec son Dieu, & de recevoir si souvent le Sauveur du monde en un corps si pollué de paillardes voluptez, si tant est (car les contemplatifs en doutent,) que l'hostie que hypocritement elle feint recevoir, soit consacrée, ne pouvant quelques fois parmy la pitié que j'en ay m'empescher de rire des extravagantes jalousies, & fortes passions qu'on raconte de ses amours, qui la transportent plus souvent à mespriser ce qu'elle void, & à croire ce qui n'est point, ores cherchant furieuse & chaude ses rufiens en tous les endroits les plus cachez de sa maison, bien qu'elle ne puisse ignorer qu'ils sont autre part : & ores les voyant & oyant, & toutes fois se persuadant que soubz leur image ce soient d'autres qui taschent à la decevoir, & à luy mesfaire. Vous sçavez les particularitez mieux que moy qui n'en sçay que trop : mais peut estre vous ignorez que l'enorme laydeur, & le peu de merite, & la qualité de ce Pominy, a fait croire à plusieurs qu'il y ait eu du charme, quoy qu'elle ait esté plusieurs fois charmée de mesme, s'arrestant sur ce qu'à Usson on luy voyoit ordinairement pendu au col entre la chemise & la chair, une bourse de soye bleuë, en laquelle ses plus privez avoient descouvert une boëtte d'argent, dont la superficie grande representoit naïfvement (outre plusieurs differens & incogneuz caracteres) d'un costé son portrait, & de l'autre son chauderonnier, qui l'avoit par un si solennel serment obligée à ne l'ouvrir de certain temps, ni à s'en desfaisir, qu'elle confessoit la larme à l'œil ne l'oser ny le pouvoir faire. On m'a dit que le Roy son pere fut par Madame de Valentinois enforcélé de mesme, & je n'ignore pas qu'en niant la magie, on refute en un mesme temps, non seulement la propriété des herbes, des plantes, des

mineraux, des corps célestes, & des paroles, mais aussi la propre puissance de Dieu en la vertu des substances séparées. Que ce soit charme ou non, à d'autres en soit la dispute, si faudra il que l'on avoué qu'il se trouve pour enforcer, des matières bien aisées & disposées, & une âme fort attachée au corps, & un corps fort sujet au charnel plaisir : dont le fréquent usage l'a réduite à ne pouvoir plus ouïr proferer, sans rougir ny penser qu'on se moque d'elle, ces mots (honneur & vertu) qui sont ennemis & directement opposés à sa profession. Il n'est point de juge meilleur que la conscience, elle nous esveille & nous poind ordinairement en la partie la plus dolente : aussi ceste Dame a beau avoir demeuré enfermée, & n'avoir veu que petites gens dans Usson, elle a esté pourtant trompée partout le monde, & s'est rendue sujette à ne pouvoir plus tolérer qu'on touffe, rie, ou parle bas en sa présence, tant le soupçon & le mesfy d'elle mesme lui faict apprehender le discours de ses actions. Je suis maintenant à peu prez exempt de sa honte, & délivré désormais de ne m'en souvenir, & suis assez bon compagnon pourveu qu'elle en valut la peine, pour luy en dire par humeur encor deux motz aussi bien que les autres.

Jusques icy ses fautes n'estoient que fleurs, quoy qu'assez mal couvertes ; l'âge, le temps & la volontaire prison d'Usson en faisoit tolérer & cacher quelques uns : son habitude au mal avoit déjà lassé les langues plus babillardes, & sa longue absence avoit déjà fait oublier son nom parmy les Grands : mais pour couronner son œuvre, & donner la dernière main à ce beau discours de sa vie, elle a voulu venir revoir la France, & n'a pas voulu moins choisir que Paris & les yeux de la Cour, pour servir de

theatre & de tesmoin à son histoire qu'elle promet d'escrire cy aprez. Vous y voyez aussi clair que moy : mais oyez en quelle façon un fourrier bien instruit luy marca l'Hostel de l'Evesque de Sens, lors qu'aprez son arrivee en ceste ville elle y alla premierement loger :

*Comme Royne elle debvoit estre
Dedans la Royale maison ;
Mais comme putain c'est raison,
Qu'elle soit au logis d'un Prestre.*

Je ne croy point que si on peut avoir quelque ressentiment d'honneur, qu'elle n'ayt d'estranges eslancements dans son ame autant de fois qu'elle tourne ses yeux vers le Louvre, se representant qu'elle en a perdu la demeure pour un subject dont une plus chaste qu'elle ne se sçauroit souvenir sans rougir. O insigne impudence, & manifeste effronterie ! à huis ouverts, aux yeux de tous, & faisant gloire de son infamie, exercer publiquement sa lubricité, & ayant depuis son enfance fait banqueroute à la renommee, il ne luy chaut que l'on l'estime, pourveu qu'on satisfasse à ses ords desirs. Elle tint bon à Paris, & au bois de Boulogne environ six semaines : mais ne se pouvant plus passer du masle, plaignant le temps, & ne voulant plus demeurer oisive, elle envoya chercher un petit valet en Provence [qui s'appeloit Dat & s'est depuis fait connoistre sous le nom de Saint Jullien] qu'avec six aulnes d'estoffe elle avoit annobli dans Usson en l'absence de Pominy depuis quelques annees dont l'eloignement luy causoit tant d'impatience, qu'à son arrivee pour luy faire payer le chaume, ils demouroient souvent ensemble enfermez dans un cabinet

des sept & huit jours avec les nuits entieres sans se laisser voir qu'à Madame de Chastillon, qui cependant rongeoit son frein à leur porte, & aydoit seule à tenir secret ce que tout le monde sçavoit assez. Cest amant est ce Dat pour qui vous voyez encor tant de palmes en ses tapisseries ; c'est ce petit chichon tant réclamé en ses voluptez : c'est ce fils d'un charpentier d'Arles, jadis laquais de Garnier, l'un des Maistres de ma Chapelle ; c'est ce mignon que le jeune Vermond luy tua deux mois aprez qu'il fut arrivé à Paris [d'un coup de pistolet dans la teste, estant à costé d'elle, à la portiere de son carosse, proche l'Hostel de Sens où elle logeoit, entre midy & une heure, au retour de la Messe des Celestins, pour avoir esté cause de la disgrâce de ses Pere & Mere anciens serviteurs de la Reyne, & qui avoient esté nouris dès leur jeunesse en sa maison, l'un Page & l'autre jeune Damoiselle, tousjours aymée de laditte Dame, qu'elle avoit mariez ensemblement comme j'ay dit, cy dessus.

Ce jeune homme jura la perte de Saint Jullien voyant qu'il avoit ruiné sa fortune en la perte de son Pere : il estoit assez mal monté, c'est pourquoy ayant esté suivy, il fut pris hors la porte Saint Denis, ramené qu'il fut & confronté au corps, « *Tournez le, dit il, que je voye s'il est mort ; ha que je suis content, puisqu'il est mort ! s'il ne l'estoit, je l'acheverois.* » La Reyne outree de colere protesta qu'elle ne vouloit boire ny manger qu'elle ne l'eut veu mourir, ce qui arriva deux jours après qu'il eut la teste tranchée devant l'Hostel de Sens, repaissant ses yeux dans le sang de ce Gentilhomme agé de vingt deux ans ; il mourut contant & constant.

Desirant avoir le col hault comme une picque, il fit

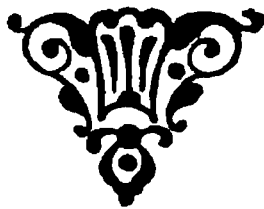
amende honorable & ne voulut jamais demander pardon à la Reyne Margueritte & jetta la torche : il est à remarquer que aussitost qu'elle vit ce Gentilhomme représenté au corps elle s'ecria : *« Qu'on le tue ce meschant ; tenez, tenez, voilà mes jaretieres, qu'on l'estrange. »* Le lendemain de l'execution elle commanda qu'on luy trouvast logis au fauxbourg Saint Germain, ce qui fut aussitost executé, & par un caprice particulier, quoy qu'une Dame luy laissast son logis pour mil escus de loyer elle lui en donna treize cens escus, & au mesme temps y fit abattre & bastir.] C'est celuy, [le dit Dat] dont la perte luy fit changer le quartier Saint Anthoine avec Saint Germain, celuy pour qui depuis elle a fait escrire & chanter tant de vers, & celuy pour qui l'on ne peut seicher ni tarir ses larmes, quoy que le bien disant Beaujumont en ait entrepris la cure, secouru des plus fortes persuasions que le Mayne son assistant peut tirer dans toutes les fleurs de bien dire. Que vous en semble ? ne debvoit-elle pas bien venir à Paris pour tesmoigner ce bel amandement de vie passée ? & elle la plus difforme femme de France, n'estoit-ce point à elle à faire venir des Moynes reformez ? qui sera celuy qui lira ses actes heroïques (car ils ne manqueront pas d'escrivains,) ? qui n'admire son inclination au putanisme, & qui n'approuve qu'ils meritent d'estre enregistrez au bordel ? ceux qui soubz ceste esperance de liberalité la louënt en leur presches, luy adressent des livres ou qui escrivent à sa loüange, ont beau luy attribuer des qualitez qui ne luy sont pas deuës, car la veritable traditive, que malgré eux les siecles futurs conserveront de pere en fils immémorialement, faisant fort qu'ils sont des menteurs autant pleins d'avarice, & de flatterie, comme elle est

ennemie de la vertu. Et qu'il ne soit vray, lequel d'entre vous l'a jamais veu faire une bonne œuvre, qui ne se puisse aussitost refuter avec une mauvaise? Avez-vous veu jamais personne qui se loüe de ses bienfaits, vous qui oyez ordinairement reprocher ses ingrattitudes? Avez-vous jamais veu ses amans, excepté quelques uns, enrichis de ses mains, vous qui voyez les prisons pleines de ceux qu'elle appauvrit? l'avez-vous jamais veu au Sermon sans dormir, à Vespere sans parler, & à la Messe sans son rufien? Je croy que plusieurs luy peuvent bien avoir ven maintesfois prodiguer des aumosnes : mais lequel est-ce qui luy a jamais veu payer de bon cœur une debte? Elle donne, je le sçay bien, & à mes despens, la disme de toutes ses rentes & pensions aux Convents & Monasteres tous les quartiers : mais aussi elle retient, dont j'ay grand pitié, le salaire de ses domestiques, & de ceux qui le long de l'année luy ont fourny leur denrees, & leur labeur. En somme tout son faict n'est qu'apparence & ostentation, sans aucune estincelle de devotion ny de pieté. Je la cognois de longue main. Si ces raisons de nostre divorce ne satisfont à ceux qui blasment nostre separation, & qu'il n'y ait point en son vilain corps prou de subiect pour l'abandonner, je vous deduiray une autre fois à loisir les monstruositez de son esprit, où vous n'aurez pas moins occasion de rire que de vous esmerveiller.

Le subiect m'emporte, & plus je parle, & plus je trouve à parler : car quoy que j'eusse resolu de faire, en cest endroit, ma pensée est de n'aigrir point davantage mon Manifeste. J'ay toutesfois Beaujement avec son bec jaune qui me semond de luy donner place, & de luy faire joüer son personnage sur

cest eschafaut. Ce Beaujemon, metz nouveau de ceste affamee, idole de son temple, le veau d'or de ses sacrifices, & le plus parfait sot qui soit jamais arrivé dans la Cour, lequel introduit de la main de Madame d'Angluse, instruit par Madame Roland, civilisé par le Mayne, & nagueres guery de deux poulains par Penna le Medecin, & depuis souffleté par Delain, maintenant en possession de ceste pecunieuse fortune, sans laquelle la pauvreté lui allait safraner tout ainsi que la barbe le reste du corps. Je n'ay que faire de vous conter leurs privautés, elles sont prou cognuës, ny rechercher dans la memoire, pour vous particulariser leur amours, aucuns termes de mignardises & de douceurs : car ce seroit tout autant comme d'appeller des gros mastins de boucherie Marjolaine ou bien Romarin. Je vous diray seulement en passant, [que de Louë pour l'insolence & irreverence commise dans le chœur des Augustins, ayant voulu tirer l'espee contre le Sieur de Beaujemon, il fut mis prisonnier au fort l'Evesque, elle se rendit partie alleguant contre luy plusieurs choses criminelles, comme il lui sembloit, lesquelles les juges n'eurent point d'esgard : il estoit vivement sollicité par Monsieur de Chastillon & autres Seigneurs de la Cour à l'adveu & du consentement du Roy estant recogneu pour un brave garçon plein de courage & bon soldat. Je vous diray en passant] que ceste Dame ayant depuis longtemps deux loups aux jambes, elle a voulu que son amant ait des caustiques aux bras, afin qu'en leurs embrassemens, & lorsque goulument elle le recevoit à jambes ouvertes, il y puisse venir pareillement à bras ouverts ; & cecy soit dict comme seulement en passant & par parenthese dudit

Beaujumont attendant de voir la fin de leur insolence, & si ce cheval felon luy fera point enfin comme aux autres perdre l'arson. Pour elle vous n'ignorez ce que je luy suis, & la memoire du passé m'oblige à n'en dire point davantage, mais à luy souhaiter quelque amandement & à prier Dieu qui seul peut toucher le cœur, de luy departir quelque goutte de repentance, sans laquelle l'eau de cire & de chair qu'elle alambicque pour son visage, ne peut cacher ses imperfections, l'huile de jassemin dont elle oinct chaque nuit son corps, empêcher la puante odeur de sa reputation, ny l'heresipele qui si souvent luy pele les membres, changer & depouiller sa mauvaise peau.



APPENDICE

LETTRES DIVERSES

[Inédites. Bibl. Nationale, collection Clairambault, Ms n° 1166.]



APPENDICE*

LETTRES DIVERSES

I

A LA REYNE.

Maillezaiz, ce 19^e mars [1613].



ADAME, si celuy qui doit tout, pouvoit offrir quelque chose, je chercherois des marques de recognoissance pour les presenter à Vostre Majesté en temoignage de mon ressentiment. Mais l'admiration de ses bontez m'ayant imposé un respectueux silence, je pense seulement que les bienfaitz non pressez exigent des services

* Nous donnons ici en appendice huit lettres diverses & un *Memoire des Pensions du Sieur d'Aubigny*. Ces pièces, qui devraient se trouver à la fin de notre Tome I^{er}, n'ont été trouvées qu'après la publication par M. Ulysse Robert, jeune savant, attaché au département des Manuscrits

non promis, & comme le don n'a pas attendu l'importunité, ainſy l'obeiſſance doit prevenir les commandemens. C'eſt donc à moy d'ouvrir les yeux à mon debvoir & chercher par exquiſes ocaſions à me faire voir tout le cours de ma vie, Madame, de Voſtre Majeſté le très-humble, très-fidele & très-obeiſſant ſujet & ſerviteur.

AUBIGNÉ.

II

A M. DE PONTCHARTRAIN

Conſeiller & Secrétaire d'Eſtat.

De Maillezais, ce 17 juillet 1614.

Monſieur, ſi j'euffe fait reſponce à la Reyne, c'euffe eſté expreſ pour la fayre.....¹ comme nous faizons de nos valets quand ilz dizem: « *Je le veux bien.* » Je commettrois la meſme abſurdité ſy je vous faizois de grandes proteſtations des connoiſſances que j'ay de mon devoir. Ce que je puis donc avecque bienſeance, c'eſt de demander l'honneur de voz commandemens pour y reſpondre par effets & me monſtrer ainſy toute ma vie, Monſieur, voſtre très humble & très fidele ſerviteur.

AUBIGNÉ.

de la Bibliothèque Nationale, qui a bien voulu nous faire part de ſa précieuſe découverte.

1. Un mot rongé par l'humidité.

III

AU ROY

Fevrier 1617.

Sire, je ne puis assez ressentir ny l'honneur extreme, ny l'excez de bonté que Vostre Majesté a daigné desployer en bien heurant de ses commandemens un vieux serviteur opprimé d'accusations continueles, soit de ceux qui pour vandre leurs penes cherchent des contrarians, ou de ceux qui mesurans mes services envers un Roy qui a eu l'uzage de ma vie avec les recompenses & mes pensees au leur, ne peuvent imaginer en moy le contentement que j'ay pris en moy mesme. Ce me seroit un grand redoublement de bonheur, s'il plaisoit à Vostre Majesté ouïr de Monsieur de Villette chose que je puis maintenir à toutes sortes de preuves, c'est que despuis la paix de Loudun, je me suis privé de toutes compaignees & que ceux qui m'ont recherché chez moy ne se peuvent vanter que j'aye favorisé, ny de parole ny d'effect, aucun partisan, ne respirant que le service de Vostre Majesté & le repos de ma derniere vieillesse soubz ses bonnes graces. J'ay aussy prié le dit Sieur de protester pour moy coment je n'ay obligation ny à Prince ny à homme vivant qui s'oppose à celle de ma naissance, qui est de monstrier par ma ferme [resolution] de vivre & de mourir, que je seray jusques au dernier soupir de ma vie, Sire, de Vostre Majesté le très humble, très obeissant & très fidelle serviteur & subiect.

AUBIGNÉ.

IV

A M. DE PONTCHARTRAIN

Conseiler & Secrétaire d'Etat.

Maillezay, ce 23 août 1618.

Monsieur, je n'ay point voulu jusques icy importuner vos plus grans & meilleurs affaires des miens facheux, jusques à ce que Monsieur de Rohan m'ait fait sçavoir que vous ne reprouviés pas une ouverture qu'il vous avoit faite sur nos propos. Je luy ay dit avecq amertume de cœur, qu'ayant servi Henry le Grand avecq plus d'ardeur de peril & de travail qu'autre que je congnoisse, mais avecq moins de soing de presser les recompances qu'il ne faloit, j'en suis demouré là que l'extreme violence de ma jeunesse ne peut faire estimer qu'une autre aage m'aye donné d'autres mœurs, joint qu'estant obligé de sermens és mains de ceux qui les ont mesprisés & qui les avoient exigés, je n'ay pas réglé ma foy à mes autheurs : mais en la guardant je me suis engagé à un miserable parti bien que je le recongnusse pour tel. Cet engagement fut cause que je brigay à Loudun la clause de l'Edict par laquelle il y a solution mutuele de tous sermans donnés & receus, & de crainte que cela fust oublié, j'en envoyai de mon liét un billet à Monsieur de Ville-roy. L'observation que j'ay randu à cet article a paru aux derniers mouvemens ausquels vous ne doubtés point que je n'aye esté sollicité, ayant quelque credit & experiance parmi les armes, & encor vous pouvés vous souvenir que deslors j'estois privé de

toutes mes pentions, criminel de mon apfance & des avantages que les prefans ont pris fur moy par leurs rapports. Toutesfois l'obeiffance que je dois au Roy n'a point fanti ni les despitiz que plusieurs prennent [de] telles chofes, ny les vaines esperances, ny les follicitations des defefperés. Je n'alegue pas la congnoiffance de mon devoir pour reproche, mais contre les mauvaises descriptions qu'on fait de moy. Or, Monsieur, je fuis demeuré defchiré & despouillé : le premier m'eft infurportable, je y aporte mes efcrips, foibles remedes pour les apfans. Je porte l'autre plus patiemment, ne pouvans rien avoir que je puiſſe diſputer contre mon Roy, à la juſtice duquel tout apartient & puis ces remarquables ſervices qui m'avoient acquis des pentions y a quarante cinq ans, ont eſtés devorez par le temps, meſpriſez & peult eſtre hayz en cetuy cy. Je ne fuis pas moins preſt de porter ma vie au ſervice de mon Roy que ceux qui vont croiſſant en biens & honneurs, & outre cela ſi deſireux de ſa bonne grace que j'ay dit & eſcript à Monsieur de Vignoles pluſieurs fois ce que je vous adreſſe maintenant, non ſeulement comme à celuy en la famille duquel j'ay congnoiffance dès le berceau, mais comme à perſonne publique & qui a en charge la province où je fuis employé. C'eſt que je deſire patiemment la bonne grace du Roy qui ne peut eſtre ſans que Sa Majeſté prene confiance de moy, ne m'offrant point à eſtre ni ſon ſerviteur ni ſon ſubjeſt, pour ce que cela eſt à Sa Majeſté ſans mon offre, mais je y ajouſteray un terme que le maudit ſiecle fait permettre ſans raiſon. C'eſt que je voudrois mourir ſon ſerviteur partisan, ainſi que j'ay dit à Monsieur de Vignoles & qu'il m'a promis

de vous dire. Voila la premiere partie de ma requeste, demandant à me donner moy mesme, sans l'ayde de ceux qui traffiquent de moy. Mais si je ne puis obtenir ce bonheur, je me condamne à l'ostracisme, pourveu qu'avecq honneur & à user mes jours, relegué entre les plus fideles voisins & serviteurs de la Couronne, avecq lettre de faveur & un escu de pantion, afin d'estre plus obligé & bientost hay & puni de ceux entre lesquels j'abiteray, s'il m'eschape parole ni effect qui passe le devoir envers mon Prince. Si on me prant au mot cete proposition, je demande la permission pour me deffaire de ce qui m'appartient dans quelques moys, selon qu'il m'est permis, & pour ce que Monsieur de Rohan m'a mandé que vous aprouviés de mettre ma maison entre les mains du Roy, je vous supplie de voir la lettre de Monsieur de Vignoles, pardonner la longueur de la mienne qui est chose bien eslougnee de ma coustume & à laquelle m'instruit la necessité, encor ozeray je vous demander responce, laquelle je baisera en la recepvant, principalement si elle m'apporte moyen de demourer tout entier util à mon Roy & à vous Monsieur, vostre très humble & très fidele serviteur.

AUBIGNÉ.

V

A M. DE PONTCHARTRAIN

Conseiller & Secrétaire d'État.

Du Donjon, le 15^e Septembre 1618.

Monsieur, vous aurez receu il y a 10 jours par la voye de Monsieur de Vignolles une lettre en laquelle plus au long que ma coustume, j'ay traité ce que je pourrois respondre maintenant à celle dont il a pleu au Roy me favorizer par voz mains. Je n'ay pas estimé pouvoir recognoistre un tel honneur plus à propos qu'entre elle mesmes, n'ayant poinct avec Sa Majesté les favorables privautez que j'ay eues avec Henry le Grand, lequel trioit d'entre les mains de Monsieur de Villeroy, & parmy plusieurs despeschés, mes petits billetz de trois lignes, pour sans merite les estimer. Je vous supplie donc, Monsieur, en suppleant à ma crainte & à mon respect, assurer de moy & pour moy ce que Sa Majesté me demande, puisqu'il luy plaist exiger le sien, & veut la promesse de ce que je doy. Il me seroit dur de jurer de nouveau une fidellité qui ne fut jamais entrerompue, & que j'ay signee de sang, de sueurs & de services par delà mon pouvoir, mais telles recognoissances se font avec raison par les mutations qu'on trouve aux choses & non aux personnes, & quand le deffaut qui n'offense poinct noz ames se descharge sur les accidentz. Il y a trois ans que je travaille à rendre mes vœux, mais n'ayant que la parolle des absens qui est l'usage des lettres, j'esprouve leur foiblesse & l'infidelité de plusieurs mains : & quand à l'affaire qui vous a esté proposé par M. de Soubzbize avec ses

deppendances, voicy la seconde par laquelle je vous assureray que si je ne puis obtenir entiere confiance necessaire à la bonne grace de mon Roy, & que partant il ne luy plaise pas se servir de moy tout entier, il n'y a partie qui ne se trayne jusques aux piedz de l'autel pour sacrifier le tout à qui je doy tout. Il reste, Monsieur, que vous sachiez comment la desmolition de ce lieu vaut bien une pezante deliberation, après l'avoir faiëte recognoistre par un ingenieux fidelle & suffisant, car ce que 10,000 pistolles de despence y ont apporté d'artifice pour estre mis bas pour 10,000 escuz, mais 50 fois autant n'en peuvent destruire la nature, j'en ouvriray les moyens à qui on m'ordonnera, s'il faut complaire aux passions de mes voisins. Si je suis long, jugez combien je retiens à dire & en cela honnorez de vostre pardon, Monsieur, vostre humble & très-fidelle serviteur.

AUBIGNÉ.

VI

A M. DE SAINT-FLOUR

[Septembre 1618.]

Monsieur, j'ay tenu les memoires que vous m'avez demandez tous prestz pour vostre lacquais avec une lettre à Monsieur de Pontchartrain, responsive à celle du Roy, en laquelle après avoir dict les mains par qui j'ay receu & par lesquelles je respondz, j'adjouste mot pour mot ce qui s'en suit : « Je vous supplie donc, Monsieur, en suppleant à ma craincte

& à mon respect, assurer de moy & pour moy, ce que Sa Majesté me demande, puisqu'il luy plaist exiger le sien & veut la promesse de ce que je doy. Il me feroit dur de jurer de nouveau une fidelité, qui ne fut jamais entrerompue, & que j'ay signee de sang, de sueurs & de services par delà mon pouvoir, mais telles recognoissances se font avec raison par les mutations qu'on trouve aux choses & non aux personnes, & quand le deffaut qui n'offense point noz ames se descharge sur les accidentz. Il y a trois ans que je travaille à rendre mes vœux, mais n'ayant que la parole des absens qui est l'usage des lettres, j'esprouve leur foiblesse & l'infidelité de plusieurs mains. »

Voila tout ce qu'il y a pour cet affaire, pour lequel il n'y a rien dans les bornes du service de Dieu que je ne face avec gayeté de cœur & passion, & sy vous pouvez executer ce que vous m'avez promis par paroles & par lettres, outre ce que je le recognoytray en effect, ce me fera une veritable occasion de demeurer, Monsieur, vostre bien humble serviteur.

AUBIGNÉ.

VII

AU ROY

Du Dognon, ce 6 Novembre 1618.

Sire, depuis l'envoy duquel la Province de Poitou m'honora vers Vostre Majesté, plusieurs accidentz, & sur-tous mon aage m'ayant desnié le bon-

heur de voir la face desirable de mon Roy, j'ay cherché (par l'entremise de mes amis) tous moyens d'achever le reste de mes jours avecq cest avantage, qu'ayant eu pour seul maistre & à bonnes marques le Grand Henry, je ne fusse necessité de servir soubz Vostre Majesté avecque elle mesme, mais aiant esprouvé combien douteuses & peu utiles sont les lettres (foibles parolles des absens) sur les deus qu'il a pleu à Vostre Majesté m'escire d'affaires particuliers, quoy que ma petitesse eut à se contenter de s'adresser en choses ordinaires aus Officiers de l'Estat, j'ay par l'avis de Monsieur de Montolon pris la hardiesse de confier à M. de Vilette, serviteur très fidele de Vostre Majesté, & mon proche, ce qui me touche & plus le service de Vostre Majesté, comme aussi afin qu'employant la partie que Dieu m'a laissée à la gloire du plus grand Roy qui ayt ceint espee despuis huit cens ans, mes envieux ne puissent m'oster l'accès à l'oint de Dieu. Je prie jour & nuict pour vostre personne & Estat, comme doibt, Sire, le très humble, très fidele & très obeissant serviteur & subject de Vostre Majesté.

AUBIGNÉ.

VIII

[SANS SUSSCRIPTION.]

Monsieur, s'il y a quelques termes obscurs en ma lettre pour vous supplier de donner cela aux circonspectons que demande un traité avec son Roy, ceste reverence reduit mon stile entre des barrières

estroites; c'est ce qui m'a fait appeler circonstances les clauses qui avec un esgal feroient conditions. Je ne suis pas si mal né que je n'aye parfaite creance à un Roy & mesmes en celuy qui dès son aage tendre a donné des marques notables d'avoir sa parole en recommandation, mais la foy d'un si grand Prince s'employe en choses dignes de son eslevation. Nous ne sommes arrestés que sur un fait de finance & encore sur un prealable. Je vous pryé, Monsieur, ne trouver point mauvais que la seureté panche du costé du foible, & d'ailleurs mes affaires ne peuvent supporter mon deslogement qu'en desmeublant & après avoir signé le contract, je ne tousche une somme moindre, Dieu mercy, que mon bien, que ma foy & la foy de mes amys; si c'est chose que vous reprouviez, je lairray ces affaires sans plus vous en importuner. J'acheveray mon propos ainisy, que si vostre prudence ordonne l'achevement des choses commencees, je parferay avec candeur ce qui sera de ma promesse, si je demeure en l'estat present; tant plus auray je d'occasions & de moyens de rendre au Roy très fideles services & à vous, Monsieur, les preuves certaines que je suis vostre humble & plus fidele serviteur.

AUBIGNÉ.

MÉMOIRE DES PENTIONS
DU SIEUR D'AUBIGNY.

[1618.]

Mes pentions ont esté de 4,000 livres sur l'ordi-

naire & de 3,000 sur le petit estat. Je ne puis attribuer la perte de ces 1,000 escuz qu'à la haine de Messieurs de Bouillon & de Seully, c'est pourquoy telle chose est purement de la bonne grace du Roy. Quand aux autres 4,000 livres, il y a 44 ans que j'en ay eu le commencement, le reste ordonné à diverses fois; tout cela me fut discontinué en 1615. Or n'oserois je en demander le payement jusques à la paix de Loudun, encor que les armes que nous portions ayent esté justiffiees par ce qui s'est passé depuis. Par ainsi ayant tenu ferme pour le Roy, sans me laisser emporter aux mouvementz de sollicitations qui se firent à la prise du Pont de Cé, j'estime estre bien seant à la bonté du Roy de me donner comme de nouveau cy après telle pension qu'il luy plaira.

Et pource que par deux diverses voyes Sa Majesté m'a faict promettre le reestablissement & arreraiges des pensions à moy ostees, il seroit juste de me les reestablir des 3 cartiers de 16, de 17 tout entier, de ce qui est de l'annee courante.

Et quand au mauvais traitement que nous avons receu par l'extraordinaire des guerres & pour l'entretien de nos garnizons, lesquelles il m'a fallu tenir par delà mon pouvoir & mon dezir pour la pezante haine de M. d'Espernon, il suffira un commandement & lettre de faveur de Monsieur Janin pour me faire rendre justice en cette partie.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

TRAITTÉ SUR LES GUERRES CIVILES.

Chapitres	Pages
I.	3
II.	5
III.	9
IV.	13
V.	20
VI.	27

DU DEVOIR MUTUEL DES ROYS ET DES SUBJECTS.

I.	35
II.	38
III.	40
IV.	46
V.	52
VI.	62
VII.	66

LE CADUCEE OU L'ANGE DE PAIX.

	Pages
Le Caducee ou l'Ange de paix	73

MEDITATIONS SUR LES PSEAUMES.

PREFACE. — L'Autheur au lecteur	113
Meditations sur les pseaumes	117
Occasion & argument de la Meditation faicte sur le	
Pseaume 133	117
Meditation sur le Pseaume 133	118
Occasion & argument de la Meditation faicte sur le	
Pseaume 84.	135
Meditation sur le Pseaume 84	137
Occasion & argument de la Meditation faicte sur le	
Pseaume 73.	153
Meditation sur le Pseaume 73	155
Occasion & argument de la Meditation faicte sur le	
Pseaume 51.	174
Meditation sur le Pseaume 51	176
Occasion & argument de la Meditation faicte sur le	
Pseaume 88.	190
Meditation sur le Pseaume 88	192
Occasion & argument de la Meditation faicte sur le	
Pseaume 16.	204
Meditation sur le Pseaume 16	205
L'HERCULE CHRESTIEN	226

CONFESSION CATHOLIQUE DU SIEUR
DE SANCY.*Livre premier.*

Chapitres	
A Monsieur le Reverendissime Evêque	
d'Evreux. . .	235
I De l'autorité de l'Eglise & de son chef	239

Chapitres	Pages
II. Des traditions.	244
III. De l'intercession des Saints & Saintes	253
IV. Du Purgatoire.	256
V. De la Justification des œuvres & œuvres de supererogation.	261
VI. Des Miracles & Voyages	270
VII. Des Reliques & Devotions du feu Roy	278
VIII. Des vœux.	288
IX. De diverses manieres de pescher les hommes.	298
X. De la Transubstantiation.	302

Livre second.

I. Dialogue de Mathurine & du jeune du Perron.	307
II. De la reunion des religions	319
III. Des causes qui me poufferent à ma seconde reformation, qui fut la troisieme conversion.	326
IV. Apologetique pour ma longue demeure entre les heretiques.	330
V. Des miseres des Huguenots	335
VI. Examen de quelques livres de ce temps. . . .	340
VII. De l'impudence des Huguenots.	348
VIII. Des Martyrs à la Romaine	355
IX. Corollaire.	366

LES AVANTURES DU BARON DE FÆNESTE.

L'Imprimeur au lecteur	377
----------------------------------	-----

Livre premier.

PREFACE.	379
Argument.	381
I. Rencontre d'Enay & de Fænefte qui couche d'entree de dix ou douze querelles	383
II. Moyens de parestre, deffense des bottes, des roses, pennaches, & perruques	387

Chapitres	Pages
III. Arrivée de Fœneffe à la Cour	393
IV. Rencontre du rouffean, l'accident des fagots, & l'ambition de Fœneffe	397
V. Discours fur la maison d'Enay, & de la chaffe .	400
VI. Des Vade pied.	403
VII. Des quatre guerres de Fœneffe.	405
VIII. Amours de Fœneffe, querelle du Carroffier. . .	407
IX. Des braves, des r'affinez & duels	409
X. Entree de table, attaque de Religion	413
XI. Du Baron de Fayolle, & du Dognon	415
XII. Entreprifes de Du Lignoux.	417
XIII. De la Cour.	420

Livre second.

I. Des graces latines & de leur construction. . .	423
II. Maziliere. L'Eglise invifible, des reliques & bonne intention	427
III. La gageure de Canifi, la queftion du baptême agitee à Rome	430
IV. Le baron Harelais, le Moine & autres jeux .	433
V. De Marthe la demoniaque, & autres miracles.	437
VI. Miracles de la Rochelle, de Sainte Leurine, du faint homme de Billoüet, & de la Mer Rouge.	439
VII. Divers jeux	442
VIII. Difpute du Lymbe	444
IX. Theologie de Clochard & de Mathe	447
X. Amours du Baron & enchantemens.	449
XI. Autres amours.	453
XII. Hiftoire de Cayer	455
XIII. Du Marefchal de Fervacques & des clerics du Palais	458
XIV. Conte de Matthé, des quatre Carex	461
XV. Theologie de Surgeres, querelle du Baron . .	464

Chapitres	Pages
XVI. Combat de Corbineau	466
XVII. Enchantemens à la Cour sur les amours du Baron	469
XVIII. Avanture sur Brillbaut & sur le mot : Où est l'honneur?	473
XIX. Sur l'Estre & Parestre, le coucher du Baron. .	477

Livre troiefme.

I. La vie de Fænefte à Paris.	481
II. Vie de la Dame de la Cofte & des Bohemiens. .	484
III. Du Theologal de Maillezais.	486
IV. De l'Advocat Chefne-verd, & de la vente du Cimetiere	490
V. De la Roche-Boiffeau & des Sergents.	493
VI. Miracle du loup, & de l'uitre, du pistolet avallé	495
VII. La proceffion de Beaumier.	497
VIII. Le quadran des Oufches; du cours du Soleil. .	500
IX. Songe du Conneftable, Adioufias d'Efttrade. .	502
X. Des Refolutions	504
XI. Querelle avec le Scabantas, duel de Valleri .	506
XII. Du Miniftre de Glenay.	509
XIII. Hiftoire de Pautrot, & de la Dame de Noaillé. .	511
XIV. De Bourron, ænigme de Filaffe.	515
XV. Explication de l'enigme.	519
XVI. De Sourdy & fa femme, du Prince joüeur, de Chenevieres, du Prestre de Bongouin, du Moine de Maillezais	526
XVII. Du Comte de Lorme.	529
XVIII. Quelque fuite de l'Orme.	533
XIX. Du Comte de Manle	536
XX. De Coyons de mille livres, des efions . . .	540
XXI. Quelques quatrains & commencement de l'his- toire de Calopfe.	544
XXII. Commencement des opinions du Confeil & la refolution.	547

Chapitres	Pages
XXIII. Execution du voyage.	551
XXIV. Histoire de Riclet & du Medecin	556

Livre quatriesme.

LE SIEUR D'ENAY, LE BARON DE FÆNESTE
ET BEAUSIEU, INTERLOCUTEURS.

I.	Comme le Sieur d'Enay & le Sieur de Beaujeu qu'il avoit receu en sa maison, &c, &c.	559
II.	Du pont de Sei, & par occasion de la mode.	562
III.	Du second defastre à la Valteline	566
IV.	Exercice de Fænefte, & quelque chose du voyage d'Italie.	570
V.	Suite des gloires.	573
VI.	De la guerre du Prince; familiarité du Roi & de Fænefte; Chalus, tiltres; <i>Regnante</i> <i>Jesu</i> ; l'antiquité de Langin	578
VII.	Noblesse de Fænefte, & en suite discours de Renardiere	583
VIII.	Invention du curé d'Eschilais; difference des Sermons.	588
IX.	Sermon du Pere Ange	592
X.	Suite des inventions permises aux Pref- cheurs.	598
XI.	Actions estranges de gens d'Eglise	604
XII.	Des Nonnains	609
XIII.	Grotesque de la Terne	613
XIV.	Titres de l'ancienneté de Fænefte en Grec; Ministre <i>Victus</i> , Diable qui n'appelle point à la chambre, le caillou blanc, & l'oye blanche	618
XV.	La bataille de Saint-Pierre	624
XVI.	Les triomphes.	631
XVII.	Triomphe de l'Impieté	634
XVIII.	Triomphe de l'Ignorance.	638

Chapitres	Pages
XIX. Triomphe de la Poltronnerie	642
XX. De la Gueuserie	645

LE DIVORCE SATYRIQUE

Le Divorce satyrique ou les Amours de la Reyne Marguerite.	653
---	-----

Appendice.

LETTRES DIVERSES.

I. A la Reyne. Maillezaiz, ce 19 ^e mars [1613]. . . .	687
II. A M. de Pontchartrain, Conseiller & Secetaire d'Estat. De Maillezaiz, ce 17 juillet [1614]. .	688
III. Au Roy. Fevrier 1617	689
IV. A M. de Pontchartrain, Conseiler & Secetaire d'Estat. Maillezay, ce 23 aoust 1618	690
V. A M de Pontchartrain, Conseiller & Secetaire d'Estat. Du Donjon, le 15 ^e septembre 1618. .	693
VI. A M. de Saint-Flour [septembre 1618]	694
VII. Au Roy. Du Dognon, ce 6 novembre 1618. . .	695
VIII. [Sans suscription].	696
Memoire des pentions du Sieur d'Aubigny [1618]	697



Achevé d'imprimer

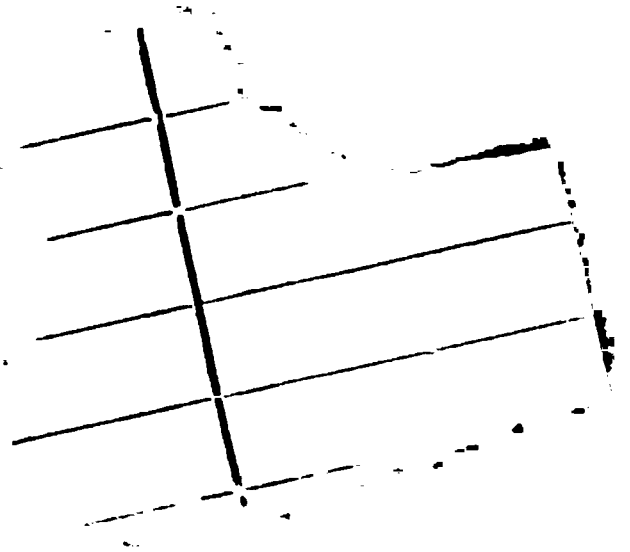
LE PREMIER NOVEMBRE MIL HUIT CENT SOIXANTE-DIX-SEPT

PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS.





11

11